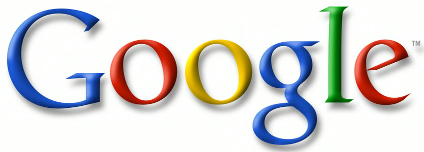
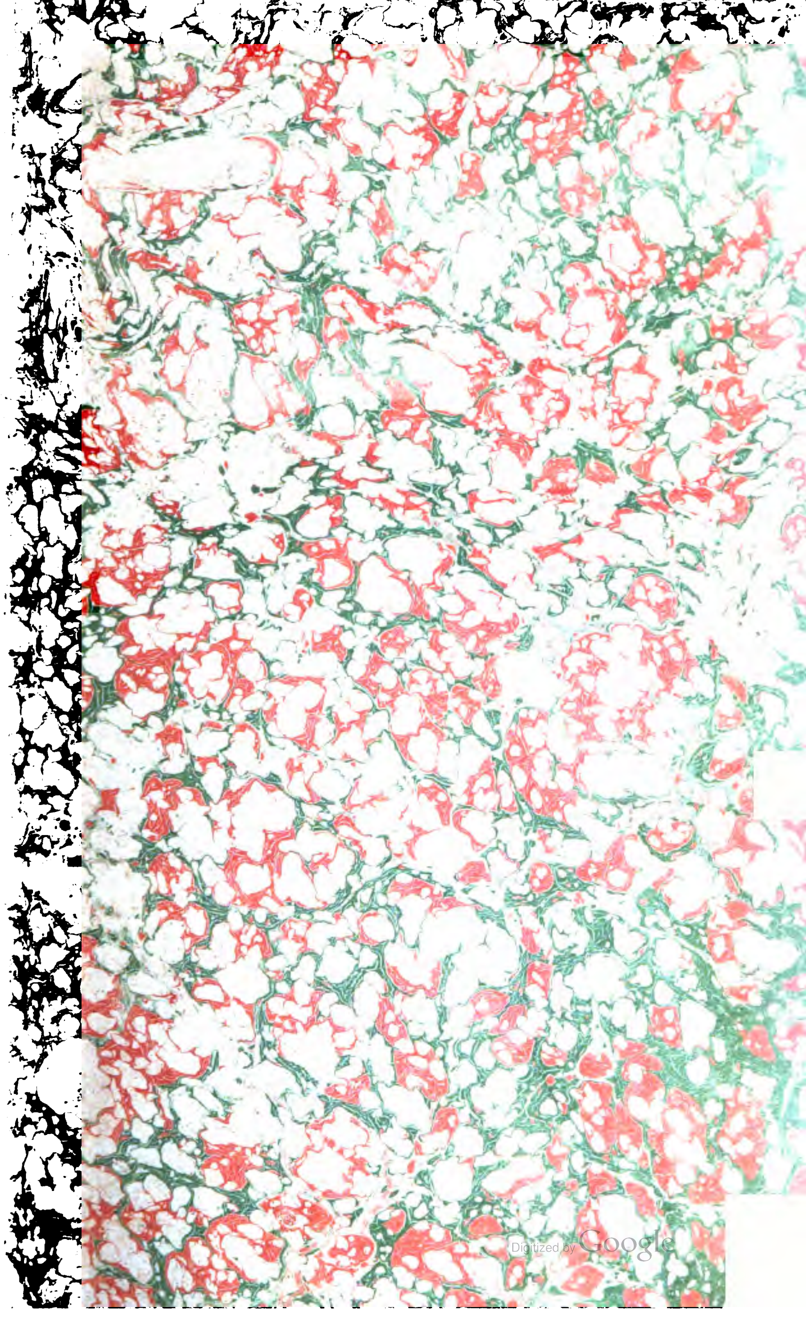








~~132 – 6.~~

~~54 – 6 – 15.~~

~~94 – 4 – 47~~ +

149 – 5 – 17

HISTOIRE

UNIVERSELLE

publiée par une société

DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

sous la direction

DE M. V. DURUY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE NAPOLÉON

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

HISTOIRE
SAINTE

D'APRÈS LA BIBLE

PAR

VICTOR DURUY

OUVRAGE
autorisé par le Conseil de l'Instruction publique
et approuvé par Mgr l'Évêque de Versailles

Que celui qui lit, comprenne.
S. MATTHIEU, ch. XXIV, 15.



DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

1856

PRÉFACE.

Malgré leur petit nombre et l'obscurité dans laquelle ils sont presque toujours restés, les Juifs sont le peuple le plus remarquable de l'Orient. L'influence qu'ils n'ont pas exercée par leurs armes, ils l'ont obtenue par leurs livres, le plus vénérable monument des premiers âges du monde.

La Bible, en effet, est le livre par excellence, celui du sage et du simple, celui qui depuis deux mille ans nourrit les jeunes générations sous tous les climats, au milieu de toutes les races, à tous les degrés de civilisation. C'est que la Bible, histoire de Dieu même, comme l'appelait le pieux Rollin, développe, exalte le sentiment religieux, mais qu'elle appelle aussi aux vertus domestiques et sociales. Elle demande la prière; mais plus encore, peut-être, elle veut l'action, c'est-à-dire la charité envers le prochain et le dévouement envers la patrie.

Dieu, la famille et la patrie, voilà, en effet, les grandes idées que les livres sacrés enseignent. Écoutez l'impétueuse éloquence d'Isaïe et d'Ézéchiel, ou les chants plaintifs de Jérémie et du roi-prophète. A l'amour de Jéhovah ne joignent-ils pas celui du sol natal, de la terre donnée par le Dieu d'Abraham et de Jacob? Leur enthousiasme n'est-il pas à la fois religieux et patriotique? Comme Isaïe est dur pour son peuple, quand il ne le trouve plus dans les voies du Seigneur! Comme il flagelle d'impitoyables sarcasmes les idoles et leurs adorateurs! Mais aussi quelle tristesse amère dans le cœur des captifs, lorsqu'au milieu des plaines fécondes de l'Assyrie, il leur revient un souvenir de Jérusalem et de ses arides montagnes!

Qu'on ne s'étonne donc pas si l'Ancien Testament, qui développe avec une incomparable élévation ces deux saintes

idées, Dieu et la Patrie; si le Nouveau, qui réprouve l'orgueil et glorifie l'humilité, qui prescrit de joindre l'équité à la justice, la charité au droit, le dévouement au devoir, et qui enfin, par sa touchante morale, guide nos pas vers l'autre patrie, vers la demeure céleste, sera toujours le livre d'éducation pour les générations qui s'élèvent.

D'ailleurs il y a là pour tous enseignement fécond. Quel spectacle que de voir au milieu de l'idolâtrie et de religions grossières, entre les saturnales de Tyr et celles de Babylone, ce petit peuple qui rejette la pluralité des dieux et les folles joies des sens, qui, malgré toutes les misères et tous les désastres, sauve et nous conserve son dogme précieux devant lequel ont fui les superstitions, et les vices honteux du polythéisme, « comme au matin, dit Job, l'aurore chasse les impies devant sa lumière. »

Et cette supériorité n'est pas la seule.

Autant les Juifs l'emportèrent sur les autres peuples par la pureté de leur culte et de leur croyance, autant ils les devancèrent par la perfection relative de leur droit civil et politique. Au lieu de la distinction des castes, ils avaient l'égalité absolue des citoyens devant Dieu et devant la loi. Et cette égalité, ils voulurent même l'établir dans les conditions et dans les fortunes; de sorte qu'ils n'eurent jamais ni cette aristocratie à la fois orgueilleuse et corrompue, ni cette populace affamée et violente qui ont troublé de tant d'orages les anciennes républiques. Leurs chefs et leurs rois sortaient du peuple, souvent même, comme Jephté et Saül, des plus obscures maisons. Leurs lévites, dispersés dans tout Israël, réduits à la possession de quarante-huit villages, n'étaient pas, comme les prêtres de l'Égypte et de l'Inde, seuls dépositaires de la doctrine religieuse, des connaissances et des arts; ils n'avaient pas, comme ceux-ci, d'immenses propriétés qui leur donnassent, avec la science et l'autorité religieuse, la richesse et l'indépendance. En un mot, ils ne formaient véritablement pas une caste sacerdotale; et, s'ils étaient héréditaires, ils n'avaient que l'héré-

dité de la pauvreté et du dévouement. A côté d'eux, ils laissèrent même s'élever les prophètes, pouvoir spirituel indépendant du sacerdoce, et libres interprètes de la doctrine mosaïque qu'ils dégagèrent peu à peu de ses étroites observances, comme pour préparer le passage de l'ancienne loi à la nouvelle.

Dans ce monde ancien où le principe de toute société était un esclavage dur, les Juifs eurent moins des esclaves que des serviteurs, et ils surent limiter l'autorité des maîtres.

Chez la plupart des peuples, le législateur ne s'occupait ni du faible ni de l'indigent, ou il ne pensait à eux que pour les menacer de châtiments terribles. Ici la loi était partiale pour le pauvre ; elle défendait l'usure, commandait l'aumône et prescrivait la charité, même envers les animaux. Elle stipulait en faveur de la veuve et de l'orphelin, ces protégés de Dieu, disait-elle, et de même qu'elle avait diminué le despotisme du maître, elle restreignait l'autorité absolue du père.

Ailleurs l'étranger était repoussé ou flétri ; ici on l'accueillait, on l'appelait au temple, aux sacrifices, aux lectures publiques de la loi. Dans les procès, nulle différence entre lui et l'Hébreu ; s'il était pauvre, il partageait la dîme du lévite.

Ainsi tout ce que le monde ancien abaissait et repoussait, la loi mosaïque le relevait. Dans cette société, l'étranger n'était plus un ennemi, l'esclave était encore un homme, et la femme, assise dignement à côté du chef de la famille, y était entourée des mêmes respects.

Nous savons que chez la nation juive les mœurs ont souvent été contraires aux lois. Mais c'est là précisément un des charmes de cette histoire : un magnifique idéal et des écarts sans nombre ; un peuple toujours prêt à faillir et sans cesse ramené dans le droit chemin par les efforts héroïques de ses prophètes ; en un mot, une lutte morale qui ne s'interrompt jamais, un long drame semé des plus terribles péripéties.

J'insiste sur ces détails, parce que, dans le cours de l'ouvrage, j'ai toujours laissé parler la Bible elle-même, en écartant les explications et les commentaires. Ce livre n'est donc point une histoire dans le sens ordinaire de ce mot, puisque la critique, qui est la condition première des travaux historiques, en a été absolument exclue. C'est une simple analyse des livres saints que j'ai suivis pas à pas et dont j'ai reproduit, le plus possible, les expressions mêmes et le style consacré.

J'ai cependant désiré mettre en lumière, par de nombreuses citations, ce progrès insensible des idées religieuses vers une loi plus pure. Dès le premier jour le dogme avait été établi dans son imposante grandeur, l'unité de Dieu et la providence divine. A la morale fondée par Moïse sur les deux grands préceptes d'action : « Rendez le bien pour le mal, et aimez votre prochain comme vous-même. » Tobie n'ajouta que le précepte négatif : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. » Mais il manquait à ces croyances et à cette morale une sanction qui fût digne d'elles. Moïse n'avait osé donner d'autre espérance à son peuple grossier que celle des biens d'ici-bas, une vie longue et heureuse, surtout une nombreuse postérité. C'est là la grande bénédiction, la récompense promise à Abraham, Isaac et Jacob. Si les *Psaumes*, dans leur élévation lyrique, vont souvent au delà, les *Proverbes* et *l'Ecclésiaste* ne parlent que des richesses et des joies de la terre[1].

Mais, à mesure que les prophètes remplacent les observances extérieures par ce qu'ils appellent énergiquement la circoncision du cœur, à mesure qu'ils répondent aux misères qui les frappent, en spiritualisant les croyances, la notion de la vie à venir se dégage plus claire et plus forte.

Tobie parle déjà de ses espérances ; les Maccabées comptent fermement sur l'immortalité qui les attend, et le *Livre de la Sagesse*, qui ne connaît plus les lois cérémonielles,

1. Voyez Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, deuxième partie, chap. XIX.

décrit le bonheur des justes devenus au ciel les enfants de Dieu!

La loi ne se purifie pas seulement, elle se généralise; de nationale qu'elle était, elle devient universelle. Isaïe voit déjà le temple s'ouvrir aux nations[1], et les rois marcher à la lumière qui brille sur Jérusalem.

« Au temps fixe, dit le Seigneur, je t'exaucerai; au jour du salut, je viendrai te sauver. A ceux qui sont dans les fers il sera dit : Levez-vous; à ceux qui sont dans les ténèbres : Sortez à la lumière.

« Ils ne souffriront plus ni de la faim ni de la soif, car ils marcheront le long des sources fécondes; et, des plus lointains pays, ils viendront, ceux-ci de la Perse, ceux-là des contrées de l'Aquilon et du bord des grandes eaux.

« Lève les yeux et vois toutes les races s'assembler et accourir. Comme la fiancée s'enveloppe de sa robe nuptiale, ainsi, Jérusalem, du concours des nations tu feras ta parure. »

On sent donc, dans le livre de la première alliance, un souffle de l'esprit chrétien; au sein même de l'ancienne loi, la loi nouvelle était déposée comme en germe, avec son caractère universel, ses espérances d'immortalité, son esprit de charité et d'amour. L'Ancien Testament était déjà, comme dit saint Jean, le livre de vie; mais personne n'y pouvait lire. Pour briser les sceaux qui le tenaient fermé, il fallait que vînt celui en qui l'union du divin et de l'humain se manifesta avec une si éclatante puissance.

Il est un autre côté de l'Écriture qui m'a particulièrement frappé. Tout en lisant la Bible avec le respect dû au livre sacré de 200 millions d'hommes, il faut reconnaître le sentiment poétique qui colore si vivement les pages de ce livre des anciens jours. Les muses grecques habitent la terre; la poésie hébraïque vit par delà les nuages et les étoiles, elle nage dans l'infini. Aussi, en élévation, en pureté morale, et

1. Voy. sur ce point un très-remarquable passage de Flav. Josèphe, B. J., II, 34.

en grandeur, rien ne lui est comparable. Que Pindare est loin d'Isaïe! où trouver un rival à Job? quelle élégie, dans aucune langue, vaut les prières d'Ézéchias et de David, les plaintes des captifs ou les lamentations de Jérémie? et dans les prophètes, ces chants à la fois si éclatants et si lugubres? dans l'histoire, ces scènes imposantes du désert, ces entretiens avec l'Éternel, cette continuelle et majestueuse intervention du Très-Haut qui voit, anime, dirige la création tout entière, et qui, pour parler avec Moïse, porte et conduit son peuple « comme l'aigle lorsqu'il étend ses ailes puissantes et qu'il instruit ses aiglons à prendre leur essor? »

Dans tous les extraits qui ont été faits jusqu'à présent des Écritures, dans presque tous les livres qui portent le titre d'*Histoire sainte*, on n'a cherché qu'à faire un cours de piété et de morale. Ramener à Dieu et rendre meilleur, c'est beaucoup, c'est tout. Mais ce sentiment religieux ne sera-t-il pas éveillé avec bien plus d'énergie par des paroles animées d'un saint enthousiasme, et qui traduisent la pensée en des images sublimes? La Bible est un grand livre de morale; elle a été aussi et elle sera toujours une des sources les plus fécondes de la grande poésie. Je me suis attaché à en reproduire les plus beaux passages que j'ai traduits de nouveau, en tâchant, dans la mesure de mes forces, de leur conserver ce que trop souvent on leur a ôté, le mouvement et la couleur de l'original.

C'est une rude tâche où j'aurai failli plus d'une fois, malgré les secours que m'offraient les nombreux travaux dont la poésie hébraïque a été le sujet. Ceux de Pluche, pour ne pas remonter plus haut, de Lallemand, de Contant de la Mollete, ceux même du père Viguier ont un peu vieilli. L'ouvrage du docteur Lowth est toujours classique, bien que celui de Herder, traduit il y a quelques années, et fort habilement, par Mme de Carlowitz, menace de faire oublier le livre de l'évêque de Lincoln[1]. Un savant professeur de la

1. J'admire beaucoup l'ouvrage de Herder; c'est chose rare, l'œuvre d'un érudit et d'un poëte. Cependant je ne puis m'empêcher d'y trouver de trop

Faculté de théologie de Lyon a pris aussi la poésie des Hébreux pour sujet d'un cours qu'il a publié. C'est une suite d'élégantes dissertations. Mais quand il s'agit de faire connaître une littérature si originale, j'aime, pour mon compte, les brefs commentaires et les longues citations; je voudrais que l'on montrât au lieu de discuter, là surtout où l'imagination et le cœur suffisent pour juger et sentir ce que le cœur et l'imagination ont dicté.

Mon principal guide pour l'Ancien Testament a été la version grecque des Septante, que M. le chanoine Jager a publiée en 1839, dans la grande collection des classiques grecs de M. Didot. Jusqu'à présent, on n'avait de ce livre canonique que trois éditions, toutes trois du XVIe siècle : celle de Ximénès, dans la Bible de Polyglotte de 1515; celle des Aldes de 1518; enfin celle de Sixte V de 1587. Pour ces trois éditions, on n'avait pu se servir d'un manuscrit plus ancien peut-être que celui du Vatican, et dont, au XVIIe siècle, le sultan fit présent au roi d'Angleterre Charles Ier. Ce manuscrit, dit d'Alexandrie, très-probablement antérieur à saint Jérôme, a été imprimé, en 1820, par M. H. Baber, qui en donna un véritable *fac-simile;* mais on ne s'en était pas encore servi pour compléter et corriger le manuscrit du Vatican, c'est-à-dire la Bible de Sixte V. C'est là ce qu'a entrepris M. le chanoine Jager; travail de la plus haute importance, car c'est de la version des Septante que se sont servis les Pères de l'Église. Je ne pouvais donc faire choix d'un guide plus sûr, aujourd'hui surtout que, grâce à la publication du manuscrit d'Alexandrie, nous avons la Bible telle que la lisaient les Pères.

nombreuses lacunes. Job et les psaumes sont étudiés avec soin. Mais les prophètes, les livres moraux et sapientiaux sont presque complétement négligés; du moins l'auteur en a-t-il fait à peine quelques rares citations. La dissertation prend aussi dans ce livre une trop large place pour qu'il puisse devenir populaire dans nos écoles. Il est vrai que Herder voulait, comme le porte le titre de son ouvrage dans l'édition allemande, faire connaître l'esprit de la poésie hébraïque plutôt qu'il ne s'était proposé de la reproduire en un tableau complet.

Pour les dates de l'Histoire sainte, je n'ai pas introduit un nouveau système de chronologie; on n'a dépensé déjà que trop de temps et d'efforts sur cette insoluble question. J'ai préféré me mettre à l'abri derrière l'autorité d'un savant qui a fait de l'étude de la chronologie ancienne l'œuvre de sa vie entière[1]. Dans la description géographique de la Palestine, j'ai de même suivi le meilleur ouvrage en cette matière : la *Palestina* du professeur allemand Raümer, avec la carte de Berghaus[2].

Il me reste un mot à dire sur la publication même de cet ouvrage; car il pourrait arriver, à quelques personnes trop bienveillantes, de remarquer que ce travail interrompt mes études sur l'histoire romaine. Mais en histoire, en philosophie, le chemin le plus court n'est pas toujours la ligne droite. Arrivé à l'Empire, à cette société immense qui a reçu toutes les civilisations antérieures, tous les cultes, toutes les doctrines, comme un océan où seraient venus tomber tous les fleuves du monde, j'ai dû étudier les influences les plus actives, remonter, si j'ose dire, chacun de ces grands courants d'idées et de croyances. Celui qui part du Sinaï et du Golgotha, est le plus profond et le plus rapide; il a tout inondé, tout recouvert. Pour le mieux comprendre, j'ai rouvert la Bible; mais lorsque je me suis retrouvé en face de ces grandes figures de Moïse, de David et des prophètes, il m'est arrivé ce que les serviteurs de Godefroy de Bouillon racontaient de leur maître : Quand le pieux duc entrait dans une de ces églises aux riches sculptures et aux vitraux resplendissants, quelque affaire qui le pressât, il restait à contempler les vénérables images, et il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes; il regardait, il écoutait, et ne partait plus[3].

1. H. Fynes Clinton, *Fasti Hellenici*, 3 vol. in-4°, imprimés aux frais de l'Université d'Oxford.

2. Cf. Beiling, *Karte von Palæstina*, *nach ältern und den neuesten besten Quellen entworfen*, 2 Blætter in grœsstem Landkartenformen, München, 1845 et le *Journal des savants*, de sept. 1851.

3. *Guillaume de Tyr*, liv. IX, chap. II.

HISTOIRE SAINTE.

CHAPITRE PREMIER.

LA GENÈSE OU LA CRÉATION.

LES SEPT JOURS DE LA GENÈSE. — LE PARADIS; ADAM ET ÈVE. — ABEL ET CAÏN. — SETH ET SA POSTÉRITÉ. — PERVERSITÉ DES HOMMES. — LE DÉLUGE. — ALLIANCE DE DIEU ET DES HOMMES. — MALÉDICTION CONTRE CHAM; BÉNÉDICTION SUR SEM ET JAPHET. — TOUR DE BABEL; DISPERSION DES HOMMES.

Les sept jours de la Genèse.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit; » et la lumière fut[1]. Alors il sépara la lumière d'avec les ténèbres, et il donna à la lumière le nom de jour et aux ténèbres le nom de nuit. Ce fut là le premier jour.

Le second jour, Dieu fit le firmament, qu'il nomma le ciel.

Le troisième jour, Dieu dit encore : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. » Puis il donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers toutes les eaux rassemblées. Ensuite, il commanda que la terre produisît des plantes et des arbres de toute espèce, qui portassent leur graine ou qui renfermassent en eux-mêmes leur semence pour se reproduire; et cela se fit ainsi.

Le quatrième jour, Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles

1. David a dit avec une égale concision : « Il parle et le monde est créé. »

pour éclairer la terre et distinguer le jour et la nuit, les mois et les années.

Le cinquième jour, il créa les poissons et les oiseaux, et il les bénit en disant : « Croissez et multipliez. »

Le sixième jour, Dieu forma toutes les espèces d'animaux qui devaient peupler la terre. Ensuite, il dit : « Faisons l'homme à notre image et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à tous les reptiles qui se meuvent sous le soleil. » Alors, du limon de la terre, sur lequel il répandit un souffle de vie, il forma un être vivant et animé [1].

Le septième jour, Dieu avait terminé son œuvre; il se reposa alors, et, ayant béni ce jour, il le sanctifia.

Le Paradis; Adam et Ève.

Cependant, Dieu avait placé l'homme dans Éden, jardin délicieux que traversait un grand fleuve dont les eaux, au sortir du paradis, se divisaient en quatre bras pour former le Phison, au pays de l'or, le Géon d'Éthiopie, le Tigre d'Assyrie et l'Euphrate. (4138 av. J. C. [2])

Le Seigneur avait abandonné à l'homme, pour sa nourriture, toutes les plantes et tous les fruits du jardin de délices; et il lui avait laissé le soin de donner un nom aux animaux.

Mais, au milieu de toutes ces créatures vivantes, l'homme était seul, sans un être de son espèce. « Il n'est pas bon, dit le Seigneur, qu'il en soit ainsi; faisons-lui une compagne qui lui soit semblable; » et il envoya à Adam un sommeil profond, durant lequel il prit une de ses côtes pour en former la femme, qu'il nomma Ève, c'est-à-dire la vie.

A son réveil, Adam dit, en la voyant : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. Et comme la femme a été prise de l'homme, l'homme quittera son père

1. Le chapitre Ier dit : « Dieu créa l'homme et il le fit mâle et femelle. » Mais le récit de la création de la femme est repris au chapitre suivant.

2. Pour cette date, voyez la préface.

et sa mère et s'attachera à sa femme; et ils seront deux dans une seule chair. »

En plaçant Adam dans le jardin de délices, Dieu lui avait dit : « Mangez de tous les fruits des arbres du paradis, mais ne touchez pas à l'arbre de la science du bien et du mal; car, dès que vous en mangerez, vous serez soumis à la mort. » Or, le serpent était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur avait créés; et il dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas. Dieu vous a défendu de toucher à l'arbre de la science parce qu'il sait qu'aussitôt que vous aurez goûté de ses fruits, vos yeux seront ouverts et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Ève se laissa tenter par ces paroles, car ces fruits lui semblaient beaux et elle croyait que si elle en mangeait elle arriverait à tout savoir et à tout comprendre. Elle en cueillit et en donna à son mari, qui en mangea comme elle. Aussitôt, leurs yeux s'ouvrirent et, s'étant aperçus qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier pour se couvrir.

Alors, ils entendirent la voix de l'Éternel et ils se cachèrent, loin de sa face, derrière les arbres d'Éden. « Adam, où es-tu? dit le Seigneur. — J'ai entendu votre voix, répondit-il, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. — D'où saviez-vous, dit le Tout-Puissant, que vous étiez nus, si vous n'aviez mangé du fruit de l'arbre que je vous avais interdit? » Et le Seigneur maudit le serpent. Puis il dit à la femme : « Tu enfanteras dans la douleur et tu resteras en la puissance de l'homme; » et à Adam : « La terre sera maudite pour tes œuvres; elle produira des épines et des ronces; et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes en la terre d'où tu as été tiré; car tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière. » Le Seigneur Dieu les fit ensuite sortir du jardin de délices, et des chérubins, armés d'un glaive flamboyant, en gardèrent l'entrée.

Abel et Caïn.

Cependant Ève conçut une première fois, et elle enfanta

Caïn en disant : « Par la permission du Seigneur, un homme est né de moi. » Elle enfanta de nouveau et mit au monde Abel. Abel fut pasteur de troupeaux et Caïn cultiva la terre.

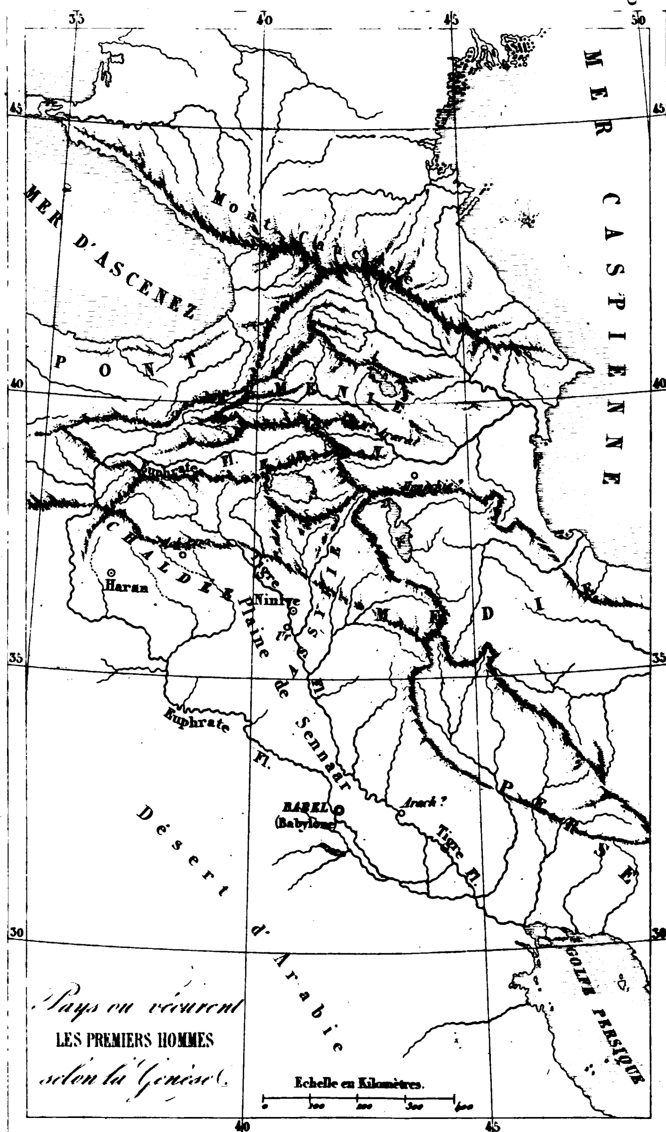
Or, il arriva, longtemps après, que Caïn offrit au Seigneur des fruits de la terre. Abel aussi fit oblation des premiers-nés de son troupeau. Mais les deux offrandes n'étaient pas faites avec un cœur semblable. Le Seigneur, qui avait regardé favorablement Abel et ses dons, détourna les yeux de Caïn. L'âme du premier-né de l'homme se remplit de tristesse. « Pourquoi, lui dit le Seigneur, cette tristesse et cet abattement ? Ne fais pas ainsi : Si tu veux le bien, relève la tête; si tu veux le mal, regarde, et déjà tu verras le péché guetter à ta porte, comme une bête fauve altérée de sang. Il va t'attaquer, terrasse-le[1]. »

Caïn s'obstina dans sa haine, il ne pardonnait pas à son frère d'être meilleur que lui ; et, le conduisant au milieu des champs, il se jeta sur lui et le tua. Ainsi le sang du premier juste souilla la terre. « Qu'as-tu fait de ton frère, lui demanda l'Éternel ?- Le sang d'Abel crie de la terre contre toi. Tu seras maudit et tu erreras partout, gémissant et troublé. » Caïn répondit au Seigneur : « Mon iniquité est trop grande pour en obtenir le pardon ; je vivrai dans les larmes et la terreur, et quiconque me trouvera me tuera. — Cela ne sera pas, répondit le Seigneur. » Et il mit un signe sur Caïn pour que personne ne portât la main sur lui. Caïn, s'étant retiré de devant la face du Seigneur, habita avec sa famille le pays à l'orient d'Éden, où il bâtit une ville qu'il appela Hénoch, du nom de son premier-né.

Seth et sa Postérité.

Adam eut, après le crime de Caïn, un troisième fils nommé Seth, et Dieu lui donna encore d'autres enfants. Seth vécut 807 ans et eut une nombreuse postérité qui conserva les traditions religieuses jusqu'au temps du déluge, après lequel elles passèrent dans la race de Sem. Ces des-

1. C'est le sens que donne Herder au septième verset du chap. IV.


MER CASPIENNE
MER D'ASCENEZ
Mont Caucase
PONT
ARMENIE
Ararat
Euphrate Fl.
CHALDÉE
Haran
Ninive
Ur
Plaine de Sennaar
ASSYRIE
Tigre Fl.
MEDIE
PERSE
Euphrate Fl.
BABEL (Babylone)
Arach ?
Désert d'Arabie
GOLFE PERSIQUE
Pays où vécurent
LES PREMIERS HOMMES
selon la Genèse.
Echelle en Kilomètres.
35
40
45
50
30

cendants de Seth, qualifiés de fils de Dieu, par opposition aux descendants de Caïn, appelés fils des hommes, furent Énos, Caïnan, Malaliel, Zared, Énoch qui marcha pendant 365 ans dans les voies de l'Éternel, et qui fut ravi au ciel; Mathusalem, qui vécut la plus longue vie, 969 ans, Lameth, enfin Noé qui fut père de Sem, Cham et Japhet. Chacun d'eux fut la tige d'une postérité nombreuse.

Perversité des Hommes.

Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour femmes, et Dieu dit : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il n'est plus que chair, et le temps de l'homme ne sera désormais que de 120 ans. »

Or, en ce temps-là il y avait des géants sur la terre, car depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il sortit de ces unions des enfants qui devinrent puissants et fameux dans le siècle. Mais le Seigneur reconnaissant que la malice des hommes était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient appliquées au mal, se repentit d'avoir fait l'homme et dit : « J'exterminerai tout de dessus la surface de la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel. »

Noé cependant trouva grâce devant le Seigneur. « Construis, lui dit l'Éternel, une arche de pièces de bois aplanies, pour te sauver toi et les tiens des eaux du déluge que je vais répandre. » Noé crut et obéit. Il travailla durant de longues années à bâtir cette arche, et ne cessa, pendant ce temps, d'avertir les hommes du péril qui les menaçait. Mais ils demeurèrent incrédules. Enfin, Dieu dit à Noé qui, depuis 600 ans déjà, était juste sur la terre : « Prends 7 couples de tous les animaux purs et 2 couples des animaux impurs. Prends aussi 7 couples des oiseaux du ciel, afin d'en conserver la race : car je n'attendrai plus que 7 jours encore, et après cela je ferai pleuvoir sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits, et j'effacerai de dessus sa surface toutes les créatures que j'ai faites. »

Le Déluge.

Noé fit ce que le Seigneur lui avait commandé, et après les 7 jours, toutes les sources du grand abîme furent rompues, les cataractes du ciel s'ouvrirent; la pluie tomba pendant 40 jours et 40 nuits, et les eaux s'élevèrent de 15 coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Durant 150 jours, elles couvrirent la face de la terre : tout périt. L'arche seule, doucement portée sur les eaux, échappait à ce grand désastre. (2482 av. J. C.)

Cependant Dieu, s'étant souvenu de Noé, envoya un souffle sur la terre. Les sources du grand abîme furent fermées, aussi bien que les cataractes du ciel, et les eaux diminuèrent. Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, en Arménie. Les eaux continuant à baisser, au premier jour du dixième mois, le sommet des montagnes commença à paraître. Quarante jours s'étant encore passés, Noé laissa envoler un corbeau qui ne reparut pas. Sept jours après il envoya une colombe qui, trouvant la terre encore toute couverte d'eau, revint à l'arche. Après sept autres jours, il la lâcha de nouveau, et, sur le soir, elle rentra, tenant dans son bec un rameau d'olivier. A ce signe, le patriarche reconnut que les eaux s'étaient retirées; il attendit néanmoins sept jours encore, puis il lâcha de nouveau la colombe, qui cette fois ne revint plus.

Alliance de Dieu et des Hommes. — Malédiction contre Cham; bénédiction sur Sem et Japhet.

Noé sortit alors de l'arche avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. Son premier acte fut une prière et un sacrifice; prenant un couple de tous les oiseaux et de tous les animaux purs, il les offrit en holocauste. Le Seigneur reçut favorablement ce sacrifice, et dit : « Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des hommes, parce que l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse. Je ne frapperai donc plus de mort, comme je l'ai fait, les créatures animées. Tant que

la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront point de se succéder. »

Alors Dieu bénit Noé avec ses enfants, et leur dit : « Croissez et multipliez ; et remplissez la terre. Voici le signe de l'alliance que j'établis pour jamais entre moi et vous. Je placerai mon arc dans la nue comme signe de paix entre moi et la terre ; que tous les animaux tremblent devant vous, et que tout ce qui a vie et mouvement vous serve de nourriture. »

Après être sorti de l'arche, Noé recommença à cultiver la terre ; il planta une vigne; mais un jour qu'il but du vin, l'effet encore inconnu de cette boisson se fit sentir et il s'enivra. Or, Cham étant venu dans la tente de son père, le vit nu, et vint le dire aussitôt à ses frères. Ceux-ci entrèrent dans la tente, en portant devant eux un manteau dont ils couvrirent la nudité de leur père. Aussi, à son réveil, il bénit les deux fils qui avaient respecté sa vieillesse, et pria Dieu de multiplier leur postérité : « Que le Seigneur étende les possessions de Japhet, et qu'il habite dans la tente de Sem. « Mais le patriarche maudit Cham dans la personne de son fils Chanam : « Qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. »

Noé vécut encore 350 ans après le déluge ; il en avait 950 quand il mourut.

Tour de Babel ; dispersion des Hommes.

Cependant les hommes s'étaient multipliés dans la plaine de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate. Nemrod, le puissant chasseur devant l'Éternel, était le maître des peuples. Ils n'avaient encore qu'une seule langue; et dans leur insolente audace, ils se dirent : « Allons, courage, bâtissons une ville et une tour, dont la tête touchera le ciel. » Mais Dieu abattit leur orgueil en confondant leur langage ; et ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils se dispersèrent et formèrent les trois races qui ont peuplé le monde : les fils de Cham en Afrique, les enfants de Sem en Asie, la

postérité de Japhet en Europe. C'est pour cette raison que cette tour fut appelée *Babel*, c'est-à-dire la confusion, parce que c'était là que les langues s'étaient confondues.

CHAPITRE II.

LES PATRIARCHES.

VOCATION D'ABRAHAM (2055). — ABRAHAM DANS LA TERRE DE CHANAAN. — SARA ET AGAR; DESTRUCTION DE SODOME. — ISMAEL ET ISAAC. — SACRIFICE D'ABRAHAM. — MARIAGE D'ISAAC. — ÉSAU ET JACOB. — JACOB CHEZ LABAN; RACHEL. — RETOUR DE JACOB AU PAYS DE CHANAAN. — JOSEPH EST VENDU PAR SES FRÈRES. — IL DEVIENT MINISTRE DU PHARAON. — IL ÉTABLIT LES HÉBREUX DANS LA TERRE DE GESSEN. — MORT DE JACOB; SES PROMESSES A SON PEUPLE. — HISTOIRE DE JOB; SES RICHESSES ET SA PUISSANCE. — DIEU ÉPROUVE JOB. — PLAINTES DE JOB. — REPROCHES DE SES AMIS. — TABLEAU DE LA PUISSANCE DIVINE.

Vocation d'Abraham.

Voici la généalogie des enfants de Sem : Arphaxad son premier-né, Salé, Héber, Phaleg, Réii, Sarug, Nachor, et Tharé qui engendra Abram, Nachor et Aran le père de Loth.

Or, Tharé était établi dans la ville d'Ur en Chaldée, où il conservait encore quelques-unes des vérités révélées. Irrité des progrès de l'impiété, Dieu s'était décidé à se choisir une race fidèle. Il jeta les yeux sur Abram pour être le père de son peuple. Afin de le tirer des lieux où régnait l'idolâtrie, il le fit sortir de la Chaldée. Tharé, à la sollicitation de son fils, quitta la ville d'Ur, et s'avança jusqu'à Haran, où il mourut. Dans cette ville, Dieu apparut à Abram, et lui dit : « Sors de ton pays, quitte ta famille et la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je te rendrai père d'un grand peuple, et toutes les nations de la terre seront bénies en toi. »

Abraham dans la terre de Chanaan.

Abram partit donc, emmenant avec lui Sara sa femme, son neveu Loth et tous ses serviteurs, avec ses troupeaux.

Il passa l'Euphrate, et s'avança jusqu'à Sichem, dans le pays alors occupé par les Chananéens. Dieu lui apparut encore, et lui dit : « Voilà là le pays que je donnerai à ta postérité. » Abram dressa en ce lieu un autel au Seigneur, comme il fit encore entre Béthel et Haï, et il continua sa marche vers le midi. Une famine le contraignit à descendre en Égypte, où le Pharaon enleva Sara, qu'Abram ne nommait que sa sœur. Averti par de grandes plaies que Dieu envoya sur lui et sur son peuple, le Pharaon rendit Sara, et fit conduire Abram hors de l'Égypte avec tout ce qu'il possédait.

C'est au retour de ce voyage qu'Abram se sépara de Loth son neveu. Une rixe s'étant élevée entre leurs pasteurs, il lui dit : « Qu'il n'y ait plus de querelle entre toi et moi, car nous sommes du même sang. Séparons-nous. Si tu vas à gauche, j'irai à droite; si tu choisis à droite, j'irai à gauche. » Loth prit les fertiles pays situés le long du Jourdain, et alla habiter dans Sodome, dont les habitants avaient souvent péché contre le Seigneur. Abram demeura dans la vallée de Mambré. Peu de temps après, le roi des Élamites, contre lequel s'étaient révoltés les princes de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor, châtia ces peuples qui étaient ses tributaires depuis 12 années, et fit Loth prisonnier. Quand Abram apprit le malheur arrivé à son neveu, il arma 318 de ses serviteurs, surprit l'ennemi près de Damas, le battit, et délivra Loth, sa femme et tous les siens. Son retour fut un triomphe; les rois accouraient au-devant de lui, et Melchisédech, prince de Salem, le bénit au nom du Très-Haut.

Après cette victoire, Abram eut deux fois une vision, dans laquelle le Seigneur lui renouvela la promesse d'une race innombrable. « Lève les yeux, lui dit la voix divine, et si tu le peux, compte les étoiles; aussi nombreuse sera ta postérité. Cette terre où tu marches, je la donnerai à tes descendants, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au grand fleuve Euphrate. »

Sara et Agar; destruction de Sodome.

Cependant Sara ne lui avait pas encore donné d'enfants; mais elle dit à Abram : « Prends Agar, ma servante égyptienne, et peut-être j'aurai des enfants par elle. » Agar ayant conçu, méprisa sa maîtresse; mais celle-ci la força de fuir au désert.

« Agar, servante de Sara, d'où viens-tu et où vas-tu ? » lui dit l'ange, qui la trouva près de la fontaine, le long du chemin de Sur, vers la frontière d'Égypte. « Je fuis ma maîtresse, » répondit Agar. L'ange reprit : « Retourne vers elle, humilie-toi sous sa main, ta postérité sera innombrable; tu vas enfanter un fils qu'on appellera Ismaël. Il sera vaillant et fier; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui; il plantera ses tentes en face de ses frères. » Alors Agar invoqua le nom du Seigneur qui lui parlait, et, de retour auprès d'Abram, elle enfanta un fils qu'il nomma Ismaël (2044).

Ismaël avait atteint l'âge de 13 ans quand le Seigneur apparut encore à Abram, et lui dit : « Tu ne t'appelleras plus Abram (père illustre), mais Abraham (père illustre d'une multitude), parce que je t'ai établi pour être le père d'une multitude de nations. Voici le pacte que je fais avec toi : Tout enfant mâle de ta famille et de ta maison sera circoncis huit jours après sa naissance; et tes descendants garderont ce témoignage de mon alliance. Je bénirai Ismaël, je le ferai chef d'un grand peuple; mais l'alliance que je fais avec toi, je la renouvellerai avec Isaac, que Sara enfantera en cette saison de l'année qui va venir. » Aussitôt Abraham et toute sa maison prirent le nouveau signe de l'alliance.

A quelques jours de là, le patriarche était assis auprès du chêne de Mambré quand trois voyageurs s'approchèrent de sa tente. Dès qu'il les aperçut, il courut à leur rencontre, et, se prosternant devant eux : « Seigneurs, leur dit-il, si j'ai trouvé grâce devant vous, ne passez pas devant la maison de votre serviteur sans vous y arrêter. » Après qu'ils eurent mangé, l'un d'eux lui dit : « Dans un an, à pareille époque,

je reviendrai, et Sara ta femme aura un fils. » Puis ils partirent vers Sodome, et Abraham les accompagna.

Dieu lui révéla alors que Sodome et Gomorrhe avaient comblé la mesure de leurs crimes, et qu'il était décidé à les punir. « Seigneur, dit Abraham, ferez-vous périr les bons avec les méchants? Il y a peut-être 50 justes dans cette ville; » et il supplia l'Éternel de pardonner en leur faveur aux cités coupables. Dieu y consentit. « Mais s'il n'y en avait que 45, faute de 5 justes détruiriez-vous tout un peuple? S'ils n'étaient que 30, que 20, que 10, leur vertu ne suffirait-elle pas, ô Seigneur, pour protéger leurs concitoyens contre votre colère? » Et Dieu le promit encore.

Sur le soir, les deux anges arrivèrent à Sodome, au moment où Loth était assis à la porte de la ville. Il se leva devant eux et les reçut dans sa demeure. Mais, à l'entrée de la nuit, la maison fut assiégée par les habitants qu'amenaient là d'infâmes desseins. Loin d'écouter les instantes prières de Loth pour sauver ses hôtes, ils se jetèrent sur lui avec violence; déjà ils étaient près de rompre les portes quand les anges, les ayant tous frappés d'aveuglement, dirent à Loth: « Fais sortir de cette ville ceux qui t'appartiennent, parce que le cri des abominations de ces peuples est monté jusqu'au Seigneur, et nous sommes envoyés pour les punir. » Le lendemain, au lever de l'aurore, Loth avec sa femme et ses filles quitta Sodome, et se dirigea vers Ségor, la seule ville que ses prières eussent sauvée de la colère divine.

Quand le soleil parut sur la terre, Dieu fit descendre du ciel, sur Sodome et Gomorrhe, une pluie de soufre et de feu; il détruisit encore Adama et Séboïm, et la contrée qui environnait ces quatre villes fut recouverte par la mer Morte. Cependant Loth fuyait, conduit et protégé par les anges. Malgré leur défense, sa femme regarda derrière elle, et aussitôt elle fut changée en une statue de sel. Quant à ses filles, elles donnèrent naissance l'une à Moab, l'autre à Ammon, qui tous deux devinrent chefs de peuples odieux à Israël.

En ce temps-là, Abraham habitait entre Sur et Cadès. Étant allé à Gérara, Abimélech, roi de ce pays, enleva Sara

qu'il croyait la sœur du patriarche. Mais, averti par Dieu, il la renvoya avec de riches présents, et fit alliance avec son époux auprès d'un puits creusé par Abraham, et qui fut appelé Bersabée, c'est-à-dire le *puits du serment*. Abimélech[1] renouvela plus tard cette alliance avec Isaac.

Ismaël et Isaac.

Cependant Sara donna, en sa vieillesse, un fils à Abraham (2030). L'enfant fut nommé Isaac. Un jour qu'il fut insulté par le fils d'Agar, Sara, indignée, força son époux à chasser l'Égyptienne et son fils. Abraham hésitait; mais Dieu lui ayant confirmé ses promesses en faveur d'Ismaël, il prit du pain et un vase plein d'eau, les remit à Agar, lui donna son fils et la renvoya. Longtemps elle erra avec Ismaël dans la solitude de Bersabée. Quand l'eau manqua dans le vase, elle laissa son fils couché sous un arbre, et s'éloigna de lui d'un trait d'arc, en disant : « Je ne verrai pas mourir mon enfant; » et elle pleurait. Un ange l'appela. « Que fais-tu ? lui dit-il, lève-toi, prends ton fils, il deviendra le père d'un grand peuple. » Au même moment, Agar aperçut une source; elle remplit son vase et donna à boire à l'enfant. Ismaël habita dès lors le désert de Pharan, où il grandit sous la protection du Seigneur, et sa mère lui choisit une femme du pays d'Égypte.

Sacrifice d'Abraham.

Dieu voulut éprouver encore la foi d'Abraham. « Prends ton fils, lui dit-il; va dans la terre d'en haut, et là tu me l'offriras en holocauste sur une montagne que je te montrerai. » Abraham obéit et, avec son fils et deux serviteurs, il se dirigea vers l'endroit que Dieu lui avait désigné. Le troisième jour, il dit à ses serviteurs : « Attendez-moi ici ; nous allons adorer le Seigneur et nous redescendrons aussitôt. » Puis il continua sa marche avec Isaac, qui portait le bois du sacrifice. « Mon père, où donc est la victime pour l'holocauste?

1. Le nom d'Abimélech signifie en hébreu père-roi.

disait l'enfant. — Dieu, mon fils, répondit-il, saura bien la fournir; » et ils marchaient toujours. Enfin ils arrivèrent au sommet de la montagne (le mont Moria), dressèrent un autel; et quand le bois fut disposé pour le sacrifice, Abraham lia son fils et le mit sur le bûcher. Il allait l'immoler, quand une voix lui cria du ciel : « Abraham! Abraham! ne frappe pas cet enfant; je connais maintenant que tu crains Dieu, puisque pour obéir tu n'as pas épargné ton fils unique. » Abraham, levant alors les yeux, vit un bélier dans un buisson; il le prit et l'immola. La voix divine appela pour la seconde fois Abraham, et lui dit : « Je te bénirai, et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel, comme le sable de la mer; et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix. » Abraham rejoignit ses serviteurs, et ils retournèrent ensemble à Bersabée, où il demeura.

Mariage d'Isaac.

Quelques années après, Sara mourut, âgée de 127 ans, dans la ville d'Arboc (Hébron), au pays de Heth en Chanaan. Après l'avoir pleurée, Abraham acheta, pour 400 sicles d'argent, la double caverne et le champ d'Éphron situés près de Mambré, et il y ensevelit Sara. Lui-même, il se sentait près du terme de ses jours, et il voulut, avant de mourir, assurer l'avenir de sa race. « Jure-moi, dit-il à Éliézer, le plus ancien serviteur de sa maison, que tu ne prendras aucune des filles des Chananéens, parmi lesquels j'habite, pour la faire épouser à mon fils; mais que tu iras chercher une femme pour lui dans le pays de mes pères. » Éliézer le jura, et, chargeant 10 chameaux de présents considérables, il partit pour la ville qu'habitait Nachor, frère d'Abraham. Sur le soir Éliézer arriva près d'une fontaine hors de la ville, à l'heure où les femmes venaient y puiser l'eau, et il demanda au Seigneur de lui montrer la fiancée d'Isaac dans celle de ces femmes qui s'acquitterait vis-à-vis de lui des devoirs de l'hospitalité. Une jeune fille d'une rare beauté y vint la première. Elle emplit son vase, et s'en retournait, quand

Éliézer, s'approchant : « Donnez-moi, lui dit-il, un peu de l'eau que vous portez. — Buvez, répondit-elle en inclinant son vase; quand il se fut désaltéré, elle le remplit de nouveau à la fontaine, afin de pouvoir abreuver ses chameaux. Éliézer lui offrit aussitôt des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, et elle lui apprit qu'elle était petite-fille de Nachor. A ce nom, Éliézer s'inclina, et adora le Seigneur en disant : « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Abraham qui m'a conduit dans la maison du frère de mon maître. »

Rébecca, cependant, était allée avertir sa famille de la venue d'un étranger, et Laban son frère, voyant les riches présents que lui avait faits Éliézer, courut à sa rencontre, l'amena, et voulut lui faire prendre quelque nourriture. Mais Éliézer dit : « Je ne mangerai point avant d'avoir parlé. » Alors il raconta comment il était parti du pays de Chanaan, ce qu'il avait demandé au Seigneur, ce qui était arrivé près de la fontaine, et il finit en disant que Dieu, sans doute, l'avait conduit vers la fille du frère de son maître, afin de la donner pour femme à Isaac. Puis il distribua de nouveaux présents, des vases d'or, de riches habits, et, le lendemain, Rébecca consentant à le suivre, il retourna vers son maître (1990). Isaac la reçut pour femme ; et l'affection qu'il eut pour elle fut si grande qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée.

Abraham eut encore plusieurs enfants d'une autre femme nommée Cétura ; mais de son vivant, il les sépara d'Isaac, et les envoya dans les contrées qui regardent l'orient. Il avait 175 ans quand il mourut ; Isaac et Ismaël le portèrent à côté de Sara, dans le champ d'Éphron (1955.)

Esaü et Jacob.

Rébecca était stérile comme l'avait été Sara. Mais Isaac ayant imploré le Seigneur pour elle, elle conçut, et mit au monde deux enfants (1970). Le premier fut nommé Ésaü et le second Jacob. Ésaü devint un grand chasseur ; Jacob, au contraire, vivait retiré sous sa tente. Un jour qu'Ésaü revenait des champs accablé de fatigue et pressé par la faim, il

vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob. Celui-ci devenait ainsi le chef de la famille. La bénédiction paternelle, qu'avec l'aide de sa mère il surprit à Isaac mourant et aveugle, lui confirma ce titre. « Que Dieu te donne, lui avait dit Isaac, la rosée du ciel et les fruits de la terre ; que les peuples te servent, et que les princes se prosternent à ton approche. Sois le maître de tes frères, et que les fils de ta mère s'humilient devant toi. Maudit soit qui te maudira, et que ceux qui te béniront soient bénis. »

Ésaü haïssait Jacob à cause de la bénédiction qu'il avait reçue de son père, et il disait : « Le temps de la mort de mon père viendra, alors je tuerai Jacob. » Rébecca l'apprit et voulut aussitôt que Jacob se retirât dans le pays d'Haran, chez Laban, son frère ; mais pour donner un prétexte à ce départ, elle dit à Isaac : « La vie me pèse parce qu'Ésaü a épousé deux filles des Héthéniens ; si Jacob prend une femme de ce pays, je ne veux plus vivre. »

Isaac appela donc Jacob et lui dit : « Ne prends pas une femme de la terre de Chanaan ; va en Mésopotamie vers la maison de Bathuel, père de ta mère, épouse une fille de Laban, ton oncle, et que le Dieu tout-puissant multiplie ta race afin que tu deviennes le chef d'un grand peuple. »

Jacob chez Laban ; Rachel.

Jacob partit. Après le coucher du soleil, il voulut se reposer ; il prit une pierre du chemin, la mit sous sa tête et s'endormit. Alors il vit en songe une échelle dont une extrémité s'appuyait sur la terre, et qui, de l'autre, touchait le ciel. Les anges du Seigneur montaient et descendaient, et Dieu lui-même lui apparut et lui dit : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac : ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre ; toutes les nations seront bénies en toi et dans celui qui sortira de toi. Je te garderai partout où tu iras, et ne te quitterai point que je n'aie accompli ce que j'ai annoncé. » A son réveil, Jacob fut saisi de crainte : « Que ce lieu est terrible, dit-il, le Seigneur y habite certainement, c'est la maison de Dieu

du ciel. » Alors il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, la dressa comme un monument de sa vision, et sur cet autel il répandit de l'huile en offrande. Ce lieu s'appela depuis lors Béthel ou la maison de Dieu (1893).

Quand Jacob fut arrivé au terme du voyage, il aperçut des pasteurs assis auprès d'un puits. Ces pâtres connaissaient Laban, fils de Nachor, et ils montrèrent à Jacob sa fille Rachel, qui venait abreuver le troupeau. Jacob ôta la pierre pesante qui fermait le puits, et donna lui-même l'eau aux brebis. Puis il apprit à la jeune fille étonnée qu'il était le fils de Rébecca ; et Rachel courut aussitôt dire à son père qu'un parent leur était venu.

Laban reçut avec joie le fils de sa sœur, et au bout d'un mois il lui dit : « Il n'est pas juste que vous me serviez gratuitement. » Jacob lui demanda Rachel, sa seconde fille : « Pour elle, disait-il, je serai pendant sept ans votre serviteur. »

Jacob servit Laban tout le temps qu'il avait promis, afin d'obtenir Rachel, et ce temps ne lui parut que peu de jours, tant l'affection qu'il avait pour elle était grande ; mais les sept années accomplies, Laban ne voulut lui donner que Lia, sa première fille. « Ce n'est point l'usage en ce pays, disait-il, de marier la plus jeune avant l'aînée, » et pour avoir Rachel, Jacob dut rester sept années encore dans la maison de son oncle.

Les Enfants de Jacob.

Le Seigneur, voyant que Jacob méprisait Lia pour sa sœur, la rendit féconde et frappa Rachel de stérilité. Jacob eut de Lia d'abord quatre fils : Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Bala, servante de Rachel, donna aussi à Jacob deux fils : Dan et Nephtali, tandis que Zelpha, servante de Lia, mettait au monde Gad et Azer. Lia eut encore deux fils : Issachar et Zabulon, ensuite une fille nommée Dina. Le Seigneur se souvint alors de Rachel et fit cesser sa stérilité. Elle enfanta un fils qu'elle appela Joseph, en disant : « Le Seigneur m'a donc tirée de l'opprobre ! » (1879.)

Retour de Jacob au pays de Chanaan.

Cependant Jacob voulut retourner au pays de ses pères et demanda à Laban de le laisser partir avec ses femmes, ses enfants et une partie des troupeaux. Les fils de Laban se plaignirent que Jacob voulût enlever les biens de leur père, et quand il se fut enfui secrètement, ils se mirent à sa poursuite. Au bout de sept jours ils l'atteignirent près de la montagne de Galaad, mais Dieu leur envoya un esprit de paix, et après un sacrifice offert sur la montagne, Laban retourna dans son pays, et Jacob continua sa marche.

Arrivé non loin de Seïr, dans le pays d'Édom, il envoya des messagers à son frère pour trouver grâce devant lui; mais ils revinrent en toute hâte, et lui dirent : « Nous avons été vers ton frère, et le voici qui vient lui-même au-devant de toi avec 400 hommes. » Jacob fut saisi de frayeur, et pour conjurer la colère d'Ésaü, il prépara de riches présents. C'étaient 200 chèvres, 20 boucs, 200 brebis, 20 béliers, 30 chamelles allaitant leurs petits, 40 vaches, 20 taureaux et 20 ânesses.

Cette même nuit, Jacob veilla et traversa le torrent de Jabok; mais sur l'autre rive, il trouva un homme qui lutta avec lui jusqu'à ce que l'aube parût. Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, le toucha à la jointure de la hanche, et aussitôt Jacob sentit l'os remuer. L'homme lui dit alors : « Laisse-moi, l'aurore va paraître. — Je ne te laisserai pas, répondit le patriarche, que tu ne m'aies béni ; » et l'homme dit encore : « Tu ne t'appelleras plus Jacob ; ton nom sera Israël (Héros de Dieu), car tu t'es conduit en héros avec les dieux et avec les hommes, et tu les as vaincus. » Jacob appela ce lieu *Phanuel*, « car c'est ici, dit-il, que j'ai vu un ange de Dieu face à face, et que je suis sorti d'avec lui la vie sauve ! » Le soleil venait de se lever lorsque Jacob quitta Phanuel ; il était devenu boiteux.

Quelques instants après, Jacob vit venir Ésaü ; avant qu'il fût proche, il se prosterna sept fois à terre; mais Ésaü, courant à lui, le serra étroitement entre ses bras, en versant des larmes. Jacob offrit alors ses présents, et les deux frères

se séparèrent réconciliés. Ésaü retourna au pays de Seïr, tandis que Jacob vint planter ses tentes à Socoth, puis à Salem, ville du pays de Sichem, en la terre de Chanaan. Il y acheta pour 100 agneaux un champ où il dressa un autel, afin d'y adorer le Dieu de ses pères.

Un jour que Dina, sa fille, errait dans la campagne, elle fut enlevée par Sichem, fils d'Hémor, prince de cette contrée; mais ses frères Siméon et Lévi la vengèrent en massacrant le ravisseur, son père et tout son peuple. De là Jacob vint à Béthel, où il éleva un autel parce que Dieu lui était jadis apparu en cet endroit. Il y eut une seconde vision où le Seigneur lui répéta ses promesses : « Tu ne seras plus nommé Jacob, mais Israël, et je te donnerai la terre que j'ai promise à Abraham et à Isaac, pour que ta race la possède après toi. »

Au printemps Jacob partit encore. Il se trouvait sur le chemin qui mène à Éphrata, quand Rachel fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Sentant que la violence du mal la faisait mourir, elle appela son fils Benoni, le fils de ma douleur; mais Jacob lui donna le nom de Benjamin, le fils de la vieillesse. Quand Jacob eut enseveli Rachel sur le chemin qui conduit à la cité d'Éphrata, appelée depuis Bethléem, il alla visiter Isaac, son père, dans la ville d'Hébron; le patriarche vécut longtemps encore; il avait 180 ans quand il mourut, ses deux fils le réunirent à son père (1850).

Joseph est vendu par ses Frères.

Ésaü habitait au pays d'Édom, où il devint le père et le chef des Iduméens. Jacob demeura dans le pays de Chanaan, s'occupant de la culture des terres et du soin des troupeaux. Il concentrait son affection presque entière sur Joseph, le premier enfant que lui eût donné Rachel, sa femme bien-aimée, pour laquelle il avait servi deux fois sept ans. Aussi les autres fils de Jacob étaient-ils animés d'une haine violente contre leur frère. Celui-ci augmenta encore leur jalousie par la révélation de deux songes qui lui présageaient sa grandeur future : « Nous étions dans un champ

à lier des gerbes, leur racontait-il, mais voilà que ma gerbe se leva et demeura debout, tandis que les vôtres se prosternaient devant elle. » Une autre fois : « J'ai rêvé que le soleil, la lune et onze étoiles s'inclinaient devant moi. » Jacob le reprit de cet orgueil, et ses frères pensèrent à s'en venger.

Un jour que Joseph était venu de la part de son père visiter les troupeaux de ses frères dans la plaine de Sichem, ils se dirent les uns aux autres : « Voici le songeur qui vient, tuons-le, et nous dirons ensuite qu'une bête féroce l'a dévoré. — Ne le tuez pas, dit Ruben, ne répandez pas son sang; mais jetez-le dans la citerne qui est au désert, » car il avait le dessein de le délivrer après le départ de ses frères, et de le renvoyer à Jacob. Ils le descendirent donc dans la citerne; mais une caravane d'Ismaélites qui allaient de Galaad en Égypte, portant sur leurs chameaux des parfums, de la résine et de la myrrhe, vint à passer; Juda dit alors à ses frères : « Vendons Joseph à un de ces marchands, et ne souillons pas nos mains, car il est notre sang et notre chair. » Ils tirèrent alors Joseph de la citerne et le vendirent pour vingt pièces d'argent. Puis, prenant sa robe et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à leur père, en lui faisant dire : « Voici une robe que nous avons trouvée : voyez si ce n'est pas celle de Joseph. » Jacob la reconnut, et crut qu'une bête féroce avait dévoré son fils bien-aimé. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et pleura longtemps. En vain ses enfants essayèrent de le consoler : « Je pleurerai toujours, leur disait-il, jusqu'à ce que j'aille me réunir à celui que j'ai perdu! » (1862.)

Cependant les Ismaélites vendirent Joseph à Putiphar [1], officier du Pharaon d'Égypte et général de ses troupes : sa femme, animée d'une passion criminelle pour le jeune Israélite, essaya d'ébranler sa vertu, et pour échapper à ses instances, il fut un jour obligé de lui abandonner son manteau qu'elle retenait. Dans la douleur d'avoir été méprisée, cette femme dit à son mari : « L'esclave hébreu a voulu me

1. Dans la version des Septante, il est nommé Πετεφρῆς, nom qui est en effet égyptien et qui signifie : celui qui appartient à Phrée (le dieu Soleil).

faire outrage ; mais à mes cris, il s'est enfui, laissant son manteau entre mes mains. » Putiphar, trop crédule, fit enfermer Joseph dans le cachot où étaient détenus les prisonniers du roi. Parmi ceux-ci se trouvaient l'échanson et le panetier du prince : chacun d'eux eut dans la même nuit un songe différent ; l'échanson avait vu un cep de vigne duquel étaient sorties trois branches, et sur ces branches s'étaient peu à peu montrés des boutons, puis des fleurs, enfin des raisins mûrs ; or, ces raisins, il lui avait semblé qu'il les pressait dans la coupe royale, pour la présenter ensuite au Pharaon. » Dans trois jours, lui dit Joseph, le roi te rendra ta place et ton rang. Souviens-toi de moi quand tu seras heureux. » Le panetier, dans son rêve, avait cru porter trois corbeilles sur sa tête : dans la plus haute il y avait toute sorte de pâtes, et les oiseaux du ciel en mangeaient. « Dans trois jours, dit tristement Joseph, le Pharaon te fera trancher la tête, puis mettre en croix, et les oiseaux se nourriront de ta chair. » L'événement confirma ces prédictions ; mais l'échanson ne se souvint plus de celui qui les avait faites.

Joseph devient ministre du Pharaon.

Deux ans après, le Pharon eut un songe : il croyait être sur le bord du Nil. Sept vaches, grasses et belles, en sortaient et paissaient dans les marécages ; sept vaches, maigres et difformes, en sortirent après elles et les dévorèrent. Dans un autre songe, il vit sept épis bien fournis qui sortaient d'une même tige ; puis sept épis, grêles et desséchés par un vent brûlant, qui poussaient à côté des premiers et qui les engloutirent. Agité de tristes pressentiments, le roi appela les devins et les sages, mais nul d'entre eux ne put expliquer le songe. Alors l'échanson se souvient de Joseph ; aussitôt on l'amène, et le Pharaon lui raconte ces visions qui l'effrayent. « Les deux songes du roi, dit Joseph, signifient la même chose, les sept vaches grasses et belles et les sept épis bien fournis annoncent sept années d'abondance ; les vaches maigres et les épis desséchés marquent sept an-

nées de famine qui suivront les années fécondes et épuiseront toutes les ressourses que celles-ci auront fournies. Il faut donc, ajouta-t-il, que le roi établisse partout des officiers chargés d'amasser dans les greniers publics la cinquième partie des fruits de la terre durant les temps de fertilité, afin que l'Égypte ne soit pas ruinée par la famine. »

Le Pharaon, frappé de la sagesse de ces conseils, passa son anneau au doigt de Joseph, le fit revêtir d'une robe de lin, et lui mit un collier d'or au cou. « Je suis Pharaon, dit-il à Joseph, et nul dans toute l'Égypte ne remuera le pied ni la main sans ton commandement. » Puis il lui fit épouser la fille d'un prêtre d'Héliopolis; Joseph en eut deux fils, Éphraïm et Manassé, qu'il reçut avec joie en disant : « Dieu m'a fait croître en prospérités dans le pays de mon affliction. » (1849.)

Après les sept années d'abondance, annoncées par Joseph, vinrent les années de stérilité; et la famine fut grande en Égypte et sur toute la terre [1]; elle se fit sentir au pays de Chanaan où habitait Jacob, et ce patriarche ayant ouï dire qu'on vendait du blé en Égypte, y envoya ses dix premiers-nés pour en acheter. Auprès de lui, il n'avait gardé que Benjamin, dans la crainte, s'il le laissait aller, qu'il ne lui arrivât malheur.

Les dix enfants de Jacob allèrent donc trouver le premier ministre du Pharaon, sans savoir qu'il fût leur frère. Mais Joseph les avait reconnus. Il affecta de leur parler durement, et il les traitait d'espions. « Mon seigneur, répondirent ses frères, vos serviteurs ne sont venus ici que pour acheter du blé; nous sommes douze frères, enfants d'un même pasteur au pays de Chanaan; le dernier est resté avec notre père, mais l'autre n'est plus. — Je saurai si vous avez dit vrai, reprit Joseph, Que l'un d'entre vous aille chercher votre frère; les autres resteront en prison jusqu'à son arrivée. » Le troisième jour il parut changer de pensée et leur dit : « L'un de vous seulement demeurera comme otage;

1. Les annales chinoises placent à la date 1766-1760 une sécheresse et une famine de sept années.

emportez votre blé, mais ramenez votre plus jeune frère, afin de confirmer votre parole et de sauver celui-ci. » Il montrait Siméon qu'on enchaînait sous leurs yeux, puis il leur permit de partir.

De retour au pays de Chanaan, les neuf frères racontèrent à Jacob les événements du voyage et la promesse qu'ils avaient faite au ministre du Pharaon. Jacob leur dit : « Vous m'avez enlevé les plus chers de mes fils : Joseph n'est plus, Siméon est captif, vous voulez prendre encore Benjamin ! Non, mon fils n'ira point avec vous en Égypte ; ce voyage pourrait lui être funeste, et je descendrais trop malheureux au tombeau ! »

Cependant la famine se faisait toujours sentir au pays de Chanaam. Jacob pressait ses fils de retourner en Égypte, mais ils ne voulurent point partir sans Benjamin. Juda dit à Jacob : « C'est moi qui serai garant pour Benjamin, c'est à moi que tu le redemanderas, et si je ne te le ramène, que je sois à jamais coupable devant toi. — Partez donc, dit Jacob. » Cette fois, Joseph reçut ses frères avec bonté ; il les fit asseoir à sa table, et tous s'étonnaient que la part de Benjamin fût cinq fois plus grande que celle de chacun d'entre eux. Mais Joseph voulut encore éprouver ses frères ; il dit à son intendant de mettre sa coupe d'argent dans le sac du plus jeune, et lorsqu'ils se furent éloignés, l'intendant se mit à leur poursuite et les arrêta en disant : « Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? Vous avez dérobé la coupe de mon maître. » Tous répondirent : « Nous n'avons pas fait une pareille chose, si quelqu'un de nous a cette coupe, qu'il meure, et nous, nous serons esclaves de ton seigneur. » L'intendant fouilla les sacs et trouva la coupe dans celui de Benjamin ; ses frères déchirèrent leurs habits et retournèrent à la ville, pleins de douleur. « Dieu a prouvé l'iniquité de tes serviteurs. Nous voici tes esclaves, » dirent-ils à Joseph. Mais il leur répondit : « L'homme entre les mains duquel on a trouvé la coupe restera seul auprès de moi. Quant à vous, retournez en paix vers votre père. » Juda s'approcha et lui dit : « Permets que ton serviteur reste esclave à la place de Benjamin ; j'ai répondu de sa vie à Ja-

cob, et comment pourrai-je retourner près de lui si Benjamin n'est pas avec moi ? » Joseph ne put se contenir davantage ; il s'écria : « Faites sortir tout le monde d'auprès de moi. » Puis sa voix éclata en pleurs : « Je suis Joseph, mon père vit-il encore ? Approchez et ne vous affligez pas de m'avoir vendu ; c'est Dieu qui voulait m'envoyer où je suis venu, afin que je pourvusse à votre conservation ; car, pendant cinq années encore, il n'y aura ni culture ni moisson. Hâtez-vous donc d'aller vers mon père, et qu'il descende vers moi ; je lui ferai donner la terre de Gessen, fertile en pâturages. » Ensuite il serra Benjamin dans ses bras, et embrassa tendrement tous ses frères. Le bruit de cette reconnaissance se répandit.

Le Pharaon et sa cour prirent part à la joie du ministre, et d'après l'ordre de son seigneur, Joseph combla ses frères et surtout Benjamin de riches présents ; il leur donna des chars, des vivres pour le voyage et le retour, et envoya à son père dix ânes chargés de ce qu'il y avait de plus précieux en Égypte.

Joseph établit les Hébreux dans la terre de Gessen.

Jacob ne pouvait croire au récit de ses fils ; mais quand il vit les chars et les présents, il se ranima et dit : « Mon fils Joseph vit encore ! Je veux aller et le voir avant de mourir. » Il partit aussitôt, accompagné de tous les siens. Joseph, averti de son approche, vint à sa rencontre jusqu'au pays de Gessen. « Maintenant je puis mourir, disait le patriarche, puisque j'ai vu ton visage. — Je vais annoncer votre arrivée au Pharaon, dit Joseph à son père et à ses frères, et lorsqu'il vous appellera et vous demandera quel est votre état, vous direz : Vos serviteurs ont été, comme leurs pères, toujours occupés du soin des troupeaux, afin qu'il vous établisse au pays de Gessen. » C'est ainsi que Jacob et ses descendants, au nombre de soixante-six, reçurent cette terre fertile aux extrémités de l'Égypte, entre la mer Rouge et le Nil, et grâce aux bienfaits de Joseph, ils n'y souffrirent pas durant les années de famine (1840).

On reconnut alors, en effet, la sage prévoyance du ministre : tous les greniers du roi s'étaient trouvés remplis quand la disette était arrivée, et les peuples avaient livré leur argent au Pharaon pour qu'il leur donnât du blé en échange. L'argent épuisé, ils abandonnèrent leurs troupeaux, puis leurs champs, enfin leur liberté, de sorte que toute l'Égypte devint la propriété du roi, à l'exception des domaines de la caste sacerdotale. Joseph alors leur donna des grains pour ensemencer la terre, à condition qu'ils rendraient au roi la cinquième partie des récoltes, et depuis ce jour, cette loi n'a pas cessé d'être en vigueur en Égypte.

Mort de Jacob ; ses promesses à son peuple.

Cependant Jacob ne perdait pas le souvenir de la terre promise, et lorsqu'il sentit approcher la mort, il appela son fils et lui dit : « Jure-moi que tu ne m'enseveliras pas en Égypte, mais dans le tombeau de mes pères, pour que je dorme avec eux. » Joseph le jura et fit approcher ses deux fils, Éphraïm et Manassé. Lorsqu'il vit Jacob poser, en les bénissant, sa main droite sur la tête d'Éphraïm, le plus jeune, il souleva doucement la main tremblante du vieillard et voulut la porter sur la tête de Manassé ; mais au premier mot de son père il se soumit et en reçut la promesse que deux tribus sortiraient de ses deux fils ; qu'Éphraïm serait plus nombreux et plus fort, et que sa postérité se multiplierait parmi les nations.

Le patriarche donna ensuite à chacun de ses enfants ses bénédictions prophétiques : « Approchez et écoutez-moi, fils de Jacob, écoutez Israël, écoutez votre père :

« Ruben, mon premier-né, tu es fort, mais superbe ; ton droit, qui devait te rendre le premier en pouvoir, fuit devant toi comme la vague orgueilleuse. Tu n'es plus le premier : car tu as offensé ton père.

« Siméon et Lévi, vous avez consommé l'iniquité, et parce que vous vous êtes endurcis dans votre colère, je vous diviserai dans Jacob, je vous disperserai dans Israël.

« Juda, tes frères te loueront, les fils de ton père se pro-

sterneront devant toi, et ta main pèsera sur la tête de tes ennemis. Juda est un jeune lion; comme le germe, ô mon fils, tu as brisé l'enveloppe, et tu t'es élevé; comme un lion, tu t'es reposé et tu dors. Qui osera le réveiller? Jamais le bâton du commandement ne sortira des mains de Juda, jusqu'à ce que s'accomplissent les choses qui reposent sur lui, lui, l'attente des nations[1].

« Zabulon habitera vers la mer et près du port des navires.

« Issachar s'est assis sur son héritage et s'est mis à labourer la terre.

« Comme un serpent étendu dans la voie, Dan mordra le cheval, et le cavalier se renversera en arrière.

« Gad, tu seras assailli par des hordes nombreuses et tu les attaqueras.

« Azer, ton pain sera succulent, et toi-même tu seras la joie des princes.

« Nephthali, branche coupée, tu crois encore en beauté.

« Joseph, mon fils bien-aimé, reviens à moi. Ils tramaient contre toi de perfides desseins, et les forts, armés de l'arc, te menaçaient. Mais leurs flèches ont été brisées, et la main du Dieu de Jacob a déchiré les nerfs de leurs bras.

« Benjamin est un loup ravisseur. Au matin, il dévore encore sa proie, et le soir il partage les dépouilles. »

Lorsque Jacob eut ainsi parlé, il leur commanda de le porter après sa mort au tombeau de ses pères, dans la double caverne de la vallée de Mambré. Joseph fit embaumer son corps selon la coutume d'Égypte, ce qui dura quarante jours, et quand tout le royaume eut pleuré Jacob soixante et dix jours, Joseph partit pour l'ensevelir avec ses pères. La cour du Pharaon, les anciens d'Égypte suivirent sur leurs chars la pompe funèbre jusqu'aux frontières du royaume, puis le reste du cortége prit le chemin de Chanaan. Un nouveau deuil y fut célébré pendant sept jours. Ensuite le corps

1. Herder traduit, d'après le texte hébreu : Le bâton de conducteur en chef ne quittera jamais Juda; le bâton de héros le suivra dans tous ses voyages, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au lieu de repos, et que les peuples lui soient soumis.

de Jacob fut déposé dans le champ d'Éphron où avaient été ensevelis déjà Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, et où Jacob lui-même avait porté Lia, sa première femme (1823).

Après s'être acquitté de ce pieux devoir, Joseph revint en Égypte. Il y vieillit en paix et plein de gloire, et vit naître les enfants de ses petits-enfants. Enfin, se sentant mourir, à l'âge de cent dix ans (1770), il dit à ses frères : « Dieu vous visitera après ma mort, et il vous ramènera de cette terre en celle qu'il a montrée à Abraham, à Isaac et à Jacob, et alors vous emporterez avec vous mes os. » Moïse, en effet, emporta ses restes, et après la conquête de la terre promise, ils furent ensevelis dans le champ de Sichem que Jacob avait acheté cent agneaux aux Amorrhéens.

Histoire de Job ; sa richesse et sa puissance.

De cette vie des patriarches, surtout de la haute moralité de ces hommes du désert, il reste un admirable monument dans le livre de *Job*. Nulle part il ne se trouve d'aussi grandiose poésie.

Il y avait dans l'Ausitide un homme du nom de Job; c'était un juste, aimant la vérité, craignant Dieu et fuyant le mal. Il avait sept fils et trois filles. Ses richesses étaient grandes, ses serviteurs nombreux et son nom illustre parmi tous ceux qui habitaient aux pays de l'Orient. « Alors, dit-il lui-même, Dieu était mon protecteur, sa lumière étincelait au-dessus de ma tête, et ses rayons me guidaient dans les ténèbres. Alors il siégeait avec moi sous la tente du conseil, et mes serviteurs se tenaient debout à mes côtés.

« Quand je sortais, au matin, on me dressait sur la place un siége élevé; et, à mon approche, les jeunes hommes se retiraient, les vieillards se levaient, et les chefs cessaient leurs discours.

« Ceux qui m'écoutaient célébraient mon bonheur; ceux qui me voyaient me rendaient témoignage; car je sauvais le pauvre de la main du fort, et je protégeais l'orphelin sans appui.

« Le mourant et la veuve me bénissaient, parce que j'a-

vais choisi la justice pour ma parure; parce que je brisais la tête de l'impie et lui arrachais sa proie des dents.

« J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; j'étais le père des faibles.

« Et je me disais : Je vieillirai comme le tronc du palmier, et je vivrai de longs jours. Mes racines ont touché la source féconde, et la rosée du ciel descend sur mes rameaux.

« Ma gloire grandira encore et mon arc se fortifiera dans ma main. Et tous m'écoutaient en silence, tous attendaient mes conseils. Comme la terre desséchée reçoit la pluie du ciel, ainsi ils recevaient mes paroles.

« Parmi eux, je siégeais comme leur prince, j'étais comme un roi puissant, comme un consolateur au milieu des affligés. »

Mais au milieu de sa prospérité, Job n'oubliait pas le Seigneur; tandis que ses enfants vivaient dans la joie, au milieu de festins continuels, lui, chaque matin, il immolait des victimes à Jéhovah pour effacer les péchés de ses fils.

Dieu éprouve Job.

Or, un jour, les anges du Seigneur parurent devant son trône; Satan, le ministre de ses vengeances, était avec eux. « D'où viens-tu? » lui demanda Jéhovah. « J'ai fait le tour de la terre. — Et n'as-tu pas vu Job, mon serviteur? Il n'y en a pas qui soit comme lui, juste, aimant la vérité et craignant le mal. — Sa piété est-elle donc gratuite? reprit l'ange du mal, ne l'en avez-vous pas récompensé par les bénédictions que vous avez répandues sur lui et sur sa maison? Mais que votre main le frappe, et vous le verrez vous maudire en face. — Eh bien! va donc, je t'abandonne tout ce qui lui appartient, mais ne touche pas à lui-même. »

Aussitôt la terrible épreuve commence. Une tribu d'Arabes pillards lui enlève ses bœufs et ses ânesses; le feu du ciel dévore ses troupeaux; des cavaliers lui prennent ses trois mille chameaux, et un vent furieux, soufflant du désert, renverse la maison où ses enfants étaient rassemblés, et les

ensevelit sous les ruines. Job apprend coup sur coup ces malheurs, et ce seul cri s'échappe de sa poitrine : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y retournerai. Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout ôté : que son saint nom soit béni ! »

Satan demande alors que l'épreuve s'étende jusqu'à Job lui-même : « Que Dieu le frappe en sa personne, et Job le maudira. » Jéhovah y consent. Aussitôt le malheureux est couvert d'une plaie hideuse. Assis hors de la ville, sur un fumier, il ôte avec un débris de pot de terre l'humeur fétide qui coule de ses ulcères. En vain sa femme veut le pousser à la révolte contre la main qui s'appesantit sur lui : « Tout vient de Dieu, lui répond le saint homme ; si nous avons accepté le bien, pourquoi repousser le mal ? »

Plaintes de Job.

Trois chefs puissants, ses amis, viennent alors le visiter et le consoler ; mais à la vue de ses maux, ils restent muets durant sept jours et sept nuits. Job rompt le premier le silence et éclate enfin en paroles amères :

« Périsse le jour où je suis né et la nuit où il fut dit : Un homme vient de naître ; que ce jour se change en ténèbres ; que jamais sur lui ne brille un rayon d'en haut !

« Que l'obscurité, que l'ombre de la mort t'enveloppe, ô jour maudit ! Et cette nuit, que les ténèbres l'effacent ! que jamais elle ne s'unisse au jour ! que jamais elle ne voie l'étoile du matin se lever à l'orient ; car elle n'a pas fermé le sein de ma mère ; elle n'a point prévenu les douleurs que j'endure.

« Oh ! pourquoi suis-je né ! pourquoi les genoux d'une femme m'ont-ils recu, pourquoi le lait d'une femme m'a-t-il nourri ? Maintenant je dormirais du sommeil où se reposent les rois et les puissants de la terre.

« N'ai-je pas toujours vécu dans la paix et le silence ?

« Ai-je marché avec les trompeurs, et mon pied s'est-il dirigé vers la ruse ? Mon cœur a-t-il suivi mes yeux en convoitant la femme d'autrui ?

« Que Dieu me pèse dans les balances de sa justice, et il reconnaîtra mon innocence.

« Ai-je refusé justice à mes serviteurs, oubliant que celui qui m'a créé a aussi créé mon esclave, et qu'il nous a faits égaux dans le sein de nos mères ?

« J'ai secouru la veuve et l'orphelin, j'ai secouru le pauvre, vêtu le mendiant, accueilli l'étranger, et je n'ai pas mis ma confiance dans mon or.

« Le soleil s'est couché, la lune a décru, et j'ai dit : Dieu n'est pas là ! et ma main ne leur a pas jeté un baiser de ma bouche[1].

« Cependant voici que le jour de la colère s'est levé sur moi. »

Malgré la grandeur des maux qui frappent son ami, Éliphaz, le cheik des Thémaniens, le reprend de son peu de courage et de son orgueil. Il ne doit pas, dit-il, se croire innocent ; sans doute il est puni pour quelque faute secrète. Alors il lui raconte une vision dont il a gardé le souvenir : « Une nuit, un esprit m'apparut ; je me levai, mais je ne le reconnus point. Ce n'était pas un homme que mes yeux voyaient ; je n'entendais qu'une voix et un souffle léger.

« Et cette voix me disait : Est-ce que l'homme est pur devant Dieu ?

« Si les anges du Seigneur ont failli, comment en ceux qui habitent des maisons de boue et qui ne sont eux-mêmes que poussière, comment ne se trouverait-il pas le ver secret qui ronge et qui mine ?

» Le fils de la femme paraîtra sans tache devant Dieu ! mais regarde ; quand Jéhovah se montre, la lune elle-même s'enfuit de sa céleste demeure. Pour son regard les étoiles ne sont pas assez pures ; comment l'homme le serait-il, lui, cet enfant de la terre, lui, ce vermisseau[2] ?

1. C'est ainsi que Herder traduit d'après le texte hébreu : Les Septante disent : « et je ne les ai point adorés en portant ma main à mes lèvres. » Dans la Vulgate l'idée est la même, mais l'image est différente.

2. Forcé de réduire cet admirable livre à un petit nombre de pages, j'ai été quelquefois obligé d'intervertir l'ordre des versets et même celui des chapi-

« J'ai vu l'insensé dont le bonheur semblait aussi inébranlable que le chêne aux profondes racines, et en un instant j'ai vu crouler sa demeure. Ce qu'il avait amassé, les justes en faisaient leur butin; mais eux-mêmes ils n'étaient pas à l'abri du malheur; car l'homme est né pour la douleur, comme le petit du vautour pour voler au haut des airs.

« Heureux celui que Jéhovah reprend lui-même! Ne repousse pas, ô Job! l'avis du Seigneur. »

Mais Job justifie ses plaintes, et de peur de perdre la patience, il demande à mourir. « Qu'est-ce que la vie de l'homme sur cette terre, s'écrie-t-il, sinon celle de l'esclave et du mercenaire? comme l'esclave qui redoute son maître, il cherche l'ombre et l'oubli; comme le mercenaire, il demande son salaire. Déjà bien des nuits de douleur, bien des mois de souffrance m'ont été comptés.

« Dès qu'arrive la nuit, je m'écrie : Quand viendra le jour? et au matin j'appelle le soir. Car du soir au matin la souffrance me déchire. Les vers me rongent, mes ulcères suintent goutte à goutte, et je souille la terre tout autour de moi. J'ai perdu l'espérance!

« Ma vie n'est plus qu'un souffle, et jamais mes yeux ne reverront le bonheur. Comme la nuée qui peu à peu s'efface au ciel, ainsi l'homme descend à l'empire des ombres! Un instant encore, et je serai couché dans la poussière; au matin, vous me chercherez et je ne serai plus. »

Cependant cette mort qu'il envie, cette fin de ses douleurs qu'il appelle l'attriste et l'effraye. Dans la création entière tout revit et se renouvelle, l'homme seul disparaît sans retour.

« Comme la fleur qui s'épanouit et se fane; comme l'ombre qui ne s'arrête jamais, ainsi l'homme passe.

« L'arbre conserve toujours l'espérance; qu'on l'abatte, il reverdit et pousse des jets nouveaux; que sa racine vieillisse dans la terre; que son tronc tombe en poussière, que

tres. Ainsi ce dernier verset appartient au ch. xxv, et celui qui le précède au ch. iv. Ainsi encore, les versets où Job peint son ancienne prospérité forment le chap. xxxi; et je les ai mis au commencement de cette analyse.

lui importe ! L'eau développera les germes naissants, et de verts rameaux s'élanceront, comme une plantation nouvelle.

« Mais l'homme qui meurt disparaît pour toujours ; où va-t-il ?

« La mer se dessèche ; les fleuves deviennent une grève aride ; mais bientôt ils retrouvent leurs flots. L'homme qui s'est endormi du dernier sommeil jamais ne se réveillera ; les cieux vieillissent et se déchirent ; mais lui, ils ne se lève point de sa couche funèbre.

« Ah ! si tu ne voulais que me cacher dans l'empire des ombres, m'y cacher jusqu'à ce que ta colère se soit apaisée, si tu voulais ensuite penser une seconde fois à moi... Mais non, quand il est mort, l'homme, il ne peut plus revivre !

« Tant que durera ma malheureuse existence, je veux espérer une chance heureuse, je veux croire que tu m'appelleras, que je pourrai te répondre, et que tu ne repousseras pas l'œuvre sortie de tes mains.

« Mais, hélas ! la montagne tremble et s'écroule ! le rocher est jeté au loin ; l'eau creuse la pierre, elle entraîne au loin la poussière, image fugitive de l'homme ! c'est ainsi que tu anéantis nos espérances ! »

Reproches des amis de Job.

A son tour, Baldad, le chef des Sauchéens, accuse la vertu de Job qu'il veut ramener à la résignation et au respect des décrets du Très-Haut : « Le papyrus croît-il sans séve et le jonc vit-il sans eau ? Ses racines le portent encore, mais lui, il se flétrit avant que les autres plantes aient perdu leurs fleurs. Tel est le sort de celui qui oublie son Dieu ; ainsi meurt l'espérance de l'impie.

« L'araignée déploie sa tente, mais elle ne la soutient pas ; elle s'y attache, mais en vain ; la fragile demeure n'a point de durée. Ainsi fait l'impie ; plein de séve, le matin, il étend au loin ses rameaux ; il enlace les rochers de ses racines. Mais tout à coup il disparaît, et le lieu où il s'élevait lui dit : Je ne t'ai jamais vu. »

Le troisième ami, Sophar, le cheik des Minéens, reproche

aussi à Job sa présomption et son orgueil. Mais le juste, à la fin, s'indigne de cette fausse sagesse. « N'y a-t-il donc que vous qui soyez hommes, leur dit-il, et la sagesse périra-t-elle quand vous ne serez plus ? » Puis il se plaint de la dureté de ses amis comme une des plus vives douleurs. « Je suis devenu, s'écrie-t-il, un objet de dégoût pour tous ceux qui me voient. Je les ai tant aimés ! et les voilà qui se lèvent contre moi. Mes chairs se pourrissent, ma peau s'est desséchée sur mes os. Ayez pitié de moi, oh ! mes amis ! ayez pitié de moi, car la main de Dieu m'a touché.

« Pourquoi me persécuter? Dieu ne me frappe-t-il pas assez? Comme des bêtes fauves, ne vous rassasierez-vous donc jamais de ma chair ?

« Ah ! qui me donnera d'écrire ma parole dans un livre éternel, de la graver sur le fer ou sur le roc ? Mais j'aurai un rédempteur qui, un jour, m'appellera et que mes yeux verront. » Et sa foi augmente à mesure qu'il déroule les supplices réservés aux méchants ou à la toute-puissance de Celui dont les regards sondent l'abîme, et pour qui la destruction est sans voile.

« Sur le vide, il étend l'aquilon ; sur le néant, il suspend la terre. Il enferme l'eau dans les nues, et la nue ne se déchire pas sous sa main. Sur la face des ondes, il trace la limite où la lumière viendra se perdre dans les ténèbres. Au bruit de sa voix, les colonnes du ciel frémissent et s'ébranlent ; sa main apaise les vagues ; sa sagesse dompte les monstres de la mer, et, d'un souffle, il rend aux cieux leur beauté.

« Tout cela n'est encore qu'une partie de sa puissance, qu'une seule des paroles qui nous viennent de lui. Mais qui oserait décrire la force de son tonnerre ?

« L'homme, dit encore le patriarche éprouvé, l'homme a pénétré au cœur des rochers, et il a renversé les montagnes ; il a ouvert les sources des fleuves, et son œil a vu tous les trésors de la terre. Mais la sagesse, où l'a-t-il trouvée ? le lieu où elle réside, où est-il ?

« Elle n'habite pas parmi les vivants ; et l'abîme a dit : Elle n'est pas en moi, et la mer : Elle n'est pas avec moi.

« On ne l'achète ni avec l'or d'Ophir ni avec la topaze d'Éthiopie. L'onyx ni le saphir, les vases d'or ni le cristal ne la donnent.

« Où est-elle ? jamais l'homme, jamais l'œil perçant des oiseaux du ciel ne l'ont vue. Mais l'enfer et la mort ont dit : Nous la connaissons.

« C'est Dieu qui sait sa demeure, Dieu qui mesure la vitesse des vents et l'intensité des pluies, Dieu qui marque leur route à la foudre et aux tempêtes.

« Il la vit, et il dit à l'homme : Honorer le Seigneur, voilà la sagesse ; fuir le mal, voilà la science. »

Cependant, quelques mots de doute sur la justice de Dieu s'étaient échappés des lèvres du patriarche si cruellement éprouvé. Un jeune Iduméen, Élihu, en prend acte pour défendre, dans un magnifique langage, l'équité des jugements du Seigneur, pour inviter Job à la soumission et au repentir.

Tableau de la puissance divine.

Mais tout à coup l'entretien est interrompu, et, du milieu d'un tourbillon, la voix du Très-Haut éclate sur ces hommes qui prétendent mesurer sa puissance et discuter sa justice.

« Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? Dites-le-moi si vous le savez.

« Où étiez-vous quand les anges du ciel saluèrent en chœur les astres nouveaux que j'attachais au firmament? où étiez-vous quand j'enfermai dans ses barrières la mer sortie frémissante du sein maternel, et que je lui dis : tu n'iras pas plus loin ?

« Est-ce vous qui commandez à l'aube matinale ? est-ce vous qui fixez à l'aurore la place où elle doit paraître pour envelopper le monde et chasser les impies devant sa lumière ?

« Avez-vous marché sur les gouffres de la mer ? êtes-vous descendus dans les profondeurs des abîmes ? les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant vous? Parlez donc si vous le pouvez.

« Où est le séjour de la lumière? où est le séjour des

ténèbres? Vous le savez, car alors, sans doute, vous étiez nés déjà; le nombre de vos jours est si grand!

« Serait-ce vous qui avez formé le lien des Pléiades et dénoué le nœud d'Orion, vous qui appelez les éclairs et à qui la foudre répond : Me voici!

« Donnez-vous aux lionceaux la pâture, aux petits du corbeau leur proie? Savez-vous l'heure de l'enfantement de la chèvre sauvage? savez-vous réduire au joug le taureau indompté?

« Avez-vous instruit l'autruche à confier ses œufs au sable brûlant?

« Est-ce vous qui donnez à l'épervier des ailes puissantes? et l'aigle qui monte au-dessus des nues obéit-il à vos commandements?

« Avez-vous donné au cheval sa force et son courage? avez-vous orné son cou d'une flottante crinière? Il bondit aussi léger que la sauterelle, et son hennissement est la voix de la terreur. Il frappe du pied la terre, et se rit du glaive qui menace sa poitrine. Les flèches volent, les piques étincellent, et, de son pied irrité, il creuse le sol. Mais la trompette sonne, il hennit et bondit, de loin il flaire la bataille; enfin il s'élance et se précipite dans la mêlée. »

A cette foudroyante apostrophe, à ce magnifique tableau de la création, Job s'incline et s'humilie. Mais Dieu pardonne; il guérit ses maux; il lui rend au double tout ce qu'il a perdu, et le patriarche vit heureux 140 années encore après la terrible épreuve où sa foi n'a pas succombé.

CHAPITRE III.

L'EXODE OU LA SORTIE D'ÉGYPTE (1625).

NAISSANCE DE MOÏSE (1705), ET SA FUITE AU PAYS DE MADIAN (1665). — DIEU L'ENVOIE DÉLIVRER SES FRÈRES. — LES DIX PLAIES D'ÉGYPTE. — L'EXODE. — PASSAGE DE LA MER ROUGE. — LA MANNE. — INSTITUTION DES JUGES.

Naissance de Moïse et sa fuite au pays de Madian.

Après la mort de Joseph, le nombre des Hébreux augmenta rapidement, et, avec le temps, ils remplirent tout le pays. Alors il s'éleva un Pharaon qui ne savait plus les services que Joseph avait autrefois rendus. Redoutant le grand nombre de ces étrangers qui n'avaient ni le culte ni les mœurs des Égyptiens, il dit à ses officiers : « Voici que la race d'Israël est devenue un grand peuple qui est plus fort que nous. Venez donc, et empêchons qu'ils ne s'accroissent davantage. » Alors il les soumit à ses intendants qui les accablèrent de travaux pénibles, et leur firent élever les villes de Pitho, de Ramessès et de On. Mais sous l'oppression, les Hébreux se multipliaient encore. Le Pharaon donna alors cet ordre : « Tous les enfants mâles qui naîtront dans ce peuple seront jetés au Nil. »

Quelque temps après un enfant naquit dans la maison de Hamram, descendant de Lévi. Pendant trois mois, Jokabed, sa mère, parvint à le soustraire à toutes les recherches. Mais, désespérant de le cacher plus longtemps, elle l'exposa dans un panier de jonc sur les bords du Nil. La fille du Pharaon, étant venue se baigner dans le fleuve, eut pitié de cet enfant et le sauva. Il fallait une nourrice, Jokabed vint s'offrir, et l'enfant lui fut remis pour qu'elle l'élevât. Lorsqu'il fut assez fort, elle le rendit à la fille du roi, qui l'adopta et le nomma Moïse, c'est-à-dire *sauvé des eaux*.

Élevé à la cour du Pharaon, Moïse fut instruit dans toutes les sciences des prêtres égyptiens, et il grandit en force et en sagesse. Suivant l'historien Josèphe, le Pharaon l'aurait

même placé à la tête de ses armées pour faire une invasion dans le pays des Éthiopiens.

Cependant, au milieu de ces honneurs, Moïse n'oubliait ni sa naissance qui lui avait été révélée, ni son peuple. L'oppression pesait toujours sur les Hébreux, et son cœur s'en indignait. Dans une de ses courses, ayant aperçu un Égyptien qui maltraitait un Israélite, il le frappa, le tua, et cacha dans le sable son cadavre. Le lendemain, il trouva deux Hébreux qui se querellaient. « Pourquoi, dit-il au plus fort, frappez-vous votre frère? — Qui vous a établi sur nous prince et juge? répliqua l'agresseur. Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier un Égyptien? » Moïse croyait que l'aventure était restée secrète, il s'effraya, et, apprenant que le Pharaon voulait le punir, il s'enfuit au pays de Madian. Il avait alors 40 ans.

Vers la fin d'une de ses journées de voyage, il reposait près d'un puits du désert, quand vinrent au même endroit les sept filles d'un prêtre de Madian nommé Jéthro. Elles avaient déjà rempli les canaux pour abreuver les troupeaux de leur père, quand des bergers, survenant, voulurent les chasser. Moïse prit leur défense, et fit boire leurs brebis. Pour cette action, il fut accueilli avec joie dans la maison de Jéthro, et, n'ayant plus espoir de retourner en Égypte, il résolut de se fixer en ces lieux. Jéthro lui donna en mariage sa fille Séphora, une des sœurs qu'il avait délivrés à la fontaine. Il en eut deux fils : Gersam et Éliézer.

Quarante années s'écoulèrent ainsi. Le roi d'Égypte était mort, mais l'oppression durait toujours. L'idolâtrie, dit Bossuet, couvrait alors la terre. « Tout était Dieu, excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'était égaré jusqu'à adorer ses passions et ses vices..... Ainsi, la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, était la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservait dans leurs esprits, quoique claire encore et assez présente, si on y eût été attentif, était prête à s'évanouir. Des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que

d'extravagance prenaient sa place. Le moment était venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait plus se conserver sans être écrite; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit. Moïse fut appelé à cet ouvrage. »

Dieu envoie Moïse délivrer ses Frères.

En conduisant les troupeaux de son beau-père, Moïse vint un jour jusqu'au mont Horeb dans le désert de Sinaï; là il entendit sortir d'un buisson ardent que la flamme ne consumait point, la voix d'un ange du Seigneur, qui lui dit : « Les cris des enfants d'Israël sont venus vers moi, et j'ai vu l'oppression dont les Égyptiens les accablent. Je t'enverrai vers le Pharaon, et tu feras sortir d'Égypte les enfants d'Israël. — Mais, Seigneur! quand j'aurai dit : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, s'ils me demandent : Quel est son nom? que leur répondrai-je? » La voix répondit : « *Je suis celui qui suis!* Tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui m'a envoyé vers vous est l'Éternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — Ils ne me croiront pas, reprit Moïse; ils diront : Dieu ne t'es pas apparu. » Deux prodiges opérés par le Seigneur : la verge de Moïse changée en serpent, et sa main, subitement engourdie et glacée, puis redevenue souple et animée, lui montrèrent comment il triompherait de l'incrédulité par des miracles. Cependant il redoutait encore son manque d'éloquence. Mais, « qui a donné la bouche à l'homme, dit l'Éternel, qui a fait le muet et le sourd, le voyant et l'aveugle, si ce n'est moi? Va donc et j'ouvrirai ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu devras dire. » Moïse priait encore qu'un autre fût envoyé à sa place : « N'as-tu pas ton frère Aaron, le fils de Lévi? tu le trouveras sur ta route, il parlera pour toi au peuple; il sera ta voix, tu seras sa pensée en ce qui regarde l'Éternel. »

De retour chez Jéthro, Moïse ne songea plus qu'au départ : la voix divine lui apprit que les parents de l'Égyptien

qu'il avait tué n'étaient plus, et aussitôt il partit accompagné de sa femme et de ses deux fils qu'il laissa bientôt pour se rendre seul au mont Horeb, où, suivant la promesse de Dieu, il rencontra son frère Aaron. Ils se rendirent ensemble en Égypte, et là réunirent les anciens de la nation. Aaron leur redit les ordres donnés par le Seigneur à Moïse, et prouva leur mission par des miracles. Le peuple comprit que Dieu avait enfin jeté un regard favorable sur les enfants d'Israël, et tous se prosternèrent et adorèrent.

Les dix Plaies d'Égypte.

Moïse et son frère se présentèrent alors devant le Pharaon avec ces paroles : « Voici ce que dit le Dieu d'Israël : Laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie au désert. » Le roi répondit : « Je ne connais pas votre Dieu, et je ne laisserai point partir Israël. Pourquoi détournez-vous ce peuple de ses travaux? » Et appelant ses intendants, il leur dit : « Ces hommes n'ont pas de quoi s'occuper, c'est pourquoi ils crient et se disent : Allons sacrifier à notre Dieu. Qu'on les accable de travaux, pour qu'ils ne se repaissent plus de paroles de mensonges. »

Le peuple reprocha alors à Moïse d'avoir attiré sur lui la colère du roi, et Moïse s'adressant à Dieu : « Pourquoi, Seigneur, affligez-vous votre peuple? pourquoi m'avez-vous envoyé? — Bientôt tu verras, répondit l'Éternel, Pharaon forcé, par une main puissante, de délivrer lui-même les Hébreux; j'étendrai mon bras sur l'Égypte, et vous saurez que c'est moi l'Éternel, moi votre Dieu, qui vous fais sortir de la servitude pour vous conduire dans la terre que j'ai promise à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Cependant le Pharaon s'obstinait dans son refus et il fallut des miracles terribles pour briser son orgueil et sa confiance. D'abord Aaron étendit sa baguette sur le fleuve, et les eaux du Nil furent changées en sang. Ensuite il menaça le roi de couvrir l'Égypte de grenouilles, et il en sortit une quantité innombrable des eaux devenues fétides.

Ces fléaux, que les magiciens d'Égypte avaient d'ailleurs

su reproduire, restant inutiles, Aaron frappa de sa baguette la poussière de la terre, et elle se changea en myriades de moucherons qui se jetèrent sur les hommes et sur les animaux. Le lendemain, des nuées d'insectes remplirent l'air et dévorèrent les récoltes; la terre de Gessen, où habitait Israël, fut seule épargnée par le fléau. Le Pharaon parut vaincu, et il dit à Moïse : « Allez sacrifier à votre Dieu, mais faites-le sans sortir d'Égypte. — Nous ne le pouvons, répondit celui-ci, car ce sont les abominations de l'Égypte que nous sacrifierons au Seigneur, et si votre peuple nous voyait immoler ses dieux, il nous lapiderait. — Partez donc, mais n'allez pas loin dans le désert, et priez pour moi votre Dieu. » Moïse pria et le fléau disparut. Mais le cœur du roi s'endurcit et il retira sa promesse.

Alors une mortalité terrible se déclara parmi les bêtes de somme et les troupeaux des Égyptiens, tandis que le bétail des Israélites était épargné. Moïse encore prit en ses mains de la poussière de fournaise, et, en présence du roi, il la jeta vers le ciel. Elle retomba sur toute l'Égypte; et par tout le pays des ulcères couvrirent aussitôt les hommes et les animaux.

Tout cela fut vain encore. Le fléau de la grêle fut annoncé, et, le lendemain, quand Moïse eut levé sa main vers les cieux, un orage terrible éclata qui brisa les arbres et détruisit les récoltes, sans qu'un seul grêlon tombât sur la terre de Gessen. Puis des nuées de sauterelles, poussées par le souffle impétueux d'un vent d'orient, s'abattirent sur l'Égypte, et dévorèrent l'herbe de la terre et les fruits des arbres que la grêle n'avait pas atteints. A cette calamité succédèrent, durant trois jours, des ténèbres si épaisses qu'elles étaient *palpables*.

Cette fois le Pharaon permit aux Hébreux de partir, mais il voulut garder leurs troupeaux. Moïse ne se résigna point à manquer d'holocaustes dans le désert; alors la folle obstination du roi reprit le dessus, et il chassa le prophète avec des paroles de mort. « Je frapperai encore d'une plaie ce roi insensé, dit l'Éternel à son serviteur, mais ce sera la dernière. Commande à ton peuple que chacun, homme et femme,

emprunte aux Égyptiens des habits et des vases d'or et d'argent. Puis retourne vers le Pharaon, et dis-lui : Ainsi a parlé le Seigneur : Vers minuit, j'entrerai en Égypte ; et tous les premiers-nés mourront, depuis le fils du Pharaon qui doit lui succéder sur le trône jusqu'au premier-né de l'esclave qui tourne le moulin, jusqu'aux premiers-nés des troupeaux. Et il s'élèvera dans toute l'Égypte de grands cris ; mais, parmi les enfants d'Israël, il n'y aura pas un seul gémissement ; alors tes serviteurs viendront eux-mêmes se prosterner devant moi pour me supplier de faire partir mon peuple. » Ainsi parla Moïse, puis il sortit enflammé de colère.

Institution de la Pâque.

Avant le départ, Moïse institua la Pâque. « Vous prendrez, dit-il aux enfants d'Israël, pour chaque famille, un agneau d'un an, sans tache, et le quatorzième jour de ce mois, sur le soir, tout le peuple l'immolera, puis de son sang vous marquerez vos portes, et cette même nuit vous en mangerez la chair rôtie au feu, avec des pains sans levain et des laitues sauvages. Vous le mangerez à la hâte, votre ceinture autour des reins, vos souliers de voyage tout chaussés et un bâton à la main. Car c'est la pâque[1] du Seigneur. Cette nuit-là l'Éternel passera sur l'Égypte, et quand son ange exterminateur verra le signe du sang sur vos portes, il passera sans frapper dans vos demeures vos premiers-nés.

« Ce quatorzième jour du mois des blés nouveaux, vous le célébrerez de génération en génération par un culte perpétuel. Ce jour sera saint et solennel, et tant qu'il durera vous ne ferez point d'œuvre servile. Vous observerez également le septième jour après celui-là, et durant ces sept jours vous ne mangerez que des pains sans levain.

« Tout esclave acheté sera circoncis, et après cela il mangera la pâque. Mais l'étranger et le mercenaire ne feront pas la pâque du Seigneur, à moins que chacun d'eux ne se

1. *Pasaek* en hébreu signifie passer.

fasse circoncire auparavant, lui et tous les siens, car alors il sera comme un habitant de votre terre. Et quand le Seigneur vous aura fait entrer dans le pays de Chanaan, vous lui immolerez les premiers-nés de vos troupeaux, et vous rachèterez à prix d'argent les premiers-nés de vos enfants, en souvenir du jour où, par la force de son bras, il vous aura tirés de la maison de servitude. »

Au milieu de la nuit, en effet, tous les premiers-nés du pays d'Égypte furent frappés, et un grand cri s'éleva, car il n'y avait pas de maison où il n'y eût un mort, excepté dans celles d'Israël.

L'Exode ou la sortie d'Égypte.

Alors enfin le Pharaon dit à Moïse : « Retirez-vous du milieu de mon peuple ; allez sacrifier à votre Dieu, » et les Égyptiens eux-mêmes pressèrent leur départ. Les Israélites se mirent en chemin, emportant la farine qu'ils avaient pétrie avant qu'elle fût levée, et les habits, avec les vases d'or et d'argent qu'ils avaient empruntés aux Égyptiens. Ils partirent de Rhamessès au nombre de 600 000 hommes de pied, 215 ans après que Joseph les eut établis dans la terre de Gessen, et ils furent suivis d'une multitude innombrable[1].

Dieu ne les conduisit pas par le chemin du pays des Philistins, quoiqu'il fût proche, de crainte qu'ils ne se repentissent en trouvant aussitôt une guerre difficile, et qu'ils ne retournassent en Égypte. Il les fit descendre des campagnes de Rhamessès, vers le midi, par le désert ; et, marchant devant eux, le jour dans une colonne de nuée, la nuit dans une colonne de feu, il les mena camper sur le bord de la mer Rouge.

1. On compte souvent 430 années pour la durée du séjour des Hébreux en Égypte. Mais les Septante (*Exod.*, XII, 40) comptent ces 430 ans à partir de la vocation d'Abraham. Saint Paul (*Ep. ad Gal.*, III, 17) accepte ce calcul, adopté aussi par Josèphe (*Ant.* II, 1, 5, 2) et Eusèbe (*Chron.*, I, p. 68).

Passage de la mer Rouge.

Mais le Pharaon s'était repenti d'avoir renvoyé ses esclaves; il se mit à leur poursuite avec tous ses chariots de guerre et ses cavaliers, et il les atteignit campés près de la mer, à Béelséphon. Les enfants d'Israël, saisis d'effroi, crièrent vers l'Éternel et dirent à Moïse : « N'y avait-il pas assez de sépulcres en Égypte pour que tu nous aies menés mourir dans le désert. » Moïse répondit au peuple : « Ne craignez point et connaissez la délivrance envoyée par l'Éternel; car pour les Égyptiens que vous avez aperçus aujourd'hui, vous ne les reverrez jamais. » Il dit et en même temps il étendit sa baguette sur les eaux. Toute la nuit un vent impétueux qui s'était levé de l'orient poussa les flots et mit la mer à sec. Le lendemain les Israélites passèrent sans danger entre les vagues amoncelées des deux côtés comme deux hautes murailles. Les Égyptiens voulurent les suivre, mais les flots revinrent sur eux-mêmes, et le Pharaon, ses chariots et ses cavaliers restèrent ensevelis sans qu'un seul pût s'échapper. Alors Moïse et tout le peuple chantèrent ce cantique de louange à l'Éternel :

« Ta droite, ô Éternel, est formidable! ta droite, ô Éternel, brise l'ennemi! Au souffle de ton indignation, les eaux se sont amoncelées en montagnes de flots transparents; les vagues se sont pétrifiées comme un mur.

« L'ennemi disait : « Je veux les poursuivre, je veux les « atteindre pour les distribuer aux miens, comme on par- « tage le butin : ma fureur sera assouvie, car j'ai tiré mon « glaive et je les anéantirai. »

« Alors tu as envoyé ton souffle, et la mer s'est répandue sur eux; comme le plomb, ils se sont enfoncés dans les eaux rapides.

« Qui est comme toi parmi les puissants, ô Éternel! qui comme toi est magnifique? qui t'égale en majesté? qui, ainsi que toi, prodigue les miracles? Tu as étendu ta main et la terre les a dévorés. Pour guider ton peuple racheté, ta main s'est radoucie, et tu le diriges par ta puissance vers la demeure sainte que tu lui as choisie.

« Les peuples l'apprennent, et les voilà déjà qui frémissent. La douleur a saisi les habitants de la terre des Philistins, et les chefs d'Édom et les princes de Moab se hâtent, en proie à la terreur. Tout Chanaan sèche dans les pleurs. Que sur eux soient toujours la terreur et l'effroi, jusqu'à ce que ton peuple soit au lieu que tu as préparé pour sa demeure, ô Éternel! ô Seigneur! »

Et tandis que Moïse chantait, Marie la prophétesse, la sœur d'Aaron, avait pris un tambourin, et toutes les femmes la suivaient en dansant. « Chantez l'Éternel, disait Marie, il a glorieusement triomphé; il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. »

La Manne.

Des bords de la mer Rouge, Moïse conduisit son peuple vers le désert de Sur, sans rencontrer une source pendant une marche de trois jours. Arrivés à Merra, ils y trouvèrent de l'eau; à cause de son amertume, ils ne purent encore en boire; aussi appelèrent-ils ce lieu les *eaux amères*. Mais le Seigneur indiqua à Moïse un bois qu'il jeta dans la source, et aussitôt elle s'adoucit. De Merra, les Hébreux vinrent camper à Élim, où douze fontaines coulaient à l'ombre de soixante-dix palmiers; et d'Élim, les enfants d'Israël arrivèrent au désert de Sin, le quinzième jour du second mois, depuis leur sortie des terres du Pharaon.

Les provisions emportées d'Égypte se trouvèrent alors épuisées, et le peuple murmura; mais le soir du même jour une multitude innombrable de cailles s'abattit sur le camp, et, le lendemain au matin, le sol se trouva couvert de grains ronds et menus comme ceux du grésil. « C'est là le pain que l'Éternel vous envoie, dit Moïse, que chacun en ramasse une pleine mesure, et que personne n'en garde jusqu'au lende main. Plusieurs, oubliant ce précepte, en mirent à part pour le jour suivant; mais, au matin, ils ne trouvèrent que vers et corruption. Ce pain, que le peuple appela la *manne*, était blanc comme la graine du coryandre; son goût était celui des gâteaux d'huile et de miel. Il se durcissait en peu

de temps, et fondait à l'ardeur du soleil. Moïse en fit remplir un vase qui fut gardé parmi les choses saintes d'Israël. Pendant 40 ans, jusqu'à l'entrée dans la terre promise, la manne ne cessa pas de tomber, excepté le jour du sabbat, mais la veille chacun en ramassait deux mesures qui se conservaient pures et saines.

Du désert de Sin, les Hébreux arrivèrent à Raphidin, où il n'y avait pas d'eau. Ils murmuraient encore contre Moïse, lui reprochant de les avoir tirés d'Égypte pour les faire périr de soif dans ces solitudes désolées. Par l'ordre de Dieu, Moïse, suivi des anciens d'Israël, frappa de sa baguette un des rochers de l'Horeb, et aussitôt il en jaillit une source abondante.

C'est là que les Hébreux furent attaqués par les Amalécites, peuple nomade de ces déserts. Moïse désigna Josué, fils de Nun, pour les combattre; et lui-même, accompagné d'Aaron et de Hur, il monta sur une colline, sa baguette sainte à la main. Tant qu'il pria le Seigneur, en tenant les mains élevées vers le ciel, Israël eut l'avantage; dès qu'il les baissait, Amalec était victorieux; aussi, pour assurer la victoire aux Hébreux, Aaron et Hur soutinrent les bras de Moïse jusqu'au coucher du soleil, et les Amalécites s'enfuirent après un horrible carnage.

Institution des Juges.

Jéthro, le prêtre de Madian, ayant appris les merveilles que Dieu accomplissait en faveur de son peuple, amena à Moïse sa femme Séphora avec ses deux enfants Gersam et Éliézer; et en reconnaissance de tous ces bienfaits de l'Éternel, il lui offrit un holocauste : puis Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent rompre le pain avec Jéthro, en présence du Seigneur.

Le lendemain, Moïse s'assit afin de rendre justice au peuple qui se présenta devant lui, depuis le matin jusqu'au soir. « Pourquoi, lui dit Jéthro, en agissez-vous ainsi? Donnez-vous au peuple pour toutes les choses qui regardent Dieu, pour apprendre aux tribus la manière dont elles doi-

vent honorer le Seigneur, pour transmettre à Jéhovah leurs demandes et recevoir ses réponses, mais choisissez des hommes fermes et courageux pour rendre la justice ; et ainsi vous ne vous consumerez pas par un travail inutile. » Moïse suivit ce conseil et donna, en ce lieu, une première organisation au peuple; il le divisa en corps de 10, de 100, de 1000 hommes, et, à chaque division, il préposa un chef qui devait juger les affaires secondaires, ne se réservant pour lui-même que les plus importantes décisions, avec le soin de transmettre au peuple les ordres du Seigneur, et de lui montrer les voies où il devait marcher. Dans la suite les juges furent élus par le peuple lui-même et formèrent une des classes les plus respectées de la nation.

CHAPITRE IV.

LA LOI.

LE SINAÏ. — LE DÉCALOGUE. — LOIS RELIGIEUSES; LE SABBAT, L'ANNÉE SABBATIQUE; LE JUBILÉ. — LOIS PÉNALES, PEINE DU TALION. — JUSTICE ET CHARITÉ. — LOIS RELATIVES A L'ESCLAVE ET A L'ÉTRANGER. — PROSCRIPTION DES CHANANÉENS. — MOÏSE RESTE QUARANTE JOURS SUR LE MONT SINAÏ. — ADORATION DU VEAU D'OR. — LE TABERNACLE. — CONSÉCRATION D'AARON. — PRESCRIPTIONS DU LÉVITIQUE. — LE LIVRE DES NOMBRES; LES LÉVITES. — RÉSUMÉ DE LA LOI MOSAÏQUE; DOGME DE L'UNITÉ DIVINE. — PURETÉ DU CULTE; SACERDOCE SANS POUVOIR POLITIQUE. — ÉGALITÉ DE TOUS DEVANT DIEU ET DEVANT LA LOI. — RETOUR PÉRIODIQUE A L'ÉGALITÉ DES FORTUNES. — ESPRIT DE CHARITÉ. — ABSENCE DE GOUVERNEMENT. — LES JUIFS DÉTOURNÉS DE LA PHILOSOPHIE, DES SCIENCES ET DES ARTS; GRANDEUR DE LEUR POÉSIE.

Le Sinaï.

Au troisième mois, depuis la sortie d'Égypte, les Israélites s'éloignèrent de Raphidin, et vinrent au désert de Sinaï camper en face de la montagne du Seigneur. Moïse la gravit, et entendit ces paroles sortir de la bouche divine : « Tu diras aux fils de Jacob : « Vous avez vu ce que j'ai fait en Égypte; comme l'aigle emporte ses aiglons sur ses ailes, je

vous ai pris; et, maintenant, si vous gardez mes commandements, vous serez mon peuple élu. Je viendrai à vous dans la nuée, et vous entendrez mes paroles. Va donc, toi mon serviteur; aujourd'hui et demain, purifie le peuple, et fixe autour de la montagne des limites; quiconque les passera sera puni de mort. »

Le troisième jour, quand l'aurore commença de poindre, une nuée immense et sombre couvrit le Sinaï; de cette nué sortaient de grandes voix mêlées au fracas de la foudre et aux éclats des trompettes. Toute la montagne semblait de feu; Moïse, cependant, monta: et Dieu lui donna ses commandements.

Le Décalogue.

« Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai tiré de l'Égypte, de la maison de servitude :

I. « Tu n'auras point d'autres dieux que moi, le Seigneur.

II. « Tu ne te feras point d'idoles ni d'images de ce qui est au ciel ou sur la terre, ou dans les eaux; tu ne les adoreras point, et tu ne leur rendras point le culte souverain, car je suis l'Éternel, ton Dieu, Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, mais qui fait miséricorde jusqu'à la millième génération à ceux qui m'aiment et qui observent mes commandements.

III. « Tu ne proféreras pas en vain le nom de l'Éternel ton Dieu.

IV. « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras durant six jours, mais le septième jour est celui du repos consacré au Seigneur.

V. « Honore ton père et ta mère afin que tu vives longuement.

VI. « Tu ne commettras point de fornication.

VII. « Tu ne déroberas point.

VIII. « Tu ne tueras point.

IX. « Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain, et tu ne l'opprimeras pas par violence. Tu ne médi-

ras pas du sourd, et tu ne mettras rien devant l'aveugle pour le faire tomber.

X. « Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni aucune des choses qui lui appartiennent. »

Et tout le peuple entendait la voix et les trompettes retentissantes; il voyait les lampes ardentes et la montagne couverte de feux; et plein de terreur, il se tenait au loin. Quand Moïse reparut : « Parle-nous, lui dirent-ils, de peur que si le Seigneur nous parle encore, nous ne mourrions. — Soyez fermes dans votre foi, leur dit-il, Dieu est venu vers vous pour vous éprouver, pour que la crainte de sa colère vous arrête dans le péché. » Et il remonta et entra dans la nue où était le Seigneur, qui lui donna ses autres commandements.

Lois religieuses; le Sabbat, l'année sabbatique; le Jubilé.

« Vous ne ferez point des dieux d'argent ou d'or.

« Mon autel sera de terre ou de pierres non taillées, vous y immolerez les premiers-nés de vos bœufs et de vos brebis[1]. La victime sera mangée le même jour, et ce qui en restera sera brûlé; car celui qui le lendemain en mangerait porterait la peine de son impiété.

« Vous poursuivrez les magiciens et vous immolerez celui qui sacrifiera à d'autres dieux qu'au Seigneur.

« Ne jurez point par les dieux étrangers, et que celui qui blasphémera mon nom périsse.

« Trois fois chaque année vous célébrerez des fêtes en mon honneur, et au mois des blés nouveaux vous mangerez durant sept jours des pains sans levain. Trois fois l'an, chaque homme de vos tribus viendra se présenter devant moi[2].

« Six ans de suite vous sèmerez votre champ; mais la

1. Ils pouvaient être rachetés, excepté ceux de la chèvre et de la brebis, pour une légère somme donnée aux prêtres (*Nomb.*, XVIII, 17).

2. Nous verrons plus loin l'importance historique de cette loi qui doubla la force du royaume de Juda.

septième année, ce sera le sabbat de la terre, alors vous ne moissonnerez point vos blés, ni vous ne vendangerez vos vignes. Vous compterez aussi sept semaines d'années, c'est-à-dire quarante-neuf ans, et au dixième jour du septième mois, qui est le temps de la fête des expiations, vous ferez sonner du cor dans tout le pays, car ce sera l'année du jubilé. Alors vous publierez la liberté générale, et tout homme rentrera dans les biens qu'il avait possédés.

« Quand vous vendrez quelque chose à un de vos frères, vendez-lui en proportion du temps qui reste à courir jusqu'au jubilé. Plus il restera d'années, plus le prix augmentera.

« La terre ne se vendra donc jamais à perpétuité, parce qu'elle est à moi et que vous n'êtes que comme des étrangers à qui je la loue. C'est pourquoi tout fonds ne se vendra que sous condition de rachat. »

Lois pénales; peine du talion.

« Celui qui, volontairement, frappera à mort, mourra, même se fût-il réfugié à mon autel[1].

« Celui qui aura tué sans dessein prémédité aura un lieu de réfuge que je lui montrerai.

« Celui qui frappera et maudira son père ou sa mère, qui enlèvera de force un enfant d'Israël et le vendra, sera puni de mort.

« Celui qui, dans une querelle, blessera son adversaire, lui payera les frais de maladie avec une indemnité pour le temps de travail perdu.

« Si un homme frappe jusqu'à ce que mort s'ensuive son esclave ou sa servante, il sera coupable de meurtre; il ne le sera plus s'ils survivent un jour ou deux, car ils étaient son bien.

« Si un homme frappe une femme enceinte, et qu'elle

1. Si l'on trouvait un cadavre dans un champ sans qu'on pût découvrir l'assassin, les anciens de la ville immolaient une jeune vache et se lavaient les mains sur la victime, en disant : « Oh! Jéhovah! nos mains n'ont pas répandu ce sang, nos yeux ne l'ont pas vu répandre, ne nous impute pas l'effusion du sang innocent. » (*Deutéronome*, XXI, 1-8.)

mette au monde un enfant non formé, il payera l'amende que le mari fixera ; si l'enfant était viable, il donnera âme pour âme.

« Toujours il sera rendu œil pour œil, dent pour dent, main pour main, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure.

« Si un bœuf tue un homme d'un coup de corne, il sera lapidé. Si le maître savait son bœuf vicieux et ne l'avait pas enfermé, il sera puni de mort. Pour l'esclave tué par le bœuf, le maître payera trente sicles d'argent.

« Celui qui volera un bœuf pour le tuer ou le vendre en rendra cinq.

« Si le voleur est tué au moment où il force la porte, il n'y a pas d'homicide.

« Qui tuera le voleur en plein jour mourra.

« Si le voleur n'a pas de quoi rendre ce qu'il a volé, il sera vendu. Si l'on trouve vivant chez lui ce qu'il a pris, il rendra au double.

« Quiconque laissera paître son âne dans le champ de son voisin, ou sera cause d'un incendie, payera le dommage.

« Si quelqu'un met en dépôt chez un autre un bœuf, ou un mouton, et qu'ils meurent ou soient enlevés par l'ennemi, le dépositaire fera serment devant les juges qu'il n'a rien pris, et il sera cru. Si ce qu'il avait en garde est dérobé, il devra un dédommagement.

« Si quelqu'un séduit une vierge, il l'épousera ou donnera au père assez d'argent pour lui faire une dot. »

Justice et charité.

« Les juges ne recevront point les paroles de mensonge ; ils ne feront point alliance avec l'impie pour porter en sa faveur un faux témoignage.

« Vous ne ferez point le mal pour plaire à la multitude, et vous ne parlerez pas comme la foule, pour refuser justice.

« Vous refuserez les présents, car ils rendent aveugle celui qui voit, et ils corrompent les jugements du juste.

« Vous n'aurez ni faux poids, ni fausses mesures.

« Vous ne conserverez pas le souvenir de l'injure, mais vous aimerez votre prochain comme vous-même[1].

« Vous rendrez le bien pour le mal[2].

« Point de haine entre vous et votre frère, point de calomnie ni de vengeance.

« Si la pauvreté réduit votre frère à se vendre à vous, vous ne le traiterez pas comme un esclave, mais comme un mercenaire et un fermier; il travaillera chez vous jusqu'à l'année du jubilé, et alors il sortira avec ses enfants pour retourner à sa famille et à l'héritage de ses pères.

« Si vous prêtez à un frère pauvre, vous ne le presserez point pour en obtenir restitution, et vous ne lèverez point sur lui d'intérêts[3].

« Si votre prochain vous a donné ses vêtements en gage, vous les lui rendrez avant le coucher du soleil; car c'est le seul habit dont il puisse couvrir sa nudité, celui dans lequel il dort, et s'il criait vers moi, je lui serais miséricordieux.

« Vous ne recevrez point en gage la meule du moulin, car celui qui vous la donne vous donne sa propre vie.

« Vous ne retiendrez pas un seul jour le salaire de l'ouvrier.

« Vous protégerez la veuve et l'orphelin; si vous les offensiez, leurs cris viendraient jusqu'à moi, et j'écouterais leurs gémissements, et ma colère serait implacable. Vous péririez par le glaive; vos femmes à leur tour et vos enfants seraient veuves et orphelins.

« Vous ensemencerez vos terres pendant six ans, et vous en recueillerez les fruits dont vous m'offrirez les prémices; mais la septième année vous ne prendrez rien de ce que la terre produira, afin que ceux qui sont pauvres trouvent à se nourrir, et que ce qui restera serve de pâture aux bêtes et

1. *Exode*, XXIII, 4 et 5; *Lévitique*, XIX, 18. Tobie dira plus tard, IV, 16: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. »

2. *Exode*, XXIII, 4-5. Ce n'est pas là le texte même de la loi, mais le sens qu'on peut très-légitimement tirer des paroles de Moïse.

3. Dans le *Deutéronome*, chap. XXII, la permission de l'usure est accordée envers l'étranger.

aux oiseaux du ciel ; vous ferez de même pour vos vignes et vos oliviers.

« La dîme appartient aux prêtres du Seigneur. Mais chaque troisième année, ils la partageront avec l'étranger, la veuve et l'orphelin.

« Quand vous ferez la moisson, vous ne couperez pas jusqu'au pied ce que la terre donne, et vous ne ramasserez pas les épis qui seront tombés derrière vous ; vous ne cueillerez pas dans vos vignes les grappes oubliées sur le cep ; mais vous les laisserez prendre au pauvre et à l'étranger.

« Vous travaillerez durant six jours, le septième sera jour de repos, pour que votre bœuf et votre âne, pour que le fils de votre servante et l'étranger se reposent et réparent leurs forces[1].

« Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi ou son âne égarés, vous les lui ramènerez. Si vous voyez l'âne de votre ennemi tombé sous le faix, vous ne passerez pas outre, mais vous le relèverez avec son fardeau.

« Vous ne lierez pas la bouche du bœuf qui foule votre grain dans l'aire.

« Vous ne laboureret point avec un bœuf et un âne attelés ensemble.

« Si, passant par un chemin, vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau et une mère couvant ses œufs ou réchauffant ses petits, vous prendrez les petits, mais vous ne retiendrez point la mère, afin que vous-mêmes vous soyez heureux et contents.

« Vous n'égorgerez pas la génisse en même temps que ses petits, et vous ne cuirez pas le chevreau dans le lait de sa mère[2].

« Quand vous bâtirez une maison, vous ferez un petit mur autour du toit, afin que personne ne puisse en tomber et mourir.

1. En Italie, il y avait à peine par année dix jours de repos pour les esclaves. « C'est bien assez, disait Denys d'Halicarnasse, pour que de telles marques d'humanité rendent les esclaves dociles. »

2. *Lévitique*, XXII, 28 ; *Exod.*, XXIII, 19 ; XXXIV, 26 ; *Deutéronome*, XIV, 21 ; voyez aussi l'ouvrage du Juif Philon, *de Charitate*.

« Levez-vous devant ceux qui portent des cheveux blancs, et honorez les vieillards par crainte du Seigneur. »

Lois relatives à l'esclave et à l'étranger.

« Si vous achetez un esclave hébreu, il vous servira six années, la septième il sera libre, et avec lui partiront la mère et les enfants qu'il avait en entrant en servitude. Si le maître lui a donné une épouse, et que de cette union des enfants soient nés, la femme et les enfants resteront au maître, à moins que l'esclave ne dise : J'aime mon maître, j'aime ma femme et mes enfants, je ne veux pas m'en aller seul. Alors le maître lui percera l'oreille, et il demeurera son esclave à toujours.

« Le maître ne vendra pas à un homme de race étrangère la fille qu'il a achetée pour en faire sa servante.

« Si un maître crève un œil ou casse une dent à son esclave, l'esclave sera libre[1].

« Ne livrez point l'esclave échappé, mais traitez-le avec bonté et laissez-le habiter au milieu de vous[2].

Ne renvoyez pas, les mains vides, l'esclave à qui vous donnerez la liberté. Qu'il reçoive de vous pour sa route quelque chose de vos troupeaux, de votre grange et de votre pressoir, car ce sont des biens que vous devez à la bénédiction de l'Éternel.

« Si un étranger vient au milieu de vous, vous ne le tourmenterez, ni ne l'affligerez. Il sera parmi vous comme un des vôtres et vous l'aimerez autant que vous-mêmes, vous souvenant que vous aussi vous avez été étrangers en la terre d'Égypte[3].

« Vos juges rendront juste sentence entre l'Hébreu et son frère ; mais aussi entre l'Hébreu et l'étranger[4].

« Vous aimerez l'étranger et vous lui donnerez vêtement

1 *Exode*, XXI, 20, 27.
2. *Deutéronome*, XXII, 16.
3. *Lévitique*, XIX, 33-34.
4. *Deutéronome*, I, 16; Cf. *ibid.*, XXIV, 17.

et nourriture. Tous les trois ans, le Lévite partagera la dîme avec lui [1].

« A vos festins de réjouissance devant le Seigneur, vous appellerez votre fils et votre fille, votre esclave et votre servante, le Lévite et l'étranger, l'orphelin et la veuve, vous souvenant que vous aussi vous avez été esclaves en la terre d'Égypte [2].

« L'étranger qui viendra au milieu de vous fera les mêmes sacrifices et les mêmes oblations que vous et que vos enfants [3]. Car il n'y a qu'une seule et même loi, une loi éternelle pour vous et pour l'étranger qui habite en votre pays. Vous et lui vous êtes égaux devant Dieu [4].

« Quiconque frappera de mort mourra, l'indigène comme l'étranger, car la même loi est pour tous deux [5].

« Les villes de refuge seront ouvertes à l'étranger, comme à l'indigène [6].

Proscription des Chananéens.

« Si vous gardez mes commandements, mon ange vous conduira dans la terre que je vous ai promise. Les limites que je vous fixerai seront depuis la mer Rouge jusqu'à celle des Philistins, et depuis le désert jusqu'au grand fleuve d'Euphrate. Tous les habitants de cette terre, je les livrerai entre vos mains et je les mettrai en fuite. Vous ne ferez point d'alliance avec eux ni avec les dieux qu'ils adorent, et pendant trois années vous ne toucherez point aux fruits des arbres que vous y aurez plantés, parce qu'ils seront impurs ; les fruits de la quatrième année me seront consacrés ; ceux de la cinquième seront pour vous. »

1. *Deutéronome*, x, 19 ; xiv, 29.
2. *Deutéronome*, xv, 11-14.
3. Alexandre, plusieurs rois d'Égypte et Auguste sacrifièrent dans le temple.
4. *Nombres*, xv, 14-15. L'étranger avait aussi le droit d'assister aux lectures solennelles de la loi. Cependant, tant qu'il restait incirconcis, il ne pouvait, en droit, posséder une propriété territoriale.
5. *Lévitique*, xxiv, 22.
6. *Nombres*, xxxv, 115. A la troisième génération, les Iduméens et les Égyptiens devenaient citoyens.

Moïse reste quarante jours sur le mont Sinaï.

Moïse, après avoir rapporté au peuple les paroles du Seigneur, les écrivit dans le livre de l'Alliance ; il éleva un autel au pied de la montagne, et il dressa douze pierres pour les douze tribus. Pendant que les jeunes gens d'Israël offraient l'holocauste et immolaient les victimes du salut, Moïse, avec Josué[1], Aaron, Nadab, Abiud et les 70 anciens, monta de nouveau sur le Sinaï; mais il gravit seul jusqu'à la cime, où il resta 40 jours et 40 nuits. Il y reçut les préceptes touchant la construction du tabernacle, de l'arche d'alliance, de la table des pains de proposition et du chandelier d'or. La composition de l'huile sainte et des parfums, la forme de l'autel des holocaustes et des parvis ; celle des vêtements sacerdotaux, avec le *rational*, l'*éphod*[2] et la mitre, furent prescrites, ainsi que les rites pour la consécration d'Aaron comme pontife suprême, pour celle de ses fils et de leur postérité comme prêtres du Très-Haut. La part qui leur serait due dans les sacrifices fut déterminée : c'était l'épaule droite et la poitrine des victimes. Un sacrifice perpétuel du matin et du soir, sur l'autel où le feu ne devait jamais cesser, fut institué; et le Seigneur promit d'être présent au tabernacle et de rendre de là ses commandements. Sur son ordre, Moïse établit le dénombrement; chaque Israélite, âgé de plus de 20 ans, devait donner, riche ou pauvre, pour le rachat de son âme, la moitié d'un didrachme de 20 oboles, et cet argent dut être réservé pour les usages du tabernacle.

Adoration du Veau d'or.

Cependant le peuple, ne voyant pas Moïse redescendre de la montagne, se leva contre Aaron et lui dit : « Faites-nous

1. *Exode*, XXI, 26-27.

2. Pour l'éphod que le grand prêtre portait sur le haut de la poitrine et du dos, ainsi que sur les deux épaules et où étaient gravés, sur deux pierres d'onyx, les noms des douze tribus, voy. l'*Exode*, chap. XXVIII, § 6-12. Pour le rational, sur lequel étaient écrits, *Sagesse* et *Vérité*, et qui était suspendu à l'éphod, voyez même livre et même chapitre, § 15-30.

des dieux qui marchent devant nous, car pour ce qui est de Moïse, cet homme qui nous a fait sortir d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. » Aaron céda à leurs clameurs, et ayant reçu les pendants d'oreilles de leurs femmes et de leurs filles, il les fondit et en forma un veau d'or, autour duquel tout le peuple sacrifiait et dansait en disant : « Israël, voici tes dieux qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte. »

Le Seigneur, irrité de l'impiété des Hébreux, voulait les exterminer; mais Moïse l'implora : « Que votre colère, ô Seigneur, ne s'enflamme pas contre ce peuple que vous avez tiré d'Égypte. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; souvenez-vous, Seigneur, des promesses que vous leur avez faites, et retenez votre indignation. » Et il descendit de la montagne, les tables de la loi à la main; mais quand en approchant du camp il vit le veau d'or et les danses du peuple, transporté d'une indignation sainte, il brisa les tables, renversa le veau d'or et le réduisit en poudre; puis, cette poudre, il la jeta dans l'eau dont le camp s'abreuvait et força tous les Israélites à en boire, afin de leur inspirer plus de mépris pour l'idole.

Pour chasser par la terreur ces dangereux souvenirs de l'idolâtrie d'Égypte, Moïse se plaça à la porte du camp et s'écria : « Que vienne à moi quiconque est pour l'Éternel. » Tous les enfants de Lévi accoururent. « Ainsi parle l'Éternel, » ajouta-t-il : « Que chacun ceigne son épée; passez et repassez dans le camp d'une porte à l'autre, et tuez sans pitié. » Les enfants de Lévi firent ainsi que Moïse leur avait commandé, et il périt du peuple en ce jour environ 3000 hommes.

Après cette exécution sévère, Moïse remonta sur le Sinaï avec deux tables sur lesquelles Dieu écrivit de nouveau sa loi. Il resta encore 40 jours et 40 nuits sur la montagne sans que le pain et l'eau approchassent de ses lèvres; et cette fois il vit le Seigneur. « Laissez-moi contempler votre gloire, » avait-il dit au Très-Haut, et l'Éternel lui avait répondu : « Je te montrerai ma magnificence, je proclamerai devant toi la majesté de Jéhovah; mais tu ne verras pas mon visage, car il n'est pas d'homme qui puisse le voir et vivre. Il y a

là-haut un rocher; tiens-toi debout à l'entrée de la caverne, et quand mon éclat passera, ma main te couvrira; quand je serai passé, je retirerai ma main et tu me suivras du regard. Ma face, nul mortel ne peut la voir. » Alors Jéhovah descendit dans la nue et passa devant lui, tandis qu'une voix s'écriait : « Dieu de miséricorde, Dieu de bonté et de patience, la pureté même est impure devant toi. Tu punis les crimes des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, mais tu gardes le souvenir du bien pendant la plus longue postérité. »

Durant cette contemplation du Très-Haut dans sa gloire, le visage de Moïse était devenu resplendissant. Aussi, quand il redescendit au milieu d'Israël, tous, Aaron et le peuple, s'éloignèrent avec crainte en voyant les rayons que lançait son visage. Depuis lors, il fut obligé de voiler sa face toutes les fois qu'il paraissait devant le peuple, mais il ôtait le voile quand il entrait dans le tabernacle pour parler au Très-Haut qui l'écoutait comme un ami écoute son ami.

Le Tabernacle.

Pour la construction du tabernacle, chacun des Israélites, selon sa fortune, apporta son offrande : c'était de l'argent, de l'or ou de l'airain, des étoffes de diverses couleurs, des peaux teintes, des bois, des aromates, des pierres précieuses, et tel était le zèle, que Moïse dut arrêter lui-même les offrandes.

Il appela alors Béséléel, de la tribu de Juda, et Élab, de la tribu de Dan, que le Seigneur avait désignés lui-même et remplis de la science nécessaire pour faire tous les objets destinés au culte de la nouvelle loi, et à la construction du temple portatif qui allait être à la fois le symbole de l'unité religieuse et de l'unité nationale. Ces objets étaient au nombre de sept : 1° le tabernacle; 2° l'arche d'alliance; 3° le chandelier d'or; 4° la table des pains de proposition; 5° l'autel des parfums; 6° l'autel des holocaustes; 7° le vase d'airain.

Le tabernacle, ou temple portatif, était une tente d'étoffe

précieuse couverte d'une autre étoffe de poil de chèvre sur laquelle on étendait des peaux d'animaux pour la garantir des injures de l'air. Un voile partageait le tabernacle en deux parties, le saint ou lieu saint, qui avait vingt coudées de long, et le sanctuaire ou le lieu de la parole, nommé aussi le saint des saints, qui n'en avait que dix. Dans cette seconde partie était placée l'arche d'alliance. C'était un coffre de bois de Sittim de deux coudées et demie en longueur sur une et demie en largeur et en hauteur. Il était tout revêtu d'or et portait sur ses deux côtés deux chérubins d'or aux ailes étendues. Il renfermait les tables du Décalogue, la verge d'Aaron, et de la manne qui avait nourri le peuple dans le désert. A côté de l'arche, Moïse plaça le livre de la loi, tout entier écrit de sa main. La partie supérieure de l'arche s'appelait le propitiatoire. C'est là que Dieu se rendait sensible, c'est de là qu'il rendait ses oracles. Dans la première partie du tabernacle appelée le saint, on voyait d'un côté le chandelier d'or à sept branches, de l'autre une table d'or sur laquelle étaient douze pains de proposition qu'on renouvelait tous les jours de sabbat et qui étaient comme un hommage des douze tribus. Au milieu de cette première partie était l'autel des parfums. Au dehors et à l'entrée du tabernacle, dont la porte était tournée vers l'orient, s'élevait l'autel des holocaustes sur lequel on brûlait la chair et la graisse des victimes. Entre cet autel et le tabernacle se trouvait un grand bassin d'airain où les prêtres se lavaient avant d'exercer les fonctions de leur ministère. L'espace qui était autour du tabernacle s'appelait le parvis. Il était fermé d'une enceinte de rideaux soutenus par des colonnes d'airain que surmontaient des chapiteaux d'argent ; cette enceinte avait 100 coudées de long sur 50 de large. Le tabernacle proprement dit n'avait que 30 coudées de long sur 12 de large et 10 de haut.

L'ouvrage terminé fut soumis à Moïse, qui l'approuva, et le premier jour de la seconde année depuis la sortie d'Égypte, le tabernacle fut dressé.

Consécration d'Aaron.

Aaron, frère de Moïse, fut consacré devant tout le peuple comme souverain pontife, et ses fils, au-dessous de lui, comme sacrificateurs. Mais deux d'entre eux, Nadab et Abiud, qui n'avaient pas suivi les rites ordonnés, périrent consumés par un feu sorti du sanctuaire[1].

Dès lors le culte commença; la nuée sainte descendit sur le tabernacle, et la gloire de l'Éternel le remplit. Cette nue allait encore guider les Hébreux. Lorsqu'en effet leur voyage recommença, les Israélites suspendaient leur marche dès qu'elle s'arrêtait; quand elle s'élevait et avançait, ils se remettaient en route. Le jour c'était un nuage; la nuit c'était une flamme que tout Israël voyait au-dessus de la tente sainte.

Prescriptions du Lévitique.

Les 27 chapitres que le *Lévitique* renferme sont consacrés à l'explication des rites et au développement de la loi. Moïse y revient sur l'entretien du feu perpétuel[2], l'interdiction du vin aux prêtres, la distinction des animaux purs et impurs[3], sur la lèpre et les impuretés légales; sur la défense de sacrifier ailleurs qu'à l'entrée du tabernacle; sur celle d'imiter les coutumes de l'Égypte ou de Chanaan, et de sacrifier aux faux dieux; sur les défauts corporels qui excluent du sacerdoce; sur le jeûne qui doit être célébré le dixième jour

1. La grande sacrificature devait être héréditaire dans la ligne d'Éléazar, le fils aîné d'Aaron. Si Moïse donna cette charge à Aaron, c'est que son frère avait joué après lui le principal rôle dans la délivrance des Hébreux. Mais le législateur ne fit rien pour ses deux propres fils Gersam et Éliézer, desquels il n'est jamais question dans l'Écriture. On sait seulement (*Paralip.*, I, chapitre XXIII, 14-17), qu'ils étaient compris parmi les Lévites, et qu'Éliézer eut une nombreuse postérité.

2. Ce feu servait à allumer le bois sur l'autel des sacrifices.

3. Dans les pays d'un climat brûlant la chair de certains animaux est malsaine. Moïse défendit aux Hébreux cette nourriture. Du nombre des animaux réputés impurs étaient tous ceux dont la corne du pied n'était pas fendue; de plus, le cochon, le lapin, le lièvre et les reptiles. Des défenses analogues se retrouvent chez divers peuples de l'Orient.

du septième mois, sur la prière, la confession des péchés devant Dieu ; enfin sur les sacrifices au nombre desquels se trouve celui du bouc émissaire, qui devait emporter dans le désert, au milieu des ennemis d'Israël, toutes les iniquités du peuple de Dieu. « Le grand prêtre, dit Moïse, recevra de tout le peuple deux boucs pour le péché. Il jettera le sort sur eux, afin de savoir lequel sera immolé pour le péché et lequel sera le bouc émissaire ; celui-ci, il l'offrira vivant au Seigneur; et lui ayant mis les deux mains sur la tête, il confessera toutes les iniquités des enfants d'Israël, et il en chargera avec imprécation la tête de ce bouc ; puis il le fera conduire au désert, où il sera laissé libre[1]. »

Le *Lévitique* donne aussi les prescriptions pour les fêtes solennelles de la *Pâque* (sortie d'Égypte), de la *Pentecôte* (la loi donnée, 50 jours après, sur le Sinaï), des *Tabernacles* (séjour au désert) et de l'*Expiation*. Ces fêtes avaient un double but politique et religieux; car, pour les célébrer, toutes les tribus devaient se réunir devant l'arche, gage de l'unité nationale, et fraterniser ainsi quatre fois chaque année sous les yeux de Jéhovah. Les psaumes célèbrent souvent ce concours des tribus dans la ville sainte avec les chants, les danses et les festins sacrés, devant le temple du Seigneur. « Je me suis réjoui avec ceux qui m'ont dit : Levons-nous et allons à la maison du Seigneur. Nos pieds ont franchi ton seuil, ô Jérusalem, cité magnifique ! Les tribus sont montées vers toi, les tribus de Jéhovah qui vont à la fête en mémoire d'Israël pour rendre gloire au nom du Très-Haut! Que l'abondance soit pour ceux qui t'aiment, ô Jérusalem! que la paix habite tes maisons superbes ; que les bénédictions du ciel descendent sur tes tours élevées[2].

« Que tes tentes sont belles, ô Jéhovah! Mon âme est enflammée de désirs ; mon cœur languit après tes sacrés parvis. Comme l'oiseau qui a trouvé une demeure, comme la tourterelle qui a découvert le nid où ses petits grandi-

1. *Lévitique*, V, 5 ; XVI, 21.
2. *Canticum graduum*, 121.

rout, ainsi je soupire après tes autels, ô Seigneur, ô mon roi!

« Heureux qui habite en ta demeure, il peut te louer sans cesse; heureux qui suit la route tracée pour arriver à toi; il grandira en vertu, car il aura vu dans Sion le Dieu des dieux.

« Un seul jour passé dans tes parvis vaut mieux que mille écoulés ailleurs. »

Le livre des Nombres; les Lévites.

Au *Lévitique* succède le livre des *Nombres*, le quatrième ouvrage de Moïse. Il s'ouvre, en effet, par le dénombrement de tout Israël, opération nécessaire pour établir l'ordre dans la marche et les campements, pour l'administration de la justice et la conservation des généalogies. Moïse compta 603550 hommes qui devaient être prêts à saisir les armes pour courir à l'ennemi. Mais, par une de ces précautions qui révèlent l'homme au cœur aimant dans l'austère législateur, il dispensa du service militaire celui qui aurait bâti une maison dont l'inauguration n'aurait pas encore été faite, ou planté une vigne dont il n'aurait pas encore goûté les fruits, ou célébré ses fiançailles avec une femme qu'il n'aurait pas encore épousée. « Pour celui-là, dit-il, qu'il s'en aille et retourne à sa demeure, afin qu'un autre ne fasse pas la dédicace de sa maison et ne goûte le premier aux fruits de sa vigne, afin qu'un autre n'épouse pas sa fiancée. »

La tribu de Lévi, celle à laquelle appartenaient le législateur et Aaron le grand prêtre, ne fut pas comprise dans ce dénombrement; car Dieu avait dit à Moïse : « Au jour où j'ai frappé les aînés du pays d'Égypte, je me suis réservé les premiers-nés d'Israël. Je prends les lévites à leur place. Qu'ils servent donc Aaron, le grand pontife, qu'ils soient chargés de toutes les fonctions de mon culte et du service du tabernacle. Ils camperont autour de l'arche; à chaque départ, ils plieront la tente sainte, et durant la marche, ils la porteront avec les objets sacrés. A chaque station, ils la

dresseront pour desservir le temple portatif. Si un profane en approche, il mourra[1]. »

Résumé de la loi mosaïque ; dogme de l'unité divine.

Résumons dans ses traits généraux la législation que Moïse donna à son peuple; et d'abord déterminons bien quelle idée les anciens Hébreux se faisaient de la Divinité, puisque c'est sur cette croyance que repose toute la législation mosaïque.

Jéhovah, créateur du ciel et de la terre, puissance éternelle, infinie, unique[2], est un Dieu miséricordieux et clément, juste et bon, sévère mais non pas inexorable. Les prières d'Abraham et de Moïse arrêtent ou diminuent les effets de sa vengeance; et s'il punit le mal jusqu'à la quatrième génération, il tient compte du bien jusqu'à la postérité la plus reculée[3]. Il préfère la pureté de l'âme à tous les sacrifices : « Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que Jéhovah te demande sinon de le craindre, de marcher dans ses

1. Le corps sacerdotal était composé du grand prêtre des prêtres ou sacrificateurs et des lévites. Le grand prêtre devait être, comme tous les prêtres, de la famille d'Aaron; il était consacré par l'onction sainte, l'imposition des mains et l'aspersion du sang des victimes. Il n'entrait qu'une fois l'an dans le saint des saints. Quand il consultait le Seigneur, il s'arrêtait devant le voile qui séparait le saint des saints du reste du sanctuaire. Il devait, comme les prêtres, être exempt de défauts physiques, d'infirmités, se garder de toute souillure, éviter le contact des morts, et n'épouser qu'une vierge. Les prêtres immolaient les victimes et accomplissaient les sacrifices de *péché*, de *delit* et de *reconnaissance*. L'épaule droite et la poitrine de la victime leur étaient réservées; mais, dans les *holocaustes*, tout devait être consumé. Il y avait aussi des sacrifices non sanglants, des oblations de pure farine et des libations de vin. — Les lévites, répandus dans quarante-huit villes, instruisaient le peuple et commentaient la loi. Comme elle était civile aussi bien que religieuse, c'étaient eux qui expliquaient le droit. Moïse les avait exclus du partage de la terre promise, mais le peuple leur devait la dîme des produits de la terre. — Il y avait en outre des serviteurs volontaires du temple, et les *Nazaréens* ou *Naziréens* qui étaient consacrés pour un certain temps au Seigneur, du gré de leurs parents ou du leur. Ils devaient s'abstenir, comme les prêtres, de toute liqueur enivrante, ne point couper leur chevelure, et se garder de toute impureté. (*Nomb.* VI, 2, 20, et *Juges*, XIII, 4-6.)

2. *Deutéronome*, VI, 4.

3. *Exode*, XXXIV, 6-7.

voies, de l'aimer et de le servir de toute ton âme et de toutes tes forces? » La circoncision du corps, signe matériel de l'alliance, ne suffit pas; il faut aussi celle du cœur : « Vous circoncirez votre cœur et vous n'endurcirez plus votre tête, car Jéhovah est le Dieu grand, fort et redoutable qui ne fait acception de personne, et qui ne reçoit point de don corrupteur, qui fait droit à l'hôte, à l'orphelin et à la veuve, qui aime l'étranger, qui le vêt et le nourrit[1]. »

Ces derniers mots montrent que le Dieu des Juifs n'était pas seulement, comme on l'a prétendu, même aux yeux des Hébreux, un Dieu national, une divinité locale. Jéhovah est dans les cieux et sur la terre, hors de lui il n'y a rien[2]. Il est le juge de toute créature, le Dieu de tout esprit et de toute chair[3]. C'est parce que l'idolâtrie s'est répandue sur la terre, qu'il s'est choisi un peuple à part, dont la mission sera de conserver son culte et son nom jusqu'au jour où toutes les nations reviendront à son temple. Moïse proclame clairement cette mission : « Vous êtes, dit-il aux Hébreux, un peuple saint, un royaume de prêtres, observez ces commandements, ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des nations qui, entendant ces lois, diront de vous : cette grande nation est véritablement un peuple intelligent et sage[4]. » Les Juifs étaient donc pour l'humanité tout entière comme la caste sacerdotale du culte de Jéhovah, le Dieu universel, qu'elle devait révéler au monde quand les temps en seraient venus, et auquel, en attendant ce grand jour, elle appelait tous ceux qui venaient au milieu d'elle. Les Hébreux, en effet, accueillaient l'étranger qui voulait vivre sous leur loi; et ce droit de cité dont les républiques anciennes étaient si avares, ils le donnaient à qui croyait comme eux.

Le premier but de Moïse fut de sauver à tout prix ce dogme de l'unité de Dieu et de sa providence. C'est pour cela qu'au lieu de conduire les Hébreux droit à la terre de Cha-

1. *Deutéronome*, VI, 5; et X, 12.
2. *Genèse*, XXI, 25; *Deutér.*, IV.
3. *Nombres*, XVI, 20; et XXVII, 16.
4. *Deutéronome*, IV, 6; XIV, 2; et *Exode*, XIX, 6.

naan, au pays de leurs pères, il les mena au désert et les y retint quarante ans, pour qu'ils y oubliassent l'Égypte et ses superstitions, pour que dans cette terre aride et nue ils revinssent au Dieu d'Abraham et de Job, au Dieu que Jéthro, le prêtre de Madian, adorait avec son peuple, à l'extrémité de la presqu'île, au pied de l'Horeb et du Sinaï.

Pureté du culte; sacerdoce sans pouvoir politique.

Afin d'enchaîner les Israélites à cette grande et sainte croyance, par un culte moral et pur, il multiplia les rites et les formalités. Mais ces prescriptions sans nombre devaient être comme mille liens qui, isolés, se seraient aisément brisés, qui, réunis, ne rompirent même pas sous le poids des siècles et des plus affreuses calamités.

Dans cette législation, trois choses : Dieu, la loi, le peuple; la loi, qui détermine ce qu'il faut penser et ce qu'il faut faire : au-dessous, les citoyens, tous égaux, tous libres[1], partant tous responsables; au-dessus, Dieu, qui punit et qui récompense, suivant qu'on reste fidèle ou qu'on désobéit à la loi, sa parole incarnée. Pour guider le peuple dans l'accomplissement de ses devoirs, un dogme simple que tous comprennent, un culte pur auquel tous participent dans la même mesure, sous la direction d'une classe vouée au service de l'autel, mais retenue dans la pauvreté, ce qui l'empêche de s'élever jamais au despotisme.

Égalité de tous devant Dieu et devant la loi.

C'est en effet, malgré l'apparente complication de la loi, le régime patriarcal qui règne encore dans cette société. Le peuple hébreu ne forme qu'une grande famille dont Jéhovah est le père; et c'est par là que s'explique ce mélange

1. La loi mosaïque, qui n'a pas formellement dégagé le dogme de l'immortalité de l'âme ni celui des peines et des récompenses à venir, ne sacrifie pas du moins la liberté de l'homme à la prescience divine. « Choisis, dit Moïse, entre la vie et les biens d'une part, entre la mort et les maux de l'autre; tu auras les premiers si tu suis les commandements du Seigneur, les seconds si tu les oublies. » *Deutéronome*, XXX, 15-20.

d'autorité absolue dans les chefs que Dieu choisit et anime de son esprit, et de liberté, d'égalité dans les citoyens, tous fils du même père, tous enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Dieu, le vrai, le seul chef d'Israël, est présent dans le tabernacle, et de là sortent ses oracles par la bouche d'un grand prêtre héréditaire. Cependant le gouvernement n'est pas théocratique, parce que si les lévites sont les intermédiaires habituels entre le peuple et Jéhovah, ils ne le sont qu'au nom d'une loi connue de tous et qui ne leur confère aucun privilége politique, pas même un costume différent de celui du reste du peuple[1]. Dispersés dans tout Israël, réduits à la possession de quarante-huit villages, ils ne sont pas comme les prêtres de l'Égypte et de l'Inde seuls dépositaires de la doctrine religieuse, de la science et des arts[2]. Ils n'ont pas comme eux d'immenses propriétés qui leur donnent encore la richesse et l'indépendance; en un mot, ils ne forment véritablement pas une caste sacerdotale, telle du moins qu'en eurent les pays où une race conquérante se superposa à une race conquise[3].

L'esprit d'égalité qui règne dans tout le droit mosaïque ouvre d'ailleurs le temple au dernier d'Israël comme il ouvrira au plus obscur citoyen l'accès des plus hautes charges. Trois fois chaque année tous les Hébreux devaient comparaître par-devant Jéhovah, visiter son sanctuaire et immoler des victimes. Ici donc le chef de famille communique directement avec Dieu, non-seulement par la prière, mais par les sacrifices qu'il fait accomplir en son nom, que souvent il accomplit lui-même.

Pour les affaires importantes, le grand prêtre consulte le

1. Les prêtres seuls avaient un costume particulier.

2. Les lévites eurent si peu le monopole même de l'enseignement religieux, qu'à côté d'eux s'élevèrent les écoles libres des prophètes qui exercèrent une si grande influence sur la religion et sur l'État. Dès le temps de Moïse, les soixante-dix anciens prophétisent. Quelques Hébreux s'en scandalisaient. « Plût à Dieu, répond le législateur, que tout le peuple prophétisât. »

3. En Égypte, le prêtre seul était circoncis; en souvenir de leur origine fraternelle et de leur égalité devant Dieu et devant la loi, tous les Juifs portaient ce signe.

Seigneur, mais ce n'est pas lui qui exécute les ordres de Jéhovah. Le pouvoir politique est séparé de l'autorité religieuse, car les mains qui tiennent l'encensoir ne peuvent tenir le glaive. Moïse lui-même abdique l'autorité militaire; il prie, Josué combat.

Retour périodique à l'égalité des fortunes.

Après la conservation du dogme de l'unité divine et l'établissement d'un culte qui repousse à la fois le despotisme sacerdotal et les impuretés religieuses de Memphis et de Babylone, le principal objet des lois de Moïse est de faire passer les Hébreux de la vie nomade à la vie sédentaire, des mœurs pastorales aux mœurs agricoles. Il a garanti la foi de son peuple, il veut aussi assurer son bien-être; au lieu du désert, il lui donnera pour demeure la terre de Chanaan, l'héritage de ses premiers pères. Ici Moïse paraît peut-être plus grand encore. Par l'établissement de l'année sabbatique et du jubilé, en rendant au bout d'un certain nombre d'années la liberté à l'esclave, la créance au débiteur, la terre à son premier possesseur, il maintenait l'égalité primitive et il empêchait la formation de cette plèbe affamée qui troubla de tant d'orages la vie des anciennes républiques.

Esprit de charité.

De cette égalité que Moïse conserve comme le plus précieux héritage des anciens jours, il ne veut pas qu'il naisse un esprit d'égoïsme et d'orgueil, mais de fraternité et d'amour. « Aimez-vous, leur dit-il, les uns les autres; aimez votre prochain comme vous-même. » Plus tard, Tobie dira : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. » Et le *Pentateuque* explique longuement ce qu'on ne doit pas faire à autrui. « Point de haine; s'il arrive un démêlé, qu'une explication franche le termine (*Lév.*, v, 17); point de calomnie, ni de vengeance (*ibid.*, 16 et 18), au contraire il fait rendre le bien pour le mal (*Exod.*, XXIII, 4 et 5). Cette morale ne s'applique pas seulement d'Hébreu à Hébreu, elle doit exister aussi dans les rapports avec

l'étranger, et la charité s'étend à l'esclave, aux bêtes même, qu'il faut soulager et ne point charger d'inutiles entraves. J'ai cité plus haut (p. 51) ces admirables préceptes, et assurément l'on ne peut trop s'étonner que le législateur inexorable et terrible du mont Sinaï, auprès de qui toute grandeur humaine s'efface, ait eu cette ingénieuse charité, cette douceur de femme et d'enfant, tant de cœur avec tant de génie. Il y a là déjà un souffle du christianisme.

L'ancienne loi n'est pas animée, comme la loi nouvelle, de l'ardeur du prosélytisme; elle ne demande pas à se répandre sur le monde, mais elle accueille quiconque vient s'asseoir à son foyer; elle ne repousse que les faux dieux et leurs adorateurs. Pour l'étranger qui vit au milieu du peuple, il peut assister aux lectures solennelles du livre de Moïse, et le lévite partagera avec lui la dîme qu'il reçoit d'Israël.

Ainsi, dans cette société, l'étranger n'est pas un ennemi[1], comme dans les autres États de l'ancien monde; l'esclave est encore un homme[2] et la femme est assise dignement à côté du chef de la famille et entourée des mêmes respects. Tout ce que l'antiquité abaisse et repousse, la loi mosaïque le relève. Remarquons encore qu'en faisant un article de foi de cette tradition que l'homme avait été formé à l'image de Dieu, Moïse avait obligé son peuple à tendre sans cesse par la pureté, la justice et la bonté à se rapprocher de son divin modèle. Pour la première fois la vraie morale avait été créée.

Absence de gouvernement.

Malheureusement Moïse n'acheva pas son œuvre. Il ne put établir lui-même son peuple dans la terre de Chanaan dont

1. Aussi y accouraient-ils en foule. Quand Salomon entreprit ses grands travaux, il leva, parmi les étrangers établis dans le pays, cent cinquante-trois mille six cents ouvriers (*Paralip.*, II, II, 17).

2. Il prenait sa part de toutes les fêtes religieuses; il partageait les repas des dîmes, et il était admis à manger l'agneau pascal avec les autres membres de la famille, quand il s'était fait circoncire (*Deutéronome*, XII, 12; *Exode*, XII, 44).

il eût chassé ou asservi les anciens habitants qui tant de fois parvinrent à assujettir et à corrompre Israël. Il ne donna pas non plus aux tribus une organisation politique qui les eût mises en état d'achever promptement la conquête de tout le pays. Ce que Moïse ne fit pas, nul après lui, durant quatre siècles, ne le tenta. Les ministres du culte restèrent immuables comme la loi qu'ils expliquaient et conservaient, et le peuple accepta docilement dans les affaires religieuses le gouvernement de ses prêtres; mais, fidèle aux traditions de la vie patriarcale, il repoussa, dans ses affaires civiles, l'intervention d'un gouvernement central. Comme au désert, et malgré la présence de tant d'ennemis, chaque famille continua d'obéir à son chef, chaque tribu ne reconnut que son prince; seulement pour les questions d'intérêt général et pour l'administration de la justice le peuple conserva le conseil des soixante-dix anciens et les juges institués au mont Sinaï.

Les douze tribus d'Israël vont donc former une sorte de république fédérative, dont l'unique lien sera le culte commun de Jéhovah, c'est-à-dire la soumission à la loi mosaïque interprétée par les lévites dans toutes les tribus, et gardée par le grand prêtre. Mais entourés d'ennemis et sans union entre eux, les Juifs ne pourront éviter les malheurs qui frappent toujours les peuples divisés; c'est alors que s'élèveront des hommes forts et vaillants qui les délivreront de la servitude et qui, au nom de leurs services et de leur gloire, commanderont à une ou à plusieurs tribus, quelquefois au peuple entier, c'est-à-dire qui conduiront l'armée en temps de guerre, et qui, durant la paix, assis sous un chêne, au bord du chemin, rendront la justice à ceux qui viendront la demander.

Les Juifs détournés de la philosophie, des sciences et des arts grandeur de leur poésie.

La législation mosaïque a marqué le caractère du peuple juif d'une ineffaçable empreinte. C'est à elle que ce peuple doit le rôle qu'il a joué dans l'histoire du monde. Il ne pré-

sente pas à la reconnaissance de la postérité ses découvertes dans les sciences, dans la philosophie, dans les arts. Il n'a qu'une chose et elle suffit à sa gloire : sa morale et son dogme. Qu'avait-il besoin de demander à la sagesse humaine ce qu'il devait penser sur Dieu et sur le monde? Dans Israël tous croyaient, et de plus, de l'esclave au grand prêtre, tous croyaient la même chose. La Genèse leur racontait la création; Job et Moïse leur avaient dit ce qu'était Dieu, ce qu'ils étaient eux-mêmes; tout leur était expliqué dans leurs livres; pourquoi chercher ailleurs?

Ils ne firent rien pour les sciences puisqu'ils n'avaient pas l'esprit philosophique, c'est-à-dire l'esprit de recherche et d'examen. Ils ne firent rien pour les arts, puisqu'ils ne devaient avoir qu'un seul temple et que le plus puissant mobile du développement de l'art, le droit de créer des images sensibles de la Divinité, leur était refusé[1]. Ils n'eurent pas d'industrie, car l'industrie suppose une culture scientifique; pas de commerce, car Tyr avait pris sur eux trop d'avance, et puis c'est là le luxe des États prospères, dont la vie trop pleine déborde et se répand au loin; et les Juifs eurent déjà assez à faire que de vivre misérablement au milieu de tant d'ennemis. Mais il y a une chose que ce peuple traita admirablement bien, la poésie. Bien qu'il ne nous reste que la plus faible partie, peut-être, des anciens livres hébreux, nous en avons assez cependant pour pouvoir dire qu'aucune nation n'a une littérature poétique plus riche, plus grandiose, parce que nulle autre n'allia jamais si étroitement ces deux nobles idées, Dieu et la patrie. Et comme la source qui s'échappe du rocher d'Horeb frappé par Moïse, c'est du Sinaï que coule ce grand fleuve de la poésie hébraïque. Le législateur de ce peuple est aussi son premier poëte; sa loi est sa plus vive et sa meilleure inspiration.

1. Josèphe dit, *B. J.* II, 13, nos lois défendent expressément de mettre dans nos villes aucune figure d'hommes ou d'animaux.

CHAPITRE V.

LE SÉJOUR DANS LE DÉSERT.

LE DÉPART DU SINAÏ. — LES SOIXANTE-DIX ANCIENS. — ESPIONS ENVOYÉS DANS LA TERRE PROMISE. — LES HÉBREUX VAINCUS SE REJETTENT DANS LE DÉSERT. — RÉVOLTES CONTRE MOÏSE. — SECONDE TENTATIVE POUR ENTRER DANS LA TERRE PROMISE. — VICTOIRES SUR LES AMORRHÉENS ET LES MOABITES. — BALAAM. — DERNIERS JOURS DE MOÏSE.

Le départ du Sinaï.

Cependant la nuée lumineuse couvrait toujours le sanctuaire. Enfin, au vingtième jour du second mois de la seconde année, elle s'éleva et les trompettes sacrées annoncèrent le départ. Moïse dirigeait ce grand mouvement, et consacrant par la prière chaque départ et chaque station, il disait quand l'arche partait : « Lève-toi, ô Éternel ! et tes ennemis dispersés s'enfuiront devant toi, » et quand elle s'arrêtait : « Retourne, ô Éternel, aux 10 000 milliers d'Israël ! »

Les soixante-dix anciens.

Plus d'une fois encore, pendant cette nouvelle marche au travers du désert, Moïse entendit les clameurs séditieuses de son peuple qui, rebuté par les fatigues et dégoûté de la manne, regrettait l'abondance dont il jouissait en Égypte, dans cette maison de servitude. Dieu permit à Moïse de partager ce fardeau avec 70 des plus anciens d'Israël, qui reçurent une part de la sagesse dont il était rempli, et qui l'aidèrent dans les circonstances difficiles; mais le peuple fut en même temps puni de ses murmures. Un vent du sud ayant amené une immense quantité de cailles, tous en mangèrent avidement, et beaucoup périrent. Ce lieu fut appelé *les sépulcres de concupiscence.* La sœur même d'Aaron, Marie, avait osé médire de Moïse : une lèpre honteuse qui la couvrit durant sept jours, montra sa faute et son expiation.

Espions envoyés dans la terre promise.

Quand Israël eut dressé ses tentes à Kadès dans le désert de Pharaon, au midi du pays de Chanaan, Moïse envoya douze espions, un de chaque tribu, pour reconnaître le pays. Au bout de 40 jours, ils revinrent et racontèrent des choses merveilleuses sur la fertilité de cette terre, depuis si longtemps promise à leurs pères, montrant, en signe de leur véracité, une grappe de raisin que deux hommes pouvaient à peine porter[1]. Mais tous, à l'exception de Caleb et de Josué, parlèrent avec effroi de la taille et du courage des habitants. « Ces hommes sont forts, disaient-ils, et auprès de ces fils d'Énach, race de géants, nous paraissions comme des sauterelles. » A ces paroles de mensonge, les Hébreux poussèrent des gémissements et voulurent se choisir un chef pour retourner en Égypte. Josué et Caleb, qui s'élevaient avec force contre les récits de leurs compagnons, faillirent être lapidés. Pour la seconde fois, l'Éternel résolut d'anéantir Israël, et de donner à Moïse une autre nation plus puissante et plus nombreuse. Pour la seconde fois aussi, Moïse, par ses prières touchantes, fléchit Jéhovah. « J'ai pardonné à ta prière, lui dit le Seigneur; toutefois comme il est vrai que je suis le Dieu vivant, je jure que les hommes qui, après avoir vu ma gloire et les signes que j'ai faits, ne m'ont point écouté, ne verront jamais le pays que j'ai promis à leurs ancêtres; leurs corps tomberont en pourriture dans le désert, et leurs enfants y seront errants et vagabonds pendant 40 ans, jusqu'à ce que les cadavres de leurs pères y soient consumés; mais Caleb et Josué verront ce pays, et j'y con-

1. « La Galilée serait un paradis si elle était habitée par un peuple industrieux. On y voit des ceps de vigne qui ont un à deux pieds de diamètre, et qui forment avec leurs branches de vastes salles de verdure. Une seule grappe de raisin, longue de deux à trois pieds, suffit, avec de l'eau et du pain, au souper d'une famille entière.... La vigne produit ici (dans le Liban) des grappes énormes, dont chaque raisin a la grosseur d'une prune. » (Maltebrun, *Précis de géogr.*, t. VIII, p. 208, d'après Schulze dans Paulin, *Coll. de Voy*. VI, 262.)

duirai les petits-enfants de ce peuple. Maintenant donc retournez vers la mer Rouge, car Amalec et le Chananéen habitent ces vallées. »

Les Hébreux vaincus se rejettent dans le désert.

Passant du découragement à la confiance, les Hébreux voulurent, malgré Moïse, entreprendre aussitôt la conquête du pays de Chanaan; mais vaincus par les Amalécites et poursuivis jusqu'à Horma, ils rentrèrent au désert où, pendant 38 années qu'ils y restèrent encore, Moïse eut à lutter sans cesse contre leur indocilité et contre son propre découragement.

« Seigneur, disait-il, toi seul es notre refuge; tu es plus que les montagnes, plus ancien que la terre, plus ancien que le monde; tu es de toute éternité.

« Tu fais retourner l'homme en poussière, et tu dis : Générations nouvelles, paraissez, car mille ans sont pour toi ce que fut le jour d'hier, ce que sont les heures d'une nuit.

« L'homme est comme l'herbe des champs; au matin elle fleurit, le soir elle se dessèche et tombe.

« Les jours de la vie humaine sont de soixante-dix ans; la plus longue va jusqu'à quatre-vingts; mais toute sa durée n'est que travail et douleur. Elle passe rapidement, elle a passé, déjà nous ne sommes plus.

« O Jéhovah! instruis nos cœurs dans la sagesse; reviens à nous! Ah, que ton courroux est long! Ne seras-tu donc pas touché de miséricorde pour tes serviteurs?

« Donne-nous, Seigneur, un peu de joie pour tant de jours passés dans l'abaissement, pour tant d'années qui n'ont vu que malheurs!

« Jette sur nous, jette sur tes œuvres un regard favorable et dirige dans leur voie les fils de tes serviteurs[1]. »

1. Psaume xc, attribué à Moïse.

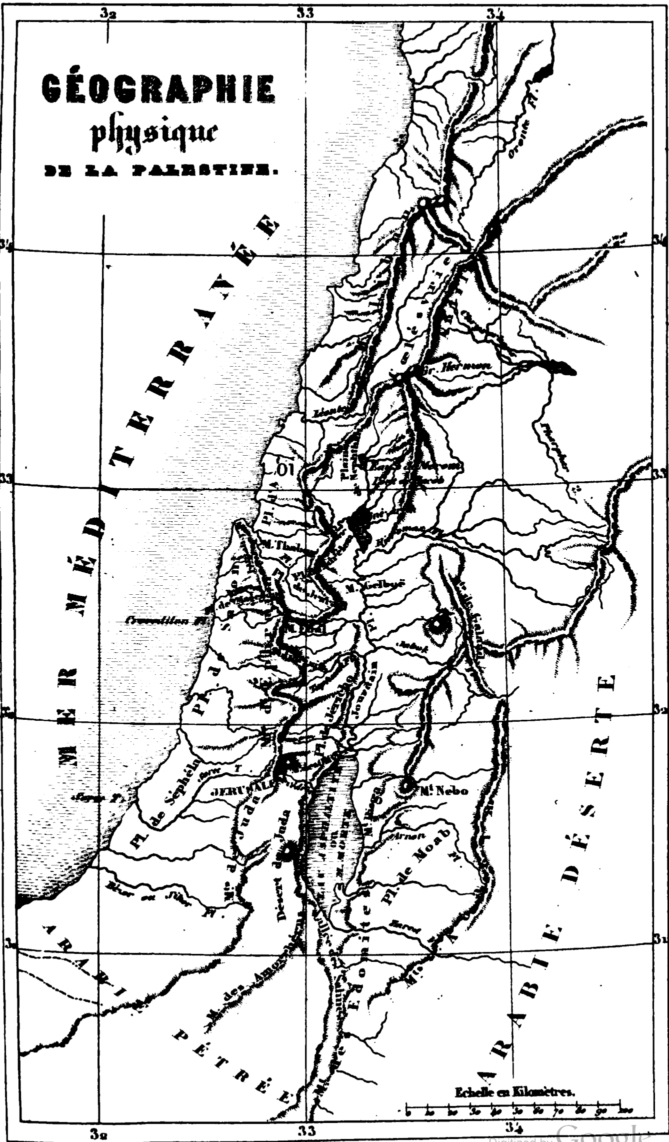
Révoltes contre Moïse.

Des désordres, des révoltes éclatèrent plusieurs fois ; le législateur réprima avec une impitoyable sévérité ces premières infractions à la loi. Ainsi il fit traîner au supplice et lapider deux hommes dont l'un avait oublié cette parole : « Tu ne proféreras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu ; » et l'autre avait profané par une œuvre servile le jour du sabbat.

Coré, Dathan et Abiron s'élevèrent contre Moïse et contre son frère, leur contestant le pouvoir : la terre, entr'ouverte sous leurs pieds, les engloutit, et le feu du ciel consuma 250 hommes du parti des rebelles. Leur mort fit éclater de nouveaux troubles. Dès le lendemain on s'éleva contre Moïse et Aaron, en criant : « Vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel ; » au même instant la nuée divine descendit sur le tabernacle, et une pluie mortelle frappa le peuple ; déjà les séditieux tombaient consumés par un feu dévorant ; Aaron supplia le Seigneur, et le fléau cessa. Le sacerdoce d'Aaron fut confirmé aux yeux d'Israël par un miracle : de douze baguettes, choisies pour représenter les douze tribus, celle d'Aaron de la tribu de Lévi fleurit seule, et donna des feuilles, des fleurs et des amandes : « A ce signe, avait dit le Seigneur, vous connaîtrez mon élu. » Pour en consacrer le souvenir, Moïse voulut que la branche fleurie d'Aaron fût déposée dans l'arche d'alliance auprès des tables de la loi.

Cependant la génération sortie d'Égypte disparaissait peu à peu. Après 33 campements, Moïse arriva au commencement de la quarantième année à Kadès, dans le désert de Sin, non loin du lieu où il s'était arrêté déjà dans sa première tentative pour entrer dans la terre promise.

Le manque d'eau excita une nouvelle révolte. Comme au mont Horeb, Moïse, en frappant un rocher de sa baguette, fit jaillir une source abondante; mais son frère et lui, ils avaient un instant douté de ce miracle, malgré la promesse divine, et Dieu lui dit : « Toi et ton frère vous n'avez point cru en moi, aussi vous n'entrerez point dans la terre que je donnerai à votre peuple, et cette parole s'accomplit rapide-


GÉOGRAPHIE
physique
DE LA PALESTINE.
MER MÉDITERRANÉE
ARABIE DÉSERTE
ARABIE PÉTRÉE
Gr. Hermon
M. Thabor
M. Gelboë
Mt. Nebo
Pl. de Moab
Pl. de Séphéla
JERUSALEM
Désert de Juda
Jourdain
Arnon
Echelle en Kilomètres.
32
33
34
31

ment pour Aaron ; car il ne tarda pas à mourir sur la montagne de Hor. Éléazar, son fils, lui succéda comme grand prêtre.

Seconde tentative pour entrer dans la terre promise.

Cependant, pour arriver jusqu'à la terre de Chanaan, il fallait traverser le pays des Iduméens; mais le roi d'Édom refusa le passage, et Moïse, afin de ne pas engager une guerre sacrilége avec un peuple puissant, descendu, comme les Israélites, d'Abraham, recula dans le désert, mais après avoir montré la force de son peuple par une victoire sur un roi chananéen qui était venu l'attaquer.

Pour tourner l'Idumée, ils redescendirent jusqu'à l'extrémité du golfe Élanitique; les Hébreux perdirent encore une fois courage en voyant reculer le terme de leurs courses au désert. Une nouvelle révolte allait éclater quand tout à coup sortirent du sable des serpents venimeux dont la morsure brûlante donnait la mort; frappés d'épouvante, les révoltés implorèrent la protection de leur chef qui reçut l'ordre de dresser dans le camp un serpent d'airain; quiconque le regardait avec foi, après avoir été blessé, était aussitôt guéri.

Victoires sur les Amorrhéens et les Moabites.

Des bords de la mer Rouge, ils remontèrent à l'orient vers le pays des Moab, traversèrent le torrent de Zared et vinrent camper sur la rive gauche de l'Arnon, qui sépare les Amorrhéens et les Moabites. Là, ils furent obligés de combattre deux princes puissants : Séhon, roi des Amorrhéens, et le géant Og, roi de Basan, qui occupaient la rive orientale du Jourdain depuis l'Arnon jusqu'à la montagne d'Hermon. Une double victoire remportée à Jassa sur Séhon et à Édraï sur Og les rendit maîtres de cette partie du pays, dont tous les habitants furent exterminés. « Un feu est sorti de Hesbon, chantait Israël, une flamme est sortie de Séhon, elle a dévoré les montagnes de Moab et les habitants des hauts lieux de l'Arnon.

« Malheur à toi, Moab! et toi, peuple de Kémos, tu es perdu! tes enfants se sont enfuis, tes filles sont devenues les captives de Séhon et des Amorrhéens!

« Mais leur joug a été brisé, car de Hesbon jusqu'à Desbon nous avons tout détruit. Nous avons tout ravagé jusqu'à Nophah! nous avons tout ravagé jusqu'à Médéba! »

Balaam.

Balac, roi de Moab et de Madian, recourut à diverses armes : il appela près de lui, pour maudire Israël, Balaam, devin et prophète d'un grand renom. Séduit par les riches présents du roi, Balaam monta sur son ânesse et se mit en chemin. Mais, dans une gorge étroite, un ange tenant une épée nue à la main, se présente au-devant de l'âne qui recule effrayé. Balaam, pour qui l'ange était invisible, presse en vain et frappe sa monture. « Pourquoi me frapper? » dit une voix qui paraît sortir de la bouche de l'âne, « ne t'ai-je pas toujours fidèlement servi? » et en même temps les yeux de Balaam s'ouvrirent; il vit l'ange et se prosterna à ses pieds. « Poursuis ton chemin, lui dit le messager du Très-Haut, va, mais tu ne diras que ce qui te sera inspiré. » Balaam, arrivé près de Balac et conduit sur les hauts lieux consacrés à Baal, y fit élever sept autels sur chacun desquels il immola un veau et un bélier; puis, saisi de l'esprit de Dieu, il s'écria : « Balac m'a fait venir d'Aram, le roi de Moab m'a appelé des montagnes de l'orient. Viens, m'a-t-il dit, maudis Jacob, viens et lance l'anathème sur Israël. Comment lancerais-je l'anathème sur celui que Dieu n'a pas réprouvé? De la cime des monts je contemple ces tribus; du haut des collines je les vois et les comprends; le voilà donc ce peuple qui demeure seul au milieu des nations! Ah! qui dira le nombre des enfants d'Israël? — Que fais-tu? s'écria Balac, je t'ai appelé pour maudire, et voilà que tu bénis! »

Il espéra que l'esprit de Dieu ne le suivrait point, et il le conduisit sur une autre montagne; mais Balaam s'écria encore : « Le Seigneur m'a conduit ici pour bénir; Jéhovah,

son Dieu, qui l'a tiré d'Égypte, est avec lui. Regarde ce peuple : comme un lionceau il se lève, comme le lion il se dresse; il ne se recouche point qu'il n'ait dévoré sa proie. »

Du sommet de la montagne de Phogor, où Balac voulut aussi le conduire, Balaam découvrit tout le camp d'Israël, et s'écria dans un transport divin : « Que tes tentes sont belles, ô Jacob! que tes demeures sont brillantes, ô Israël! Elles semblent une forêt touffue, un jardin de délices près d'un fleuve, un bois de cèdres au bord des eaux. Que bénis soient ceux qui te bénissent, et que quiconque te maudira soit maudit! Une étoile sortira de Jacob; un homme s'élèvera dans Israël; il brisera les chefs de Moab; il écrasera les enfants de Jetri. L'Idumée deviendra son domaine; l'héritage de Séir passera en ses mains. Amalec, toi, le premier des peuples, la destruction sera ton partage. »

Balaam n'avait pu maudire, mais il donna à Balac un conseil perfide, et bientôt tout Israël, séduit par l'impureté des filles de Moab et de Madian, retomba dans l'idolâtrie, et le Seigneur fit périr vingt-quatre mille coupables. L'acte de Phinéès, fils d'Éléazar, qui poignarda ensemble un Hébreu et une femme madianite, apaisa sa colère, mais l'anathème fut prononcé contre ces peuples corrompus, et mille hommes de chaque tribu, envoyés contre eux, incendièrent les villes, passèrent les habitants au fil de l'épée, et dévastèrent le pays. Cinq rois, et avec eux Balaam, périrent dans ce massacre.

Derniers jours de Moïse.

Après cette sanglante exécution, Moïse fit faire un second dénombrement d'Israël, et l'on reconnut que la menace du Seigneur était accomplie ; la génération sortie d'Égypte n'existait plus ; le terme marqué aux courses du peuple approchait. Moïse, averti de sa fin prochaine, choisit par l'ordre de Dieu Josué, fils de Nun, pour lui succéder. Il le présenta au peuple et au pontife; il lui imposa les mains et lui donna une partie de sa sagesse, pour que le peuple eût confiance en lui.

Moïse permit ensuite aux deux tribus de Gad et de Ruben

et à la demi-tribu de Manassé, qui possédaient de nombreux troupeaux, de s'établir dans les plaines de Jazer et de Galaad à l'orient du Jourdain; mais elles devaient aider leurs frères à conquérir la terre promise. Le législateur avait fixé d'avance la limite des pays dont Israël pouvait s'emparer, et prévenu ainsi les discordes qu'aurait fait naître le partage. Craignant aussi pour son peuple le contact des idolâtres de la terre de Chanaan, il leur commanda de les exterminer tous jusqu'au dernier. « Vous renverserez leurs tours, leurs idoles et leurs statues. Si vous ne les exterminez, ils vous seront comme un clou dans l'œil, comme une flèche dans le côté. Qu'ils périssent ou vous payent tribut. »

Deux mois devaient s'écouler encore avant l'accomplissement des quarante années de pèlerinage au désert. Moïse les employa à donner ses dernières instructions. Il raconta tous les bienfaits du Seigneur depuis la sortie d'Égypte, et sa juste sévérité contre ceux qui avaient offensé son saint nom; il rappela les lois promulguées sur le Sinaï, les rites des sacrifices, les fêtes du culte, les prescriptions morales du *Décalogue*, l'amour du prochain, de la vérité et de la justice, les peines portées contre l'idolâtrie, et l'anathème dont le Seigneur avait frappé les nations chananéennes. Toutes ces recommandations formèrent le livre du *Deutéronome* ou de la loi répétée. Après l'avoir lu au peuple, il le donna aux enfants de Lévi qui portaient l'arche d'alliance et à tous les anciens d'Israël, en leur disant : « Tous les sept ans, quand sera venue l'année de rémission et le temps de la fête des Tabernacles, les fils d'Israël s'assembleront devant le Seigneur, les hommes et les femmes, les petits enfants et les étrangers qui se trouveront dans vos villes, et alors vous lirez les paroles de cette loi, afin que tous l'écoutent et l'apprennent[1]. » Puis il appela Josué, lui donna ses derniers

1. « A chaque moment, dit Bossuet (*Disc. sur l'hist. univ.*, part. II, chap. III), à chaque moment on avait besoin de la loi pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout

conseils, et, se sentant plus près encore du terme de sa carrière, il composa un cantique plein de la grandeur de sa foi et de son génie :

« Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille; que mes paroles soient comme la pluie du ciel qui tombe sur la terre aride, comme l'eau sur la plante desséchée, comme la rosée sur le grain qu'elle féconde, car je vais célébrer Jéhovah!

« Les œuvres de Dieu sont parfaites; toutes ses voies sont pleines d'équité. Cependant ils ont péché contre lui. Est-ce ainsi, peuple insensé, que tu témoignes ta reconnaissance au Seigneur? N'est-ce pas lui ton père, ton créateur et ton maître?

« Il t'avait choisi pour être à lui ; il avait pris Jacob pour son partage. Comme l'aigle défend son nid et instruit ses

ce qui regarde les mœurs. Il n'y avait point d'autre livre où on étudiait les préceptes de la bonne vie. Il fallait le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'était là que les enfants apprenaient à lire. La seule règle d'éducation qui était donnée à leurs parents, était de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvait les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devait être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun devait en faire en particulier, on en faisait tous les sept ans dans l'année solennelle de la rémission et du repos une lecture publique, et comme une nouvelle publication, à la fête des Tabernacles, où tout le peuple était assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer auprès de l'arche l'original de la loi. Mais de peur que, dans la suite des temps, elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couraient parmi le peuple, on en faisait des exemplaires authentiques qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenaient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avait bien prévu que ce peuple voudrait enfin avoir des rois comme tous les autres), les rois, dis-je, étaient obligés, par une loi expresse du *Deutéronome*, à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent et le lussent toute leur vie. Les exemplaires, ainsi revus par autorité publique, étaient en singulière vénération à tout le peuple; on les regardait comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avait dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias, et peut-être était-ce l'original même que Moïse avait fait mettre auprès de l'arche, excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence. En un mot c'était un livre parfait qui apprenait au peuple de Dieu son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société. »

aiglons à prendre leur essor, le Seigneur, étendant ses ailes puissantes, t'a porté, peuple ingrat, et t'a conduit!

« Et maintenant, accablé de ses dons, ce peuple s'est éloigné de lui pour adorer des dieux que ses pères n'avaient pas connus. Le Seigneur l'a vu, il a été ému de colère, et il a dit : Je leur cacherai mon visage; la famine consumera cette race corrompue, et j'armerai contre eux la dent des bêtes fauves; l'épée leur ôtera leurs fils, l'épouvante troublera leurs cœurs; tous périront : les jeunes hommes et les vierges, l'enfant et le vieillard, et j'effacerai leur nom de la mémoire des hommes, à moins que je ne diffère ma vengeance pour que leurs ennemis, enivrés d'orgueil, ne s'écrient point : Ce n'est pas le Seigneur, c'est notre main puissante qui a fait tout cela.

« Ils seront punis cependant, mais Dieu prendra pitié de ses serviteurs quand il verra que la main de ceux qui les défendaient n'a plus de force et que leurs braves ont péri. Il dira : Où sont vos dieux et toute votre confiance? Comprenez maintenant que moi seul, *je suis*.

« C'est moi qui fais mourir et c'est moi qui fais vivre; c'est moi qui frappe et moi qui guéris. C'est moi qui vis éternellement.

« Qui pourrait se soustraire à mes coups? Mon glaive sera comme l'éclair. Quand le jugement s'accomplira, je veux que mes flèches s'enivrent de leur sang, que mon épée se rassasie de leur chair.

« Cieux, réjouissez-vous; anges du Seigneur, adorez votre maître; peuple, sois dans l'allégresse! car il vengera le sang de ses serviteurs. »

Enfin, semblable à Jacob qui avait béni sa famille au moment où elle commençait à devenir un peuple, Moïse prononça sur chaque tribu une bénédiction prophétique, et dès lors il ne songea plus qu'à mourir. Dieu n'avait pas voulu qu'il entrât dans la terre de promission.

« En vain, disait-il aux Hébreux, j'ai imploré la révocation de cette sentence, en vain j'ai demandé au Seigneur de permettre que je passe le fleuve et que je voie ce bon pays qui est au delà du Jourdain, et les riches montagnes du Liban; mais l'Éternel était irrité contre moi à cause de

vous; il ne m'exauça point. » Néanmoins il avait reçu la promesse qu'il verrait avant sa mort la patrie de son peuple. L'heure était venue; Moïse gravit donc le mont d'Abarim ou de Nébo, et de son sommet il contempla le pays réservé à son peuple, qui, avec ses montagnes, ses vallées fertiles et ses fleuves, semblait une fraîche oasis surgissant tout à coup du milieu des déserts. Ce fut en présence de ce magnifique spectacle que ses yeux se fermèrent. « Il mourut ainsi au pays de Moab à l'âge de cent vingt ans, par le commandement du Seigneur qui l'ensevelit dans la vallée de Phégor. Nul homme jusqu'à ce jour n'a connu le lieu où son corps repose. Les tribus le pleurèrent pendant trente jours, et après lui il ne s'éleva plus du milieu du peuple de prophète à qui le Seigneur parlât comme à lui face à face, ni qui ait fait tant de prodiges devant tout Israël. »

CHAPITRE VI.

DESCRIPTION DE LA PALESTINE[1].

MONTAGNES. — LE JOURDAIN ET LA MER MORTE. — STÉRILITÉ DES RÉGIONS DU SUD ET DU SUD-EST. — FÉCONDITÉ DE LA GALILÉE. — LES CÈDRES DU LIBAN.— HABITANTS DE LA TERRE DE CHANAAN AVANT L'ARRIVÉE DES HÉBREUX.

Montagnes.

Géographiquement la Palestine est une dépendance de la Syrie. On sait que les montagnes qui traversent cette province se divisent en deux chaînes : le *Liban*, qui regarde la Méditerranée, dont il ne s'éloigne jamais de plus de sept à huit lieues, et de l'autre côté de la vallée du Liban ou Cœlésyrie, l'*Antiliban*, que bordent à l'est les plaines de Damas, et qui se termine au sud par les hautes cimes du *Grand-*

1. Position astronomique, entre 32° et 34° 1/2 de longitude, et de 31° à 33° 1/2 de latitude. Sa longueur du nord au sud est de 236 kilomètres, sa largeur moyenne de 116, par conséquent sa surface de 27 376 kilomètres carrés, ou un peu plus de la moitié seulement de celle de la Suisse.

Hermon (Djebel-el-Cheik), limites septentrionales de la Palestine. Le Liban, dont quelques pics sont élevés de plus de 3250 mètres, atteint la limite des neiges perpétuelles. Aussi un poëte arabe disait-il qu'il a l'hiver sur sa tête, l'automne sur ses épaules, le printemps sur ses genoux et l'été à ses pieds. De nombreux cours d'eau descendent de son versant occidental et y entretiennent une riche végétation[1].

Le Liban couvre la région occidentale de nombreuses ramifications qui se groupent en montagnes isolées ou qui s'étendent en longues chaînes, dont l'une traverse le centre de la Judée sous le nom de *montagne d'Ephraïm* et de *monts de Juda*, et l'autre forme le *Carmel*, dont l'extrémité septentrionale s'avance au loin dans la mer (environ 500 mètres de haut). Le Carmel, couvert de vignes, d'oliviers et de gras pâturages, est célèbre par ses mille cascades, ses beautés pittoresques et les nombreuses grottes ou cavernes que la nature et les hommes ont creusées dans ses flancs[2]. Les groupes isolés sont le *Thabor* (Djebel Tour), « qui sort comme un immense bouquet de verdure de la plaine d'Esdrélon » et qui de sa cime, haute de 563 mètres, laisse découvrir à la fois la Méditerranée et la vallée du Jourdain[3]; les monts *Gelboë*, où Saül se tua; les monts *Ebal* et *Garizim*, séparés par la petite vallée de la *Vision*, le premier séjour d'Abraham dans la terre de Chanaan; le *Silo*, où l'arche demeura longtemps; le *Golgotha*, ou *Calvaire;* le mont des *Oliviers*, près de Jérusalem; la montagne de *Sion*, et celle de *Moria*, sur laquelle le temple fut construit; *la Quaran-*

1. En deux mois, deux voyageurs y ont recueilli onze cent quarante espèces de plantes.

2. Les montagnes calcaires de la Syrie renferment un grand nombre de grottes naturelles. Près de Damas se trouve une caverne qui pourrait renfermer quatre mille hommes. La Palestine en est pleine, et l'histoire sainte en parle sans cesse.

3. C'est sur le Thabor que Barac, d'après les ordres de Débora, rassembla son armée. C'est là aussi, suivant saint Jérôme, qu'eut lieu la Transfiguration de Jésus-Christ. Le sermon sur la montagne aurait été prononcé du haut d'une longue colline qui s'étend au pied du Thabor, et que les Arabes appellent Koroun-Hottein, les cornes de Hottein.

taine, où les traditions placent la scène de la Tentation de Jésus.

De l'Antiliban, ou plutôt du Grand-Hermon, descendent les monts de *Galaad*, qui prolongent le Jourdain sur sa rive gauche, et dont la partie septentrionale portait le nom de montagne de *Basan*. A ceux-ci succèdent, à l'orient du lac Asphaltite, les monts *Abarim*, auxquels appartiennent le *Nébo*, ou *Pisga*, sur lequel Moïse mourut, et le *Phogor*, d'où Balaam bénit Israël. Ces deux cimes s'élèvent non loin de l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte. Au sud-ouest et à l'ouest de cette mer, on trouve encore les *monts de Juda*, ou *des Amorites*, prolongation des monts d'Éphraïm, et remarquables par le grand nombre de grottes naturelles qu'ils renferment; plusieurs d'entre elles servirent d'asile à David dans sa fuite devant Saül.

Au pied de ces montagnes s'étendent quelques plaines arides ou fertiles selon qu'elles se trouvent à l'est ou à l'ouest des monts d'Éphraïm, au nord ou au sud de la Palestine. La plaine de *Saron*, qui se prolonge en face de la mer, depuis Joppé jusqu'au Carmel, est renommée pour l'élégante parure qui la recouvre au printemps, « alors que l'air y est embaumé du parfum des roses blanches et rouges, du narcisse, de l'anémone, des lis blancs et jaunes, des giroflées et d'une espèce d'immortelle très-odorante[1]. » Les plaines de *Zabulon*, de *Jesreel*[2], de *Nazareth* et de *Sepphoris*, sont aussi gracieuses que fécondes, et offrent pour la plupart ce singulier phénomène qu'elles renferment des collines à flancs, presque taillées à pic et aplaties sur leur sommet comme pour servir de citadelles imprenables. Mais dans le voisinage de la mer Morte les plaines ne sont plus que

1. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

2. Le voyageur Clarke compare cette plaine pour la fertilité aux riches districts du sud de l'Angleterre. C'est la même que celle d'Esdralon. Gédéon y battit les Madianites et les Amalécites, Achab, le roi de Syrie Ben-Hadad (près d'Aphek), et l'Égyptien Nécho, le roi Josias (près de Mageddo). La bataille du mont Thabor, où vingt-cinq mille Turcs furent battus en 1799 par trois mille Français, fut encore livrée dans cette plaine, où ont combattu tous les peuples qui se sont disputé la possession de la Palestine. Elle s'étend entre le Thabor, la montagne de Samarie, les monts Gelboë et le Carmel; le Kison la traverse.

d'affreuses solitudes comme *le désert de Juda*, à l'est d'Hébron. La plaine de *Séphéla*, dans le pays des Philistins, rappelle en de nombreux endroits la fertilité de la plaine de Saron, malgré le voisinage des sables de l'Arabie Pétrée. Dans les environs de Jérusalem, on trouvait les vallées de Réphaïm ou des Géants, de Josaphat et des fils d'Hennon.

Le Jourdain et la mer Morte.

La Palestine[1] n'a qu'un fleuve, le *Jourdain* (Scheira el Kebir), formé par la réunion des trois sources descendues du mont Hermon[2]. Après avoir traversé les eaux de *Mérom*[3] et la mer de *Cinnéroth* ou lac de *Génézareth*, qu'on nomme aussi *mer de Galilée* et *lac de Tibériade* (27 kilomètres de long sur moins de 7 de large), il coule dans la belle vallée d'*Aulon*, jusqu'à la mer Morte, où il se jette. Son cours est tout au plus de 160 à 180 kilomètres, sa largeur de 26 mètres, sa profondeur de 3 à 4 en été. Il ne reçoit que des torrents descendus des montagnes voisines, l'*Hiéromax* et le *Jacob*, sur la rive gauche, et le *Taphuah* sur la rive droite.

Dans la Méditerranée tombent le *Belus* sur les bords duquel les Phéniciens, dit-on, inventèrent le verre; le *Kison*, le *Kanah*, le *Sorec* ou *Bésor*, et le torrent d'Égypte; dans le *lac Asphaltite*, ou *mer Morte*, l'*Arnon*, le *Cédron* et le *Zared*. Ce lac, long de 88 kilomètres sur 22 à 26 de large, et d'un niveau très-inférieur à celui de la Méditerranée[4],

1. Ce nom ne s'appliquait primitivement qu'au pays des Philistins. Ce ne fut que très-tard, sous les Romains, qu'il désigna la Judée, connue des Hébreux seulement, sous les noms de *Terre de Chanaan*, *Terre promise*, *Pays d'Israël*, etc.

2. L'une des trois sources sort d'une grotte près de Banias (Cæsarea Philippi).

3. Josué battit près de ce marais Jabin, roi d'Hazor; le pont de Jacob est à un peu plus de 2 kilom. au-dessous de la sortie du fleuve, qui n'a encore là qu'une largeur de 11 mètres. Le marais de Mérom n'a que 10 kilom. de long sur 4 de large.

4. Schubert a trouvé que le niveau de la mer Morte était de 194 mètres, et celui du lac de Génézareth de 174 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

occupe le fond d'une immense dépression où les eaux du Jourdain se sont accumulées, après la grande catastrophe qui a arrêté leur ancien cours vers le golfe Élanitique, à travers la vallée des Salines[1]. Les eaux de la *mer Morte*, imprégnées de sel, tiennent encore en dissolution une quantité de sulfate de chaux, de magnésie et de soude, égale au quart de leur poids : aussi les vents ne peuvent-ils soulever ces eaux épaisses et lourdes[2], et sur leurs rives, que ne vient jamais battre la vague joyeuse, règne un silence de mort. « De loin elles paraissent d'un vert pâle, de près leur teinte devient bleuâtre ; lorsqu'on en prend dans le creux de la main, elles ont la couleur de l'huile. Cinquante pas avant que le Jourdain s'y jette, les eaux de celui-ci contractent un goût amer. L'asphalte, ou bitume de Judée, s'élève de temps à autre du fond du lac, flotte sur sa surface et est recueilli sur ses rivages. D'après la plupart des témoignages, il ne vit dans ce lac ni poissons, ni mollusques[3]; une vapeur malsaine s'en élève quelquefois; on n'aperçoit çà et là, aux environs, qu'un petit nombre d'arbres rabougris, et ses rives affreusement stériles ne retentissent des chants d'aucun oiseau. Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume ; le feu du ciel alluma ces matières combustibles, les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain. Les villes de Sodome, de Gomorrhe, et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie

1. Il n'est pas sûr que le Jourdain se soit jamais jeté dans la mer Rouge, car le capitaine Lallier a suivi en 1833 une chaîne de montagnes transversales, qui coupe les communications entre le lac Asphaltite et le golfe Élanitique.

2. La pesanteur de l'eau de la mer Morte est de 1,211, celle de l'eau douce étant de 1,000, ou de 1,240, comparée à l'eau distillée; elle surpasse donc celle de l'eau de mer de 0,014. Notes *ad Strab.*, XVI, 2.

3. Durant la nuit qu'il passa près de la mer Morte, M. de Chateaubriand entendit quelque bruit dans le lac, et les Bethléhemites lui dirent que ce bruit était causé par des légions de petits poissons qui sautaient hors de l'eau. Mais des poissons de la Méditerranée mis tout vivants dans de l'eau de la mer Morte, n'y vécurent qu'une demi-minute. On a cependant trouvé quelques coquillages sur ses bords.

de ce vaste incendie[1]. C'est ainsi que la géographie physique aime à concevoir les révolutions dont ces lieux, selon Moïse, ont dû être le théâtre[2]. »

Stérilité des régions du sud et du sud-est.

Les voyageurs nous ont rapporté sur la fertilité de la Palestine les récits les plus contradictoires, où cependant dominent les tableaux sinistres. Les uns et les autres sont vrais; seulement leurs auteurs, qui tous n'ont vu chacun qu'une petite partie du pays, ont eu le tort de généraliser leurs observations. Si l'on arrive par Jaffa, cette route de tous les pèlerins, on ne trouve que désolation et tristesse. « En s'approchant du centre de la Judée, dit M. de Chateaubriand, les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la végétation se retire et meurt, les mousses mêmes disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers.... Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines; c'est la triste Jérusalem. »

M. de Lamartine complète ce tableau : « L'aspect géné-

1. Les habitants, dit Maundrell, brûlent ces pierres comme du bois, *Voyage d'Alep*, p. 140.

2. Maltebrun, *Précis de géogr.*, VIII, 230. Les tremblements de terre sont assez fréquents en Syrie et en Palestine. Il y en eut un au temps du roi de Juda Ozias (Amos, I, 1); un autre, en 31 avant J. C., fit périr dix mille personnes en Judée (Josèphe, *Antiq.*, XV, 7); on en connaît d'autres en 315, 1105, 1114, 1127, 1202, 1759, et tout récemment en 1836. Les tremblements de terre agissent surtout dans la Galilée et sur la côte. Jérusalem en souffre peu, « Dieu est au milieu d'elle, dit le psaume 46, elle ne chancelle pas. » M. de Saulcy croit avoir retrouvé les vestiges des villes maudites. *Voyage autour de la mer Morte*, 2e vol., in-8, 1853.

ral des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots : Montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier ; auprès une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant, triste et seul, du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissent de loin sur la crête de Sion : voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond, où jamais le moindre nuage ne flotte et ne se colore de la pourpre du soir et du matin ; du côté de l'Arabie, un large gouffre descendant entre les montagnes noires, et conduisant les regards jusqu'aux flots éblouissants de la mer Morte, et à l'horizon violet les cimes des montagnes de Moab. »

Fécondité de la Galilée.

Mais la Palestine n'est pas tout entière « ce sentier de roche qui mène entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem. » Si, comme M. de Lamartine, on visite aussi la Galilée, c'est-à-dire le nord de la terre de Chanaan, alors on reconnaît la terre de Promission[1]. Entre le Carmel et le Liban, la route conduit aux plaines des tribus de Zabulon et d'Issachar, où tout se trouve réuni, la beauté des lieux et la prodigieuse fertilité du sol. « Après être sortis de Nazareth, en deux heures de marche, nous atteignons une série de petites vallées circulant gracieusement entre des monticules couverts

1. La fertilité des pays de montagnes dépend bien plus que celle des pays de plaines des travaux constants de l'homme. Les anciens habitants de la Palestine retenaient les terres sur les flancs des collines par des terrasses artificielles. Dès que ces soins cessent, les terres s'éboulent, et le roc reste à nu. Tacite disait de la Judée : « Terre fertile, où nos fruits abondent ; et, de plus, le palmier, l'arbre qui donne le baume, etc. » (*Hist.*, V, 6). Voyez les Recherches de l'abbé Guénée dans les Mém. de l'Académie des Insc., t. L, p. 142-246.

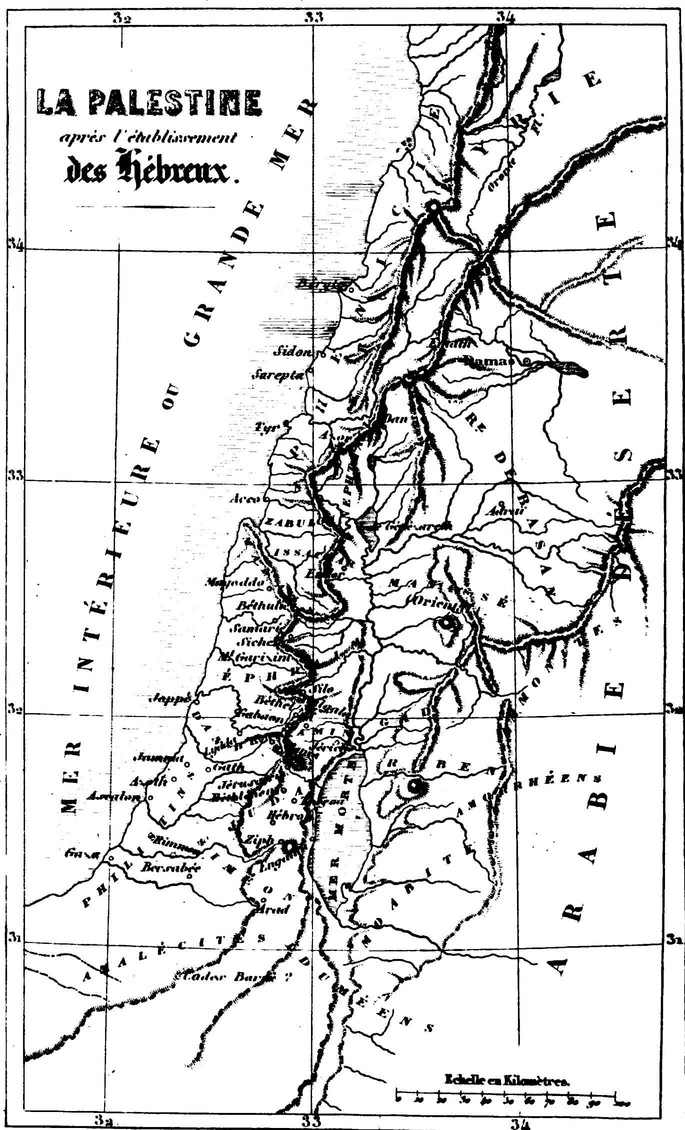
de belles forêts de chênes verts. Ces forêts séparent la plaine de Kaïpha du pays de Nazareth et du désert du mont Thabor. Le mont Carmel, chaîne élevée de montagnes qui part du cours du Jourdain et vient finir à pic sur la mer, commence à se dessiner sur notre gauche. Sa ligne, d'un vert sombre, se détache sur un ciel d'un bleu foncé, tout ondoyant de vapeurs chaudes, comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. Ses flancs ardus sont semés d'une forte et mâle végétation. C'est partout une couche fourrée d'arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes. Des roches grises, taillées par la nature en formes bizarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure, et réfléchissent les rayons éclatants du soleil. Voilà l'aspect que nous avions à perte de vue sur notre gauche; à nos pieds, les vallées que nous suivions descendaient en douces pentes, et commençaient à s'ouvrir sur la belle plaine de Kaïpha. Nous gravissions les derniers mamelons qui nous en séparaient et nous ne la perdions de vue un moment que pour la retrouver bientôt. Ces mamelons, entre la Palestine et la Syrie maritime, sont un des sites les plus doux et les plus solennels à la fois que nous ayons contemplés.

« Çà et là, les forêts de chênes abandonnées à leur seule végétation forment des clairières étendues, couvertes d'une pelouse aussi veloutée que dans nos prairies d'Occident; derrière, la cime du Thabor s'élève comme un majestueux autel couronné de guirlandes vertes dans un ciel de feu; plus loin, la cime bleue des monts de Gelboë et des collines de Samarie, tremble dans le vague de l'horizon. Le Carmel jette son rideau sombre à grands plis sur un des côtés de la scène, et le regard, en le suivant, arrive jusqu'à la mer qui termine tout, comme le ciel dans les beaux paysages. »

Et M. de Lamartine se laisse tellement séduire par cette belle nature qu'en quittant à regret ces lieux, il veut y revenir, il veut y ramener une colonie d'Europe.

N'accusons pas l'imagination du grand écrivain d'avoir trop embelli ces paysages, le savant parle comme le poëte [1].

1. Maltebrun, *Précis de géographie*, t. VIII, p. 222.


LA PALESTINE
après l'établissement
des Hébreux.
MER INTÉRIEURE OU GRANDE MER
Sidon
Sarepta
Tyr
Acco
Jappé
Jamnia
Gath
Azoth
Ascalon
Gaza
Bersabée
Béthulie
Sichem
Mt Garizim
Silo
Béthel
Gabaon
Jérusalem
Bethléem
Hébron
Ziph
Engaddi
Arad
Cades Barné ?
Dan
Damas
Gessur
Edrei
MER MORTE
AMALÉCITES
IDUMÉENS
AMORRHÉENS
MOABITES
ARABIE DÉSERTE
ARABIE
Echelle en Kilomètres.
32
33
34
31

« Le sol, composé d'un terrain sablonneux, s'élève de Jaffa vers les montagnes de la Judée, en formant quatre terrasses. Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals ; plus haut les vignes, les oliviers, les sycomores répondent aux soins du jardinier ; les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachmes et de térébinthes ; la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. Pierre Bélon compare la végétation de ces montagnes à celle de l'Ida en Crète. D'autres voyageurs ont dîné à l'ombre d'un citronnier de la grandeur d'un de nos forts chênes ; ils ont vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux. Le vin de Saint-Jean, près de Bethléhem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près de Jéricho, donnent de très-grands fruits et une huile très-fine. Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes en automne ; plusieurs arbres fruitiers sont continuellement chargés en même temps de fleurs et de fruits ; les mûriers, plantés en ligne dans les campagnes, sont enlacés de branches de vigne. Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si dans les montagnes elle est en toutes les saisons clair-semée, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la nature de tous les climats chauds et secs, mais encore à l'état de barbarie où sont plongés les habitants actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitants soutenaient les terres, les débris des citernes où ils recueillaient les eaux de pluie, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. Quels prodiges de fertilité ces soins n'ont-ils pas dû produire sous un soleil ardent où il ne faut qu'un peu d'eau pour vivifier les germes des végétaux ! Les rapports des anciens sur la fertilité de la Judée, recueillis par l'abbé Guénée, ne présentent donc aucune contradiction avec l'état présent des choses. « C'est précisé« ment, dit Bélon, le cas des îles de l'Archipel ; l'espace où à « présent on voit languir une centaine d'individus, en nour« rissait autrefois des milliers. » Moïse a pu dire que dans le pays de Chanaan il coulait du lait et du miel ; les trou-

peaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulents, et les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé qu'on voit quelquefois en découler. D'un autre côté, les anciens, et surtout les Hébreux, n'ont pas négligé de remarquer l'aridité de la chaîne centrale de la Judée et des déserts qui s'étendent à l'est de ces montagnes vers la mer Morte. Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux, voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu. Bélon avait déjà remarqué ce contraste entre les deux versants de la chaîne de Judée. »

Les cèdres du Liban.

Cette nature, tour à tour ingrate et féconde, pleine de luxe et de tristesse, a laissé son empreinte dans les chants des prophètes. C'est dans la grotte du jardin des Oliviers que Jérémie dictait ses *lamentations;* c'est sur les rives désolées du Cédron que s'élevait la voix plaintive du roi-prophète; c'étaient les neiges éternelles du Liban, ses cimes majestueuses, surtout ses cèdres séculaires, qui fournissaient à la poésie hébraïque ses plus riches, ses plus magnifiques images[1]. Les neiges sont restées, les cimes percent toujours la nue; mais les cèdres tombent un à un. Ceux qui portent encore le nom de *cèdres de Salomon*, s'élèvent sur un haut plateau du Liban, derrière Tripoli, à trois heures du village d'Éden. « Ces arbres, dit M. de Lamartine[2], sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés; l'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits; ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection.

1. « Le Liban présentait l'image de la force et de la majesté. Le Carmel offrait l'image de la grâce et de la beauté.... Salomon compare au premier la force et la dignité viriles, et au second les attraits de la femme.... Par une figure audacieuse, le Liban représente tout le peuple juif, l'état de l'Église, Jérusalem, le temple de Jérusalem, ou le roi même d'Assyrie et son armée; en un mot tout ce qui est remarquable, auguste et sublime. Le Carmel exprime la richesse, la grâce et la fertilité. » Lowth, *De sacra poesi.*

2. Voyage en Orient.

Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de la végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là, car Ézéchiel parle des cèdres d'Éden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres; ils leur attribuent non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons ; ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon que la neige se prépare à tomber ou à fondre. Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban ; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples d'Orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même.— Hélas ! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante ; plus tard, dix-sept ; plus tard encore, une douzaine. — Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques[1]. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes, qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. »

1. Le missionnaire américain Fisk écrivait en 1835 que le plus gros avait environ 13 mètres de tour; et Korti leur donne au moins trois mille ans.

Habitants de la terre de Chanaan avant l'arrivée des Hébreux [1].

Les tribus chananéennes appartenaient aux populations qui avaient peuplé toute l'Asie occidentale entre l'Euphrate, la mer Rouge et la Méditerranée. L'identité des idiomes permet de supposer l'identité de l'origine. Suivant la Bible, Chanaan, fils de Cham, avait eu onze fils desquels étaient sorties onze tribus, dont quatre s'établirent dans la Phénicie et la Syrie, et les sept autres dans la Palestine. Celles-ci s'étaient divisées en un grand nombre de petits États formés d'une ville avec son territoire, et dont le chef portait ambitieusement le titre de roi.

Les *Héthéens* habitaient dans les montagnes de Juda, près d'Hébron; les *Jébuséens*, autour de Jébus, qui se nomma plus tard Jérusalem; les *Amorrhéens*, vers Engaddi, ensuite dans les montagnes, au sud-ouest de la mer Morte, qui prirent leur nom, et plus au nord, vers Sichem. Au delà du Jourdain existaient deux royaumes que ce peuple avait conquis sur les Ammonites et les Moabites; l'un, au sud, entre l'Arnon, le Jaboc et le Jourdain, qui avait pour capitale Hesbon; et l'autre, au nord du Jaboc, dans le pays de Basan, et dont la capitale était Astaroth. On ignore la position occupée par les *Gergéséens;* les *Hévéens* étaient répandus vers Sichem et Gibéon. Les *Chananéens*, proprement dits, avaient peuplé Gazer. Quant aux *Phéréséens*, ils étaient probablement fixés entre Béthel et Haï. Les Philistins, qui habitaient la côte du sud-ouest, étaient de race étrangère.

L'histoire de Loth et des habitants de Sodome montre à quel degré de corruption ces peuples étaient arrivés. Non-seulement l'idolâtrie régnait parmi eux, mais leurs mœurs étaient impures, et l'aveu fait par Adonibézec prouve que

1. Nous ne parlons pas des RÉPHAÏM ou géants que les Chananéens avaient chassés du pays, et qui se divisaient en plusieurs tribus : les *Énakim*, dans les montagnes du sud, les *Réphaïm*, proprement dits dans le pays de Basan, les *Émim*, dans le pays de Moab, les *Zouzim*, etc. Il est aussi question de *Kenites*, d'*Horim*, etc. Sur tout cela, voyez le savant ouvrage de Raumer.

tous ces petits rois se déchiraient entre eux par des guerres féroces : aussi Moïse avait-il expressément défendu aux Hébreux toute alliance avec cette race réprouvée.

CHAPITRE VII.

JOSUÉ OU CONQUÊTE DE LA TERRE PROMISE.

PASSAGE DU JOURDAIN (1585). — PRISE DE JÉRICHO ET D'HAÏ. — LECTURE PUBLIQUE DE LA LOI. — VICTOIRES SUR LES ROIS DU SUD ET DE L'EST. — VICTOIRES SUR LES ROIS DU NORD. — MORT DE JOSUÉ. — PARTAGE DE LA PALESTINE ENTRE LES TRIBUS.

Passage du Jourdain (1585).

Josué, chargé seul, depuis la mort du législateur, des destinées d'Israël, reçut à son tour les ordres divins. « Moïse, mon serviteur, est mort, lui dit l'Éternel, maintenant, lève-toi, passe le Jourdain pour entrer au pays que je donne aux enfants d'Israël; nul ne pourra te résister. Comme j'ai été avec Moïse je serai avec toi. »

Josué se hâta d'obéir. Il envoya des espions dans la ville de Jéricho, la première qu'il devait rencontrer au delà du fleuve; et à leur retour, après qu'ils eurent été sauvés de la colère du prince de cette ville par Raab, qui les avait cachés dans sa maison, quand on les cherchait pour les tuer, le nouveau chef des Hébreux fit descendre tout le peuple au bord du Jourdain. Il avertit les trois tribus établies sur la rive orientale de se tenir prêtes, suivant leur promesse, à accompagner leurs frères dans la conquête de Chanaan, et après trois jours de purifications, les Hébreux passèrent le Jourdain.

L'arche sainte, portée par les sacrificateurs, descendit la première dans le lit du fleuve dont les eaux, amoncelées d'un côté, s'écoulèrent de l'autre, et tout Israël défila à pied sec devant elle. Deux autels servirent à perpétuer le souvenir de ce prodige, l'un élevé au lieu même où les sacrifica-

teurs s'étaient arrêtés avec l'arche; l'autre, au milieu du premier campement établi près de Galgala, à l'orient de Jéricho.

Mieux que ces pierres, les chants d'Israël conservèrent le souvenir de ces merveilles : « Lorsque Israël sortit de l'Égypte, lorsque la maison de Jacob se retira du milieu d'un peuple étranger, Juda devint le sanctuaire de Dieu, Israël fut sa force.

« La mer les vit et s'enfuit; à leur aspect le Jourdain remonta son cours, et les montagnes bondirent comme les boucs aux reins forts, les collines comme les agneaux des brebis.

« Qu'avais-tu donc, ô mer, pour fuir ainsi? qu'avais-tu, ô Jourdain, pour retourner à ta source? Et vous, montagnes, pourquoi bondir comme les boucs, vous, collines, comme les agneaux des brebis?

« C'est que la terre a tremblé devant le regard du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob.

« Elle a tremblé devant celui qui change la pierre en lac limpide et le roc en source d'eau vive[1]. »

Avant de commencer la conquête du pays de Chanaan, Josué ordonna la circoncision pour toute la génération née dans le désert, afin que le peuple de Dieu ne pût être confondu avec les réprouvés. La Pâque fut ensuite célébrée.

Dès le lendemain, la manne cessa de tomber, et les Israélites se nourrirent des productions de leur nouvelle patrie.

Prise de Jéricho et d'Haï.

Josué se disposait à emporter Jéricho par les armes, quand l'ange du Seigneur, paraissant à ses yeux, lui révéla les conseils de l'Éternel. Six jours durant, l'arche fut portée en grande pompe autour des murs; sept sacrificateurs sonnaient de la trompette en marchant devant elle, et tout le peuple suivait en silence. Enfin le septième jour, quand l'arche sainte eut été promenée sept fois autour de la ville

1. Psaume 113.

assiégée, aux sons des trompettes, aux cris de victoire d'Israël, les murailles s'écroulèrent, et Jéricho, livrée sans défense, subit toutes les horreurs de la guerre. De tout ce peuple une seule femme, Raab, fut sauvée avec la maison de son père. Quant à la ville, elle périt dans les flammes, et Josué prononça sur ses ruines une malédiction prophétique : « Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui rebâtira Jéricho! que son premier-né meure lorsqu'il en jettera les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants quand il en mettra les portes[1] ! »

Après ce grand succès, Josué fit attaquer la ville d'Haï; mais les Hébreux furent repoussés avec perte : le Seigneur s'était détourné de son peuple parce qu'un crime avait été commis en Israël. Désigné par la voie du sort, Achan avoua que, contre la défense du Seigneur, il avait dérobé pour lui-même une part du butin, deux cents sicles d'argent, un lingot d'or et un manteau d'écarlate. Josué prit alors Achan et le mena dans la vallée d'Achor avec ses fils et ses filles, ses bœufs et ses ânes, sa tente et tout ce qui était à lui; puis il lui dit : « Parce que tu nous as tous détournés de notre voie, le Seigneur te détourne de la tienne; » et tout Israël le lapida.

Cette expiation accomplie, les Hébreux retournèrent devant Haï. Josué plaça trente mille hommes en embuscade derrière la ville, puis vint l'attaquer du côté opposé. Au milieu de l'action, il donna aux siens le signal de la fuite, et tandis que les habitants d'Haï se jetaient imprudemment à sa poursuite, le corps embusqué entrait sans peine dans la place. L'anathème porté contre les nations chananéennes s'accomplit; comme à Jéricho, tout le peuple d'Haï fut exterminé et la ville détruite après avoir été livrée au pillage.

1. On retrouve cependant Jéricho mentionnée sous les Juges, lorsque les Moabites s'en emparent après la mort d'Othoniel (*Juges*, III, 13); sous David (*Rois*, II, chap. x, 5). Mais on lit au livre III des *Rois*, chap. xvi, 34 : « Pendant le règne d'Achab, Achiel, qui était de Béthel, bâtit Jéricho. Il perdit Abiron, son premier-né, quand il en jeta les fondements, et Segub, le dernier de ses fils, quand il en mit les portes, suivant la prédiction de Josué. » Les commentateurs ont expliqué cette difficulté, en disant que Josué avait défendu seulement de relever les murs, et que Achiel les avait rebâtis.

Lecture publique de la loi.

Une imposante cérémonie eut lieu après cette double victoire : suivant l'ordre de Moïse, Josué éleva sur le mont Ébal une colonne sur laquelle il écrivit la loi et un autel de pierres non taillées, où l'on offrit des holocaustes et les victimes de salut. Puis le peuple, composé de tous les enfants d'Israël, des anciens, des juges, des scribes et des étrangers, se divisa en deux corps qui couvrirent les deux collines d'Ébal et de Garizim ; l'arche, portée par les lévites, fut placée au milieu. Après avoir béni le peuple, Josué lut tous les articles de la loi, et répéta les bénédictions et les malédictions prononcées par Moïse, se condamnant lui-même d'avance s'il devenait infidèle ; le peuple entier répondait : « Qu'il en soit ainsi. »

De toutes les paroles du législateur, pas une ne fut omise : hommes et femmes, enfants et étrangers, tous les entendirent. Déjà, quelque temps avant le passage du fleuve, Moïse avait lui-même présenté aux douze tribus le résumé de ses lois. Pour l'inculquer davantage dans l'esprit et la mémoire des Hébreux, il avait voulu que son successeur, après l'entrée dans la terre promise, renouvelât solennellement cette lecture publique. Les impiétés et la corruption de Chanaan, au milieu desquelles le peuple élu entrait, devaient être sans force devant cette loi simple et sublime, connue de tous et pratiquée avec ferveur.

Victoires sur les rois du sud et de l'est.

Cependant les rois de Chanaan, parmi lesquels se trouvaient celui des Amorrhéens et Adonibézec, roi de Jérusalem, réunirent leurs forces contre Israël. Les Gabaonites seuls n'entrèrent pas dans cette ligue et surprirent, au moyen d'une ruse, l'alliance des Hébreux. Ils envoyèrent des députés qui vinrent au camp avec des vêtements en lambeaux, des chaussures usées, des aliments corrompus par le temps. Les chefs d'Israël crurent voir les ambassadeurs d'un pays fort éloigné, et n'hésitèrent pas à promettre avec serment

l'amitié qu'on leur demandait; mais au bout de trois jours de marche, ils se trouvèrent sur les terres des Gabaonites. Fidèle cependant à la foi jurée, Josué, malgré les murmures des soldats, se contenta de réduire les Gabaonites en servitude; ils furent condamnés à couper le bois et à porter l'eau aux lieux où s'arrêtait l'arche du Seigneur.

Peu de temps après, Adonibézec, frappé d'épouvante, envoya dire à Élim[1], roi de Hébron, à Phidon, roi de Jérimoth, à Jephté, roi de Lachis, et à Dabin, roi d'Odollam : « Voilà que Gabaon, une des plus grandes villes, a fait défection; venez, montez vers moi, et tous ensemble nous attaquerons ces traîtres. » Les cinq rois ligués marchèrent, en effet, contre ce peuple; mais Josué vint de Galgala le défendre. Il surprit, par une marche de nuit, les Chananéens; il les rejeta en désordre sur la route qui monte vers Oromin et les tailla en pièces jusqu'à Azéca et Macéda. Un effroyable orage qui lançait d'énormes grêlons, tua encore grand nombre de fuyards. Pour achever la victoire, Josué fit prolonger le jour. « Soleil, arrête-toi sur Gabaon! lune, n'avance point sur la vallée d'Aïalon. » Et la lune et le soleil s'arrêtèrent jusqu'à ce que le Seigneur se fût vengé de ses ennemis. De cette redoutable armée, rien ne resta. Ses cinq chefs, réfugiés dans une caverne, en furent tirés et amenés à Josué; il les fit étendre à terre, appela tous les chefs d'Israël, auxquels il commanda de mettre le pied sur la gorge de ces rois, et il ne les fit mourir qu'après ce cruel affront qui devait montrer au peuple sa puissance.

Macéda, Lebna, Lachis, Hébron, Odollam, Dabir, furent prises, et les habitants exterminés. Élam, roi de Gazer, périt avec tous les siens en voulant secourir Lachis. Naged, Asedoth succombèrent, et tout le pays du sud de Chanaan depuis Cadès-Barné jusqu'à Gaza et de Gozom à Gabaon, fut impitoyablement dévasté.

Victoires sur les rois du nord.

Cependant Jabin, roi d'Azor, la plus puissante des cités du pays de Chanaan, avait réuni dans une ligue nouvelle les

peuplades de l'ouest et du nord, et leurs troupes campaient auprès des eaux de Mérom; Josué marcha contre eux et les battit, tua leurs rois, pilla leurs villes, et acheva la conquête de la terre promise par la soumission des Philistins auxquels il ne laissa que les villes de Gaza, de Geth et d'Aseldo : aussi les Jébuséens conservèrent leur ville jusqu'au temps de David. Quelques peuplades retranchées dans les montagnes gardèrent également leur indépendance, comme les Chananéens de Gazer, Bœthsan, Dor, Mageddo, Mapheta, Jezraël, les Phéniciens de Tyr et de Sidon et les Philistins de la côte du sud-ouest.

Mort de Josué.

Mais assez d'autres peuples avaient été vaincus pour qu'on pût procéder au partage de la terre promise (1577). Josué, rappelant les limites tracées par Moïse, abandonna les terres à l'orient du Jourdain aux tribus de Gad et de Ruben et à la demi-tribu de Manassé; le reste du pays à l'occident du fleuve fut partagé entre les autres tribus. Le lot de chaque famille fut désigné par la voie du sort. Le grand prêtre Éléazar et les princes des familles dans chaque tribu avaient aidé Josué à accomplir ce partage difficile. Les lévites eurent quarante-huit villes dispersées dans tout Israël, et l'on désigna six villes de refuge, asiles inviolables où tout homme, soit Hébreu, soit étranger, coupable d'un meurtre involontaire, pouvait se retirer jusqu'à la mort du grand prêtre. Ce jour venu, il lui était permis de retourner, sans plus être inquiété, dans sa demeure ou sa famille.

Le tabernacle resta dressé à Silo, et Josué eut pour domaine Tamnaschar sur la montagne d'Éphraïm, au centre de Chanaan. Caleb reçut la ville et la montagne d'Hébron.

Josué gouverna encore Israël pendant dix-huit années; enfin sentant que sa vie était proche de son terme, il réunit autour de lui à Silo les anciens, les chefs et les juges, leur rappela tous les bienfaits répandus de siècle en siècle sur la race d'Abraham, raconta humblement ses victoires, et finit en disant : « Voici que je vais entrer dans la voie où va toute

chair; choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir; pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel. » Le peuple entier jura d'être fidèle au Dieu de ses pères. Josué alors écrivit ce serment dans le livre de la Loi, puis érigea une pierre sous un chêne près du tabernacle, et dit au peuple : « Cette pierre a entendu tous les préceptes que le Seigneur vous a donnés aujourd'hui, et aux derniers jours elle portera contre vous témoignage si vous reniez votre Dieu[1].

Après ce serment de fidélité et d'union, les tribus se séparèrent pour aller chacune prendre possession du pays devenu son héritage. Gad, Ruben et la demi-tribu de Manassé s'acheminèrent vers le Jourdain; mais avant de passer ce fleuve, qui allait les séparer de leurs frères, ils amoncelèrent sur la rive des rochers et des pierres dont ils firent un autel immense. A cette nouvelle, les autres tribus s'assemblèrent en armes à Silo, croyant que leurs frères abandonnaient déjà le vrai Dieu et élevaient autel contre autel. Mais ils répondirent à Phinée et aux anciens que leur avait députés l'assemblée de Silo : « Nous n'avons pas élevé cet autel pour y immoler des victimes, mais il nous est venu dans l'esprit qu'un jour vos enfants diraient peut-être aux nôtres : Qu'y a-t-il de commun entre vous et le Dieu d'Israël? O enfants de Ruben et de Gad, entre vous et nous, le Seigneur a mis ce fleuve pour qu'il nous sépare. Vous n'avez point part à Jéhovah. Et nous avons craint que vos fils ne repoussassent ainsi les nôtres du culte du Seigneur, et nous nous sommes dit : Faisons un autel, afin que ce soit un témoignage éternel entre vous et nous, entre notre race et la vôtre, et que vos fils ne disent pas aux nôtres : Vous n'avez point part au Seigneur. Car alors nos enfants leur répondront : Voyez l'autel qu'ont dressé nos pères, pour être un gage d'union perpétuelle. »

Peu de jours après, Josué mourut âgé de cent dix ans. Il fut enseveli dans son héritage, à Thamnasachar, sur la montagne d'Éphraïm.

1. Les musulmans ont pris ce passage pour l'appliquer à leur pierre noire de la Mecque. » Au cœur de cette pierre, disent-ils, est écrite la sainte formule : *Dieu est Dieu*, et, au jour du jugement, elle rendra témoignage contre tous ceux qui l'auront baisée avec des lèvres impures. »

Partage de la Palestine entre les tribus.

Moïse avait distribué aux tribus de Ruben et de Gad et à la demi-tribu de Manassé, les terres à l'orient du Jourdain. Josué partagea, à deux reprises différentes, le pays de Chanaan aux autres tribus. D'abord il donna leur dot aux plus puissantes, à Juda et à Éphraïm, et à ce qui restait de la tribu de Manassé. Ce ne fut que plus tard que les autres prirent leur part, et quelques-unes aux dépens des premières. Ainsi, Juda n'étant pas assez nombreux pour occuper tout le pays qui lui avait été assigné, céda *Jérusalem*, *Kariath-Jarim* et *Betharaba* à Benjamin, *Astaol* et *Accaron* à Dan, enfin une portion de ses terres au sud-ouest à Siméon.

Si l'on peut déterminer avec une certitude suffisante les limites des tribus établies à l'est du Jourdain, parce qu'elles étaient marquées par des fleuves et des villes connues, il n'en est pas de même des autres. L'historien Josèphe jugeait déjà cela impossible de son temps; que pourrions-nous donc faire aujourd'hui?

D'après le livre de Josué, les limites de Juda, au premier partage, étaient : au sud, une ligne courant de l'extrémité méridionale de la mer Morte jusqu'à l'embouchure du ruisseau d'Égypte; à l'est, le lac Asphaltite jusqu'à l'embouchure du Jourdain; au nord, une ligne passant au-dessus de la ville de Geliloth, assise en face du mont Adummim, et de Kariath-Jarim; de là elle tournait à l'ouest vers le mont Seïr, et plus au sud-ouest vers Bethsamès et Thimna, passait au nord d'Accaron et de là gagnait la Méditerranée, frontière de l'ouest. Le livre de Josué cite sur ce territoire vingt-neuf villes situées au midi, le long du pays des Édomites, et parmi elles *Cédès* ou Kadès-Barnée. *Horma*, *Bersabée*, *Siceleg*, quarante-deux à l'ouest, vers la Méditerranée, et parmi elles *Accaron*, *Gaza* et *Azoth*, qui appartenaient aux Philistins; quarante-huit dans les montagnes du centre dont les plus remarquables étaient *Hébron*, *Bethléhem* et *Jérusalem*, habitée par les Jébuséens qui lui donnaient alors son nom; enfin six dans le désert salé qui s'étend vers l'embouchure du Jourdain, *Thecoa*, *Engaddi*, etc.

Siméon, établi au milieu de Juda, occupa, entre autres places, *Bersabée*, *Horma*, *Siceleg*, *Jerimoth*, *Lachis*, *Lobna*, *Macéda*, *Églon*, *Odollam*, *Dabir*, *Éter* et *Arad*.

Benjamin, entre Éphraïm et Juda; sa frontière septentrionale partait du Jourdain et passait au nord de *Jéricho*, de *Béthel*, de la *basse Béthoron*, et s'arrêtait à Kariath-Jarim; de là elle allait rejoindre la frontière de Juda par la vallée des fils d'Hennom, au pied de la montagne de Sion, et la suivait jusqu'à l'embouchure du Jourdain. *Jéricho*, *Béthel*, qu'elle ne put enlever aux Chananéens et dont, plus tard, les Éphraïnites s'emparèrent. *Ophra*, *Gabaa*, *Gabaon*, *Rama*, *Ha*, *Maspha*, *Galgala*, où Saül fut définitivement proclamé roi, *Machmas*, étaient, avec *Jébus*, ses principales villes.

Dan, à l'ouest de Benjamin et de Juda, depuis Kariath-Jarim jusqu'à Joppé; villes : *Esthéol*, *Zaréa*, *Accaron*, *Joppé*, *Aialon*, *Ékron*.

Éphraïm, au nord de Dan et de Benjamin; sa frontière méridionale partait du Jourdain, courant au nord de *Béthel* et d'*Atharah*, au sud de la *basse Béthoron* et de *Gazer*, et de là gagnait la Méditerranée qui formait sa limite occidentale jusqu'à l'embouchure du Kanah. Le territoire de Manassé lui servait de frontière au nord; villes : *Sichem*, *Galgal*, *Saron*, *Gazer*, *Silo*, où l'arche resta longtemps, *Béthoron*, *Ramath*, patrie de Samuel, *Pharaton*, patrie d'Abdon, *Samir*, où fut enterré *Thola*.

Manassé, entre Azer au nord, Issacher à l'est et Éphraïm au sud; villes : *Dor*, qui resta à ses habitants, *Mageddo*, *Thénach*, *Thersa*, *Endore*, où Saül consulta la Pythonisse, *Thèbes*, où périt Abimélech, *Éphra*, patrie de Gédéon. Plus tard, *Samarie* fut bâtie sur son territoire. Les Chananéens restèrent longtemps encore maîtres d'Endor et de Bethsan.

Issachar, du Jourdain au Carmel, avec les villes de *Jezraël*, théâtre de la victoire de Gédéon, *Hapharaïm*, *Sunam*, non loin des monts Gelboë où périt Saül, *Aphec*, *Dabrath*.

Azer, entre Sidon et le Carmel; mais *Acco*, *Achsib*, *Tyr*, et *Sidon*, restèrent à leurs anciens habitants. Villes : *Rohob*, *Hekath*, *Achsaph* près d'Achsib.

Zabulon, du lac de Génézareth au Carmel. Le *Thabor* et *Dabrath* le séparaient d'Issachar, *Capharnaüm*, de Nephthali. Villes : *Séméron*, *Jachanam*, *Béthulie*, patrie de Judith, *Kana*, *Gath-Hépher*, patrie de Jonas, et *Abel-Beth-Maacha*. Plus tard, on trouve sur ce territoire Tibériade, Sepphoris et Nazareth.

Nephthali, depuis Capharnaüm jusqu'aux sources du Jourdain; villes : *Dan*, nommée *Laïs* avant que des hommes de Dan en eussent fait la conquête; *Madon*, prise et brûlée par Josué, *Azor*, capitale de Jabin, *Cédès*, non loin de la vallée de *Sennim*, où périt Sisara, *Mérom*, près du lac de ce nom, dont la rive occidentale fut le théâtre d'une victoire de Josué sur les rois confédérés du nord de la Palestine. Juda possédait, sur la rive gauche du Jourdain, la fertile plaine de Médan, comme ancien patrimoine de Jacob.

Quant aux tribus établies à l'est du Jourdain, Manassé avait pour villes principales *Astaroth*, *Adrai*, où fut vaincu Og, roi de Basan, *Canath*, où Gédéon défit deux rois madianites, *Gaulon*, *Bazra* et *Jabès-Galaad ;* Gad, *Manaim*, *Sucoth*, *Phanuel* et *Maspha*, résidence de Jephté; Ruben, *Adom*, près des lieux où les Israélites passèrent le Jourdain, *Hésébon*, *Cariathim*, *Bosor* et *Jazer*, où Séhon fut battu.

Les six villes de refuge étaient *Hébron* en Juda, *Cédès* en Nephthali, *Gaulon* et *Bazra* dans Manassé oriental, *Ramoth-Galaad* dans Gad, et *Bosor* dans Ruben. Ainsi de ces six villes, quatre avaient été prudemment placées au loin, à l'orient du Jourdain, et les deux autres aux extrémités de la Palestine, dans Juda et Nephthali.

Au sud-ouest de la Palestine, les Philistins conservèrent *Gath*, *Accaron*, *Azoth*, *Ascalon* et *Gaza;* au sud, habitaient les Amalécites, descendants d'Amalec, fils d'Ésaü, qui, vaincus une première fois par Josué, furent presque exterminés par Saül, et les Édomites ou Iduméens, descendants d'Ésaü; au sud-est, les Madianites, issus de Madian, fils d'Abraham et de Céthura, et qui, malgré la défaite que Moïse leur fit éprouver, devinrent assez puissants pour asservir les Israélites jusqu'à ce que Gédéon brisât leur joug; à l'est, les Moabites, issus de l'aînée des filles de

Loth, et dépouillés d'une partie de leurs terres par les Amorrhéens ; enfin, les AMMONITES, descendus de l'autre fille de Loth. Quant aux ISMAÉLITES, ou descendants d'Ismaël, leurs douze tribus erraient dans les déserts qui s'étendent à l'orient de la Palestine, et peuplèrent une partie de l'Arabie. Les plus connus d'entre eux sont les NABATHÉENS qui avaient *Petra* pour capitale, les ITURÉENS et les CÉDARÉNIENS.

CHAPITRE VIII.

LES JUGES.

LES TRIBUS RÉUNIES EN ÉTAT FÉDÉRATIF. — LE PEUPLE ASSERVI EST DÉLIVRÉ PAR OTHONIEL, AOD ET SAMGAR. — DÉBORA. — GÉDÉON. — ABIMÉLECH. — JEPHTÉ. — HISTOIRE DE RUTH. — SAMSON. — HÉLI. — SAMUEL.

Les tribus réunies en état fédératif.

A la mort de Josué, les Hébreux, demeurés sans chefs, donnèrent sans doute au conseil des anciens, composé de soixante-dix membres, et que Moïse avait institué dans le désert, le soin de régler les affaires générales. Les douze tribus formèrent alors comme un État fédératif dont les liens furent : le culte de Jéhovah et l'observation des lois mosaïques, la dignité de grand prêtre, c'est-à-dire l'unité du sacerdoce, la distribution des lévites dans tout Israël, enfin la nécessité pour chaque Hébreu de venir tous les ans offrir les prémices des fruits de la terre devant le sanctuaire du Seigneur établi à Silo, et dans les circonstances importantes l'assemblée générale du peuple.

Sous un pareil gouvernement qui manquait de force parce qu'il manquait d'unité, les Hébreux n'achevèrent que lentement la conquête commencée avec tant d'éclat par Josué. Cependant, tant que vécut la génération qui avait vu les merveilles accomplies par le Seigneur, le peuple resta fidèle à ses promesses,

« Quand Josué fut mort, dit le livre des Juges, les enfants d'Israël dirent au Seigneur : « Qui marchera à notre tête pour combattre les Chananéens ? qui sera notre chef dans cette guerre ? » Dieu, qui voulait de libres hommages, refusa, pour éprouver son peuple, de lui donner un chef militaire, et le laissant à lui-même sous l'inspiration de sa foi et les conseils du grand prêtre, il répondit : « Juda vous guidera ; je lui ai livré cette terre. » Juda, appelant donc à lui son frère Siméon, reprit les armes, et les deux tribus se jetèrent sur les Phéréséens et leur tuèrent dix mille hommes. Ils prirent leur roi Adonibézec, et lui coupèrent les extrémités des pieds et des mains. « J'ai ainsi fait, disait le malheureux, à soixante-dix rois, et ils mangeaient sous ma table les miettes qui en tombaient ; comme j'ai traité les autres, Dieu m'a traité. »

Jérusalem fut attaquée ensuite ; mais les Jébuséens, réfugiés dans la forteresse de Sion, en restèrent maîtres. Nombre de villes chananéennes échappèrent ainsi à cette conquête qu'une main habile et puissante ne dirigeait plus. Juda et Siméon ne purent prendre Gaza, Ascalon, Azoth et Accaron. Benjamin échoua contre Jébus ; Manassé contre Bethsan, Thanac, Dor, Balac, Mageddo et Jeblaam ; Éphraïm contre Gazer ; Zabulon contre Cédron et Domana ; Azor contre Acco, Tyr, Sidon, etc. ; Nephthali contre Bæthsamys et Bæthenect. Dan fut enfermé par les Amorrhéens dans la montagne jusqu'au jour où la main d'Israël put s'appesantir sur eux et sur toute la race des Chananéens.

Le peuple asservi est délivré par Othoniel, Aod et Samgar.

Cependant la génération née au désert et instruite par Moïse, avait disparu ; à sa place, une génération nouvelle s'était élevée qui ne connaissait plus le Seigneur [1]. Alors, les enfants d'Israël firent le mal, et, entraînés par l'exemple des

1. Je passe sous silence le crime des Benjamites, qui attira sur eux la vengeance des autres tribus, et une guerre qui se termina par leur extermination presque entière. On ne sait où placer ce fait mentionné dans le livre des Juges.

peuples impies qu'ils n'avaient pas exterminés suivant l'ordre de Moïse et qui habitaient au milieu d'eux, ils voulurent des dieux visibles, et allèrent sacrifier aux autels de Baal. Le Seigneur, irrité, suscita des vengeurs à sa loi. Le premier fut Chusan, roi de la Syrie des rivières (Mésopotamie), qui tint Israël en servitude pendant huit années (1558-50). Le malheur ramena le peuple à son Dieu; ils implorèrent le Seigneur; et Othoniel, animé de l'esprit de Jéhovah, se leva contre Chusan et le tua. Pendant quarante années, Othoniel, cet homme fort et sage, *jugea* Israël.

Mais les Hébreux retombèrent dans leurs premières fautes; cette fois ce furent les peuples du sud et de l'est qui furent les instruments de la colère divine; Églon, roi de Moab, et allié d'Amalec et d'Ammon, les assujettit pendant dix-huit ans. Au bout de ce temps, Aod « qui combattait à la fois des deux mains, » poignarda Églon; puis, faisant retentir des sons de la trompette toute la montagne d'Éphraïm, il appela à lui les enfants d'Israël, et les délivra des Moabites.

Après Aod, se leva Samgar, qui, avec un soc de charrue, tua six cents Philistins et sauva Israël.

Débora.

Jabin, roi d'Azor, les soumit une troisième fois pendant vingt années, car il avait neuf cents chariots armés de faux. Or, il y avait en ce temps une prophétesse nommée Débora. Assise à l'ombre d'un palmier, entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Éphraïm, elle jugeait le peuple qui, sans cesse, montait vers elle. Un jour elle appela Barac, fils d'Abinéem, et lui dit : « Voici l'ordre du Seigneur; prends dix mille hommes de Nephthali avec dix mille de Zabulon, et va sur la montagne du Thabor. Quand tu seras au torrent de Kison, je t'amènerai Sisara, le général de Jabin, et je te le livrerai avec tous ses chariots de guerre. » Quand Barac descendit du Thabor, Sisara et tous les siens, frappés d'épouvante, s'enfuirent. Mais Jaël, femme de Chaber, qui avait ouvert sa tente comme un asile au chef chananéen, lui enfonça,

durant son sommeil, un clou dans la tempe. La main d'Israël, redevenue puissante depuis cette victoire, ne cessa plus de frapper jusqu'à ce que Jabin lui-même eût été exterminé. Alors Débora et Barac, fils d'Abinéem, chantèrent :

« Écoutez, rois et satrapes, écoutez le cantique du Dieu d'Israël :

« Seigneur, quand vous êtes sorti de Seïr et que vous passiez au pays d'Édom, la terre a tremblé devant votre face, ô Seigneur ! les monts ont chancelé sur leur base.

« Du temps de Samgar, fils d'Anath, les routes saintes n'étaient plus suivies, et chacun marchait par des sentiers détournés, par des voies tortueuses.

« Il n'y avait plus de vaillants hommes dans Israël, mais je me suis levée, moi, Débora; je me suis levée, moi, la mère d'Israël.

« Ils ont choisi des dieux nouveaux ! aussitôt la guerre est venue battre leurs murailles ; et pas une lance, pas un bouclier ne se montraient dans les quarante mille soldats d'Israël ! mais mon cœur s'est réjoui ; béni soit le Seigneur, car les guerriers sont enfin accourus.

« Courage, courage, Débora ; réveille-toi, et chante le cantique. Lève-toi, Barac, et saisis tes captifs.

« Il est descendu contre les forts, et le peuple de Dieu est descendu avec moi contre les puissants.

« Éphraïm est venu le premier ; puis tu es arrivé, Benjamin, avec tes peuples ; et Zabulon et les chefs d'Issachar.

« Mais, dans Ruben, se tenaient de longs et nombreux conseils. Que fais-tu là, Ruben, au milieu de tes claies ? Était-ce pour entendre le bêlement de tes troupeaux ? Oh ! les longs conseils !

« Galaad, au delà du Jourdain, Dan qui habite près du port du navire, et Azer qui est assis au bord des grandes eaux, sont restés tranquilles.

« Mais Zabulon a joué sa vie contre la mort, et Nephthali est monté sur ces collines pour venir à nous.

« Les rois se sont mis en bataille ; les rois ont combattu à Thanach, aux eaux de Mageddo ; mais ils n'ont pas emporté le butin.

« Du ciel, les étoiles ont combattu pour nous; de leur voie céleste elles ont combattu Sisara.

« Le torrent de Kison, le torrent de nos pères, a roulé leurs cadavres ; mon souffle puissant a brisé le fort.

« Leurs braves s'enfuyaient; ils fuyaient vite; mais les pieds de leurs chevaux s'embarrassèrent....

« Bénie soit entre les femmes, Jahel, femme de Chaber, et qu'elle soit bénie dans sa tente.

« Il lui demanda de l'eau, elle lui donna du lait.

« Mais de sa main gauche elle prit un clou, et de sa droite un marteau ; elle a choisi la place pour frapper, et Sisara est tombé.

« Il est tombé, et il a dormi ; mais il ne s'est plus relevé. Cependant sa mère regarde par la fenêtre et s'écrie : « Pourquoi son char s'est-il rougi de sang? Pourquoi ses chevaux tardent-ils ? » Et la plus sage d'entre ses femmes lui répond, et elle-même elle se dit :

« Peut-être que maintenant il partage les dépouilles; pour lui-même, il choisit un manteau brillant, un manteau de diverses couleurs; pour lui-même, il choisit des bandelettes variées dont il ornera sa tête; il prend sa part de butin.... »

« Qu'ainsi périssent, ô Seigneur, tous tes ennemis! mais que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil, quand il se lève dans sa puissance. »

Gédéon.

Cette victoire assura aux Hébreux une paix de quarante années ; mais, au bout de ce temps, ils retombèrent dans leurs fautes passées ; et Dieu les livra, pendant sept ans, aux Madianites. Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé, fut leur libérateur. Il battit un jour du blé dans son pressoir pour n'être pas vu des Madianites, quand un ange lui apparut et lui dit : « Va, et avec ta force tu délivreras Israël, car c'est Dieu qui t'envoie. » Gédéon hésitait cependant, mais un prodige arrivé sous ses yeux, deux miracles opérés à la vue d'Israël, le déterminèrent et le firent recon-

naître pour juge. Il marcha aussitôt contre les Madianites unis aux Amalécites, et campés dans la vallée de Jezraël. Gédéon avait alors sous ses ordres trente-deux mille hommes; mais Israël aurait pu se glorifier contre l'Éternel en disant : « Mon bras m'a délivré. » Pour prévenir l'ingratitude et l'orgueil de son peuple, Dieu ordonna à Gédéon de laisser partir ceux qui le désiraient; vingt mille hommes sortirent du camp. Des dix mille qui restaient, Gédéon ne prit avec lui que trois cents soldats, les seuls qui, en traversant le ruisseau d'Harud, avaient bu sans s'arrêter et sans plier le genou. Il leur donna pour armes des trompettes et des torches enfermées dans de grands vases de terre; et, par trois routes différentes, il marcha aux tentes de Madian. A l'heure de minuit, cette petite troupe entoure le camp. Au signal de Gédéon, les trompettes sonnent; les vases volent en éclats, et les torches projettent, au milieu des ténèbres, une lueur sinistre. Alors les trois cents braves poussent ensemble un même cri : «L'épée du Seigneur et de Gédéon! » Les Madianites croient leur camp surpris et incendié; ils s'enfuient de toutes parts, se frappent les uns les autres dans l'obscurité, et livrent aux Hébreux une victoire facile.

Après ce brillant succès, Gédéon refusa la royauté qu'Israël lui offrait. Il ne voulut pas d'autre titre que celui de juge (*schophet*), et il le garda pendant quarante années, jusqu'au jour de sa mort.

Abimélech.

Gedéon avait eu de diverses épouses soixante et onze enfants. Un d'eux, Abimélech, se rendit aussitôt à Sichem, patrie de sa mère; et ayant obtenu des habitants quelque argent en don, il leva une troupe d'hommes misérables, avec laquelle il se saisit de ses frères qu'il égorgea sur la même pierre. Un seul, Jotham, lui échappa.

Quand Jotham apprit que les Sichémites avaient conduit le meurtrier sous le chêne qui croît près de la ville et l'avaient reconnu roi, il monta sur le haut du mont Garizim, et élevant la voix, il s'écria : « Écoutez-moi, vous tous, hommes de Sichem, et le Seigneur aussi vous écoutera.

« Un jour, les arbres se mirent en route pour se chercher un roi, et ils dirent à l'olivier : « Règne sur nous. » Mais l'olivier leur répondit : « Abandonnerai-je la séve qui me nourrit et qui me vaut les bénédictions des hommes, pour aller m'élever au-dessus des autres arbres? »

« Alors ils dirent au figuier : « Viens et sois notre roi. » Mais il leur répondit : « Voulez-vous que je renonce à mes sucs si doux, à mes fruits si bons, pour aller planer sur vous ? »

« Alors ils dirent à la vigne : « Viens et règne sur nous. » Mais la vigne répondit : « Est-ce que j'abandonnerai mon vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour aller planer au-dessus de vous? »

« Alors les arbres allèrent encore et dirent au buisson d'épines : « Viens et sois notre roi. » Et le buisson d'épines leur répondit : « Si, en vérité, vous voulez m'oindre et m'établir roi sur vous, venez et placez-vous sous mon ombre. Si vous ne le faites pas, que le feu sorte de mes épines, et qu'il consume les cèdres du Liban. »

Alors Jotham ajouta : « Hommes de Sichem, si c'est avec raison que vous vous êtes élevés contre la maison de mon père, qu'Abimélech soit votre joie. Mais si vous avez agi contre la justice, que le feu sorte d'Abimélech, et qu'il dévore les hommes de Sichem ; et que le feu sorte de Sichem et qu'il dévore Abimélech. » Ayant ainsi parlé, il s'enfuit. La discorde, en effet, ne tarda pas à éclater entre cet homme ambitieux et cruel et les Sichémites qui l'avaient appelé leur frère quand il était venu vers eux pour la première fois. Sichem essaya, par une révolte, de secouer le joug. Ses espérances et ses efforts furent vains. Abimélech s'empara de la ville, rasa ses remparts, et fit périr, au milieu des flammes, mille personnes réfugiées dans une tour. Puis il marcha contre Thèbes qui s'était aussi soulevée. Les habitants, renfermés dans la citadelle, allaient éprouver le même sort que les Sichémites ; déjà Abimélech s'approchait pour y mettre le feu, quand une vieille femme l'atteignit à la tête avec un fragment de meule de moulin et le renversa. Abimélech se sentit mourir ; il appela son écuyer. « Frappe-

moi de ton épée, lui dit-il, de peur qu'on ne dise que c'est une femme qui m'a tué, » et le serviteur obéit.

Jephté.

Après lui, Thola, son oncle paternel, fut juge en Israël, et gouverna vingt-trois ans. Il eut pour successeur Jaïr de Galaad, qui exerça la judicature pendant vingt-deux années. Mais quand Jaïr fut mort, les Israélites retombèrent dans l'idolâtrie, et firent un abominable mélange de toutes les superstitions des peuples voisins. L'Éternel, encore une fois, s'éloigna de son peuple, et le livra aux Ammonites, qui portèrent la désolation chez les tribus orientales et ne tardèrent point à passer le Jourdain. Le malheur ramena le repentir; mais la miséricorde divine, trompée si souvent, différa le pardon. Enfin Israël brisa partout les idoles, et se remit avec confiance sous les ordres de Jephté.

C'était un homme de Galaad que ses frères avaient exclu de l'héritage paternel, en lui reprochant d'avoir pour mère une épouse illégitime. Jephté s'était réfugié dans la terre de Tob, entre l'Ammonitide et la Syrie, où bientôt, à la tête d'une troupe de gens sans ressources et sans aveu, il vécut du produit de ses courses. Son courage et ses exploits attirèrent sur lui les regards des anciens de Galaad; ils allèrent le trouver, et lui dirent : « Venez et soyez notre prince pour combattre contre les enfants d'Ammon. » Jephté oublia ses ressentiments, et se mit à la tête des tribus orientales. Mais obéissant, peut-être à son insu, à l'influence des idées phéniciennes sur les mérites du sacrifice humain, il fit, avant de combattre, le vœu impie et sacrilége d'immoler au Seigneur, s'il était vainqueur, le premier qui sortirait de sa maison pour venir à sa rencontre. Les Ammonites furent vaincus, et Jephté détruisit vingt de leurs cités. Quand il revint, le bruit de ses succès, déjà répandu dans tout Israël, avait attiré sur son passage une foule immense. Sa fille unique, fière et heureuse, marchait la première au son des instruments, à la tête de ses compagnes. Jephté la vit, et, de douleur, il déchira ses vêtements. « Ah! ma fille, lui

dit-il, tu es pour moi une cause de mortelle douleur, car j'ai ouvert contre toi ma bouche au Seigneur, et je ne puis retirer mes paroles. — Mon père, répondit-elle, faites de moi selon votre parole. » Elle ne demanda que la grâce de se retirer, pendant deux mois, avec ses compagnes, sur les monts de Galaad, pour y pleurer sur son opprobre, celui de mourir sans avoir été ni épouse ni mère. Les deux mois écoulés, elle revint, et son père accomplit sur elle son vœu téméraire. L'année suivante, au même jour, ses compagnes reprirent leur deuil, et cette coutume se conserva longtemps dans la tribu de Manassé.

Après sa victoire, Jephté avait été reconnu chef de la demi-tribu de Manassé; il conduisait aussi les tribus de Gad et de Ruben; les Éphraïmites, jaloux de la prépondérance que l'administration de Jephté assurait aux tribus orientales, vinrent les attaquer avec des forces considérables. Mais ils furent vaincus, et cette journée leur coûta quarante-deux mille hommes, dont la plus grande partie périt aux gués du Jourdain. Le vainqueur reconnaissait les fuyards, en les obligeant à répéter le mot *schibolet* (épi), que les Éphraïmites seuls, en Israël, ne pouvaient prononcer correctement.

Après Jephté, qui exerça la judicature pendant six années, Israël fut gouverné successivement par Abésan, Ahialon et Abdon.

Histoire de Ruth.

Vers ce temps-là, un homme de Bethléhem quitta son pays désolé par la famine, et se rendit chez les Moabites avec sa femme Noémi et ses deux fils déjà mariés; au bout de quelques années le Bethléhémite mourut ainsi que ses enfants, et Noémi, restée veuve, voulut revenir au pays de son père. De ses deux belles-filles, l'une demeura dans la terre de Moab, mais l'autre, Ruth, dit à Noémi : « En quelque lieu que tu ailles, je te suivrai : ton peuple sera mon peuple, ton Dieu sera mon Dieu; en quelque pays que tu meures, j'y mourrai et j'y serai ensevelie avec toi.

Elles arrivèrent donc ensemble à Bethléhem, dans la tribu de Juda : c'était le temps de la moisson des orges. Ruth dit alors à sa belle-mère : « Si tu veux le permettre, j'irai et je glanerai partout où je trouverai quelque père de famille qui me soit compatissant. » Il se trouva que le champ où Ruth glanait appartenait à Booz, homme fort riche, proche parent du mari de Noémi. Booz ne tarda pas à venir visiter ses moissonneurs, et apprenant quelle était la jeune fille mêlée aux glaneuses, il s'approcha d'elle et lui dit : « Ne va pas, ma fille, dans un autre champ, suis mes moissonneurs, j'ai défendu qu'on te fasse aucune peine. » Ruth se prosterna contre terre : « D'où me vient, dit-elle, ce bonheur, d'avoir trouvé grâce devant tes yeux, moi qui ne suis qu'une pauvre étrangère? » Booz lui répondit : « On m'a raconté comment tu as agi avec ta belle-mère; comment tu as quitté tes parents et le pays de ta naissance pour venir habiter au milieu d'un peuple inconnu. Puisses-tu recevoir une récompense du Seigneur, le Dieu d'Israël, puisque tu as cherché un refuge sous ses ailes. Mais voici l'heure du repas, assieds-toi, mange ce pain et trempe chaque morceau dans le vinaigre. » Ruth s'assit donc auprès des moissonneurs, Booz lui donna du pain d'orge séché au feu, et quand elle eut mangé, elle se leva pour continuer à ramasser dans le champ les épis oubliés : « Quand elle voudrait glaner même entre les javelles, dit Booz à ses moissonneurs, ne l'empêchez pas, et laissez à dessein tomber des épis de vos gerbes. »

Quand Ruth revint vers le soir, Noémi, voyant tout le blé qu'elle rapportait, lui demanda où elle avait glané : « J'ai été dans le champ de Booz. — Que le Seigneur le bénisse, dit Noémi ; je crois qu'il conserve pour mon mari, après sa mort, la bonté qu'il lui témoignait pendant sa vie. Tu feras bien d'aller glaner parmi ses filles, de peur que dans le champ d'un autre tu ne sois insultée. » Après la moisson, Noémi dit à Ruth : « Ma fille, Booz est notre proche parent, il vannera cette nuit l'orge dans son aire, prends donc tes plus beaux habits, parfume-toi, et quand il sera endormi, tu te coucheras à ses pieds, après cela, lui-même te dira ce que tu dois faire. »

Ruth fit ce que sa belle-mère lui avait commandé; et vers le milieu de la nuit, Booz s'éveillant, elle lui dit : « Je suis ta servante, étends sur elle un pan de ton manteau, parce que tu es son proche parent. » Booz comprit que Ruth voulait lui rappeler la loi de Moïse par laquelle la veuve devait être épousée par le plus proche parent de son mari; aussi lui répondit-il : « Je ferai ce que tu demandes; mais il y a un plus proche parent que moi; dès que le jour sera venu, je saurai s'il veut user de son droit; s'il y renonce, je jure par le Seigneur que je t'épouserai. »

Le lendemain au matin, Booz s'assit à la porte de la ville, et en présence de dix anciens du peuple, il demanda au plus proche parent de Ruth la cession de ses droits, l'obtint, et prit aussitôt la jeune Moabite pour femme. Dieu fit à Ruth la grâce de concevoir et d'enfanter un fils que Noémi berça longtemps dans ses bras; et les femmes de la ville félicitaient celle-ci en lui disant : « Il est né un fils à Noémi. » On nomma cet enfant Obed, il fut père d'Isaï, qui fut lui-même père de David.

Samson.

Cependant le peuple était retombé dans l'idolâtrie, et le Seigneur l'avait abandonné à l'oppression des Philistins. Cette servitude dura longtemps; mais Dieu, à la fin, se choisit un vengeur.

Un homme de la tribu de Dan avait eu un fils, nommé Samson, qui, par l'ordre de Jéhovah, devait être *Nazaréen*, c'est-à-dire consacré au Seigneur. Il ne fallait pas que cet enfant bût du vin, mangeât de la chair impure, ni laissât couper ses cheveux. Dès ses jeunes ans, il montra une force extraordinaire. Un jour il mit en pièces un lion qui s'était jeté sur lui. Mais cette vigueur, il ne l'employait pas seulement contre les bêtes du désert; les ennemis de son peuple apprirent bientôt à leurs dépens qu'il s'était levé un homme fort dans Israël.

Samson avait épousé une jeune fille du pays des Philistins, et cette femme, dès les premiers jours, le trahit en livrant à trente jeunes gens le mot d'une énigme que Samson

leur avait proposée[1]. Il leur avait promis à chacun un manteau, s'ils étaient vainqueurs à ce jeu aimé chez tous ces peuples; les Philistins payèrent pour lui. Il alla auprès d'Ascalon, une de leurs villes, et en tua trente dont il emporta les manteaux.

Étant revenu au temps de la moisson voir cette femme, il la trouva mariée à un Philistin. Pour se venger, il prit trois cents renards, leur attacha des sarments allumés à la queue et les lâcha au milieu des blés, dans les vignes et les plants d'oliviers; tout fut brûlé, et de colère les Philistins tuèrent la jeune femme, cause de ce désastre. Mais le héros n'accepta pas cette réparation, et un grand nombre d'ennemis tombèrent encore sous ses coups.

Les Philistins étaient toujours redoutés dans Israël; ils exigèrent qu'on leur livrât Samson. Il fut lié avec des cordes neuves et remis entre leurs mains; mais à peine se vit-il au milieu d'eux que, d'un seul effort, il brisa ses liens, et saisissant une mâchoire d'âne, il chassa devant lui les Philistins effrayés, dont mille ce jour-là périrent.

Après cet exploit, Samson fut revêtu de la judicature qu'il exerça pendant vingt ans; mais, dans cette haute charge, il n'oublia pas son ancienne vie d'aventures. Sa haine implacable contre les Philistins le conduisait toujours sur le territoire de ce peuple. Un jour qu'il était venu dans Gaza, une de leurs cités, ils espérèrent le surprendre et le tuer, au matin, quand il quitterait la ville. Mais Samson, qui soupçonnait leur dessein, se leva vers minuit et alla aux portes; les trouvant fermées, il les arracha avec leurs gonds, leurs deux poteaux et la serrure, les chargea sur ses épaules et porta le tout jusque sur le haut d'une montagne voisine.

Cette force merveilleuse devait disparaître si jamais Samson coupait sa chevelure; le secret était resté jusqu'alors ignoré, mais il n'eut pas la force de le cacher à Dalila qui captivait son cœur. Les chefs des Philistins étant venus

1. De celui qui dévore est venue la nourriture, du fort et du cruel est venue la douceur. — Dans une de ses courses, il avait tué un jeune lion, et, quelques jours après, il avait trouvé dans sa gueule un rayon de miel.

trouver cette femme, lui promirent chacun onze cents pièces d'argent, si elle leur faisait connaître d'où provenait la force prodigieuse de Samson, et comment on pourrait le vaincre. Elle se laissa séduire à ces offres, et un jour qu'il reposait la tête appuyée sur ses genoux, elle lui coupa les cheveux : aussitôt il devint comme un autre homme; alors les chefs des Philistins accoururent, et, sans qu'il pût leur résister, ils le chargèrent de chaînes, lui crevèrent les yeux, et, par dérision, l'occupèrent à tourner la meule d'un moulin.

Mais avec les mois et les jours, ses cheveux repoussèrent et il sentit en même temps sa force renaître. Un jour que les Philistins célébraient la fête solennelle de leur dieu Dagon, on l'amena dans la salle du festin pour servir de jouet au peuple assemblé; Samson alors invoqua l'Éternel et le supplia de lui rendre sa vigueur première. Le Seigneur l'entendit et l'exauça. Samson avait été placé au milieu de l'édifice, entre les deux colonnes qui soutenaient la voûte, il les ébranla d'un suprême effort en s'écriant : « Que je meure avec les Philistins ! » Les colonnes tombèrent, le temple s'écroula, et Samson, enseveli sous les ruines avec des milliers d'infidèles, fit périr en mourant, dit son historien, plus d'ennemis qu'il n'en avait tué en sa vie.

Héli.

Après lui l'autorité religieuse et le pouvoir civil furent réunis dans les mains d'Héli, grand pontife[1] et juge d'Israël.

Vers ce temps, la révolution qui allait bientôt amener l'établissement de la royauté commençait déjà à agiter les esprits. Trois siècles de misères avaient enfin ouvert les yeux aux Israélites, et ils comprenaient que leur faiblesse venait de leur défaut d'union, de leur oubli des lois de Moïse et du culte de Jéhovah. Les tribus se rapprochaient du sanctuaire de Silo, longtemps délaissé, et le grand prêtre était

1. Héli descendait d'Ithamar, fils puîné d'Aaron. La grande sacrificature était donc sortie de la maison d'Éléazar, fils aîné du premier grand prêtre.

devenu le chef politique de la nation. Malheureusement Héli était au-dessous du rôle qu'il eût pu jouer; il avait bien le désir, mais non la force de ramener son peuple aux lois et au Dieu de ses pères. Un jeune Lévite l'entreprit.

Un jour qu'Héli était assis à Silo devant la porte du tabernacle, une femme de Ramatha, nommée Anne, vint prier avec ferveur. Témoin de sa piété, Héli lui dit : « Allez en paix, et que le Dieu d'Israël soit favorable à vos vœux. » Anne, depuis longtemps stérile, avait demandé à Jéhovah de faire cesser sa honte. Elle fut exaucée, et en reconnaissance, elle consacra son fils au service de l'autel, après avoir répandu sa joie devant le Seigneur en un cantique d'action de grâces.

« Mon Dieu a relevé ma gloire, disait-elle, et ma bouche s'est ouverte pour un chant de triomphe.

« Nul n'est saint comme le Seigneur. Abaissez votre orgueil, humiliez la fierté insolente de votre langage, car Dieu sait tout.

« Il brise l'arc des puissants; il ceint de sa force les reins des faibles.

« Il tue et anime; il conduit aux enfers et il en ramène.

« Il envoie la pauvreté et il donne la richesse.

« Celle qui était stérile a enfanté sept fois, celle qui avait de nombreux enfants s'est vue faible et délaissée. »

Samuel fut donc élevé avec les enfants consacrés au service du Seigneur. Ses vertus formèrent bientôt un contraste pénible avec les vices d'Ophni et de Phinéès, les deux fils d'Héli. Irrité de leurs crimes et de l'indulgence coupable du grand prêtre envers ses enfants, le Seigneur suscita un prophète qui vint en son nom reprocher à Héli sa faiblesse, lui annoncer la mort de ses fils, la ruine de sa maison, et lui prédire que la souveraine sacrificature dont il n'avait pas su exercer tous les droits ni remplir tous les devoirs, sortirait bientôt de sa famille.

L'Éternel lui-même fit connaître à Samuel, par des révélations nocturnes, ses desseins contre la race d'Héli. Samuel eût voulu cacher au grand prêtre ces menaces prophétiques, mais il ne put résister à ses questions pressantes, et il lui

raconta ses visions de la nuit. Héli, triste et résigné, ne put que dire : « C'est l'Éternel, que sa volonté soit faite ! »

Or, il arriva dans ce temps-là que les Philistins s'assemblèrent pour faire la guerre à Israël. Les Israélites, abandonnés du Seigneur, éprouvèrent une défaite sanglante, et se dirent : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il frappés aujourd'hui de cette plaie devant les Philistins ? Amenons de Silo dans le camp l'arche d'alliance, elle nous sauvera des mains de l'ennemi ; mais le symbole de la présence divine ne pouvait rien au milieu d'une armée délaissée par Dieu lui-même. Les Israélites, battus une seconde fois, laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille ; les deux fils d'Héli se trouvaient parmi les morts ; l'arche sainte était tombée au pouvoir du vainqueur. Le jour même, un homme de la tribu de Benjamin, échappé du combat, accourut à Silo. Héli, assis sur son siége et tourné vers le chemin, tremblait pour l'arche de Dieu ; il se fait amener le Benjamite qui lui dit : « Israël a fui devant les Philistins ; une grande partie du peuple a été taillée en pièces ; tes deux fils sont morts ; l'arche sainte est prise. »

A ces mots, Héli, frappé dans toutes ses affections, comme père, comme juge, comme pontife, tombe à la renverse de son siége et meurt sur la place. Il avait vécu près d'un siècle et jugé Israël pendant quarante années.

Les Philistins conduisirent l'arche sainte à Azoth et la placèrent dans le temple de leur dieu Dagon, en face de l'idole. Le lendemain l'idole était renversée, la face contre terre, devant l'arche du Seigneur. Ils la relevèrent, mais le jour suivant Dagon était encore à terre et brisé ; la tête avait roulé devant l'arche, les mains étaient jetées au seuil du temple. En même temps la colère du Seigneur s'appesantit sur Azoth, et l'on ne vit plus dans la ville que morts et que mourants.

Pendant sept mois, l'arche fut menée de ville en ville dans le pays des Philistins, mais partout la main de l'Éternel se faisait sentir, et chaque cité retentissait bientôt de gémissements. Aussi, pour échapper à ce fléau, les Philistins se décidèrent à renvoyer l'arche ; on la mit sur un cha-

riot traîné par deux génisses sans conducteur et sans guide. Les génisses se dirigèrent d'elles-mêmes vers Bethsamet, et de là l'arche fut portée à Gabaa, dans la maison d'Abinadab et confiée aux soins de son fils Éléazar.

Samuel.

Vingt ans s'étaient écoulés déjà depuis le retour de l'arche, et Israël gémissait toujours sous la dure oppression des Philistins; mais Samuel travaillait à réunir ses concitoyens dans un grand mouvement national et religieux. Quand il vit Israël disposé « à chercher son repos dans le Seigneur, » il parcourut les villes, exhortant partout les Hébreux à chasser du milieu d'eux les divinités étrangères, Bala et Astaroth; puis il convoqua une assemblée générale à Maspha. Là le peuple entier, ayant confessé ses erreurs, jeûna tout un jour pour apaiser Jéhovah, et en reconnaissance des efforts faits par le prophète pour le ramener au Dieu de ses pères, il l'élut juge d'Israël.

Cependant les Philistins, alarmés de cette grande réunion de Maspha, crurent pouvoir surprendre les Hébreux au milieu des cérémonies religieuses. Mais Samuel offrit un holocauste, et il n'avait pas achevé le sacrifice qu'un violent orage jetait le désordre dans les rangs de l'ennemi; une sortie acheva de les disperser. Samuel profita de cette victoire, poursuivit les Philistins jusqu'à Belhcar et les força de rendre toutes les villes qu'ils avaient enlevées. Ils ne gardèrent qu'une garnison à Gabaa.

Le peuple était délivré d'un joug honteux, et la paix régnait par tout le pays. Samuel employa ce temps de calme à faire revivre les anciennes coutumes, et à remettre en honneur la loi mosaïque. C'est dans ce but qu'il institua, dans plusieurs villes, des écoles de *prophètes*[1], c'est-à-dire d'orateurs et de poëtes qui étudiaient sous sa direction les règles de la poésie, la musique et les traditions nationales, pour

1. On en trouve à *Ramatha*, résidence habituelle de Samuel, à *Béthel*, à *Galgala* et à *Jéricho*.

se répandre ensuite dans le peuple et nourrir de leur langage inspiré sa foi religieuse et son zèle patriotique.

Ces prophètes devaient jouer un grand rôle dans la suite de l'histoire juive. Beaucoup méritèrent d'être regardés comme les interprètes de la parole divine, et l'Église a reconnu à seize d'entre eux, dont l'Ancien Testament renferme les ouvrages, le don de prophétie[1]. « Dieu, dit Bossuet, se communiquait à eux d'une façon particulière, et faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication; mais jamais elle n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordres, où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. »

CHAPITRE IX.

SAÜL (1096-1056).

LES HÉBREUX FORCENT SAMUEL A LEUR CHOISIR UN ROI (1096). — VICTOIRE DE SAÜL SUR LES AMMONITES ET ABDICATION DE SAMUEL. — RUPTURE ENTRE SAMUEL ET SAÜL. — SAMUEL CHOISIT DAVID POUR SUCCÉDER A SAÜL. — DAVID ET GOLIATH. — JALOUSIE ET PERSÉCUTIONS DE SAÜL CONTRE DAVID. — MORT DE SAÜL (1056).

Les Hébreux forcent Samuel à leur choisir un roi.

Samuel résidait ordinairement à Ramatha, sa patrie, mais il allait tous les ans à Béthel, à Galgala, à Maspha, et il y rendait la justice au peuple. Devenu vieux, il se déchargea

1. On les a divisés en grands et en petits prophètes. Les quatre grands sont Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel; les douze petits sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

des fonctions pénibles de la judicature sur ses deux fils, Joël et Abia, qu'il établit à Bersabée. Mais ils ne marchèrent point dans ses voies; ils se laissèrent corrompre par les présents et rendirent des jugements iniques; en même temps, Nabal, roi des Ammonites, entra en armes sur les terres d'Israël. Le peuple s'effraya d'être sans chef contre ce nouvel ennemi, et les anciens vinrent dire à Samuel : « Donnez-nous un roi comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge et nous commande. » Le prophète essaya de les détourner de ce dessein contraire à la loi mosaïque, qui donne Jéhovah seul pour roi à son peuple; mais le Seigneur, qu'il consulta, lui répondit : « Faites ce qu'ils vous demandent, car ce n'est pas vous, c'est moi qu'ils rejettent. Seulement déclarez-leur auparavant quelle sera la conduite de leur prince. » Samuel rapporta au peuple ces paroles, et il ajouta : « Voici quelles seront les prétentions de votre roi[1] : il prendra vos enfants et il les fera monter sur ses chevaux et sur ses chariots de guerre, et il les fera courir devant lui; il prendra les uns pour labourer ses champs et recueillir ses blés, les autres pour fabriquer des armes et des chars; il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères; il prendra ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers pour le donner à ses serviteurs; il prendra encore la dîme de vos troupeaux, et vous serez ses esclaves. Vous crierez alors contre le roi que vous aurez élu, mais le Seigneur ne vous exaucera point.

Le peuple s'obstina dans sa demande, et Samuel se décida à le satisfaire; mais afin de prévenir ce despotisme qu'il redoutait et prévoyait, il jeta les yeux sur une obscure famille de la plus petite tribu d'Israël.

Il y avait alors en Benjamin un homme du nom de Cis dont le fils, appelé Saül, était d'une taille et d'une beauté

1. Sacy, la Vulgate, même M. Cahen, traduisent les mots hébreux *misckpat, ham-melech* par *droits du roi*. M. Munck les rend par *conduite du roi*. Les Septante avaient déjà dit δικαίωμα, *prétentions*. Cette remarque n'a d'importance qu'à cause des commentaires de Volney sur Samuel.

remarquable. Un jour les ânesses de son père s'étant égarées, il se mit à leur recherche, suivi d'un de ses serviteurs, et comme il ne put les trouver, il vint consulter le *voyant*, c'est ainsi qu'on appelait le prophète. Samuel, averti dès la veille par le Seigneur, reconnut aussitôt celui que Dieu destinait à être le sauveur de son peuple. « Les ânesses de votre père, lui dit-il, sont retrouvées. A qui donc appartiendra ce qu'il y a de meilleur dans Israël, si ce n'est à toi et à la maison de ton père ? — Mais, dit Saül, ne suis-je pas de la tribu de Benjamin, la plus petite d'Israël, et la maison de mon père n'est-elle point la moindre de toute la tribu de Benjamin ? Pourquoi donc me parlez-vous ainsi ! » Mais Samuel, sans répondre, le mena au festin du sacrifice et le fit asseoir au-dessus de tous les conviés. Après le repas, ils descendirent tous deux du lieu haut dans la ville, et le prophète parla longtemps au jeune homme sur la terrasse de sa demeure[1].

Le lendemain Samuel l'accompagna hors de la ville, et, laissant le serviteur marcher devant eux : « Demeurez un peu, » dit-il à Saül; en même temps il prit une petite fiole d'huile, la répandit sur sa tête[2] et l'embrassa en disant : « Le Seigneur, par cette onction, te sacre prince sur son héritage. » En garantie de cet avenir, Samuel lui donna trois signes qui, selon sa promesse, s'accomplirent le même jour, et bientôt l'événement confirma tout ce que le prophète avait annoncé.

Cependant Israël s'était assemblé à Maspha pour élire un roi, Samuel jeta le sort par tribus, par familles, par personnes, et il tomba successivement sur Benjamin, sur la famille de Métri, enfin sur Saül. Longtemps on le chercha, car il s'était caché dans la maison de son père; mais quand on l'amena au milieu du peuple il parut plus grand que les autres de toute la tête, et il fut salué roi au bruit des acclamations de l'assemblée. Samuel lut ensuite au peuple la

1. Cette phrase est dans la Vulgate, mais non dans les Septante.

2. Le sacre par l'onction était une coutume ancienne; le grand prêtre était ainsi consacré. Le roi allait donc participer en quelque sorte à son caractère sacré.

loi qu'il avait écrite, les droits et les devoirs de la nouvelle royauté[1], et il mit ce livre dans l'arche d'alliance devant le Seigneur, puis il congédia l'assemblée. Saül s'en retourna dans la maison paternelle, à Gabaa, suivi d'une partie de l'armée. Cependant quelques enfants de Bélial murmuraient et disaient : « Comment celui-ci pourrait-il nous sauver? » Et, en signe de mépris, ils refusèrent de lui offrir des présents.

Victoire de Saül sur les Ammonites et abdication de Samuel.

Mais bientôt il prouva qu'il était digne de conduire Israël. Nabal, roi des Ammonites, étant venu attaquer Jabès en Galaab, la ville fut réduite aux dernières extrémités, et envoya des députés à Gabaa pour implorer le secours de Saül. Ils le trouvèrent revenant des champs et marchant derrière ses bœufs. Ils lui racontèrent les malheurs de Jabès. Aussitôt, transporté de colère et saisi de l'esprit de Dieu, il coupe par quartiers les deux bœufs de son attelage et envoie ces chairs palpitantes dans tout Israël, avec ce message : « On traitera ainsi les bœufs de tous ceux qui ne suivront pas Samuel et Saül. » Israël se leva comme un seul homme, et dès le lendemain Jabès était délivrée et les Ammonites taillés en pièces ou dispersés. Le peuple, rempli d'enthousiasme après cette victoire, voulait faire mourir les mécontents qui avaient murmuré contre l'élection de Saül; mais il s'y opposa. Personne, dit-il, ne doit mourir, puisqu'en ce jour le Seigneur a sauvé Israël. »

Samuel, pour profiter des heureuses dispositions du peuple envers Saül, convoqua tout Israël à Galgala, afin d'y abdiquer solennellement la judicature et de renouveler l'élection

1. Il ne reste rien de cette constitution. On lit cependant dans le *Deutéronome*, XVII, 15-20, quelques mots sur la royauté : « Tu ne prendras pas pour roi un étranger, car il n'est pas ton frère; quand il sera établi roi, il n'aura pas un grand nombre de chevaux ni d'épouses, et il ne multipliera pas ses trésors. Les lévites écriront pour lui ce livre (le *Deutéronome*) et chaque jour il le lira, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur et à garder ses commandements, afin que son cœur ne se gonfle pas d'orgueil, et que ses fils règnent longtemps après lui. »

du nouveau roi. « Me voici prêt, dit le vieillard, à rendre compte de toute ma vie. Répondez-moi en présence de l'Éternel et de celui qu'il a choisi. A qui ai-je fait tort? De qui ai-je enlevé le bœuf ou l'âne? Qui ai-je opprimé? De quelle main ai-je accepté des récompenses? et je vous ferai restitution. » Tout le peuple s'écria d'une seule voix : « Tu ne nous a point opprimés, tu n'as rien pris à personne. » Alors il rappela les bienfaits que le Seigneur avait répandus sur les Israélites depuis la sortie d'Égypte, et il promit pour eux et pour leur nouveau chef la protection divine s'ils restaient fidèles aux commandements du Très-Haut. Un éclatant prodige confirma ses menaces et ses promesses. « N'est-ce pas maintenant, s'écria-t-il, la moisson des blés[1]? J'invoquerai l'Éternel, et il fera entendre la voix de son tonnerre et tomber la pluie des nues, afin que vous sachiez combien est grand le mal que vous avez fait en demandant un roi. » A peine eut-il achevé sa prière qu'à l'instant, au milieu d'un jour serein, le tonnerre éclata et la pluie tomba à flots. Il fallut que Samuel rassurât la foule effrayée.

Rupture entre Samuel et Saül.

Cependant Saül ne garda pas longtemps ces mœurs rustiques d'un chef de peuple, labourant lui-même ses champs. Il leva une armée de trois mille hommes parmi les plus braves d'Israël; deux mille étaient avec lui à Machmas et sur la montagne de Béthel, mille étaient avec Jonathas à Gabaa. Les Philistins avaient une garnison dans cette place; Jonathas l'attaqua et la battit; ce fut le signal d'une guerre terrible. Les Philistins assemblèrent toutes leurs forces, et vinrent camper à Machmas avec trente mille chars de guerre, six mille chevaux, et une multitude de gens de pied aussi nombreuse que le sable de la mer. Les Israélites effrayés s'enfuirent au delà du Jourdain, ou se cachèrent;

1. Dans la Palestine il n'y a point d'orages durant l'été; rarement même on voit des nuages dans cette saison. Il pleut ordinairement en octobre, décembre, janvier et février. C'est presque déjà le régime des régions tropicales.

ceux même qui suivaient encore Saül étaient remplis d'effroi.

Reculant devant cette formidable invasion, Saül s'était arrêté non loin du fleuve, au premier campement des Hébreux, dans la terre promise, à Galgala. Durant sept jours entiers il attendit Samuel qui devait offrir un sacrifice au Seigneur, pour le rendre propice aux armes d'Israël; mais le prophète n'arrivait pas, et chaque heure qui s'écoulait lui enlevait quelques soldats qui allaient retrouver leurs frères au delà du Jourdain.

Saül ne put maîtriser plus longtemps son impatience, et, au mépris de la défense divine, il offrit lui-même l'holocauste. La victime venait d'être consumée quand Samuel parut; il vit le sacrilége : « Qu'as-tu fait? dit-il à Saül. Sans cette faute le Seigneur eût affermi ton règne pour jamais; mais maintenant il se choisira un homme selon son cœur; il le marquera pour être le chef d'Israël, parce que tu n'as pas observé ses commandements. » Les menaces du prophète éloignèrent de Saül la plus grande partie des troupes qui lui restaient : après le départ de Samuel il n'avait plus autour de lui que six cents hommes, incapables de défendre le pays contre les trois corps d'armée qui le dévastaient.

Dans cette extrémité, Jonathas, qui avait déjà signalé son courage par le brillant fait d'armes de Gabaa, fut le sauveur de sa patrie. Il sortit secrètement du camp avec son écuyer et quelques soldats, et surprit dans un poste avancé une troupe de Philistins qui, se croyant trahis, s'enfuirent en tournant leurs armes les uns contre les autres.

Au moment de poursuivre l'ennemi dispersé par son fils, Saül avait dit : « Maudit soit l'homme qui prendra quelque nourriture avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. » Jonathas ignorait le serment de son père; en traversant une forêt, il trouva du miel sauvage, et du bout d'une baguette il en prit quelque peu pour réparer ses forces. Mais quand Saül consulta le Seigneur avant de piller le camp des ennemis, l'oracle ne donna point de réponse. Ce silence annonçait qu'une transgression avait été com-

mise en Israël : le sort indiqua Jonathas ; Saül, qui lui devait sa gloire et sa couronne, prononça sans hésiter la sentence de mort ; mais le peuple empêcha qu'elle ne fût exécutée. « Non, s'écria-t-il, celui qui vient de sauver Israël ne mourra pas. Nous jurons par le Seigneur qu'il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête ; car il a agi aujourd'hui avec Dieu. »

Cette victoire inattendue rendit à Saül son royaume ; et dès lors, de quelque côté qu'il tournât ses armes, il revint victorieux. Les fils de Moab, d'Ammon et d'Édom, le roi de Soba, les Philistins, et tous les ennemis qui entouraient Israël, sentirent le poids de son épée.

Les Amalécites furent les plus cruellement traités. Samuel était venu déclarer à Saül que l'Éternel vouait à l'extermination tout ce peuple, depuis l'homme jusqu'aux animaux. Saül obéit, et cette race fut exterminée ; mais il épargna Agab, leur roi, et garda la meilleure partie du butin. Quand il revint au milieu d'Israël, Samuel l'arrêta en lui disant : « Quel est donc ce bêlement de brebis et ce beuglement de taureaux et de génisses qui arrivent à mon oreille ? » En vain Saül pour excuser sa faute allégua que le peuple avait gardé ces brebis et ces bœufs pour les immoler au Seigneur : « L'obéissance, répondit Samuel, vaut mieux que les victimes ; puisque tu as rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur te rejette ; il ne veut plus que tu règnes sur son peuple. » Saül confondu implora l'intercession du prophète, qui se retirait après ces paroles de colère ; il voulut l'arrêter par son manteau, le manteau se déchira : « Ainsi, reprit le vieillard irrité, le Seigneur a déchiré aujourd'hui le royaume d'Israël et te l'arrache des mains pour le donner à un autre qui vaut mieux que toi. » Puis il se fit amener Agag qui vint tout tremblant : « Vais-je donc subir une mort cruelle ? disait-il. — Comme ton glaive a privé les mères de leurs enfants, ta mère sera privée de son fils, » lui répondit le prophète ; et il l'immola devant le Seigneur.

Depuis ce temps, Samuel ne visita plus Saül, et sans cesse il pleurait sur lui, parce que le Seigneur s'était repenti de l'avoir établi roi sur Israël.

Samuel choisit David pour succéder à Saül.

Après bien des jours, Samuel entendit la voix divine qui lui disait : « Jusqu'à quand pleureras-tu sur cet homme, puisque je l'ai rejeté ? Viens, je veux t'envoyer chez Isaï de Bethléhem ; car je me suis choisi un roi parmi ses enfants. » Samuel partit aussitôt sous prétexte d'aller immoler une victime, afin d'éviter la colère du roi. A Bethléhem, il invita Isaï et ses enfants au festin du sacrifice ; mais l'élu du Seigneur n'y vint pas, son père l'avait laissé aux champs pour garder le troupeau. Samuel le fit chercher, attendit son arrivée, et, suivant les ordres de Dieu, il répandit sur lui l'huile sainte qui devait le consacrer.

Depuis ce moment l'esprit du Seigneur fut toujours avec David ; mais il se retira de Saül, qui resta livré à une mélancolie profonde, à de vagues inquiétudes, à de soudaines terreurs. Cette humeur farouche, excitée, disait-on, par le malin esprit, éclatait par accès. Saül, sur l'avis de ses officiers, consentit à essayer si la musique ne saurait pas calmer ces transports furieux. On lui recommanda David comme habile joueur de harpe, jeune, vaillant et sage. Il se le fit amener, et conçut pour lui tant d'affection qu'il résolut de se l'attacher à titre d'écuyer.

David et Goliath.

Cependant les Philistins n'avaient pas tardé à reprendre les armes, et bientôt les deux peuples se trouvèrent en présence près de Socoth, en Juda, dans la plaine des Térébinthes. Pendant quarante jours, un géant, nommé Goliath, vint entre les deux camps défier en combat singulier un guerrier d'Israël : « S'il m'ôte la vie, disait-il, nous serons vos esclaves ; si je le tue, vous nous serez assujettis. » David seul osa se présenter pour répondre au défi, et rassura Saül, qui tremblait pour sa jeunesse, en lui disant : « Lorsque ton serviteur menait paître les troupeaux de son père, il vit plus d'une fois un lion ou un ours qui emportait un bélier du troupeau ; je courais après eux, et lorsqu'ils se jetaient sur

moi, je les prenais à la gorge et je les tuais. Le Seigneur, qui m'a délivré des griffes du lion et de la gueule de l'ours, me délivrera des mains de cet incirconcis. — Va donc, lui dit le roi, et que le Seigneur soit avec toi. »

David prit son bâton, choisit dans le torrent cinq cailloux bien polis, les mit dans sa pannetière et marcha contre Goliath, sa fronde à la main. Quand le géant l'aperçut, il lui cria : « Suis-je un chien, que tu viennes à moi avec un bâton et des pierres? — Toi, répondit David, tu te présentes au combat avec le glaive, la lance et le bouclier, moi je viens au nom du Dieu des armées. Aujourd'hui, le Seigneur te livrera en mes mains; je te tuerai, je te couperai la tête, et je donnerai ton cadavre et ceux des tiens à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. » Goliath marchant alors sur lui, il mit une pierre dans sa fronde, et frappa au front le géant, qui tomba. Aussitôt il courut à lui, arracha son épée et lui trancha la tête. A cette vue les Philistins épouvantés s'enfuirent; et les Israélites, se levant avec un grand cri, les poursuivirent jusqu'aux portes d'Accaron, en faisant d'eux un grand carnage.

Jalousie et persécution de Saül contre David.

Après cette victoire, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi en chantant : « Saül en a tué mille, David en a tué dix mille. » Mais depuis ce jour Saül ne regarda plus David qu'avec un œil d'envie; il essaya même de le percer de sa lance pendant qu'il jouait de la harpe devant lui. Deux fois le fils d'Isaï esquiva le coup, et Saül fut réduit à chercher un autre moyen pour se délivrer de lui : « Je ne veux plus, se dit-il en lui-même, je ne veux plus le frapper, mais je l'exposerai aux traits des Philistins. » Alors il lui promit la main de sa fille aînée, Mérob, s'il combattait vaillamment pour le service du Seigneur. Afin de mériter cet honneur, David s'exposa plus d'une fois à la mort; mais le roi ne tint pas sa promesse et donna à sa fille un autre époux. Profitant encore de l'affection qu'avaient l'un pour l'autre David et Michol, sa seconde fille, il char-

gea ses serviteurs de la promettre en son nom au fils d'Isaï s'il tuait cent Philistins. Il espérait le voir périr dans cette entreprise. David en tua deux cents. Le roi fut contraint de le nommer son gendre.

Sa haine en augmenta et bientôt elle n'eut plus de bornes. Il osa proposer à ses officiers, à Jonathas, son fils, d'assassiner David ; mais Jonathas, qui aimait son beau-frère comme lui-même, parvint à détourner son père de ce dessein. Une troisième fois, Saül essaya de le percer de sa lance, puis il envoya pendant la nuit des meurtriers vers sa demeure ; Michol avertie fit échapper son époux, qui se réfugia près de Samuel, à Rama ; et tous deux se rendirent à Naïoth. Saül y courut aussitôt : mais à peine fut-il devant Samuel que l'esprit du Seigneur le saisit : sa fureur s'apaisa, le calme rentra dans son âme, et David put s'échapper sans péril.

Toutefois, il n'osa se fier à cette douceur, trop vite revenue pour être durable, et il ne parut point aux repas, qui, suivant l'usage, servaient à célébrer dans la maison royale le commencement de chaque mois. Le second jour, sa place étant vide encore, Saül dit à Jonathas : « Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il pas venu ni hier ni aujourd'hui? — Il m'a instamment prié, répondit Jonathas, de le laisser aller à Bethléhem pour assister à un sacrifice solennel et pour voir ses frères. » La colère de Saül s'enflamma à ces paroles ; « Enfant de femme impure, s'écria-t-il, est-ce que j'ignore que tu aimes le fils d'Isaï, à ta honte et à la honte de ta mère; tant qu'il vivra, tu ne seras jamais roi. Saisis-le, et que périsse ce fils de la mort. — Mais qu'a-t-il donc fait pour qu'il meure? » reprit Jonathas. Cette résistance de son fils irrita Saül qui se leva et lui lança un javelot. Jonathas l'évita, mais il sortit au même instant, et courut avertir David des nouveaux dangers qui le menaçaient. Le proscrit se réfugia alors à Nobé, chez le grand prêtre Abimélec. L'abri qu'il y trouva devint fatal à la ville et au pontife. Saül averti par Doëg, le premier de ses pâtres, lui ordonna de raser Nobé, de passer les habitants au fil de l'épée; et le même jour Abimélec périt égorgé avec quatre-vingt-cinq sacrifica-

teurs revêtus de l'éphod. Un seul des fils du grand prêtre, Abiathar, échappa et porta à David l'éphod et le sort sacré; il lui portait aussi les espérances des tribus méridionales indignées de cet attentat sacrilége.

Avant cette exécution sanglante, David avait quitté Nobé pour chercher un asile auprès d'Achis, roi de Geth. Dans cette ville, les Philistins le reconnurent et voulurent le faire mourir; mais il contrefit l'insensé, et Achis dit à son peuple : « Vous voyez bien que cet homme est fou, chassons-le de nos murs. » David sortit ainsi de Geth, et se retira dans la caverne d'Odullam, où bientôt tous ceux qui avaient de méchantes affaires, qui étaient accablés de dettes ou mécontents, s'assemblèrent autour de lui. Il se mit à leur tête, et se rendit sur les terres de Juda, où, tout proscrit qu'il était, il délivra les habitants de Céila attaqués par les Philistins.

A la nouvelle qu'il campait dans cette ville, Saül vint en toute hâte pour l'assiéger. David s'enfuit alors dans les déserts de Ziph, vers l'Orient, le roi l'y poursuivit encore; il était sur le point de l'atteindre, quand une nouvelle attaque des Philistins le força de retourner sur ses pas. Pendant ce temps, David s'enfonçait dans le pays montagneux et stérile d'Engaddi, non loin de la mer Morte. Vainqueur des Philistins, Saül revint avec trois mille hommes d'élite, et le poursuivit jusque sur des rochers où il semblait que les chèvres sauvages pouvaient seules atteindre.

Un jour qu'accablé de fatigue, il s'était arrêté dans une grotte pour s'y reposer loin de ses soldats, David, caché avec ses gens au fond de la caverne, eût pu le tuer; il se contenta de couper un pan de son manteau, puis, quand le roi s'éveilla, il sortit derrière lui et l'arrêta en disant : « Saül, mon Seigneur et mon roi, pourquoi écoutes-tu les paroles de ceux qui te disent : David ne cherche qu'une occasion de te perdre? Vois toi-même, mon père, et reconnais si cela n'est pas le bord de ton manteau. On me conseillait de te tuer; mais j'ai répondu : Je ne porterai pas la main sur mon maître, car il est l'oint du Seigneur; et toi, cependant, tu cherches tous les moyens de m'ôter la vie. » Saül, jetant

un grand soupir et versant des larmes, s'écria : « N'est-ce pas ta voix que j'entends, ô mon fils David ? tu es plus juste que moi ; tu ne m'avais fait que du bien, et je ne t'ai rendu que du mal ; que le Seigneur te récompense. Je sais maintenant que tu régneras sur Israël, jure-moi de ne pas exterminer ma postérité, de ne pas anéantir mon nom et la maison de mon père. » David le jura, et Saül, calmé pour quelque temps encore, regagna sa demeure.

Vers ce temps, Samuel mourut. Tout Israël s'assembla pour le pleurer, et ensevelir son corps à Rama. L'Ecclésiastique a résumé en peu de mots son éloge et ses services. « Aimé de Dieu, il fut prophète du Seigneur. Il reconstitua l'État et sacra les princes de son peuple. Il jugea selon les lois, vainquit les princes de Tyr et les chefs des Philistins ; jamais il ne se laissa corrompre, et il ne vit pas dans tout Israël un seul homme se lever contre lui pour l'accuser [1]. »

Cependant David n'avait pas osé se fier à la parole de Saül, et s'était retiré au désert de Pharan, dans une retraite plus sûre que celle d'Engaddi. Or, il y avait non loin de là, au désert de Maon, un homme fort riche, mais fort avare, nommé Nabal. Sa femme, Abigaïl, était belle et prudente. Un jour, David envoya dix de ses gens à Nabal pour lui demander des vivres, en représentant qu'il avait toujours épargné ses pasteurs et ses troupeaux. Nabal reçut les messagers avec mépris, et refusa tout secours. David marcha aussitôt contre lui avec quatre cents hommes ; mais Abigaïl, pour fléchir la colère du héros d'Israël, alla à sa rencontre avec des ânes chargés de toutes sortes de provisions, se prosterna à ses pieds, le visage contre terre, et lui dit : « Que le cœur de mon seigneur et de mon roi ne soit point sensible à l'injustice de Nabal. Remets à ta servante cette iniquité ; et puisque Dieu doit établir ta maison sur Israël, qu'il ne trouve en toi, mon seigneur, aucun mal pendant tous les jours de ta vie. » Ces paroles apaisèrent David, et, dix jours après, Nabal étant mort, il prit Abigaïl pour femme. Le roi, de son côté, donna la main de Michol à Phalti, fils de Laïs.

1. *Sapienta Sirach.*, XLVI, 16-22.

Saül avait repris ses desseins homicides. Sachant David au désert de Ziph, il alla l'y chercher avec trois mille hommes; et, pour la seconde fois, David épargna la vie de son ennemi. Il était entré, pendant la nuit, dans le camp et dans la tente du roi; il eût pu le frapper, mais il se contenta d'enlever sa coupe et sa lance plantée en terre au chevet de son lit. Puis, de la montagne voisine, il appela Abner, et lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas gardé le roi, ton seigneur ? Il est venu quelqu'un pour le tuer. Vois où sont maintenant sa lance et sa coupe ? » Saül s'éveilla à ces paroles, et reconnaissant la voix de David, il l'aperçut lui-même sur la hauteur. Il s'humilia de nouveau, confessa ses torts, et prédit les succès de son ennemi ; ensuite il retourna en sa maison plus abattu que jamais.

Mort de Saül (1056).

En ce temps-là, David se retira de nouveau dans le pays des Philistins, auprès d'Achis. Ce chef lui donna la ville de Siceleg, d'où, pendant seize mois, il fit des courses continuelles contre les peuplades établies au midi de la terre de Chanaan. Il y était encore lorsqu'il apprit la fin du roi d'Israël. Les Philistins avaient en effet repris les armes, et les tribus du sud de la Palestine, mécontentes de ce gouvernement militaire qui s'était souillé du meurtre des prêtres de Nobé, ne firent aucun effort pour arrêter l'ennemi, qui pénétra jusque dans la plaine de Jezraël, auprès d'Aphec. Saül était venu camper à Gelboé avec toutes ses troupes. Mais quand il eut vu l'innombrable armée des Philistins, il fut frappé d'étonnement et de crainte. Il voulut interroger l'Éternel, l'Éternel ne lui répondit ni en songe, ni par la voix des prêtres, ni par celle des prophètes. Saül, abandonné du ciel, résolut d'intéresser les enfers à sa cause. Autrefois, suivant les conseils de Samuel, il avait chassé les imposteurs et les magiciens. Ses serviteurs découvrirent cependant une pythonisse dans la tribu de Manassé. Le roi se rendit près d'elle sous d'humbles habits, et suivi seulement de deux des siens. « Révèle-

moi l'avenir, lui dit-il, et fais-moi apparaître celui que je te demanderai ; je te jure que pour cela il ne t'arrivera pas malheur de la part du roi. Appelle Samuel. » Il avait à peine dit ces mots que la pythonisse jeta un grand cri ; elle avait vu le prophète. « Tu me trompes, dit-elle, tu es le roi. — Ne crains rien, repartit Saül, mais dis-moi ce que tu as vu ? — J'ai vu des dieux qui montaient du fond des enfers. J'ai vu un homme qui sortait de la terre enveloppé d'un manteau. » Saül reconnut que cet homme était Samuel, et, tombant la face contre terre, il l'adora. « Pourquoi troubler mon repos ? dit le spectre ; pourquoi m'avoir fait monter ? — Les prophètes sont muets, les songes n'ont point de révélation. Dieu s'est éloigné de moi, et mes ennemis m'attaquent. Je t'ai appelé pour que tu me dises ce qu'il faut que je fasse. — Ne m'interroge pas, puisque Dieu n'est plus avec toi. Comme je te l'ai annoncé, ton royaume sera arraché de tes mains, et il passera à David, ton gendre. Le Seigneur t'a livré aux infidèles. Demain, toi et tes fils, vous tomberez. »

Le lendemain, dès le premier choc, Israël plia devant l'ennemi ; les trois fils de Saül, Jonathas, Abinadab et Melchisua furent tués, et tout l'effort de la bataille tomba sur le roi. Sans espoir de salut, craignant de rester vivant entre les mains des incirconcis, Saül ordonna à son écuyer de le tuer, et, sur son refus, il se jeta lui-même sur la pointe de son épée. L'écuyer se tua sur son corps ; et quand les Philistins approchèrent, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre. Cependant ils lui coupèrent la tête, et pendirent son corps sur les murailles de Bethsan.

Trois jours après, David apprit les malheurs d'Israël par un jeune Amalécite qui se vanta d'avoir, à la prière de Saül, frappé d'un dernier coup le roi expirant. David fit mourir celui qui avait osé porter la main sur l'oint du Seigneur, et après avoir versé des larmes abondantes, il chanta sa douleur dans un hymne funèbre :

« Arrête-toi, ô Israël, et vois dans la montagne ces morts et ces blessés ; comment les forts sont-ils tombés ?

« Ne l'annoncez point dans Geth ; n'allez pas le dire sur

les chemins d'Ascalon, les filles des Philistins s'en glorifieraient; les filles des incirconcis triompheraient.

« Monts de Gelboé, que jamais la rosée ni la pluie ne fécondent vos cimes! que vos coteaux ne donnent plus de prémices, parce que c'est là qu'est tombé le bouclier des forts, le bouclier de Saül.

« Jamais la flèche de Jonathas n'est retournée en arrière; jamais l'épée de Saül n'a été tirée en vain. Elles se baignaient dans le sang des morts; elles déchiraient la chair des braves.

« Saül et Jonathas, si aimables, si grands pendant leur vie, ne sont point séparés dans la mort; ils étaient plus rapides que les aigles, plus courageux que les lions.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous revêtait d'écarlate et d'or au milieu des délices.

« Comment les forts sont-ils tombés dans le combat? comment Jonathas a-t-il été tué sur la montagne?

« Ta mort me remplit de douleur, Jonathas, oh! mon frère! je t'aimais comme une mère aime son unique enfant[1]!

« Comment donc les forts sont-ils tombés? comment se sont évanouis ces foudres de guerre? »

1. Quand David se fut lui-même affermi sur le trône, en souvenir de l'amitié de Jonathas, il rendit à son fils Miphiboseth, le dernier rejeton de la race de Saül, tous les biens de sa maison, et il le fit asseoir tous les jours à sa table. *Rois*, II, chap. IX.

CHAPITRE X.

DAVID (1056-1016).

GUERRE CONTRE ISBOSETH. — PRISE DE SION. — TRANSLATION DE L'ARCHE A JÉRUSALEM. — VICTOIRES DE DAVID. — BETHSABÉE ET URIE. — RÉVOLTE D'ABSALON. — DERNIÈRES ANNÉES DE DAVID.

Guerre contre Isboseth.

David avait trente ans quand Saül mourut. Encore incertain sur ce qu'il devait faire, il consulta l'Éternel, et reçut l'ordre de s'établir à Hébron, où la tribu de Juda le reconnut roi. Mais tout le reste d'Israël choisit Isboseth, fils de Saül; et les deux prétendants se firent, pendant sept années, une guerre sanglante, où leurs deux généraux, Joab pour David et Abner pour Isboseth, signalèrent leur habileté et leur courage. Dans une de ces nombreuses rencontres, Abner tua le frère de Joab, Azaël, « qui devançait à la course les chevreuils des bois. » Mais un jour Isboseth, oubliant sa position précaire, outragea son habile lieutenant, qui l'abandonna aussitôt et promit à son rival de ranger tout Israël sous son obéissance. Cet important service eût rendu Abner tout-puissant auprès de David; pressé à la fois par la jalousie et la haine, Joab le tua à la porte d'Hébron. David, dont la puissance était encore mal affermie, ne pouvait punir ce meurtre; mais il honora la mémoire d'Abner par un deuil public. « Je suis innocent de la mort d'Abner, s'écria-t-il devant tout le peuple; que son sang retombe sur la tête de Joab, et que dans ta maison, ô Joab, il y ait à jamais des lépreux et des mendiants, des hommes qui tiennent le fuseau, et des hommes qui tombent sous le glaive.

« Déchirez vos vêtements, enveloppez-vous de sacs, et pleurez sur Abner.

« Il n'est point mort comme les lâches, ses mains n'étaient pas liées, ses pieds n'étaient pas enchaînés. Il est tombé comme un homme vaillant devant les fils de l'iniquité. »

Ainsi, tout le peuple connut que David n'avait pas pris part au meurtre d'Abner. Le roi disait encore à ses serviteurs : « Ne voyez-vous pas qu'un grand chef est mort aujourd'hui dans Israël? Ces enfants de Sarvia aiment trop la violence! que le Seigneur rende au méchant le mal qu'il a fait. »

A quelque temps de là, Isboseth lui-même périt assassiné par deux chefs de mercenaires, qui apportèrent sa tête à David, pensant recevoir une riche récompense ; le pieux roi indigné les fit mourir. Cependant cet événement lui assura la couronne. Toutes les tribus réunies à Hébron le reconnurent en effet pour seul roi d'Israël.

Prise de Sion.

Il se hâta de justifier ce choix par des victoires, et attaqua Jérusalem dont la partie haute était encore au pouvoir des Jébuséens. Il s'empara de leur forteresse élevée sur la colline de Sion, et songeant déjà à faire de sa conquête sa capitale, il s'y fit élever un palais magnifique par les ouvriers et avec les matériaux que Hiram, roi de Tyr, lui envoya. Si David voulait bâtir une cité florissante, ce site était malheureusement choisi, loin de la mer et au milieu de campagnes stériles, dans un désert de pierres. Mais les Juifs ne devaient être ni un peuple industrieux ni un peuple commerçant, et il est tout naturel que le chef de cette race persécutée ait fixé sa demeure dans cette inaccessible retraite, entre les deux tribus qui lui étaient toujours restées fidèles. Quelques-uns, sans doute dans le peuple, s'étonnèrent de la prédilection de David pour un séjour triste et misérable ; car, dans le psaume soixante-huitième, il annonce que Dieu, dédaignant les cimes superbes de Basan, viendra faire sa demeure sur l'humble montagne de Sion.

« Dieu s'est levé, et devant sa face ses ennemis se sont enfuis; comme le vent dissipe la fumée, comme le feu fond la cire, ainsi, sous son regard, ils ont disparu.

« Chantez les louanges du Seigneur! Chantez son saint nom!

« Collines, pourquoi regardez-vous d'un air si envieux ce mont que Dieu s'est choisi pour sa demeure? il y habitera éternellement, et les rois viendront lui offrir des présents dans son temple de Jérusalem. »

Cependant les Philistins avaient repris les hostilités, et s'étaient avancés jusqu'à la vallée de Réphaïm. David marcha à leur rencontre, gagna sur eux deux batailles et prit leurs villes qu'il livra aux flammes. Dans cette guerre, David, un instant entouré par l'armée ennemie, près de la caverne d'Odollam, s'y était trouvé pressé par la soif, et il lui était échappé de dire : « Oh! si quelqu'un pouvait me donner un peu d'eau de la citerne de Bethléhem! » Or, il avait près de lui les trois plus vaillants hommes d'Israël, Jesbaam, Éléazar et Semma. Ayant entendu les paroles du roi, ils traversèrent tout le camp des Philistins, puisèrent de l'eau à la citerne et la rapportèrent à leur prince. « A Dieu ne plaise, s'écria David, que je boive le sang de ces vaillants hommes! » et il répandit l'eau en l'offrant au Seigneur.

Translation de l'arche à Jérusalem.

L'arche sainte était encore à Gabaa, dans la maison du lévite Abinadab. David comprit qu'il y allait à la fois de son honneur et de son intérêt que ce symbole de l'unité nationale, que ce monument auquel se rattachaient les traditions et la foi du peuple, ne restât pas dans ce honteux abandon; et il fit ce vœu : « Je n'entrerai pas dans ma maison; je ne monterai pas sur le lit qui m'est préparé, et je ne donnerai ni le repos à mes yeux ni le sommeil à mes paupières, jusqu'à ce que j'aie trouvé une demeure pour l'Éternel, un tabernacle pour le Dieu de Jacob.

« Nous avons trouvé l'arche dans les champs sauvages de Jahar. Nous entrerons dans le tabernacle de Jéhovah; nous l'adorerons dans le lieu que ses pieds ont touché.

« Levez-vous, Seigneur, pour entrer au lieu de votre repos, vous et l'arche où votre sainteté éclate. »

Pour que l'arche et la nouvelle royauté se protégeassent mutuellement, David voulait faire transporter le monument

de l'alliance à Jérusalem, qu'il destinait à devenir le centre du culte et du gouvernement. On mit l'arche sur un chariot neuf que conduisirent Oza et ses frères, fils d'Abinadab; tout Israël l'accompagnait au son des harpes et des lyres, au bruit des tambours et des timballes. Mais, pendant la route, les bœufs firent brusquement reculer le chariot, et l'arche parut près de tomber; Oza y porta la main pour la retenir; au même instant Dieu le punit de son audace et de son manque de foi en le frappant de mort. David, épouvanté de ce châtiment, craignit de conduire l'arche à Jérusalem avant d'avoir préparé un lieu pour la recevoir, et il la fit entrer à Geth dans la maison d'Abeddara; mais bientôt, justement jaloux des bénédictions que le Seigneur répandait chaque jour sur cette famille, David, au bout de trois mois, reprit son projet. Il avait fait dresser un tabernacle dans la forteresse de Sion; l'arche sainte y fut conduite en grande pompe avec les rites institués par Moïse, au milieu des transports de la joie publique. Le roi lui-même, sans couronne et sans sceptre, vêtu d'un éphod de lin, comme un simple lévite, dansait devant l'arche et chantait les louanges du Seigneur. En approchant de la montagne de Sion, il entonna ce cantique que, dans la suite, le peuple répéta aux fêtes solennelles :

« La terre est à Jéhovah, la terre dans son immensité, avec tous ceux qui l'habitent; car il l'a fondée au-dessus des grandes eaux; il l'a consolidée au-dessus des fleuves.

« Qui pourra monter sur la montagne du Seigneur? Qui pourra s'arrêter dans son saint lieu? Celui-là dont les mains ne sont pas souillées, celui-là dont le cœur est pur.

« Voici tout un peuple qui cherche la face du Dieu de Jacob. Ouvrez vos portes, ô princes! Ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera!

« Quel est ce roi de gloire? C'est le Seigneur vaillant et fort, le Dieu puissant dans les combats.

« Ouvrez vos portes, ô princes! Ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera!

« Quel est ce roi de gloire? C'est le Dieu des armées! »

Un autre cantique[1] montre cette réunion dont nous parlions tout à l'heure des deux chefs du peuple, Jéhovah, le maître invisible, et le roi, son représentant sensible :

« Jéhovah a dit au roi : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepied.

« Du haut de Sion le Seigneur a étendu le sceptre de sa puissance et il lui a dit : Tu demeureras au milieu de tes ennemis ; tu seras mon prêtre pour l'éternité.

« Au jour de sa colère, Jéhovah, qui est assis à sa droite, brisera la tête des rois ; il jugera les nations, il couvrira la terre de ruines, et nombre de chefs seront gisants écrasés.

« Alors, comme le guerrier victorieux, il boira au bord du chemin l'eau du torrent, puis relèvera sa tête altière. »

Le tabernacle préparé à Sion n'était encore pour l'arche qu'une demeure provisoire. David s'indignait d'être plus magnifiquement logé que le Seigneur.

« Regarde, disait-il un jour au prophète Nathan, j'habite dans une maison de cèdre, et l'arche de l'Éternel demeure sous une tente. » Il voulait élever un temple superbe, mais le prophète, en lui annonçant de la part de Dieu que le sceptre ne sortirait point de sa maison dans toute la durée des siècles, lui apprit aussi que le grand ouvrage de la construction du temple était réservé à son fils.

Victoires de David.

Malgré ses dernières victoires, Israël payait toujours tribut aux Philistins. David ne pouvait consentir à supporter plus longtemps cette honte ; il reprit les armes et affranchit son peuple de cette servitude. Les Philistins, une première fois battus dans la vallée de Réphaïm, avaient été refoulés, après une seconde affaire, jusqu'aux murs de Gazer. Plus tard ils perdirent même le territoire de Geth.

David défit aussi les Moabites et extermina la moitié de cette race, l'autre lui paya tribut. Entre les Philistins et les Moabites, deux autres peuples habitaient au sud de Juda,

1. Psaume cx.

les Amalécites et les Iduméens ; David les soumit. Les fils d'Ammon, au nord de Moab, allaient avoir bientôt le même sort.

Mais son plus redoutable adversaire fut le Syrien Adraazar, roi de Soba. David tailla en pièces les armées de ce prince, non loin de l'Euphrate, et lui prit dix-sept cents chevaux et vingt mille hommes de pied. De cette victoire il courut à une autre, mit en déroute les troupes de Damas venues au secours d'Adraazar, tua vingt-deux mille hommes et assujettit à ses armes la Syrie damascéenne, où il laissa des garnisons. Thoü, roi de Hamath et ennemi du roi de Soba, apprenant sa défaite et celle de ses alliés, envoya son fils avec de riches présents pour complimenter le vainqueur. Ces dons, ainsi que les plus belles dépouilles du butin fait sur les ennemis, furent consacrés au Seigneur.

Après ces grands coups frappés au nord de son royaume, David alla appesantir le joug d'Israël sur les peuples du sud ; il tua dix-huit mille Iduméens dans la vallée des Salines, et mit des garnisons dans tout leur pays, afin de s'assurer des routes qui conduisaient à la mer Rouge.

A l'est d'Israël un peuple puissant restait encore indépendant, les Ammonites ; mais David se souvenait des services que Nahas, leur roi, lui avait jadis rendus, et de ce côté il retenait ses armes. Cependant Nahas mourut. A cette nouvelle, David envoya des ambassadeurs à Hannon, son fils et son successeur, pour lui porter des consolations ; mais, excité par les grands du pays, Hannon traita ces envoyés comme des espions, et leur fit subir de cruels outrages. Il comprit cependant que le roi d'Israël voudrait venger cette injure, et il leva une armée puissante à laquelle se joignirent trente-trois mille hommes envoyés par les Syriens et par ses autres alliés. Une double victoire de Joab et d'Abisaï, son frère, généraux de David, rompit cette ligue ; mais les Syriens, craignant alors pour eux-mêmes, formèrent une coalition puissante qui embrassa tous les peuples établis du Jourdain à l'Euphrate. Il vint même des troupes des pays situés au delà de ce fleuve, dans la Syrie des rivières. Adraazar était encore à la tête de l'armée confédérée. A cette

ligue, le roi des Juifs répondit par le dédain et d'éloquentes menaces :

« Pourquoi ce frémissement des nations? pourquoi ces vains projets des peuples!

« Les rois de la terre se sont levés, les princes s'unissent contre Jéhovah et son Christ.

« Rompons, disent-ils, les liens dont ils nous enchaînent; rejetons loin de nous leur joug.

« Mais celui qui habite au ciel se rit d'eux et les raille.

« Il leur parlera dans sa colère ; il les dispersera dans sa fureur.

« Moi qu'il a établi roi sur Sion, sur sa montagne sainte, j'annonce ses commandements. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils; aujourd'hui tu renais de moi.

« Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, les bornes du monde pour propriété; tu les gouverneras avec une verge de fer; tu les briseras comme le vase du potier.

« Et maintenant comprenez, rois de la terre! Instruisez-vous, vous qui jugez les nations! Servez le Seigneur dans la crainte, acceptez ses commandements de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez; car voici sa colère qui s'enflamme. Heureux alors celui qui aura mis en lui sa confiance[1] ! »

Cependant David voulut cette fois commander lui-même. Il passa le Jourdain, et tailla en pièces à Hélam sept cents chariots, quarante mille cavaliers, blessa à mort Sobach, général de l'armée ennemie, et, par sa victoire, resta maître de ces immenses contrées, dont tous les princes reconnurent son empire.

Libre alors de tourner ses forces contre les Ammonites, il envoya Joab avec ses officiers et toutes les troupes d'Israël pour ravager le territoire ennemi et assiéger Rabbath, leur capitale. Quand la ville fut sur le point de céder aux efforts des assaillants, David arriva avec de nouvelles troupes, et elle fut enlevée sous ses yeux. Tous les habitants périrent au

1. Psaume II.

milieu d'affreuses tortures[1]; les autres villes des Ammonites eurent le même sort.

Bethsabée et Urie.

Mais pendant qu'il était encore à Jérusalem, il avait commis un double crime qu'il devait expier par les malheurs de ses dernières années. Du haut de son palais, il avait vu, sur la terrasse d'une maison voisine, Bethsabée, femme d'Urie, l'un de ses plus braves officiers; et cette vue avait allumé dans son cœur une passion coupable; mais le secret ne pouvait être gardé longtemps. A cette faute, il ajouta un crime, il envoya à Joab l'ordre d'exposer Urie au plus fort de la mêlée, et de l'abandonner aux coups de l'ennemi. Cet ordre, Urie lui-même le porta; et lorsqu'il eut été exécuté, le roi épousa Bethsabée; elle en eut un fils qu'elle avait conçu dans sa faute. Une année s'écoula sans que le Seigneur manifestât sa colère. Mais le prophète Nathan se présenta enfin devant le coupable, et lui dit :

« Il y avait deux hommes dans une ville, l'un était riche, l'autre pauvre. Le riche avait de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, le pauvre rien qu'une toute petite brebis, qu'il avait nourrie et qui grandissait avec ses enfants : elle mangeait le pain dans sa main; elle venait boire à sa coupe, et elle dormait dans son sein. Or, un étranger étant venu chez le riche, celui-ci n'alla point, pour faire honneur à son hôte, choisir dans ses troupeaux un bœuf ou un mouton, mais il prit la brebis du pauvre, la tua, et la fit manger à l'étranger. » David s'indigna à ce récit : « Cet homme, dit-il, mérite la mort; qu'il rende au septuple. — Cet homme, reprit le prophète, c'est toi : Je t'ai donné, dit le Seigneur,

1. Les uns furent sciés ou écrasés sous des chariots, les autres jetés vivants dans des fours. Ces cruautés étaient du reste réciproques et appartiennent au temps. Quand les habitants de Jabès, assiégés par les Ammonites, offrirent de se rendre, il leur fut répondu qu'on écouterait leurs propositions quand ils se seraient chacun crevé un œil. Voyez dans *Amos*, I, 13, comment les Ammonites se conduisaient en pays conquis. Voyez ci-dessus, p. 99, les paroles d'Adonibezec.

Israël et Juda, et si tu trouves que cela est peu, à ces terres j'en ajouterai d'autres. Mais pourquoi as-tu méprisé ma parole? Tu as pris la femme d'Urie, et tu as tué Urie par le glaive des enfants d'Ammon. Maintenant donc le glaive ne quittera point ta maison; le mal sortira de ta famille contre toi; tes femmes seront prises à tes yeux, et données à ton prochain : tu ne mourras point, mais le fils qui est né mourra[1]. » David, effrayé, jeûna et pria le Seigneur; mais la menace devait s'accomplir, et le septième jour, l'enfant de Bethsabée mourut.

Révolte d'Absalon.

Les autres châtiments annoncés suivirent de près. Ammon, fils aîné de David, fit violence à Thamar, et périt assassiné par son frère, Absalon, qui vengea sur lui cet outrage. Absalon s'enfuit auprès du roi de Gessur, et resta trois ans dans l'exil. Au bout de ce temps, Joab suborna une femme qui vint se jeter aux pieds du roi en disant : « Dans une querelle, l'un de mes fils a tué l'autre, et s'est enfui; mais les parents du mort veulent le venger sur son meurtrier. Il ne restera donc plus personne de notre maison. — Allez, dit le roi, que votre fils revienne, il ne tombera pas un cheveu de sa tête. — Que mon Seigneur, ajouta cette femme, me permette encore une parole : Nous mourrons tous; comme les eaux répandues, notre vie s'écoule; ô roi! pourquoi refuser au peuple de Dieu la grâce que vous m'accordez? » David céda; Absalon revint, mais plein de haine et d'ambition. Il ne travailla qu'à soulever secrètement le peuple contre son père. Un jour, il demanda la permission d'aller sacrifier à Hébron, et à peine était-il sorti de Jérusalem qu'une conspiration formidable éclata. Davit fut réduit à quitter sa capitale. Suivi de ses gardes et de quelques serviteurs fidèles, il traversa le torrent de Cédron, gravit en pleurant la montagne des Oliviers, et prit la route du désert. Il avait emmené l'arche d'alliance; craignant pour

1. *Rois*, II, XII.

elle les hasards de la guerre, il la renvoya à Jérusalem. Comme il s'approchait de Baurim, un homme, appelé Séméi, de la race de Saül, lui jeta des pierres et le maudit, en disant : « Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial ; le Seigneur fait retomber sur toi le sang de la maison de Saül ; il donne ton royaume à ton fils Absalon, et tu te vois accablé des maux que tu as faits. » Abisaï voulait tuer Séméi, David le retint et dit : « Laissez-le faire ; laissez-le maudire ; peut-être le Seigneur regardera mon affliction, et me rendra quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui. »

Il continua son chemin accompagné de ses gens et de Séméi, qui marchait par le haut de la colline et le suivait en le maudissant, en lui jetant des pierres et le couvrant de poussière. Il arriva enfin épuisé de fatigue en un lieu où il put prendre quelque repos. Peut-être fut-ce là qu'il adressa à Jéhovah cette prière[1] :

« Seigneur ! ne me rejetez pas dans votre fureur ; ne me punissez pas dans votre colère !

« Ayez pitié de moi, car je suis faible ; guérissez-moi, car mes os tressaillent.

« Tournez-vous vers moi, Seigneur ! retirez mon âme de l'affliction, car, dans la mort, qui se souvient de votre nom ? dans l'empire des ombres, qui confessera votre magnificence ?

« Je me suis épuisé en gémissements ; chaque nuit, j'ai arrosé ma couche de mes larmes. Le chagrin a obscurci mes yeux, et j'ai vieilli de douleur au milieu des ennemis qui m'entourent. »

Mais après s'être ainsi élevé à Dieu, l'espérance renaît en lui.

« Retirez-vous loin de moi, s'écrie-t-il, vous tous qui vivez dans l'iniquité, car Jéhovah a entendu la voix de mes larmes, Jéhovah a reçu ma prière. »

Cependant Absalon était entré dans Jérusalem et accomplissait à la lettre les menaces que le prophète Nathan avait

1. Psaume VI.

faites à David ; mais il perdit un temps précieux, et, malgré le conseil d'Achitopel, il ne poursuivit pas son père, alors qu'il eût pu l'accabler. Quand il franchit enfin le Jourdain il était trop tard, David avait eu le temps de réunir une nombreuse armée. La bataille se donna dans la forêt d'Éphraïm. Vingt mille hommes des troupes d'Absalon restèrent sur la place ; lui-même il fuyait sur sa mule lorsqu'en passant sous un chêne touffu, sa longue chevelure s'embarrassa dans les branches et il resta suspendu entre le ciel et la terre. Joab, averti par un soldat, accourut aussitôt, et, malgré l'expresse défense du roi, il le perça de trois dards ; dix écuyers de sa suite l'achevèrent.

En apprenant la mort du rebelle qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer, David fondit en larmes, et on l'entendit répéter sans cesse : « Mon fils, mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour la tienne ! » A l'exemple de son roi, le peuple pleura sur cette victoire changée en deuil, et les troupes rentrèrent dans Mahanaïm en silence, comme après une défaite. Mais les durs reproches de l'impérieux Joab forcèrent David à cacher sa douleur et à s'occuper des soins du gouvernement.

Dernières années de David.

Tout Israël s'était de nouveau rangé sous ses lois, quand, aux bords du Jourdain, une querelle s'éleva entre Israël et Juda qui se disputaient l'honneur de faire passer le fleuve au roi. Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, sonna de la trompette et s'écria : « Nous n'attendons rien du fils d'Isaï ; à tes tentes, Israël, » et tout Israël le suivit. David se hâta de rentrer dans Jérusalem, et envoya aussitôt des troupes contre Séba pour étouffer cette dangereuse révolte dans laquelle se montrait déjà cette jalousie fatale de Juda et des autres tribus. Les habitants de la ville où Séba s'était retiré jetèrent sa tête par-dessus les murailles ; Joab leva aussitôt le siége et vint annoncer au roi la mort du rebelle et la paix d'Israël.

D'autres guerres attendaient David. Les Philistins avaient repris les armes, et quatre fois il fallut marcher contre eux; mais Israël sortit victorieux de cette lutte contre son éternel ennemi. Le roi-prophète célébra ainsi son dernier triomphe :

« Le Seigneur est ma forteresse; le Seigneur est le rocher où ma puissance est assise. Il me défend, il me sauve de tous mes ennemis.

« Les frayeurs de la mort m'ont saisi, le torrent des iniquités a coulé vers moi. Mais j'ai crié au Seigneur; il a entendu ma voix, et la terre s'est troublée, le ciel a chancelé sur sa base.

« Il est descendu; les chérubins le portaient; il volait sur l'aile des vents.

« Ses flèches sont parties et ils se sont dissipés; l'éclair a brillé, et ils sont tombés frappés d'épouvante.

« Au souffle de sa colère, la mer entr'ouverte a laissé voir ses abîmes, le monde a montré ses fondements.

« Sa main m'a retiré du courant des grandes eaux, sa main m'a enlevé du milieu de mes ennemis.

« Car il sauvera les faibles, il humiliera les superbes.

« Seigneur, vous êtes ma lumière; Seigneur, vous éclairez nos ténèbres.

« Avec vous, je suis prêt au combat; avec vous, je franchirai les murailles.

« Qui est fort, si ce n'est le Seigneur? C'est lui, le puissant, qui a mis dans mon bras la force des arcs d'airain, et dans mes pieds la vitesse des cerfs.

« Mes ennemis crieront, mais le Seigneur ne les entendra pas.

« Je les ai broyés comme la poussière des sentiers, je les ai foulés aux pieds comme la boue des rues.

« Béni soit le Seigneur, le Dieu du salut. »

Des pensées d'orgueil s'élevèrent alors dans le cœur du roi, vainqueur des rebelles et des ennemis du dehors. Il osa, sans l'ordre exprès du Seigneur, faire le dénombrement d'Israël. Il se trouva cinq cent mille hommes en état de combattre dans Juda, et huit cent mille dans les autres tri-

bus[1]. Mais aussitôt le prophète Gad vint au nom de l'Éternel lui ordonner de choisir entre trois fléaux, ou une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours. « Il vaut mieux, répondit David, tomber entre les mains d'un Dieu plein de miséricorde qu'entre celles des hommes, » et il préféra la peste, qui fit périr soixante et dix mille Israélites. À la vue d'un désastre aussi grand, David s'écria : « Seigneur, seul j'ai péché, épargnez ce peuple innocent et que votre main s'appesantisse sur moi et ma famille. » Le Seigneur, apaisé par son humble prière, lui ordonna d'élever un autel, et des holocaustes firent cesser le fléau.

David avançait en âge, lorsqu'un dernier chagrin vint troubler ses vieux jours. Adonias, l'aîné de ses enfants, aspirait ouvertement au trône avec l'appui de Joab et celui d'Abiathar, le souverain sacrificateur : mais Salomon, le second fils de Bethsabée, était marqué d'en haut pour succéder au trône d'Israël ; aussi David, averti de la conspiration, ordonna de le sacrer en présence du peuple, dont les acclamations unanimes apprirent à Adonias qu'il ne lui restait qu'à implorer le pardon de sa folle tentative.

Cependant David sentait arriver sa fin prochaine. Une plainte douce et triste s'échappa de ses lèvres mourantes.

« Seigneur, écoutez ma prière !

« Mes jours se sont évanouis comme la fumée que le vent dissipe, je suis comme l'herbe des champs que le soleil a fanée.

« Le pélican vit dans la solitude, l'oiseau des nuits habite les ruines ; ainsi qu'eux j'ai vieilli dans la tristesse.

1. Cela suppose une population d'au moins 5 millions d'âmes. Josèphe parle de 204 villes ou bourgades dans la seule Galilée; Dion affirme que sous Adrien on détruisit dans la Palestine 985 bourgs. Durant le siége de Jérusalem par Titus, Jérusalem seule renfermait, suivant Tacite, 600 000 âmes. Dans cette même guerre, 130 000 Juifs périrent, au dire de Josèphe. Entourée de déserts, la Palestine était une véritable oasis, où s'accumulaient les populations. Nulle race d'ailleurs ne fut plus féconde; la loi et les mœurs y favorisaient plus que partout ailleurs l'accroissement de la population. Abimélech avait 70 frères, Abésan 60 enfants, Abdon 40 fils et 30 petit-fils; on pourrait multiplier ces exemples.

« Mon pain était la cendre et j'ai bu mes larmes, parce qu'après m'avoir élevé, Seigneur, vous m'avez brisé.

« Mes jours ont passé comme l'ombre ; je me dessèche comme l'herbe flétrie ; mais vous, Seigneur, vous régnez éternellement.

« Vous aurez pitié de Sion, car le temps viendra d'avoir pour elle miséricorde.

« Du haut de votre sainte montagne, vous regarderez sur la terre, vous entendrez les gémissements des captifs et vous briserez leurs chaînes, pour qu'ils annoncent dans Sion le nom du Seigneur, pour qu'ils chantent ses louanges dans Jérusalem, où les rois et les nations réunis serviront Jéhovah.

« Avant que ceci arrive, mes forces seront évanouies, mes jours seront usés[1]. Pourquoi te dirais-je : O mon Dieu, ne m'enlevez pas ainsi du milieu de ma route ! Vos années seules se renouvellent de génération en génération.

« Au commencement des choses vous créâtes le monde, les cieux sont l'œuvre de vos mains.

« Mais les cieux eux-mêmes périront. Ils vieillissent ; un jour vous les roulerez comme un manteau vieilli et inutile, et des cieux nouveaux paraîtront.

« Vous seul êtes toujours semblable à vous-même, et vos années sont sans fin.

« Les enfants de tes serviteurs aussi vivront et tu garderas leur race pour l'éternité. »

Ses dernières paroles furent un chant d'espérance. Déjà se formait l'idée d'un avenir meilleur, d'une prospérité plus grande.

« Voici les dernières paroles de David, de David, cet homme fidèle que Dieu suscita pour en faire son Christ, ce chantre glorieux des cantiques d'Israël :

« L'esprit de Dieu parle en moi, sa voix est sur me lèvres.

« Un prince juste, un roi dans la crainte de Dieu se lèvera comme l'aube matinale ; il se lèvera comme le soleil du

1. C'est l'interprétation de Herder d'après le texte hébreu ; les Septante sont ici fort obscurs.

matin. Devant son éclat les nuées brumeuses disparaîtront, et les plantes naîtront de la terre humide de rosée[1].

« Ainsi ma maison sera consolidée en Dieu, car il a fait avec moi une alliance éternelle, et les enfants de Bélial ne prendront pas racine.

« Ils seront rejetés comme le buisson d'épine que la main ne touche pas, mais bien le fer ou la lance, et que le feu consume. »

Dans un autre chant il avait déjà tracé le tableau de la gloire et de la puissance de son fils.

« Dieu! donne au roi ta clairvoyance, donne au fils du roi ta justice, afin que la paix règne sur les collines, afin qu'elle règne sur les montagnes.

« Il jugera le pauvre selon l'équité, il sauvera l'enfant du malheureux, mais le calomniateur, il l'humiliera.

« Tant que le soleil et la lune dureront, son nom vivra. Il dominera de la mer à la mer, et l'Éthiopien se prosternera devant lui; ses ennemis mordront la poussière.

« Les rois de Tarsis et des îles lui offriront des présents, les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront leurs dons.

« Les moissons lui donneront des monceaux de blé plus haut que le Liban; et ses villes fleuriront comme les prairies verdoyantes. »

Quand David sentit venir la mort, en présence des anciens il bénit son peuple et pria pour lui. Puis il appela Salomon près de sa couche :

« Mon fils, voici que je m'en vais par le chemin où va toute chair; sois fort, sois homme. Marche dans les voies de l'Éternel, et observe ses lois qui sont écrites au livre de Moïse. » Ensuite il rappela les outrages dont Séméi l'avait accablé, les crimes impunis du sanguinaire et impérieux Joab, et il demanda qu'ils ne descendissent au tombeau que par une mort sanglante. Peu de temps après, il s'endormit avec ses pères, rassasié de jours, de richesses, et de gloire. Il avait régné sept ans à Hébron, trente-trois à Jérusalem, et il était âgé de soixante-dix ans lorsqu'il mourut. Il

1. *Rois*, II, XXIII. Je suis encore, pour ce verset, l'interprétation de Herder.

fut enterré à Jérusalem, qu'on appelle quelquefois la cité de David, et où l'on montrait encore son tombeau du temps de saint Jérôme.

David avait fait beaucoup pour donner à l'État juif une organisation en rapport avec son nouveau mode de gouvernement. Le vieux régime patriarcal des tribus avait été fort ébranlé par la création, au profit du pouvoir central, de fonctions administratives, judiciaires et militaires, par l'établissement d'une capitale, d'une garde royale et d'une armée permanente, dont un douzième (24 000 hommes), était mis tous les mois sous les armes; enfin par l'étroite association du culte et du gouvernement. David, en effet, après avoir établi l'arche sainte sur la montagne de Moria, avait donné plus de pompe aux cérémonies. Poëte et musicien, il avait fait de la poésie et de la musique l'âme du service divin. Quatre mille lévites divisés par lui en classes et en chœurs différents, chantaient les prières nationales, les cantiques d'Asaph, d'Héman, de Jédithum, des enfants de Coré, et surtout les psaumes composés par le roi lui-même. D'autres accompagnaient ces chants sur les harpes. Cette intervention du roi, du chef politique et militaire, dans les cérémonies du culte, plaçait le grand prêtre dans une position subalterne. Le pouvoir sacerdotal s'abaissait devant l'autorité politique; cette infériorité ira désormais toujours croissant; c'est-à-dire que le gouvernement et l'État juifs se rapprocheront de plus en plus de la forme des autres monarchies asiatiques[1].

1. « Saül n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après les ordres de Jéhovah, transmis par Samuel, et n'ayant point de cour, point de demeure fixe. La nation n'était encore qu'un peuple adonné à l'agriculture et au soin des troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devient insensiblement un peuple guerrier. Sous David, changement total de la nation et du gouvernement : établissement d'une résidence fixe à Jérusalem, qui est en même temps le siége du sanctuaire national; observation rigoureuse du culte de Jéhovah, comme culte national et exclusif; accroissement considérable de l'État par des conquêtes; établissement graduel du despotisme et d'un gouvernement de palais, dont les résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du règne de David par les révoltes de ses propres fils. » Héeren, *Manuel d'histoire ancienne*.

CHAPITRE XI.

SALOMON (1016-976).

SÉVÉRITÉ ET JUSTICE DE SALOMON. — PUISSANCE ET RICHESSES DE SALOMON. — CONSTRUCTION DU TEMPLE. — LA REINE DE SABA. — RÉVOLTES CONTRE SALOMON.

Sévérité et justice de Salomon.

Salomon avait vingt ans quand il monta sur le trône. Une coalition s'était formée contre lui entre son frère Adonias, le grand prêtre Abiathar et Joab, le général de ses armées. Adonias osa même lui faire demander la main de la dernière épouse de David, Abisag la Sunamite. Des mesures sévères prévinrent l'exécution du complot. Adonias et Joab furent mis à mort et Abiathar envoyé en exil. Sadoc obtint la grande sacrificature, qui rentra par lui dans la maison d'Éléazar; Banaïas eut le commandement de l'armée. C'était lui qui avait tué Joab au pied même de l'autel; ce fut lui encore qui accomplit sur Séméi la sentence portée par David.

Le nouveau roi venait d'affermir son règne par des supplices; pour l'appuyer sur des alliances, il épousa la fille du Pharaon d'Égypte; pour le consacrer par la religion, il se rendit à Gabaon, le plus considérable des hauts lieux sur lesquels on avait jusqu'alors sacrifié dans Israël, et il y offrit mille holocaustes au Seigneur. Sa piété ne resta pas sans récompense : pendant la nuit, l'Éternel lui apparut en songe et lui dit : « Demande ce que tu veux et je te le donnerai. — Seigneur, répondit-il, je ne suis encore qu'un enfant qui ne sait de quelle manière il doit se conduire; donne à ton serviteur un cœur docile afin qu'il puisse juger ton peuple et discerner le bien d'avec le mal. » La voix divine reprit alors : « J'ai déjà fait ce que tu m'as demandé, je t'ai donné un cœur plein de sagesse et d'intelligence; je te donnerai encore ce que tu n'as pas demandé, les richesses et la gloire, et si tu marches dans mes voies ainsi que ton père,

je prolongerai tes jours. » Salomon, à son réveil, pensa longtemps au songe qu'il avait eu; il revint à Jérusalem, se présenta devant l'arche d'alliance, offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, et fit un grand festin à tous ses serviteurs.

Alors deux femmes de mauvaise vie vinrent le trouver et lui demander justice. Elles demeuraient dans la même maison, dans la même chambre, et avaient eu presqu'au même jour chacune un enfant. Pendant la nuit, par accident, l'une d'elles étouffa son fils et l'alla mettre aussitôt à la place de l'autre enfant. La mère de celui-ci, s'étant levée dès le matin, trouva près d'elle un cadavre, et, le considérant avec attention au grand jour, elle reconnut que ce n'était pas celui de son fils. Alors elle accusa la femme qui demeurait avec elle, et toutes deux se rendirent auprès du roi. Il était difficile de juger un pareil différend, où nul témoin ne venait déposer; Salomon, rempli de la sagesse divine, dit aux gardes : « Qu'on coupe en deux l'enfant vivant, et qu'on en donne une moitié à chacune de ces femmes. » Mais la vraie mère, sentant ses entrailles émues de tendresse, s'écria avec larmes : « Seigneur, donnez-lui l'enfant, je vous supplie, ne le tuez point. » Voici la mère, dit Salomon; qu'on lui rende son fils. Israël fut touché d'une crainte respectueuse pour son roi, en voyant que la sagesse de Dieu éclairait ses jugements.

Puissance et richesses de Salomon.

Avec la sagesse, Dieu lui avait promis la gloire et la puissance : il eut l'une et l'autre. Maître paisible des vastes contrées que David avait conquises, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins et jusqu'au torrent d'Égypte, son nom était respecté et craint. Les présents et les tributs de toutes les nations soumises lui permettaient de déployer une magnificence jusqu'alors inconnue dans Israël, sans que ce peuple en fût foulé, car un ordre sévère était établi dans tout le pays, divisé en douze provinces dont chacune fournissait tour à tour, pendant un mois, les choses nécessaires

à la table royale. Sous ce gouvernement sage et doux, « chacun, dans Israël et Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée, vivait dans l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son figuier. »

L'alliance avec Hiram, roi de Tyr, et la vue des immenses richesses que le commerce accumulait dans les villes de Phénicie avaient porté les Juifs à suivre l'exemple de leurs voisins. Aux ports d'Élath et d'Asiongaber qu'il possédait à l'extrémité de l'Idumée, sur la mer Rouge, Salomon fit construire une flotte qui, sous la direction de pilotes tyriens, alla chercher à Ophir la poudre d'or, les parfums, des bois rares et des pierres précieuses. Le roi, au nom de qui se faisaient ces voyages, amassa ainsi de tels trésors « qu'en ce temps-là, dit l'Écriture, à Jérusalem l'or et l'argent étaient devenus aussi communs que les pierres, et les cèdres du Liban autant que les arbres des champs[1]. »

Construction du temple.

Ces richesses permirent à Salomon de construire enfin le temple, double symbole de l'unité religieuse et politique. Hiram, l'ami du fils comme il avait été celui du père[2], reçut chaque année 20 000 mesures de froment et 20 000 mesures d'huile pure; en échange il fournit des ouvriers habiles, avec tous les bois et tous les matériaux nécessaires. Telles étaient la grandeur de l'ouvrage et l'activité du prince qu'il envoya au Liban jusqu'à soixante-dix mille hommes pour porter les fardeaux et quatre-vingt mille pour tailler les pierres sur la montagne. Trois mille six cents surveillants dirigeaient les travailleurs.

Le second jour du second mois de la quatrième année de son règne, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie

1. Suivant l'Écriture, Salomon recevait annuellement 666 talents d'or. *Rois*, III, x, 14.

2. Josèphe prétend, *Antiq. Jud.*, VIII, 2, 8, et *Adv. Apion.*, I, 17, que le traité de Salomon avec Hiram et la correspondance des deux princes étaient encore conservés de son temps à Tyr.

d'Égypte, Salomon jeta les fondements du temple sur la colline de Moria; on mit sept ans et six mois à le bâtir. » Il paraît qu'on doit se représenter ce temple comme un vaste édifice enclos de murailles[1], en partie fermé de toitures, en partie découvert; deux murs bien plus élevés l'un que l'autre, le long desquels régnaient des galeries soutenues par des colonnes, formaient les deux parvis extérieurs; de ces esplanades on entrait toujours en montant dans le parvis des femmes, ainsi nommé parce qu'elles ne passaient pas plus loin; de celui-ci, en montant encore, on se trouvait dans le parvis des Israélites, et dans celui des sacrificateurs, où s'élevait l'immense autel des holocaustes, construit en pierres non taillées avec ses degrés et ses rampes, la mer d'airain, vase énorme porté sur douze figures de bœufs et pouvant contenir 3000 baths, et dix cuves d'airain plus petites dans lesquelles on lavait les chairs des victimes. Ces divers parvis avaient tous sur les côtés, ou vers les coins, des appartements, des salles, des magasins, à l'usage des prêtres et des fidèles et servant aux apprêts du culte, à la garde des choses saintes, à la vente des offrandes ou des victimes; au delà de l'autel des holocaustes commençait le temple proprement dit, couvert d'une toiture plane, et précédé d'un large portique ouvert, décoré de deux colonnes d'airain creuses et enrichies d'ornements ciselés. Cette entrée n'avait point de portes. Une galerie à trois étages régnait le long du temple, de trois côtés; le côté de l'orient seul n'en avait pas. Un escalier tournant du côté du sud conduisait à ces galeries.

« Le temple intérieur se partageait en trois divisions: l'avant-temple ou le vestibule, le lieu saint et le sanctuaire, ou le lieu très-saint, nommé aussi le saint des saints. Ces deux dernières divisions étaient fermées de portes à deux battants en bois d'olivier, chargées de sculptures et de cise-

1. Du reste, il est impossible de concilier le troisième livre des *Rois* chap. VI et VII, avec le deuxième livre des *Paralipomènes*, chap. III et IV, et avec Josèphe. Surtout, on ne saurait, d'après leurs données, le reconstruire. Voyez cependant Meyer, *Der Tempel Salomons*. 1830, in-8.

lures diverses, et couvertes toutes deux d'un voile richement brodé. Dans le vestibule on gardait probablement les choses consacrées; dans le lieu saint était placé l'autel des parfums, entre le candélabre d'or aux sept branches et la table des pains de proposition, enfin le lieu très-saint, de forme pentagone, était construit en dôme : là étaient posés, sous les ailes des chérubins, l'arche renfermant les tables de la loi, et à côté de la verge d'Aaron, le vase rempli de manne et les livres écrits de la main de Moïse.

« La solennité de la dédicace dura sept jours; le peuple de toutes les tribus et les Israélites dispersés dans l'empire accoururent à Jérusalem; l'arche, retirée du pavillon où David l'avait laissée, fut transportée avec pompe dans le temple par les sacrificateurs; le roi, accompagné de sa cour, des anciens d'Israël, des chefs de tribus, des chefs des principales familles, et de la foule du peuple, suivait l'auguste symbole de la religion nationale. L'arche, dans laquelle étaient conservées les deux tables de la loi, fut déposée dans le lieu très-saint, sous les chérubins d'or dont les ailes la couvraient; et au moment où le voile qui devait se déchirer à la mort du Christ fut baissé sur le sanctuaire, la gloire de l'Éternel, la nuée du désert, signe infaillible et vénéré de la présence divine, remplit la maison de l'Éternel. Alors le fils de David, se prosternant avec toute sa grandeur devant celui qui seul est grand, au milieu de la postérité d'Abraham, debout à ses côtés, prononça une longue et magnifique prière. Il se releva ensuite et bénit son peuple. Au moment que sa voix cessait de retentir dans le sanctuaire, le feu du ciel tomba et consuma les premiers holocaustes. La nuée sainte se déploya dans le temple, les sacrificateurs pouvaient à peine se tenir debout pour le service, parce que la gloire de l'Éternel avait rempli la maison de Dieu, et l'immense assemblée, comme un seul homme, se prosterna la face contre terre.

« Les solennités, les sacrifices, les chants sacrés continuèrent les jours suivants et pendant les sept jours de la fête des tabernacles, qui commençait; d'immenses offrandes signalèrent la magnificence et la piété du monarque. Il sa-

crifia 22 000 bœufs et 120 000 brebis dont la chair servit aux festins de la nation entière, rassemblée dans la capitale[1]. »

Après cette solennité, l'Éternel apparut une seconde fois à Salomon et lui dit : « J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie pour y établir mon nom à jamais ; si tu gardes mes commandements comme David ton père, je conserverai ta race pour régner sur Israël ; mais si toi ou tes enfants vous adorez les dieux étrangers, je chasserai Israël de cette terre et il deviendra la moquerie des nations. Je rejetterai loin de moi ce temple élevé en mon nom, et quiconque passera devant ses ruines s'arrêtera étonné, et dira : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi frappé ce peuple et cette maison ? Parce qu'ils ont abandonné, lui répondra-t-on, les voies de leur Dieu pour celles des divinités étrangères. »

Après avoir élevé la maison de Dieu, Salomon se bâtit à lui-même un palais où il plaça un trône d'ivoire recouvert d'or et cinq cents boucliers de même métal qu'on portait devant lui ; puis il entoura Jérusalem de murailles ; il bâtit Héser, Mageddo, Gazer que le roi d'Égypte avait brûlé, la ville de Béthoron d'en bas, Mello Balath et Palmyre dans le désert. Il fortifia tous les bourgs qui étaient à lui et qui n'avaient point de murailles, les villes qui fournissaient les chariots de guerre et celles qui envoyaient les cavaliers.

Des anciens peuples chananéens, plusieurs restaient encore indépendants ; il les rendit tributaires et les força de travailler à ses ouvrages tandis qu'il faisait des enfants d'Israël ses hommes de guerre, ses ministres et ses officiers.

La reine de Saba.

Attirée par sa renommée, la reine de Saba vint de l'Arabie Heureuse[2] à Jérusalem avec une suite nombreuse, et des chameaux chargés d'or, de pierres précieuses, de diverses sortes d'aromates et de parfums. Cette reine, célèbre dans

1. Ath. Cocquerel, *Biographie sacrée*.

2. Il y a, bien entendu, de grandes incertitudes sur cette reine de Saba; nous suivons les traditions arabes qui la font venir de l'Yémen.

tout l'Orient, voulait visiter Salomon et éprouver sa sagesse par des questions obscures; elle fut frappée de sa pénétration profonde, de la splendeur de sa cour et partit en disant : « Ta sagesse passe tout ce que la renommée m'avait appris sur toi; heureux tes serviteurs qui jouissent toujours de ta présence; béni soit le Seigneur qui, plein d'amour pour Israël, t'a donné le soin de le gouverner et de lui rendre la justice. »

Mais bientôt Salomon ne marcha plus en présence de l'Éternel, dans la droiture et la simplicité de son cœur; il aima des femmes étrangères et se choisit un grand nombre d'épouses et de concubines parmi les filles de Moab et d'Ammon, d'Idumée et du pays des Héthéens, quoique le Seigneur eût dit aux enfants d'Israël : « Vous ne formerez point d'alliance avec ces peuples; car ils vous pervertiraient et vous feraient adorer leurs dieux. » Quand l'âge en effet eut affaibli le roi, ces femmes corrompirent son cœur, et il servit Astarté, l'abomination de Sidon, Chamos, l'idole de Moab, et Melcholm, l'idole des fils d'Ammon. L'Éternel lui apparut alors pour la troisième fois et lui dit : « Puisque tu n'as point gardé mon alliance, je diviserai ton royaume et je le donnerai à un de tes serviteurs. Cependant, à cause de David, ton père, j'attendrai que le sceptre soit entre les mains de ton fils, et je ne le lui ôterai pas tout entier; il gardera deux tribus. »

Révoltes contre Salomon.

Depuis ce jour tout présagea les malheurs annoncés à Salomon. D'abord les nations vaincues se relevèrent; Ader, de la race royale d'Édom, revint en Idumée et disputa au roi d'Israël la possession de ce pays, d'où il ne fut point chassé. Rhazon se fit reconnaître roi à Damas, et, au cœur même d'Israël, une révolution éclata. Jéroboam, fils de Nabath, était un homme intelligent et fort, auquel le roi avait donné l'intendance des tribus de toute la maison de Joseph. Le prophète Athias le rencontrant un jour qu'il sortait de Jérusalem, détacha son manteau, le coupa en douze mor-

ceaux et lui dit : « Prends pour toi dix parts de mon manteau ; car le Seigneur a dit : Je diviserai le royaume, je t'en donnerai dix tribus, et si tu marches dans mes voies je te ferai une maison stable comme celle de David, et je te mettrai en possession d'Israël. »

Salomon voulut alors faire périr Jéroboam; mais il s'enfuit auprès de Sésac, roi d'Égypte, et demeura en ce pays jusqu'à la mort de Salomon, qui arriva peu de temps après. Ce prince avait alors soixante ans; il en avait régné quarante.

Salomon ne fut pas seulement un roi magnifique; le repos dont il jouit, durant son long règne, lui permit de se livrer à des travaux pacifiques qui ont immortalisé son nom. Il composa, dit l'Écriture, trois mille paraboles et cinq mille cantiques; il traita aussi de tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, qui croît entre les pierres; il décrivit les quadrupèdes, les reptiles, les oiseaux et les poissons. Tout cela est perdu; il ne reste sous son nom que les *Proverbes*, ou recueil de maximes dont quelques-unes sont devenues des adages; l'*Ecclésiaste*, c'est-à-dire le prédicateur, où toutes les conditions et tous les plaisirs de la vie humaine sont passés en revue, afin d'arriver à cette conclusion : *Tout est vanité;* enfin le *Cantique des cantiques*, simple chant nuptial, mais qui, suivant la plupart des interprètes, exprime l'union mystique de Jésus-Christ et de son Église, quand négligeant la lettre de ce gracieux épithalame, on en recherche le sens spirituel[1].

1. **Règne de Salomon.** — « C'est le règne brillant d'un prince peu guerrier, mais ami du faste et de la civilisation, qui gouverne du fond de son palais : nouvelle organisation du royaume pour subvenir à l'entretien de la cour; enrichissement considérable de la capitale par le séjour d'une cour brillante, mais oppression et appauvrissement du pays, particulièrement des tribus éloignées; décadence intérieure et progressive, accrue par l'introduction du culte des divinités étrangères, à côté de celui de Jéhovah. » Héeren, *Manuel d'histoire ancienne.*

CHAPITRE XII.

LES ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAEL JUSQU'AU TEMPS D'ATHALIE ET DE JÉHU (976-895).

SCHISME DES DIX TRIBUS (976). — ROBOAM ET ABIAM EN JUDA (976-956), JÉROBOAM EN ISRAEL (976-955). — ASA EN JUDA (956-915), NADAB, BAAZA. ÉLA, ZAMRI ET AMRI, EN ISRAEL (955-919). — JOSAPHAT EN JUDA (915-891), ACHAB EN ISRAEL (919-896), LES PROPHÈTES ÉLIE ET ÉLISÉE. — JORAM ET OCHOSIAS EN JUDA (891-883). — OCHOSIAS ET JORAM EN ISRAEL (896-883).

Schisme des dix tribus (976).

Aussitôt après la mort de Salomon, Roboam son fils se rendit à Sichem, où le peuple était assemblé pour reconnaître le nouveau roi. Jéroboam, revenu d'Égypte, lui demanda, au nom de tout Israël, que le joug pesant imposé par Salomon fût allégé, et que les impôts, devenus si lourds pour satisfaire aux dépenses de tant de constructions, fussent diminués. Mais Roboam, au lieu d'écouter les sages conseils des vieillards, lui répondit par de cruelles et d'imprudentes menaces que ses jeunes favoris avaient dictées : « Mon père, dit-il, vous a frappés avec des verges, je vous frapperai avec des verges de fer. » Alors le peuple irrité s'écria : « Qu'avons-nous à espérer de ce fils d'Isaï? Israël, à tes tentes, et toi, David, prends soin de ta maison. »

Ces dernières paroles renfermaient une menace qu'Israël ne tarda pas à exécuter, il lapida le malheureux Aduram, envoyé pour recueillir les impôts. Une fois commencée, la sédition alla plus loin qu'on n'aurait pu le prévoir. Les révoltés appelèrent Jéroboam et le nommèrent roi. Roboam, épouvanté, s'enfuit à Jérusalem. Les seules tribus de Juda et de Benjamin restèrent fidèles au fils de Salomon ; les dix autres lui refusèrent obéissance et proclamèrent Jéroboam.

Il y aura donc désormais deux peuples, deux royaumes, Israël et Juda : Israël, plus peuplé, plus étendu ; Juda, plus riche et plus respecté, parce qu'il possédait l'arche d'alliance et le sanctuaire du peuple hébreu. Chaque année,

tous les Hébreux devaient venir apporter leurs offrandes au temple de Jérusalem. Pour empêcher que ses sujets n'allassent s'établir dans le royaume de Juda, qui possédait le sanctuaire national[1], Jéroboam, réveillant l'idolâtrie égyptienne qu'autrefois Aaron avait un instant favorisée, fit élever deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, et ordonna à son peuple d'y venir sacrifier. Cette infraction à la loi religieuse préparait pour Israël l'établissement de l'idolâtrie, dont l'introduction fut d'ailleurs favorisée par les relations continuelles de ses princes avec les rois de Tyr et de Syrie. Juda respecta mieux le Seigneur et sa loi. Là aussi cependant l'idolâtrie pénétra et il fallut plusieurs fois que Dieu, pour la chasser, suscitât des prophètes qui menacèrent le peuple et ses rois, leur promettant, pour prix de leur obéissance, un brillant avenir et la venue d'un Messie qui soumettrait le monde à la loi de Moïse.

La séparation du peuple hébreu en deux royaumes affaiblit nécessairement aussi sa puissance. Au temps de David, il avait dominé jusqu'à l'Euphrate; depuis le schisme, il ne posséda plus que la Palestine. Entourés d'ennemis, les Hébreux ajoutèrent aux guerres du dehors des divisions intestines, et succombèrent sous les coups des Babyloniens après une longue anarchie : le royaume d'Israël au bout de 255 ans, celui de Juda après 389 ans[2].

Afin qu'on puisse mieux suivre leur histoire, nous plaçons ici la liste chronologique des rois de Juda et d'Israël.

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.
976 ROBOAM.	976 JÉROBOAM.
959 ABIAM.	
956 ASA.	
	955 NADAB.
	953 BAAZA.
	931 ÉLA.
	930 ZAMRI (7 jours), AMRI.
	919 ACHAB.

1. En effet, un grand nombre de lévites et d'autres pieuses personnes émigrèrent dans le royaume de Juda. *Paralipomènes*, II, chap. XI.

2. Voy. Car. Christ Bernhardi *Commentatio de causis quibus effectum sit, ut regnum Judæ diutius persisteret quam regnum Israel*. Louvain, 1825.

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAËL.
915 JOSAPHAT.	
	896 OCHOSIAS.
	895 JORAM.
891 JORAM.	
884 OCHOSIAS.	
883 ATHALIE.	883 JÉHU.
877 JOAS.	
	855 JOACHAS.
	839 JOAS.
837 AMASIAS.	
	823 JÉROBOAM II.
808 OSIAS.	
	771 ZACHARIE.
	770 SELLUM, MANAHEM.
	759 PHACÉIA.
	757 PHACÉE.
756 JOATHAN.	
741 ACHAZ.	
	730 OSÉE.
726 ÉZÉCHIAS.	
	721 Prise de Samarie après trois ans de siége. Fin du royaume d'Israël.
713 Sennachérib envahit la Judée.	
697 MANASSÉ.	
642 AMMON.	
640 JOSIAS.	
609 JOACHAS, JOACHIM.	
606 Expédition de Nébuchadnezzar ou Nabuchodonosor.	
598 SÉDÉCIAS.	
587 Destruction du royaume de Juda.	

Roboam et Abiam en Juda (976-956), Jéroboam en Israël (976-955).

Les tribus de Juda et de Benjamin étaient restées seules fidèles au sang de David. Rentré dans Jérusalem, Roboam avait voulu, à la tête de 120 000 hommes de troupes choisies, marcher contre les rebelles; mais Séméias, au nom du Seigneur, lui défendit de combattre ses frères. Roboam obéit, cependant il ne devait pas être toujours aussi docile aux ordres de l'Éternel. Il se laissa gagner à l'impiété, et le peuple de Juda, suivant l'exemple de son roi, dressa sur les

hauts lieux des autels aux divinités étrangères. Par ces péchés, dit l'Écriture, les Hébreux irritèrent le Seigneur plus qu'il ne l'avait été des crimes de leurs pères. Aussi, pour leur montrer quelle différence il y avait entre le servir et servir les rois de la terre, Dieu permit à Sésac, roi d'Égypte. d'entrer en vainqueur dans Jérusalem, de piller le temple et le palais, et d'enlever jusqu'aux boucliers d'or que Salomon faisait autrefois porter devant lui. Après un règne malheureux de seize ans, Roboam légua le sceptre de Juda à son fils Abiam, qui marcha dans la route du mal que son père avait suivie. Néanmoins le Seigneur lui donna de triompher de Jéroboam, et de laisser le trône à son fils Asa.; Abiam n'avait régné que trois ans (959-956).

Dans Israël, Jéroboam avait rebâti Sichem, sur la montagne d'Éphraïm, pour y fixer sa résidence, et malgré sa révolte il conservait la loi de Moïse. Mais craignant bientôt que le peuple des dix tribus, en allant sacrifier à Jérusalem, ne se replaçât sous les lois de Roboam et de son fils, il avait fait élever, comme nous l'avons déjà vu, deux veaux d'or, en disant au peuple : « N'allez plus désormais à Jérusalem ; voici les dieux qui vous ont tirés de l'Égypte. » Il dressa aussi des autels sur les hauts lieux, et pour les desservir il établit prêtres des hommes pris parmi les derniers du peuple et qui n'étaient pas même enfants de Lévi. Le Seigneur, irrité, envoya un prophète vers Jéroboam. Il arriva au moment où le roi d'Israël brûlait de l'encens sur l'autel impur de Béthel, et s'écria : « Autel, autel, il naîtra dans la maison de David un homme qui s'appellera Josias ; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux ; il brûlera sur toi les ossements des morts. » Jéroboam, à ces mots, étendit la main vers le prophète pour le faire saisir ; mais sa main se sécha, et les prières seules de l'homme de Dieu purent le guérir. Cependant Jéroboam n'ouvrit pas les yeux sur ses déréglements, et le prophète Ahias, qui lui avait annoncé sa prospérité, lui prédit les malheurs de sa race. Ainsi parle l'Éternel : « Tu as fait plus de mal que tous les autres avant toi, tu t'es forgé des dieux étrangers, tu m'as rejeté. Aussi je ferai fondre les calamités sur ta maison, j'en balayerai les

restes comme un vil fumier, jusqu'à ce qu'il n'en subsiste plus rien; je frapperai, j'agiterai Israël comme un roseau; je l'arracherai de cette terre fertile que j'avais donnée à ses pères, et le disperserai au delà du fleuve, parce que leurs consécrations impies m'ont irrité; ceux de ta race, Jéroboam, qui mourront dans la campagne seront mangés des oiseaux du ciel. » Depuis lors, en effet, Jéroboam, malgré son alliance impie avec le roi égyptien Sésac, n'éprouva que des revers : il fut vaincu par Abiam, fils de Roboam, et perdit plusieurs places.

Asa en Juda (956-915), Nadab, Baaza, Éla, Zamri et Amri en Israël (955-919).

Quand Jéroboam mourut, après un règne de vingt-deux ans (955), Asa, fils d'Abiam, régnait depuis près de deux ans dans Juda. Son aïeule, Maacha, fille d'Absalon, avait gouverné pendant sa minorité, et laissé l'idolâtrie faire de déplorables progrès dans le royaume; mais Asa marcha droit devant le Seigneur, et son cœur aima la justice. Aussi, pour le récompenser, Dieu lui donna la victoire sur Zara, roi d'Éthiopie, dans la vallée de Séphata, près de Marésa. Cependant, sur la fin de ses jours, il cessa de mettre sa confiance dans l'Éternel et il offrit à Benadad, roi de Syrie, ses trésors et ceux du Seigneur, s'il voulait l'aider à repousser Baaza, roi d'Israël qui, maître de l'importante position de Rama, où il s'était fortifié, arrêtait tous ceux qui voulaient entrer dans les États de son rival ou en sortir. Une invasion du roi de Syrie rappela en effet Baaza à la défense de ses États, et Aza put renverser les fortifications commencées à Rama. De leurs débris il rebâtit Gabaa en Benjamin et Maspha; mais le prophète Hanani lui annonça que de nouvelles guerres seraient le châtiment de cette alliance impie avec les Syriens, et depuis lors Asa eut à repousser sans cesse les incursions de ses ennemis. Il mourut, après être resté quarante et un ans sur le trône, où monta après lui son frère Josaphat.

Pendant ce long règne, six rois s'étaient succédé dans

Israël. Nadab, fils de Jéroboam, avait imité l'impiété de son père et était mort au bout de deux ans, assassiné par Baaza, un de ses généraux. L'usurpateur avait, selon la parole du prophète Ahias, fait périr toute la maison de Jéroboam jusqu'au dernier de sa race. Mais le prophète Jéhu, fils de Hanani, était venu lui dire à son tour, au nom du Très-Haut : « Je t'ai élevé de la poussière pour t'établir sur Israël, et tu as marché dans la voie de Jéroboam ; c'est pourquoi je traiterai ta race comme tu as traité la sienne. » Aussi, quand après vingt-deux années de règne il laissa le trône à son fils Éla, celui-ci vit ses propres officiers se soulever contre lui : Zamri, général de sa cavalerie, le tua dans un festin, et extermina toute sa maison. Mais Zamri ne jouit pas longtemps de son crime : au bout de sept jours, l'armée indignée proclama roi son chef Amri, et vint assiéger Thersa, capitale du royaume. Zamri, près d'être forcé, se brûla dans son palais avec sa femme et ses trésors.

Le peuple s'était divisé en deux partis : les uns voulaient pour roi Thebni, fils de Gineth ; les autres Amri, que la mort de son compétiteur rendit en effet seul maître de l'État. Il fixa d'abord sa résidence à Thersa, puis il acheta, pour deux talents, la montagne de Samarie, où il bâtit la ville de ce nom, désormais capitale d'Israël et rivale de Jérusalem. Il y mourut après un règne de douze années, pendant lequel il montra une impiété plus grande que celle de ses prédécesseurs, mais que sut encore surpasser Achab, son fils et son héritier. Ainsi la révolte portait ses fruits, et Israël, infidèle à la loi de Moïse, au culte du vrai Dieu et à l'unité monarchique, se voyait ensanglanté par de continuelles révolutions.

Josaphat en Juda (915-891), Achab en Israël (919-896), les prophètes Élie et Élisée.

Amri était mort dans la trente-huitième année du règne d'Aza, roi de Juda (919 av. J. C.). Nous avons dit que ce dernier prince avait eu pour fils Josaphat, qui fut un des plus saints rois de Juda (915). Son premier soin fut de for-

tifier son royaume contre les attaques des rois d'Israël. Grâce aux sanglantes divisions qui déchiraient cet État, il eut peu de peine à atteindre ce but. Tranquille alors de ce côté, il attaqua les derniers restes de l'idolâtrie ; les bois consacrés par la superstition et les idoles élevées sur les hauts lieux furent en grande partie renversés, et afin d'éclairer le peuple il envoya des lévites de ville en ville, le livre de la loi à la main, pour le ramener à la religion et aux mœurs de ses pères. Ces soins pieux assurèrent à Josaphat la protection du ciel ; sa renommée se répandit dans les nations voisines : les Arabes, les Philistins, lui payaient de riches tributs en argent et en bétail ; ses sujets aussi vinrent à l'envi verser dans son trésor des contributions volontaires. Avec ces richesses il entoura ses villes de murailles, il éleva des forteresses et équipa une armée nombreuse qui fit respecter au loin son nom.

Pendant ce temps l'impie Achab occupait le trône d'Israël (919) ; il avait commis une première faute en épousant Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Sidon, qui l'avait engagé à bâtir dans Samarie un temple à Baal. On avait vu le roi lui-même sacrifier sur cet autel impur. En ce temps-là vivait à Galaad le prophète Élie, de Thesbé, ville de Nephthali : il vint trouver Achab et lui dit : « Par le Seigneur, Dieu d'Israël, il ne tombera, pendant ces années, ni rosée, ni pluie, que selon la parole qui sortira de ma bouche. » Puis il partit et se retira sur les bords du torrent de Crith, vis-à-vis du Jourdain. Des corbeaux* lui apportaient soir et matin sa nourriture, et il buvait l'eau du torrent ; mais bientôt les pluies ne tombant plus, le torrent fut à sec. Le Seigneur lui commanda alors de se retirer à Sarepta, non loin de Tyr et de Sidon. Aux portes de la ville, le prophète rencontra une pauvre femme veuve qui ramassait du bois ; il lui demanda un peu de pain et d'eau. La pauvre femme répondit : « Je n'ai qu'un peu de farine dans une cruche et un peu d'huile dans une fiole ; je viens ici ramasser deux morceaux de bois afin d'apprêter une fois encore quelque nourriture pour mon fils et pour moi, et puis nous mourrons. » Ému de ces paroles, qui montraient tant de résignation au milieu de tant

de misère, le prophète lui dit : « Ne craignez point ; car la farine qui est dans ce vase ne manquera pas, et l'huile qui est dans cette fiole ne diminuera pas, jusqu'au jour où le Seigneur fera tomber sa pluie sur la terre. » En effet, depuis ce jour la nourriture ne manqua pas chez la pauvre veuve, tant que dura la famine. Mais bientôt son enfant mourut. Élie, touché de compassion, implora le Seigneur, et se couchant trois fois sur le cadavre du jeune homme, il rappela l'âme dans le corps et rendit le mort à la vie.

Cependant trois années de sécheresse et de famine s'étaient écoulées ; Élie sortit de sa retraite ; car le Seigneur lui avait dit : « Va trouver Achab et je ferai tomber la pluie sur la terre. » Le roi d'Israël, averti de sa venue, courut à sa rencontre, et lui dit avec colère : « N'es-tu pas celui qui trouble tout Israël ? — Ce n'est pas moi, répondit le saint homme, qui ai troublé tout Israël, c'est toi, c'est la maison de ton père, quand vous avez abandonné les commandements du Seigneur pour suivre Baal. Maintenant fais assembler tout le peuple sur le Carmel, convoque les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes que Jézabel nourrit à sa table. » Le roi y consentit, et le peuple, accouru en foule, se rassembla au pied du mont Carmel et sur le rivage de la mer. Alors s'adressant au roi, aux prêtres et au peuple : « Jusques à quand, dit le prophète, pencherez-vous ainsi tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ? Si l'Éternel est Dieu, adorez-le ; mais si Baal est Dieu, suivez-le. » Le peuple ne répondit rien. Élie reprit : « Je suis demeuré tout seul d'entre les prophètes de l'Éternel, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Cependant qu'on nous donne deux victimes, nous les préparerons sans y mettre le feu, et le dieu qui consumera lui-même son holocauste sera le vrai Dieu. »

Depuis le matin jusqu'au milieu du jour, les imposteurs invoquèrent leur idole ; plus elle restait insensible, plus ils redoublaient leurs cris, dansant alentour et se faisant, en son honneur, des incisions profondes, tandis qu'Élie mêlait à leurs prières ses ironies sanglantes : « Criez donc à haute voix ; Baal, votre dieu, est sans doute en affaires ou en

voyage ; il dort peut-être, et a besoin qu'on le réveille ; » mais Baal était sourd. Quand l'heure de midi fut passée, Élie dit au peuple : « Venez avec moi. » Il prit douze pierres, selon le nombre des tribus, bâtit un autel, creusa un fossé à l'entour, prépara l'holocauste, le fit couvrir d'eau jusqu'à trois fois, au point d'en remplir le fossé, et l'heure de l'oblation étant arrivée, il pria ainsi : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fais que l'on connaisse aujourd'hui que tu es le Dieu d'Israël, que je suis ton serviteur et que j'ai fait toutes ces choses par ton ordre. Aussitôt le feu du Seigneur tomba, dévora l'holocauste, les bois et les pierres, la poussière et même l'eau qui remplissait le fossé. Le peuple épouvanté se prosterna en s'écriant : « C'est l'Éternel qui est Dieu ! c'est l'Éternel qui est Dieu ! » Élie alors ordonna de saisir les faux prophètes, et les fit conduire au torrent de Kison où tous périrent égorgés.

Il dit ensuite à Achab : « Buvez et mangez, car j'entends le bruit d'une grande pluie. » Il monta en effet sur le Carmel, et, se penchant à terre, il mit sa tête sur ses genoux, puis il dit à son serviteur : « Va, et regarde du côté de la mer. » Le serviteur étant allé, revint dire : « Il n'y a rien. » Retournes-y par sept fois, repartit le prophète, » et la septième fois il parut un petit nuage qui se levait de la mer. Aussitôt Élie envoya son serviteur dire à Achab : « Fais mettre les chevaux à ton char, hâte-toi de peur que la tempête ne te surprenne. » Achab partit, et il était à peine rentré dans Israël, que des torrents de pluie avaient rafraîchi la terre et dissipé la sécheresse.

Jézabel, irrité du massacre des prophètes de Baal, son dieu, fit annoncer à Élie que le lendemain à la même heure il mourrait de la même manière. Le prophète effrayé s'enfuit au désert, et après y avoir fait une journée de chemin, accablé de fatigue, il s'assit sous un buisson et appela la mort : « C'est assez, Seigneur, disait-il, c'est assez, prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères, » et il s'endormit. Deux fois un ange du Seigneur le tira de son sommeil en lui disant : « Lève-toi et mange, car ta route est longue. » Il trouva en effet, près de sa tête, un vase plein

d'eau et un pain cuit sous la cendre : cette nourriture miraculeuse soutint ses forces; et après une marche de quarante jours et de quarante nuits, il arriva au mont Horeb et s'y cacha dans une caverne. Il y était quand la voix de Dieu l'appela et lui dit : « Que fais-tu là, Élie? » Le prophète répondit : « Les fils d'Israël t'ont délaissé, ô Seigneur, ils ont renversé tes autels et frappé tes prophètes du glaive; seul j'ai échappé, mais ils me cherchent pour me tuer. » La voix reprit : « Sors de la caverne, monte sur la montagne, et tu seras en présence du Seigneur. »

Et alors un souffle puissant, une tempête terrible qui brisait les montagnes et fendait les pierres, passa; mais Jéhovah n'était pas dans la tempête.

Après la tempête la terre trembla; mais Jéhovah n'était pas dans le tremblement de terre.

Après que la terre eut tremblé, le feu passa; mais Jéhovah n'était pas dans le feu.

Après le feu, vint comme la voix d'un souffle léger ; Élie l'entendit, et se couvrant le visage de son manteau, il sortit et s'arrêta à l'entrée de la caverne. La voix lui dit alors : « Élie, que fais-tu là? Retourne par le chemin du désert vers Damas ; tu oindras Hazaël pour être roi de Syrie ; Jéhu, fils de Namsi, pour être roi d'Israël ; Élisée, fils de Saphat, pour être prophète à ta place. Quiconque échappera à l'épée d'Hazaël sera tué par Jéhu, quiconque échappera à l'épée de Jéhu sera tué par Élisée; mais je me suis réservé dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. »

Élie partit donc, et rencontra bientôt Élisée, fils de Saphat, qui conduisait lui-même sa charrue. Il jeta sur ses épaules son manteau de prophète, et ne lui laissa, avant de l'emmener, que le temps de faire ses adieux à son père : « Va, lui dit-il, et reviens, car j'ai fait pour toi tout ce qui était en mon pouvoir. »

Vers ce temps-là, Benadad II, roi de Syrie, vint assiéger Samarie. Trente-deux rois le suivaient à la tête d'une innombrable armée. Cependant le roi d'Israël ne perdait pas courage, et faisait répondre aux paroles superbes et mena-

çantes de Benadad, qu'il ne fallait pas se vanter quand on prenait les armes, mais quand on les quittait. Un prophète vint encore affermir Achab dans ses projets de résistance, en lui disant : « Ainsi parle l'Éternel : Tu as vu cette multitude innombrable; je la livrerai aujourd'hui entre tes mains afin que tu saches que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël. » En effet, Benadad fut vaincu. Mais ses serviteurs lui dirent : « Les dieux d'Israël sont des dieux de montagnes, combattons ce peuple dans la plaine et nous serons vainqueurs. Il revint avec une armée plus formidable que la première, mais il fut encore défait dans une sanglante bataille, où cent mille Syriens restèrent sur la place. Les débris de l'armée ennemie s'étaient jetés dans Aphek; les Israélites les y poursuivirent, et les remparts, tombant sous leurs coups répétés, écrasèrent encore les Syriens par milliers. Achab fit grâce de la vie à Benadad II, le reçut en frère, et, ne consultant plus que les intérêts de sa politique, il conclut une alliance avec ce roi idolâtre, à la seule condition de restituer les places fortes qu'il avait prises en Israël. Mais Dieu, qui avait voué à l'extermination Benadad et son armée, fut irrité de la désobéissance du roi. Un prophète alla donc à sa rencontre pendant qu'il revenait vers Samarie, et lui dit : « Parce que tu as laissé échapper l'homme que le Seigneur frappait d'interdit, ta vie répondra pour sa vie, ton peuple pour son peuple. »

Quelque temps après le roi d'Israël se souilla d'un nouveau crime, plus grand que cette désobéissance. Naboth de Jezraël possédait, dans Jezraël même, une vigne près du palais d'Achab. Le roi lui dit : « Céde-moi ta vigne pour que j'en fasse un jardin; je t'en donnerai une meilleure, ou l'argent qu'elle vaut. » Dieu me garde, répondit Naboth, de te donner l'héritage de mes pères. » Achab, aussi faible contre ses caprices que contre ses passions, se livra à une douleur indigne d'un prince et se jeta sur sa couche, refusant toute nourriture. Quand la reine connut la cause de ce grand chagrin : « Lève-toi, dit-elle au roi, et mange en repos, je me charge de te livrer cette vigne. » Jézabel, en effet, suborna deux enfants de Bélial qui accusèrent Naboth d'avoir

blasphémé contre Dieu et contre le roi. Sur ce faux témoignage, l'infortuné fut conduit hors de la ville et lapidé. Achab aussitôt alla prendre possession de cette vigne tant convoitée et si malheureusement acquise ; mais soudain il rencontra Élie : « Me poursuivras-tu donc sans cesse, s'écria le roi trahissant malgré lui les inquiétudes de sa conscience ; suis-je ton ennemi ? — Tu l'es, répondit le prophète, parce que tu as fait du mal aux yeux du Seigneur, et voici ce que dit l'Éternel : Je retrancherai de la maison d'Achab jusqu'au dernier des animaux ; je la rendrai semblable à celle de Jéroboam et à celle de Baaza, parce que tes fautes m'ont irrité, et que tu as fait pécher Israël. Les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Naboth. Si Achab meurt dans la ville, il sera dévoré qar les chiens ; s'il meurt dans les champs, il sera mangé par les oiseaux du ciel. »

La prédiction d'Élie ne tarda pas à s'accomplir. Ramoth de Galaad n'avait point été remise aux Israélites après l'alliance entre Achab et Benadad. Le roi d'Israël conçut le projet de la réduire, et engagea dans cette guerre Josaphat, roi de Juda. Achab avait consulté quatre cents de ses prophètes, et tous lui annonçaient la victoire ; mais Josaphat fit appeler Michée, et l'homme de Dieu prédit la défaite et la mort du roi d'Israël : « J'ai vu, disait-il, tout Israël dispersé par les montagnes, comme des brebis sans pasteur, et le Seigneur a dit : Ils n'ont point de chef; que chacun retourne en sa demeure. » Achab irrité fit jeter le prophète en prison. Cependant le jour du combat, il n'osa pas garder ses insignes : au moment de l'action il se déguisa et pria Josaphat de conserver ses habits royaux. Il espérait éviter ainsi la mort dont on le menaçait ; sa précaution fut vaine ; une flèche lancée au hasard l'atteignit et le blessa mortellement au défaut de la cuirasse. « Tourne bride, dit Achab à son cocher, retire-toi d'ici, je suis blessé à mort. Mais le combat dura tout le jour ; et le roi d'Israël, le visage tourné contre les Syriens, resta sur son char qu'il inondait de sang. Il expira le soir : son corps fut transporté et enseveli à Samarie. On lava son char dans la piscine de la ville, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole du prophète.

Achab avait régné vingt-deux ans, son fils Ochosias lui succéda.

Ochosias commença à gouverner Israël la dix-neuvième année du règne de Josaphat (896 avant J. C.); il fit le mal devant le Seigneur et marcha daus les voies iniques d'Achab et de Jézabel ; ainsi, dédaignant de placer sa confiance dans l'Éternel, il envoya consulter Béelzébub, le dieu d'Accaron, pour savoir s'il guérirait d'une blessure qu'il s'était faite en tombant par la fenêtre d'une chambre haute de son palais. Élie, averti par un ange, alla au-devant des messagers du roi, et leur dit : « Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël que vous consultez l'idole d'Accaron? Aussi vous ne relèverez point du lit où vous êtes, mais vous mourrez certainement. — Qui vous a ainsi parlé ? demanda le roi à ses gens. — C'est un homme couvert d'un manteau de poils et ceint d'une ceinture de cuir. — C'est Élie de Thesbé ! » s'écria le roi, et il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour se saisir du prophète.

Le capitaine monta vers Élie, qui était assis sur le haut d'une montagne, et lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. — Si je suis homme de Dieu, répondit-il, que le feu descende du ciel, et vous dévore avec vos cinquante hommes. » Et aussitôt le feu du ciel descendit et les consuma. Ochosias envoya un autre capitaine avec cinquante soldats, qui dit à Élie : « Homme de Dieu, le roi m'a commandé de vous dire : Hâtez-vous de descendre. » Élie répondit encore : « Si je suis homme de Dieu, que le feu du ciel vous dévore avec vos cinquante hommes. « Et aussitôt le feu du ciel descendit et les dévora. Ochosias envoya un troisième capitaine, qui étant venu devant Élie, se mit à genoux et lui fit cette prière : « Homme de Dieu, sauvez-moi la vie, et sauvez-la aussi à vos serviteurs qui sont avec moi. Le feu est déjà descendu du ciel et il a dévoré les deux premiers capitaines et les cinquante hommes que commandait chacun d'eux ; mais je vous supplie présentement de me sauver la vie. » En même temps l'ange du Seigneur dit à Élie : « Descends et ne crains point. » Élie alla donc trouver le roi, auquel il parla de cette sorte : « Voici ce que dit

le Seigneur : Parce que vous avez envoyé des gens pour consulter Béelzébub, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas de Dieu en Israël, vous ne relèverez point du lit sur lequel vous êtes couché, mais vous mourrez certainement.» Cette parole s'accomplit, et Ochosias mourut sans enfants, après deux ans de règne, laissant le trône à son frère Joram (895).

La mission d'Élie touchait à son terme; accompagné d'Élisée dont il essaya plusieurs fois, mais en vain, de se séparer, il arriva un jour sur les bords du Jourdain ; là, prenant son manteau, il en frappa les eaux qui se divisèrent pour lui donner passage. Élie dit alors à Élisée : Demande-moi ce que tu désires, afin que je l'obtienne pour toi avant que nous soyons séparés. » Fais, répondit Élisée, que j'aie une double part de ton esprit. » Et tandis qu'ils marchaient et conversaient ensemble, un char et des chevaux de feu, les séparant tout à coup, enlevèrent Élie au ciel dans un tourbillon de flamme. Élisée, le voyant ainsi monter, s'écria : « Mon père, mon père, toi qui étais le char d'Israël et son guide ! » Mais bientôt il ne le vit plus.

Prenant alors le manteau qu'Élie avait laissé tomber pour lui, il en frappa les flots du Jourdain ; à la seconde fois les eaux se divisèrent et Élisée passa le fleuve à pied sec. Les enfants des prophètes qui étaient dans Jéricho, vis-à-vis de ce lieu-là, ayant vu ce prodige, s'écrièrent : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée; » et aussitôt, venant au-devant de lui, ils se prosternèrent à ses pieds avec un profond respect, en disant : « Il y a parmi vos serviteurs cinquante hommes forts qui peuvent aller chercher votre maître ; car peut-être que l'esprit du Seigneur l'aura enlevé et jeté quelque part sur une montagne où dans une vallée. » Élisée leur répondit : « N'envoyez point. » Mais, par leurs instances, ils le contraignirent à condescendre à leur désir. Ils envoyèrent donc cinquante hommes, qui, ayant cherché pendant trois jours le corps d'Élie, ne le trouvèrent pas. Ils revinrent alors vers Élisée, qui leur répéta encore : « Ne vous avais-je pas dit : N'envoyez point? »

Les habitants de Jéricho lui dirent aussi : « Seigneur,

cette ville est agréable et commode, mais les eaux y sont mauvaises et la terre stérile. » Élisée leur répondit : « Apportez-moi un vaisseau neuf et mettez du sel dedans. » Lorsqu'il l'eut, il alla à la fontaine, et jeta le sel dans l'eau en disant : « Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus à l'avenir ni mort ni stérilité. » Et ces eaux devinrent saines, comme elles le sont encore aujourd'hui, selon la parole qu'Élisée prononça sur elles.

De Jéricho, le nouveau prophète partit pour Béthel. Pendant qu'il montait vers cette ville, des enfants en sortirent, et l'insultèrent en disant : « Chauve, monte ! chauve, monte! » Il les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt deux ours s'élançant d'un bois voisin, en dévorèrent quarante-deux. Ainsi Élisée faisait présager en lui le successeur du prophète Élie.

Josaphat régnait encore en Juda. A peine revenu du siége de Ramoth Galaad, ce prince avait repris ses réformes, combattu de nouveau l'idolâtrie et établi en chaque ville des juges desquels on pouvait appeler à un tribunal suprême qui siégeait sous ses yeux à Jérusalem. Comme Salomon, il rouvrit à ses sujets les routes des riches pays de l'Orient et il fit construire une flotte destinée pour Ophir. Mais il eut l'imprudence de laisser l'impie roi d'Israël prendre part à cette entreprise et la flotte fut brisée à la sortie du port. Instruit par Éliézer de la cause de ce désastre, il équipa une seconde flotte, mais sans plus admettre d'hommes du royaume d'Israël sur ses vaisseaux. Cependant, quelque temps après il consentit à contracter alliance contre les Moabites avec Joram, successeur d'Ochosias sur le trône d'Israël. Mésa, roi des Moabites, s'était engagé à payer à Achab un tribut de 100 000 agneaux et de 100 000 moutons avec leur toison. Mais après la mort d'Achab il avait rompu le traité; c'était la cause de la guerre. Les armées d'Israël et de Juda, augmentées encore d'auxiliaires iduméens, marchèrent contre l'ennemi, le défirent et assiégèrent le roi de Moab dans sa capitale. Mais les Hébreux le virent égorger son fils aîné sur la muraille, pour l'offrir en holocauste, et, frappés d'horreur, ils se retirèrent.

Les Moabites s'unirent alors aux Ammonites, et les deux peuples assemblèrent leurs forces près d'Engaddi. Cette coalition redoutable semble s'être accrue de quelques peuplades de la Syrie et de plusieurs tribus de l'Idumée jusqu'alors soumises au roi de Juda. Dans ce péril, Josaphat eut recours au Seigneur ; un jeûne solennel fut ordonné, des prières publiques furent récitées dans le temple, et le lendemain l'armée s'avança précédée des lévites qui chantaient ces paroles d'un psaume : « Louez le Seigneur, sa miséricorde est éternelle. » Jéhovah entendit les cris de son peuple et envoya aux confédérés un esprit de discorde. Ils en vinrent aux mains les uns contre les autres. Après qu'ils eurent détruit les Iduméens, les Moabites et les Ammonites s'égorgèrent entre eux, et, quand les troupes de Juda arrivèrent, elles ne trouvèrent plus qu'un champ de bataille couvert de morts. Le butin fut immense ; aussi les Hébreux appelèrent-ils cette vallée la *Vallée de Bénédiction*. Josaphat revint triomphant à Jérusalem, où il mourut en paix à l'âge de soixante ans, après vingt-cinq années de règne. Joram, l'aîné de ses enfants, et avec lequel il avait déjà partagé la royauté, lui succéda (891 avant J. C.).

Joram et Ochosias en Juda (891-883); Ochosias et Joram en Israël (896-883).

Le premier acte du nouveau roi fut le meurtre de ses six frères et de quelques-uns des principaux du royaume ; il était poussé dans cette voie par sa femme Athalie, fille d'Achab, que Josaphat avait eu l'imprudence de lui laisser épouser. Les conseils et les séductions de cette princesse impie ramenèrent l'idolâtrie dans Jérusalem, et bientôt Juda tout entier prévariqua. Aussitôt l'Idumée se révolta, et quoique châtiée par Joram, elle ne cessa plus de lutter pour recouvrer son indépendance. A leur tour les Philistins et les Arabes envahirent le royaume ; ils pillèrent Jérusalem et le palais du roi, et emmenèrent en captivité ses femmes et ses fils, à l'exception du plus jeune, nommé Ochosias. Joram lui-même, frappé d'une maladie d'entrailles incurable, souffrit pendant deux années. Il mourut enfin ; mais ses

sujets pour flétrir sa mémoire le privèrent des honneurs de la sépulture royale. Ochosias lui succéda (884 avant J. C.); ce prince suivit aussi les voies de la maison d'Achab et se dirigea par les conseils impies de sa mère Athalie ; ce fut la cause de sa perte : il ne régna qu'un an.

Ainsi l'idolâtrie s'était répandue d'Israël en Juda ; toute la postérité d'Abraham et de Jacob répudiait le Dieu de ses pères et violait sa foi. Cependant le Seigneur cherchait à frapper l'esprit des Hébreux par le ministère tour à tour bienfaisant et terrible de ses prophètes, et sans cesse Élisée opérait de nouveaux miracles. Un jour il multiplia l'huile d'une pauvre veuve qui la vendit, et put ainsi payer ses créanciers, racheter et nourrir ses deux enfants ; une autre fois, il prédit à une pieuse femme la naissance inespérée d'un fils ; et quelque temps après, cet enfant étant mort, Élisée le rendit à la vie. Pendant une famine il rassasia tout le peuple de Galgala avec vingt pains d'orge, des prémices et un peu de grain en épi. Une autre fois, il fit revenir sur l'eau le fer d'une cognée perdu par un des enfants des prophètes ; il guérit aussi Naaman, général des armées du roi de Syrie. Cet homme était lépreux ; suivant les conseils du prophète, il descendit au Jourdain, s'y plongea sept fois, et son corps redevint net et pur comme celui d'un enfant.

Quelques années avant la mort du petit-fils de Josaphat, ii y avait eu guerre entre Benadad, roi de Syrie, et le rol d'Israël, Joram, frère d'Ochosias et fils d'Achab. Ce prince, averti par Élisée, parvint à déjouer tous les projets de son ennemi. Benadad ayant su qu'un seul homme était la cause de ses mauvais succès, fit partir une troupe nombreuse de cavaliers pour s'emparer du prophète dans la ville de Dothan. Mais Élisée les frappa d'aveuglement et les conduisit dans Samarie, où, recouvrant la vue, ils se virent prisonniers du roi d'Israël. Quelque temps après, Benadad vint mettre le siége devant Samarie, et la famine y fut telle que deux mères convinrent de manger leur enfant. Élisée dit alors à Joram, frappé d'épouvante : « Écoute ce que dit l'Éternel : demain, à la même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle, et l'on aura pour cette somme deux

mesures d'orge à la porte de Samarie. » La prédiction s'accomplit à la lettre, car pendant la nuit le Seigneur fit entendre dans le camp des Syriens un grand bruit de chevaux et de chars; et les soldats, se croyant surpris, s'enfuirent abandonnant tentes, chevaux, vivres et bagages.

Élisée alla ensuite à Damas où Benadad était malade. Le roi de Syrie, apprenant que le prophète était dans sa capitale, envoya vers lui son serviteur Hazaël avec de riches présents; mais l'homme de Dieu ne put contenir l'émotion qu'il éprouvait en présence d'Hazaël et versa des larmes. « Je pleure, lui dit-il, parce que je sais tous les maux que tu feras aux enfants d'Israël : tu brûleras leurs villes fortes, tu feras périr leurs jeunes hommes par le glaive, tu égorgeras leurs femmes et tu écraseras contre terre leurs petits enfants, car tu seras roi. » En effet, dès le lendemain Hazaël étouffa son maître, et régna à sa place. Il attaqua aussitôt le royaume d'Israël, et s'empara de Ramoth Galaad. Joram, soutenu par le fils d'Athalie qui régnait alors en Juda, Ochosias, essaya de reprendre cette ville; mais il reçut une blessure et revint, accompagné d'Ochosias, à Jezraël pour y faire soigner son mal. Il avait laissé le commandement des troupes à Jéhu, son général, que le Seigneur avait choisi pour accomplir ses menaces contre la race impie d'Achab. Sur l'ordre du Seigneur, Élisée envoya un des enfants des prophètes à Ramoth Galaad, sacrer Jéhu, roi d'Israël, et lui dire : « Tu frapperas la maison d'Achab, car il faut que le sang de mes prophètes et de mes serviteurs égorgés soit vengé. Toute cette race périra et les chiens mangeront le corps de Jézabel au champ de Jezraël. Jéhu marcha aussitôt sur cette place. Joram, quoique malade, monta sur son char ainsi que le roi de Juda, et s'avança au-devant du rebelle qu'il rencontra dans le champ de Naboth. Mais la trahison entourait les deux rois; ils le reconnurent bientôt et prirent la fuite; Jéhu les poursuivit et atteignit Joram d'une flèche qui le renversa mort; Ochosias aussi fut blessé et s'en alla mourir à Mageddo.

CHAPITRE XIII.

LES ROYAUMES DE JUDA ET D'ISRAEL DEPUIS LE TEMPS D'ATHALIE ET DE JÉHU JUSQU'A LA CAPTIVITÉ D'ISRAEL (883-721).

ATHALIE ET JOAS EN JUDA (883-837), JÉHU EN ISRAEL (895-855). — AMASIAS ET OZIAS EN JUDA (837-756), JOACHAS, JOAS, JÉROBOAM II EN ISRAEL (855-771). — LES PROPHÈTES AMOS ET JONAS. — ZACHARIE, SELLUM, MANAHEM, PHACÉIA, PHACÉ ET OSÉE DANS ISRAEL (771-721), JOATHAN ET ACHAZ EN JUDA (756-726). ISAÏE. — HISTOIRE DE TOBIE.

Athalie et Joas en Juda (883-837), Jéhu en Israël (895-855).

Jéhu entra après sa victoire dans la ville où Jézabel, le visage fardé et la tête couverte de riches ornements, s'était mise à une fenêtre de son palais. Comme il passait, elle lui dit : « Peut-on espérer la paix d'un second Zamri, meurtrier de son maître ? — Quelle est cette femme ? » demanda Jéhu ; et, sur un signe qu'il fit, deux ou trois des serviteurs du palais la précipitèrent sur le pavé. Son sang rejaillit sur la muraille et les chevaux foulèrent aux pieds son cadavre ; quand on le chercha pour l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains ; et Jéhu dit en l'apprenant : « C'est la menace que le Seigneur avait faite par la bouche d'Élie, son serviteur : « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël ; et dans ce champ son corps sera comme le fumier sur la face de la terre, afin qu'on dise en passant : Est-ce là cette Jézabel ? »

Il y avait encore dans Samarie soixante-dix fils ou petits-fils d'Achab. Jéhu, ministre des vengeances célestes, les fit tous égorger ; et de leurs têtes amoncelées on forma deux pyramides à la porte du palais. Quelque temps après, il rencontra sur son chemin tous les frères d'Ochosias, roi de Juda, au nombre de quarante-deux, et il ordonna de les massacrer, ainsi qu'il avait fait tuer déjà ce qui restait de la maison d'Achab dans Jezraël, les grands de sa cour, ses amis et ses prêtres. Tous les ministres de Baal, attirés dans

leur temple sous le prétexte d'une fête solennelle, y périrent égorgés; l'idole fut brisée, le temple rasé et la place où il s'élevait changée en un lieu d'immondices. Jéhu cependant ne renversa pas les veaux d'or de Béthel et de Dan. « Mais parce que vous avez exécuté ma sentence contre la maison d'Achab, lui dit le Seigneur, vos enfants seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. » Jéhu mourut à Samarie après un règne de vingt-huit ans, et laissa le trône à son fils Joachas.

Quand le roi de Juda, Ochosias, fut mort à Mageddo en même temps que son oncle Joram, à la suite de la révolte de Jéhu, Athalie, sa mère, fit périr tous les princes de la race royale; mais Josabeth, princesse du sang de Josaphat, et épouse du grand prêtre Joïada, arracha aux bras de sa nourrice, avant qn'il fût égorgé, Joas, le dernier des enfants d'Ochosias; et pendant plus de six années elle le tint caché dans la maison du Seigneur à l'insu d'Athalie. Lorsqu'au bout de ce temps Joas eut atteint l'âge de sept ans, le grand pontife fit venir les centeniers et les soldats, leur distribua les lances et les armes du roi David conservées dans le temple; puis il leur présenta le fils de leur prince. Encouragés par leurs acclamations, il mit sur sa tête le diadème, et le sacra roi. Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait, et entra avec la foule dans le temple. Apercevant alors Joas assis sur le trône et auprès de lui tous les ministres du culte, elle déchira ses vêtements en s'écriant : « Trahison! trahison! » Sur l'ordre de Joïada, les soldats l'entraînèrent hors du temple, afin de ne pas souiller le lieu saint, et la percèrent de leurs épées au seuil du palais des rois.

Tout le peuple était dans la joie de retrouver le sang de ses rois, le descendant de David au lieu de la fille impie de Jézabel. Le dieu et les prêtres d'Athalie partagèrent son sort; on se précipita sur le temple de Baal pour le détruire, on brisa ses images , et Mathan, son ministre, fut massacré au pied de ses autels renversés. Ensuite Joïada réconcilia le peuple avec l'Éternel, et tant qu'il vécut, Joas, docile à ses conseils, resta dans les voies du Dieu d'Israël; mais il perdit trop tôt son guide. A peine le grand prêtre fut-il allé

rejoindre ses pères, que Joas s'abandonna à ses passions, qu'il avait longtemps contenues. Bientôt l'idolâtrie reparut dans Jérusalem; les prophètes ne furent plus écoutés, et Zacharie, fils de Joïada, tomba lapidé sur le seuil même du temple.

Ces crimes ne pouvaient rester impunis : l'année finissait à peine que les troupes du roi de Syrie entrèrent dans Juda : quoique peu nombreuses, elles prirent Jérusalem, la pillèrent, firent mourir les premiers du peuple et ne rendirent à Joas la liberté qu'après qu'il eut livré l'or du temple et les trésors de Josaphat. L'année suivante ses serviteurs eux-mêmes s'élevèrent contre lui pour venger le sang du fils de Joïada et l'égorgèrent dans son lit. Il avait régné quarante ans; son fils Amasias lui succéda (837 avant J. C.).

Amasias et Ozias en Juda (837-756), Joachas, Joas, Jéroboam II en Israël (855-771).

Il y avait déjà vingt-trois ans que Joas régnait en Juda quand Joachas, fils de Jéhu, monta sur le trône d'Israël (855 avant J. C.). Il marcha dans les voies corrompues de son père, mêlant le culte des veaux d'or à celui du vrai Dieu ; mais le Seigneur, pour le punir, l'abandonna aux mains d'Hazaël et de Benadad III, roi de Syrie, qui firent de ses armées ce que le fléau fait du grain sur l'aire. Joachas s'humilia dans son malheur; Dieu lui promit alors qu'Israël trouverait un sauveur dans Joas, son fils (839).

Joas, en effet, reprit bientôt à Benadad III, fils d'Hazaël, toutes les villes que ses prédécesseurs avaient perdues; il triompha aussi d'Amasias, roi de Juda, prit Jérusalem et rapporta à Samarie toutes les richesses du temple, tous les trésors du vaincu. Après un règne de seize années illustré par les dernières prophéties d'Élisée, et par d'éclatants succès, Joas laissa le trône à son fils Jéroboam II (823 avant J. C.).

Amasias, roi de Juda, avait commencé son règne (837 avant J. C.) sous d'heureux auspices; il vengea le meurtre de son

père en faisant périr ses assassins et remporta sur les Iduméens, dans la vallée des Salines, une brillante victoire; mais ce prince oublia trop tôt qu'il la devait au Seigneur, et fut livré sans défense aux armes de Joas, roi d'Israël, qui l'attacha captif à son char. De nouvelles offenses irritèrent encore le Seigneur contre lui, et la quinzième année du règne de Jéroboam II, Amasias périt assassiné dans la ville de Lachis (808). Son fils Ozias lui succéda.

Ce prince devait régner cinquante-deux ans à Jérusalem. Il fit ce qui était droit aux yeux du Seigneur, tant que vécut le prophète Zacharie, dont il suivait les conseils; et Dieu lui tint compte de sa piété. Il remporta d'éclatantes victoires sur les Philistins, sur les Ammonites et répandit jusqu'en Égypte la gloire de son nom. Il retira Jérusalem de ses ruines, releva ses remparts, la remplit de machines de guerre, et mit sur pied une armée redoutable de plus de 300 000 soldats dévoués à leur roi; il fit aussi creuser des citernes dans le désert pour abreuver ses nombreux troupeaux et favorisa l'agriculture. Mais, arrivé à ce haut point de grandeur et de puissance, Ozias négligea le Seigneur, son secours et sa force; il méprisa les lois et les coutumes religieuses, et voulut offrir lui-même l'encens dans le temple, sur l'autel des parfums. Azarias et quatre-vingts prêtres du Seigneur, s'opposèrent à son dessein. Ozias, transporté de colère, menaça les prêtres avec l'encensoir qu'il tenait à la main, et aussitôt nne lèpre affreuse le couvrit tout entier. Depuis ce jour, il vécut dans une maison séparée, tandis que son fils Joathan gouvernait le palais et rendait la justice au peuple.

Pendant qu'Ozias était maître en Juda, Jéroboam II, fils de Joas, régnait sur Israël (823-771). Il fit le mal devant le Seigneur; mais Jéhovah avait vu la désolation d'Israël et ne voulait pas encore que son nom fût effacé de dessus la terre; aussi Jéroboam II, malgré son impiété, fut fortifié par les prédictions du prophète Jonas et rétablit les anciennes limites d'Israël depuis l'entrée d'Émath au pied du Liban jusqu'à la mer du Désert ou lac Asphaltite.

Sous le règne de ce prince apparurent des prophètes cé-

lèbres, Jonas, Osée[1] et Amos, car le Seigneur, avant de châtier son peuple, redoublait les avertissements et les menaces.

Les prophètes Amos et Jonas.

Amos, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, n'était ni prophète ni fils de prophète : « J'étais un bouvier et je cueillais des figues sauvages quand l'Éternel me prit près de mon troupeau et me dit : « Va, et prophétise à mon peuple d'Israël. » Alors il quitta Thécoa, sa ville natale, dans la tribu de Juda, et alla répandre ses menaces prophétiques parmi ceux que le Seigneur allait frapper.

Ainsi parle Jéhovah, dit-il : « Après les crimes d'Israël, trois et quatre fois répétés, je ne révoquerai point mes arrêts....

« Ils brisent contre terre la tête du pauvre ; ils étouffent la voix et les plaintes du faible ; ils font festin auprès des autels, assis sur les vêtements laissés en gage à leur avarice, et ils boivent dans la maison de leur Dieu.

« C'est moi cependant qui pour leur frayer un chemin exterminai les Amorrhéens, ce peuple aussi haut que les cèdres, aussi fort que les chênes ; c'est moi qui les ai conduits quarante ans dans le désert, et qui me suis fait des prophètes de leurs enfants....

« Mais ma colère va éclater.... Le lion rugit-il dans la forêt sans qu'il ait trouvé de quoi repaître sa faim ? Le lionceau jette-t-il son cri dans sa tanière quand il n'a pas encore saisi sa proie ?.... Or, voici que le lion rugit ; qui ne craindra point ? Le Seigneur Dieu a parlé ; qui ne prophétisera point ?...

« Ils ont amassé dans leurs maisons un trésor de rapines et d'iniquités ; s'il en échappe quelques-uns, ce sera comme les membres à demi rongés que le berger arrache de la gueule des lions....

« Écoutez ceci, ô vous qui comme les vaches de Basan

1. Nous ne citons rien d'Osée. Son style coupé et sentencieux, dans lequel il ne s'exprime souvent qu'à demi-mot, ses allégories qu'il n'est pas toujours aisé de comprendre, font de lui le plus obscur des prophètes.

paissez sur la montagne de Samarie : Vous opprimez le faible, vous foulez le pauvre aux pieds, et vous dites à vos seigneurs : Apportez, et nous boirons..... Mais il va venir pour vous un jour de malheur....

« Dans toutes vos cités il y aura des grincements de dents; toutes vos places retentiront de gémissements; et le peuple ira par les rues en criant : Malheur! malheur!

« Ils appelleront à ce grand deuil jusqu'aux hommes des champs; ils feront venir ceux qui savent chanter les plaintes funèbres.

« Car pendant trois mois, avant la moisson, j'ai arrêté la pluie et vous n'êtes pas revenus à moi!

« Je vous ai envoyé un vent brûlant, j'ai frappé du glaive vos jeunes guerriers et l'ennemi a emmené vos cavales. De tous ces maux vous êtes sortis comme le bois qu'on retire du feu à demi consumé. Et cependant vous n'êtes pas encore revenus à moi!

« Mais me voici, moi qui fais le tonnerre et qui crée les vents et les nues; moi qui marche sur la cime des monts, qui du matin fais le soir, du jour la nuit; moi qui brise les forts.

« Ah! cherchez le Seigneur, et vous vivrez; cherchez le Seigneur pour qu'il écarte de la maison de Joseph le feu qui va la consumer. »

Amos prévoit la captivité prochaine : « Maison d'Israël, tu as élevé le tabernacle de Moloch, tu y as placé l'étoile de ton dieu Rhæphan et les idoles que tu as faites de tes mains. C'est pourquoi je te transporterai au delà de Damas, moi le Tout-Puissant.

« Maintenant je hais vos fêtes et vos solennités; en vain m'offrirez-vous des holocaustes, je ne les recevrai point.

« Loin de moi vos chants profanes et le bruit de vos concerts.

« Mes jugements vont se répandre comme une eau débordée, ma justice comme un torrent impétueux.

« Malheur à vous qui dormez sur des lits d'ivoire, et qui employez en débauches le temps du sommeil! Malheur à vous qui accordez vos voix au son de la lyre!

« Comme si vos prospérités étaient éternelles, comme si vos joies n'étaient pas fugitives.

« Le Seigneur a juré la perte de Jacob ; ses villes tomberont et leurs habitants seront exterminés !

« Si de toute une famille il reste dix hommes, ils mourront, et leurs proches qui viendront enlever leurs os, crieront à celui qui sera demeuré seul en la maison : Y a-t-il encore un mort ?

« Car je vais susciter contre vous une nation qui vous réduira en poussière depuis l'entrée d'Émath jusqu'au torrent d'Égypte....

« Alors le temple retentira de hurlements sinistres ; beaucoup tomberont, puis on n'entendra plus que le silence.

« Vos fêtes se changeront en deuil, vos chants de joie en lamentations ; vous vous couvrirez d'un sac, vous raserez vos têtes, et Samarie sera dans les larmes comme une mère qui pleure son fils unique....

« Un jour viendra où j'enverrai sur la terre la soif et la faim, non la faim et la soif pour le pain et l'eau, mais pour la parole de Dieu. Alors ils iront d'une mer à l'autre et de l'orient à l'occident, cherchant la parole du Seigneur, et ils ne la trouveront point.

« Cependant je ne ruinerai pas entièrement la maison de Jacob ; je relèverai le tabernacle de David et je ferai succéder les vendanges aux moissons. Alors on verra les collines reverdir, les monts distiller le miel, et mon peuple revenu de captivité rebâtira ses villes renversées. »

Mais ce n'était pas seulement Israël et Juda qui recevaient les avertissements prophétiques : « Les yeux du Seigneur, disait Amos, sont ouverts sur tous les royaumes qui s'abandonnent au péché.

« Enfants d'Israël, vous êtes à moi ; mais les enfants d'Éthiopie ne m'appartiennent-ils pas ? Comme je vous ai tirés d'Égypte, n'ai-je pas fait sortir les Philistins de la Cappadoce et les Syriens du fond des vallées ? »

Vers le même temps aussi, Dieu parla à Jonas, fils d'Amathi : « Lève-toi et va dans Ninive la grande ; fais-lui entendre mes menaces ; le cri de ses iniquités est monté jusqu'à moi. »

Jonas, effrayé des périls de cette mission, essaya de s'y soustraire en fuyant. Il descendit à Joppé et s'embarqua sur un vaisseau phénicien prêt à partir pour Tarsis; mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux qui mit le navire en danger de périr. Les matelots jetèrent le sort, pour savoir qui attirait sur leur tête la colère du ciel. Le sort tomba sur Jonas. Reconnaissant lui-même la main du Seigneur, il se soumit. A peine, en effet, l'eut-on jeté à la mer que la tempête se calma.

Mais un monstre marin, dit l'Écriture, suivait le vaisseau et dévora le prophète. Dieu lui conserva la vie, et au bout de trois jours le poisson vomit Jonas sur le rivage. De nouveau il reçut l'ordre de se rendre à Ninive, et obéissant cette fois, il partit pour la capitale de l'Assyrie. Dès qu'il en eut passé les portes, il s'écria : « Encore trois jours et Ninive sera détruite! » Tant que le soleil fut sur l'horizon, il parcourut ainsi toutes les rues de la grande cité, en répétant son cri sinistre : « Encore trois jours, et Ninive ne sera plus! » La frayeur saisit cette population corrompue, le prince donna lui-même l'exemple de la pénitence : un édit ordonna un jeûne solennel, et le Seigneur, apaisé par ce repentir de tout un peuple, épargna encore la ville coupable.

Zacharie, Sellum, Manahem, Phacéia, Phacée et Osée dans Israël (771-721), Joathan et Achaz en Juda (756-726). Isaïe.

Cependant Zacharie, fils de Jéroboam, et le quatrième descendant de Jéhu, lui avait succédé sur le trône, en imitant son impiété (771 av. J. C.). Mais, au bout de six mois, il périt assassiné par Sellum (770), qui lui-même fut, un mois après, défait et tué par Manahem.

Le nouveau roi n'établit sa domination qu'en exerçant la plus violente tyrannie. La ville de Thapsa ayant refusé d'ouvrir ses portes au roi d'Israël dont elle relevait, il la prit, tua ses habitants jusqu'aux femmes, et ruina son territoire. Phul était alors roi d'Assyrie; les troubles du royaume d'Israël lui parurent une occasion favorable pour en essayer la conquête, et il l'envahit; mais Manahem lui acheta la paix

par un tribut de mille talents. Il mourut peu de temps après, dans la cinquantième année du règne d'Ozias. Phacéia, son fils, qui lui succéda (759 av. J. C.), n'occupa le trône que deux ans : il fut massacré par Phacée, général de ses troupes, qui s'empara de la royauté, et la conserva pendant vingt ans.

La deuxième année du règne de Phacée en Israël, Ozias mourut dans Juda (756). Joathan, son fils, monta sur le trône. Il l'occupa seize années, et ne cessa de marcher dans les voies du Seigneur, qui le rendit puissant et lui assujettit ses ennemis. Son fils Achaz lui succéda en 741.

L'année même où Joathan monta sur le trône, Isaïe, fils d'Amos, de la race royale[1], fut marqué par Dieu pour porter sa parole au peuple :

« Dans l'année où mourut le roi Ozias, je vis Jéhovah siéger sur un trône sublime; le ciel était rempli de sa gloire.

« Les séraphins se tenaient autour de lui. Chacun d'eux avait six ailes : deux leur cachaient le visage, deux les pieds, et avec les autres ils volaient.

« Et de chaque bouche sortait ceci : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. La terre est pleine de sa gloire.

« Les voûtes du ciel tremblèrent aux accents de ces voix, et le temple se remplit de fumée, comme après un immense sacrifice.

« Alors je m'écriai : Malheur à moi qui habite au milieu d'un peuple souillé; car mes lèvres sont impures, et j'ai vu le Seigneur !

« A ce moment un séraphin descendit vers moi; dans sa main était un charbon enflammé qu'il avait pris sur l'autel.

« Il en toucha ma bouche et me dit : Ce feu a purifié tes lèvres; tes iniquités sont effacées, tes péchés te sont remis.

« Alors j'entendis la voix du Tout-Puissant, il disait : Qui enverrai-je ? qui ira vers ce peuple ? Me voici, répondis-je, Seigneur; envoyez-moi.

1. C'est du moins une tradition rabbinique, qui fait du père d'Isaïe un frère du roi Amasias.

« Va, dit Jéhovah, et répète ceci à ce peuple : Vous entendrez et vous ne comprendrez pas ; vous verrez et vous ne discernerez pas.

« Car le cœur de ce peuple s'est endurci ; ils ont fermé leurs oreilles, ils ont appesanti leurs yeux ; ils n'ont pas voulu que leurs yeux pussent voir, leurs oreilles écouter, leur cœur comprendre, pour ne pas se convertir et être guéris par moi.

« Et je dis alors : Jusques à quand, Seigneur, durera votre courroux? — Jusqu'à ce que leurs villes soient désolées, leurs demeures abandonnées, leur terre déserte. »

De ce jour, la mission du prophète commença, et depuis lors, jusqu'au règne de Manassé, il ne cessa d'annoncer les paroles de Jéhovah dans un langage sublime.

Achaz, prince impie et méchant, régnait dans Juda ; Phacée, roi d'Israël, et Razin, prince de Damas, s'unirent contre lui. « Son cœur trembla, comme dans les forêts tremble la cime des arbres que bat la tempête. » Isaïe vint le rassurer : « La vierge enfantera, lui dit-il, et son enfant sera appelé d'un nom de bon augure (*Emmanuel*, Dieu avec nous), et avant que cet enfant sache distinguer le bien du mal, tu n'auras plus rien à craindre[1]. » Mais en même temps le prophète annonçait au roi de Juda, pour un avenir prochain, des maux plus grands.

« Dieu sifflera la mouche d'Égypte et la guêpe d'Assyrie ; elles viendront et elles rempliront toutes les vallées du pays, les cavernes et les creux des rochers.

« Et puisque ce peuple ne veut pas de la source silencieuse de Siloé, Dieu amènera sur lui les grandes eaux d'un fleuve emporté. Le roi d'Assyrie montera avec toute sa puissance, et de ses pieds il foulera vos murailles. »

Achaz, en effet, vit les deux rois contraints de lever le siége de Jérusalem ; mais comme ils continuaient la guerre sur les frontières, le roi de Juda appela à son aide le roi d'Assyrie Théglat-Phalasar. Ce monarque réduisit le royaume d'Israël aux plus dures extrémités, et renversa ce-

1. *Isaïe*, VII, 14-16.

lui de Syrie. Une partie des Syriens et nombre d'habitants de la Pérée et de la Galilée furent transportés en Assyrie. Mais en même temps Théglat-Phalasar ravagea Juda, qui avait imploré son assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprenaient le chemin de la Terre sainte; ils ne tardèrent pas à s'en promettre la conquête.

Achaz régnait encore quand Phacée, roi d'Israël, périt à son tour assassiné par Osée (730 av. J. C.). Le nouveau roi provoqua par sa conduite les menaces d'Isaïe contre son peuple :

« J'avais une vigne en une terre féconde, je l'entourai d'une haie et d'un mur, et j'y mis un plant rare et excellent; puis je bâtis au milieu une tour avec un pressoir, et j'attendis qu'elle me donnât des fruits; elle ne produisit que des épines.

« Et maintenant, habitants de Jérusalem, soyez juges entre ma vigne et moi. Pour elle, pouvais-je faire plus que je n'ai fait? J'attendais de bons fruits : elle m'a donné des épines.

« Mais, je vous le dis, j'arracherai la haie, et elle sera mise au pillage; je renverserai le mur et elle sera foulée aux pieds; je l'abandonnerai, et elle restera comme une terre inculte et couverte de ronces.

« O maison d'Israël, vous étiez la vigne du Seigneur! hommes de Juda, vous étiez le plant choisi! j'attendais de vous justice, et vous n'avez été qu'ingrats!

« Malheur à vous qui joignez maison à maison et domaine à domaine, en ravissant son bien à votre prochain, comme si la terre devait être pour vous seuls!

« Malheur à vous, qui vous levez dès le matin pour boire et qui vous enivrez jusqu'au soir, au milieu des concerts; vous ne comprenez pas les œuvres du Seigneur!

« Aussi le peuple d'Israël sera emmené captif, et l'enfer élargira sa bouche immense, afin que tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre, de glorieux dans Israël, y tombe précipité....

« Malheur à vous, qui vous êtes enchaînés au péché, et qui traînez après vous de lourdes iniquités, comme le bœuf traîne un char pesant!

« Malheur à vous, qui êtes vaillants à boire et forts pour l'ivresse ! à vous, qui pour des présents justifiez l'impie et ravissez au juste son droit !

« La fureur du Seigneur s'est allumée contre son peuple ; sa main s'est étendue sur lui.

« Il va lever son étendard pour appeler les nations éloignées, et au sifflement de sa colère, elles accourront des extrémités de la terre.

« Les voici ; pour elles ni lassitude, ni travail, ni repos, ni sommeil ; elles ne dénoueront pas leurs ceintures, elles n'ôteront pas les sandales de leurs pieds.

« Leurs flèches sont acérées, leurs arcs sont tendus. Les pieds de leurs chevaux sont durs comme la pierre, les roues de leurs chars, rapides comme la tempête.

« Elles rugiront comme des lions en se jetant sur leur proie, que nul ne pourra leur enlever.

« Et alors, du milieu d'Israël, une voix s'élèvera, semblable au bruissement des flots, et vous regarderez partout sur la terre, mais vous ne verrez que ténèbres et misère. »

Ailleurs le prophète dit encore : « Malheur à la couronne d'injustice, aux mercenaires d'Éphraïm ! Malheur sur vous ! fleur passagère, qui, du haut de votre tige glorieuse, êtes tombée sur la cime de vos grasses collines ! sur vous que l'ivresse égare avant même que le vin ait touché vos lèvres !

« Voici que se lève, grande et terrible, la colère du Très-Haut ; elle descendra sur vous comme la grêle impétueuse, comme les grandes eaux qui inondent les campagnes.

« Elle sera foulée aux pieds, la couronne d'injustice, la multitude d'Éphraïm !

« Elle tombera, la fleur si fière, elle tombera au sommet de sa montagne, comme la figue meurt avant le temps. »

Les menaces d'Isaïe ne tardèrent pas à s'accomplir. Salmanasar, successeur de Théglat-Phalasar, entreprit une expédition pour faire rentrer dans le devoir Israël soumis aux Ninivites depuis les dernières conquêtes. Osée consentit à payer un tribut, avec l'espérance de s'en affranchir bientôt. Il tourna les yeux vers l'Égypte pour y trouver les forces qui lui manquaient. Ce pays, conquis depuis peu de temps

par les Éthiopiens, était alors gouverné par Sévéchoüs que l'Écriture appelle Soua ; mais l'alliance avec ce monarque ne préserva pas Israël du malheur qui le menaçait. A peine Salmanasar fut-il informé des négociations d'Osée qu'il repassa l'Euphrate, ravagea les terres d'Israël, et vint camper devant Samarie. La ville succomba après trois années de siége, et dès lors le royaume fut anéanti. Osée, envoyé en Assyrie chargé de chaînes, finit ses jours dans une prison, et la plus grande partie de ses sujets alla peupler les contrées situées au delà de l'Euphrate. En même temps Salmanasar, pour s'assurer la possession du royaume conquis, y envoyait des colonies tirées des provinces soumises à son empire : elles venaient de Babylone, de Cutha, d'Hamath, d'Avah et de Sépharvaïm.

Pendant la désolation du royaume, les bêtes féroces s'étaient multipliées dans les campagnes, et les nouveaux habitants, sans cesse inquiétés, pensèrent que le Dieu d'Israël les punissait ainsi d'ignorer son culte. Ils demandèrent à Salmanasar un prêtre qui les instruisît dans la religion des vaincus ; dès lors le culte de Jéhovah fut mêlé à l'adoration des divinités que ces peuples avaient révérées dans leur première patrie. Samarie fut leur principale ville. Leurs descendants, confondus avec les Juifs restés dans ce pays, furent appelés Samaritains, d'un mot syriaque et hébreu qui signifie *les gardiens*, parce que ces sectaires prétendaient avoir conservé la loi de Moïse avec plus de soin que les Juifs véritables.

Histoire de Tobie[1].

Parmi les prisonniers emmenés à Ninive par Salmanasar, se trouvait un homme de la tribu de Nephthali nommé Tobie.

Dès l'âge le plus tendre, il pratiquait religieusement la loi du Seigneur, et fuyait loin des autels élevés par Jéroboam ; dans la captivité même, il n'abandonna point la voie de la vérité ; aussi Dieu lui fit-il trouver grâce devant Salmanasar.

1. Les Septante l'appellent Tobit et son fils Tobias.

Tobie reçut en effet une charge considérable dans la maison royale, avec la liberté d'aller où il voudrait. Après la mort de Salmanasar, Sennachérib, son fils et son successeur, maltraita les Israélites. Tobie montra alors sa charité; tous les jours il allait visiter ceux de sa nation; il les consolait et les aidait de sa fortune, nourrissant ceux qui avaient faim, vêtissant ceux qui étaient nus, et rendant les derniers devoirs à ceux qui avaient été tués. Cette pieuse conduite attira sur lui la haine du prince, et ses biens lui furent ôtés; mais quand Sennachérib eut été assassiné par ses deux fils, Tobie recouvra tout ce qu'il avait perdu, et, malgré les conseils de ses amis, il continua d'ensevelir les morts, car il craignait Dieu plus que le roi. Un jour, après avoir rendu les derniers devoirs à un Israélite qu'il avait trouvé égorgé sur la voie publique, il se coucha et s'endormit de fatigue au pied d'une muraille. Pendant son sommeil, de la fiente tomba d'un nid d'hirondelle sur ses yeux et lui enleva la vue. Ce fut une épreuve que Dieu permit, afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. Tobie, en effet, ayant toujours craint Dieu dès son enfance, et observé ses commandements, ne murmura point contre son malheur. « Nous sommes les enfants des saints, disait-il, et nous attendons cette autre vie que Dieu doit donner à ceux qui lui restent fidèles. »

Cependant, après avoir perdu la vue, il devint si pauvre que sa femme était obligée d'aller dans les maisons tisser de la toile pour fournir à leur subsistance, et ses parents ainsi que ses amis le raillaient amèrement en disant : « Où donc est cette espérance qui te poussait à faire des aumônes et à ensevelir les morts? » Alors Tobie, jetant un profond soupir et répandant des larmes, fit cette prière à Dieu : « Vous êtes juste, ô Seigneur; vos jugements et toutes vos voies ne sont que miséricorde, vérité et justice; Seigneur, souvenez-vous maintenant de votre serviteur, ne tirez point vengeance de mes péchés, et commandez que mon âme soit reçue en paix, car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. » Puis, croyant que Dieu lui accorderait la grâce qu'il avait demandée, il appela son fils Tobie, âgé d'environ vingt ans, et lui

fit connaître ses dernières volontés, ses derniers conseils : « Mon fils, souviens-toi de mes paroles : quand je serai mort, ensevelis mon corps; honore ta mère tous les jours de ta vie, en mémoire de ce qu'elle a souffert quand elle te portait dans son sein, et lorsqu'elle aura elle-même achevé de vivre, ensevelis-la auprès de moi.

« Pense à Dieu chaque jour; évite le péché et observe l'équité; car si tu marches suivant la vérité et la justice, tu prospéreras en toutes tes entreprises.

« Fais aumône de ton bien, et ne détourne pas ton visage du pauvre, pour que la face de Dieu ne se détourne pas de toi.

« Donne selon ce que tu possèdes. Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu.

« Car l'aumône est un grand trésor que tu amasses pour le jour suprême, et avec lequel tu te rachèteras de la mort.

« Sois chaste, mon fils, et n'épouse pas une femme étrangère; aime tes frères et bannis de ton cœur l'orgueil et la malice, car l'orgueil perd et la malice amène l'abandon et la ruine.

« Ne retiens pas le salaire de l'ouvrier; NE FAIS PAS A AUTRUI CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'ON TE FÎT A TOI-MÊME.

« Mange ton pain avec le pauvre et partage tes vêtements avec celui qui est nu.

« Demande toujours conseil aux sages et dans tous les temps bénis le Seigneur. »

Ensuite il ajouta : « Mon fils, quand tu étais encore enfant, j'ai prêté dix talents d'argent à Gabélus, qui demeure à Ragès, ville des Mèdes. » Tobie répondit à son père : « Je suis prêt à faire tout ce que vous me commanderez, mais je ne sais comment retirer cet argent; je ne connais ni Gabélus, ni le chemin qui conduit en son pays. — J'ai son obligation entre les mains; dès que tu la lui montreras, il te donnera l'argent; mais va chercher quelque homme fidèle qui fasse le voyage avec toi. » Tobie sortit aussitôt et rencontra bientôt un jeune homme qui avait sa robe relevée à la ceinture, comme au moment de partir pour un voyage. Tobie ne savait pas que c'était un ange du Seigneur. Cepen-

dant il le salua et lui demanda s'il connaissait le chemin du pays des Mèdes : « Je le connais, repartit l'ange, car j'ai voyagé plusieurs fois en cette contrée, et j'ai logé dans la maison de Gabélus à Ragès. » Tobie se hâta de rendre cette réponse à son père, qui fit prier l'inconnu d'entrer dans sa demeure. « Que la paix soit avec vous, dit l'ange en arrivant : ayez bon courage, le temps approche où Dieu vous guérira, et ne craignez point ; je mènerai votre fils et le ramènerai sain et sauf. — Que Dieu soit avec vous dans le chemin, répondit le vieillard, et que son ange vous accompagne tous deux ! » Puis on fit les préparatifs du départ, et ils se mirent en voyage suivis du chien de la maison.

Le jeune Tobie s'arrêta la première nuit dans un lieu proche du Tigre. Il était allé s'asseoir au bord du fleuve, et y baignait ses pieds quand un poisson monstrueux s'élança vers lui pour le dévorer ; il eut peur et poussa des cris, mais l'ange lui dit : « Prends-le par les ouïes, tire-le sur le rivage, et maintenant ouvre ce poisson, et mets à part le cœur, le fiel et le foie, qui te seront nécessaires pour en faire d'utiles remèdes. »

Quand ils approchèrent de Ragès, l'ange dit au jeune homme : « Frère, nous nous arrêterons aujourd'hui. Il y a ici un homme nommé Raguel, qui est de ta tribu et ton parent ; tout le bien de cet homme doit être pour toi ; il faut que tu épouses Sara, sa fille unique. — Mais, reprit Tobie, j'ai entendu dire qu'elle a eu sept fiancés, et que tous sont morts tués par un démon ; je craindrais pour moi le même malheur, et le chagrin que mon père et ma mère en ressentiraient les conduirait au tombeau. — Ne crains rien ; je t'apprendrai sur quels hommes le démon a du pouvoir ; pour toi, quand tu auras épousé Sara, passe trois nuits en prière, en ayant soin, dès la première nuit, de brûler le foie du poisson ; cela suffira pour mettre le démon en fuite. »

Après ces paroles, ils entrèrent chez Raguel qui les reçut avec joie : « D'où êtes-vous ? » leur dit-il. Apprenant qu'ils étaient de la tribu de Nephthali, et captifs à Ninive, il ajouta : « Connaissez-vous Tobie, mon proche parent ? » L'ange répondit : « Tobie dont vous me demandez des nouvelles est le

père de celui que vous voyez. » Aussitôt Raguel se jeta dans ses bras en pleurant : « Que le Seigneur te bénisse, mon enfant ! car tu es le fils d'un homme de bien et d'un saint homme. » Puis ils s'entretinrent quelque temps, et Raguel ordonna de tuer un mouton et de préparer le repas. Mais Tobie lui dit : « Je ne mangerai ni ne boirai aujourd'hui que tu ne m'aies donné en mariage Sara, ta fille. » Raguel hésitait au souvenir des sept fiancés de sa fille, quand l'ange dit : « N'hésite pas à donner ton enfant à ce jeune homme qui craint Dieu ; c'est à lui qu'elle est destinée ; c'est pour cela que nul autre n'a pu devenir son époux. — Je connais maintenant, répondit Raguel, que Dieu, exauçant ma prière, vous a conduits ici pour que ma fille épousât une personne de sa parenté, selon la loi de Moïse. » Puis il prit la main droite de Sara et la mit dans celle de Tobie en disant : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse, et accomplisse en vous sa bénédiction. » Après quoi l'on dressa le contrat de mariage et l'on fit un grand festin.

Cependant le lendemain, vers le chant du coq, Raguel et sa femme se levèrent pleins d'inquiétude, ne sachant si Tobie vivait encore ; mais il avait suivi les conseils de l'ange : à peine entré dans la chambre nuptiale, il avait mis sur des charbons ardents le cœur du poisson avec une partie du foie ; puis, joignant ses prières à celles de Sara, il avait passé la plus grande partie de la nuit à supplier le Seigneur en disant : « Ayez pitié de nous, mon Dieu, ayez pitié de nous, et faites que nous vivions jusqu'à la vieillesse. »

Ces prières furent exaucées, et Raguel, apprenant que Tobie vivait encore, rendit grâces au Seigneur ; puis il ordonna un grand festin pour traiter ses voisins et ses amis. Tobie, cédant à ses instances, consentit à demeurer avec lui pendant deux semaines. Alors il appela l'ange, qu'il croyait un homme, et lui dit : « Après tous les services que tu m'as rendus, j'ai encore une grâce à te demander : va, je te prie, chez Gabélus, recevoir l'argent qu'il nous doit et le prier de venir à mes noces. » L'ange partit avec quatre serviteurs de

Raguel, et ramena bientôt Gabélus, avec l'argent qu'il devait au père de Tobie.

Pendant que les parents et les amis de Raguel célébraient cette heureuse union, le père de Tobie s'alarmait de ces longs retards. Anne surtout ne pouvait se consoler. « Hélas! hélas! s'écriait-elle en pleurant, pourquoi, mon fils, t'avons-nous envoyé si loin, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, l'espérance de notre maison? » Et tous les jours elle allait au loin sur le chemin pour le voir revenir. Après que les deux semaines promises à Raguel furent écoulées, Tobie pressa le départ. « Mon père compte les jours, disait-il, et si je tardais, il en aurait une tristesse trop grande. » Raguel lui remit alors Sara avec la moitié de tous ses biens; et il dit à sa fille : « Honore ta nouvelle famille; tu as maintenant un autre père et une autre mère; fais qu'il ne me vienne de toi que de bonnes nouvelles. — Mon fils, disait encore à Tobie la mère de Sara, que le saint ange de Dieu soit sur ton chemin et qu'il te conduise heureusement au terme du voyage. Puissent mes yeux voir tes enfants avant que je meure! Je te confie ma fille, ne lui sois jamais un sujet d'affliction. »

Tobie marchait depuis dix jours et approchait de Ninive quand l'ange lui dit : « Prenons ensemble les devants, et emporte le fiel du poisson que tu as tué. » Ils s'avancèrent donc d'un pas rapide, précédés par le chien qui les avait accompagnés dans tout le voyage. Mais Anne, assise près du chemin, sur le haut d'une colline, le vit et le reconnut aussitôt. Elle courut vers son mari en s'écriant : « Voici ton fils qui revient. » Au même instant arriva le chien de la maison qui les précédait, comme pour annoncer leur retour et qui témoignait sa joie par ses caresses et ses aboiements. Le vieillard, tout aveugle qu'il était, se leva, et se mit à courir, mais il heurtait du pied à chaque pas; alors prenant la main d'un serviteur, il se fit conduire au-devant de son fils. Quand ils se furent rejoints, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et versèrent des larmes, en adorant le Seigneur.

Alors Tobie, suivant les conseils de son guide, prit le fiel

du poisson, en frotta les yeux de son père, et au bout d'une demi-heure, une petite peau blanche qui les couvrait se déchira, et la vue lui fut rendue. Tous rendirent grâces à Dieu; le vieillard disait : « Je te bénis, Seigneur, de ce que tu m'as châtié et de ce que tu m'as guéri; maintenant je vois de mes yeux Tobie, mon fils, mon seul enfant. » Il ne savait pas, en effet, qu'il eût épousé Sara, la fille de Raguel, son parent. Elle arriva bientôt, et aussitôt la famille entière commença, avec ses amis et ses proches, des réjouissances qui durèrent sept jours. Après ce temps, Tobie appela son fils : « Que donnerons-nous, dit-il, à cet homme qui t'a conduit? — Quand je lui donnerais la moitié de tout ce que j'ai rapporté, répondit-il, ce ne serait pas trop encore. — Fais ainsi, reprit le vieillard. » L'ayant donc pris à part, ils le conjurèrent d'accepter la moitié de leurs biens; alors l'ange se fit connaître : « Pendant que tu adorais Dieu avec larmes, dit-il au vieillard, et que tu ensevelissais les morts, je présentais tes prières au Seigneur ; tu lui étais agréable, et dès lors il a été nécessaire que tu fusses éprouvé par l'affliction; mais le Seigneur m'a envoyé pour te guérir. Je suis Raphaël, l'un des sept anges toujours présents devant la face de l'Éternel. » A ces mots, saisis de frayeur, ils tombèrent le visage contre terre; mais l'ange leur dit : « La paix soit avec vous ; ne craignez point; seulement, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles. » Puis il disparut, les laissant pleins d'étonnement et de reconnaissance.

Tobie célébra, dans un cantique, ces merveilles et les espérances qu'elles faisaient naître en son cœur pour l'avenir de son peuple :

« Ayez confiance dans le Seigneur, enfants d'Israël ! Vous êtes dispersés parmi les nations, mais célébrez sa gloire, exaltez devant tous son saint nom, et il nous ramènera de notre dispersion.

« Jérusalem ! cité de Dieu ! il a frappé tes enfants à cause de leurs iniquités, mais il aura miséricorde pour les fils des justes!

« Aie confiance, ô Jérusalem, dans le roi des siècles, et il relèvera dans tes murs son tabernacle, et il enverra la joie aux pauvres captifs.

« Alors les nations viendront des plus lointains pays pour adorer le Seigneur ; dans leurs mains elles porteront des présents, des présents pour le roi du ciel.

« Jérusalem ! tu seras bâtie de saphirs et d'émeraudes ; tes murs seront de pierres précieuses ; tes tours et tes créneaux d'or pur ; tes places seront pavées de béryl et d'escarboucles, et de toutes tes voies s'élèveront les louanges du Très-Haut ! »

Tobie vécut longtemps encore après ces événements. Il vit les enfants de ses petits-fils, et ses derniers jours s'écoulèrent dans une sainte joie. Quand le moment de sa mort fut venu, il réunit autour de lui sa famille entière, lui prédit la ruine prochaine de Ninive, le retour des Israélites dans la terre promise, le rétablissement du temple et de la foi ; puis il recommanda à son fils d'abandonner cette ville coupable aussitôt que sa mère serait déposée dans le tombeau.

Le jeune Tobie quitta en effet Ninive après la mort de sa mère, et se rendit, avec toute sa famille, chez Raguel, auquel il ferma les yeux quand le terme de ses jours fut venu. Lui-même il mourut à l'âge de cent vingt-sept ans, après avoir toujours marché dans les voies du Seigneur.

CHAPITRE XIV.

HISTOIRE DU ROYAUME DE JUDA DEPUIS LA CAPTIVITÉ D'ISRAEL JUSQU'A LA DESTRUCTION DU TEMPLE (721-587).

ÉZÉCHIAS (726-697). — CHANTS PATRIOTIQUES D'ISAÏE. — MANASSÉ ET AMMON (697-640). — HISTOIRE DE JUDITH. — JOSIAS (640-609), JOACHAS ET JOACHIM (609-598). — LA CAPTIVITÉ (606). — HABACUC ET JÉRÉMIE. SÉDÉCIAS (598-587).

Ézéchias (726-697).

La chute du royaume d'Israël et la captivité des dix tribus avaient jeté l'effroi dans Juda. La haine patriotique d'Isaïe se réveilla contre ce roi d'Assyrie, qui oubliait, dans son orgueil, qu'il n'était qu'un instrument des vengeances divines.

« Malheur à Assur! c'est la verge de ma fureur, ma colère est dans ses mains!

« Je l'ai envoyé, lui qui est ma vengeance, contre une nation perfide, et il a foulé aux pieds ses cités, il les a réduites en poussière.

« Mais il n'a pas compris ma pensée, et dans son cœur il s'est dit : J'assujettirai beaucoup de peuples, car seul je suis roi.

« N'ai-je pas conquis Babylone et Chalane? n'ai-je pas pris l'Arabie, Damas et Samarie?

« Comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles, je ferai à Jérusalem et à son Dieu.

« Par la force de mon bras, par la sagesse de mon intelligence, j'effacerai les limites des nations.

« De ma main je saisirai la terre comme je ferais d'un nid d'oiseau; j'en ramasserai les peuples comme quelques œufs abandonnés. Qui aura l'aile assez puissante pour me fuir?

« Mais depuis quand donc la hache s'enorgueillit-elle, et non celui qui s'en sert? depuis quand la scie est-elle fière de ses œuvres, et non celui qui la tire et la pousse? n'est-ce

pas comme si la verge et le bâton se glorifiaient des coups que frappe la main qui les tient?

« O roi! Jéhovah couvrira tes honneurs d'ignominie; le Dieu des armées allumera contre ta gloire une flamme inextinguible.

« Et cette flamme brillera dans Israël, et elle dévorera, comme une herbe desséchée, la forêt immense.

« Il viendra à Angé, il passera par Mageddo, il campera à Machmas.

« Tu trembles, Rama, cité de Saül! tu fuis, fille de Gallim! tes cris retentissent dans Laïsa, ils retentissent jusqu'à Anathoth.

« Mais voici que Jéhovah brise le fort et son orgueil : les grands seront abattus, l'humble se relève. »

Un saint roi régnait alors dans Juda, et le prophète espérait peut-être que sa piété détournerait les malheurs prévus. Depuis six ans Ézéchias était sur le trône (726). Il avait donné d'abord tous ses soins à la destruction de l'idolâtrie, et au rétablissement du vrai culte. Il avait détruit les autels des hauts lieux, brisé les idoles, abattu les bois profanes, et fait mettre en pièces le serpent d'airain de Moïse, parce que les enfants d'Israël avaient brûlé de l'encens devant lui. Puis il fit célébrer une pâque solennelle à laquelle furent conviés tous les fidèles des douze tribus, et jamais, depuis Salomon, Jérusalem n'avait vu dans ses murs une aussi grande affluence. Ézéchias, plein de confiance en la protection divine, osa refuser le tribut imposé à son père par Théglat-Phalasar. Il attaqua aussi les Philistins, reprit les places de Juda qu'ils avaient enlevées, et ruina leur pays jusqu'à Gaza. Mais bientôt Sennachérib, fils de Salmanasar, marcha contre Ézéchias, avec une armée formidable, pour le faire rentrer dans le devoir (713). Plusieurs places tombèrent, sans coup férir, au pouvoir des Assyriens; et le roi de Juda, frappé d'épouvante, se soumit à un tribut de 300 talents d'argent et de 30 talents d'or, qu'il ne put payer qu'en détachant les lames d'or qui revêtaient les portes du temple.

Contre les Assyriens, Ézéchias rechercha l'appui de l'É-

gypte. Isaïe repoussa hautement cette alliance. Revenir à Jéhovah, voilà le salut ; car Jéhovah combattra encore pour son peuple fidèle :

« Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour lui demander secours, et qui mettent confiance en la multitude de ses chevaux et de ses chars de guerre, au lieu de chercher le Seigneur et de s'appuyer sur le saint d'Israël.

« L'Égyptien est un homme, non pas un dieu ; ses chevaux ne sont que chair : quels secours donneront-ils ? Le Seigneur étendra sur eux sa main, et ils seront précipités, celui qui donne, comme celui qui reçoit cette vaine assistance.

« Le Seigneur m'a dit : « Comme le lion, quand il saisit sa proie, fait retentir les monts de rugissements qui portent au loin l'épouvante, ainsi Jéhovah descendra et combattra sur sa montagne de Sion.

« Comme l'oiseau qui défend ses petits, ainsi le Seigneur protégera et sauvera Jérusalem. »

Ézéchias n'en persévéra pas moins dans cette politique funeste, et Sennachérib prit prétexte de cette alliance avec un royaume ennemi pour recommencer la guerre. Tandis que lui-même il assiégeait Lachis, son général, Rabsacès, marcha sur Jérusalem. Quand il fut arrivé à l'aqueduc de la piscine supérieure dans le chemin du champ du foulon, il s'arrêta et parla ainsi à trois officiers du roi qui étaient sortis à sa rencontre : « Dites à Ézéchias : Voici comment parle le grand roi : Quel est ton espoir ? en qui mets-tu ta confiance ? est-ce que tu attends secours du roi d'Égypte ? Mais l'Égypte n'est qu'un roseau fragile. Si tu t'appuies sur lui, il cassera et te percera la main. Soumettez-vous à mon Seigneur, et je vous donnerai deux mille chevaux, si vous pouvez toutefois trouver assez de cavaliers pour les monter. »

Alors les serviteurs du roi Ézéchias dirent à Rabsacès : « Parle-nous en syriaque, que nous comprenions, et non dans la langue des Juifs, afin que tout ce peuple qui est accouru sur les murailles ne puisse entendre ce que tu dis. » Mais Rabsacès, se tournant au contraire vers le peuple, cria

d'une voix forte en hébreu : « Ecoutez ce que dit le grand roi, le roi des Assyriens : Ne vous laissez pas tromper par les discours d'Ézéchias ; il ne saurait vous délivrer de nos mains. Qu'il ne vous dise pas non plus : Le Seigneur vous sauvera. Est-ce que les dieux des autres nations les ont sauvées? Où est le dieu d'Émath et d'Arphath ? où est le dieu d'Eppharvam ? Ont-ils pu défendre Samarie contre moi ? Quel est le dieu qui arrachera de mes mains la terre de son peuple ; sera-ce celui de Jérusalem ? »

Quand on rapporta à Ézéchias ces insolentes paroles, il déchira ses vêtements et envoya les anciens des prêtres vers Isaïe, pour le supplier d'implorer le Seigneur. Le prophète lui répondit : « L'Éternel a exaucé ta prière, et voici comme il parle à Sennachérib :

« La vierge de Sion te méprise, et la fille de Jérusalem se rit de toi.

« Qui penses-tu avoir insulté ? contre qui crois-tu blasphémer ? C'est contre le saint d'Israël.

« Tu m'as attaqué par ton insolence, et le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à moi ; c'est pourquoi je te mettrai un anneau aux narines et un frein à la bouche, et je te ramènerai dans le chemin par où tu es venu.

« Tu n'entreras point dans Jérusalem, tu ne lanceras point tes flèches contre elle, tu ne l'entoureras point de tes soldats et de tes boucliers ; car je la protége et je la sauverai à cause de moi et de David, mon serviteur. »

La même nuit, l'ange du Seigneur passa dans le camp des Assyriens et frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Le lendemain, Sennachérib vit la plaine jonchée de cadavres ; il reconnut la main du Dieu des Juifs et partit aussitôt ; mais à peine était-il rentré dans Ninive, que deux de ses fils l'assassinèrent au milieu du temple de Nesroch, son dieu, et s'enfuirent en Arménie. Asar-Haddon, le troisième de ses enfants, lui succéda. Quelque temps après le roi de Juda tomba malade, et fut sur le point de mourir. Dans une plaintive élégie, le pieux roi implora la miséricorde du Seigneur.

« Je ne suis encore qu'à la moitié de mes jours, et je m'en

vais aux portes de l'empire des ombres ! Faut-il donc renoncer aux années qui me restaient encore ?

« Je ne verrai plus le Seigneur sur la terre des vivants, je ne verrai plus sur la terre le saint d'Israël ; mes yeux ne rencontreront plus ceux d'un autre homme.

« La vie me quitte ; je suis comme la tente du pâtre ; elle était dressée, mais on l'arrache, on la plie, elle a disparu. Le fil de ma vie a été tissé long et fort ; mais voici que le tisserand approche, il va couper !

« Du soir au matin, le jour et la nuit, j'ai été livré à un mal terrible, et mes membres ont été brisés comme sous la dent d'un lion.

« Comme le petit de l'hirondelle, j'ai crié ; comme la colombe, j'ai gémi. Mes yeux se sont usés à chercher au haut des cieux mon Seigneur.

« Mais dans l'empire des ombres, qui te louera, ô Jéhovah ? Les morts peuvent-ils bénir ? peuvent-ils espérer encore en ta miséricorde ?

« Ce sont les vivants qui publient tes louanges ; laisse-moi te louer encore, laisse-moi enseigner à mes enfants ta justice. »

L'Éternel, touché de ses plaintes, envoya vers lui Isaïe avec ces paroles : « J'ai entendu vos prières et j'ai vu vos larmes ; j'ajouterai encore quinze années à votre vie, et voici le signe que j'accomplirai ma promesse : l'ombre du soleil, qui est descendue de dix degrés sur le cadran d'Achaz, retournera de dix degrés en arrière. » Le miracle eut lieu, et Ézéchias revint à la santé[1].

Néanmoins le roi de Juda oublia quelquefois les préceptes du Seigneur : Mérodac-Baladan, roi de Babylone, lui avait envoyé des députés pour le féliciter de sa guérison, et sans doute aussi pour solliciter une alliance[2]. Ézéchias, enivré

1. Isaïe lui fit appliquer des figues sur la partie malade. C'est un remède, encore aujourd'hui, conseillé par les médecins turcs et arabes en cas de peste. La peste qui venait de décimer l'armée de Sennachérib autour de Jérusalem avait sans doute atteint le roi.

2. Un fragment de Bérose, retrouvé dans la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, montre que ce Mérodac-Baladan, qui ne régna que six mois, était entouré d'ennemis et de dangers ; il voulait donc se donner l'appui du roi de Juda.

d'un fol orgueil, leur montra tous ses trésors avec une ostentation coupable. Il en fut puni; Isaïe lui dit : « Écoute la parole de l'Éternel : Il viendra un temps où tout ce qui est dans ta maison sera transporté à Babylone; un temps où tes enfants et ceux de ton sang seront traînés en esclavage.» Le roi s'humilia. « Ce que tu m'annonces est juste, répondit-il au prophète; mais au moins que la paix et la vérité règnent pendant les derniers jours de ma vie. » Ce vœu fut exaucé : Ézéchias embellit encore Jérusalem de monuments utiles, fit construire un aqueduc pour donner des eaux à la ville, et s'endormit enfin avec ses pères. Manassé, son fils, régna en sa place (697 av. J. C.).

Chants patriotiques d'Isaïe.

C'est principalement sous son règne qu'Isaïe avait fait entendre ces chants religieux et patriotiques qui consolaient Israël et soutenaient sa foi chancelante.

Dans son inébranlable confiance aux promesses du Seigneur, Isaïe mêlait toujours en effet aux menaces contre les Hébreux infidèles, des menaces plus terribles contre les nations impies qui servaient d'instrument aux vengeances divines. Ces ennemis si redoutés à leur tour tomberont. Toute cette puissance de Ninive, de Babylone et de l'Égypte, passera; mais la maison de Jacob, échappée aux tempêtes que ses iniquités ont déchaînées contre elle, vivra éternellement. Le poëte, inspiré, appelle et chante d'avance la chute de Babylone :

« Lève-toi, lève-toi, bras du Seigneur, et arme-toi de force; lève-toi comme aux anciens jours, quand tu brisais le superbe, quand tu frappais le dragon d'une mortelle blessure.

« N'as-tu pas desséché la mer et épuisé les flots de l'abîme? N'as-tu pas tracé un chemin au fond des eaux, pour que nous passions et que nous soyons sauvés? »

Cette prière est écoutée et le prophète voit déjà l'orage s'amonceler contre Babylone.

« Sur la montagne, ô princes, dressez l'étendard, élevez la voix, faites signe de la main.

« Les hommes forts accourent; ils seront les ministres de la fureur du Très-Haut.

« Quel bruit de nations sur les montagnes! quelles voix de rois et de peuples assemblés! quelle armée belliqueuse le Seigneur a appelée des extrémités du monde.

« Répandez-vous en cris plaintifs et en gémissements; car le jour du Seigneur est proche.

« Toute main sera brisée, toute âme d'homme tremblera.

« Ils seront comme le daim qui s'enfuit, comme la brebis qui s'égare, et personne ne les ramènera vers leur peuple, personne ne les reconduira à leur cité.

« Car quiconque sera trouvé, périra; ceux qui se réuniront tomberont sous le glaive.

« Sous leurs yeux l'ennemi écrasera leurs fils, pillera leurs maisons, prendra leurs femmes.

« Le Mède que j'ai suscité ne cherchera ni l'argent ni l'or.

« Mais il brisera les arcs des jeunes guerriers, et il sera sans pitié pour les enfants.

« Babylone, que ton roi nomme l'illustre, tu deviendras comme Sodome et Gomorrhe.

« Pour l'éternité tu seras veuve d'habitants; jamais, dans ton enceinte, l'Arabe ne dressera sa tente; jamais le pâtre ne viendra s'y reposer.

« Mais les bêtes sauvages y feront leur repaire, les démons y établiront leurs danses, et le hérisson nichera dans tes palais superbes. »

Ailleurs, il dit encore :

« Descends, ô vierge de Babylone! descends et assieds-toi dans la poussière; car tu ne seras plus appelée la molle et voluptueuse ville de Chaldée.

« Tourne la meule, mouds le grain, rejette ton manteau et passe à pied tes fleuves. C'est le Dieu des armées, c'est le saint d'Israël qui t'entraîne.

« Marche dans les ténèbres, vis dans le repentir, ô fille de la Chaldée; car on ne t'appellera plus la forte et la puissante.

« Irrité contre mon peuple, je l'ai livré à tes mains; mais tu l'as traité sans miséricorde, comme un vieillard que tu aurais courbé sous un joug pesant.

« Tu disais : Je serai pour l'éternité la maîtresse des nations. N'avais-tu donc pas compris, dans ton cœur altier, n'avais-tu pas prévu ce qui maintenant t'arrive?

« A présent, écoute ces paroles, toi, molle et voluptueuse fille, toi, qui dis dans ta pensée : Je suis l'unique; il n'y en a pas une autre qui soit semblable à moi. Jamais je ne connaîtrai l'abandon, jamais je ne saurai ce que c'est que la stérilité.

« Écoute : voici qu'au même jour arrivent pour toi la stérilité et l'abandon. Ils arrivent malgré les maléfices de tes enchanteurs, seule espérance de ta malice.

« Tu disais : Nulle autre ne m'est semblable, et voici venir ta ruine. Ne sais-tu pas qu'une fosse est sous tes pieds et la misère sur ta tête? désormais plus de parure.

« Appelle donc tes conseillers; que tes astrologues te sauvent. Sans doute ceux qui lisent au ciel sauront te dire ce qui doit t'arriver.

« Mais tous ils seront jetés au feu et ils brûleront comme un bois mort; d'eux il ne restera pas même un charbon. Oui, siége auprès d'eux, ils te seront d'un grand secours! »

Ainsi, tour à tour fier, ironique et menaçant, le poëte-prophète poursuit sa guerre contre la grande prostituée. Déjà il entend le bruit de sa chute.

« Une vision terrible comme la tempête qui souffle au désert a effrayé mon âme.

« Esclave, couvre la table; mangez, buvez, ô princes! puis levez-vous et saisissez vos boucliers.

« Car voici ce que m'a dit le Seigneur : Va et mets quelqu'un en sentinelle; tout ce qu'il verra il te le rapportera.

« Je vois, dit la sentinelle, deux cavaliers; je vois un homme qui chevauche sur un âne, je vois un homme qui chevauche sur un chameau.

« Écoute, écoute attentivement.

« Voici venir un homme monté sur un char; il s'écrie :

Elle est tombée Babylone, elle est tombée, et avec elle ont été brisées ses idoles.

« Entendez, ô vous les délaissés! vous qui pleurez dans la douleur, entendez ce que vous annonce Jéhovah, le Dieu d'Israël. »

L'Éthiopie, l'Égypte et l'Idumée; Moab et Tyr, et tous les peuples qui environnent Israël, deviennent tour à tour l'objet de ses menaces prophétiques :

« Quel est celui qui vient d'Édom? s'écrie-t-il dans un chant contre l'Idumée ; quel est celui qui vient de Bosor, avec sa robe teinte de rouge? quelle beauté dans ses vêtements, quelle toute-puissance dans sa force!

« C'est moi, dont la parole est la justice, moi qui viens pour juger et sauver.

« Pourquoi donc ta robe est-elle rouge? pourquoi tes vêtements sont-ils comme ceux des gens qui foulent les grappes dans le pressoir?

« J'ai foulé tout le pressoir, sans qu'aucun homme des nations fût avec moi. Je les ai foulés aux pieds dans ma colère; je les ai broyés comme la poudre, et leur sang a coulé sur la terre.

« Car le jour où tout se paye est venu pour eux; le temps de racheter mon peuple est arrivé. »

Dans un autre chant, Isaïe revient sur la punition de ces frères d'Israël qui l'ont abandonné au temps du malheur, et qui, par leur rivalité impie, ont hâté sa ruine :

« Que les nations approchent, que les princes écoutent.

« Les blessés et les morts seront jetés en monceaux, des miasmes infects s'en élèveront, et les montagnes dégoutteront de leur sang.

« Alors toutes les étoiles du ciel seront languissantes, les cieux se rouleront comme un livre, et tous les astres tomberont comme tombent les feuilles desséchées de la vigne ou du figuier.

« L'épée de Dieu va descendre sur l'Idumée, sur ce peuple de perdition.

« Car le Seigneur s'est préparé un sacrifice dans Bosor, et il se fera un grand carnage dans la terre d'Édom. »

En répétant ces chants de haine et de malédiction contre leurs oppresseurs, les Juifs se consolaient de leurs misères et conservaient l'espérance d'un meilleur avenir.

Manassé et Ammon (697-640).

Manassé, âgé de douze ans seulement quand il monta sur le trône, manquait de la sagesse nécessaire pour suivre les pieux exemples de son père. Il s'abandonna à toutes les superstitions de l'idolâtrie, rétablit les hauts lieux et éleva des autels à Baal. Le Seigneur l'avertit plusieurs fois; mais le roi de Juda méprisa les prophètes et les maltraita. Isaïe lui-même, alors âgé de cent ans, périt par un affreux supplice : on scia son corps en deux avec une scie de bois[1]. Alors l'Éternel, irrité, prononça cet oracle par la bouche de ses prophètes: « Jérusalem sera traitée comme Samarie et comme la race d'Achab; je l'effacerai de la surface de la terre aussi facilement que s'efface ce qui est écrit sur des tablettes. » Bientôt, en effet, le fils de Sennachérib, Asar-Haddon, roi de Ninive et de Babylone, récemment soumise à ses armes, fondit sur Juda, s'empara de Jérusalem, et emmena Manassé captif à Babylone[2].

Instruit par le malheur, le roi de Juda reconnut la puissance du vrai Dieu, et s'humilia. Le Seigneur, touché de son repentir, le fit rendre à la liberté et le renvoya à Jérusalem. Il régna encore pendant trente-trois ans, fidèle cette fois, et jusqu'à son dernier jour, au Dieu d'Abraham et de Jacob (642). Son fils, Ammon, lui succéda et n'imita que ses crimes. Ses serviteurs l'égorgèrent dans son palais, après un règne de moins de deux ans.

1. Nous devons dire cependant que ce fait n'a pour lui d'autre autorité que la tradition. Saint Paül parle de prophètes sciés. *Épitre aux Romains*.

2. Nulle trace de ces détails fournis par le second livre des *Paralipomènes*, ne se retrouve dans les *Rois*.

Histoire de Judith[1].

Asar-Haddon, vainqueur une première fois du royaume de Juda, ne l'avait plus inquiété; mais Saosduchéus, son fils et son successeur, avait repris ses desseins. Il envoya son général Holopherne pour soumettre le pays de l'Occident: frappées de terreur, toutes les villes se rendaient sans résistance; les enfants de Juda seuls, se confiant dans le Seigneur, osèrent se défendre. C'est alors qu'Holopherne vint mettre le siége devant Béthulie, ville forte située sur une montagne et occupée par des Israélites fidèles au vrai dieu. Le général assyrien ayant fait couper un aqueduc qui portait l'eau nécessaire à la ville, les habitants furent réduits aux dernières extrémités, et se seraient rendus aussitôt sans les courageuses exhortations de leur commandant Ozias, qui leur persuada d'attendre pendant cinq jours encore la miséricorde du Seigneur.

Il y avait alors dans la ville une jeune veuve nommée Judith, d'une beauté et d'une sagesse incomparables. Depuis trois ans elle vivait loin du monde dans la douleur et les larmes, jeûnant tous les jours, hormis les sabbats et les fêtes, et portant un cilice. Apprenant à quelles extrémités ses concitoyens étaient réduits, Judith forma le projet de les délivrer. Sur le soir, elle avertit Ozias et les anciens de la ville, qu'elle allait sortir de Béthulie, leur demanda de prier pour elle, et cependant ne les instruisit pas de son projet. Pour la première fois depuis trois années elle quitta son cilice, reprit ses habits de fête, et se couvrit de senteurs précieuses. Puis, après s'être placée par la prière sous la protection de l'Éternel, elle partit, accompagnée d'une servante qui portait quelques provisions, et se présenta au camp des Assyriens; les gardes avancés l'arrêtèrent et la conduisirent auprès d'Holopherne. Le général ennemi fut touché des charmes de sa parole et de la beauté de ses traits. Il or-

1. Il n'est pas possible d'assigner une date certaine à cette histoire. Nous suivons, non comme vraie, mais comme vraisemblable, l'opinion d'Ussérius, de Prideaux, de Huet et de dom Calmet, qui la placent avant la captivité.

donna qu'on la conduisît dans la tente où étaient ses trésors, et, sur sa demande, il lui permit de se retirer chaque soir en un lieu écarté pour prier son Dieu.

Judith passa ainsi trois jours, ne prenant rien autre chose que les provisions apportées avec elle, afin de ne pas être souillée par une nourriture qu'auraient apprêtée des mains infidèles. Le quatrième jour Holopherne donna un grand festin, puis il fit venir Judith dans sa tente; mais, appesanti par les fumées du vin, il tomba aussitôt profondément endormi; les serviteurs se retirèrent, et Judith, restée seule avec lui, saisit son glaive suspendu à une colonne, au chevet du lit, et, le frappant de deux coups, lui trancha la tête. Elle sortit aussitôt, et les gardes, habitués à la voir passer tous les soirs avec sa servante, ne l'arrêtèrent point. Elle courut vers Béthulie : « Ouvrez, ouvrez, s'écria-t-elle, le Seigneur est avec nous. » La foule en un instant se rassemble autour de Judith. « Voici, dit-elle alors, la tête d'Holopherne, général des Assyriens; le Dieu vivant m'est témoin que son ange a veillé sur moi et me ramène pure au milieu de vous. » Les acclamations du peuple saluèrent cette délivrance inespérée. Dès le lendemain, excités par les conseils de Judith, les habitants sortirent en armes, poussant des cris et sonnant de la trompette. L'armée assyrienne, effrayée par la mort de son général, s'enfuit de tous côtés, et fut taillée en pièces; 30 jours suffirent à peine pour enlever le butin. L'heureuse nouvelle se répandit rapidement dans toutes les villes de Juda; le grand prêtre vint lui-même de Jérusalem avec les anciens pour féliciter Judith, et lui dit : « Tu es la gloire de Jérusalem, et la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple, et tu seras bénie à jamais. »

Josias (640-609), Joachas et Joachim (609-598). La captivité (606).

Josias, fils d'Ammon, était âgé de 8 ans quand le peuple l'éleva sur le trône (640). Sa mère Idida gouverna le royaume pendant sa minorité.

Dès qu'il fut maître du pouvoir, il donna des preuves

éclatantes de sa piété; il poursuivit l'idolâtrie, détruisit l'autel élevé par Jéroboam à Béthel, brûla sur ses débris les ossements de ceux qui avaient adoré les idoles, et accomplit ainsi la menace faite en présence de Jéroboam : « Autel, autel, il naîtra un fils à la maison de David; son nom sera Josias; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui t'encensent, il brûlera sur toi les ossements des morts. »

Quand les hauts lieux eurent été détruits et les autels profanes renversés, Josias fit exécuter de grandes réparations dans le temple de Jérusalem. Pendant ces travaux le pontife Helcias trouva un exemplaire de la loi qu'on supposa avoir été écrit de la main même de Moïse; le roi se le fit lire, et en entendant ces prescriptions depuis longtemps oubliées et les menaces prononcées contre les transgresseurs de la loi, il fut frappé de douleur et de crainte. Pour conjurer ces maux en ramenant le peuple à son Dieu, Josias, debout sur les degrés du temple, fit une lecture publique du saint livre, renouvela l'alliance avec l'Éternel et, comme Ézéchias, célébra une pâque solennelle qui réunit une fois encore avant la captivité tous les fidèles d'Israël et de Juda. Mais il fut blessé à mort dans les plaines de Mageddo, en voulant arrêter l'armée de Nécho, roi d'Égypte, qui, conseillé par les Grecs établis en grand nombre à sa cour[1], traversait la Judée pour attaquer l'Assyrie, alors en pleine décadence (609).

Joachas, fils de Josias, ne régna que trois mois et alla mourir sur les bords du Nil où Nécho l'avait emmené captif au retour de son expédition d'Assyrie. Éliakim, son frère aîné, fut proclamé roi à sa place par le vainqueur, qui changea son nom en celui de Joachim et exigea de lui un tribut de 100 talents d'argent et d'un talent d'or.

Une nouvelle révolution venait de renverser pour jamais

1. Jérémie connaissait la fâcheuse habitude prise par les Pharaons d'entretenir des Grecs mercenaires. « Les soldats étrangers que l'Égypte entretient comme des veaux qu'on engraisse se sont tournés tout d'un coup et ont pris tous la fuite, parce que sur eux est venu le jour de la perdition, le jour de la vengeance. » Chap. XLVI, 21. L'histoire, en effet, reconnaît aujourd'hui que ces mercenaires ont été une des causes de la chute de l'Égypte.

l'ancienne Ninive. La décadence de cet empire avait commencé sous Saosduchéus ou Nabuchodonosor Ier, après la mort d'Holopherne et la défaite des Assyriens devant Béthulie. Elle continua sous Sarac ou Chinaladan, qui se rendit méprisable par sa mollesse et laissa, sans opposition, les Scythes ravager ses États. Nabopolassar, gouverneur de Babylone pour Sarac, engagea les peuples de son gouvernement à se révolter contre ce prince; il s'allia ensuite avec les Scythes, puis avec le roi des Mèdes, Cyaxare, et marcha contre Ninive (606 av. J. C.)

« Voici venir par la montagne, s'écrie le prophète Nahum, celui qui apporte la bonne nouvelle, celui qui annonce la paix. Célèbre tes fêtes, ô Juda; que le Seigneur entende tes prières; car maintenant ils ne viendront plus contre toi, ils sont détruits, ils sont effacés.

« O Ninive! il monte vers toi, celui qui doit déraciner tes murs; il monte, et le souffle de sa colère te frappe au visage. Surveille les routes, prends les armes, rassemble tes forces, car le Seigneur va punir l'insolence des ennemis d'Israël et de Jacob.

« Je vois les armes des forts, je vois les braves qui se jouent au milieu des flammes; les chars de guerre et les cavaliers s'avancent avec grand bruit, ils se heurtent, ils se choquent dans les chemins et les places.

« Les visages des guerriers brillent comme l'éclair, leurs yeux lancent la foudre.

« Les voici aux murailles, ils préparent leurs machines, les portes se sont ouvertes, et les palais se sont écroulés.

« O ville de sang! ô cité pleine de mensonges et d'iniquités! les chasseurs ne passeront pas à côté de toi.

« J'entends le bruit des fouets, le cri des roues, les hennissements des chevaux; j'entends les chars dont l'essieu s'enflamme et les cavaliers qui montent.

« Je vois les épées qui brillent, les lances qui étincellent, les soldats percés de coups, et cette ruine immense.

« Pillez l'argent, pillez l'or, les richesses de Ninive sont infinies.

« Ninive est détruite! elle est renversée, tous les cœurs

sèchent d'effroi, les genoux tremblent, les corps défaillent, les visages sont livides et défigurés.

« Qui connaît maintenant cette caverne où le lion apportait à ses lionnes et à ses lionceaux sa proie sanglante?

« O roi d'Assur! vos pâtres se sont endormis, vos braves sommeillent, votre peuple s'en est allé sur les montagnes. Qui le rappellera? »

Ninive, en effet, succomba et fut détruite; Sarac se donna la mort : cette catastrophe mit fin au royaume de Ninive ou d'Assyrie proprement dit. Les Babyloniens, au milieu desquels venait de s'établir la horde belliqueuse des Chaldéens, héritèrent de sa puissance et devinrent pour un demi-siècle l'État dominant de l'Asie occidentale. Jérusalem, Tyr, l'Égypte même allaient être le but de leurs continuelles attaques. Jérémie, fils d'Helcias, suscité par l'Éternel pour publier ses oracles dans Juda, annonça en vain les projets du nouvel empire; Joachim refusait de l'entendre. Mais le Seigneur lui avait dit :

« Ceins-toi les reins, et va leur montrer tous les maux qui fondront sur eux de l'aquilon.

« Ne crains rien; je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, comme un mur d'airain contre les rois de Juda, contre ses princes, ses prêtres et son peuple.

« Ils feront effort contre toi; mais ils ne prévaudront pas, parce que je serai avec toi, moi l'Éternel.

Le nouveau prophète alla donc et prédit aux Juifs qu'ils allaient être réduits en captivité. Joachim hâta encore ce moment fatal en se mêlant imprudemment à la grande lutte des deux puissances qui se disputaient l'Asie occidentale. Il embrassa le parti de l'Égypte contre les Babyloniens, dont il s'attira la vengeance. La troisième année du règne de Joachim, Nabuchodonosor II, que son père Nabopolassar avait associé au trône, marcha contre Jérusalem, que le roi d'Égypte laissa sans défense, la prit, emporta les vases sacrés du temple et emmena Joachim captif à Babylone avec les principaux des Juifs (606 av. J. C.). C'est alors que commencèrent les soixante et dix ans de la captivité tant de fois annoncée par les prophètes; elle dura jusqu'au règne

de Cyrus, qui, en 536, permit aux Juifs, par un édit célèbre, de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple.

Cependant Joachim recouvra la liberté et retourna à Jérusalem, à condition de payer un tribut au roi des Babyloniens. Mais l'expérience ne l'avait pas éclairé. Pour échapper au joug, il renouvela son alliance avec Nécho et se révolta. La défaite des Égyptiens à Carchémis laissa les Juifs exposés sans défense à toute la colère de Nabuchodonosor II. Pendant quatre ans, les généraux du monarque assyrien dévastèrent impitoyablement la Judée, et lui-même, vainqueur des Égyptiens pour la seconde fois, il entra dans Jérusalem et mit à mort Joachim.

Habacuc et Jérémie. Sédécias (598-587).

Malgré tant de misères, cette royauté durait toujours. Joachim ou Jéchonias, son fils, monta sur le trône après le départ des Assyriens, mais il ne l'occupa que trois mois. Nabuchodonosor reparut une troisième fois devant Jérusalem, s'en empara, et jeta dans les fers le jeune prince, auquel il donna pour successeur Mathanias, qui prit le nom de Sédécias.

Les Juifs et Sédécias lui-même, fermant les yeux à tous les désastres dont ils avaient été les victimes, persévéraient dans leur impiété et se laissaient abuser par de faux prophètes. Jérémie leur opposa en vain la parole de Dieu, qu'ils s'obstinaient à méconnaître. Il a beau peindre la désolation qui approche, ils entendent, mais ne comprennent pas.

« Le lion, leur dit-il, le lion s'est élancé hors de sa tanière; l'exterminateur des nations s'est levé; il sort de son gîte pour faire de cette terre une solitude.

« Il monte comme la nue; son char a le bruit de la tempête, ses chevaux la vitesse de l'aigle. Malheur, malheur à nous; nous périrons misérablement!

« J'ai regardé la terre, et en elle il n'y avait que vide et néant; j'ai regardé les cieux, et ils n'avaient plus que ténèbres.

« J'ai vu les montagnes, et elles tremblaient; j'ai vu les collines, et toutes chancelaient.

« En vain mes yeux ont cherché un homme; les oiseaux mêmes du ciel s'étaient enfuis.

« Le Carmel était désert; ses villes avaient été détruites.

« Et toi, ô Sion! que fais-tu? couvre-toi de pourpre, mets tes parures d'or, peins ton visage de vermillon : tu seras belle, mais en vain. Ceux qui t'aimaient te repoussent; c'est ta vie qu'ils veulent.

« Et voilà que j'entends une voix gémissante; c'est la voix de la fille de Sion qui se meurt; elle étend les mains, elle s'écrie : « Hélas, hélas! sur tant de cadavres la vie m'échappe! »

Habacuc ne fut pas mieux écouté.

« Ainsi parle le Seigneur, disait au peuple ce prophète : Je vais susciter les Chaldéens, nation cruelle et rapide qui court toutes les terres pour s'emparer des tentes qu'elle n'a pas dressées.

« Elle est terrible et illustre; elle ne reconnaît d'autre juge qu'elle-même; ses chevaux sont plus légers que les panthères et plus rapides que les loups d'Arabie.

« Ses cavaliers viendront de loin, comme l'aigle qui fond sur sa proie, et ils assembleront les captifs, comme le vent du désert amasse les montagnes de sable. »

Mais le prophète avait ajouté :

« Le contempteur et le superbe n'ira pas jusqu'au terme de ses désirs. Il a rendu son âme vaste et avide comme l'enfer; comme la mort, elle est insatiable, mais jamais elle ne sera comblée.

« Malheur, malheur à qui ravit sans cesse; il rend plus lourd le collier qui l'enchaîne. Malheur à qui bâtit dans le sang, malheur à qui fonde sur l'iniquité! La pierre des murs criera contre lui, et le scarabée, caché dans le bois, rendra contre lui témoignage.

« En vain il a placé son nid sur la cime des monts, pour que la main des méchants n'y puisse atteindre. La confusion sera dans sa demeure, parce qu'il a détruit nombre de peuples.

« Et toi aussi, tu boiras jusqu'à satiété l'ignominie de ta

gloire. Le calice du Seigneur s'approche de tes lèvres et la honte s'amasse sur ton nom,

« Dieu viendra du côté du midi.... Il s'arrête, et la terre est ébranlée.... Il regarde, et les nations sont dans l'effroi, les montagnes se brisent, les collines se renversent, Madian et l'Éthiopie tremblent sous leurs tentes.

« Est-ce contre les fleuves que s'est enflammé ta fureur? est-ce contre la mer que se dirige ta course impétueuse?

« Le soleil est monté au haut des cieux, la lune s'est arrêtée dans sa course; à leur lumière resplendissante, à l'éclat de tes armes, ô Seigneur! tes flèches voleront.

« Car tu viendras sauver ton peuple; tu enverras la mort sur la tête des impies, tu attacheras le joug à leur cou. »

Abusés par les faux prophètes, par Hananias surtout, qui avait dit : « Dans deux ans, le Seigneur brisera le joug de Nabuchodonosor, » les Juifs pensaient que les menaces d'Habacuc étaient adressées au roi d'Assyrie, pour les maux dont trois fois déjà il avait frappé Jérusalem; et si Jérémie montrait la main du Seigneur levée contre Babylone, ils croyaient que la sentence portée contre leurs ennemis était pour eux un gage de salut.

« Ainsi parle l'Éternel, disait Jérémie :

« Je susciterai comme un vent destructeur contre Baby-
« lone et ses habitants.

« J'enverrai contre elle des peuples qui la couvriront
« d'outrages. »

« Dans la main du Seigneur, Babylone était un calice d'or où toute la terre venait s'enivrer. Les nations ont bu de son vin, et elles sont devenues chancelantes et faibles. Aiguisez vos flèches, remplissez vos carquois, le Seigneur a excité le courage du roi des Mèdes, il veut perdre Babylone, parce que le temps de sa vengeance est arrivé, le temps où il vengera son peuple....

« Comment la plus belle ville du monde est-elle tombée entre les mains de ses ennemis? comment est-elle devenue l'étonnement des nations?....

« Le Seigneur a ruiné Babylone; il a fait cesser les voix confuses de son grand peuple. Le bruit de ses ennemis reten-

tissait comme celui des flots irrités, leurs cris éclataient comme le frémissement des grandes eaux.

« Et maintenant ses princes, ses sages, ses chefs, ses magistrats et ses braves dorment d'un sommeil éternel. »

Les Juifs étaient persuadés que ces menaces allaient recevoir leur accomplissement. Ils s'allièrent donc avec les Ammonites, les Moabites, les Tyriens et les Sidoniens, tous ennemis du roi d'Assyrie. Nabuchodonosor marcha contre Jérusalem ; il fut forcé presque aussitôt d'en lever le siége pour aller combattre les Égyptiens, intéressés à ce que le royaume de Juda, ce dernier et faible rempart qui les séparait des Assyriens, ne fût pas renversé. Mais vainqueurs d'Apriès, les Chaldéens retournèrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Azécha et reparurent enfin devant Jérusalem. Durant dix-huit mois les Juifs repoussèrent toutes les attaques ; mais la famine triompha de leur constance. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 587, ils pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où le roi s'enfuit avec quelques serviteurs vers le Jourdain. Arrêté dans la plaine de Jéricho, il vit ses fils, les princes et les chefs de Juda massacrés sous ses yeux. Lui-même il eut les yeux crevés par l'ordre du vainqueur, qui le conduisit chargé de chaînes à Babylone et le jeta dans une prison où il resta jusqu'à son dernier jour. Un mois après, Nébuzardan, chef des troupes royales, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple et le palais du roi furent incendiés, les murailles détruites, les ornements d'airain qui décoraient le sanctuaire brisés ou transportés à Babylone. On égorgea le grand prêtre et soixante des principaux habitants, et on emmena en captivité la plus grande partie du peuple. Quelques Juifs seulement furent laissés pour la culture des campagnes.

Alors Jérémie, assis au milieu des ruines de la cité sainte, soupirait dans l'amertume de son cœur et disait :

« Comment est-elle maintenant solitaire, cette ville si pleine de peuple? Elle est délaissée, la maîtresse des nations ; elle paye tribut, la reine des provinces ; elle pleure, et personne ne la console ; ceux qui l'aimaient lui sont devenus ennemis.

« Les routes de Sion gémissent, car personne ne vient

plus à ses solennités; ses portes sont brisées, ses prêtres sont dans les larmes; ses vierges ont été ravies; et elle reste seule dans l'amertume de son cœur.

« La fille de Sion a perdu sa parure; ses princes sont comme des béliers qui ne trouvent plus de pâturages, et l'ennemi les a chassés devant lui comme un vil troupeau.

« O vous tous qui passez dans le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne!

« Le Seigneur a retiré du milieu de mon peuple tous les hommes vaillants.... C'est pour cela que je fonds en pleurs et que mes yeux répandent des ruisseaux de larmes[1].

« Les vieillards de la fille de Sion se sont assis dans la poussière et demeurent dans le silence; ils ont couvert leur tête de cendres; ils se sont revêtus de cilices.

« A qui te comparer, ô fille de Jérusalem, et comment te consoler, ô vierge de Sion? Le débordement de tes maux est semblable à une mer....

« Tous ceux qui passaient ont frappé dans leurs mains en te voyant, ils ont dit : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite qui était comme une couronne de joie pour toute la terre? Voici ce jour que nous attendions; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu....

« Comment l'or s'est-il obscurci? comment l'argent a-t-il changé? Les pierres du sanctuaire ont été dispersées à tous les coins des rues....

« Nobles fils de Sion, vous brilliez dans l'or; comment n'êtes-vous plus regardés que comme vases d'argile?

« Réjouis-toi donc, ô fille d'Édom; mais la coupe viendra aussi jusqu'à toi; tu en seras enivrée, alors le Seigneur visitera ton iniquité et il découvrira tes péchés. »

Comme Isaïe, à ses chants de deuil, Jérémie mêlait des paroles d'espérance. et il implorait pour son peuple l'inépuisable miséricorde du Très-Haut.

« Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé, considérez et regardez l'opprobre où nous sommes.

1. Au chap. IX, verset 21, Jérémie dit encore : « O femmes, apprenez à vos filles à pleurer; car la mort est entrée par vos fenêtres; vos enfants sont exterminés par les rues, les jeunes gens sur les places. »

« Nos pères ont péché et nous avons porté la peine de leurs iniquités.

« Des esclaves ont dominé sur nous.... ils ont humilié les femmes dans Sion, et les vierges dans les villes de Juda; ils ont mis les princes à mort et ils ont outragé les vieillards.

« Et maintenant la joie de notre cœur est éteinte, nos concerts sont changés en lamentations; la couronne est tombée de notre tête.

« Mais vous, Seigneur, vous demeurerez éternellement, votre trône subsistera d'âge en âge! Pourquoi nous oublieriez-vous toujours? rappelez-nous à vous, Seigneur, et nous reviendrons. »

Cependant le nouveau gouverneur assyrien de la Palestine, Godolias, avait reçu l'ordre de traiter Jérémie avec de grands égards, et de lui laisser établir sa demeure où il voudrait; malheureusement il ne gouverna que deux mois. Ismaël, prince de la race royale de Juda, l'assassina dans un festin et tenta de s'emparer du pouvoir; mais le peuple, lassé de guerres et de révoltes, s'empressa de montrer sa fidélité à son nouveau maître, en s'ameutant contre Ismaël, qui fut forcé de fuir chez les Ammonites. Malgré cette preuve de leur zèle, les Juifs, redoutant la colère du roi d'Assyrie, et sourds aux exhortations de Jérémie, cherchèrent presque tous un asile en Égypte, où ils entraînèrent le prophète. Là, ils tombèrent dans les idolâtries des nations réprouvées, et Dieu frappa encore ces restes misérables d'un peuple infidèle même dans son malheur. Le roi de Babylone, après avoir soumis les nations environnantes, ravagea l'Égypte et n'épargna pas les Juifs. Dès ce moment les livres saints ne parlent plus de Jérémie et ne font pas connaître les détails de sa mort. On croit qu'il fut lapidé à Taphné par les Juifs, qui ne pouvaient lui pardonner la sévérité de ses reproches ni la sainteté de sa vie.

CHAPITRE XV.

LA CAPTIVITÉ (587-536).

PLAINTES DES HÉBREUX CAPTIFS. — ÉZÉCHIEL, PROPHÉTIES MENAÇANTES CONTRE LES ENNEMIS D'ISRAEL. — ESPOIR D'UNE DÉLIVRANCE PROCHAINE. — DANIEL ET NABUCHODONOSOR. — VISIONS DE DANIEL. — PRISE DE BABYLONE PAR CYRUS.

Plaintes des Hébreux captifs.

Les Juifs emmenés en captivité, sous Joachim, vécurent misérables et dispersés sur les bords du fleuve Chobar. Ils maudissaient leurs vainqueurs et ne pouvaient oublier Jérusalem. Ces plaintes et ce souvenir sont venus jusqu'à nous dans un chant mélancolique ;

« Assis au bord des fleuves de Babylone, nous avons pleuré en pensant à Sion.

« Nos harpes étaient suspendues aux saules du rivage ;

« Et ceux qui nous avaient emmenés captifs nous disaient : Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion.

« Mais comment chanter un cantique du Seigneur sur une terre étrangère ?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite m'oublie ;

« Que ma langue reste attachée à mon palais si tu sors de ma pensée, si tu n'es plus, ô Jérusalem, le premier objet de mes joies.

« Souviens-toi, Seigneur, des enfants d'Édom, lorsqu'au jour de malheur pour Sion ils disaient : Détruisez-la, détruisez-la jusque dans ses fondements.

« Malheur sur toi, fille de Babylone ! béni soit qui te rendra tous les maux que tu nous as faits, qui prendra tes enfants et leur brisera la tête contre la pierre. »

Ou bien ils répétaient encore la plaintive élégie du roi-prophète :

« Comme le cerf languit après la source rafraîchissante, de même aussi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !

« Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand donc reviendrai-je? Quand pourrai-je contempler encore la face du Seigneur ?

« Les larmes sont pour moi le pain du matin et le pain du soir, depuis que chaque jour ils me disent : Où est ton Dieu ?

« Alors je me rappelle que, moi aussi, j'allais au tabernacle du Seigneur avec la foule joyeuse qui célébrait la fête solennelle.

« Pourquoi es-tu si triste, ô mon âme? quel trouble jettes-tu en moi? Espère en Dieu, aie confiance.

« Et cependant mon âme est encore troublée et gémissante, car il m'est revenu un souvenir des bords du Jourdain, un souvenir de la petite montagne d'Hermon.

« A la voix des tempêtes la vague monte et recouvre la vague : ainsi, Seigneur, tes flots ont passé sur moi.

« Mon Dieu, pourquoi m'oublier? pourquoi me laisser marcher triste et abattu au milieu de mes ennemis qui me raillent et chaque jour me répètent : Où est ton Dieu[1]? »

Cependant ils se souvenaient du premier esclavage en Égypte, « cette dure maison de servitude, » et malgré leurs souffrances ils se reprenaient à espérer.

« Jéhovah a sauvé les captifs d'Israël, alors la joie était sur nos lèvres et les chants de triomphe dans notre bouche. Et les nations disaient : Pour eux, quelles grandes choses le Seigneur a faites!

« Détourne donc, Seigneur, notre captivité, comme autrefois tu détournas le grandes eaux du midi.

« Ceux qui sèment dans les larmes doivent moissonner dans la joie. Ils sont allés et, pleurant et gémissant, ils ont jeté leurs semences. Ils sont revenus et, joyeux, ils chantent et emportent leurs gerbes nombreuses. »

Ainsi, aux bords des fleuves de Babylone, Israël chantait ses douleurs et ses espérances.

1. Psaume XLI.

Ézéchiel, Prophéties menaçantes contre les ennemis d'Israël.

Cependant, après la destruction de Jérusalem, Nabuchodonosor traita les Juifs avec humanité; il leur permit d'acquérir des terres, de contracter des mariages et d'avoir des juges pour terminer leurs différends d'après leurs propres lois; plusieurs même, comme Daniel, s'élevèrent à de hautes dignités dans son palais. Mais ce qui soutenait le courage des pauvres captifs, c'était le souvenir des prophéties qui leur promettaient la ruine des nations élevées par leur chute, le retour du peuple hébreu et le rétablissement du temple.

Ézéchiel, l'un des captifs emmenés avec le roi Joachim, avait été récemment marqué par l'Éternel pour répandre au milieu des Juifs les oracles qui annonçaient les malheurs réservés aux nations infidèles et les promesses miséricordieuses qui devaient rappeler et confirmer les paroles des premiers prophètes. Témoin des gigantesques travaux de Nubuchodonosor à Babylone, de sa richesse et de sa puissance, il pénétrait aisément les desseins de sa politique, et les menaces du prophète précédaient les armées du conquérant.

Les enfants d'Ammon et de Moab, les Iduméens et les Philistins, qui s'étaient réjouis des malheurs d'Israël et de Juda, entendirent l'anathème prononcé contre eux avant de voir le glaive qui devait les frapper. Tyr aussi lui inspira un chant funèbre.

« Parce que tu t'es écriée avec joie : Jérusalem, cette ville où affluaient les nations, est tombée; je viens vers toi, ô Tyr!

« Contre toi, je ferai monter des peuples aussi nombreux que les flots de la mer quand elle monte sur ses rivages.

« Ils abattront tes murs; ils raseront tes tours; tu ne seras plus que poussière, et cette poussière, les vents l'emporteront ; de toi il ne restera que le roc nu et luisant, où les pêcheurs feront sécher leurs filets.

« Voici que je conduis contre toi Nabuchodonosor, le roi

des rois, avec ses chars de guerre, ses cavaliers et la foule des nations.

« Tu disparaîtras sous la poussière soulevée par les pieds de ses chevaux; et la voix de ses cavaliers, le bruit de ses chars, ébranleront tes murs.

« Alors cesseront tes concerts; alors on n'entendra plus le son des harpes.

« Les îles trembleront au bruit de ta chute; et, aux cris lugubres des mourants, les princes de la mer descendront de leur trône; ils rejetteront les insignes de leur grandeur, leurs vêtements superbes; et, frappés d'épouvante, assis sur la terre, ils diront avec des pleurs :

« Comment es-tu si malheureusement tombée, ô ville superbe?

« Tyr, tu disais en toi-même : Je suis une ville d'une beauté parfaite.

« Je m'élève au milieu des eaux. Je suis bâtie de cèdres de Sénir, et les cyprès du Liban ont servi de mâts à mes vaisseaux.

« Avec les chênes de Basan, on a fait mes rames; mes temples sont d'ivoire, ma couche de lin d'Égypte, ma tente d'hyacinthe et de pourpre.

« Les princes de Sidon et d'Aradus m'ont servi de rameurs, mes sages de pilotes.

« Les Perses, les Lydiens et les hommes de Libye combattaient pour moi; sur les flancs de mes navires, ils suspendaient leurs casques et leurs boucliers.

« Sur mes murailles, dans mes tours, veillaient les enfants d'Aradus, et le long des créneaux ils attachaient leurs carquois.

« Carthage, la Grèce et Rhodes; Juda, Damas et l'Arabie, et Saba et Assur, trafiquaient avec moi, et remplissaient mes places d'argent et d'or!

« Oui, cité superbe, tes rameurs t'ont conduite sur les grandes eaux, mais le vent du midi t'a brisée au milieu de la mer.

« Et tes rameurs, tes conseillers, tes pilotes, tes soldats, tes richesses, en ce jour de ruine, descendront avec toi au fond des eaux.

« Et, assis au rivage, la tête couverte de cendres, leurs fils crieront : Qui était semblable à Tyr? Cependant elle s'est tue au milieu des flots ! »

A l'Égypte, le prophète irrité disait :

« Je viens à toi, Pharaon d'Égypte, à toi, grand dragon couché au milieu de tes fleuves, et qui dis : Ces fleuves sont à moi, c'est moi qui les ai faits.

« Je mettrai un frein à tes mâchoires; j'attacherai à tes écailles les poissons de ton fleuve, et je te tirerai du milieu de tes eaux.

« Je te jetterai au désert, et tu seras livré en proie à tous les oiseaux du ciel, à toutes les bêtes de la terre.

« Alors tous les hommes d'Égypte sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, car tu n'as été, pour la maison d'Israël, qu'un roseau fragile.

« Quand elle s'est appuyée de la main sur toi, tu t'es brisé, et tu lui as déchiré les reins.

« Mais voici le roi de Babylone qui n'a pas trouvé sa proie devant Tyr, à ce siége terrible où toute épaule est devenue pelée, où toute tête est devenue chauve.

« Je lui donnerai l'Égypte, dit le Seigneur, et il en emportera les dépouilles. Le jour sombre arrive; l'épée vient; la fin des nations est proche. »

Dans une autre prophétie, il dit encore :

« Au nom du Seigneur, je parle à Pharaon et à son peuple : A qui, dans ton orgueil, oses-tu te comparer ?

« Vois Assur; il s'élevait comme un cyprès du Liban; ses branches étaient touffues, sa cime se cachait dans les nuées, et l'eau du ciel l'avait nourri.

« Ses fleuves coulaient autour de ses racines, et il envoyait ses ruisseaux à tous les arbres des champs.

« Tous les oiseaux du ciel nichaient dans ses branches; toutes les bêtes des forêts avaient déposé leurs petits sous ses rameaux; à son ombre, habitait la multitude des nations.

« Mais parce qu'il s'était élevé avec orgueil, des étrangers sont venus qui l'ont coupé sur la montagne. Ses rameaux ont roulé dans les vallées, ses racines ont été arrachées,

et les peuples se retirant de son ombre, l'ont renversé à terre.

« Maintenant, c'est dans ses ruines que reposent les oiseaux du ciel, c'est sur son tronc que s'arrêtent les bêtes des champs.

« Ainsi sera-t-il fait de Pharaon et de son peuple.

« Le Seigneur m'a dit : Fils de l'homme, pleure sur les guerriers d'Égypte, les nations vont entraîner dans l'abîme ses filles frappées à mort.

« Peuple d'Égypte, quitte la parure de tes fleuves, et tombe au milieu de ceux que le glaive a déchirés pour y dormir de l'éternel sommeil.

« Les géants te diront : Viens au fond de la grande fosse ; descends et dors avec les incirconcis.

« Là est déjà Assur avec tous les siens, avec tous ceux qu'a frappés l'épée.

« Là est son sépulcre, et tout autour ceux de son peuple.

« Ælam est ici, et Mosoch, et Thobel ; et ils dorment avec les géants qui sont tombés au commencement des temps. Dans l'empire des ombres, ils sont descendus avec leurs armes de combat ; sous leur tête, ils ont mis leur glaive ; mais sur leurs os pèsent toujours leurs iniquités. »

Espoir d'une délivrance prochaine.

Si le prophète captif n'avait que des paroles de menace pour les ennemis d'Israël, il avait aussi pour son peuple des paroles d'espérance.

« Un jour la main de Dieu fut sur moi, et l'esprit du Seigneur me conduisit au milieu d'un champ tout couvert d'ossements humains desséchés.

« Prophète, me dit Jéhovah, dis à ces ossements : Os arides, écoutez la parole de Dieu ; j'enverrai sur vous un souffle de vie.

« Et à peine eus-je parlé, que j'entendis un grand bruit ; ces os se rapprochaient, et je vis s'étendre sur eux des nerfs, de la chair, de la peau ; mais l'esprit n'était point encore en eux.

« Alors le Seigneur dit : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts et qu'ils vivent.

« Je prophétisai comme le Seigneur me l'avait commandé, et l'esprit entra en eux ; ils se levèrent ; c'était comme une immense multitude.

« Ces os, me dit le Seigneur, sont la maison d'Israël. Ils répètent : Nous ne sommes plus que des os desséchés, morte est notre espérance ; nous avons été retranchés du nombre des vivants.

« Dis-leur donc, voici la parole du Seigneur : J'ouvrirai vos tombeaux ; je vous ferai sortir de vos sépulcres, et je vous ramènerai dans la terre d'Israël.

« Je mettrai en vous mon esprit et vous vivrez.

« Et il me dit encore : Fils de l'homme, prends une verge, et sur elle tu écriras : Pour Juda et pour les enfants d'Israël qui lui sont unis. Tu en prendras une seconde, et tu écriras : Pour Joseph, pour Éphraïm et pour les enfants d'Israël qui sont avec lui.

« Et ces deux verges, tu les réuniras dans ta main ; et quand les enfants de mon peuple te demanderont qu'est-ce que cela signifie,

« Tu leur répondras : Le Seigneur a dit : Je prendrai du milieu des nations toute la maison d'Israël ; je la rassemblerai de tous les lieux de sa dispersion, et je la ramènerai dans la terre de Jacob.

« Elle n'aura plus qu'un seul prince, elle ne formera plus deux nations, deux royaumes ; et David, mon serviteur, régnera sur elle à jamais. »

Cependant les menaces d'Ézéchiel s'accomplissaient : « Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine et rendu invincible par ce ministère, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites ; il renverse les rois de Syrie. L'Égypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avait tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe et lui devient tributaire. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre. Il tombera à son tour, et Dieu qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre

ses ennemis, le réserve à sa main toute-puissante. » (Bossuet.)

Daniel et Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor fut averti plusieurs fois de la fin qui l'attendait par un jeune Hébreu de race royale, Daniel, que Dieu avait choisi pour donner des signes manifestes de sa présence au milieu du peuple captif. Le roi l'avait fait instruire dans toutes les sciences des Chaldéens avec trois autres enfants de la tribu de Juda, Ananias, Mizaël et Azarias. Étonné de trouver en eux plus de lumière et de sagesse que dans tous les devins et les mages de son royaume, il les avait gardés près de lui dans son palais.

Daniel, bien jeune encore, avait déjà donné des marques d'une sagesse surnaturelle. Deux anciens du peuple, deux juges transportés d'une passion criminelle pour la chaste Suzanne, Israélite, femme de Joakim, n'avaient pu la détourner de ses devoirs, et s'étaient décidés à la perdre pour se venger. Suzanne, accusée d'adultère, accablée sous leur faux témoignage, allait être conduite hors de la ville et lapidée, quand Daniel s'avance et dit : Qu'on les sépare. Alors il les interroge l'un après l'autre et demande où le crime a été commis : Sous un lentisque, dit l'un. Sous un chêne, dit l'autre. En se contredisant ils dévoilèrent leur imposture et souffrirent la mort qu'ils réservaient à la femme innocente.

Trois ans après avoir attaché à sa personne les quatre enfants de la tribu de Juda, Nabuchodonosor eut un songe qui l'effraya beaucoup, mais dont il perdit entièrement le souvenir. Il voulait cependant le connaître et le faire interpréter; promesses, menaces, il employa tout; mais la science de ses devins et des mages était fausse, elle fut impuissante. Le roi, irrité, les condamna tous à mort, et Daniel avec eux. Mais pendant la nuit Daniel eut une vision, et le Seigneur lui dévoila le mystère; dès le lendemain, le jeune Hébreu se fit amener devant Nabuchodonosor et lui dit : « O roi, voici ce que tu as vu :

« Il y avait une statue immense debout devant toi et qui lançait des regards terribles, la tête de cette statue était

d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain et les jambes de fer; une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile.

« Tu regardais attentivement quand une pierre se détacha de la montagne; aucun homme ne l'avait poussée; elle frappa les pieds de la statue et les mit en pièces. Alors, l'argent, l'or, l'airain, le fer et l'argile brisés devinrent comme la poussière qui couvre l'air durant l'été, et un grand vent s'étant élevé, elle fut emportée sans qu'il s'en retrouvât plus rien.

« Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une montagne immense qui remplit toute la terre.

« Voilà ton songe, ô roi; voici l'interprétation : Tu es le roi des rois; le Dieu du ciel a soumis toutes choses à ta puissance : c'est donc toi qui es la tête d'or.

« Il s'élèvera après toi un royaume moindre que le tien et qui sera d'argent, puis un troisième d'airain qui commandera à toute la terre.

« Le quatrième royaume après le tien sera comme le fer; il brisera, il réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses; mais, ainsi que la statue dont les pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, il sera divisé; il sera ferme et faible tout à la fois; il sera élevé par des alliances étrangères, mais l'union n'existera point, de même que le fer ne peut s'unir avec l'argile.

« Alors Dieu suscitera un royaume, à jamais éternel, qui renversera et détruira tous ces royaumes, comme la pierre, détachée de la montagne sans la main de l'homme, a brisé la statue et jeté aux vents sa poussière. »

Quand Daniel eut cessé de parler, le roi se prosterna devant lui, brûla de l'encens, immola des victimes et s'écria : « Ton Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des rois, puisque tu as pu découvrir un mystère si caché. » Ensuite il le combla d'honneurs et de présents, l'éleva au-dessus des premiers dignitaires de l'empire, et lui confia le gouvernement de ses provinces. Les trois compagnons de Daniel partagèrent sa faveur, et reçurent l'intendance des affaires de la Babylonie.

Quelque temps après Nabuchodonosor fit élever, dans la plaine de Deira, une statue d'or d'une hauteur prodigieuse. Au jour de la consécration, tous reçurent l'ordre de se prosterner devant l'idole nouvelle, et le héraut cria : « Ceux qui n'obéiront pas seront jetés dans une fournaise ardente. » Les trois amis de Daniel, qu'on appelait au palais, Sidrach, Mizach et Abdenago, seuls, de tout le peuple, ne fléchirent pas le genou. Nabuchodonosor, irrité, les fit jeter dans une fournaise dont la chaleur, sept fois plus ardente que d'ordinaire, dévora les soldats qui exécutèrent ses ordres; mais les trois jeunes Hébreux marchaient au milieu des flammes sans être atteints, car un ange du Seigneur était avec eux. Le roi, frappé d'étonnement, les appela; ils sortirent, et tous les grands purent voir que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leur corps, que pas un cheveu de leur tête n'avait été brûlé, que leurs vêtements mêmes ne gardaient aucune trace des flammes.

Quelque temps après, le roi eut encore un songe qui lui inspira de vives craintes; il le raconta à Daniel :

« Je vis un arbre planté au milieu de la terre et s'élevant à une hauteur prodigieuse.

« Sa cime touchait au ciel et ses branches s'étendaient aux extrémités du monde.

« Ses feuilles étaient belles, et ses fruits abondants nourrissaient une multitude d'animaux. Dans ses rameaux habitaient les oiseaux du ciel; à son ombre vivaient les bêtes des champs. Tout ce qui a vie y trouvait sa nourriture.

« Alors un des saints descendit du ciel, et d'une voix forte il cria : Coupez l'arbre, arrachez ses racines, faites tomber ses feuilles et dispersez ses fruits.

« Cependant laissez en terre le germe des racines; et qu'attaché par une chaîne de fer et d'airain, il soit couché sur l'herbe et sous la rosée du ciel. — Sept temps passeront ainsi sur lui. »

Quand le roi eut ainsi parlé, Daniel resta quelque temps pensif, puis il dit : « O roi! voici l'interprétation de la sentence du Seigneur : Tu seras chassé de la société des hommes, tu habiteras avec les animaux et les bêtes sauvages,

et sept années passeront sur toi jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut tient sous sa main les royaumes des hommes et qu'il les donne ainsi qu'il lui plaît. »

La prédiction s'accomplit la même année. Un jour que Nabuchodonosor se promenait dans son palais et disait : « N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait mon palais, que j'ai bâtie dans la force de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ? » un délire furieux le saisit; il se crut transformé en brute. Alors les hommes le chassèrent; il vécut parmi les animaux et les bêtes sauvages; son corps fut trempé de la rosée du ciel, ses cheveux devinrent aussi longs que la crinière des lions, et ses ongles comme les griffes des oiseaux. Mais quand le temps marqué par le Seigneur fut écoulé, Nabuchodonosor éleva les yeux vers le ciel; le sens lui revint, et sa première forme lui fut rendue; les grands allèrent le chercher, le rétablirent dans son autorité, et il devint plus puissant que jamais.

Visions de Daniel.

Le livre de Daniel ne nous apprend rien de l'histoire des Juifs sous Évilmérodac, Nériglissor, Laborosoarchod, successeurs de Nabuchodonosor. Nous sommes amenés tout à coup au règne de Balthazar, le dernier des rois de Babylone.

« La première année du règne de Balthazar, roi des Chaldéens, moi, Daniel, j'eus un songe : Les quatre vents du ciel soufflaient avec fureur sur la grande mer, et quatre grandes bêtes montèrent du fond des eaux.

« La première ressemblait à une lionne et avait les ailes d'un aigle. Tandis que je regardais, ses ailes lui furent arrachées, elle fut enlevée de terre et elle se tint droite sur des pieds d'homme; un cœur d'homme lui fut donné.

« La seconde ressemblait à un ours; dans sa gueule, elle tenait entre ses dents trois côtes, et des voix lui disaient : Lève-toi et rassasie-toi de carnage.

« Après cela, je vis comme un léopard avec quatre ailes d'oiseaux et quatre têtes de bêtes; la puissance lui fut donnée.

« Mais la quatrième bête était terrible et merveilleuse, extraordinairement forte, avec des dents de fer; elle mangeait, brisait, puis foulait aux pieds ce qui restait.

« Elle avait dix cornes; et comme je les considérais, du milieu d'elles il s'en éleva une autre plus petite, et trois des dix cornes furent arrachées. Mais voici que des yeux, comme des yeux d'homme, parurent sur cette petite corne, et une bouche qui proférait de grandes paroles.

« Je regardais, et voilà que des trônes s'élevèrent. L'Ancien des jours s'y assit. Son vêtement était aussi blanc que la neige, sa chevelure ressemblait à la laine la plus pure, son trône était de flammes, et les roues de son trône un feu dévorant.

« De sa face sortait un fleuve enflammé : mille fois mille serviteurs le servaient, et dix mille fois dix mille se tenaient auprès de lui. Le jugement commença, et les livres furent ouverts.

« Je regardais à cause des fières paroles que prononçait cette corne, quand la tête fut tuée et son corps jeté au feu.

« Je vis aussi que la puissance des autres bêtes leur avait été ôtée, et que la durée de leur vie avait été marquée jusqu'à un temps et un temps.

« Je considérais ces choses, et tout à coup je vis venir, avec les nuées du ciel, comme le Fils de l'Homme; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et la puissance, la gloire, la royauté lui furent données. Tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront; son pouvoir sera éternel, et il ne passera pas.

« La troisième année du règne du roi Balthazar j'eus une vision, lorsque j'étais au château de Suze, qui est au pays d'Élam.

Je levais les yeux et je vis un bélier qui se tenait au-dessus d'Ubal : il avait deux cornes, l'une plus haute que l'autre; et celle qui était plus haute croissait encore. De ses cornes il frappait contre la mer, contre l'Aquilon et le Midi, et toutes les bêtes fuyaient.

« Je cherchais à comprendre, quand un bouc vint de l'Oc-

cident; il allait, mais sans toucher la terre, et il avait une corne entre les deux yeux.

« Il courut sur le bélier que j'avais vu, avec une impétueuse furie; il le frappa, il brisa ses cornes, sans que celui-ci pût résister. Et, l'ayant jeté à terre, il le foulait aux pieds; personne ne pouvait le délivrer de sa fureur.

« Le bouc devint immensément grand, mais sa corne se rompit, et au-dessous il s'en forma quatre autres, vers les quatre vents du ciel. »

Prise de Babylone par Cyrus.

Par ces images Daniel annonçait les révolutions qui allaient ébranler l'Asie[1]. Autour de lui, en effet, le monde tremblait, les Perses sortis de leurs montagnes renversaient l'empire des Mèdes; Sardes était prise et Crésus prisonnier. Déjà l'innombrable armée du nouveau conquérant cernait Babylone; mais, confiant dans la force de ses murailles, Balthazar se riait des vains efforts de son ennemi et oubliait dans les festins les ennuis d'un long siége. Un jour que, avec les grands de sa cour et toutes ses femmes, il célébrait une orgie et buvait dans les vases sacrés de Jérusalem, en louant ses dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, tout à coup on vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait sur la muraille; à cette

1. « Les quatre animaux désignaient les quatre grands empires des Chaldéens, des Perses, des Grecs et des Romains. Plusieurs commentateurs substituent à l'empire des Romains celui des Séleucides et des Lagides. Les Pères et les interprètes croient que Dieu révéla alors à son prophète, par le ministère de l'ange Gabriel, les persécutions d'Antiochus Épiphane, sa punition miraculeuse et les victoires des Maccabées. Ils pensent qu'Alexandre le Grand et Darius Codoman sont figurés par le bouc combattant contre le bélier qui succombe, et que les successeurs d'Alexandre sont désignés par les cornes qui s'élevaient de la tête du bouc. » Villenave, article Daniel, dans la *Biographie universelle*. — Voyez, dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*, l'admirable paraphrase que Bossuet a faite de ce passage. — Il faut cependant aussi renvoyer, pour l'interprétation des prophètes, aux travaux critiques de Eichhorn (*Introduction à l'Ancien Testament*); de Génésius (*Commentaire sur Isaïe*), et surtout de Knobel (*Der Prophetismus der Hebraer vollstændig dargestellt*, 1837, 2 vol. in-8).

vue l'esprit du roi fut saisi d'un grand trouble; son visage changea de couleur et tout son corps trembla. Il fit venir les devins; mais aucun ne put lire ni interpréter l'écriture mystérieuse. Balthazar était épouvanté, ainsi que tous les grands de sa cour, quand la reine se souvint du nom de Daniel et de ses prédictions; on l'amena, et le roi lui promit de le vêtir de pourpre, de lui donner un collier d'or et le troisième rang dans l'empire, s'il pouvait lire les mots tracés sur la muraille et les interpréter. Daniel dit à Balthazar : « Tu t'es élevé contre le dominateur du ciel, tu as fait apporter les vases de sa maison sainte et tu as bu dedans, toi, tes femmes, tes concubines et les grands de ta cour; vous avez loué en même temps vos dieux qui ne voient point, qui n'entendent point, qui ne sentent point, et vous n'avez pas rendu gloire à l'Éternel qui tient dans sa main vos âmes et tous les moments de votre vie; aussi a-t-il envoyé cette main, et voici ce qui est écrit : *Mané, Thécel, Pharès.* — *Mané*, Dieu a compté les jours de ton règne, il en a marqué la fin; *Thécel*, tu as été mis dans la balance et tu as été trouvé trop léger; *Pharès*, ton royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » Daniel, malgré ces paroles terribles, fut vêtu de pourpre par l'ordre du roi : on lui mit un collier d'or autour du cou, et l'on publia qu'il était la troisième personne de l'empire.

La même nuit les menaces du prophète s'accomplirent. L'Euphrate traversait la ville; Cyrus réussit à en détourner les eaux et fit entrer son armée dans Babylone par le lit du fleuve desséché. Balthazar fut tué, et une partie des habitants égorgés.

Le nouveau maître de l'empire chaldéen, frappé de la haute sagesse de Daniel, lui conserva ses titres, ses honneurs, et le nomma l'un des trois ministres établis au-dessus de tous les satrapes de ses États. Le livre de Daniel raconte que les grands du royaume, jaloux de la faveur qui s'attachait à un captif, résolurent de le perdre. D'après leurs conseils, mais sans connaître leurs intentions, Cyrus rendit un édit royal qui défendait, pendant trente jours, sous peine d'être jeté aux lions, d'adresser aucune prière à un homme

ou à Dieu, hormis au roi seul; malgré l'édit, chaque jour Daniel adorait l'Éternel, les yeux tournés vers Jérusalem. Il fut dénoncé; en vain le roi voulut le sauver, il demeura inébranlable, et le prince l'abandonna à ses accusateurs, qui le firent jeter dans la fosse aux lions; mais le lendemain, dès le point du jour, il s'y rendit lui-même, et d'une voix triste et entrecoupée de soupirs il disait : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu que tu sers sans cesse t'aura-t-il délivré de la gueule des lions? » La voix du prophète répondit à la sienne, et Cyrus, transporté de joie, commanda qu'on le retirât de la fosse aux lions, où il fit jeter à sa place ceux qui l'avaient accusé, avec leurs femmes et leurs enfants.

Dès lors rien ne s'opposa plus à la faveur de ce prince pour Daniel, et c'est à sa puissante sollicitation qu'on attribue l'édit célèbre qui mit fin aux soixante-dix années de la captivité.

CHAPITRE XVI.

LA DOMINATION DES PERSES ET DES GRECS (536-168).

RETOUR DES JUIFS A JÉRUSALEM (536). — RECONSTRUCTION DU TEMPLE. — ESDRAS ET NÉHÉMIE. — ESTHER. — LES JUIFS SOUS LES PRINCES MACÉDONIENS.

Retour des Juifs à Jérusalem (536).

« Puisque, dit Cyrus, roi de Perse, Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem qui est en Judée, que quiconque d'entre vous est de son peuple monte à Jérusalem et y rebâtisse le temple de Jéhovah. Ceux qui, faute de ressources, seraient forcés de rester en arrière, dans les endroits où ils sont établis, seront secourus par les gens du pays avec de l'argent, du bétail et les autres choses nécessaires. » En même temps le roi rendait aux Juifs les vases

d'or et tous les objets sacrés enlevés du temple par Nabuchodonosor[1].

Quarante-deux mille trois cent soixante Hébreux, presque tous des tribus de Juda et de Benjamin, se présentèrent pour suivre le nouveau gouverneur de la Judée, Zorobabel, prince de Juda, issu de la maison de David, et le grand pontife Jésus, fils de Josédec. A peine arrivés au pays de leurs ancêtres, les Juifs commencèrent la construction du temple; les marchands de Tyr et de Sidon, suivant les ordres de Cyrus, leur fournissaient tous les matériaux nécessaires, et le second mois de la seconde année les fondements furent jetés en présence de tout le peuple; mais tous ceux qui avaient vu, tous ceux qui avaient entendu raconter la splendeur de la maison du Seigneur, autrefois bâtie par Salomon, versaient des larmes amères, en considérant le nouveau temple si pauvrement construit.

Les travaux commencés avec ce zèle devaient s'achever promptement. Mais les Samaritains, peuple formé par le mélange des Juifs restés en Israël avec les colons envoyés par Salmanasar, et qui unissaient l'adoration des idoles au culte du vrai Dieu, avaient demandé qu'on leur permît d'aider à la reconstruction du temple : c'était demander que l'on comptât ces idolâtres parmi les vrais Juifs; aussi leurs instances furent-elles repoussées. Dès lors les Samaritains employèrent tous les moyens de nuire aux Juifs et d'arrêter leurs travaux; ils représentèrent à Cambyse, fils de Cyrus, que le peuple hébreu avait toujours été en révolte contre ses maîtres, et qu'il ne serait pas plus docile dès qu'il aurait relevé les murailles de sa capitale. Cambyse écouta leurs conseils perfides, et annula l'édit de son père. Les travaux furent suspendus sous son règne et sous celui du faux Smerdis, jusqu'à la seconde année de l'élévation de Darius, fils d'Hystaspe, au trône des Perses, qui leur rendit la permission accordée par Cyrus.

1. Les Perses, qui croyaient à un Dieu suprême, et qui regardaient comme un sacrilége de le représenter par des images matérielles, dont le culte enfin était plus pur que celui des autres nations de l'Asie, estimaient dans les Juifs un peuple exempt des superstitions qui leur étaient odieuses.

Reconstruction du temple.

Alors le prophète Aggée vint stimuler le zèle engourdi des fidèles : « Vous dites, le temps de reconstruire la maison du Seigneur n'est pas encore venu, et pour vous il est toujours temps de demeurer en des maisons superbes. Mais Jéhovah l'ordonne, montez sur la montagne, coupez le bois et bâtissez sa maison. » Et quand les travaux repris avec une activité nouvelle eurent avancé l'ouvrage ; « Il y en a parmi vous, dit le prophète, qui ont vu ce temple dans sa gloire première, et qui maintenant le voyant si humble, le regardent comme s'il n'était pas. Mais armez-vous de force, ô Zorobabel, prenez courage, Jésus fils de Josédec, ayez confiance, ô vous tous qui êtes restés du peuple, travaillez, car je suis avec vous.

« J'ébranlerai encore le ciel et la terre; je convoquerai les peuples; et les élus des nations viendront. Alors, je remplirai de gloire cette maison, et cette gloire sera plus grande que celle du premier temple. »

A ces promesses de l'avenir, Zacharie ajoutait : « Voici ce que dit le Seigneur : Je suis retourné à Sion et j'habiterai au milieu de Jérusalem. Jérusalem sera appelée la ville de vérité, et le mont du Seigneur, la montagne sainte.

« On verra encore à Jérusalem des vieillards appuyés sur un bâton à cause du grand nombre de leurs jours, et les rues de la ville seront remplies de jeunes garçons et de jeunes filles qui joueront sur les places.... Réjouis-toi, fille de Sion, sois dans l'allégresse, fille de Jérusalem, car voilà ton roi, le roi juste, sauveur et clément, qui vient à toi monté sur une ânesse et sur son poulain.

« Il brisera les chariots d'Éphraïm et le cheval de Jérusalem ; il sera la paix des nations et il dominera d'une mer à l'autre, depuis les fleuves jusqu'aux extrémités du monde. »

Le prophète annonce aussi une loi nouvelle qui ne connaîtra plus les étroites observances du rit mosaïque, et qui appellera tous les peuples au culte du vrai Dieu.

« .... Les jeûnes du quatrième, du cinquième, du sep-

tième et du dixième mois, seront changés en des jours d'allégresse, en des fêtes éclatantes et solennelles. Aimez seulement la vérité et la paix.

« Un jour viendra où des peuples nombreux habiteront dans nos villes, et ils se réuniront en disant : Allons prier devant la face du Seigneur.

« Alors une multitude de peuples et de nations se rendront à Jérusalem pour contempler la face de l'Éternel et pour célébrer la fête des tabernacles. »

Esdras et Néhémie.

Enfin vingt années après le retour de la captivité, la sixième année du règne de Darius, le temple fut achevé et consacré au culte dans une fête solennelle (516). Xercès, fils de Darius, laissa aux Juifs tous les priviléges que son père leur avait accordés; et son successeur Artaxercès Longue-Main montra pour eux la même bienveillance. La septième année de son règne (468), ce prince rendit une ordonnance par laquelle il permettait à Esdras, descendant d'Aaron et docteur de la loi, d'emmener en Judée ceux des Juifs répandus dans ses États qui voudraient le suivre : le roi lui fit même des présents magnifiques pour le temple. Esdras partit avec un assez grand nombre de familles israélites ; mais à son arrivée à Jérusalem, il apprit avec douleur que le peuple et même les prêtres et les lévites avaient choisi des femmes idolâtres parmi les nations voisines : aussitôt il convoqua dans la ville sainte tous les Juifs revenus de la captivité; les ordres furent donnés pour rechercher ceux qui avaient contracté des alliances coupables, et on les contraignit de quitter leurs femmes et de les renvoyer de la terre de Juda.

Le temple était rebâti, mais Jérusalem était encore sans murailles et son peuple restait exposé, sans défense, aux attaques des peuplades voisines. Néhémie, échanson du roi de Perse, informé des souffrances de ses frères, en fut accablé de douleur. Un jour il parut devant Artaxercès, le visage tout abattu : « Pourquoi es-tu si triste? lui dit le prince.—O roi, que ta vie soit éternelle : pourquoi mon visage ne serait-il pas abattu, puisque la ville où sont les tombeaux de toute

ma race est déserte, et que ses portes ont été brûlées : si ton serviteur est agréable à tes yeux, envoie-moi, je te prie, en Judée, à la ville des sépulcres de mes frères, afin que je la fasse rebâtir. » Néhémie obtint ce qu'il avait demandé (445).

Arrivé à Jérusalem, il y resta trois jours sans se faire connaître, et pendant la troisième nuit il visita les remparts détruits de la cité sainte. Dès le lendemain, au point du jour, Néhémie rassembla les prêtres, les magistrats et les principaux du peuple; il leur raconta de quelle manière le Seigneur avait étendu sur lui sa main favorable, et termina en disant : « Vous voyez l'affliction où nous sommes; venez, rebâtissons les murailles, afin qu'à l'avenir nous ne soyons plus en opprobre aux yeux des nations étrangères. » Excités par ses discours et ses promesses, le peuple et les prêtres reprirent les travaux suspendus et les poursuivirent avec activité. Cependant les nations voisines essayèrent de s'y opposer; mais Néhémie fit armer tout le peuple, et Dieu rendit vains les projets de ses ennemis. Depuis ce jour, la moitié du peuple fut occupée au travail; l'autre moitié se tint prête à combattre, et les travailleurs eux-mêmes faisaient d'une main l'ouvrage et de l'autre tenaient l'épée. Cinquante-deux jours suffirent pour achever la construction des nouvelles murailles; et l'on s'apprêta dans Jérusalem à faire la dédicace d'une manière solennelle.

Au moment marqué les prêtres et les lévites purifièrent le peuple, les murailles et les portes de la ville; puis deux chœurs d'enfants et de chantres, s'avançant chacun d'un côté, firent le tour des murs en chantant des cantiques, en jouant des cymbales, des lyres et des harpes; ils s'arrêtèrent devant la maison du Seigneur, et là de nouveaux chants s'élevèrent en actions de grâces; on immola des victimes nombreuses, les enfants et les femmes poussaient des cris de joie; tout Jérusalem retentissait de pieuses acclamations.

Esdras, docteur de la loi[1], fit aussi, durant sept jours,

1. D'après la tradition juive, ce serait Esdras qui aurait recueilli et coordonné les débris de la littérature hébraïque, pour en former la bibliothèque sacrée que nous appelons l'Ancien Testament. Il reste aussi sous son nom quatre livres, dont deux sont reconnus comme authentiques par l'Église.

une lecture publique des livres saints; après quoi le peuple renouvela son alliance avec Jéhovah. Les princes, les lévites et les prêtres signèrent l'acte où les Juifs promettaient de rester désormais fidèles aux commandements du Seigneur, et en preuve de la sincérité de leur foi, les riches, pour apaiser les plaintes des pauvres, rendirent la liberté aux esclaves, remirent les dettes et restituèrent les héritages. Néhémie avait donné lui-même l'exemple du désintéressement, en consacrant tout ce qu'il possédait à la reconstruction des murailles et au soulagement des malheureux.

Cependant il avait promis au roi de revenir. Il partit après douze années utilement employées au bonheur de sa patrie (433). Mais, pendant son absence, les désordres que les soins d'Esdras et les siens avaient effacés reparurent; le peuple contracta des alliances avec des femmes étrangères, négligea l'observation du sabbat et ne paya plus la dîme fixée pour l'entretien du temple et de ses prêtres. Néhémie revint alors; il réprima toutes les infractions et fit condamner à l'exil ceux qui ne voulurent pas abandonner les femmes idolâtres : de ce nombre, fut Manassé, fils du grand prêtre Jaïadda et gendre de Senballat, gouverneur de Samarie. Il se retira dans cette ville avec des Juifs qui avaient suivi son exemple. Mêlés désormais aux Samaritains, ils ne formèrent plus qu'un seul peuple, et élevèrent sur le mont Garizim un temple, rival de celui de Jérusalem. L'ancienne division du royaume en deux États reparaissait donc, mais plus dangereuse, parce que la rivalité politique des Juifs et des Samaritains s'accrut de la haine religieuse, et les deux peuples ne furent plus occupés que de chercher les moyens de s'entre-détruire[1].

Esther.

Cependant tous les Juifs n'étaient pas revenus dans la cité sainte : le plus grand nombre n'avaient pas profité des

1. Les Samaritains, du moins ceux des temps postérieurs, n'admettaient, comme livre sacré, que le *Pentateuque*. Cependant ils croyaient au Messie, aux anges et à la résurrection des morts. Voyez l'Évangile de saint Jean, IV, 25, et Sylv. de Sacy, notice des Manuscrits de la bibl. Royale, t. XII, 25.

édits qui leur permettaient de rentrer dans leur patrie, et ils restaient en Assyrie, exposés souvent aux caprices tyranniques des rois ou de leurs ministres, surtout depuis la mort de Daniel qui pendant sa vie avait toujours employé son crédit à protéger ses frères. L'histoire d'Esther fournit le plus frappant exemple des alternatives de gloire et de misère réservées aux captifs.

La troisième année de son règne, Artaxercès Longue-Main, surnommé Assuérus dans l'Écriture[1], donna à tous les grands de son royaume un festin magnifique qui dura cent quatre-vingts jours. Il commanda ensuite que durant sept jours on préparât des repas pour le peuple de Suze, dans le vestibule de son jardin. On avait tendu partout des voiles aux riches couleurs qui étaient soutenus par des cordons de fin lin, teints en écarlate et passés dans des anneaux d'ivoire que portaient des colonnes en marbre. Des lits d'or et d'argent étaient rangés sur un pavé de porphyre et de marbre blanc. Le septième jour, Assuérus, dans la chaleur et la joie du festin, ordonna que la reine Vasthi parût devant lui avec les ornements royaux et le diadème. Mais la reine refusa de se montrer ainsi aux yeux de tout le peuple. Assuérus, irrité, la chassa de son trône. Pour l'oublier entièrement, il fit aussitôt rechercher dans son royaume les jeunes filles de la plus parfaite beauté, afin de donner à la plus belle la place et le rang de Vasthi. Toutes briguaient cet honneur souverain, et employaient les prestiges d'un art menteur à relever l'éclat de leurs charmes. Esther seule ne demanda rien pour se parer. C'était une jeune fille juive qu'après la mort de ses parents, Mardochée, son oncle, avait élevée sévèrement dans la religion de Moïse. Aussi elle se montrait indifférente à l'espoir de partager un trône. Mais Assuérus ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il mit le diadème sur sa tête et la fit reine à la place de Vasthi.

Cependant Esther, d'après les conseils de son second père, n'avait pas découvert au roi quels étaient son pays et son peuple; et Mardochée, épiant l'occasion de s'entretenir

1. Selon d'autres, cet Assuérus serait Xercès lui-même.

avec elle, errait chaque jour sous le vestibule du palais. C'est alors que, se promenant près de la porte du roi, il surprit le secret d'une conspiration formée contre Assuérus par deux de ses officiers. Mardochée en informa Esther, et le roi, averti par elle, fit périr les coupables et ordonna que le fait fût consigné dans les annales du royaume. A quelque temps de là, il éleva au-dessus de tous les grands de sa cour Aman, son favori, que chacun reçut ordre d'adorer à genoux. Mardochée seul, regardant cet hommage comme un sacrilége, ne voulut point obéir, et, par son refus, attira sur lui, ainsi que ses frères, la vengeance implacable d'Aman. Le ministre obtint de son maître que les Juifs seraient abandonnés à sa merci, et l'ordre fut aussitôt donné, au nom d'Assuérus, d'exterminer le même jour, à la même heure, tout ce peuple, depuis les vieillards jusqu'aux enfants.

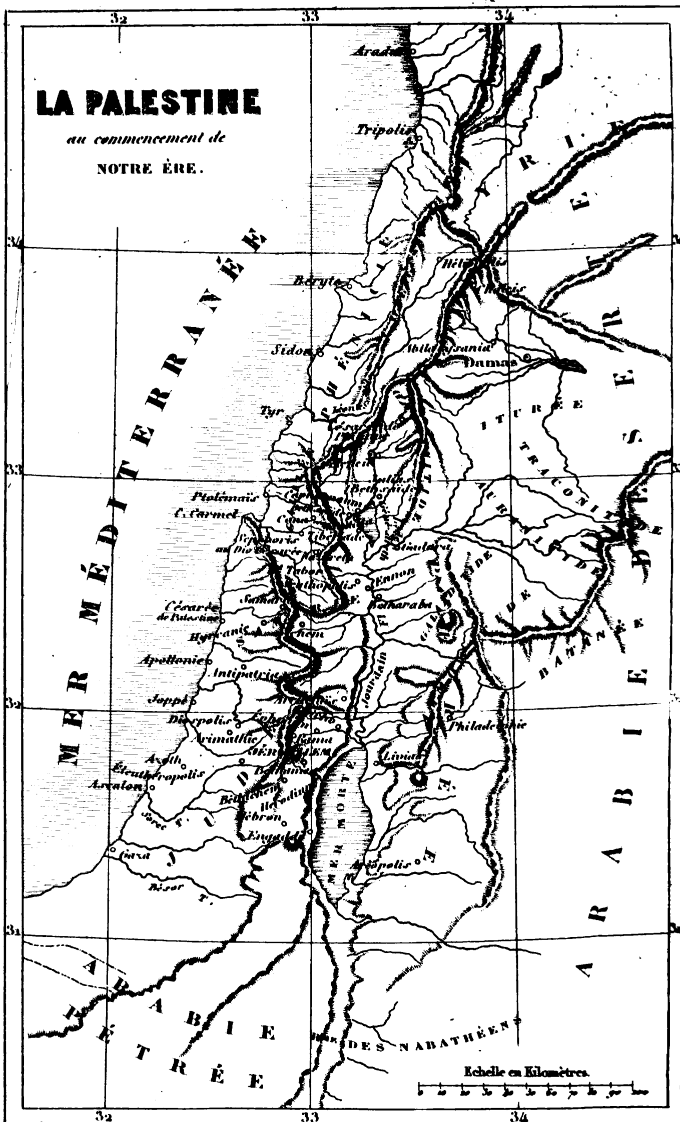
Quand les Juifs apprirent le sort qui les attendait, ils poussèrent des cris et des gémissements, et Mardochée, revêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, en signe de deuil, vint solliciter Esther d'intercéder auprès du monarque en faveur de ses frères. Esther, saisie de crainte, lui fit dire: « Quiconque entre dans la chambre du roi sans son ordre est mis à mort sur-le-champ. Comment donc irais-je trouver Assuérus? » Mardochée répondit : « Ne crois pas que tu puisses sauver ta vie si tous les Juifs doivent périr ; et qui sait si Dieu ne t'a point élevée en dignité pour être l'instrument de ses desseins sur nous ? » Esther, résignée, jeûna et pria pendant trois jours avec les jeunes filles de son palais; puis elle se revêtit de ses habits royaux et s'avança vers la chambre d'Assuérus. Dès qu'il l'aperçut, le monarque étendit vers elle son sceptre d'or en signe de pardon, et lui dit : « Que veux-tu? Quand tu demanderais la moitié de mon royaume, je te la donnerais. — Je supplie le roi, répondit Esther, d'assister aujourd'hui à un festin que j'ai préparé et d'amener Aman avec lui. » Assuérus et son favori se rendirent chez la reine. Vers la fin du repas, comme le roi redisait encore à Esther sa promesse d'accorder tout à ses désirs, et demandait ce qu'elle avait souhaité : « Demain, lui dit-elle, je déclarerai au roi ce que je désire. » Aman se

retira joyeux et fier de l'honneur qu'Esther lui avait fait; sur son passage, il rencontra Mardochée couvert de cendres, et le Juif ne se leva point pour l'honorer. Aman, transporté de fureur, raconta à ses amis, à Zarès, sa femme, ce qui venait de se passer; il rappela les honneurs qu'il avait reçus, les richesses dont il était comblé, et dit : « Je ne croirai posséder aucun de ces biens aussi longtemps que je verrai ce Juif assis devant moi au seuil du palais. — Ordonne donc, répondirent Zarès et tous ses amis, qu'une potence de cinquante coudées soit dressée; demande au roi d'y faire pendre Mardochée, et tu iras ensuite, plein de joie, au festin de la reine. » Aman fit en effet préparer aussitôt l'instrument du supplice.

Le roi passa cette nuit-là sans dormir, et il se fit lire les annales de son règne. Il entendit le récit du service signalé que Mardochée lui avait rendu, et demanda si la fidélité de ce sujet avait été récompensée : « Elle ne l'a pas été, » dirent les officiers; et au même instant Assuérus ajouta : « Qui donc est dans l'antichambre du palais ? » C'était Aman qui venait solliciter le supplice de Mardochée : on le fit entrer. « Que faut-il faire, lui dit alors le roi, pour l'homme que je désire combler d'honneurs ? » Aman, croyant parler pour lui-même, répondit : « Il faut que cet homme, revêtu des habits royaux et la tête ceinte d'un diadème, monte sur un des chevaux du roi, et que le premier des grands de la cour, tenant les rênes du cheval, marche devant lui, en criant : C'est ainsi que le roi honore celui qu'il veut honorer. — Hâte-toi donc, dit le roi, prends une robe et un cheval et fais pour le Juif Mardochée, assis au seuil de mon palais, tout ce que tu as dit. » Il fallut obéir; et comme Aman rentrait dans son palais, couvert de confusion, on vint l'avertir de se reudre au festin de la reine. Vers la fin du repas, Assuérus répéta ce qu'il avait dit à la reine : « Esther, que désires-tu que je fasse ? quand tu demanderais la moitié de mon royaume, je te la donnerais. » Esther lui répondit : « O roi ! si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, accorde-moi, je t'en conjure, ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore ta clémence; car nous avons été livrés

pour être foulés aux pieds et exterminés, nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le roi lui-même. — Qui est assez puissant pour oser ce que vous dites? — C'est Aman, notre cruel adversaire, notre ennemi mortel. » Assuérus se leva plein de colère et sortit de la salle du festin. Aman voulut profiter de cet instant pour supplier la reine et lui embrasser les genoux; le roi rentra : « Comment! s'écria-t-il, il ose porter les mains sur la reine en ma présence et dans mon palais? » A peine ces paroles étaient sorties de sa bouche que les soldats se jetèrent sur le ministre et l'entraînèrent. Le chef des eunuques dit au roi : « Il y a dans la maison d'Aman une potence haute de cinquante coudées qu'il destinait à Mardochée. — Qu'on l'y pende sur l'heure, » répondit Assuérus; puis il donna la maison d'Aman à Esther, et remit à Mardochée l'anneau que son favori portait comme marque de sa puissance.

Mardochée rejeta le cilice et la cendre, sortit du palais avec le roi et parut aux yeux du peuple dans une pompe imposante : il portait une robe royale, blanche et verte, un manteau de soie et de pourpre, et sa tête était ceinte d'une couronne d'or. Cependant un décret du grand roi était irrévocable; mais le nouveau ministre sut neutraliser l'effet de l'arrêt promulgué par Aman, en publiant que les Juifs étaient autorisés à se défendre contre leurs persécuteurs. En effet, le jour fixé pour le massacre de tout ce peuple, il y eut en plusieurs lieux des engagements meurtriers, qui tournèrent tous au désavantage des ennemis des Juifs. Les dix fils d'Aman furent égorgés; dans Suze seulement, huit cents hommes périrent, et, dans le reste de l'empire, on compta soixante-quinze mille morts. Esther et Mardochée voulurent perpétuer la mémoire de ce grand événement; ils instituèrent la fête des Phurim ou des sorts, parce qu'Aman avait jeté un sort contre le peuple hébreu en le vouant à l'extermination. Les Juifs s'engagèrent eux-mêmes ainsi que leur postérité à observer ces jours solennels par des jeûnes et des lamentations au Seigneur. Aujourd'hui encore ils célèbrent cette fête antique.


LA PALESTINE
au commencement de
NOTRE ÈRE.
MER MÉDITERRANÉE
Aradus
Tripolis
Béryte
Sidon
Tyr
Ptolémaïs
C. Carmel
Damas
Héliopolis
Abila
Capharnaüm
Cana
Tibériade
Sepphoris
Tabor
Nazareth
Scythopolis
Ennon
Samarie
Césarée de Palestine
Béthabara
Sichem
Apollonie
Antipatris
Joppé
Diospolis
Arimathie
Philadelphie
Azoth
Éleuthéropolis
Ascalon
Béthléhem
Hérodium
Ébron
Engaddi
Gaza
Jourdain
MER MORTE
Aréopolis
Béser
ARABIE PÉTRÉE
DES NABATHÉENS
ITURÉE
TRACONITIDE
AURANITIDE
BATANÉE
ARABIE DÉSERTE
Echelle en Kilomètres
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
32
33
34

Les Juifs sous les princes macédoniens.

Sous les successeurs d'Artaxercès Longue-Main, la Judée se releva peu à peu de l'état d'avilissement où l'avait réduite la captivité de Babylone; gouvernée par ses grands prêtres et par le conseil des soixante-douze anciens, elle répara peu à peu ses pertes. Ses villes se relevèrent, sa population s'accrut, les étrangers qui renonçaient au culte des idoles sans même professer, dans toutes ses prescriptions, la loi mosaïque, étaient accueillis et regardés comme frères. Malheureusement des rivalités éclatèrent pour la possession de la souveraine sacrificature; en 397, Jonathan et Jésus se disputèrent ce titre à main armée, et le premier ne craignit point de souiller le temple par le meurtre de son frère, devenu son rival[1]. Ces désordres engagèrent le satrape de Syrie à imposer aux Juifs un tribut onéreux. Ils espérèrent s'en affranchir en prenant part à la révolte des Phéniciens contre Ochus. Cette imprudence fut cruellement punie : la Judée fut ravagée, et une partie du peuple transportée en Hyrcanie (351)[2].

Ce fut sous le successeur de Jonathan, sous le grand prêtre Jaddus, qu'Alexandre commença sa glorieuse expédition. Les Juifs restèrent fidèles à Darius.

Quand le prince macédonien, après la bataille d'Issus, vint assiéger Tyr, ils lui refusèrent les secours qu'il avait demandés. Après la prise de cette ville, dit l'historien Fl. Josèphe, Alexandre marcha contre Jérusalem; mais Jaddus sortit au-devant de lui avec les prêtres et les lévites revêtus de leurs habits sacerdotaux, et à la vue du grand prêtre portant le nom de Jéhovah, gravé en lettres d'or sur la tiare, le roi adora ce saint nom. Le Dieu des Juifs, disait-il, lui était apparu en Macédoine sous le même habit que portait son grand prêtre, et lui avait dit de passer hardiment l'Helles-

1. Depuis longtemps, il n'y avait plus de prophètes; Malachie, le dernier, était mort vers le milieu du v[e] siècle.

2. Le silence de Josèphe sur ce dernier fait rapporté par Solin et le Syncelle le rend douteux.

pont, en lui promettant d'être à la tête de son armée pour lui soumettre l'empire des Perses. Alexandre entra ensuite dans Jérusalem et monta sacrifier au temple, où, suivant Josèphe, Jaddus lui lut le livre de Daniel dans lequel il était écrit qu'un prince grec viendrait de l'Occident renverser la monarchie persane. Le héros macédonien, voulant montrer aux Juifs sa faveur, les exempta d'impôts pour l'année sabbatique, et leur permit de vivre partout conformément à à leurs lois (332).

L'auteur du premier livre des *Maccabées* expose en peu de mots toute la vie d'Alexandre depuis la prise de Tyr jusqu'à sa mort[1]. « Après avoir vaincu Darius Codoman, roi des Perses et des Mèdes, il livra encore d'autres batailles, prit les villes les plus fortes, et tua des rois puissants. Il pénétra jusqu'aux extrémités du monde, s'enrichit des dépouilles des nations, et la terre se tut devant lui, mais son cœur s'éleva et se gonfla d'orgueil; alors il tomba et reconnut qu'il devait mourir. Appelant les grands de sa cour qui avaient été nourris avec lui depuis leur jeunesse, il partagea entre eux son royaume. Après sa mort, ses généraux se firent rois, chacun dans son gouvernement, et leurs enfants, après eux, pendant plusieurs années. »

L'un d'eux, Ptolémée Soter, fils de Lagos et fondateur de la dynastie des Lagides en Égypte, soumit le premier la Palestine, qui aurait dû obéir au gouverneur de Syrie, Laomédon (320). Il entra dans Jérusalem, qu'il surprit un jour de sabbat, et transporta en Égypte un grand nombre de Juifs, qui s'établirent à Cyrène et surtout à Alexandrie, où il leur accorda des droits égaux à ceux des Macédoniens. Antigone reprit la Judée; mais, trop occupé des grands intérêts qui appelaient ailleurs son attention, il laissa les Juifs administrer leurs propres affaires à leur guise. Le grand prêtre Simon profita de cette tolérance pour embellir Jérusalem et augmenter la force de ses murs. Après la bataille d'Ipsus, la

1. Pendant qu'Alexandre était en Égypte, les Samaritains tuèrent leur gouverneur Andromaque. A son retour (331), le roi les chassa de leur ville, et les remplaça par une colonie tirée de son armée. Les Samaritains se réfugièrent à Sichem.

Judée fit partie des États de Ptolémée, le fondateur de la dynastie des Lagides. Ptolémée Philadelphe, son fils et son successeur, se montra favorable aux Juifs, et voulut placer leurs livres saints dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, fondée par son père. Il écrivit au grand prêtre Éléazar pour lui demander les livres de la loi, et des docteurs juifs capables de les traduire en grec. Le grand prêtre fit aussitôt partir six anciens de chacune des douze tribus. Ils se réunirent dans l'île de Pharos, et terminèrent cet ouvrage en soixante-douze jours. Cette traduction du *Pentateuque*, faite entre 284 et 247 ans av. Jésus-Christ[1], est célèbre sous le nom de *version des Septante*, et fut placée avec honneur dans la bibliothèque des Ptolémées : l'Église l'a déclarée canonique.

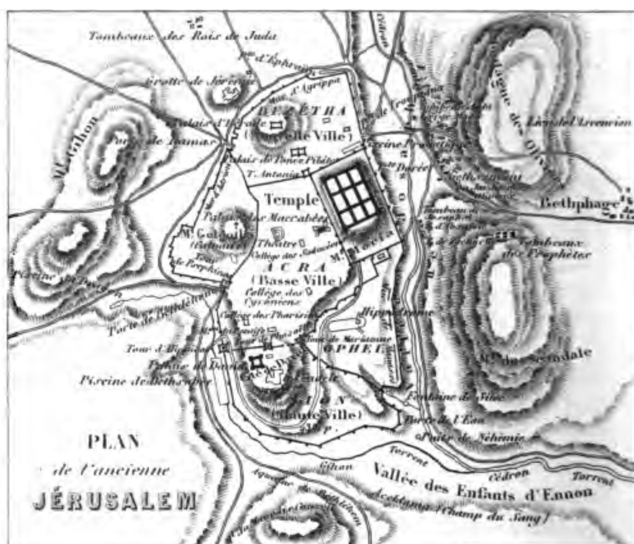
La Judée resta soumise pendant près d'un siècle aux rois d'Égypte, qui la traitaient avec douceur, ne lui demandant qu'un tribut annuel de vingt talents. Ptolémée Philopator lui fit souffrir de cruelles persécutions. Ce prince, vainqueur d'Antiochus le Grand à Raphia, était arrivé, en poursuivant l'armée vaincue, à Jérusalem (217). Malgré la résistance des lévites, il voulut pénétrer dans le saint des saints, où le grand prêtre lui-même n'avait le droit d'entrer qu'une seule fois chaque année. Irrité de la courageuse liberté des prêtres de Jérusalem, il se vengea par d'affreux supplices, et fit mourir dans les tortures ceux qui refusèrent de sacrifier à ses dieux. C'était le commencement de la cruelle guerre que le paganisme allait déclarer au Dieu de Moïse.

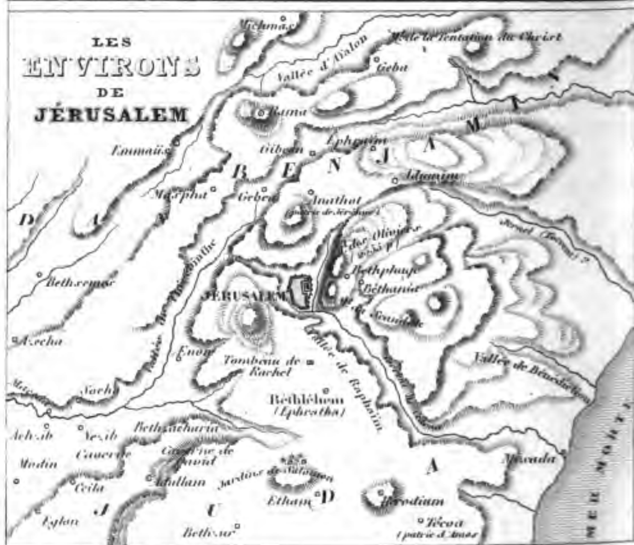
A la mort de Philopator, la Judée passa avec joie sous la domination du roi de Syrie, Antiochus III, surnommé le Grand. Pour récompenser les Juifs de l'assistance qu'ils lui avaient donnée contre Scopas, général de Ptolémée Épiphane (198 av. J. C.), il leur accorda la permission de vivre selon leurs lois, et exempta de tout tribut pendant trois ans ceux qui s'établiraient à Jérusalem. Son successeur, Séleucus IV Philopator, suivit d'abord cet exemple ; mais après

1. Sur ce fait, voyez les observations critiques de Dæhne, *Exposition historique de la philosophie religieuse des Juifs d'Alex.*, Hall., 1834, t. II, p. 205-215.

quelques années de paix, cédant aux instigations d'un Juif nommé Simon, il voulut dépouiller le temple de ses richesses pour s'aider à payer l'énorme tribut que les Romains avaient imposé à son père. Héliodore, son ministre, insensible aux supplications du grand prêtre Onias et aux prières du peuple, allait briser les portes du trésor, quand il vit tout à coup un cavalier, revêtu d'armes terribles, se précipiter sur lui et le fouler aux pieds, tandis que deux jeunes hommes, d'une éclatante beauté, le frappaient de coups rapides. Les soldats de sa suite l'emportèrent mourant hors du temple. Rappelé à la vie, mais certain d'avoir été frappé par les anges du Seigneur, Héliodore n'osa plus revenir à Jérusalem. « Si vous avez quelque traître à faire châtier, disait-il au roi, envoyez-le au temple des Juifs. » Quelque temps après, Séleucus mourut. Comme son fils Démétrius avait été envoyé en otage à Rome, il eut pour successeur son frère Antiochus IV, surnommé Épiphane ou l'Illustre (175).

Sous le règne de ce prince, la grande sacrificature fut vendue à prix d'argent. Le vénérable Onias fut déposé et remplacé par son frère Jason. Ce ministre impie établit dans Jérusalem des gymnases et des lieux d'exercices semblables à ceux de la Grèce. Il négligea les cérémonies du culte pour des spectacles profanes, et entraîna les prêtres et le peuple dans toutes sortes de désordres. Mais il ne jouit pas longtemps de son usurpation : son jeune frère Ménélaüs lui enleva son titre et son rang, en promettant au roi une somme plus considérable. Des troubles et des violences ensanglantèrent alors Jérusalem. Ménélaüs combattit Jason, qui avait essayé de rentrer dans la ville à la tête de trois mille hommes, et le força à fuir chez les Ammonites. Mais le vertueux Onias ayant reproché au prêtre simoniaque son indigne conduite, Ménélaüs le fit assassiner à Antioche, par un officier du roi, Andronic. Antiochus lui-même fut révolté de ce crime odieux, et commanda que l'assassin fût exécuté au lieu même où le grand prêtre avait été frappé. Quant à Ménélaüs, il n'apaisa la colère du roi qu'en lui prodiguant les richesses, fruit de ses exactions. Mais cette avidité excita


Tombeaux des Rois de Juda
Temple
ACRA
(Basse Ville)
OPHEL
Théatre
Hippodrome
Tombeaux des Prophètes
Bethphage
PLAN
de l'ancienne
JÉRUSALEM
Torrent
Cédron
Torrent
Vallée des Enfants d'Ennon
Gihon


LES
ENVIRONS
DE
JÉRUSALEM
Michmas
Vallée d'Aialon
Geba
Rama
Gibeon
Ephraïm
Emmaüs
B E N J A M I N
Anathot
JÉRUSALEM
Bethphagé
Béthanie
Tombeau de Rachel
Bethléhem
(Ephratha)
Vallée de Raphaïm
Vallée de Bénédiction
Masada
Hérodium
Técoa
(patrie d'Amos)
Ethan
Adullam
Modin
Ceila
Eglon
Bethsur
J U D A
MER MORTE

une révolte dans laquelle trois mille de ses satellites périrent.

Effrayés de ces guerres intestines, de ces usurpations sanglantes, les sages prévoyaient des malheurs prochains; aux yeux du peuple des signes célestes les annoncèrent. Durant quarante jours, on crut voir dans les airs des escadrons de gens à cheval vêtus d'or et armés de lances; des boucliers agités, des combattants qui tenaient des épées nues et qui lançaient des traits.

Ces tristes pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser. Antiochus ayant marché contre l'Égypte, le bruit de sa mort courut et fut accueilli avec joie dans la Judée. Jason, retiré au delà du Jourdain, crut l'occasion favorable pour ressaisir le pouvoir, et il rentra dans Jérusalem, dont les portes lui furent ouvertes (169). Mais Antiochus n'était pas mort; furieux de la joie qu'avait excitée cette fausse nouvelle, il marcha sur la capitale, en chassa Jason, qui alla mourir à Lacédémone, fit égorger ou vendre comme esclaves quatre-vingt mille hommes, pilla le temple et en enleva dix-huit cents talents; puis il se retira. Mais il avait laissé dans Jérusalem deux ministres de ses fureurs, qui bâtirent dans la ville basse, Acra, une citadelle d'où ils dominaient les avenues du temple et le temple lui-même. La terreur régna dans la cité. La plupart des habitants prirent la fuite. Jérusalem, abandonnée de ses enfants, devint la demeure des infidèles; le saint temple fut désolé, et ses jours de fête se changèrent en pleurs et en lamentations.

CHAPITRE XVIII.

LES MACCABÉES (168-107).

ANTIOCHUS PERSÉCUTE LES JUIFS. — MATHATHIAS. — JUDAS MACCABÉE (166-160). — JONATHAS (160-144). — SIMON (143-135), ET JEAN HYRCAN (135-107). — LES PHARISIENS ET LES SADUCÉENS. — LES ESSÉNIENS.

Antiochus persécute les Juifs.

La possession de la Judée était de la plus haute importance pour le roi de Syrie. Cette province était comme son avant-garde contre l'Égypte s'il attaquait ce pays ; et s'il ne faisait que se défendre, elle couvrait la vallée de l'Oronte et les routes de Phénicie qui menaient à sa capitale. De là les efforts des Séleucides pour s'assurer la possession de la Palestine. Mais Antiochus ne comprenant pas que, pour conserver une conquête, ce n'est pas la terre, mais le cœur des habitants qu'il faut conquérir, ne voulut régner que par la terreur; et quand il vit que ce système réussissait mal, il essaya de changer les lois et les mœurs du pays, de faire oublier Moïse et Jéhovah, de forcer enfin ce peuple à vivre à la grecque. C'était s'attaquer à plus fort que lui.

Dans le temple, sur l'autel même, Antiochus fit placer la statue de Jupiter Olympien; il défendit de pratiquer la loi, d'observer les sabbats, de célébrer les fêtes. Tous ceux qui refusaient d'obéir étaient sur-le-champ condamnés aux derniers supplices. Si la violence de la persécution fit succomber plusieurs Juifs, d'autres demeurèrent fermes et aimèrent mieux mourir que de se souiller en mangeant des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci fut Éléazar, vieillard vénérable et docteur de la loi. On le pressait de manger de la chair de porc; on voulait l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par force; mais Éléazar, préférant une mort glorieuse à une abjuration des lois qu'il avait lui-même enseignées durant sa longue carrière, marcha volontairement au supplice et mourut en disant : « Mon Dieu, qui connais toutes choses par une science sainte, tu vois qu'ayant

pu me délivrer de la mort, je souffre dans ma chair de cruelles douleurs, mais que dans mon âme je sens une joie infinie de les souffrir pour toi. »

Une famille entière, sept enfants et leur mère, donna au peuple juif un exemple plus admirable encore de résignation, de fidélité à la loi, et d'espérance dans la miséricorde divine : l'aîné mourut le premier; cinq autres, soutenus par l'exemple de sa mort courageuse, et par les fermes paroles de leur mère, méprisèrent comme lui les tortures, et rendirent leur vie au Seigneur, en témoignant qu'ils attendaient, par delà le tombeau, une existence nouvelle. Antiochus, effrayé de l'inutilité des menaces et des supplices, voulut, par des paroles flatteuses et par des promesses, engager le plus jeune à quitter la religion de ses frères. L'enfant ne fut pas ébranlé; Antiochus exhorta la mère à lui inspirer des pensées plus salutaires, à se conserver au moins un enfant. Elle le promit, puis s'approchant de son fils elle lui dit en la langue du pays : « Aie pitié de moi qui t'ai porté dans mon sein, qui t'ai nourri de mon lait : ne crains point ce cruel bourreau; montre-toi digne de tes frères, reçois la mort de bon cœur afin que par la miséricorde divine je te revoie avec tes frères dans la gloire que nous attendons. » Le jeune homme interrompit sa mère en criant au bourreau : « Qu'attends-tu de moi? je n'obéis pas aux ordres d'Antiochus, mais à la loi de Moïse.... A l'exemple de mes frères, j'abandonne volontiers mon corps et ma vie pour la défense de notre loi sainte, je prie Dieu qu'il se montre bientôt favorable à notre nation; qu'il te contraigne par les tourments et les plaies de confesser qu'il est le seul Dieu et que son courroux, qui est justement tombé sur les Juifs, soit apaisé par ma mort et celle de mes frères. » Le roi, transporté de fureur, fit tourmenter ce dernier encore plus cruellement que les autres, et leur mère après lui.

Mathathias.

En ce temps-là, un prêtre, nommé Mathathias, sortit de Jérusalem pour ne plus voir l'affliction de son peuple et se

retira sur la montagne de Modin ; il avait cinq fils : Jean, Simon, Judas, appelé Maccabée, Éléazar et Jonathas. Bientôt arrivèrent à Modin des officiers du roi Antiochus, pour y détruire la religion du vrai Dieu. Mathathias et ses fils restèrent inébranlables dans la foi de leurs pères, mais la plus grande partie des habitants déserta l'autel du Seigneur. Un jour Mathathias ne put contenir son indignation, et tua un Juif qui allait sacrifier publiquement aux idoles ; il tua..,. aussi l'officier qui le contraignait à offrir le sacrifice, et s'écria : « Que quiconque aime la loi et reste fidèle à l'alliance du Seigneur me suive ;» et il s'enfuit vers les montagnes avec ses fils : une troupe nombreuse allait se joindre à eux, quand, attaquée un jour de sabbat, elle aima mieux se laisser égorger que de violer la loi. Mathathias et les siens furent saisis de douleur en apprenant cette nouvelle. Ils comprirent que l'ennemi profiterait trop de leur obéissance aux préceptes religieux, et pour tromper son espoir, dans l'intérêt même de leur culte, ils s'engagèrent à combattre durant les jours de fête s'ils étaient attaqués. Leur troupe grossit en peu de temps ; car plusieurs des plus vaillants de la nation vinrent les joindre, et ils formèrent une petite armée avec laquelle Mathathias se porta de tous côtés, punissant les prévaricateurs et renversant les autels des idoles.

Quand Mathathias, après avoir organisé la résistance, se sentit près de sa fin, il parla ainsi à ses enfants : « Voici un temps de châtiment, de ruine et de colère ; soyez donc défenseurs zélés de la loi et donnez votre vie pour le maintien de l'alliance avec Dieu. Souvenez-vous des œuvres que vos pères ont faites, considérez tout ce qui s'est passé de race en race, et vous trouverez qu'aucun de ceux qui mettent leur confiance en Dieu ne tombe dans l'affaiblissement. » En même temps il leur rappelait les bénédictions que le Seigneur avait répandues en récompense de leur zèle sur Abraham, Joseph, Phinéès, Josué et Caleb, sur David, sur Daniel et ses trois compagnons, et il ajoutait : « Ne craignez donc point les menaces de l'impie, parce que toute sa gloire n'est que poussière, et qu'il sera un jour la pâture des vers. Il s'élève aujourd'hui, et il disparaîtra demain. Armez-

vous de courage, mes enfants, et combattez vaillamment pour la défense de la loi ; car c'est elle qui vous comblera de gloire. Simon, votre frère, est un homme de bon conseil ; suivez ses avis, et qu'il vous tienne lieu de père. Judas Maccabée a été fort et vaillant dès sa jeunesse ; qu'il vous conduise aux batailles. Attirez à vous tous les observateurs de la loi, et vengez votre peuple. » Mathathias bénit ensuite ses fils et fut réuni à ses pères.

Judas Maccabée (166-160).

Judas Maccabée devint, dit l'Écriture, « semblable à un lion dans les grandes actions. » Il parcourut les villes de Juda, chassant et massacrant les impies, même les Juifs apostats, s'emparant des places fortes, et taillant en pièces un grand nombre d'ennemis. Au bruit des prodiges accomplis par sa valeur, Apollonius, gouverneur de Samarie, marcha contre lui avec une puissante armée. Judas le vainquit et le tua. Il prit son épée et s'en servit depuis dans toutes les batailles. Séron, général de l'armée de Syrie, se crut ou plus habile ou plus heureux qu'Apollonius : il vint, jusqu'à la montée de Bœthoron, attaquer Maccabée avec une armée supérieure en nombre. « Ce n'est pas le nombre des troupes qui donne la victoire, dit Judas à ses soldats ; c'est du ciel que vient toute la force. Ils veulent nous faire périr avec nos femmes et nos enfants, pour s'enrichir de nos dépouilles ; mais, nous, restons unis, et combattons pour notre vie et notre loi. Le Seigneur les fera tomber devant vous, ne les craignez point. » Il dit, court à l'ennemi, le renverse et le met en déroute : huit cents hommes furent tués, le reste se dispersa dans le pays des Philistins.

A la nouvelle de la défaite de ses généraux, Antiochus jura d'exterminer tous les Juifs ; mais étant obligé de partir pour la Perse, il chargea Lysias du gouvernement de ses provinces en deçà de l'Euphrate et du soin de poursuivre cette guerre. Lysias rassembla aussitôt une armée de quarante mille hommes de pied et de sept mille chevaux, et la plaça sous la conduite de trois généraux, Ptolémée, Gorgias,

et Nicanor, qui, dans leur aveugle confiance, amenèrent avec eux, auprès d'Emmaüs, de nombreux marchands syriens auxquels ils promettaient des Juifs à vil prix. Cependant, réunis à Maspha, les soldats d'Israël jeûnèrent tout un jour, se couvrirent de cilices et de cendres, puis marchèrent à l'ennemi, animés d'un saint enthousiasme. Plus de trois mille Syriens périrent; leur camp fut pillé.

L'année suivante (165), Lysias vint lui-même avec soixante mille fantassins et cinq mille cavaliers. Judas l'attaqua avec dix mille hommes seulement et dispersa encore une fois ces forces redoutables. Alors le héros dit au peuple : « Voilà vos ennemis défaits; allons maintenant relever et purifier le saint temple. » Jérusalem était encore au pouvoir des troupes syriennes, Judas les refoula dans la citadelle et s'empara de la ville; puis toute l'armée gravit la montagne de Sion dans un religieux silence. Mais quand elle vit le temple dévasté, le sanctuaire profané, et partout des herbes et des arbustes sauvages, qui témoignaient de l'abandon où la maison du Seigneur avait été laissée, les gémissements éclatèrent, et tous ces glorieux soldats, tombant à genoux, se couvrirent la tête de cendre et de poussière. Judas choisit des prêtres fidèles pour purifier le temple, réparer les ruines et rétablir le culte. L'autel des holocaustes avait été profané; il fut détruit et remplacé par un autre qu'ils consacrèrent en chantant, pendant huit jours, des hymnes et des cantiques. Aujourd'hui encore les Juifs célèbrent ce glorieux anniversaire. Une haute muraille garnie de tours mit le temple à l'abri des attaques de la garnison syrienne, qui se trouva elle-même comme bloquée dans la citadelle.

Quand les nations voisines apprirent que le culte du Dieu des Juifs était rétabli dans le temple de Jérusalem, et que les murs et les tours de la cité sainte étaient relevés, elles s'inquiétèrent de cette puissance qui revenait au peuple de Dieu, et des hostilités éclatèrent sur toutes les frontières; mais Judas effraya les Iduméens par la ruine d'une de leurs cités, et battit en maintes rencontres les Ammonites. Les Philistins aussi s'agitaient; il courut leur enlever Gazer. Au

milieu de ces succès dans le sud de la Palestine, il apprit que les Juifs établis au delà du Jourdain, dans le pays de Galaad, étaient assaillis par des troupes nombreuses que commandait Timothée, et que de Ptolémaïs, de Tyr et de Sidon, était sortie une armée qui menaçait la Galilée. Judas Maccabée pourvut à tout : avec Jonathas, il courut soumettre le pays de Galaad, et dispersa deux fois l'armée de Timothée. Durant cette expédition au delà du Jourdain, son frère, envoyé vers le nord, avait battu et poursuivi, jusqu'à Ptolémaïs, les forces des villes alliées. Joseph et Azarias, laissés pour chefs à Jérusalem, troublèrent seuls, par une tentative imprudente sur Jamnia, la joie causée par ces triomphes.

Pendant ces événements, Antiochus était dans la Perse. Attiré par la renommée des trésors renfermés dans Persépolis, il avait voulu s'en emparer; mais une révolte des habitants l'avait chassé, et il fuyait honteusement vers Babylone, quand il apprit que les Juifs, plusieurs fois vainqueurs de ses armées, devenaient chaque jour plus redoutables, que la maison du Seigneur était relevée et son culte rétabli. A ces nouvelles, transporté de fureur et déjà poursuivi par la vengeance divine, il fait presser la course rapide de son char; il va faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. A peine a-t-il prononcé ce serment que Dieu le frappe d'un mal incurable et secret, qui lui ronge les entrailles avec d'atroces douleurs. Cependant il précipite sa marche, et profère encore des menaces; mais Dieu le renverse de son char et meurtrit tout son corps. Alors ce prince orgueilleux, qui s'était flatté un moment auparavant de pouvoir commander aux flots de la mer, de peser dans sa balance les plus hautes montagnes, et d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, sentit la main du Seigneur appesantie sur lui; les vers sortaient de son corps ainsi que d'une source intarissable, et ses chairs, tombant par lambeaux, exhalaient des miasmes insupportables à son armée et à lui-même. Averti par tous ces maux, Antiochus s'humilia; lui qui voulait raser Jérusalem et n'en faire qu'un sépulcre de morts, il témoignait alors qu'il la rendrait libre; il promettait d'égaler aux Athé-

niens ces mêmes Juifs qu'il avait jugés indignes de la sépulture; il s'engageait encore à enrichir de dons précieux le saint temple pillé par ses soldats, à fournir aux sacrifices, à embrasser même la religion des Juifs, et à publier dans le monde entier la toute-puissance de leur Dieu. Mais le juste châtiment du Seigneur était enfin tombé sur lui; il mourut au milieu des plus affreuses douleurs[1]. Son fils Antiochus V, surnommé Eupator, lui succéda.

Cependant Judas Maccabée continuait de défendre la religion et la liberté de sa patrie contre les infidèles; et la protection du Seigneur le suivait partout. Il voulut profiter des embarras inévitables d'un nouveau règne pour s'emparer enfin de la forteresse de Sion, dont la garnison, renforcée d'un grand nombre de Juifs infidèles, rendait dangereux le séjour de Jérusalem et la visite au temple; mais une double diversion l'obligea à en lever le siége. Il lui fallut aller combattre Gorgias du côté de la Méditerranée; et il l'avait à peine repoussé qu'il dut revenir contre Timothée, qui, à la tête d'une armée nombreuse, s'avançait pour dégager la citadelle de Sion. La bataille fut acharnée et sanglante. A la fin Judas l'emporta, poursuivit les fugitifs jusque dans Gazara, s'empara de cette place et passa au fil de l'épée tous ceux qui avaient cru trouver un abri derrière ses murailles; Timothée y périt[2].

L'acharnement des ennemis était égal à l'opiniâtre constance des Hébreux; Lysias approchait encore avec une armée formidable. Au bruit de ces désastres, il se hâta d'entrer en Judée, mais la confiance des Juifs dans la protection divine décuplait leurs forces, et la terreur marchait devant eux, le nom seul des héros qui les avaient guidés tant de fois à la victoire jetait l'épouvante dans les rangs ennemis.

Lysias campait sous les murs de Bethsara, place forte sur le chemin de la ville sainte. Judas le vainquit, et, pour sau-

1. Ce récit est celui du IIe livre des Maccabées, chap. IX. Le Ier livre, bien moins dramatique, omet tous ces détails.

2. Il y a confusion dans le récit de tous ces combats, et, très-probablement, quelquefois répétition.

ver les débris de ses troupes, le général syrien proposa la paix; les Juifs l'acceptèrent à condition qu'ils jouiraient d'une entière liberté pour leur culte. Antiochus leur en donna par écrit la formelle assurance, et deux ambassadeurs romains alors à Antioche se rendirent garants de l'exécution du traité. Rome voyait avec plaisir les Juifs recouvrer une sorte d'indépendance, et sa politique intéressée favorisait les héroïques efforts d'un petit peuple dont la résistance épuisait les ressources des Séleucides.

Cependant la paix ne fut pas de longue durée ; les hostilités fréquentes des gouverneurs des pays voisins forcèrent Judas Maccabée de recommencer la guerre. Encouragé par les heureux succès que le Seigneur accordait à ses armes, il reprit le dessein de chasser de la forteresse de Sion la garnison ennemie qui bloquait le temple et en fermait aux Juifs les avenues.

Pendant qu'il faisait ce siége, le nouveau roi rassembla cent mille hommes de pied, vingt mille chevaux, trente-deux éléphants dressés au combat et portant des tours où s'étaient enfermés les plus vaillants des Syriens. Antiochus vint camper dans la plaine de Bethzacharia; Judas marcha audacieusement à sa rencontre. Dès que le soleil brilla, dit l'Écriture, ses rayons réfléchis sur les casques et les boucliers firent resplendir les montagnes voisines ; et, au bruit des trompettes, aux cris de cette multitude infinie, les plus fermes furent émus. Au milieu du combat, Éléazar, un des fils de Mathathias, vit un éléphant plus gros que les autres et portant une tour ornée des insignes du commandement; il crut que le roi s'y trouvait, et se faisant jour à travers les combattants il pénétra jusqu'à l'éléphant, se glissa sous son ventre et le perça de coups répétés. Le monstrueux animal tomba et l'écrasa dans sa chute. Mais le vaillant Maccabée mourait avec joie, croyant faire périr avec lui le persécuteur de sa race.

Cependant la disproportion des forces était trop grande; après d'héroïques efforts, les Juifs prirent le parti de la retraite. Antiochus les suivit jusqu'à Bethsara et forma le siége de cette place ; la défense fut énergique, mais la place man-

quant de vivres se rendit. Le chemin de Jérusalem était ouvert, l'ennemi s'y précipita; il fut arrêté longtemps encore devant la ville sainte et ne pénétra dans ses murs qu'après avoir accordé des conditions honorables.

Les nouvelles qu'Antiochus avait reçues de Syrie l'avaient obligé de laisser son entreprise inachevée. Démétrius, surnommé Soter, fils de Séleucus IV et neveu d'Antiochus Épiphane, venait, en effet, sur les conseils de l'historien Polybe, de quitter secrètement Rome où son père l'avait envoyé en otage. Il se fit d'abord reconnaître dans une des villes de la côte de Syrie : salué roi par les habitants, il marcha aussitôt contre la capitale. Quand l'armée apprit cette nouvelle résolution, déjà mécontente du jeune roi, irritée contre Lysias, son ministre, elle se saisit d'eux et les fit mourir. Démétrius régna dès lors sans partage; il ne tarda pas à intervenir dans les affaires de la Judée.

Alcime, élevé par Antiochus V à la grande sacrificature, trouvait dans Judas un obstacle redoutable à son usurpation; il se rendit auprès du nouveau roi, lui témoigna par des présents son respect et son dévouement, et demanda son appui contre les patriotes qu'il accusait de troubler la paix du pays. Bacchides, général de Démétrius, conduisit en effet Alcime à Jérusalem et lui laissa des soldats pour sa garde. Mais une trahison du grand prêtre, qui fit assassiner soixante des compagnons de Judas, fit éclater de nouveau la guerre entre les *hasidim*, ou pieux, et les amis de l'étranger. Un autre général syrien, Nicanor, voulut encore s'interposer comme médiateur. Sa partialité en faveur du prêtre infidèle força Judas à rompre les négociations et à reprendre les armes. Nicanor fut battu et perdit cinq mille hommes. Rentré dans la forteresse de Jérusalem, il traita les prêtres avec mépris, et leur dit, en levant la main vers le sanctuaire : « Si on ne me livre Judas avec son armée, je brûlerai ce temple et son autel. » Mais ces menaces, il ne pouvait les accomplir qu'après une victoire. Les deux armées se retrouvèrent encore en présence près de Béthoron. Judas Maccabée et ses soldats, qui attendaient avec confiance le secours de Dieu, n'hésitèrent pas à engager le combat; et

bientôt la victoire fut décidée. Trente-cinq mille hommes périrent du côté des ennemis. Nicanor avait été tué un des premiers. Sa main, qu'il avait osé lever contre le temple, fut clouée à un poteau en face du sanctuaire, et sa tête exposée au haut de la forteresse, comme un signe visible de la puissance de Dieu.

Malgré tant de succès, la guerre ne finissait pas. Juda comprit qu'il épuiserait difficilement les forces du roi de Syrie. Pour se fortifier contre lui par une alliance redoutable, il envoya des députés à Rome ; un traité fut conclu, et Démétrius reçut des lettres menaçantes dans lesquelles le sénat lui faisait craindre d'être attaqué par mer et par terre, si les Juifs se plaignaient de nouveau.

Mais déjà il avait envoyé Bacchide contre Judas Maccabée avec la meilleure partie de ses troupes. Bacchide marcha sur Jérusalem et s'arrêta près de Beth-Rétho ; son armée était nombreuse, elle comptait vingt mille hommes de pied et deux mille chevaux. Les Juifs, effrayés, se dispersèrent, et huit cents hommes seulement restèrent auprès de Judas : « Si notre heure est arrivée, dit le héros à ceux qui l'entouraient, mourons courageusement pour nos frères et qu'aucune tache ne souille notre gloire. » Puis il engagea le combat avec les plus vaillants de sa troupe. Il avait déjà enfoncé l'aile droite, commandée par Bacchide, quand l'ennemi, vainqueur de ses frères à l'aile gauche, se replia pour l'envelopper. La résistance fut longue et meurtrière ; à la fin Judas tomba : « Cet homme, dit Fléchier, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et ses exploits ; cet homme, que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous

les habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous les rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait Israël ? »

Jonathas (160-144).

Après la mort du défenseur de Jérusalem, ses partisans se dispersèrent, et le général syrien Bacchide resta maître du pays, où il exerça d'affreuses cruautés ; pour comble de maux la famine désolait la Judée. Alors les Juifs mirent encore une fois leur espérance dans l'héroïque famille de Mathathias, et les patriotes appelèrent à leur tête Jonathas, un des frères de Judas. Bacchide voulut se saisir de lui et le faire mourir, mais il s'enfuit au désert de Thécoa, d'où il fit des courses continuelles contre les Juifs résignés à la domination étrangère. Un jour Bacchide l'atteignit sur les bords du Jourdain. Après avoir vaillamment combattu, Jonathas traversa le fleuve à la nage sous les traits des ennemis, et dès qu'ils se furent éloignés, il recommença sa guerre d'escarmouches et de surprises soudaines. Bacchide, fatigué de cette lutte, couvrit le pays de forteresses et retint en otage à Jérusalem les enfants des premières familles. Ces précautions ne purent l'empêcher d'être de nouveau battu. Effrayé d'ailleurs par les lettres du sénat où son maître avait lu l'alliance du peuple romain avec les Juifs, il se décida enfin à traiter et quitta la Judée en promettant de n'y plus revenir. Jonathas fixa sa demeure à Machmas et pour un temps jugea en paix le peuple d'Israël (157 av. J. C.).

Afin de consolider cette tranquillité, Jonathas renouvela avec le sénat et le peuple romain l'alliance conclue par Judas Maccabée. Mais après quelques années de repos utilement employées au bien de son peuple, Jonathas se trouva

mêlé à de nouvelles guerres. Alexandre Bala, qui se prétendait fils d'Antiochus Épiphane, disputait le trône à Démétrius Soter. Les deux compétiteurs cherchèrent à attirer Jonathas dans leur parti. Alexandre lui envoya une robe de pourpre et une couronne d'or, avec une lettre dans laquelle il le nommait grand prêtre des Juifs. Avec cette lettre Jonathas fit reconnaître son autorité dans Jérusalem, en répara et en augmenta les fortifications, puis leva des troupes pour aider Alexandre contre Démétrius, dont les promesses ne purent ébranler sa fidélité. Démétrius ayant perdu dans une bataille la couronne et la vie, Jonathas alla complimenter le vainqueur à Ptolémaïs, et assista dans cette ville aux noces d'Alexandre avec la fille du roi d'Égypte. Le fils de Mathathias, le rebelle tant de fois poursuivi, maintenant chef de son peuple, siégeait donc avec les rois, digne récompense de sa constance héroïque ! (150 av. J. C.)

Cependant Démétrius Nicanor, fils de Démétrius Soter, réclama la couronne, et trouva dans Apollonius, gouverneur de la Cœlésyrie, un général habile qui lui soumit, en peu de temps, une grande partie de l'empire. Mais Jonathas, qu'Apollonius avait envoyé défier dans Jérusalem en termes insultants, arrêta le cours de ses succès. Avec dix mille hommes divisés en deux corps, dont l'un était commandé par son frère Simon, il prit Joppé, défit Apollonius dans la plaine d'Azoth, brûla cette place avec son temple de Dagon, et rentra dans Jérusalem chargé d'un nouveau butin. En reconnaissance Alexandre lui envoya l'agrafe d'or que portaient les princes du sang, et lui donna la ville d'Accaron. Ces succès retardèrent pour quelque temps le triomphe de Démétrius. Mais Alexandre Bala n'eut pas à profiter longtemps des victoires de son allié ! attaqué par son beau-père, il fut précipité du trône et forcé de s'enfuir chez les Arabes, qui le tuèrent. Ptolémée lui-même ne put jouir de son usurpation, car il mourut trois jours après, et Démétrius monta sans obstacle sur le trône de Syrie.

Ce prince, oubliant les services que le chef des Juifs avait rendus à Alexandre Bala, reçut ses présents et l'assurance de sa fidélité. Il consentit même à affranchir pour 300 ta-

lents, la Judée, la Samarie et la Galilée de tout tribut. Il mit bientôt l'alliance des Juifs à l'épreuve. Tryphon, ancien partisan de son compétiteur, avait ramené d'Arabie, pour le lui opposer, Antiochus, fils d'Alexandre Bala. Déjà Démétrius était assiégé dans son palais par les révoltés; il allait périr, quand Jonathas, à la tête de trois mille Juifs, entra dans Antioche, le délivra, et raffermit la couronne sur sa tête. Ce service était trop grand; au lieu de reconnaissance, il n'attira au héros juif que la jalousie et la haine du prince. Démétrius résolut de s'en défaire; mais son projet fut découvert, et Jonathas l'abandonna dès lors aux attaques de ses ennemis.

Antiochus VI, surnommé Théos, s'empressa de faire alliance avec Jonathas; il lui accorda les plus grands priviléges, et donna à son frère Simon le gouvernement de toute la côte, depuis Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte. Jonathas, dévoué aux intérêts du nouveau roi, battit, près d'Azor, une armée levée par Démétrius, et soumit au jeune Antiochus Théos tout le pays jusqu'à Damas. Mais sa fidélité causa sa mort. Soupçonnant que Déodote Tryphon, principal ministre du jeune prince, aspirait pour lui-même à la couronne, il voulut dévoiler sa trahison et marcha contre lui. Tryphon le prévint, alla à sa rencontre et lui persuada de le suivre à Ptolémaïs, qu'il voulait, disait-il, lui remettre comme gage de sa foi. A peine l'y eut-il amené qu'il en fit fermer les portes, et lui déclara qu'il était son prisonnier. Simon envoya au traître 100 talents d'argent pour la rançon de son frère; Tryphon reçut l'argent, puis il fit égorger Jonathas avec ses enfants et mille de ses gens. Antiochus eut quelque temps après le même sort, et Tryphon prit le titre de roi.

Simon (143-135), et Jean Hyrcan (135-107).

Des cinq fils de Mathathias, il ne restait plus que Simon : le peuple le nomma souverain pontife à la place de Jonathas. Indigné des crimes et de la tyrannie de l'usurpateur, il s'allia contre lui avec Démétrius Nicanor. Ce prince lui re-

nouvela toutes les promesses et tous les avantages qu'il avait faits à son frère, et lui concéda en propre les villes qu'il avait fortifiées. Simon, puissant alors par son administration habile et par la faveur de Démétrius, résolut de délivrer entièrement Israël du joug des étrangers. Les Syriens occupaient encore la forteresse de Jérusalem; il les attaqua, et, plus heureux que Judas et Jonathas, il les chassa. Libre désormais de donner tous ses soins à la prospérité de la nation, il s'appliqua à faire fleurir le commerce et l'agriculture, et s'empara du port de Joppé pour ouvrir des communications entre la Judée et les pays que baigne la Méditerranée. Les Romains renouvelèrent aussi l'alliance conclue avec ses frères. Sous ce gouvernement heureux et pacifique, chacun, dit l'Écriture, se tenait assis sous sa vigne et sous son figuier. Les promesses de Zacharie s'étaient accomplies. On voyait, sur les places de Jérusalem, des vieillards appuyés sur un bâton, à cause du grand nombre de leurs jours, et la ville était remplie de jeunes garçons et de jeunes filles qui dansaient et chantaient sur les places publiques. Pour reconnaître tant de bienfaits, les Juifs déclarèrent que Simon et sa postérité jouiraient du pouvoir royal, jusqu'à la venue d'un prophète véritable, et cette déclaration gravée sur l'airain fut exposée sous les galeries du temple.

Depuis près de dix ans déjà, les Juifs goûtaient les douceurs d'une paix désirée si longtemps, quand Antiochus Sidétès, frère de Démétrius Nicanor et son successeur au trône de Syrie, rompit l'alliance qu'il avait conclue lui-même, et voulut exiger un tribut. Simon le refusa; Antiochus dirigea aussitôt sur la Judée une armée nombreuse contre laquelle Simon envoya deux de ses fils, Judas et Jean Hyrcan. La rencontre eut lieu à Modin; les Syriens furent vaincus presque sans combat et prirent honteusement la fuite. Quelque temps après cette victoire, Simon inspectait les villes de la Judée; il écouta l'invitation perfide du gouverneur de Jéricho, Ptolémée son gendre, qui l'engageait à venir visiter une forteresse nouvelle, afin de l'assassiner avec ses enfants et de s'emparer du pouvoir; Simon vint s'offrir à ses coups, et périt égorgé avec Mathathias et Juda

ses fils (135 av. J. C.). Jean Hyrcan échappa seul aux piéges de Ptolémée et prit aussitôt les armes pour venger la mort de son père. Il poursuivit le meurtrier, et le contraignit de s'enfermer dans la forteresse de Dagon, où il l'assiégea; mais Ptolémée l'ayant menacé d'égorger sous ses yeux sa mère qu'il retenait prisonnière, Hyrcan se retira.

Cependant Antiochus Sidétès avait à cœur de réparer la défaite de ses généraux. Il vint lui-même avec une armée nombreuse camper devant Jérusalem, et pressa le siége avec tant de vigueur qu'Hyrcan s'estima heureux d'accepter la paix à des conditions onéreuses. Il fut aussi contraint d'aider Antiochus dans son expédition contre les Parthes; mais à la nouvelle de la mort de ce prince (130), il rentra dans la Syrie, qu'il ravagea, soumit les Iduméens à un tribut annuel, et se déclara indépendant. Depuis ce moment, en effet, la domination des rois de Syrie cessa pour toujours en Palestine. Plus tard Hyrcan assiégea Samarie, s'en empara et la détruisit entièrement (109). La protection des Romains faisait respecter le prince des Juifs de ses voisins, que des guerres continuelles les uns contre les autres tenaient d'ailleurs fort occupés. Mais cette prospérité fut troublée au dedans par les disputes de deux sectes ennemies, les pharisiens et les saducéens.

Les Pharisiens et les Saducéens.

Les pharisiens étaient ainsi nommés du mot hébreu *pérouschim* (séparés), parce qu'ils affectaient de se séparer du peuple en prenant tous les dehors d'une sainteté rigide. Ils affichaient une grande sévérité de principes, et une exactitude minutieuse à payer la dîme, à observer, mieux que les autres citoyens, le jour du sabbat, les jeûnes, les ablutions et les prières. Si un étranger ou un Juif moins parfait touchait à leurs vases ou à leurs meubles, ces objets leur paraissaient souillés, et ils ne s'en servaient plus qu'après les avoir purifiés. Les scribes ou docteurs de la loi étaient dans leurs rangs. Ils admettaient non-seulement la loi de Moïse, mais encore les prophètes, les hagiographes et sur-

tout les traditions principalement empruntées aux doctrines zoroastriennes durant la captivité. Ils prétendaient que ces traditions avaient été données à Moïse sur le mont Sinaï en même temps que la loi ; aussi leur supposaient-ils la même autorité qu'à la loi écrite. Ils attribuaient tout à Dieu et au destin, et admettaient le libre arbitre, c'est-à-dire que tout se faisant par l'ordre ou la permission de Dieu, il dépend néanmoins de notre volonté de nous porter à la vertu ou au vice, de choisir entre le bien et le mal. Ils croyaient à l'existence des anges, c'est-à-dire à toute une classe d'êtres supérieurs, intermédiaires entre l'homme et la Divinité, les uns favorables, les autres ennemis et poussant l'homme au mal ; ils admettaient l'immortalité des âmes, et supposaient en faveur des âmes des justes une espèce de métempsycose d'après laquelle elles pouvaient revenir sur la terre et animer d'autres corps. Les âmes des criminels étaient au contraire enfermées dans des cachots ténébreux pour y subir éternellement des supplices proportionnés à leurs fautes. Les pharisiens jouissaient auprès du peuple d'une immense considération, bien que le plus grand nombre d'entre eux n'eût que l'apparence des vertus que la secte affectait. Leur habitude de discuter à tout propos sur toutes questions, mais presque toujours sur des questions oiseuses et ridicules, au lieu de les compromettre aux yeux de la foule, augmentait encore leur crédit ; et comme ils aimaient à se mêler de la politique, ils devinrent souvent redoutables à l'autorité.

Les sadducéens, appelés ainsi du nom de Sadoc, leur chef, étaient les rivaux et les ennemis des pharisiens. Suivant l'historien Fl. Josèphe, ils rejetaient le dogme de la prédestination et enseignaient que l'homme est la seule cause de son bonheur ou de ses maux, selon qu'il use bien ou mal de son libre arbitre. L'Écriture aussi nous apprend qu'ils niaient la résurrection des morts, l'immortalité de l'âme, le dogme des peines et des récompenses futures, enfin l'existence des anges et des démons. Ils rejetaient de même les traditions et n'admettaient que les livres du *Pentateuque* et des prophètes. Ils voulaient que l'homme servît Dieu,

non par intérêt et par crainte, mais par pur amour, et enseignaient que nous recevons dès cette vie notre récompense; aussi étaient-ils implacables pour les méchants. Bien plus sévères que les pharisiens dans l'appréciation des œuvres de l'individu et dans l'application des peines, il voulaient, par exemple, qu'on exécutât à la lettre la peine du talion, écrite dans la loi mosaïque, tandis que leurs adversaires se contentaient d'une composition en argent. Au reste ils avaient peu de partisans; mais comme ils faisaient consister le bonheur dans la jouissance des biens terrestres, ils comptaient dans leurs rangs les grands et les riches, ce qui n'empêchait pas que leur crédit ne fût médiocre.

Les Esséniens.

Une troisième secte, celle des esséniens, plus importante peut-être par ses opinions religieuses, doit occuper moins de place dans l'histoire politique, parce qu'elle ne prit jamais part aux dissensions qui déchirèrent la Judée.

Les esséniens se distinguaient par la pratique réelle de toutes les vertus, par l'amour désintéressé de Dieu et du prochain. Leur manière de vivre était austère : communauté de biens, nourriture frugale, table commune, uniformité de costumes, vacation assidue à la prière, à la méditation, ablutions fréquentes pendant le jour, tels étaient les signes pratiques et extérieurs qui les distinguaient des autres Juifs; leur manière de vivre avait un grand rapport avec celle des prophètes, et la plupart renonçaient au mariage; leurs opinions philosophiques et religieuses n'étaient pas moins remarquables; ils méprisaient la logique et la métaphysique comme des sciences inutiles à la vertu. Leur grande étude était la morale. Ils s'occupaient aussi de la lecture des livres anciens et pratiquaient la médecine; quant à la religion, ils admettaient, contrairement aux Saducéens, le dogme d'une vie future; ils pensaient que les âmes des justes allaient dans les îles Fortunées, et celles des méchants dans une espèce de Tartare; enfin, ils attribuaient tout au destin, ou, comme dit Josèphe, à la providence divine, et

rien au libre arbitre; ils méprisaient les tourments de la mort, et ne mettaient aucune distinction entre les hommes, regardant les esclaves comme leurs égaux. C'était une secte inoffensive qui fuyait le tumulte des armes et des affaires pour cultiver en paix la vertu; d'ailleurs elle était peu nombreuse; aussi les esséniens jouissaient d'une estime si grande que la plupart des Juifs leur confiaient l'éducation de leurs enfants; dans des temps plus rapprochés, on a voulu voir en eux non-seulement les instituteurs de la vie monastique, mais le type des premiers chrétiens[1].

1. L'importance historique de cette secte nous engage à donner sur elle quelques détails tirés par M. Munk de Josèphe et de Philon.

Les esséniens ou esséens, issus des Pharisiens, formaient une association de philosophes pratiques, qui joignaient aux croyances pharisiennes les principes d'une morale exaltée, et s'appliquaient aux vertus pratiques, à la tempérance et au travail. On ne saurait dire quelle fut l'origine de cette association, ni quel est le sens exact du nom d'*esséniens*. On a cru voir dans ce nom le mot syriaque *hasaya* (les pieux), et on a pensé que les esséniens étaient les mêmes que ceux que les livres des Maccabées désignaient par le nom hébreu d'*assidéens* ou *hasidim*; mais quelque recommandable que soit d'ailleurs cette étymologie du mot *esséniens*, il nous semble bien plus que ce nom vient du syriaque *asaya* (les médecins), et que les esséniens de Palestine s'étaient formés sur le modèle d'une secte ou association juive d'Égypte portant le nom de *thérapeutes* (θεραπευται) ou médecins (des âmes). Les thérapeutes vivaient dans la solitude et se livraient à l'abstinence et à la contemplation; les esséniens vivant dans un monde où le côté pratique, dans la religion comme dans la vie sociale, était bien plus apprécié que les spéculations philosophiques des Juifs d'Égypte, cherchaient à diriger les principes philosophiques des thérapeutes vers un but plus pratique; et, malgré leur penchant pour la vie ascétique et contemplative, ils restaient en relation avec le monde extérieur, et cherchaient à servir la société en lui donnant l'exemple d'une vie laborieuse, d'une piété sincère et d'une vertu constante qui domptait toutes les passions humaines. Josèphe, dans le deuxième livre de la guerre des Juifs, entre dans de longs détails sur l'association des esséniens, qui, de son temps, comptaient environ 4000 membres; nous reproduirons ici les traits les plus saillants de sa description.

Les esséniens avaient dans plusieurs villes et villages de la Palestine des établissements où ils demeuraient ensemble. Ceux qui entraient dans leur société devaient y apporter tout ce qu'ils possédaient; les biens de la société, confiés à des administrateurs, appartenaient à tous les membres en commun, et il n'y avait parmi eux ni riches ni pauvres. Les différents établissements accordaient mutuellement à leurs membres la plus généreuse hospitalité; l'essénien qui voyageait était sûr de trouver chez ses confrères des autres localités tout ce dont il avait besoin, et d'y être reçu comme dans sa propre

Ainsi, de ces trois sectes religieuses, celle des pharisiens avait la plus grande importance politique. Appuyée sur le

famille. Le voyageur n'emportait rien, si ce n'est des armes pour se défendre contre les brigands; car, dans chaque localité, il y avait un délégué de la confrérie chargé de distribuer aux voyageurs des vêtements et des vivres.

La journée était divisée, chez les esséniens, entre la prière, les ablutions, le travail et les repas communs. Aucun mot profane ne sortait de leur bouche avant le lever du soleil, qu'ils saluaient chaque matin par des prières selon l'antique usage. Ensuite les supérieurs renvoyaient chacun à sa besogne; après avoir travaillé jusqu'à cinq (onze) heures, ils se baignaient dans l'eau froide, et se réunissaient pour le repas. Ils entraient dans leur salle à manger avec un air solennel, comme si c'était un temple, et s'asseyaient dans le plus profond silence. Chacun recevait un pain de la main du boulanger, et le cuisinier apportait à chacun un plat avec un seul mets. Avant et après le repas, un prêtre prononçait une prière. Avant de retourner au travail, ils ôtaient le vêtement qu'ils avaient pris pour le repas et qu'ils considéraient comme sacré. Le soir, ils se réunissaient de nouveau pour un second repas.

Ils ne faisaient rien sans l'ordre de leurs supérieurs, excepté quand il s'agissait de porter secours ou de pratiquer la charité; ils étaient toujours libres d'assister les malheureux, mais pour donner quelque chose à leurs propres parents, il fallait la permission des supérieurs. — Celui qui voulait être reçu dans leur confrérie devait d'abord se soumettre, pendant un an, à leur manière de vivre, avant d'être admis dans l'établissement; ce n'était qu'après avoir donné des preuves suffisantes de tempérance que le novice était reçu dans la confrérie et prenait part aux ablutions; mais les membres anciens n'entretenaient encore aucun rapport avec lui, et évitaient même son contact comme une souillure. Pour être admis au repas commun, il lui fallait traverser deux autres années d'épreuves. Au bout de ce temps, s'étant montré digne d'être membre de la confrérie, il y était reçu sans réserve après s'être engagé par de terribles serments à s'astreindre aux devoirs imposés à la confrérie. Il jurait : « d'observer la piété envers Dieu et la justice envers les hommes; de « ne nuire à personne, ni de son propre mouvement, ni par ordre; de haïr « toujours les injustices et d'aider les justes; de garder sa foi à tout le monde « et principalement aux autorités, parce que tout pouvoir venait de Dieu; de « ne pas abuser du pouvoir s'il y arrivait lui-même, et de ne pas chercher la « splendeur des vêtements et d'autres ornements pour s'élever par là au-« dessus de ses subordonnés; d'aimer toujours la vérité et de dévoiler les « menteurs; de garder ses mains pures de larcin, et son âme de tout gain « illicite; de ne rien cacher à ses confrères (des mystères de la secte), et de « ne rien révéler aux autres, dût-il être menacé de la mort; de ne communi-« quer à personne les doctrines de la secte autrement qu'il ne les aurait « reçues lui-même; enfin de conserver avec soin les livres de la secte et les « noms des anges. »

Leurs mœurs étaient très-austères.

Ceux qui se rendaient coupables d'un grave péché étaient exclus de la confrérie et abandonnés à leur sort. Pour prononcer un jugement, il fallait une

peuple; plus nombreuse que les deux autres, elle se faisai craindre quelquefois du pouvoir; aussi le roi Hyrcan, élev

réunion de cent membres; la sentence de ces juges était irrévocable. Aprè Dieu, ils avaient le législateur (Moïse) en grande vénération; si quelqu'u avait blasphémé contre lui, il était puni de mort. Ils fuyaient les volupté comme un crime, et considéraient comme la plus grande vertu de l'homm de dompter ses passions. La plupart d'entre eux renonçaient au mariage, e élevaient des enfants étrangers. Dans l'observance des lois cérémonielles, il étaient quelquefois très-minutieux, et ils avaient aussi certains usages singu liers; ainsi, par exemple, ils s'abstenaient de cracher devant eux ou à droite ils évitaient le contact de l'huile comme une chose impure, et si quelqu'u d'eux avait eu involontairement un peu d'huile sur quelque partie de so corps, il s'essuyait et se frottait avec soin. Ils tenaient toujours à ce que leur vêtements fussent de couleur blanche, mais peu leur importait qu'ils fusser propres; ils trouvaient même un certain mérite dans la négligence. Pour leur besoins naturels, ils observaient strictement les prescriptions du *Deutéro nome* (chap. XXIII, v. 13 et 14); à cet effet, chaque novice recevait, avec l vêtement blanc et le tablier (pour le bain), une bêche pour creuser la terre Ils cherchaient à vaincre ces besoins pendant le jour du sabbat, qu'ils obse vaient, en général, avec une grande rigueur; ils n'osaient en ce jour remu aucun objet de sa place. Ils consacraient le sabbat à la lecture de l'Écritu sainte et des livres de leur secte; ils étudiaient avec un grand zèle certair écrits de médecine qui traitaient des vertus occultes des plantes et des miné raux. Il y en avait parmi eux qui prétendaient pouvoir prédire l'avenir. A reste, ils étaient d'une moralité exemplaire; ils s'efforçaient de réprimer tout passion et tout mouvement de colère, et, dans leurs relations, ils étaie toujours bienveillants, paisibles et de la meilleure foi. Leur parole avait plu de force qu'un serment; aussi considéraient-ils le serment comme une chos superflue et comme un parjure, et ils n'en prêtaient plus après celui par le quel ils avaient été reçus dans la confrérie.

« Ils supportaient, avec une admirable force d'âme et le sourire sur le lèvres, les plus cruelles tortures plutôt que de violer le moindre précepte reli gieux. Leur vie sobre et leurs mœurs simples et austères les faisaient ar river à un âge très-avancé; on voyait parmi eux beaucoup de centenaires.

« Nous citerons encore un passage de Philon, qui nous donne sur les occu pations des esséniens quelques détails qui manquent dans la description d Josèphe : « Ils servent Dieu, dit Philon, avec une grande piété, non pas en l « offrant des victimes, mais en sanctifiant leur esprit. Ils habitent les villag « et fuient les villes, à cause des déréglements habituels des citadins, sachan « que, par leur contact, l'âme est atteinte d'un mal incurable, tel que la ma « ladie qui provient d'un air pestiféré. Il y en a parmi eux qui cultivent l « terre; d'autres s'appliquent aux arts qui accompagnent la paix, et ils son « utiles par là à eux-mêmes et à leur prochain. Ils n'amassent pas l'argent « l'or, et ne cherchent pas à augmenter leurs revenus en achetant de grand « terrains; ils s'efforcent seulement d'avoir le strict nécessaire pour vivre « Presque seuls d'entre tous les hommes, ils sont (pour ainsi dire) sans argen

dans leurs principes, mais les trouvant trop puissants, avait cessé de leur être favorable; il avait défendu la lec-

« et sans possessions, plutôt par leurs mœurs que parce que la fortune leur « fait défaut, et ils sont réputés les plus riches, parce que la richesse con- « siste pour eux dans la frugalité et dans le contentement. Vous ne trouverez « chez eux aucun artisan qui fabrique des flèches, des javelots, des glaives, « des casques, des cuirasses ou des boucliers, en général aucun armurier, « aucun qui fasse des machines ou quoi que ce soit qui ait rapport à la « guerre, même aucun qui embrasse une profession paisible pouvant con- « duire au mal. Ainsi ils ignorent jusqu'au rêve des métiers de commerçant, « de cabaretier, de fréteur, car ils repoussent loin d'eux tout ce qui donne « lieu à la cupidité. Il n'existe pas un seul esclave chez eux; ils sont tous « libres et travaillent les uns pour les autres. Ils rejettent la domination, non- « seulement comme une chose injuste qui détruit l'égalité, mais comme une « chose impie, renversant la loi de la nature, qui, semblable à une mère, a « mis au monde et a élevé tous les hommes, et les a faits égaux comme des « frères germains, non pas de nom, mais de fait; mais la rusée cupidité, « l'emportant sur cette parenté, produit l'éloignement au lieu de la familia- « rité, l'inimitié au lieu de l'amitié. La partie logique de la philosophie n'étant « pas nécessaire pour acquérir la vertu, ils l'abandonnent aux chasseurs de « mots; la partie physique étant au-dessus de la nature humaine, ils l'aban- « donnent à ceux qui prétendent s'élever dans les hautes régions, excepté « toutefois ce qui traite de l'existence de Dieu et de l'origine de tout ce qui « est. Mais la partie morale, ils l'étudient avec un grand zèle, en prenant « pour guides les lois nationales, dont l'intelligence (selon eux) est inacces- « sible à l'esprit humain, sans une inspiration divine; ils s'instruisent dans « ces lois et en tout temps, mais principalement le septième jour (de la se- « maine), qui est réputé un jour sacré, et pendant lequel ils s'abstiennent de « toute autre occupation. Réunis dans les lieux saints, qu'on appelle syna- « gogues, ils forment un auditoire, assis par classes et dans un ordre conve- « nable suivant l'âge, les jeunes au-dessous des anciens. L'un prend les livres « et lit; un autre d'entre les plus expérimentés aborde les matières difficiles « et les explique; car la plupart des sujets sont présentés chez eux par des « symboles, selon la méthode des anciens, etc. »

Les dogmes des esséniens étaient au fond les mêmes que ceux des pharisiens; seulement nous y remarquons quelques modifications produites par l'exaltation des esséniens. Ceux-ci, comme l'affirme Josèphe, attribuaient tout au destin, et croyaient que rien n'arrivait à l'homme que par le décret du destin, ou plutôt de la Providence; selon les esséniens, dit-il ailleurs, tout devait être abandonné à Dieu. Il est évident que, par le mot *destin* (εἱμαρμένη), il faut entendre la providence divine; mais il paraîtrait toujours, d'après Josèphe, que les esséniens refusaient à l'homme le libre arbitre, ce qui ne s'accorde pas bien avec les austérités volontaires qu'ils s'imposaient pour plaire davantage à la Divinité, et acquérir un mérite plus grand. Josèphe ne se prononce pas assez clairement sur ce point; peut-être les esséniens ne se rendaient-ils pas compte eux-mêmes des conséquences de leur principe.

ture de leurs livres dans les synagogues[1], et favorisé les saducéens, leurs rivaux. Après sa mort, les pharisiens se vengèrent en faisant condamner sa mémoire. Ils empêchèrent de sonner les *trompettes sacrées* pour honorer ses funérailles.

Selon Philon (loc. cit.), ils faisaient remonter à Dieu tout ce qui est bon ; mais ils ne le croyaient l'auteur d'aucun mal. Les esséniens ont pu, dans leur exaltation, ôter à l'homme le mérite des bonnes œuvres et le croire responsable du mal ; leurs austérités avaient peut-être pour but d'éviter jusqu'au moindre contact du mal. Nos documents ne suffisent pas pour nous former une idée nette de ce que les esséniens enseignaient sur le destin ou la Providence et sur ses rapports avec les actions humaines. La doctrine des esséniens sur la permanence de l'âme humaine est conforme à celle des pharisiens ; il résulte d'un passage de Josèphe qu'ils s'exprimaient à cet égard dans un langage figuré, car il n'est pas possible que les esséniens aient entendu à la lettre ce que Josèphe leur fait dire sur le séjour des âmes après la mort. L'âme, disaient-ils, descendue de l'éther le plus subtil et attirée dans le corps par un certain charme naturel (ιυγγι τινι φυσικῇ), y demeure comme dans une prison ; délivrée des liens du corps, comme d'un long esclavage, elle s'envole avec joie. Les âmes des bons vivent dans un lieu au delà de l'Océan, où il n'y a ni pluie, ni neige, ni chaleur qui les incommode, et où l'on ne sent que le souffle d'un doux zéphyr ; celles des méchants sont reléguées dans un réduit sombre et froid, où elles sont livrées à un supplice éternel. »

1. Comme d'après la loi il ne pouvait y avoir qu'un seul temple, on avait ouvert dans toutes les villes de la Judée des *synagogues* ou lieux de réunion destinés à la prière en commun et à l'instruction religieuse, à la lecture, au commentaire des livres saints, aux discussions théologiques. Chaque synagogue avait un conseil d'anciens qui réglait les affaires religieuses et temporelles de la communauté. Des écoles pour les enfants étaient attachées aux synagogues ; d'autres écoles étaient tenues par les scribes ou docteurs. Ces écoles étaient gratuites, les docteurs devant tous avoir un métier manuel qui les fit vivre. Cette coutume juive a été, comme mille autres, adoptée par les Arabes musulmans.

CHAPITRE XVIII.

LE SECOND ROYAUME JUIF JUSQU'A LA MORT D'HÉRODE (107-4).

ARISTOBULE (107); ALEXANDRE JANNÉE (106-70). — HYRCAN II (70); 63. PRISE DE JÉRUSALEM PAR POMPÉE. — HÉRODE (39-4).

Aristobule (107); Alexandre Jannée (106-70).

Aristobule succéda à son père comme grand prêtre; l'autorité souveraine était ordinairement réunie à cette dignité; cependant Hyrcan en avait disposé en faveur de sa femme; mais Aristobule la fit enfermer dans une prison où elle mourut de faim. Dès qu'il vit son autorité affermie, il ceignit le diadème et prit le titre de roi, que n'avait osé porter, depuis le retour de la captivité, aucun de ceux qui avaient été chefs du peuple; du reste, il continua la politique de son père et favorisa les saducéens. Faussement abusé par les calomnies de sa femme, la rusée Salomé, Aristobule fit aussi mourir un de ses frères qui avait terminé pour lui une guerre longue et difficile contre les Ituréens. Les remords qu'il eut de ces deux crimes précipitèrent sa fin, et le conduisirent au tombeau après une année de règne (106).

Son frère Alexandre Jannée lui succéda; ce prince fut à peine monté sur le trône qu'il fit périr un de ses frères. Il attaqua ensuite Ptolémaïs, qui avait secoué le joug des Syriens. Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, voulut la secourir. Vainement Alexandre s'unit à la reine d'Égypte Cléopâtre; vaincu sur les bords du Jourdain, il perdit trente mille hommes, et vit la Judée effroyablement dévastée. Mais Cléopâtre, craignant elle-même pour l'Égypte, lui envoya des secours avec lesquels il pût rétablir ses affaires. Toutes les villes de l'ancien pays des Philistins tombèrent en son pouvoir, et Gaza fut emportée et détruite après une opiniâtre résistance (97).

Les pharisiens, ennemis de sa famille, avaient applaudi

à ses revers; ils insultèrent à ses victoires. Alexandre, de retour à Jérusalem, fit massacrer six mille de ces sectaires par des soldats mercenaires levés dans les contrées montagneuses de l'Asie Mineure, et, après une expédition inutile contre un chef arabe, il en condamna huit cents encore à être mis en croix autour des murs de Jérusalem; l'on égorgea sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants, pendant qu'Alexandre donnait une fête sur la terrasse de son palais. La rébellion étouffée par ces supplices, il partit pour de nouvelles expéditions en Syrie, en Phénicie, en Arabie et en Idumée, où il remporta de grands avantages; mais, tandis qu'il assiégeait la ville forte de Ragaba, ou d'Argob, dans la tribu orientale de Manassé, il mourut des suites de son intempérance, après un règne de vingt-sept ans.

A son lit de mort (79) redoutant la puissance des pharisiens, il conseilla à sa femme Alexandra de s'appuyer sur eux. Elle leur laissa en effet ressaisir un pouvoir dont ils ne se servirent que pour exercer contre les saducéens de sanglantes représailles. Jérusalem fut inondée de sang.

Hyrcan II (70). Prise de Jérusalem par Pompée.

A la mort d'Alexandra (70), son fils aîné, Hyrcan II, déjà revêtu de la grande sacrificature et soutenu par les pharisiens, fut reconnu roi. Mais Aristobule II, son second fils, qui depuis longtemps avait des intelligences parmi les saducéens, prit les armes et dépouilla son frère du diadème. Guidé par les conseils d'Antipater, son ministre et son favori, Hyrcan II se retira auprès d'Arétas, roi des Arabes nabathéens, et revint avec lui assiéger Jérusalem. Aristobule, réduit aux dernières extrémités, eut alors recours aux Romains, et acheta par une grande somme d'argent l'intervention de Scaurus, lieutenant de Pompée. Arétas, attaqué dans ses propres États, leva le siége, laissant Aristobule maître à Jérusalem. Cependant Hyrcan II avait réussi à mettre Pompée dans ses intérêts; quand le général romain vint en Syrie, il fit comparaître Aristobule devant son tribunal; mais celui-ci, prévoyant que le jugement ne lui se-

rait pas favorable, retourna dans la Judée pour se mettre en défense. Pompée l'y suivit, le retint prisonnier à la suite d'une entrevue et attaqua Jérusalem dont les partisans d'Hyrcan lui ouvrirent les portes; mais ceux d'Aristobule, réfugiés dans le temple, s'y défendirent durant trois mois. Le siége se fût sans doute prolongé plus longtemps, si Pompée n'avait profité des scrupules religieux des Juifs, qui ne combattaient pas le jour du sabbat (63). Il garda captifs Aristobule et son fils Antigone, et les emmena à Rome pour orner son triomphe. Hyrcan fut rétabli, mais sans prendre le titre de roi ni le diadème, et à condition de restituer à la Syrie les conquêtes des Maccabées, et de payer un tribut annuel. Si la Judée n'était pas réunie à la province de Syrie que Pompée venait de former, elle était du moins tombée dans cette condition de demi-servitude par laquelle Rome faisait passer les peuples qui n'avaient pas encore perdu tout amour du sol natal.

Au milieu de ses humiliations la Judée était encore tourmentée par des dissensions intestines. Aristobule et Antigone, son fils, revinrent disputer la couronne à Hyrcan II, ou plutôt à son ministre Antipater. Heureusement Gabinius[1], gouverneur romain de la Syrie, s'empara des rebelles et les fit partir pour Rome une seconde fois. Pompée avait par sa présence profané le sanctuaire où le grand pontife pouvait seul pénétrer une fois l'an, mais du moins il n'avait pas touché aux trésors sacrés. Crassus, traversant la Palestine avant d'aller soumettre les Parthes, entra dans Jérusalem, et ne respecta ni le sanctuaire ni les richesses du temple. La Judée était décidément traitée en pays conquis. Peu de temps après, la guerre civile ayant éclaté entre Pompée et César, celui-ci renvoya Aristobule en Judée avec deux légions pour faire déclarer le pays en sa faveur; mais avant qu'il fût arrivé, des partisans de Pompée l'avaient empoisonné avec un de ses fils nommé Alexandre.

Antipater, ministre d'Hyrcan II, n'avait voulu, en s'atta-

1. Gabinius divisa la Judée en cinq parties et y établit autant de siéges pour rendre la justice, à Jérusalem, Gadara, Émath, Jéricho et Séphoris.

chant à Pompée, que servir ses propres intérêts ; aussi ne tarda-t-il pas à entrer dans le parti de César. Quand ce général était enfermé dans Alexandrie par tout le peuple soulevé, Antipater leva pour lui une armée qui aida à le délivrer. A cet important service, il en ajouta d'autres encore, et obtint en récompense le titre de procurateur de la Judée, sous les ordres d'Hyrcan. Celui-ci n'exerçait véritablement que la grande sacrificature ; l'ambitieux Antipater gardait toute l'autorité et la partageait avec ses fils Phasaël et Hérode.

Hérode (39-4).

Hérode, gouverneur de la Galilée, suivait fidèlement la politique de son père. Il aspirait non pas seulement à lui succéder, mais à monter sur le trône d'Hyrcan. Comme son père, il se fit tour à tour le partisan de ceux qui, à Rome, avaient le pouvoir, de César quand il était dictateur, de Cassius quand il le crut maître de la république, et d'Antoine après la bataille de Philippes.

Cependant Antigone, fils d'Aristobule, continuait à disputer à son oncle le trône de Judée : chassé de la Galilée par Hérode, il se réfugia chez les Parthes, et vint avec leur roi Pacorus s'emparer de Jérusalem. Hyrcan et Phasaël furent faits prisonniers. Phasaël, chargé de chaînes, se brisa la tête contre les murs de sa prison. Antigone fit couper les oreilles à Hyrcan pour que désormais il fût indigne, selon la loi des Juifs, d'exercer la sacrificature, et il se mit à sa place. Mais Hérode, réfugié d'abord en Égypte, venait de se rendre à Rome pour implorer l'appui d'Antoine. Il sut y cacher son ambition, et ne demanda les secours des Romains que pour le jeune Aristobule, frère de Mariamne et petit-fils d'Aristobule et d'Hyrcan ; sans doute qu'en secret il avait expliqué ses intentions à son puissant protecteur ; car Antoine le fit déclarer par le sénat roi de Judée, et lui fournit des troupes pour chasser à la fois Antigone et les Parthes (39 ans av. J. C.). Pendant qu'il pressait vivement le siége de Jérusalem, Hérode épousa Mariamne, fille d'Hyrcan II, afin de légitimer par cette alliance ses droits au trône. Au bout de

quarante jours, Jérusalem tomba au pouvoir des assiégeants; tous les ennemis d'Hérode périrent égorgés; la ville fut saccagée, le temple dévasté, et le nouveau règne commença au milieu de la désolation de la capitale et du royaume. Quant à Antigone, il avait été fait prisonnier et envoyé à Antoine, qui ordonna sa mort. C'était le dernier rejeton de l'illustre famille des Maccabées qui, pendant cent vingt ans, avaient tour à tour affranchi leur patrie, gouverné avec gloire et provoqué les luttes intestines au milieu desquelles ils succombèrent.

Hérode, de race étrangère[1], ne pouvait, aux termes de la loi mosaïque, être roi des Juifs. Aussi rencontra-t-il, surtout dans les pharisiens, partisans zélés des anciennes coutumes, une opposition qu'il voulut étouffer par des supplices, et qu'il brava impunément en cherchant son appui au dehors, dans l'amitié des Romains. Jamais prince d'un petit peuple ne répandit tant de sang. Quelque temps après être monté sur le trône, il fit égorger tous les membres du Synédrium et noyer dans le Jourdain son beau-frère Aristobule, qu'il avait nommé grand prêtre, sous le prétexte qu'il conservait des partisans. Hyrcan entretenait des intelligences avec le roi des Arabes : ce fut pour Hérode une occasion de le condamner à mourir, sans respect pour son grand âge et pour son ancienne dignité.

Cependant Octave, vainqueur d'Antoine à Actium, était seul maître dans l'empire. Fidèle à sa politique, Hérode s'empressa de lui faire hommage de sa couronne; loin de s'excuser de la fidélité qu'il avait montrée pour Antoine, il s'en fit un titre à la bienveillance d'Octave, en lui montrant quel serait son dévouement pour un nouveau bienfaiteur. Octave le comprit et lui confirma la possession de la Judée, à laquelle il réunit même plusieurs villes qui en avaient été démembrées. A peine de retour dans ses États, Hérode signala encore sa cruauté par d'horribles tragédies domesti-

1. Cette opinion est controversée. Hérode soutenait partout qu'il était Juif; Nicolas de Damas, Strabon et les Romains le croyaient, mais l'autorité de Josèphe doit l'emporter.

qués et par des massacres publics : Salomé, sa sœur, parvint à lui inspirer des soupçons contre Mariamne, son épouse; et celle-ci fut décapitée (28 ans av. J. C.). Quelque temps après, Alexandra, sa belle-mère, fut condamnée à mort sous le vain prétexte qu'elle avait tenté d'exciter une sédition. Des jeux célébrés en l'honneur d'Auguste, et contraires à la loi des Juifs, avaient soulevé l'indignation du peuple. Les plaintes et les murmures furent étouffés par de nouvelles exécutions. Hérode, toujours en proie aux soupçons, accusa de complots Aristobule et Alexandre, les deux fils qu'il avait eus de Mariamne, et les fit étrangler. Cinq jours avant sa mort, il ordonna encore le supplice d'Antipater, un de ses fils.

Ce monarque cruel fut cependant appelé grand. Le peuple, sauvé par ses libéralités des horreurs de la famine (25 av. J. C.), lui avait sans doute décerné ce titre. La postérité, moins frappée de ses fureurs que de sa magnificence, le lui a conservé. Il avait, en effet, couvert la Judée de constructions, rebâti et fortifié Samarie, à laquelle il donna le nom de Sébaste, c'est-à-dire d'Auguste. Sur la côte, il construisit une ville qu'en l'honneur de l'empereur il nomma Césarée, et dont le port eut une enceinte en marbre blanc. Un théâtre, un cirque et un temple, dédiés à Auguste dans la nouvelle cité, choquèrent les yeux des Juifs fidèles ; même à Jérusalem, il bâtit un théâtre et hors des murs un amphithéâtre. Ce fut moins pour regagner leur confiance que par orgueil et ostentation, qu'il entreprit la reconstruction du temple ; mais le plan était si vaste qu'il ne put le voir achever. Ce temple est celui qui fut détruit par Titus soixante-quatorze ans après sa fondation.

Associé à la politique et imbu des mœurs de Rome, Hérode n'était plus un prince juif [1]. Il pensionnait des poëtes à Rome, il distribuait des prix aux jeux d'Olympie, il adorait la divinité des fondateurs de l'empire ; et en même temps

1. Athènes avait érigé à Hyrcan II une statue de bronze dans le temple des Grâces. Jos., *Ant. Jud.*, XIV, 16. En reconnaissance de ses bienfaits on décerna à Hérode le titre d'intendant perpétuel des jeux olympiques.

il effaçait l'une après l'autre toutes les institutions chères à son peuple ; le souverain pontificat et le Synédrium étaient avilis, les lois nationales étaient méprisées et la terreur planait sur toutes les têtes fidèles à l'ancien culte.

C'est au moment où le prince des Juifs poussait ainsi son peuple dans la voie corrompue de Rome et de la Grèce que naquit celui qui devait ouvrir au monde une route nouvelle[1].

CHAPITRE XIX.

GÉOGRAPHIE DE LA PALESTINE AU TEMPS D'HÉRODE. JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS.

LES QUATRE PROVINCES DE LA PALESTINE : LA GALILÉE ; — LA SAMARIE ; — LA JUDÉE ; — LA PÉRÉE ; — DESCRIPTION DE JÉRUSALEM ; — ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Les quatre provinces de la Palestine.

Depuis longtemps les anciennes divisions des pays avaient été changées. Aux treize cantons formés par les douze tribus on avait substitué quatre provinces, trois à l'ouest du Jourdain, la GALILÉE, la SAMARIE, la JUDÉE, et une à l'est, la PÉRÉE. C'est cette division qu'on trouve en usage dans les livres des *Maccabées* et dans le *Nouveau Testament*.

La Galilée.

Cette province, qui renfermait le territoire des anciennes tribus d'Azer, Nephthali, Zabulon et d'une partie d'Issachar, touchait au nord à l'Antiliban et au territoire de Tyr ; à l'ouest, au Carmel et au territoire de Ptolémaïs (Acco) ; au sud, à la Samarie ; à l'est, au Jourdain et aux lacs de *Samochonitide* (Mérom) et de *Tibériade* (Génézareth). Josèphe, qui y rassembla contre les Romains une armée de

1. Hérode mourut l'an de Rome 750, un an après la naissance de Jésus-Christ, quatre ans avant l'ère vulgaire.

cent mille hommes, vante sa fertilité et sa nombreuse population ; le moindre bourg, dit-il, avait quinze cents habitants, et il donne à la Galilée deux cent quatre villes ou bourgades ! Jésus passa la plus grande partie de sa vie dans cette province d'où il fit six voyages à Jérusalem et d'où étaient ses disciples André, Pierre, Jean, Jacob, Philippe, Nathanaël et Simon.

Les principales villes de la Galilée étaient *Dan*, où Jéroboam éleva un des veaux d'or ; *Capharnaüm*, résidence ordinaire de Jésus, durant les trois années de son ministère public ; *Bethsaïde*, sur le lac de Tibériade, patrie des apôtres Pierre et André ; *Tibériade* (aujourd'hui Tabaryya), bâtie par Hérode Antipas, avec des sources thermales ; *Saphet* (Safad) : *Sepphoris*, nommée *Dio-Cæsarea* par Hérode Antipas, et où la tradition place la demeure des parents de la Vierge ; *Kana*, à huit kilomètres sud-est de la précédente. Les habitants veulent y montrer encore la maison où Jésus changea l'eau en vin : *Nazareth* (Nasra), résidence ordinaire des parents de Jésus ; *Naïm*, dans la plaine d'Esdrélon, où l'on place la scène du jeune homme ressuscité.

La Samarie.

Cette province, aujourd'hui nommée pays de Naplouse, était la plus petite des quatre, et s'étendait entre la Galilée et la Judée, du nord au sud. Elle était bornée à l'est par le Jourdain, à l'ouest, encore par la Judée qui montait le long de la côte jusqu'au Carmel. Elle est traversée par les monts d'Éphraïm dont les flancs sont couverts d'une riche végétation et qui abritent, sur leurs pentes escarpées, une population qui passe aujourd'hui pour la plus riche de la Syrie. Ses principales villes étaient *Bethsan* (Scythopolis), à huit kilomètres du Jourdain, dans le canton appelé *Decapolis* ; *Salem*, la ville de Melchisédek, et près de laquelle saint Jean baptisait ; *Abel-Mehola*, patrie d'Élie ; *Jezréel* ou Esdrélon, non loin de laquelle s'élevait Béthulie ; *Samarie*, bâtie par Amri et détruite par Salmanasar et Jean Hyrcan. Gabinius, gouverneur romain de Syrie, la réédifia, et Hé-

rode, après y avoir élevé un temple à Auguste, l'appela *Sébaste*; *Sichem*, le siége principal du culte des Samaritains : auprès de ses murs se trouvait le puits de Joseph, où Jésus rencontra la Samaritaine. Vespasien colonisa Sichem sous le nom de *Flavia-Neapolis*, de là son nom moderne Naplouse. *Bethel*, où Jéroboam éleva un veau d'or, ce qui la fit appeler par Amos et Osée : *Bethaven*, la maison du crime. *Thersa*, résidence des rois d'Israël avant la fondation de Samarie.

La Judée.

Cette province s'étendait entre la Samarie et l'Arabie Pétrée, du nord au sud et de l'est à l'ouest, entre le Jourdain et la mer Morte d'une part, de l'autre jusqu'à la Méditerranée, depuis le Carmel jusqu'au torrent d'Égypte. Nous avons parlé ailleurs de la stérilité de cette région, formée, surtout vers le centre, de roches nues dont le point culminant est aux monts Sion et Moria, à Jérusalem. Les principales villes étaient *Jéricho*, la ville des palmiers et d'où l'on tirait le baume le plus précieux, à huit kilomètres du Jourdain et à vingt-quatre de Jérusalem. Hérode y résidait ordinairement. *Rama* ou *Ramatha*, la résidence de Samuel, et dont quelques auteurs font l'*Arimathie* du Nouveau Testament. *Maspha* n'était pas loin de là. *Emmaüs*, entre Rama et Jérusalem. *Dor*, au pied du Carmel, qu'Antiochus Sidétès assiégea avec cent trente mille hommes; *Césarée de Palestine*, anciennement tour de Straton, appelée Césarée par Hérode, qui y bâtit un temple en l'honneur d'Auguste, et un port, le meilleur de toute la côte, depuis Tyr jusqu'à l'Égypte; elle devint la résidence des gouverneurs romains de la Judée. Entre cette ville et *Joppé*, le principal port de la Palestine, étaient *Apollonia* et *Antipatris*; *Lydda* (Diospolis), à douze kilomètres à l'est de Joppé; *Odullam*, *Thimna* et la forteresse *Moddin*, où demeurait Mathathias; *Yabné* ou *Jamnia*, *Accaron*, *Gath*; *Asdod* ou *Azoth*, brûlée par les Maccabées et rebâtie par Gabinius; *Ascalon*, patrie du philosophe Antiochus; *Gaza* et *Raphia*, détruites par Alexandre Jannée et

reconstruites par le même Gabinius; *Gadara*, qui vit naître Philodème l'épicurien, Méléagre, Ménippe le satirique et Théodore le rhéteur [1].

La Pérée.

Sous ce nom on désignait toute la région située à l'est du Jourdain, que l'Hiéromax, le Jaboc et l'Arnon divisaient en quatre parties, mais qui, au temps des Maccabées, était partagée, du nord au sud, en cinq cantons : la TRACHONITIDE, qui renfermait aussi l'Iturée, la GAULANITIDE, l'AURANITIDE, la BATANÉE et la PÉRÉE proprement dite. Les principales villes de cette région étaient *Panœas*, appelée *Cæsarea-Philippi*, par le tétrarque Philippe, fils d'Hérode, en l'honneur d'Auguste; *Bethsaïde*, nommée *Julias* par le même tétrarque en l'honneur de la fille d'Auguste; il y avait une seconde Bethsaïde de l'autre côté du lac de Génézareth, en Galilée. C'est de celle-là que parlent les évangélistes; *Gadara*, grande ville près de laquelle se passa, selon l'Écriture, la guérison des démoniaques; *Golan*, *Adrai*, *Astharoth*; *Bostra*, capitale de l'Auranitide; *Gérasa*, autre grande ville dont il reste des ruines imposantes; *Ramoth*, *Aroer*, etc., etc.

Description de Jérusalem.

A cette géographie de la Palestine durant la période gréco-romaine, nous joindrons une description de Jérusalem et de ses environs, empruntée au savant travail de M. Munk sur la Palestine.

La ville de Jérusalem est située par 31° 47', lat. N. et 33° long. E., au point le plus élevé des montagnes de la Judée, sur les anciennes limites des cantons de Benjamin et de Juda. La montagne qui sert d'assiette à la ville descendant en pente vers le nord, est entourée à l'est, au midi et à l'ouest de profondes ravines, au delà desquelles se trouvent des montagnes plus élevées, de sorte que la ville ne

1. Voyez les notes de Casaubon *ad Strab.*, XVI, 2, p. 759.

peut être vue de loin. On y distinguait autrefois trois collines, l'une au sud-ouest, la plus étendue et en même temps la plus élevée : c'est le mont Sion, le fort des anciens Jébusites, qui ne fut conquis que sous le règne de David. En face du Sion, au nord-est, se trouvait une colline moins élevée, en forme de croissant, dont les Hébreux avaient probablement pris possession dès les premiers temps de la conquête, et où la ville s'agrandissait de plus en plus depuis le temps de David. Un poëte sacré a dit (Ps. XLVIII, v. 3) : « Il s'élève magnifiquement, délice de toute la terre, le mont Sion; du côté du nord, est la ville du grand roi. » La seconde colline ne porte pas de nom particulier dans la Bible; plus tard, la citadelle qu'y avait élevée Antiochus Épiphane lui fit donner le nom d'Acra (Ἄχρα), Sion fut appelée la haute ville, Acra la basse ville. Elles étaient séparées l'une de l'autre par un vallon qui, courant du nord-ouest au sud-est vers la fontaine de Siloé, aboutissait dans la vallée de Kidron (Cédron), et s'appelait, selon Josèphe, le vallon des Fromagers. Au sud-est d'Acra était une troisième colline appelée Moria, sur laquelle était assis le temple. Elle était d'abord séparée de la colline d'Acra par une large vallée; mais le prince maccabéen Simon, qui rasa la citadelle d'Antiochus, fit aplanir l'Acra et combler la vallée, de sorte que les deux hauteurs de Moria et d'Acra n'en formèrent plus qu'une seule. A l'ouest, ou plutôt au sud-ouest du temple, il y avait, sur la vallée de Tiropæon ou des Fromagers, un pont qui conduisait à l'angle nord-est du Sion, où se trouvait une plate-forme appelée Xystus.

Les trois collines que nous venons de nommer formèrent, depuis David et Salomon, l'emplacement de la ville de Jérusalem. Quant au mont Moria, il n'avait d'abord été qu'une colline irrégulière, dont la surface n'aurait pas suffi pour toutes les constructions dépendantes du temple. Salomon fit élever un mur du fond de la vallée de l'est et remplir de terre tout l'espace intérieur pour augmenter ainsi l'aire de la colline. Le mur était d'une hauteur de quatre cents coudées (Voy. Jos., *Antiq.*, l. XVIII, ch. III, § 9). Dans la suite des temps, des constructions immenses furent encore entreprises

pour agrandir la colline et en soutenir les côtés (Voy. *Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, § 1). La surface ainsi encadrée formait un carré d'un stade en long et en large.

Au nord du Moria il y avait une quatrième colline, qui, sous Agrippa Ier, fut jointe à la ville par un agrandissement de son enceinte, et qui s'appelait Bézetha; le quartier qui l'entourait fut appelé la Ville neuve. De ce côté, la ville était beaucoup moins fortifiée par la nature; aussi, de tout temps, les siéges de Jérusalem se faisaient-ils du côté du nord. Des trois autres, les profondes ravines la rendaient inexpugnable. Celle de l'est s'appelait la vallée du Kidron, du nom du torrent qui la parcourt, ou la vallée de Josaphat (Joël, ch. IV, v. 2 et 12), nom qu'elle porte encore aujourd'hui; elle a environ deux mille pas de longueur et elle sépare Jérusalem de la montagne des Oliviers, qui est à l'est. La ravine du milieu s'appelait vallée de Hinnom ou du fils de Hinnom (gué de Ben-Hinnôm) ; à l'une des extrémités de cette vallée se trouve la source du Siloé ou de Guihon, au pied du Moria et au sud-est du Sion. La ravine moins profonde de l'ouest s'appelait vallée de Guihon.

Les différents quartiers de Jérusalem furent, à différentes époques, entourés de murailles, Josèphe en distingue trois : la première, appelée la plus ancienne, environnait Sion ainsi qu'une partie du Moria, et séparait ainsi la haute ville d'avec la basse. Au sud-ouest, elle environnait tout le midi de Sion jusque vers la source du Siloé; puis elle tournait au nord et au nord-est, traversait la place appelée Ophla, et venait aboutir au portique oriental du temple. La deuxième muraille commençait à la porte de Genath ou des Jardins, qui se trouvait dans la première muraille à l'est de la tour Hippicos. S'avançant de là vers la partie septentrionale de la ville, elle tournait ensuite vers l'est et venait aboutir au château Antonia, qui flanquait l'angle nord-ouest du temple.

La troisième muraille, commençant à la tour Hippicos, s'étendait en droiture vers le nord jusqu'à la tour Posphisé. Tournant ensuite vers l'est, elle passait devant le tombeau d'Hélène, qu'elle laissait au nord, traversait les grottes royales, et, se repliant enfin vers le midi, elle venait se

joindre à l'ancienne muraille dans la vallée de Kidron. Cette troisième muraille ne fut commencée que sous le roi Agrippa Ier; elle avait vingt-cinq coudées de hauteur et dix coudées d'épaisseur.

Les murailles étaient construites obliquement ou en zigzag, et garnies d'un parapet crénelé. De distance en distance elles étaient flanquées de tours. Dans les derniers temps, les trois murailles avaient cent soixante-quatre tours, dont quatre-vingt-dix se trouvaient dans la muraille extérieure, éloignées de deux cents coudées les unes des autres; dans la deuxième muraille on en comptait quatorze, et dans l'ancienne soixante. Elles avaient pour la plupart vingt coudées de largeur, et elles étaient élevées d'autant de coudées au-dessus de la muraille. Josèphe nomme comme tours principales, Hippicos, Phasaël, Mariamne et Pséphinos; les trois premières se trouvaient dans la partie septentrionale de l'ancienne muraille, en allant de l'ouest à l'est; la dernière était dans la troisième muraille, à l'extrémité nord-ouest de la ville. Elle était octangulaire et d'une hauteur de soixante-dix coudées; du haut de cette tour on pouvait voir l'Arabie à l'est et la Méditerranée à l'ouest.

Les portes de l'ancienne Jérusalem sont nommées dans différents passages de la Bible, surtout dans le livre de Néhémias; mais il est impossible de bien fixer leur position respective.

La mesure de l'enceinte de l'ancienne Jérusalem, après la construction de la troisième muraille était, selon Josèphe, de trente-trois stades, qui, selon le calcul établi par d'Anville, font quatre mille huit cent cinquante-neuf mètres. On pourrait donc s'étonner de lire dans Josèphe que, pendant le siége de Jérusalem par Titus, onze cent mille hommes y perdirent la vie. Hécatée d'Abdère, cité par Josèphe (*contre Apion*, l. I, ch. XXII), fixe le nombre des habitants de Jérusalem, au temps d'Alexandre le Grand, à environ cent vingt mille. Ce nombre variait sans doute aux différentes époques, mais on ne trouve nulle part des données positives à cet égard.

Quant aux rues de Jérusalem, la Bible n'en nomme qu'une

seule, c'est là rue des Boulangers. Devant les portes, il y avait, comme dans toutes les villes, de grandes places qui servaient aux assemblées populaires.

Les principaux édifices de l'ancienne Jérusalem étaient : 1° le temple, fondé par Salomon sur le mont Moria, rebâti sous Zorobabel et magnifiquement restauré par Hérode ; 2° le fort de Sion, conquis sur les Jébusites par Joab, général de David, et appelé depuis la ville de David : il était protégé au nord par un rempart appelé Millo ; 3° le palais de Salomon, surnommé maison de la forêt du Liban à cause de la grande quantité de bois de cèdre dont on s'était servi pour sa construction. Ce palais devait être situé dans la partie méridionale de Sion, la plus élevée de la ville, car la reine, logée d'abord dans la citadelle de David, monte de là dans sa maison, qui faisait partie du palais.

Dans la conquête de Jérusalem par les Babyloniens, tous les grands édifices devinrent la proie des flammes (*Rois*, II, xxv, 9 ; Jérémie, LII, 13). Sous Zorobabel, le temple fut rétabli avec beaucoup moins de magnificence. Plus tard, les princes maccabéens firent bâtir au nord-ouest du temple un château appelé Baris ; Hérode le fortifia et lui donna le nom d'Antonia, en l'honneur de Marc Antoine, son ami et son protecteur. Le château formait un carré dont chaque côté était d'un demi-stade ; à l'intérieur se trouvait un palais entouré d'un mur quadrangulaire qui était flanqué de quatre tours. Trois de ces tours avaient une hauteur de cinquante coudées, la quatrième de soixante-dix ; cette dernière était celle du sud-est, la plus rapprochée du temple. Du haut de cette tour, la garde romaine observait ce qui se passait dans les cours du temple. Depuis le temps d'Hérode, on élevait dans Jérusalem beaucoup de beaux édifices dans le goût grec. Outre le temple, restauré et agrandi par Hérode, nous remarquons le palais royal, bâti en marbre blanc. Entouré d'un mur de trente coudées de hauteur, il occupait, avec ses plates-formes et ses jardins, ornés de bassins et d'aqueducs, le nord-est et l'est du Sion. Josèphe dit que la magnificence de ce palais était au delà de toute description. Agrippa II y ajouta un nouveau bâtiment.

Au milieu de la basse ville se trouvait le palais d'Hélène d'Abiadène. Josèphe, qui mentionne ces palais (*Guerre des Juifs*, VI, ch. XII), parle, au même endroit, de deux édifices publics incendiés par les Romains avant la conquête de Sion et qui, par conséquent, se trouvaient dans la basse ville. Il les appelle ἀρχεῖον (palais des magistrats ou archives) et βουλευτηρῖον (palais du conseil du Synédrium). Nous savons, par plusieurs passages du Talmud, que le Synédrium, qui avait toujours tenu ses séances dans l'une des dépendances du temple, fut transféré, quarante ans avant la destruction de Jérusalem, dans un endroit du Moria, appelé Hanonyôth (les boutiques), et de là dans un autre local de la ville.

La Bible ne fait pas connaître l'époque de la fondation de Jérusalem. Josèphe, les rabbins, tous les anciens Pères de l'Église, à l'exception de saint Jérôme, s'accordent à retrouver Jérusalem dans la ville de Salem, où régnait, du temps d'Abraham, le roi Melchisédek (roi de la justice). Du temps de Josué, nous y voyons le roi Adonisédek (maître de la justice), qui trouva la mort en tombant entre les mains des Hébreux, avec quatre autres rois cananéens, près de Guibéôn (*Jos.*, ch. X). Quelque temps après, la basse ville fut conquise par les Hébreux; les Jébusites y restèrent établis à côté des enfants de Juda et de Benjamin. La haute ville ne put être arrachée aux Jébusites que dans la huitième année de David, qui en fit sa résidence. Après le schisme elle resta la capitale du royaume de Juda. Dans la cinquième année de Roboam, elle fut prise et pillée par Sésac, roi d'Égypte. Sous le règne de Joram, des hordes de Philistins et d'Arabes pénétrèrent dans la ville, pillèrent le palais du roi et emmenèrent captifs ses fils et ses femmes (*Chr.*, II, XXI, 17). Sous le roi Amasias, la ville fut saccagée par Joas, roi d'Israël. Sous Ezéchias, elle fut vainement assiégée par les Assyriens; mais environ cent trente ans après, les Chaldéens, sous Nabuchodonosor, la détruisirent de fond en comble. Rebâtie, ainsi que le temple, par suite de la permission accordée par Cyrus, la chute de l'empire des Perses lui amena de nouveaux malheurs. Jérusalem se rendit à Alexandre, qui la traita avec beaucoup de bienveillance. Après la

mort d'Alexandre elle fut prise par le roi d'Égypte Ptolémée, fils de Lagus. Antiochus Épiphane, roi de Syrie, la saccagea (cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne) et profana le temple en y plaçant la statue de Jupiter Olympien. Après quelque temps de paix, sous les princes maccabéens, Pompée entra victorieux dans Jérusalem, l'an 63 avant Jésus-Christ, et quelque temps après le temple fut pillé par Crassus. Hérode embellit Jérusalem par de magnifiques édifices, mais bientôt la Judée devint province romaine; une révolte des Juifs amena cette guerre, qui se termina par la terrible catastrophe de Jérusalem; conquise par Titus, l'an 71 de l'ère chrétienne, elle fut entièrement détruite. Quelques tours et un petit nombre de maisons que Titus avait épargnées, furent rasées par l'empereur Ælius Adrien. Par suite d'une nouvelle révolte des Juifs (136), Adrien voulut détruire jusqu'au nom de Jérusalem; il fit bâtir à sa place une nouvelle ville qu'il nomma Ælia Capitolina, en l'honneur de Jupiter Capitolinus, et dont l'entrée fut défendue aux Juifs, sous peine de mort. Lorsque le christianisme monta sur le trône des Césars, Jérusalem vit s'élever, au lieu des temples païens, un grand nombre de monuments chrétiens, dans les endroits que la tradition avait désignés comme le théâtre de la vie et de la mort de Jésus. En 615, la ville fut conquise par Cosroës, roi des Perses. L'empereur Héraclius la reprit en 629; mais peu de temps après, en 638, les hordes arabes conduites par le khalife Omar y entrèrent. Elle tomba ensuite successivement au pouvoir des sultans persans, des fatimites d'Égypte, des seldjoukides. En 1099, elle fut prise par les croisés, sous Godefroy de Bouillon, et elle devint le siége des rois chrétiens. En 1189, le sultan Saladin la conquit et mit fin au royaume de Jérusalem. Le sultan Malec-El-Camel la céda, en 1229, à l'empereur Frédéric II, mais elle fut reprise par les musulmans en 1241. Elle resta ensuite sous les sultans d'Égypte et de Syrie de différentes dynasties, jusqu'à ce que, en 1517, elle fut conquise par les Turcs, sous Sélim Ier. Ibrahim pacha s'en empara en 1832; mais, par suite des derniers événements de la Syrie, elle vient de rentrer sous la domination immédiate de la Porte.

Le terrain de Jérusalem n'a pu traverser tant de bouleversements sans se modifier sensiblement; c'est pourquoi il est si difficile, souvent même impossible, de reconnaître les anciennes localités dans la ville moderne. Les hauteurs sont abaissées dans plusieurs endroits; la vallée des Tyropœon est comblée, et il en reste à peine quelque légère trace près de la fontaine de Siloé. La ville n'occupe plus toute l'ancienne enceinte, car le mont Sion en est exclu en grande partie, et nous savons qu'il l'était déjà à l'époque où Adrien fit bâtir Ælia. Il paraît que depuis ce temps Jérusalem a conservé à peu près la même étendue. Les descriptions qui nous restent du moyen âge, par Guillaume de Tyr, Jacob de Vitry, Brochard et autres, s'accordent sur tous les points essentiels avec celles des voyageurs modernes. Mais alors Jérusalem n'offrait pas encore cet aspect de misère et de désolation qui frappe maintenant les yeux du voyageur.

La muraille qui aujourd'hui environne la ville fut bâtie en 1534, par le sultan Soliman; elle a 13 mètres de haut sur 1 de large, et elle est flanquée de tours de 39 mètres de hauteur. On y trouve sept portes. En dehors de celle qui s'ouvre sur le mont Sion, on montre la maison de Caïphe, maintenant une église arménienne. Non loin de là est une mosquée bâtie, dit-on, sur le tombeau de David. A l'ouest est un hôpital turc où l'on montre deux salles : dans l'une, dit-on, Jésus célébra la dernière pâque; dans l'autre le Saint-Esprit descendit sur les apôtres. Dans l'intérieur, les principaux édifices sont : 1° l'église du Saint-Sépulcre, vers le nord-ouest. Elle fut incendiée dans la nuit du 11 au 12 octobre 1808, mais elle a été rebâtie plus tard. 2° Le couvent San-Salvador, entre les portes de Damas et de Bethléhem. 3° Le principal couvent des Grecs près de l'église du Saint-Sépulcre. 4° L'église des Arméniens, auprès du Sion, bâtie, dit-on, à l'endroit où était la maison d'Anne le pontife. 5° La grande mosquée d'Omar avec ses dépendances, elle est bâtie sur le Moria. Le Golgotha, ou lieu du crâne, place destinée aux exécutions, et le Saint-Sépulcre se trouvent aujourd'hui au milieu de la ville. Saint Jérôme et Eusèbe les placent au nord de Sion et hors de l'enceinte. Aussi l'inspec-

tion des lieux a-t-elle fait naître dans l'esprit de plusieurs voyageurs des doutes graves.

Environs de Jérusalem.

A l'orient se présente la montagne des Oliviers, qui s'étend le long de la vallée de Josaphat. Elle a trois sommets; celui du nord est le plus élevé; on y voit les ruines d'une tour. Sur le sommet du milieu est la chapelle de l'Ascension; au même endroit l'impératrice Hélène avait fait bâtir une magnifique église; car ce fut là que, selon la tradition chrétienne, eut lieu l'ascension de Jésus. Dans la chapelle on montre encore aux pèlerins une trace qu'on dit être celle de son pied gauche. Le sommet occidental s'appelle la montagne du Scandale (*mons Offensionis*), à cause du culte idolâtre qu'y célébra le roi Salomon. Du haut de la montagne des Oliviers, on a une vue magnifique. A l'orient s'étend la plaine de Jéricho, à travers laquelle on voit le Jourdain couler et se verser dans la mer Morte; à l'occident on voit la ville, et au delà on aperçoit la Judée, jusque dans les environs de la Méditerranée; au nord la vue s'étend au delà des monts Ébal et Garizim, et au midi jusqu'à Bethléhem et Hébron. Au pied de la montagne, du côté de la ville, on trouve au nord, presqu'à la naissance du torrent de Cédron, le jardin des Oliviers, connu dans l'Évangile sous le nom de Gethsémani (*pressoir d'huile*), maintenant Djesmaniyyé). On y arrive de la ville en sortant par la porte Saint-Étienne, et en passant sur un pont du Kidron. Le jardin appartient aux pères latins du couvent San-Salvador; il a environ 17 mètres carrés, et on y trouve encore huit gros oliviers, que l'on croit très-anciens. Au nord du jardin on montre, dans une chapelle souterraine, un tombeau qui passe pour celui de Marie, mère de Jésus. On y descend par quarante-neuf marches de marbre. Arrivé au milieu de l'escalier, on trouve d'un côté le tombeau de Joachim et d'Anne, parents de Marie, et de l'autre côté celui de Joseph, son époux. Toutes les sectes chrétiennes et même les musulmans ont des oratoires dans cette chapelle.

De Gethsémani jusqu'au village de Siloan, situé au sud-

ouest de la montagne des Oliviers, s'étend la vallée de Josaphat. Là se trouvent les tombeaux des Juifs. Voici ce qu'en dit M. de Chateaubriand : « Les pierres du cimetière des Juifs se montrent comme un amas de débris au pied de la montagne du Scandale, sous le village arabe de Siloan. On a peine à distinguer les masures de ce village des sépulcres dont elles sont environnées. Trois monuments antiques, les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon se font remarquer dans ce champ de destruction. A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du Jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat. »

En face du village de Siloan, au pied du Moria, est la fontaine dite de Marie. C'est peut-être la même qui, dans la Bible, est appelée la fontaine Roghel ou du Foulon (*Jos.*, XV, 7). Entre le Sion et le Moria, là où la vallée de Josaphat vient se joindre à la vallée de Hinnôm, se trouve la source de Siloé, qui jaillit d'une roche calcaire. C'est la seule source d'eau vive que possède Jérusalem; ses eaux se divisent en deux branches et forment deux étangs, qui existaient déjà du temps d'Isaïe, et qui servaient alors comme aujourd'hui à laver le linge. L'un appelé par Isaïe l'Étang supérieur (ch. VII, v. 3), l'autre l'Étang inférieur (ch. XXII, v. 9); le premier, qui arrosait les jardins royaux, est appelé l'Étang royal (Néhém., ch. XIV). Toutes les fois que Jérusalem était menacée d'un siége, on détournait l'eau du Siloé et on bouchait la source, de sorte que la ville était toujours suffisamment pourvue d'eau, tandis que les assiégeants en manquaient. Ce moyen fut également employé par Ézéchias, lors du siége des Assyriens, et, à l'époque des croisades, Saladin força par là Richard Cœur de Lion de renoncer au siége de Jérusalem. Près de là on montre, à côté d'un mûrier blanc, l'endroit du chêne Roghel où, selon la tradition, Isaïe fut scié en deux par ordre du roi Manassé, et où il fut enterré.

Au midi du Sion, au delà de la vallée de Hinnôm, on montre Hakel-Dama ou le Champ du sang, acheté des trente pièces d'argent de Judas, et derrière ce champ le mont du Mauvais-Conseil, dont sa paroi septentrionale renferme beaucoup de tombeaux taillés dans le roc.

Dans le vallon, à l'ouest de la ville appelée Guihon, on trouve une piscine portant le même nom; elle est presque à sec et on ne voit pas de source dans ses environs; ce qui peut faire supposer qu'elle était destinée à recevoir les eaux de pluie descendant des hauteurs voisines. En tournant de là au nord de la ville on rencontre, avant d'arriver à la porte de Damas, une grotte dans laquelle, dit-on, Jérémie composa ses lamentations. Elle a environ 10 mètres en long et en large et 13 mètres de profondeur. Le toit est soutenu par deux colonnes. Il ne faut pas la confondre avec une fosse qui se trouve plus à l'est et qu'on appelle la prison de Jérémie. A trois ou quatre portées de fusil de la grotte on trouve un des plus beaux monuments d'architecture ancienne; c'est ce qu'on appelle les Sépulcres des rois. Il ne faut pas penser ici aux tombeaux des rois de Juda, car nous savons par la Bible que ces tombeaux se trouvaient sur le mont Sion[1]. D'ailleurs ou reconnaît l'art grec dans les ornements. Pococke et Clarke ont pris les sépulcres des rois pour le monument d'Hélène, reine d'Adribène, dont parle Josèphe; mais cet écrivain distingue expressément le monument d'Hélène des grottes royales, qui sont sans aucun doute les sépulcres en question. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que ces sépulcres datent des derniers rois de la Judée, successeurs d'Hérode. Nous reproduisons ici la description qu'en a donnée M. de Chateaubriand : « En sortant de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, on marche pendant un demi-mille sur le plateau d'un rocher rougeâtre où croissent quelques oliviers. On rencontre ensuite au milieu d'un champ une excavation assez semblable aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Un chemin large et en pente

1. M. de Saulcy soutient, dans son *Voyage aux terres bibliques*, t. II, p. 219 et suiv., que ces tombeaux sont bien ceux des rois de Juda.

douce vous conduit au fond de cette excavation, où l'on entre par une arcade. On se trouve alors au milieu d'une salle découverte, taillée dans le roc. Cette salle a 10 mètres de long sur 30 mètres de large, et les parois du rocher peuvent avoir 4 à 5 mètres d'élévation. Au centre de la muraille du midi, vous apercevez une grande porte carrée, d'ordre dorique, creusée de plusieurs mètres de profondeur dans le roc. Une frise un peu capricieuse, mais d'une délicatesse exquise, est sculptée au-dessus de la porte : c'est d'abord un triglyphe, suivi d'une métope ornée d'un simple anneau; ensuite vient une grappe de raisin entre deux couronnes et deux palmes. Le triglyphe se représente, et la ligne se reproduisait sans doute de la même manière, le long du rocher; mais elle est actuellement effacée. A 48 centimètres de cette frise règne un feuillage entremêlé de pommes de pin et d'un autre fruit que je n'ai pu reconnaître, mais qui ressemble à un petit citron d'Égypte. Cette dernière décoration suivait parallèlement la frise, et descendait ensuite perpendiculairement le long des deux côtés de la porte.

« Dans l'enfoncement et dans l'angle à gauche de cette grande porte s'ouvre un canal où l'on marchait autrefois debout, mais où l'on se glisse aujourd'hui en rampant. Il aboutit par une pente assez roide, ainsi que dans la grande pyramide, à une chambre carrée, creusée dans le roc avec le ciseau et le marteau. Des trous de 2 mètres de long sur 1 mètre de large sont pratiqués dans les murailles, ou plutôt dans les parois de cette chambre pour y placer des cercueils. Trois portes voûtées conduisent de cette première chambre dans les autres demeures sépulcrales d'inégale grandeur, toutes formées dans le roc vif, et dont il est difficile de comprendre le dessin, surtout à la lueur des flambeaux. Une de ces grottes, plus basse que les autres et où l'on descend par six degrés, semble avoir renfermé les principaux cercueils. Ceux-ci étaient généralement disposés de la manière suivante : le plus considérable était au fond de la grotte, en face de la porte d'entrée, dans la niche ou dans l'étui qu'on lui avait préparé; des deux côtés de la porte deux petites voûtes étaient réservées pour les morts moins

illustres, et comme pour les gardes de ces rois, qui n'avaient plus besoin de leur secours. Les cercueils, dont on ne voit que des fragments, étaient de pierre et ornés d'élégantes arabesques.

« Ce qu'on admire le plus dans ces tombeaux, ce sont les portes de ces chambres sépulcrales ; elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. Presque tous les voyageurs ont cru qu'elles avaient été taillées dans le roc même, mais cela est visiblement impossible, comme le prouve très-bien le P. Nau. « Thevenot assure qu'en grattant un peu la poussière on aper« çoit la jointure des pierres, qui y ont été mises après que les « portes ont été posées avec leurs pivots dans les trous » J'ai cependant gratté la poussière, et je n'ai point vu ces marques au bas de la seule porte qui reste debout ; toutes les autres sont brisées et jetées en dedans des grottes. » En allant un peu au nord-ouest, on trouve d'autres tombeaux qu'on donne pour ceux des juges d'Israël. On prétend qu'Othoniel, Gédéon, Samson, Jephté, et d'autres anciens d'Israël y sont enterrés. Maintenant ces tombeaux offrent souvent une retraite aux bergers. »

Avant de quitter Jérusalem pour continuer notre voyage vers le midi, nous ferons encore une excursion à Bethphage et Béthania, villages célèbres dans les Évangiles, et qui étaient situés à l'est de la montagne des Oliviers, sur la route de Jéricho. Ce fut à Bethphage que Jésus fit chercher l'âne sur lequel il fit son entrée à Jérusalem. Depuis longtemps il n'existe plus de trace de ce village. Quaresmius dit (t. II, p. 335) que, de son temps, on montrait encore l'endroit où il était situé. Béthania est à environ 3 kilomètres de Jérusalem, là demeurait Lazare avec ses sœurs Marie et Marthe ; et Jésus y passait souvent les nuits dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il ne se croyait plus en sûreté à Jérusalem. Maintenant Béthania est un petit village de la plus misérable apparence. On y trouve quelques familles arabes dont les chefs mettent à profit la crédulité des pèlerins, en leur faisant montrer, pour une rétribution, la maison de Lazare et son tombeau taillé dans le roc. A

côté de ce ombeau se trouve une mosquée. Le premier endroit qui, au sud-est de Jérusalem attire notre attention, est la petite ville de Bethléhem, de la plus haute antiquité; elle avait porté d'abord le nom d'Éphratha. La vallée de Rephaïm la sépare de Jérusalem, dont elle est éloignée à peine de 8 kilomètres. Elle est assise sur une hauteur, dans un pays de coteaux et de vallons, et Volney nous assure que c'est le meilleur sol de ces cantons; les fruits, les vignes, les olives, les sésames y réussissent très-bien. C'est de là, sans doute, qu'elle portait le nom d'Éphratha, qui signifie *fertilité*. M. de Chateaubriand dit pourtant n'avoir point remarqué dans la vallée de Bethléhem la fécondité qu'on lui attribue. Bethléhem, qui a toujours été une des plus petites villes de la Judée, est célèbre cependant dans l'Ancien Testament, comme lieu de naissance de David, et, dans le Nouveau, comme celui de Jésus. Maintenant Bethléhem est un village qui a environ cent maisons, habitées par quelques centaines de familles, pour la plupart chrétiennes. On y voit peu de mahométans et point de juifs. Déjà au XII[e] siècle Benjamin de Tudèle n'y trouva que douze juifs, qui exerçaient la profession de teinturiers. Volney trouva à Bethléhem six cents hommes capables de porter le fusil dans l'occasion. « De ces six cents hommes, dit-il, on en compte « une centaine de chrétiens latins, qui ont un curé dépen-« dant du grand couvent de Jérusalem. Ci-devant, ils étaient « uniquement livrés à la fabrique des chapelets; mais les « révérends pères, ne consommant pas tout ce qu'ils pou-« vaient fournir, ils ont repris le travail de la terre. » A l'est du village, à deux cents pas de distance, se trouve, sur une hauteur, le couvent latin qui, par une cour fermée de hautes murailles, tient à la célèbre église de la Nativité ou de Maria de Prasepio (Notre-Dame de la Crèche). Cette église fut fondée par l'impératrice Hélène à l'endroit où, selon la tradition, naquit Jésus. Elle fut souvent détruite, et a été nouvellement restaurée; l'architecture grecque qu'on y reconnaît se mêle aux différentes parties ajoutées par les princes chrétiens. Le géographe arabe Edrisi (p. 346) dit qu'elle est belle, solide, vaste et ornée à tel point qu'il n'est

pas possible d'en voir qui lui soit comparable. On en trouve la description dans l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand ; elle a douze mètres de long, trois mètres et demi de large, et trois mètres de haut. Elle est taillée dans le roc ; les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et la porte de la grotte est également d'un marbre précieux. Trente-deux lampes éclairent cette grotte. La place qu'on donne pour celle de la naissance de Jésus est du côté de l'orient ; elle est marquée par un marbre blanc entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. Autour on lit cette inscription : *Hic de virgine Maria Jesus Christus natus est*. La crèche se trouve à sept pas de là, vers le midi. On va même jusqu'à montrer, à deux pas de la crèche, la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'enfant aux adorations des mages ; on y a élevé un autel. Enfin, on montre au pèlerin une chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des enfants massacrés par l'ordre d'Hérode, et près de là on voit la grotte de saint Jérôme avec son tombeau et ceux de sainte Paule et de sainte Eustochie. A côté de l'église, au midi, est le couvent des Grecs, et, à l'ouest de ce dernier, celui des Arméniens. A deux kilomètres de Bethléhem, au nord-ouest, on montre le tombeau de Rachel, épouse du patriarche Jacob. On lit dans la *Genèse* (xxxv, 20) que Jacob y éleva un monument. Benjamin de Tudèle et le rabbin Pétachia y trouvèrent un monument composé de onze pierres selon le nombre des onze fils de Jacob. Il était surmonté d'un dôme qui reposait sur quatre colonnes. Edrisi dit : « Sur ce tombeau sont douze pierres placées debout ; il est surmonté d'un dôme construit en pierres. » Le monument qu'on y voit maintenant n'est plus le même ; c'est un petit édifice carré, de fabrique turque, surmonté d'un petit dôme. L'abbé Mariti croit qu'il ne date que de 1679.

Au midi de Bethléhem, un chemin pierreux d'environ quatre kilomètres conduit à trois réservoirs d'eau qui sont d'une haute antiquité, et qu'on fait même remonter jusqu'à Salomon. Ils sont placés sur une pente ; le plus élevé verse son eau dans le deuxième, d'où elle coule dans le plus bas. Selon Richardson, le premier a cent cinquante-six mètres

de long, le deuxième cent quatre-vingt-quinze, et le troisième deux cent quatorze; leur largeur est de quatre-vingt-huit mètres; ils sont taillés dans le roc, d'une forme carrée, et ils avaient en haut un encadrement de pierre, comme l'a observé l'abbé Mariti. Le premier de ces réservoirs reçoit son eau d'une fontaine qui en est éloignée d'environ cent quarante pas, et qu'on appelle la *Fontaine scellée*, par allusion à un passage du *Cantique des Cantiques*. Les Arabes l'appellent plus communément Râs-el-Ain (tête de la source). A côté des réservoirs est un aqueduc construit en briques, par lequel une partie de l'eau de la Fontaine scellée était conduite à Jérusalem. Maintenant il se trouve en fort mauvais état; mais il est intéressant pour l'archéologue à qui il présente, ainsi que les réservoirs, un véritable monument hébraïque. La Fontaine scellée ne coule plus avec abondance : aussi les réservoirs sont-ils presque à sec. Autrefois ils arrosaient le vallon qui se trouve près de là, et qu'on appelle le jardin fermé de Salomon (*Cantique*, IV, 12), sans doute parce qu'il est entouré de collines.

CHAPITRE XX.

PROPHÉTIES SUR LE RÉDEMPTEUR.

GLOIRE PROMISE A JÉRUSALEM. — TOUS LES PEUPLES SERONT APPELÉS AU VRAI CULTE. — L'ANCIENNE LOI SERA TRANSFORMÉE. — LE RÉDEMPTEUR SERA UN ENFANT DE LA RACE DE DAVID. — PROPHÉTIES RAPPORTÉES PAR L'ÉGLISE AUX DIVERSES CIRCONSTANCES DE LA VIE DU MESSIE.

Gloire promise à Jérusalem.

Après avoir été, durant les règnes trop courts de David et de Salomon, la nation prépondérante dans l'Asie occidentale, les Juifs étaient devenus, à la suite de leurs divisions intestines, le jouet de tous les peuples dont ils étaient environnés. Mais au milieu de leurs misères ils se sentaient plus forts, plus vivaces que leurs vainqueurs, parce qu'ils avaient la conviction profonde de la supériorité de leur

croyance sur les folles et honteuses superstitions qui autour d'eux dégradaient les nations : aussi leurs prophètes avaient peu de peine à nourrir dans les cœurs l'espérance d'un avenir meilleur, d'un nouveau règne de David, d'un empire éternel. Isaïe, chantant le retour de la captivité, montrait ainsi Jérusalem se relevant plus brillante et plus belle, et les nations accourant dans ses murs pour y chercher le Seigneur.

« Au temps fixé, dit le Seigneur, je t'exaucerai ; au jour du salut, je viendrai te sauver. A ceux qui sont dans les fers il sera dit : Levez-vous ; à ceux qui sont dans les ténèbres : Sortez à la lumière.

« Ils n'auront plus à souffrir de la faim ni de la soif, car ils marcheront le long des sources fécondes ; et, des plus lointains pays, ils viendront, ceux-ci de la Perse, ceux-là des contrées de l'Aquilon et du bord des grandes eaux.

« Cieux, réjouissez-vous ; Terre, sois dans l'allégresse ; Jéhovah a eu pitié de son peuple. Mais est-ce que la mère oublie jamais son enfant ? Le ferait-elle, que le Seigneur a dit : Jamais je n'oublierai mon peuple.

« Lève les yeux et vois toutes les races s'assembler et accourir. Comme la fiancée s'enveloppe de sa robe nuptiale, ainsi, Jérusalem, du concours des nations tu feras ta parure.

« Et dans ton cœur tu diras : Qui donc m'a donné toute cette postérité, à moi qui étais veuve et délaissée ? Mais le Seigneur répond : J'ai élevé ma main au-dessus des nations, j'ai montré mon signe aux îles lointaines, et les voici qui ramènent tes enfants.

« Les reines seront leurs nourrices, les rois seront leurs pères nourriciers. Prosternés la face contre terre, ils t'adoreront et baiseront la poussière de tes pieds ; alors ceux qui auront cru seront récompensés[1]. »

Tous les peuples seront appelés au vrai culte.

Dans un autre chant, Isaïe célèbre encore le concours des nations dans la Jérusalem nouvelle :

1. *Isaïe*, XLIX, 8-24.

« Brille, brille, Jérusalem, car la lumière arrive, la gloire de Jéhovah s'est levée sur toi.

« L'obscurité enveloppe la terre ; les ténèbres pèsent sur les nations. Mais au-dessus de toi apparaîtra le Dieu d'Israël, sur ta tête étincellera sa gloire.

« Les rois marcheront à ta lumière, les peuples viendront, guidés par la splendeur qui éclatera en toi.

« Alors tu t'étonneras en voyant arriver les richesses de la mer, les trésors des peuples et des nations.

« Les caravanes de chameaux viendront, les dromadaires de Madian et d'Épha couvriront tes rues et tes places. Ils t'apporteront de Saba l'or et l'encens, et ils t'annonceront le jour du salut du Seigneur.

« Les troupeaux de Cédar, les béliers de Nabaioth viendront et seront offerts sur mon autel pour que mon temple soit glorifié....

« Quels sont ceux qui volent vers moi comme des nuées éparses, comme des colombes avec leurs petits ?

« Tes portes, ô Jérusalem, seront ouvertes, et on ne les fermera ni le jour ni la nuit, pour que puisse entrer en toi la force des nations, avec les rois qui les conduisent ; car la mort frappera les rois et les peuples qui ne te serviront pas [1]. »

Ce n'est pas seulement l'étroite nationalité juive qui sera brisée, c'est le sacerdoce même qui sera transporté aux nations étrangères :

« Je réunirai toutes les langues et toutes les nations ; elles viendront et elles verront ma gloire.

« Sur elles j'enverrai un signe, et ceux qui parmi elles auront été sauvés iront à Tarsis et vers les peuples de Phud et de Lud, de Mosoch et de Thobel, de la Grèce et des îles

1. *Isaïe*, LX, 1-12. Les psaumes XXII, LXXII, LXXXVII, CII, etc., développent magnifiquement cette idée que Jérusalem deviendra la capitale du monde. Isaïe a dit encore, XLIX, 6 : « Je t'ai posée pour être la lumière des gentils, pour que tu sois le salut de tous jusqu'aux extrémités du monde. » — Tobie célèbre aussi ce brillant avenir. Voy. ci-dessus, p. 193, et les paroles du prophète Aggée, p. 231.

lointaines qui n'ont pas entendu mon nom ni vu ma gloire; et ils annonceront ma gloire aux nations.

« Alors de tous les points de la terre ils ramèneront leurs frères, comme en offrande au Seigneur; ils les ramèneront dans la sainte cité de Jérusalem; ainsi que les enfants d'Israël amènent, avec des chants, leurs victimes dans mon temple.

« Et parmi eux je choisirai mes prêtres et mes lévites. Il y aura comme un nouveau ciel, et comme une terre nouvelle [1].... »

Ainsi un temps devait arriver où Jéhovah ne serait plus seulement le Seigneur d'Israël, mais le Dieu des nations. Le Psalmiste l'avait déjà dit : Je me souviendrai de Raab et de Babylone qui alors me connaîtront. Les Philistins, les gens de Tyr et d'Éthiopie se rendront dans tes murs, et tout homme dira : Sion est ma mère! car c'est en elle qu'il aura été fait homme [2].

« Béni soit mon peuple d'Égypte, dit le Seigneur dans Isaïe [3]; béni soit mon peuple d'Assyrie, comme Israël, mon héritage. »

Le prophète Amos avait aussi annoncé le caractère universel de la nouvelle loi :

« Enfants d'Israël, vous êtes à moi. Mais les enfants de l'Éthiopie ne m'appartiennent-ils pas? Comme je vous ai tirés d'Égypte, n'ai-je pas fait sortir les Philistins de la Cappadoce et les Syriens du fond des vallées [4]? » Le même prophète dit plus loin : « Je relèverai le temple de David, afin que le reste des hommes et toutes les nations en appren-

1. *Isaïe*, LXVI, 18-22. Voy. les invectives de Malachie, I et II, contre les prêtres.

2. Psaume LXXXVI.

3. Chap. XIX, 25. Le chap. LVI est encore plus explicite : Tous seront reçus sans distinction de naissance, d'état et de condition. Voy. au chapitre XXVI de l'*Ecclésiastique* une belle prière pour la conversion des gentils. Cette pensée était d'ailleurs écrite au premier livre de la *Genèse*. Toutes les nations de la terre, dit Jéhovah à Abraham, seront bénies en toi. Voy. aussi un très-important passage de Josèphe, B. 3, II, 31.

4. *Amos*, IX, 7. Cf. *Sophonie*, III, 9.

nent la route [1]. » C'est encore le sens de ces paroles du prophète Zacharie : « Beaucoup de nations viendront chercher à Jérusalem la face du Seigneur. En ce temps-là on verra dix hommes de toute langue prendre un Juif par le bord de son manteau et dire : « Nous irons avec toi parce que nous « avons appris que le Seigneur est avec vous [2]. »

L'ancienne loi sera transformée.

Les rites multipliés de la loi mosaïque étaient nécessaires pour enchaîner un peuple enfant à la doctrine de l'unité de Dieu ; mais peu à peu les Hébreux s'étaient habitués à mettre toute la religion dans ces formalités extérieures et les prophètes furent contraints de les rappeler au vrai culte, à celui de la justice et de la vérité. Moïse lui-même avait annoncé une loi nouvelle. « Du milieu de vos frères, Dieu suscitera un prophète semblable à moi, écoutez-le [3]. » Nous avons suivi plus haut le rôle patriotique de ces tribuns religieux. Ici nous les verrons tendre sans relâche à spiritualiser le culte et les croyances.

« Pourquoi tous ces sacrifices ? dit Jéhovah. Je suis rassasié de vos holocaustes ; je ne veux plus de la graisse des agneaux, ni du sang des boucs et des taureaux.

« Ne venez pas seulement pour vous montrer à moi. Qui vous a demandé ces présents dont vos mains sont pleines ? Croyez-vous qu'il suffise de fouler mon sanctuaire pour gagner ma faveur ?

« Vous apportez des gâteaux de fleur de farine ; c'est un vain encens qui m'est en abomination.

« Je hais vos fêtes et vos sabbats, vos jeûnes et vos solennités.

« Je suis fatigué de vous ; quand vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai les yeux ; quand vous multiplierez

1. *Amos*, IX, 11, 12.
2. *Zacharie*, VIII, 22, 23. — *Ibid.*, XI, 8-11. Cf. *Malachie*, I, 11.
3. *Deutéronome*, XVIII, 15. D'ailleurs les lois cérémonielles sont postérieures à l'alliance. L'arche ne les renfermait pas, mais seulement le Décalogue, qui était la loi véritable.

vos prières, je refuserai d'entendre. Vos mains sont pleines de sang.

« Mais lavez-vous, purifiez-vous, arrachez le mal de vos âmes, cessez votre malice; apprenez à faire le bien et à chercher l'équité; et quand vous aurez délivré l'opprimé, rendu justice à l'orphelin, justifié la veuve, alors vous viendrez vers moi et j'écouterai vos prières [1]. »

Samuel avait déjà dit : « Sont-ce des holocaustes que le Seigneur demande? Ecouter sa parole est au-dessus de tous les sacrifices; l'obéissance vaut mieux que la graisse des victimes [2]. »

« Ainsi m'a parlé le Tout-Puissant, dit Zacharie, les jeûnes du quatrième, du cinquième, du septième et du dixième mois, seront changés pour la maison de Juda en des jours de joie, de plaisirs et de fête. Réjouissez-vous et aimez la vérité et la paix [3]. »

« Où trouverai-je le Seigneur? dit un Hébreu dans un livre de Michée. Je l'ai cherché dans les holocaustes et dans les sacrifices de veaux d'un an. Je l'ai cherché dans l'immolation de mille béliers, dans l'immolation de dix mille chevreaux, et je ne l'ai pas trouvé. Mais je lui donnerai mes premiers-nés pour racheter mon impiété; je lui donnerai pour le péché de mon âme le fruit de mes entrailles. »

« Homme insensé, répond le prophète, que te demande le Seigneur, si ce n'est que tu fasses la justice, que tu aimes la miséricorde, et que tu sois prêt toujours à marcher dans les voies de ton Dieu [4]? »

« .... Que te ferai-je, Éphraïm? que te ferai-je, ô Juda? Votre miséricorde n'a pas plus duré que la nue du matin, que la rosée des nuits. Sur vous mes jugements éclateront comme la lumière; car c'est la miséricorde que je veux, et

1. *Isaïe*, I, 11-17. Cf. LVIII, et LIX.

2. *Rois*, I, XV, 22. Jérémie dit, I, 23 : « Tout n'est rien, hors connaître Dieu. » Cf., sur le peu d'utilité des sacrifices, *ibid.*, VI, 20; VII, 22; et les *Ps.*, L, 8-10; LI, 18-19, etc. Moïse lui-même en avait restreint le nombre en interdisant tout sacrifice hors du sanctuaire national.

3. *Zacharie*, VIII, 19. Cf. *ibid.*, VII.

4. *Michée*, VI, 6-9.

non le sacrifice ; la connaissance de Dieu, et non les holocaustes[1]. »

Le Rédempteur sera un enfant de la race de David.

Suivant les prophètes, les Juifs ne devaient donc pas attendre seulement une domination glorieuse et forte, un empire fondé sur la conquête violente, mais une victoire du Très-Haut ouvrant les yeux aux nations et les appelant de l'idolâtrie au culte pur du Dieu unique. Aussi l'instrument de cette conquête morale ne sera pas un roi puissant par les armes, mais un enfant qui fera régner la paix.

« Terre de Zabulon, dit Isaïe, pays de Nephthali et les autres qui sont près de la mer, dans la Galilée des nations, vous tous qui marchez dans les ténèbres, voyez la grande lumière qui s'élève ; vous qui habitez dans la région des ombres de la mort, voyez l'éclat qui resplendit sur vous.

« Le nombre de ceux que tu appelles est grand, ô Seigneur, et en ta présence ils seront joyeux comme le moissonneur au milieu de ses gerbes, comme le vainqueur au milieu des dépouilles qu'il partage.

« Le joug mis sur leurs épaules a été enlevé, la verge placée sur leur tête a été brisée, comme au jour où Madian succomba.

« Car un petit enfant nous est né ; le sceptre repose sur son épaule et son nom est : l'Ange du grand conseil[2]. »

« Sa domination sera immense, et dans son royaume la paix n'aura pas de fin. Assis sur le trône de David, il le fondera de nouveau sur le droit et la justice, pour qu'il dure jusqu'à la fin des siècles[3]. »

Cet enfant, ce roi du nouvel âge d'or et d'innocence sera de la race de David.

1. *Osée*, VI, 6 ; *Rois*, I, XV, 22 ; *Eccl.*, IV, 17.
2. Le manuscrit d'Alexandrie dit de plus : Admirable, conseiller, fort, puissant, prince de la paix, père du siècle futur.
3. *Isaïe*, IX, 1-8.

« Un rejeton sortira des racines d'Isaï[1]; une fleur poussera sur sa tige.

« L'esprit de Dieu reposera sur lui ; esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de force et de conseil, esprit de science et de piété.

« Il ne jugera pas suivant l'apparence, il ne décidera pas suivant qu'il aura entendu, mais il fera droit au pauvre ; il répondra aux humbles. Il frappera la terre de sa parole, et le souffle de ses lèvres tuera l'impie.

« Il sera ceint de justice et revêtu de vérité.

« Alors le loup paîtra avec l'agneau, le léopard avec le chevreau, le taureau avec le lion ; et un petit enfant les conduira.

« Le bœuf et l'ours paîtront ensemble, et leurs petits se mêleront. Comme le bœuf, le lion se nourrira de fourrage, et un enfant mettra, sans danger, sa main dans le nid des vipères. Car toute la terre connaîtra alors le Seigneur.

« En ce jour-là, la racine d'Isaï s'élèvera, et d'elle sortira celui qui doit commander aux nations. Il sera leur espérance, et elles ne demanderont qu'à reposer en lui[2]. »

Prophéties rapportées par l'Église aux diverses circonstances de la vie du Messie.

Le Précurseur. — Une voix criait dans le désert : « Préparez la route du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu[3]. »

Le Messie naîtra à Bethléhem. — « Et toi, Bethléhem, maison d'Éphrata, tu es la plus petite des mille maisons de Juda. Mais, du milieu de toi, quelqu'un sortira pour moi, qui sera prince dans Israël. Le premier jour de l'éternité, il était né déjà[4]. »

Le Messie naîtra d'une vierge. — Jéhovah dit au roi : « Un

1. Isaï ou Jessé était le père de David.

2. *Isaïe*, XI, 1-10. Pour la fameuse prophétie de Jacob sur Juda (*Genèse*, XLIX, 10), voy. ci-dessus, p. 25.

3. *Isaïe*, XL, 3.

4. *Michée*, V, 2.

signe te sera donné; voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, tu l'appelleras Emmanuel[1]. »

L'étoile des mages. — « Une étoile sortira de Jacob, un homme se lèvera dans Israël, il frappera les chefs de Moab, il dépouillera les fils de Seth; Édom sera son héritage[2]. »

La fuite en Égypte et le retour. — « Quand Israël était enfant, je l'aimais, et j'ai appelé ses fils d'Égypte[3]. »

Le massacre des Innocents. — « A Rama, une voix a été entendue pleine de larmes et de lamentations. Rachel pleurait ses enfants, et elle ne voulait pas être consolée, parce qu'elle les a perdus; mais le Seigneur lui dit : Que ta voix cesse de gémir et tes yeux de pleurer, car tu seras récompensée de tes œuvres, et tes fils reviendront de la terre ennemie[4]. »

Le Messie, Fils de Dieu. — « Jacob, ô mon fils, je te recevrai! Israël, toi que j'ai choisi, je t'ai donné mon esprit, tu jugeras les nations[5]. ».

Le Messie rachètera nos péchés par ses douleurs. — « Un petit enfant viendra, marchant devant la face du Seigneur. Comme une racine dans une terre desséchée, il est sans éclat et sans gloire. Nous l'avons vu, et, pour nos yeux, il n'avait ni apparence ni parure. Homme de douleur, il porte nos péchés, il souffre pour nous. Nous l'avons vu dans les douleurs, les blessures et l'affliction : car, pour nos péchés, il a été blessé; pour nos iniquités, il a perdu toute force, et les coups qui le frappent nous guérissent et nous sauvent[6]. »

Le Messie sera méconnu. — « J'entendis la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je à ce peuple? — Me voici, répondis-je, envoyez-moi, Seigneur. Alors Jéhovah me dit : Va, et dis à ce peuple : Vous entendrez, mais vous ne com-

1. *Isaïe*, VII, 11-16. Voy. ci-dessus, p. 183.

2. *Nombres*, XXIV, 17, 18. Le psaume LXXI parle aussi de rois qui apportent des présents au roi des Juifs; et *Isaïe*, chap. LX, de la grande lumière qui guide les peuples dans leur pèlerinage à Jérusalem.

3. *Osée*, XI, 1.

4. *Jérémie*, XXXVIII, 15-16 (XXXI suivant l'hébreu).

5. *Isaïe*, XLII, 1.

6. *Ibid.*, LIII, 2-6. Voy. ci-dessus, p. 231.

prendrez pas; vous verrez et vous ne discernerez pas; car le cœur de ce peuple est endurci [1]. »

Le Messie sera flagellé, etc. — « Le Seigneur a instruit ma langue à parler; il a ouvert mes oreilles, et je n'ai pas refusé d'entendre. J'ai livré mon dos aux verges et mes joues aux soufflets, et je ne me suis pas détourné quand on me crachait au visage [2]. »

Le Messie sera condamné à mourir. — « Dieu l'a livré à cause de nos péchés; comme la brebis, il est venu au sacrifice; comme l'agneau qui reste muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert sa bouche; nos iniquités le conduisent à la mort [3]. »

CHAPITRE XXI.

DE LA NAISSANCE DE JÉSUS A SON MINISTÈRE PUBLIC.

L'ANNONCIATION. — NAISSANCE DE JÉSUS A BETHLÉHEM. LES MAGES. — LA PRÉSENTATION AU TEMPLE, LA FUITE EN ÉGYPTE. — ENFANCE DE JÉSUS. — SAINT JEAN-BAPTISTE, BAPTÊME DE JÉSUS, TENTATION.

L'Annonciation.

Sous le règne d'Hérode le Grand vivait à Hébron, dans la Judée, un homme juste, un prêtre de la tribu de Lévi, nommé Zacharie, avec Élisabeth, sa femme, comme lui de la race d'Aaron, frère de Moïse. Tous deux étaient avancés en âge et n'avaient pas d'enfant. Un jour que Zacharie offrait de l'encens sur l'autel, l'ange Gabriel lui apparut et lui annonça que de sa femme il naîtrait un fils, nommé Jean, qui serait grand devant le Seigneur et rempli de l'esprit divin dès le sein de sa mère. Zacharie osa demander un

1. *Isaïe*, VI, 8-10.
2. *Ibid.*, L, 4-6. Voy. encore, sur les diverses circonstances de la passion, *Zacharie*, XI, 12; *Psaumes*, XXI, 19; *Paralipomènes*, II, III, 14.
3. *Isaïe*, LIII, 7.

signe qui lui garantît la vérité de cette promesse : « Puisque tu n'as pas cru à mes paroles, dit l'ange, tu vas devenir muet, et tu ne parleras qu'au jour où elles s'accompliront. »

Quand Élisabeth fut au sixième mois de sa grossesse, Dieu envoya l'ange Gabriel à Nazareth, en Galilée, vers une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré dans le lieu où elle était : « Je te salue, lui dit-il, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre toutes les femmes. » La vierge se troublait à ces paroles, mais l'ange reprit : « Ne crains pas, car tu as trouvé grâce devant Dieu ; le Saint-Esprit descendra en toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. Tu concevras et tu enfanteras un fils qui régnera éternellement sur la maison de Jacob. — Voici la servante du Seigneur, répondit Marie, qu'il soit fait suivant sa parole. »

Quelque temps après Élisabeth reçut la visite de Marie, sa cousine, et l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillit en présence du Seigneur. Quand l'enfant d'Élisabeth naquit on l'appela Jean, nom qui signifie plein de grâce ; et, le jour où il fut circoncis, la langue de Zacharie, son père, se délia suivant la promesse de l'ange : « Béni soit le Dieu de nos pères, disait-il ; il nous a suscité un Sauveur dans la maison de David, suivant les antiques promesses annoncées par la bouche de ses prophètes.... Et toi, petit enfant, tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies, pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix. » Jean se retira fort jeune dans le désert, ayant pour vêtement une tunique de poil de chameau, et pour nourriture des sauterelles et du miel sauvage. Là il grandit et se fortifia en esprit, jusqu'au jour où il devait paraître devant Israël.

Naissance de Jésus à Bethléhem. Les Mages.

Quelques mois après l'apparition de l'ange à Marie, on publia dans la Judée un édit de l'empereur Auguste qui ordonnait à tous d'aller se faire inscrire dans la ville de leur naissance ou de leur origine. Joseph, qui était de la tribu

de Juda et de la famille de David, se rendit avec Marie à Bethléhem, où David était né. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, dans une hôtellerie, le terme de Marie s'accomplit: elle enfanta un fils, et le mit dans une crèche de l'étable où ils avaient été obligés de se loger, n'ayant pu trouver une autre place dans la maison (25 décembre, cinq ans avant notre ère).

En ce même moment, il y avait près de Bethléhem des bergers qui passaient la nuit dans les champs à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur s'offre à leurs regards, une lumière divine les environne, et ils entendent ces paroles : « Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie : Il est né aujourd'hui dans la cité de David un Sauveur qui est le Christ, et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant nouveau-né couché dans une crèche. » En même temps, ils entendirent toute l'armée céleste qui louait l'Éternel en disant : « Gloire à Dieu, paix sur la terre, bonne volonté parmi les hommes! »

Les bergers se rendirent à Bethléhem, où ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'enfant couché dans une crèche; à ces marques, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé.

Le huitième jour, l'enfant fut circoncis et nommé Jésus, selon l'ordre transmis par l'ange. Quelque temps après, arrivèrent de l'orient à Jérusalem des mages qui cherchaient le nouveau roi des Juifs. Ils disaient qu'ils avaient vu dans leur pays un astre annonçant la naissance d'un prince. A ces mots, toute la ville fut émue. Hérode, alors à Jéricho, où il se faisait traiter de la maladie dont il mourut, ayant appris ces nouvelles, fit venir les chefs des prêtres et les scribes pour leur demander en quel lieu le Christ devait naître. Ils nommèrent Bethléhem, suivant cette parole du prophète : « Et toi, Bethléhem, tu es la plus petite des mille maisons de Juda, mais du milieu de toi quelqu'un sortira pour moi, qui sera prince dans Israël. »

Hérode dit alors aux mages d'aller trouver le nouveau roi, et de lui donner avis dès qu'ils l'auraient vu, afin qu'il pût

l'adorer à son tour. Les mages partirent, et aussitôt l'étoile qu'ils avaient vue en orient leur apparut encore, les conduisit à Bethléhem et s'arrêta au-dessus de l'endroit où était le Sauveur. Ils y entrèrent, adorèrent Jésus, et lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. La nuit suivante, un ange les ayant avertis des projets homicides d'Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.

La Présentation au Temple, la Fuite en Égypte.

Quarante jours après la naissance de Jésus, le temps de la purification de Marie étant arrivé, elle alla au temple de Jérusalem présenter son fils au Seigneur, et offrir les victimes prescrites par la loi, deux tourterelles ou deux colombes. Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. L'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Étant venu au temple dans le même temps que Joseph et Marie, il reconnut celui qui lui avait été désigné, et, prenant l'enfant Jésus dans ses bras, il rendit grâces à Dieu en disant : « Maintenant, Seigneur, ton serviteur mourra en paix, car mes yeux ont vu le Sauveur, qui sera la gloire d'Israël et la lumière des nations. » Il se trouva aussi dans le temple une sainte veuve, nommée Anne, qui consacrait ses jours et ses nuits au service de Dieu, priant et jeûnant sans cesse. Elle loua le Seigneur de ce qu'elle avait vu, et annonça la venue du Messie dans Israël.

Peu de temps après, comme Joseph se disposait à retourner à Nazareth, un ange lui apparut durant son sommeil et lui dit de s'enfuir en Égypte avec l'enfant et sa mère, parce qu'Hérode devait bientôt chercher Jésus pour le faire mettre à mort. En effet, Hérode, voyant que les mages s'étaient retirés sans l'avoir averti, entra dans une grande colère, et, prenant au sens matériel la royauté promise au divin enfant, il craignit pour son pouvoir. Afin de se débarrasser de ce redoutable adversaire, il envoya des soldats à Bethléhem pour égorger, dans la ville et les pays environ-

nants, tous les enfants mâles au-dessous de deux ans. On vit alors s'accomplir ces paroles du prophète Jérémie : « Un grand bruit a été entendu dans Rama, un bruit de plaintes et de gémissements. Rachel pleurait ses enfants, et ne voulait pas recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus. »

Enfance de Jésus.

Le roi des Juifs mourut peu de temps après ce massacre (mars, an 4 avant notre ère), et Archélaüs, son fils, lui succéda. Alors l'ange du Seigneur apparut une seconde fois à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez au pays d'Israël, car ceux qui cherchaient l'enfant pour le tuer sont morts. » A son retour, Joseph aima mieux se fixer à Nazareth, petite ville de Galilée où ne s'étendait pas l'autorité d'Archelaüs. Jésus y grandit, soumis à Joseph et à Marie, jusqu'à la vingt-neuvième année de l'ère vulgaire, qui était la trente-troisième de son âge.

Sa mission ne commença qu'à cette époque; mais longtemps auparavant quelques signes avaient montré qu'il n'était pas un enfant ordinaire. Il n'avait encore que douze ans quand il se rendit à Jérusalem avec son père et sa mère pour y célébrer la Pâque. Après les cérémonies, Joseph et Marie partirent seuls, sans s'inquiéter de l'absence de Jésus, qu'ils croyaient resté avec quelqu'un de leurs parents ou de leurs amis ; mais, sur le soir, l'ayant cherché de toutes parts inutilement, ils retournèrent le lendemain à Jérusalem, et le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

Joseph et Marie lui témoignèrent alors qu'ils avaient ressenti une vive affliction, mais Jésus leur dit : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je me voue au service de mon Père? » Ils ne comprirent pas ces paroles, et retournèrent avec lui à Nazareth, où il passa encore près de vingt années dans l'obscurité, soumis à son père et à sa mère, mais croissant en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Saint Jean-Baptiste, Baptême de Jésus, Tentation.

Enfin, la quinzième année du règne de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode Antipas, frère d'Archelaüs, tétrarque de la Galilée, et Caïphe, grand prêtre, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, qui avait vécu dans le désert jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Jean vint alors sur les bords du Jourdain prêcher le baptême de pénitence[1]. « Faites pénitence, s'écriait-il, car le royaume des cieux est proche. » De Jérusalem et de toute la Judée, beaucoup venaient à lui, et, après qu'ils avaient confessé leurs péchés, il répandait sur eux l'eau du fleuve. Il vint jusqu'à des pharisiens et des saducéens; mais il les repoussa en leur disant : « Faites pénitence, et ne dites pas dans votre orgueil : Abraham est notre père; car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham. Déjà la cognée frappe les racines; tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Le peuple lui demandait : « Que devons-nous faire? » Il leur répondit : « Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui est nu; que celui qui a de quoi manger donne à celui qui a faim. — Maître, disaient les publicains, que faut-il que nous fassions? — Ce qui vous a été ordonné, mais rien au delà. » Les soldats aussi disaient : « Et nous, que ferons-nous? — Vous contenter de votre paye et n'user avec personne de fraude ni de violence. »

Cependant tous pensaient en eux-mêmes : « Jean ne serait-il pas le Christ? » Alors Jean dit tout haut : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. » Et il ajoutait : « Pour moi, je vous bap-

1. Isaïe avait dit, I, 16 : « Lavez-vous, purifiez-vous, enlevez le mal de vos âmes. » Et *Ézéchiel*, XXXVI, 25 : « Je verserai sur vous une onde pure pour vous purifier de toutes vos impuretés. » Cf. *Jérémie*, II, 22. Dans l'ancienne loi, les impuretés légales devaient être effacées par des ablutions. *Lévitique*, XIV, 8; presque tout le chap. XV et le chap. XVI, 23-6, etc. Mais ces ablutions, pour être efficaces, ne supposaient pas un repentir intérieur, comme le nouveau baptême.

tise dans l'eau, afin de vous porter à la pénitence; mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit. Moïse vous a donné la loi, mais le Christ vous apportera la grâce et la vérité. » Et il annonçait que le Messie, attendu depuis si longtemps, était enfin arrivé; qu'il se trouvait au milieu des Israélites ; qu'il avait déjà le van à la main et qu'il allait balayer l'aire et jeter au feu la mauvaise paille.

Le lendemain, Jean vit Jésus, qui venait à lui, et il dit : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. C'est de lui que j'ai dit : Il m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. » Et Jésus, ayant voulu être baptisé par lui, Jean refusa en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi! — Laisse faire pour cette heure, répondit Jésus, il faut que toute justice s'accomplisse. » Jean obéit alors, et le baptisa dans le fleuve. Au moment où le Christ sortait de l'eau, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu qui descendait comme une colombe, et qui se reposa sur lui; puis l'on entendit une voix qui disait : « Vous êtes mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection[1]. »

Après cela, Jésus fut conduit par l'esprit malin dans le désert pour y être tenté. Il y resta, comme Moïse et Élie, quarante jours et quarante nuits, sans manger. Alors le tentateur s'approchant lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, fais que ces pierres deviennent des pains. » Mais Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Le diable alors le transporta dans la ville sainte sur le haut du temple et lui dit : Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de te soutenir de leurs mains de peur que tu ne te heurtes le pied contre quelque pierre. » Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. »

1. D'après quelques-uns des Évangiles perdus, les paroles entendues furent ces mots du psaume II, 7 : « Tu es mon fils ; je t'ai engendré aujourd'hui. »

Ensuite le démon le transporta sur une haute montagne, et, lui montrant tous les royaumes de la terre, il lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes devant moi pour m'adorer. » Mais Jésus répondit encore : « Retire-toi, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu. » Alors le diable le laissa, et en même temps les anges s'approchèrent et le servirent.

CHAPITRE XXII.

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS.

PREMIERS DISCIPLES ET PREMIER MIRACLE : NOCES DE CANA. — LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE. — LE PHARISIEN ET LA SAMARITAINE. — JÉSUS MÉCONNU A NAZARETH. — LA PÊCHE MIRACULEUSE ; LE PARALYTIQUE GUÉRI. — DISCUSSIONS AVEC LES PHARISIENS ; FAIRE LE BIEN PARTOUT ET TOUJOURS. — AMOUR DU PROCHAIN. — SERMON SUR LA MONTAGNE ; LES HUIT BÉATITUDES. — LES APÔTRES SONT LA LUMIÈRE DU MONDE. — L'ANCIENNE LOI N'EST PAS ABOLIE. — PARDON DES INJURES. — L'INTENTION MÊME DU PÉCHÉ EST COUPABLE. — POINT DE SERMENTS. — RENDRE LE BIEN POUR LE MAL. — NE PAS FAIRE LE BIEN PAR VANITÉ. — PRIER SANS OSTENTATION. — DÉTACHEMENT DES BIENS DU MONDE. — CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — CHERCHER DIEU.

Premiers disciples et premier miracle : Noces de Cana.

Quelque temps après, Jean, fils de Zacharie, étant allé baptiser à Béthabara au delà du Jourdain, Jésus passa près de là, s'en retournant en Galilée. Jean le vit et dit à deux de ses disciples, André et Jacques : « Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. » Ces deux hommes suivirent alors Jésus, qui se retournant leur dit : « Que cherchez-vous? » Ils lui répondirent : « Maître, où demeurez-vous? » Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils vinrent et demeurèrent tout le jour avec lui. Sur le soir, André trouva Simon, son frère, et l'amena à Jésus, qui lui dit : « Tu es Simon, fils de Jean, mais désormais tu seras appelé Céphas (c'est-à-dire Pierre). » Le lendemain, Jésus se rendant à Nazareth, ren-

contra Philippe et lui ordonna de le suivre; Philippe obéit, et ayant à son tour rencontré Nathanaël, il lui dit : « Nous avons trouvé celui dont Moïse et les prophètes ont prédit la venue : c'est Jésus de Nazareth. — Eh, repartit Nathanaël, peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Philippe ne lui répondit que ces mots : « Venez et voyez. » En le voyant venir, le Christ s'écria : « Voici un véritable Israélite, sans déguisement et sans artifice. — D'où me connaissez-vous? dit Nathanaël. Jésus répliqua : « Avant que tu eusses été appelé par Philippe, je t'ai vu sous le figuier. — Maître, dit Nathanaël, je vois bien que vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël. » Le Christ ajouta : « Vous verrez bien d'autres choses, lorsque les cieux s'ouvriront et que les anges descendront vers le Fils de l'homme. »

Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus s'y trouvait. Jésus lui-même y avait été convié avec ses disciples. Le vin venant à manquer, la mère de Jésus dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications. Jésus les fit remplir d'eau, puis dit aux serviteurs : « Puisez maintenant et portez à l'intendant. » L'intendant ayant goûté cette eau changée en vin, appela l'époux, et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moindre; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. » Ce fut le premier miracle de Jésus.

Les Vendeurs chassés du Temple.

La fête de Pâque étant proche, Jésus se rendit à Jérusalem pour la célébrer. Mais, à son entrée dans le temple, il vit des changeurs assis auprès de leurs comptoirs, et des marchands qui vendaient des animaux et des oiseaux pour les sacrifices. Alors, saisi d'indignation, il s'arma d'un fouet et les chassa en disant : « Enlevez vos marchandises et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »

Mais quelques-uns lui demandèrent de quel droit il en usait ainsi : « Détruisez ce temple, leur dit-il, et je le rebâtirai en trois jours. — Ce temple, disaient les Juifs, a été

quarante-six ans à bâtir, et vous le relèveriez en trois jours ? » Mais il entendait parler de son corps, qui devait mourir et ressusciter le troisième jour.

Le Pharisien et la Samaritaine.

Il y avait un homme parmi les pharisiens nommé Nicodème, qui vint la nuit trouver Jésus et qui lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé par Dieu, car personne ne pourrait accomplir les miracles que vous faites, si Dieu n'était pas avec lui. — En vérité, je vous le dis, répondit Jésus, nul ne verra le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. — Mais comment un homme déjà vieux peut-il naître une seconde fois ? » disait le pharisien, qui, habitué à la stricte observance des rites extérieurs, ne comprenait pas cette renaissance spirituelle. « Je vous le dis en vérité, repartit le Christ, si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne pourra entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. »

De Jérusalem, Jésus se rendit dans le pays arrosé par le Jourdain. Le nombre de ceux qui venaient à lui fut si grand que les disciples de Jean témoignèrent à leur maître la jalousie qu'ils en ressentaient; mais Jean leur répondit : « Ce n'est pas moi qui suis le Christ; j'ai été envoyé devant lui pour préparer les voies. Le Père aime le Fils, et lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. »

Cependant Jean-Baptiste était toujours suivi d'une grande multitude de peuple, ravie d'entendre sa parole ; et les Juifs, dit l'historien Josèphe, paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur commanderait. Hérode Antipas en conçut de l'inquiétude, et le fit emprisonner. Jésus, craignant que les pharisiens, ses ennemis déclarés, ne portassent Pilate à le faire arrêter sous prétexte qu'il était, comme Jean, suivi d'une foule nombreuse, se retira dans la Galilée.

En traversant la Samarie, il s'arrêta aux environs d'une petite ville nommée Sichor, auprès de l'héritage donné par

Jacob à son fils Joseph. Il y avait en ce lieu un puits connu sous le nom de Puits de Jacob ; Jésus s'assit auprès, et envoya ses disciples vers la ville, pour acheter quelque nourriture. Pendant leur absence, une femme de Sichor vint puiser de l'eau. Jésus lui ayant demandé à boire, cette femme témoigna une grande surprise, parce que les Juifs et les Samaritains n'avaient de relations entre eux que dans l'extrême nécessité. Mais Jésus, venu pour éteindre les haines nationales dans l'universelle charité, lui dit : « Si vous connaissiez celui qui vous dit : Donnez à boire, peut-être lui en auriez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné une eau vive. — Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond ; où donc auriez-vous pris l'eau vive? Êtes-vous plus grand que Jacob, notre père ? — Quiconque boit de cette eau, répondit le Christ, a soif encore ; mais l'eau que je donnerai deviendra une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. Le temps est venu où l'on n'adorera plus le Père seulement à Jérusalem ou sur le mont Garizim. Les vrais adorateurs que cherche le Père sont ceux qui l'adorent en esprit et en vérité. » La Samaritaine répondit : « Je sais que le Messie doit venir : lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. — C'est moi, lui dit Jésus, qui suis le Messie. » Sur ces entrefaites, les disciples revinrent de Sichor et pressèrent le Christ de manger ; mais il leur dit : « J'ai une nourriture à prendre que vous ne connaissez pas ; c'est d'accomplir la volonté de mon Père. »

Cependant la Samaritaine était retournée dans la ville et racontait à tous les habitants l'entretien qu'elle avait eu avec Jésus. « Cet homme, disait-elle, est certainement un prophète, car il m'a rappelé tout ce que j'ai fait pendant ma vie. » Les gens de Sichor vinrent alors prier Jésus d'entrer dans leur ville. Il y resta deux jours, et plusieurs crurent en lui. Ils disaient : « Nous croyons, parce que nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Christ, le Sauveur du monde. »

Jésus méconnu à Nazareth.

Jésus arriva enfin dans la Galilée, et se rendit à Nazareth, sa patrie. Le jour du sabbat, il prêcha dans la synagogue, lut les Écritures, et se fit à lui-même l'application d'un passage d'Isaïe où il est écrit : « L'esprit du Seigneur repose sur moi ; car il m'a consacré pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour délivrer les captifs, rendre la vue aux aveugles et la liberté aux opprimés. »

Ceux de Nazareth admiraient sa doctrine et lui rendaient témoignage ; mais en même temps, se souvenant de l'humilité de sa naissance, ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph le charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ; et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où viennent donc à celui-ci toutes ces choses? » Et ainsi ils prenaient de lui un sujet de scandale. Mais Jésus, témoin de leur incrédulité, leur disait : « Nul n'est prophète en son pays. » Ce reproche les remplit d'une telle colère qu'ils le menèrent sur le haut de la montagne où leur ville était bâtie pour le précipiter ; mais Jésus, passant au milieu d'eux sans qu'ils le pussent arrêter, descendit à Capharnaüm, où il fit désormais sa demeure habituelle, bien qu'il ait souvent quitté cette ville pour aller dans les lieux d'alentour prêcher, enseigner et guérir les malades qui lui étaient amenés de tous côtés.

Il vint aussi une seconde fois à Cana, où un officier d'Hérode s'approcha de lui et le supplia de guérir son fils, malade à Capharnaüm, et tout près de mourir. Jésus lui répondit : « Si vous ne voyez, vous autres, des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas. Retourne sur tes pas ; ton fils est guéri. » L'officier crut à cette promesse et partit ; il approchait de la ville, quand il vit ses gens accourir à sa rencontre et lui annoncer que, dès le jour précédent, à la septième heure, c'est-à-dire au moment où le Christ lui parlait, son fils avait été délivré de son mal.

La Pêche miraculeuse ; le Paralytique guéri.

Un jour qu'il était sur le bord du lac de Génézareth, se voyant trop pressé par la multitude rassemblée pour l'entendre, il monta dans la barque de Simon-Pierre, et de là prêcha au peuple qui se tenait sur le rivage. Ensuite il dit à Pierre d'avancer sur le lac et de jeter ses filets : Pierre, qui, de toute la nuit, n'avait pas pris un seul poisson, obéit; cette fois, les filets furent tellement remplis qu'ils se rompaient. Deux barques reçurent cette pêche miraculeuse, et semblaient sur le point d'enfoncer, tant la quantité de poisson était grande. La frayeur saisit alors Pierre et ses compagnons, parmi lesquels se trouvaient Jacques et Jean, fils de Zébédée ; mais Jésus leur dit : « Ne craignez point, venez avec moi, et vous serez pêcheurs d'hommes. » Dès ce moment, ils quittèrent tout pour le suivre.

A quelque temps de là, Jésus guérit un lépreux. Puis, un jour que les pharisiens et les docteurs de la loi étaient assis autour de lui, quatre hommes apportèrent un paralytique. Mais comme ils ne pouvaient le présenter à Jésus à cause de la foule qui encombrait les portes de la maison, ils découvrirent le toit et, par l'ouverture, descendirent le paralytique sur son lit jusqu'à l'endroit où Jésus se trouvait. Et lui, voyant leur foi, dit au paralytique : « Vos péchés vous sont remis. » Comme les scribes et les pharisiens qui étaient là présents se récriaient contre une telle parole que Dieu seul pouvait proférer : « Croyez-vous, ajouta-t-il, qu'il soit plus difficile au Fils de l'homme de remettre les péchés que de dire à ce paralytique : Lève-toi et retourne en ta maison? » Le malade, en effet, se leva et remporta lui-même le lit sur lequel il était couché.

Discussions avec les Pharisiens; faire le bien partout et toujours.

Les pharisiens et les scribes, irrités de ce que tout le peuple courait à lui et désertait leurs synagogues, obser-

vaient ses actions pour le prendre en faute. Un jour, Jésus étant sorti, vit en passant un homme nommé Matthieu, assis au bureau des impôts; il lui dit : « Suivez-moi ; » et lui aussitôt se leva et le suivit. Or, Jésus étant à table dans la maison de cet homme, il y vint beaucoup de publicains et de gens de mauvaise vie qui se mirent à table avec Jésus et ses disciples. Les pharisiens l'ayant vu dirent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec des publicains et des gens de mauvaise vie? » Jésus les entendit et leur répondit : « Ce ne sont pas à ceux qui sont en santé, mais aux malades que le médecin est nécessaire. Ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs que je suis venu appeler à la repentance. » Il ajoutait encore : « Le vin nouveau ne se met pas dans de vieux tonneaux, ni du drap neuf à un manteau vieilli, » voulant faire entendre que la loi nouvelle ne pouvait s'enfermer dans les rites étroits et usés de l'ancienne loi.

Une autre fois, pendant un jour de sabbat, ses disciples, passant près d'un champ de blé, prirent des épis qu'ils brisèrent pour en manger les grains. « Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis? disaient les pharisiens; vous violez le repos du sabbat. — Mais David, repartit le Christ, pressé par la faim, n'a-t-il pas pris même sur la table de proposition les pains qui y étaient exposés? Or, je vous le déclare, il y a ici quelqu'un plus grand que le temple. Si vous aviez compris cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. Allez, le Fils de l'homme est maître du sabbat. » Ce même jour, il guérit un homme dont la main était desséchée; et pour jeter dans la confusion la vaine science des pharisiens, il leur demandait : « Est-il permis, au jour du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver ou de tuer? »

Amour du prochain.

Un docteur lui demandait : « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? »

Jésus répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de

tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier des commandements. ». Voici le second, qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.

Et ce docteur voulant montrer qu'il était juste, dit : « Mais quel est mon prochain ? »

Jésus répondit :

« Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs. Ils le dépouillèrent, le couvrirent de blessures et s'en allèrent, le laissant à demi mort.

« Il arriva ensuite qu'un prêtre descendit par le même chemin ; l'ayant vu, il passa outre.

« Un lévite vint aussi au même lieu et ne s'arrêta pas davantage.

« Mais un Samaritain qui voyageait étant venu à l'endroit où était cet homme, et l'ayant vu, en fut touché de compassion.

« Il s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui.

« Le lendemain, il donna deux deniers à l'hôte et lui dit : Ayez bien soin de cet homme ; tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.

« Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? »

Le docteur lui répondit : « Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. — Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. »

Les Samaritains étaient un peuple odieux aux Juifs ; mais Jésus voulait montrer que le bien pouvait se faire par les mains de l'étranger, comme il pouvait se faire au jour même du sabbat.

Ainsi chaque jour il élargissait le cercle étroit dans lequel les docteurs auraient voulu enfermer l'intelligence ; chaque jour il montrait davantage que la religion n'était pas en d'inutiles pratiques, ni la vertu en de vaines formalités. Les Juifs avaient perdu le sens de la loi mosaïque, ils n'en con-

naissaient plus que la lettre; Jésus brisait le sceau sous lequel les pharisiens enchaînaient l'esprit, et faisait remonter l'âme à Dieu. Le sermon sur la montagne dévoila davantage la nouvelle doctrine.

Sermon sur la montagne; les huit béatitudes.

Jésus avait traversé le lac de Tibériade et gravi une montagne sur laquelle il était resté toute la nuit en prière. Au matin, il choisit douze de ses disciples auxquels il donna le nom et la mission d'apôtres, c'est-à-dire d'envoyés; puis il commença à les instruire de sa doctrine, ainsi que le peuple assemblé de toutes parts.

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui souffrent, ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde. Bienheureux les pacifiques, ils seront appelés les enfants de Dieu. »

Les Apôtres sont la lumière du monde.

« Quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront, réjouissez-vous, car une grande récompense vous sera réservée dans les cieux.

« Vous êtes la lumière du monde. Or, le flambeau qu'on allume ne se met pas sous le boisseau pour éclairer la maison, mais sur le chandelier. Brillez donc aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient le Père qui est dans les cieux. »

L'ancienne loi n'est pas abolie.

« Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi et les prophètes ; ma mission n'est pas d'abolir, mais d'accomplir : car, en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul point de la loi ne passera pas que tout ne soit accompli.

Pardon des injures.

« Vous savez qu'il a été dit : Tu ne tueras point. Mais moi je vous dis que celui qui se mettra en colère contre son frère, ou lui dira Raca[1], méritera d'être condamné par le conseil ; que celui qui lui dira : Tu es un fou, sera condamné aux feux de l'enfer. Si donc, quand vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don, et courez vous réconcilier avec lui ; vous viendrez ensuite présenter votre offrande. »

L'intention même du péché est coupable.

« Vous savez qu'il a été dit : Tu ne commettras pas d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère. Si donc votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, et le jetez au loin ; car il vaut mieux qu'un de vos membres périsse que si tout votre corps était jeté aux enfers.

« Il a été dit encore : Quiconque veut renvoyer sa femme lui donnera un écrit faisant preuve qu'il la répudie. Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère. »

Point de serments.

« Vous savez qu'il a été dit : Vous ne vous parjurerez pas et vous accomplirez les serments que vous aurez faits au Seigneur. Et moi je vous dis de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est son marchepied, ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais vous direz seulement : Cela est, ou : Cela n'est pas. »

1. *Raca*, mot qui ne se trouve qu'une seule fois dans l'Écriture, et nulle part dans les écrits rabbiniques. Il signifie menu, léger, par conséquent *homme de rien*.

Rendre le bien pour le mal.

« Il a été dit : OEil pour œil, dent pour dent. Moi je vous dis : Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau ; donnez à qui vous demande, et ne refusez pas à qui veut vous emprunter.

« Il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à qui vous hait, priez pour qui vous persécute. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, faites-vous plus que les païens ? »

Ne pas faire le bien par vanité.

« Ne faites pas vos bonnes œuvres pour être regardés des hommes, autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est aux cieux. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous le dis en vérité, ces gens-là ont reçu leur récompense. Mais que votre main droite ne sache pas ce que fait votre main gauche, afin que votre aumône soit dans le secret et que votre Père qui voit tout vous en donne la récompense. »

Prier sans ostentation.

« Lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites qui se tiennent debout dans les synagogues et aux coins des rues pour être vus des hommes. Ces gens-là, je vous le dis en vérité, ont reçu leur récompense. Mais entrez dans votre chambre, fermez la porte et priez votre Père dans le secret.

« Que vos prières soient courtes et non comme celles des


CARTE DES PAYS
OU LES APÔTRES
ont prêché l'Évangile.
Echelle en Kilomètres.
MER NOIRE
MER ADRIATIQUE
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
MER INTÉRIEURE
AFRIQUE
ÉGYPTE
ARABIE PÉTRÉE
MÉSOPOTAMIE
ARMÉNIE
PONT
PAPHLAGONIE
CAPPADOCE
BITHYNIE
MYSIE
PHRYGIE
CARIE
LYCIE
PAMPHYLIE
CILICIE
THRACE
MACÉDOINE
ITALIE
SICILE
CRÈTE
CHYPRE
RHODES
CYRÉNAÏQUE
Grande Syrte
ROME
Thessalonique
Philippes
Byzance
Chalcédoine
Nicomédie
Nicée
Ancyre
Sébaste
Néo Césarée
Éphèse
Smyrne
Sardes
Thyatire
Pergame
Lesbos
Chios
Samos
Patmos
Samothrace
Athènes
Corinthe
Sparte
Nicopolis
Syracuse
Malte I.
Rhegium
Messine
Brindes
Tarente
Pouzzoles
Lystre
Derbé
Perge
Tarse
Antioche
Séleucie
Alep
Édesse
Haran
Euphrate Fl.
Hamah
Émèse
Palmyre
Héliopolis
Damas
Sidon
Tyr
Césarée
Césarée de Philippe
Joppé
JÉRUSALEM
Mer Morte
Paphos
Salamine
Patara
Cnide
Myre
Phénice
L'Claude
Salmone
ALEXANDRIE
Péluse
Ptolémaïs
Cyrène
Barca
Leptis la Grande
Tyane
Antioche de Pisidie
Iconium
Laodicée
Colosses
Hiérapolis
Apollonie
Amphipolis
Pharsale
Nysse
Dorylée

païens, qui s'imaginent que c'est par la multitude des paroles qu'ils seront exaucés. Car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. Vous prierez donc ainsi : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

« Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, car ils affectent de paraître avec un visage défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent. Je vous le dis, en vérité, ils ont déjà reçu leur récompense. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin que votre Père seul vous ait vus, lui qui voit les choses les plus cachées, et qui vous en donnera la récompense. »

Détachement des biens du monde.

« Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les mangent, où les voleurs les déterrent et les emportent. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les rongent, ni voleurs qui les dérobent. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

« Aussi je vous dis : Ne vous inquiétez pas où vous trouverez la nourriture et les vêtements. Considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent et n'amassent rien dans les greniers. Mais votre Père céleste les nourrit; or, n'êtes-vous pas plus que les oiseaux du ciel?

« Pourquoi vous inquiéter de votre vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs. Ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme un seul d'entre eux. Si donc Dieu prend soin de

vêtir une plante des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien plus saura-t-il vous vêtir, ô hommes de peu de foi !

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données en surcroît. C'est pourquoi soyez sans inquiétude pour le lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. »

Charité envers le prochain.

« Ne jugez pas afin de n'être pas jugés. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans votre œil ?

« Gardez-vous de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent. »

Chercher Dieu.

« Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Qui de vous donne à son fils une pierre au lieu de pain, et un serpent pour un poisson ? Si donc vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demanderont ?

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes, c'est là la loi et les prophètes.

« Entrez par la porte étroite, car large est la porte de perdition et spacieux le chemin qui y mène. Par là, beaucoup passent et entrent. Mais qu'elle est petite la porte de vie ! qu'elle est étroite la route qui y conduit ! comme il y en a peu qui la trouvent !

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez par leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines ou des figues sur les ronces ?

« Quiconque entend les paroles que je dis et les pratiques sera comme l'homme sage qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie qui tombe, les fleuves qui débordent, les vents qui mugissent assaillent cette demeure. Mais elle ne s'écroule point, parce que c'est le rocher qui la porte.

« Celui qui entend mes paroles et ne les pratique pas ressemble à l'homme qui bâtit sur le sable. Si la pluie tombe, si les fleuves débordent, si les vents mugissent, la maison s'écroule, c'est une grande ruine. »

CHAPITRE XXIII.

SUITE DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS.

NOUVEAUX MIRACLES. — LA PÉCHERESSE. — LA TEMPÊTE APAISÉE; JEUNE FILLE RESSUSCITÉE. — AVEUGLES GUÉRIS. — AVEUGLEMENT MORAL DES PHARISIENS ET DES SADUCÉENS. — JÉSUS REND TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — POUVOIRS DONNÉS PAR JÉSUS A SES DISCIPLES. — L'HUMILITÉ RECOMMANDÉE AUX APÔTRES. — FUIR LE SCANDALE. — ÊTRE MISÉRICORDIEUX. — PARABOLE DES SEMENCES. — MULTIPLICATION DES PAINS. — JÉSUS MARCHE SUR LES EAUX. — NÉCESSITÉ DE LA FOI EN JÉSUS-CHRIST. — NE PAS HONORER DIEU DES LÈVRES SEULEMENT. — NÉCESSITÉ DU REPENTIR. — NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ. — NOUVEAUX MIRACLES. — POUVOIRS DONNÉS A SAINT PIERRE. — LA TRANSFIGURATION.

Nouveaux miracles.

Ces paroles venues du cœur, cette haute morale, étaient nouvelles pour des hommes auxquels les pharisiens et les scribes ne demandaient que des pratiques extérieures. Aussi, tous étaient-ils dans l'admiration de cette simple et pure doctrine. Les pauvres, les opprimés et les faibles avaient déjà foi en celui qui ne parlait que de douceur et de charité. Quand Jésus descendit de la montagne, un lépreux vint à lui en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus le toucha, et aussitôt sa lèpre disparut.

Il alla ensuite à Capharnaüm, et son retour fut signalé

par de nouveaux miracles. « Seigneur, lui dit un centenier, mon serviteur est retenu paralysé dans ma maison et il souffre cruellement : « J'irai, » lui dit Jésus. Mais le centenier répondit : « Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez dans ma demeure, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je ne sois moi-même qu'un homme soumis à la puissance d'autrui, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Allez, et il va ; et à l'autre : Venez, et il vient. » En entendant ces paroles, Jésus dit à ceux qui le suivaient : « En vérité, je n'ai pas trouvé une foi si grande dans Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'orient et d'occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. Mais les enfants du royaume seront précipités dans les ténèbres extérieures ; et il y aura là des pleurs et des grincements de dents. »

Une autre fois Jésus rendit à une pauvre veuve de Naïm son fils que déjà on avait mis dans le cercueil, et il délivra du démon un possédé muet et aveugle. Alors un scribe s'approchant lui dit : « Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez. » Et Jésus lui répondit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

La pécheresse.

Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra en son logis, et aussitôt une femme de mauvaise vie, qui l'apprit, vint avec un vase d'albâtre plein de parfums ; et arrosant les pieds du Christ de ses larmes, elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les couvrait de senteurs.

Le pharisien se scandalisait de ce que Jésus se laissait toucher par cette femme. Mais Jésus lui dit : « Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante[1]. Mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette :

1. *Denier*, monnaie romaine d'argent et valant environ 78 centimes.

lequel des deux dut l'aimer davantage? » Le pharisien répondit : « Celui auquel il a le plus remis. — Vous avez bien jugé, dit Jésus. Voyez donc cette femme. Je suis entré dans votre maison et vous ne m'avez pas donné d'eau pour laver mes pieds. Elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Quelque temps après, Jésus monta sur une barque pour traverser la mer de Tibériade ; mais il s'éleva une si grande tempête que la barque était couverte de flots ; et lui cependant dormait ! Ses disciples s'approchèrent et l'éveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons ! » Mais Jésus leur répondit : « Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? » Alors il commanda aux vents et à la mer. Aussitôt les vents s'apaisèrent et il se fit un grand calme. « Quel est celui à qui les vents et les flots obéissent ? » disaient entre eux les disciples remplis d'étonnement et de respect.

La tempête apaisée; jeune fille ressuscitée.

Le lendemain, il était à peine débarqué sur le rivage, que Jaïr, prince de la synagogue de Capharnaüm, s'approcha de lui et l'adora en disant : « Seigneur, ma fille est morte présentement ; mais venez lui imposer les mains et elle vivra. » Aussitôt Jésus se levant le suivit avec ses disciples. Alors une femme qui, depuis douze ans, était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange qui était au bas de son vêtement ; car elle disait en elle-même : « Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. » Jésus se retournant alors, et la voyant, lui dit : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée. » Et cette femme fut guérie à la même heure.

Lorsque Jésus fut arrivé en la maison du chef de la synagogue, voyant les joueurs de flûte et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, il leur dit : « Retirez-

vous, car cette fille n'est pas morte, mais seulement endormie. » Ils se moquaient de ces paroles; mais après qu'on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, prit la main de la jeune fille, et elle se leva.

Aveugles guéris.

Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans tout le pays; et comme Jésus sortait de ce lieu, deux aveugles le suivirent, en criant et en disant : « Fils de David, ayez pitié de nous! » et lorsqu'il fut venu en la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui. « Croyez-vous, leur dit-il, que je puisse faire ce que vous me demandez? — Oui, Seigneur. » Alors il toucha leurs yeux, en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Aussitôt leurs yeux furent ouverts, et Jésus leur défendit fortement d'en parler, en leur disant : « Prenez bien garde que qui que ce soit ne le sache. » Mais eux, s'en étant allés, répandirent sa réputation dans tout le pays.

Après qu'ils furent sortis, on lui présenta un homme muet, possédé du démon. Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration, et ils disaient : « On n'a jamais rien vu de semblable en Israël. »

Aveuglement moral des pharisiens et des saducéens.

Alors les pharisiens et les saducéens vinrent à lui pour le tenter; et ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel. Mais il leur répondit : « Le soir vous dites : Il fera beau, parce que le ciel est rouge, et le matin vous dites : Il y aura aujourd'hui de l'orage, parce que le ciel est sombre et rougeâtre. Hypocrites, vous savez donc reconnaître ce que présagent les diverses apparences du ciel; et vous ne savez point discerner les signes des temps que Dieu a marqués? Cette nation corrompue et adultère demande un prodige, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. »

Jésus rend témoignage de saint Jean-Baptiste.

Or, Jean, ayant appris dans sa prison [1] les œuvres du Christ, envoya vers lui deux de ses disciples qui lui dirent : « Êtes-vous celui qui doit venir ? » Jésus leur répondit : » Allez raconter ce que vous avez vu et entendu : les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux guérissent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. » Lorsqu'ils s'en furent allés, Jésus parla de Jean au peuple. « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? un roseau agité du vent ? Non, vous êtes allé voir un prophète, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie devant vous mon ange qui vous préparera les voies. »

Pouvoirs donnés par Jésus à ses disciples.

Lorsqu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étant arrivés, et se tenant au dehors, demandaient à lui parler ; et quelqu'un lui dit : « Voilà votre mère et vos frères qui sont au dehors et qui vous demandent. » Mais il répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Alors étendant sa main vers ses disciples : « Voici, dit-il, ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

« La moisson est grande, dit un jour Jésus à ses disciples, mais il y a peu d'ouvriers; priez donc le maître du champ qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. » Alors, appelant ses douze apôtres, Simon-Pierre et André, son frère, Jac-

1. Jean ayant reproché à Hérode Antipas son amour pour Hérodias, sa belle-sœur, le prince, excité par cette femme, avait fait emprisonner Jean. Un jour qu'Hérode célébrait une fête dans son palais, Salomé, fille d'Hérodias, dansa avec tant de grâce, qu'Hérode, charmé, jura de lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Elle lui demanda la tête de saint Jean-Baptiste; à regret, Hérode envoya un soldat à la prison, qui coupa la tête du précurseur, et l'apporta sur un plat.

ques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, Philippe et Barthélemi, Thomas et Matthieu, le publicain, Jacques, fils d'Alphée et Thaddée, Simon le Chananéen et Judas Iscariote, il leur donna puissance sur les démons avec pouvoir de guérir les malades, et il leur dit : « Allez et annoncez que le royaume des cieux est proche.

« Ne prenez rien pour le chemin, ni sac, ni bâton, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux habits. Car celui qui travaille sera nourri.

« En quelque ville que vous entriez, demeurez chez celui qui sera le plus digne de vous recevoir ; s'il refuse, retirez-vous, et en sortant de cette maison secouez contre elle la poussière de vos pieds.

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; ayez la prudence du serpent et la simplicité de la colombe.

« A cause de moi vous serez persécutés ; on vous conduira aux rois et aux gouverneurs, mais ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, car ce que vous devrez dire vous sera donné sur l'heure.

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'une obole? cependant en tombe-t-il un seul sur la terre sans la volonté de notre Père? Les cheveux mêmes de votre tête sont comptés.

« Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai et le confesserai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux, et quiconque aura donné un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense.

« Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel : et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel.

« Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée; car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. »

L'humilité recommandée aux Apôtres.

Mais en même temps il recommandait à ses apôtres mêmes l'humilité. Un jour ils lui demandèrent : « Maître, quel est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Jésus ayant appelé un petit enfant, le mit au milieu d'eux et leur dit : « Je vous dis en vérité que si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera sera le plus grand auprès de mon père. Que celui donc qui parmi vous voudra s'élever au-dessus de ses frères devienne leur serviteur. Que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave, à l'exemple du Fils de l'homme qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, qui donnera sa vie pour la rédemption de plusieurs. »

Fuir le scandale.

Il leur disait encore : « Si quelqu'un scandalise un de ces humbles qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou la meule qu'un âne tourne et qu'on le jetât au fond de la mer.

« Malheur à l'homme par qui le scandale arrive !

« Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-les et les jetez loin de vous : il vaut bien mieux que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main, que d'en avoir deux et d'être jeté dans le feu éternel.

« Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le et le jetez loin de vous ; car il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipité dans les feux de l'enfer. »

Être miséricordieux.

Alors Pierre s'approchant lui dit : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi ? sera-ce jusqu'à sept fois ? »

Jésus lui répondit : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois.

« Car le royaume des cieux est semblable à un roi qui

voulait faire rendre compte à ses serviteurs. Un d'eux lui devait 10 000 talents, et comme il n'avait pas le moyen de les rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il possédait.

« Mais le serviteur se jeta aussitôt à ses pieds en lui disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. Le maître, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette.

« Ce serviteur ne fut pas plutôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Et son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait d'avoir un peu de patience, promettant qu'il lui rendrait tout.

« Mais il ne voulut pas l'écouter et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il lui eût rendu tout ce qu'il lui devait. Le maître l'apprit et l'ayant fait venir : Méchant serviteur, lui dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous? et il le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il eût payé ce qu'il devait.

« C'est ainsi, ajoutait Jésus, que mon Père traitera celui de vous qui ne pardonnera pas à son frère. »

Paraboles des semences.

Jésus s'étant un jour assis au bord de la mer, il s'assembla autour de lui une si grande foule de peuple que pour s'en faire entendre il monta sur une barque, et de là leur dit : « Celui qui sème s'en alla semer, et pendant qu'il semait, quelque partie de la semence tomba le long du chemin; et les oiseaux du ciel étant venus la mangèrent. Une autre tomba dans des lieux pierreux, et elle germa aussitôt. Mais parce que la terre où elle était n'avait pas de profondeur, le soleil s'étant levé ensuite, elle en fut brûlée; et comme elle n'avait point de racines, elle sécha. Une autre tomba dans des épines, et les épines, venant à croître, l'étouffèrent. Une autre enfin tomba dans la bonne terre et elle porta du fruit; quelques grains rendant cent pour un, d'au-

tres soixante et d'autres trente. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. »

Il leur proposa une autre parabole, en disant : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans un champ. Mais pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie au milieu du blé, et s'en alla. » L'herbe ayant donc poussé, et étant montée en épi, l'ivraie commença aussi à paraître. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : « Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? » Il leur répondit : « C'est l'ennemi qui l'y a semée. — Voulez-vous que nous allions l'arracher? — Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson; et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler; mais amassez le blé pour le porter dans mon grenier. »

Il leur proposa une troisième parabole : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans un champ. Ce grain est la plus petite de toutes les semences. Mais lorsqu'il est crû, il est plus grand que toutes les autres plantes et il devient un arbre; de sorte que les oiseaux du ciel viennent se poser sur ses branches. » Il leur dit encore : « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend, et qu'elle mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. »

Après cela, Jésus, ayant renvoyé le peuple, vint dans la maison; et ses disciples, s'approchant de lui, lui dirent : « Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ. » Et lui, leur répondant, il leur dit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Le champ est le monde; le bon grain, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants d'iniquité. L'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; le temps de la moisson, c'est la fin du monde; les moissonneurs, ce sont les anges. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront et enlèveront hors de son royaume tous ceux qui sont des occasions de

chute et de scandale, et ceux qui commettent l'iniquité; et ils les précipiteront dans la fournaise. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. »

Multiplication des pains.

Cependant Jésus était toujours suivi d'une foule innombrable de peuple qui le sollicitait de faire des miracles; pour échapper à ces prières, il traversa un jour la mer de Tibériade et se retira dans le désert de Bethsaïde. Mais la foule le rejoignit bientôt. Alors Jésus descendit de la montagne, guérit les malades et enseigna sa doctrine. Vers le soir, ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Ce lieu est désert; il est tard, renvoyez ce peuple afin qu'il puisse aller dans les bourgades chercher sa nourriture. » Jésus répondit : « Donnez-lui vous-mêmes de quoi manger. — Nous n'avons que cinq pains et deux poissons, » reprirent-ils. Jésus cependant ordonna à la foule de s'asseoir sur le gazon, et ayant pris les pains et les poissons, il les bénit, puis les donna à ses disciples, qui les rompirent et les distribuèrent au peuple. Et il se trouva une telle abondance de nourriture qu'après que tout le monde se fut rassasié, on remplit encore douze corbeilles avec les restes des cinq pains et des deux poissons. Or, ceux qui en reçurent étaient au nombre d'environ cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants. »

Jésus marche sur les Eaux.

Après avoir renvoyé le peuple, Jésus ordonna à ses disciples de traverser le lac; pour lui, il resta sur la montagne, où il pria pendant la plus grande partie de la nuit. Le lendemain au matin, les apôtres, qui n'avaient cessé d'avoir le vent contraire, se trouvaient à vingt-cinq ou trente stades du rivage[1]. Alors ils aperçurent un homme qui marchait

1. Stade, mesure grecque de longueur valant 185 mètres.

sur les eaux et s'avançait vers eux. Cette vue les remplit de frayeur. Mais bientôt ils le reconnurent; Jésus leur parla : « Rassurez-vous, c'est moi. » Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, si c'est bien vous, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. » Jésus lui dit : « Venez; et Pierre, descendant de la barque, marcha sur la mer. Mais au bout de quelques instants, le vent soufflant avec violence, il eut peur, et comme il commençait à enfoncer : « Seigneur, s'écria-t-il, sauvez-moi. » Jésus, étendant la main, le soutint et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Puis ils entrèrent tous deux dans la barque; et aussitôt le vent cessa.

Nécessité de la foi en Jésus-Christ.

Cependant une grande partie de ceux qui s'étaient trouvés autour de lui dans le désert de Bethsaïde vinrent le rejoindre à Capharnaüm. Jésus leur dit : « Vous me cherchez, parce que je vous ai nourris, et non parce que je fais des miracles. Cherchez une nourriture qui ne périsse point. Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde, et si quelqu'un s'en nourrit, il vivra éternellement. » Ce discours étonna le peuple, et plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent. Alors Jésus demanda aux apôtres s'ils voulaient aussi le quitter. Mais Pierre lui répondit : « Seigneur, vers qui donc irions-nous? Car nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. — Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? reprit Jésus, et cependant l'un de vous est un démon. » Aucun d'eux ne comprit que cette parole s'adressait à Judas Iscariote, qui devait bientôt le trahir.

Ne pas honorer Dieu des lèvres seulement, mais du cœur.

Jésus continua à parcourir la Galilée, où quelques pharisiens se montrèrent scandalisés de ce que ses disciples ne lavaient pas leurs mains avant de commencer le repas;

mais il les renvoya en condamnant leur hypocrisie et leur attachement superstitieux à de vaines observances, pendant qu'ils négligeaient les principaux devoirs de la loi. « Isaïe, dit-il, a bien prophétisé de vous : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Nécessité du repentir.

Des hommes se croyant justes selon la loi avaient grande confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres. Jésus leur proposa cette parabole :

Un pharisien et un publicain montèrent au temple pour prier.

Le pharisien se tenant debout priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. »

Le publicain au contraire n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. »

Je vous déclare que celui-ci s'en alla chez lui justifié et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Nécessité de l'humilité.

Jésus entra un jour dans la maison d'un pharisien pour y prendre son repas, et remarquant que les conviés prenaient les premières places, il leur dit :

« Quand vous serez invités à des noces, ne vous mettez pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve quelqu'un parmi les conviés plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invités tous deux ne vienne vous dire : Cédez la place à celui-ci; et qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière place.

« Mais lorsque vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise

quand il viendra : Mon ami, montez plus haut. Alors vous serez comblé d'honneur devant ceux qui seront à table avec vous. » Et Jésus répéta encore ce précepte de l'humilité : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. »

Il disait aussi à celui qui l'avait invité : « Lorsque vous donnez à dîner, n'invitez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins, qui sont riches, de peur qu'ils ne vous invitent aussi à leur tour et que ce soit là votre récompense.

« Mais invitez les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles, et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre, car vous en recevrez la récompense à la résurrection des justes. »

Nouveaux miracles.

De la Galilée, Jésus se rendit sur les confins de Tyr et de Sidon. Une femme phénicienne ou chananéenne vint le supplier de rendre la santé à sa fille. Jésus ne répondit pas. Mais comme elle continuait à crier vers lui, et que ses apôtres le priaient d'exaucer sa demande, il répondit : « Je ne suis envoyé que vers les brebis égarées du troupeau d'Israël. » Cette femme le suivit cependant jusque dans sa maison, et le supplia en disant : « Seigneur, venez à mon secours. — Il n'est pas juste, lui dit Jésus, de donner aux chiens le pain des enfants. — Vous dites vrai, répliqua-t-elle, mais au moins les petits chiens mangent les miettes tombées de la table de leurs maîtres. » Jésus, pour récompenser sa foi, lui promit qu'il serait fait selon son désir.

Puis il continua sa marche, répandant les miracles sur ses pas. Il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et guérissait les malades : une seconde fois il opéra le prodige de la multiplication des pains ; quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, furent rassasiés avec sept pains et quelques petits poissons ; et de ce qu'ils laissèrent on remplit encore sept paniers.

Pouvoirs donnés à saint Pierre.

Un jour que Jésus allait vers Césarée avec ses disciples, il leur demanda ce que le peuple pensait de lui. « Les uns, répondirent-ils, prétendent que vous êtes Élie; d'autres, Jérémie; d'autres, saint Jean-Baptiste ou quelqu'un des anciens prophètes. — Mais vous, leur demanda Jésus, que pensez-vous de moi? » Pierre lui dit : « Vous êtes le Christ, fils de Dieu. » Jésus loua sa foi et ajouta : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. » Il annonça ensuite à ses disciples les affronts et les maux qu'il souffrirait à Jérusalem, et dit : « Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et me suive. Celui qui veut conserver sa vie la perd, et celui qui la perd pour l'amour de moi la conserve. Je vous le dis en vérité, il y en a quelques-uns ici qui ne mourront point sans avoir vu le royaume de Dieu dans sa toute-puissance. »

La Transfiguration.

Six jours après, Jésus prit avec lui trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, et il les mena sur une haute montagne. Là il se mit en prières, mais les apôtres, accablés par la fatigue, s'étaient endormis, quand, réveillés tout à coup vers le milieu de la nuit, ils virent son visage resplendissant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps ils aperçurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon de demeurer ici; si vous l'agréez, nous y ferons trois tentes, une pour vous, et deux autres pour Moïse et pour Élie. » Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé,

en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. » A cette voix, les disciples tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte; mais Jésus les releva, et leur ordonna le matin, en descendant de la montagne, de ne découvrir à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'après sa résurrection.

CHAPITRE XXIV.

SUITE DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS.

MARTHE ET MARIE. — LA BREBIS ÉGARÉE. — L'ENFANT PRODIGUE. — LES PETITS ENFANTS BÉNIS. — MÉPRIS DES RICHESSES. — LE MAUVAIS RICHE. — LE SALUT DES RICHES EST DIFFICILE. — PARABOLE DES TRAVAILLEURS. — JÉSUS ENSEIGNE DANS LE TEMPLE. — LA FEMME ADULTÈRE. — GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ. — LE BON PASTEUR DONNE SA VIE POUR SES BREBIS. — TOUT ROYAUME DIVISÉ SERA DÉTRUIT. — LES JUIFS VEULENT LAPIDER JÉSUS. — RÉSURRECTION DE LAZARE.

Marthe et Marie.

Jésus continuait à prêcher par la Galilée, et préparait déjà ses apôtres à voir sa passion et sa mort, en leur parlant souvent des souffrances qui l'attendaient; mais ils ne comprenaient pas encore le sens de ses paroles. Avant de se rendre à Jérusalem, pour la fête de la Pentecôte, il envoya ses disciples dans toutes les villes par où il devait passer; il leur répéta les mêmes commandements qu'il leur avait déjà donnés, et leur accorda le même pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons; puis il alla loger chez deux sœurs, Marthe et Marie, qui demeuraient à Béthanie non loin de la ville sainte. Marthe s'empressait à préparer le repas pour Jésus et pour sa suite, pendant que Marie était assise à ses pieds et écoutait avidement sa parole. Marthe s'en plaignit familièrement à Jésus, mais il lui répondit : « Marthe, vous vous occupez de bien des choses, une seule est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera point ôtée. »

Parabole de la brebis égarée.

A quelques jours de là, sur le mont des Oliviers, vis-à-vis de Jérusalem, Jésus répéta à ses disciples l'oraison dominicale qu'il avait déjà donnée dans le sermon sur la montagne, et leur parla encore des qualités et de la puissance de la prière; puis il alla assister à la fête de la Pentecôte, et retourna à Capharnaüm. Dans cette ville, il ne dédaignait pas de parler, de converser, de manger même avec des publicains et des pécheurs. Les pharisiens en murmuraient, mais il leur proposa la parabole d'un homme qui, ayant cent brebis, en perd une et abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres pour chercher celle qui est égarée; lorsqu'il la retrouve, ajouta-il, il la met sur ses épaules, et s'en revient joyeux; il appelle ses amis, ses voisins, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. »

L'Enfant prodigue.

Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Et peu de jours après il s'en alla fort loin dans un pays étranger, où son patrimoine fut bientôt dissipé au milieu des débauches. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint en ce pays ; il tomba dans la misère, et se trouva forcé de s'attacher au service d'un homme qui l'envoya dans sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Là, il eût été bien aise d'apaiser sa faim avec les cosses qu'on jetait à ces animaux, mais personne ne lui en donnait. Alors il rentra en lui-même et dit : Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs qui ont plus de pain qu'il ne leur est nécessaire? et moi je meurs ici de faim; il faut que je parte, j'irai trouver mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un de vos serviteurs.

« Il partit donc; il était encore bien loin quand il fut

aperçu et reconnu par son père, qui, se sentant touché de compassion, courut à sa rencontre, se jeta dans ses bras et le couvrit de baisers. Mon père, lui dit son fils, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Mais le père donna ces ordres aux serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe, et revêtez-en mon fils, mettez-lui un anneau au doigt et des sandales aux pieds; amenez aussi le veau gras et tuez-le; mangeons et faisons bonne chère, parce que mon fils que voici était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé.

« Cependant le fils aîné revint des champs, et quand il fut proche de la maison il entendit les concerts et le bruit des danses; il appela un serviteur pour s'informer de ce qui venait d'arriver, et celui-ci répondit : Votre frère est revenu sain et sauf, et l'on a tué le veau gras. Le fils aîné en conçut quelque ressentiment et refusait d'entrer; son père vint, et comme il le priait avec instance : Depuis tant d'années que je vous sers, lui dit-il, je ne vous ai jamais désobéi, et jamais cependant vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; mais aussitôt que votre autre fils est revenu, après avoir mangé son bien en des sociétés mauvaises, vous avez tué pour lui le veau gras. — Mon fils, répondit le père, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai est à vous, mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère que voici était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé. »

Les Petits enfants bénis.

Un jour on lui présenta des petits enfants afin qu'il leur imposât les mains ; comme ses disciples les repoussaient : « Laissez venir à moi ces enfants, leur dit-il, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent. Gardez-vous bien, ajoutait-il, de mépriser aucun de ces petits; car je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient sans cesse la face de mon Père. »

Mépris des richesses.

Un homme dit un jour à Jésus : « Maître, ordonnez à mon frère de partager avec moi l'héritage qui nous est échu. » Mais Jésus lui dit : « Qui m'a établi juge pour faire vos partages? » et il ajouta : « Gardez-vous bien de toute avarice. Il y avait un homme riche dont les terres avaient extrêmement rapporté, et il disait en lui-même : Où pourrai-je serrer tout ce que j'ai à recueillir? Je vais bâtir de plus grands greniers et j'y amasserai toute ma récolte; et je me dirai : Tu as maintenant beaucoup de biens, repose-toi, mange, bois et fais bonne chère. Mais Dieu dit ce jour même à cet homme : Insensé! ton âme te sera reprise cette nuit, et pour qui sera tout ce que tu auras amassé? Allez, nul serviteur ne peut avoir deux maîtres à la fois. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent. »

Le Mauvais riche.

Il disait encore : « Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se donnait tous les jours des festins magnifiques.

« Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare, étendu à la porte de cette maison, tout couvert d'ulcères, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lécher ses plaies.

« Or ce pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et eut l'enfer pour sépulcre. Et lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux en haut et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.

« Alors il s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez-moi Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre d'extrêmes tourments dans ces flammes.

« Mais Abraham lui répondit : Vous avez eu vos biens

dans votre vie; Lazare n'y a eu que des maux, c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments. »

Le Salut des riches est difficile.

Un jeune homme vint et lui dit : « J'ai gardé tous les commandements, que me manque-t-il pour acquérir la vie éternelle? » Jésus lui dit : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, puis venez et suivez-moi. » Mais le jeune homme s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens; et Jésus dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, un câble passera plus aisément par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. »

Parabole des travailleurs.

Et comme ses disciples s'étonnaient et s'effrayaient, il leur dit : « Au temps de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, et vous, vous siégerez aussi, assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël; car quiconque quittera pour me suivre son père ou sa femme, aura pour héritage la vie éternelle. Mais beaucoup de ceux qui ont été les premiers seront les derniers.

« Car le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès le grand matin, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Étant convenu avec eux qu'ils auraient un denier pour leur journée, il les envoya à son champ.

« Sur la troisième heure du jour, il sortit encore; et en ayant vu d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable; et ils y allèrent.

« Il sortit de nouveau sur la sixième et sur la neuvième heure du jour, et fit la même chose; et étant revenu vers la onzième heure, il en trouva d'autres encore, auxquels il dit: Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans tra-

vailler? — C'est, répondirent-ils, que personne ne nous a loués, et il leur dit : Allez-vous-en donc aussi à ma vigne.

« Le soir étant venu, le maître dit à celui qui avait le soin de ses affaires : Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant par les derniers.

« Ceux donc qui n'étaient venus à la vigne que vers la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, crurent qu'on leur donnerait davantage, mais ils ne reçurent non plus qu'un denier chacun, et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, et disaient : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les rendez égaux à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais pour réponse il dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée? Prenez ce qui vous appartient, et vous en allez : pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux? Ainsi, les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; parce qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Jésus enseigne dans le Temple.

La fête des Tabernacles, qui durait huit jours, allait être célébrée dans Jérusalem; ceux des parents de Jésus qui ne croyaient pas en lui le sollicitèrent alors de se rendre au temple, afin de se manifester à tout le peuple, mais il leur répondit que son temps n'était pas encore venu : cependant, au cinquième jour de la fête, il parut dans le temple et enseigna publiquement; les Juifs s'avancèrent et dirent : « Comment cet homme sait-il les Écritures, lui qui ne les a jamais étudiées? — Ma doctrine n'est pas de moi, répondit-il, mais du Père céleste qui m'a envoyé; celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire, mais qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé ne commet pas d'injustice.... Pourquoi donc cherchez-vous à me faire mourir? » Les Juifs, irrités par ces paroles, envoyèrent des soldats pour le saisir;

mais on ne le put trouver : son heure n'était pas encore venue.

Le dernier jour de la fête des Tabernacles, Jésus, debout au milieu du temple, disait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, il sortira de son sein des sources d'eau vive. » Il y eut alors une grande rumeur parmi le peuple ; les uns disaient qu'il était le Messie, mais plusieurs répondaient : « Le Christ viendra de la race de David et de Bethléhem. Celui-ci est venu de la Galilée. » Ils le croyaient né à Nazareth où il avait été élevé, et où habitaient Joseph et Marie avant sa naissance.

La Femme adultère.

Jésus passa la nuit sur la montagne des Oliviers ; le lendemain il revint au temple ; pendant qu'il instruisait le peuple, des pharisiens amenèrent devant lui une femme surprise en adultère et dirent : « Moïse ordonne que la femme convaincue de crime soit lapidée ; que prononces-tu ? » Jésus ne répondit pas, il comprenait que les pharisiens voulaient l'embarrasser et tirer de sa réponse un sujet d'accusation contre lui ; cependant, pressé par leurs questions, il dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Ceux-ci l'ayant entendu parler de la sorte se retirèrent les uns après les autres. Alors Jésus dit à cette femme : « Où sont ceux qui vous accusent ? Quelqu'un vous a-t-il condamnée ? Et moi non plus je ne vous condamnerai pas ; allez, et ne péchez plus. »

Guérison de l'aveugle-né.

Le lendemain, Jésus aperçut dans une rue de la ville un homme qui était aveugle depuis sa naissance. Ses disciples, pensant, comme beaucoup de Juifs, que cette infirmité supposait un châtiment, lui demandèrent si cet homme était né aveugle pour la punition de ses péchés ou de ceux de ses parents : « Cet homme ni ses parents n'ont péché, répondit Jésus, mais il est né ainsi pour que les œuvres de Dieu se

manifestent en lui. » Puis, prenant un peu de poussière du chemin, qu'il mouilla de sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va et lave-toi dans la piscine de Siloé. » Il y alla, et quand il revint, il voyait.

Le Bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Les pharisiens, irrités de ce nouveau miracle accompli un jour de sabbat, c'est-à-dire au jour de repos fixé par la loi, chassèrent de la synagogue l'homme qui venait d'être ainsi guéri en disant : « C'est un imposteur. » Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé, et, l'ayant rencontré, il lui dit : « Croyez-vous au Fils de Dieu ? » Celui-ci répondit : « Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? » Jésus lui dit : « Vous l'avez vu, c'est celui-là même qui vous parle. » Aussitôt il se prosterna et adora.

Et aux pharisiens qui accompagnaient cet homme, Jésus dit encore : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit; de sorte que le loup les ravit et disperse le troupeau. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Mais moi je suis le bon pasteur. Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Tout royaume divisé sera détruit.

Un jour qu'il avait guéri un possédé aveugle et muet, le peuple disait dans son étonnement : « N'est-ce pas là le fils de David ? » Mais les pharisiens disaient : « S'il chasse les démons, c'est par Belzébub, prince des démons. » A quoi Jésus répondit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? »

Les Juifs veulent lapider Jésus.

A quelque temps de là Jésus retourna à Jérusalem pour assister à la fête de la dédicace du temple relevé et purifié par Judas Maccabée. Quelques jours après son arrivée, les Juifs l'entourèrent sous le portique de Salomon, et lui dirent : « Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. — Je vous l'ai déjà dit, et vous ne le croyez point. Cependant mes œuvres le prouvent assez. Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. »

Ils prirent alors des pierres pour le lapider. « Je vous ai comblés de bienfaits, leur dit-il, est-ce pour cela que vous voulez me tuer? — Ce n'est point à cause de vos bienfaits, mais pour vos blasphèmes, puisque vous voulez passer pour Dieu. » Jésus répliqua : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux? Si donc ceux à qui l'Éternel a parlé sont appelés dieux, pourquoi m'accusez-vous de blasphème, quand je me prétends fils de Dieu, moi qu'il a envoyé et sanctifié? » Cependant il les évita, et se rendit au delà du Jourdain.

Résurrection de Lazare.

Pendant qu'il était de l'autre côté du fleuve, Lazare, frère de Marthe et de Marie, tomba malade. Jésus en fut informé, et répondit que cette maladie ne tendait pas à la mort, mais à la manifestation des œuvres de Dieu. Aussi demeura-t-il encore deux jours dans le même endroit. Cependant Lazare mourut. Jésus dit alors à ses disciples que Lazare n'était plus, et il se rendit à Béthanie.

Aussitôt que Marthe eut appris son arrivée, elle vint au-devant de lui : « Seigneur, s'écria-t-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, et voilà quatre jours qu'il est dans le tombeau. Mais je sais que maintenant même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque est vivant et croit en moi ne mourra point. — Oui, Sei-

gneur, répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui est venu dans ce monde. » Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle alla appeler Marie sa sœur, en lui disant : « Le Maître est venu et vous demande. » Marie courut aussitôt au-devant du Sauveur, et, se jetant à ses pieds : « Seigneur, lui répéta-t-elle encore, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

A la vue de ses larmes et de celles de tous ceux qui l'avaient suivie, Jésus, vivement ému, frémit en son esprit et se troubla. « Où l'avez-vous mis ? » dit-il enfin. « Seigneur, venez et voyez. » Alors Jésus pleura ; et les Juifs dirent entre eux : « Oh ! comme il l'aimait ! » Il alla donc au tombeau, dont on enleva la pierre, et, levant les yeux au ciel, il fit cette prière : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé jusqu'ici, je savais que tu m'exaucerais toujours, mais je le dis à cause de ce peuple qui m'environne, pour qu'il soit convaincu que tu m'as envoyé. » Après ces mots, il cria d'une voix forte : « Lazare, sors et viens ; » et Lazare sortit du tombeau.

Ce miracle fit grand bruit dans Jérusalem, et beaucoup commençaient à croire que Jésus pourrait bien être le Messie, quoique le peuple s'obstinât toujours à regarder ce Sauveur promis par l'Écriture comme devant être un roi victorieux. Aussi les prêtres craignant que les Romains ne vissent une menace de révolte contre leur domination dans l'empressement du peuple autour de Jésus, se décidèrent à le faire mourir. « Il faut, disait le grand prêtre Caïphe, qu'un seul meure pour le salut de tous. » Mais le Sauveur se retira à Éphraïm vers le Jourdain, en une contrée solitaire.

CHAPITRE XXV.

SUITE DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS.

JÉSUS PRÉDIT SA PASSION A SES DISCIPLES. — L'AVEUGLE DE JÉRICHO. — ZACHÉE LE PUBLICAIN. — FOI DE MARIE. — ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM. — CHANGEURS CHASSÉS DU TEMPLE. — LE FIGUIER SÉCHÉ. — MÉRITE DE LA FOI. — PARABOLES PROPOSÉES AUX SCRIBES. — PARABOLE DES VIGNERONS. — LE FESTIN DES NOCES. — RENDRE A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR. — LA RÉSURRECTION UNIVERSELLE. — LE JUGEMENT DERNIER. — LES PHARISIENS SONT REJETÉS. — LE DENIER DE LA VEUVE. — PROPHÉTIE DE LA RUINE DU TEMPLE ET DE JÉRUSALEM. — VEILLER SANS RELACHE SUR SOI-MÊME. — LE SERVITEUR INFIDÈLE. — PARABOLE DES DIX VIERGES. — PEINES ET RÉCOMPENSES DANS LA VIE A VENIR.

Jésus prédit sa Passion à ses disciples.

Cependant Jésus ne tarda pas à retourner vers Jérusalem pour célébrer la Pâque une dernière fois et souffrir la mort. Il avertit les apôtres de tout ce qui devait lui arriver bientôt : « Nous allons à Jérusalem, leur dit-il, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va être accompli. Car il sera livré aux gentils; on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. » Mais ces paroles étaient encore pour eux un mystère.

L'Aveugle de Jéricho.

Lorsqu'il se trouva près de Jéricho, un aveugle qui était assis le long du chemin, où il demandait l'aumône, entendant tout le peuple qui passait, s'enquit d'où venaient ce bruit et cette foule. Dès qu'il sut que c'était Jésus de Nazareth qu'on suivait, il se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Ceux qui allaient devant le reprenaient rudement et voulaient le faire taire; mais il criait encore plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi. » Alors Jésus commanda qu'on le lui amenât : « Que voulez-vous que je fasse ? lui dit-il. — Faites, Seigneur, que je voie, » répondit

l'aveugle. Jésus lui dit : « Voyez, votre foi vous a sauvé. » Il vit au même instant, et il suivait Jésus en rendant gloire à Dieu.

Zachée le publicain.

Dans Jéricho il y avait un homme riche, Zachée, chef des publicains, qui voulant voir Jésus et ne le pouvant à cause de la foule, et parce qu'il était de fort petite taille, courut devant et monta sur un sycomore. Jésus arrivé à cet endroit le vit et lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie. Mais le peuple murmurait disant : « Il est allé loger chez un homme de mauvaise vie. »

Cependant Zachée dit à Jésus : « Seigneur, je donne la moitié de mon bien aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un je lui rends au quadruple. » Sur quoi Jésus dit : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, car celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. »

Aussi jusqu'au moment de sa Passion, Jésus revenait encore sur cette pensée que ce n'était pas aux Juifs seuls et aux docteurs qu'il apportait le salut, mais à tout homme de race étrangère qui croyait et pratiquait.

Foi de Marie.

Jésus arriva près de Jérusalem quelques jours avant la fête de Pâques, et s'arrêta à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux. Là, pendant le repas, Marie, sœur de Marthe et de Lazare, répandit un vase de parfums précieux sur les pieds du Seigneur, et les essuya avec ses cheveux. Les disciples n'approuvèrent pas cette action, et Judas Iscariote dit hautement : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, afin de soulager les pauvres? » Ce n'était pas qu'il s'inquiétât de ceux-ci, mais parce que l'argent étant confié à ses soins il eût pu dérober ces trois cents deniers. « Laissez faire cette femme, lui dit Jésus, car elle a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture;

vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. En vérité, je vous le dis, partout où cet évangile sera prêché, l'action de cette femme sera racontée à sa louange. »

Entrée de Jésus à Jérusalem.

Le lendemain au matin, Jésus partit de Béthanie et s'avança vers Jérusalem. Arrivé au pied de la montagne des Oliviers, il dit à deux de ses disciples : « Allez à ce village qui est devant vous. En y entrant, vous trouverez une ânesse attachée et un ânon auprès d'elle. Déliez-les et amenez-les-moi, et si quelqu'un demande pourquoi vous faites ainsi, vous répondrez : Parce que le Seigneur en a besoin; et aussitôt on les laissera libres, afin que cette parole du prophète soit accomplie : Fille de Sion, regarde, ton roi vient à toi plein de douceur, assis sur une ânesse. »

Jésus entra dans la ville comme en triomphe, suivi d'une grande multitude de peuple qui criait : « Hosanna au fils de David, béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur. » Et ils étendaient leurs vêtements le long du chemin ou bien ils coupaient des branches d'arbres et les jetaient partout où il passait.

Changeurs chassés du Temple.

Il alla ainsi vers le temple, au bruit des acclamations; et le trouvant encombré de marchands, il les chassa et renversa les tables des changeurs, en disant : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prières et vous en avez fait un repaire de voleurs. » Il guérit aussi les aveugles et les boiteux qui étaient dans le saint lieu, et tout le peuple criait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! paix et gloire au plus haut des cieux. » Les prêtres et les scribes se montrèrent scandalisés des acclamations poussées en l'honneur de Jésus et lui dirent : « Maître, impose silence à tes disciples; » mais il répondit : « S'ils se taisent, les pierres mêmes parleront. »

Le Figuier séché; Mérite de la foi.

Le lendemain de ce jour, comme il revenait encore à Jérusalem de Béthanie où il était retourné passer la nuit, pressé par la faim, il s'approcha d'un figuier pour y prendre quelques fruits; mais n'en trouvant pas, il maudit l'arbre : « Désormais, s'écria-t-il, personne ne mangera de ton fruit; » et au même moment le figuier se sécha. Jésus prit occasion de ce nouveau miracle pour relever le mérite et la force de la foi. « Croyez en Dieu, disait-il à ses disciples; car en vérité, si vous dites à cette montagne, sans douter en vous-mêmes : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, il sera fait selon votre parole; quelque chose que vous demandiez avec foi dans vos prières, vous l'obtiendrez. »

Un jour un homme lui avait dit : « Maître, je vous suivrai. Mais permettez que je prenne d'abord congé de ceux qui sont dans ma maison. » Et Jésus lui avait répondu : « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas digne d'entrer dans le royaume des cieux. »

Paraboles proposées aux Scribes.

Pendant qu'il était dans le temple, les princes des prêtres et les anciens du peuple vinrent lui demander par quelle autorité il faisait des miracles. Mais, à son tour, il leur adressa cette question : « Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes? » S'ils avaient dit : « Il était du ciel, » Jésus leur eût répliqué : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas reçu? et s'ils avaient répondu : « Il était de la terre, » tout le peuple les aurait lapidés, parce qu'il tenait Jean pour prophète. Ils dirent donc à Jésus : « Nous ne savons. — Et moi non plus, répondit-il, je ne vous dirai point par quelle autorité je fais ces choses. »

S'adressant ensuite aux prêtres, aux docteurs et aux pharisiens, il leur proposa quelques paraboles qui avaient toutes pour objet de montrer que Dieu était près de les re-

jeter à cause de leur infidélité, et d'appeler en leur place les gentils[1] pour composer son Église.

« Un homme avait deux fils; il dit à l'aîné : Va, mon fils, travailler aujourd'hui dans ma vigne. Le fils refusa; puis bientôt, se repentant, il obéit à son père. Celui-ci avait dit la même chose au second qui répondit : J'irai, et qui n'y alla point. Lequel des deux fit la volonté de son père? — Le premier, répondirent-ils. — En vérité, je vous le dis, reprit Jésus, les publicains et les gens de mauvaise vie entreront avant vous dans le royaume de Dieu; car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez point cru en lui; mais les publicains et les gens de mauvaise vie ont cru en ses paroles, et vous, vous ne vous êtes point encore repentis. »

Deux autres paraboles tendaient au même but, et montraient que les descendants d'Abraham repoussant la loi nouvelle qui leur était apportée, cette loi serait donnée aux nations étrangères.

Parabole des Vignerons.

« Un père de famille planta une vigne, et l'entoura d'une haie; il fit un pressoir; il y bâtit une tour, puis il la loua à des vignerons et il s'en alla dans un pays étranger.

« Le temps des vendanges étant proche, il envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recueillir les fruits de sa vigne, mais les vignerons s'étant saisis de ces serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et en lapidèrent un troisième.

« Le maître envoya d'autres serviteurs, mais ils les battirent de même, les outragèrent et les renvoyèrent les mains vides.

« Il en envoya d'autres encore, qu'ils blessèrent et chassèrent aussi.

« Enfin le maître de la vigne dit : Que ferai-je? J'enverrai mon fils bien-aimé; peut-être que le voyant ils auront du respect pour lui.

1. Les *gentils*, c'est-à-dire les peuples étrangers à la nation juive.

« Mais les vignerons l'ayant vu, dirent entre eux : Voici l'héritier, allons, tuons-le afin que l'héritage soit à nous; et l'ayant jeté hors de la vigne, ils le tuèrent.

« Que leur fera donc le maître de la vigne? Il viendra, et fera périr ces vignerons, et il donnera sa vigne à d'autres. »

A Dieu ne plaise! lui dirent les Pharisiens, en l'entendant ainsi parler. Mais lui les regardant leur dit : « Je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté et qu'il sera donné à un peuple qui saura produire de bons fruits. »

Le Festin des noces.

Il disait encore : « Le royaume du ciel est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs à l'heure du souper dire aux conviés de venir, mais ils ne voulurent point y aller.

« Tous comme de concert commencèrent à s'excuser; le premier lui dit : J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir, je vous supplie de m'excuser.

« Un autre lui dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les éprouver; je vous prie de m'excuser.

« Un autre dit : J'ai épousé une femme, ainsi je ne puis y aller.

« Il envoya encore d'autres serviteurs, auxquels il dit : Dites de ma part à ceux qui sont invités : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer tous mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces.

« Mais eux ne se mirent pas en peine et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne et l'autre à son trafic. Les autres se saisirent de ses serviteurs, et après leur avoir fait plusieurs outrages, ils les tuèrent. A cette nouvelle, le roi entra en colère, et ayant envoyé ses troupes, il extermina les meurtriers et brûla leur ville.

« Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, invitez aux noces tous ceux que vous trouverez, et

amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.

« Ses serviteurs s'en allant par les rues rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, puis l'un revint lui dire : Seigneur, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, il y a encore de la place.

« Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer pour que ma maison se remplise, car je vous déclare qu'aucun de ceux que j'avais invités ne sera de mon souper.

« La salle des noces fut remplie de gens qui se mirent à table. Le roi entrant ensuite pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'avait point de robe nuptiale, et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici n'ayant point de robe nuptiale? et cet homme demeura muet.

« Alors le roi dit à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dehors dans les ténèbres; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Rendre à César ce qui appartient à César.

Les hérodiens, les saducéens et les pharisiens vinrent un jour lui faire des questions captieuses. Les hérodiens lui demandèrent s'il fallait payer le tribut à César. Jésus, pénétrant leur intention, dit : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? Montrez-moi la pièce du tribut. » Ils lui présentèrent un denier. « De qui est cette image et cette inscription? ajouta-t-il. — De César. — Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Il avait donné lui-même l'exemple de la soumission à la loi établie, car le receveur des tributs à Capharnaüm ayant dit à Pierre : « Votre maître ne paye-t-il point les deux drachmes? — Simon, que vous en semble? lui dit Jésus. De qui les rois de la terre tirent-ils des tributs? est-ce de leurs enfants ou bien des étrangers? — Des étrangers, répondit-il. — Les enfants en sont donc exempts? dit Jésus. Cependant, pour ne les pas scandaliser, allez à la mer et

jetez l'hameçon; et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le; et lui ouvrant la bouche, vous y trouverez une pièce de quatre drachmes, prenez-la et la leur donnez pour moi et pour vous. »

La Résurrection universelle.

Les saducéens, qui niaient la résurrection, l'interrogèrent à ce sujet d'une manière détournée. Jésus répondit : « N'avez-vous point lu ce qui a été dit par Dieu lui-même? Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Il entendait par là qu'après la mort une vie nouvelle attend les hommes.

Le Jugement dernier.

Sur cette question de la résurrection universelle, Jésus disait : « Un jour viendra où le Fils de l'homme apparaîtra dans sa majesté et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire; et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je n'avais point de logement, et vous m'avez logé; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venu me voir.

« Les justes lui diront alors : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé, ou sans habits, et que nous vous avons revêtu? et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous avons visité?

« Et le Roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez rendu ces devoirs à l'un des moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus.

« Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Allez-vous-en loin de moi, maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'étais sans logement, et vous ne m'avez pas logé ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

« Alors ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, sans habits, ou malade et en prison, et que nous avons manqué de vous assister?

« Et il leur répondra : Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez manqué de le faire à l'un de ces petits, autant de fois vous avez manqué de le faire à moi-même ; et ceux-ci iront dans les supplices éternels, et les justes dans la vie éternelle. »

Les Pharisiens sont rejetés.

Un jour Jésus se tournant vers le peuple, dit : « Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse ; faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. Car ils lient des fardeaux pesants qu'ils mettent sur les épaules des hommes, et pour eux-mêmes ils ne veulent pas les remuer, ne fût-ce que du bout du doigt. Ils aiment les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues ; mais quiconque s'élèvera sera abaissé, quiconque s'abaissera sera élevé.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! qui, sous prétexte de longues prières, dévorez la maison de la veuve ! Malheur à vous qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi !

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! qui

êtes semblables à des sépulcres blanchis. Au dehors ils sont beaux, mais au dedans ils ne renferment qu'ossements desséchés et pourriture.

« Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu ne l'as pas voulu! »

Le denier de la veuve.

Quand la foule se fut écoulée, Jésus, assis vis-à-vis du tronc du temple, considérait ce que chacun y mettait d'argent, et il vit quelques riches faire de grosses aumônes. Il vint aussi une pauvre veuve; elle mit seulement deux petites pièces de la valeur d'un quart de sou. Alors, Jésus, appelant ses disciples : « Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres, car ceux-ci n'ont pris que sur leur richesse, et elle, elle a pris même sur sa pauvreté. »

Prophétie de la ruine du Temple et de Jérusalem.

Sur le soir, quand il sortit du temple, ses disciples lui firent remarquer les beautés de l'édifice et les riches présents qu'il renfermait. Il leur répondit : « Un temps viendra où tout ici sera détruit et où il ne restera pas pierre sur pierre. — Maître, quand cela arrivera-t-il? quel sera le signe précurseur de l'accomplissement de ces paroles? » Jésus dit alors : « Prenez garde de vous laisser séduire; car plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ! et il y en aura qui croiront en eux. Vous entendrez aussi parler de guerres; mais gardez-vous de vous troubler, car il faut que ces choses arrivent. On verra se soulever peuple contre peuple, royaume contre royaume, et il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes et des famines. Mais, avant toutes ces choses, ils se saisiront de vous et vous persécuteront, ils vous traîneront devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Ne méditez point

d'avance ce que vous devrez répondre; je mettrai sur vos lèvres une sagesse à laquelle vos ennemis ne pourront résister et qu'ils ne pourront contredire. »

Il ajoutait encore : «Vous verrez une armée environner Jérusalem; ce seront alors les jours de la vengeance, afin que toutes les paroles de l'Écriture soient accomplies. Malheur aux femmes grosses ou nourrices en ces jours-là, car les maux de cette terre seront grands. Les soldats passeront les habitants au fil de l'épée ou les emmèneront captifs, et Jérusalem sera foulée aux pieds des gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande majesté; et il enverra ses anges, qui, au son retentissant des trompettes, rassembleront ses élus des quatre coins du monde. Je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

Veiller sans relâche sur soi-même.

« Or, ajoutait Jésus, quand ces choses commenceront d'arriver, levez la tête et regardez en haut, parce que votre délivrance approche. Apprenez une comparaison tirée du figuier : lorsque ses branches sont tendres et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche; de même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive.

« Quant à ce jour et à cette heure-là, nul autre que mon Père n'en a connaissance, pas même les anges du ciel, ni même le Fils.

« Et il arrivera à l'avénement du Fils de l'homme ce qui arriva du temps de Noé : car, comme avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et faisaient les noces de leurs filles, jusqu'au jour où Noé entra dans

l'arche; et ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il arriva, et les fit tous périr; il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme.

« Il en sera de même qu'au temps de Loth : on mangeait, on buvait, on achetait et on vendait, on plantait et on bâtissait; mais le jour où Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui les fit tous périr.

« Il en sera de même au jour où le Fils de l'homme paraîtra; alors de deux hommes qui seront dans le même champ ou dans le même lit, l'un sera pris et l'autre laissé; de deux femmes qui moudront dans un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée.

« Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les soins de cette vie, et que ce jour-là ne vienne tout à coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la terre. Veillez donc, car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur viendra.

« Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

« Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, si ce sera le soir ou à minuit, au chant du coq ou le matin; de peur que, venant tout à coup, il ne vous trouve endormis.

« Or, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. »

Jésus proposa ensuite à ses disciples quelques paraboles, pour montrer la nécessité de cette active vigilance. Celle du père de famille qui part en confiant à ses domestiques diverses sommes pour les faire valoir, et qui récompense, à son retour, les serviteurs fidèles et laborieux, tandis qu'il punit les paresseux et les inutiles; et celle de l'intendant qui, chargé de surveiller les autres domestiques, les maltraite et se divertit en l'absence de son maître, ne prévoyant pas que ses fautes le feront punir.

Le Serviteur infidèle.

« Soyez semblables, leur disait-il, à des gens qui attendent que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir dès qu'il arrivera et qu'il frappera à la porte. Heureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouve veillants. Je vous dis en vérité qu'il se ceindra de sa robe, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir; que s'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il les trouve en cet état, ces serviteurs-là sont heureux.

« Or, sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait assurément et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Alors Pierre lui dit : « Seigneur, est-ce pour nous autres que vous dites cette parabole, ou est-ce aussi pour tout le monde? » Le Seigneur lui dit : « Quel est à votre avis l'économe fidèle et prudent que le maître établit sur ses domestiques, pour donner, quand il faut, à chacun d'eux sa mesure de blé? Heureux ce serviteur, si son maître en arrivant le trouve faisant son devoir. Je vous dis en vérité qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

« Que si ce serviteur se dit en soi-même : Mon maître ne viendra pas sitôt, et qu'il se mette à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra le jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne pense pas, il le séparera des autres, et pour son partage il le mettra avec les infidèles et les hypocrites. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Parabole des dix Vierges.

Jésus dit un autre jour à ses disciples : « Dix vierges avaient pris leurs lampes, et allaient au-devant de l'époux et de l'épouse. Cinq étaient folles, et cinq étaient sages. Les premières n'avaient pas emporté d'huile avec elles. Aussi, quand vers minuit on entendit ces cris : Voici l'époux qui

vient, allez à sa rencontre, les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. — Non, répondirent celles-ci, nous craignons de ne pas en avoir assez pour vous et pour nous ; allez donc, et achetez-en pour vous-mêmes. Mais pendant ce temps l'époux vint : celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui, et la porte fut fermée quand les autres vierges arrivèrent et dirent : Seigneur, seigneur, ouvrez-nous ! Il leur répondit : Je vous le dis, en vérité, je ne vous connais point. Veillez donc aussi vous-mêmes, car vous ne savez ni le jour ni l'heure de la venue du Christ. »

Peines et récompenses dans la vie à venir.

Quand le Fils de l'homme viendra sur les nuées, il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; puis, comme un berger qui sépare les brebis et les boucs, il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche, et il dira aux hommes placés à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité.

« Alors les justes lui diront : Quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons vu avoir faim ou soif ? quand est-ce que nous vous avons vu sans logis et sans vêtements, en prison ou malade ? Et le Roi leur répondra : Je vous le dis, en vérité, autant de fois que vous avez fait cela à l'égard d'un des plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

« Il dira ensuite aux hommes placés à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel préparé pour Satan et pour les siens ! »

CHAPITRE XXVI.

LA PASSION.

TRAHISON DE JUDAS. — LAVEMENT DES PIEDS. — LA CÈNE. — PRÉDICTION DU RENONCEMENT DE SAINT PIERRE. — DERNIÈRES EXHORTATIONS DE JÉSUS A SES DISCIPLES. — JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS. — BAISER DE JUDAS; ARRESTATION DE JÉSUS. — JÉSUS CHEZ ANNE. — JÉSUS CHEZ CAÏPHE. — PIERRE RENIE JÉSUS. — CONDAMNATION DE JÉSUS PAR LES ANCIENS ET LES DOCTEURS. — MORT DE JUDAS. — JÉSUS DEVANT PONCE PILATE ET HÉRODE. — PONCE PILATE ABANDONNE JÉSUS ET DÉLIVRE BARABBAS. — LA FLAGELLATION ET LE COURONNEMENT D'ÉPINES. — JÉSUS SUR LA CROIX. — JÉSUS AU TOMBEAU. — LA RÉSURRECTION. — L'ASCENSION.

Trahison de Judas.

Jésus dit ensuite à ses disciples : « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. »

Au même temps les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la cour de Caïphe le grand prêtre, et se consultèrent sur les moyens de faire mourir Jésus; mais ils craignaient, s'ils le faisaient saisir pendant la fête, qu'il ne s'élevât quelque tumulte parmi le peuple. C'est alors qu'un des douze apôtres, Judas Iscariote, vint et leur dit : « Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai. » Ils lui promirent trente pièces d'argent; et depuis ce moment, Judas chercha une occasion de livrer son maître, à l'insu du peuple.

Lavement des pieds.

La veille de la Pâque, Jésus entra dans Jérusalem; et sur le soir, étant seul avec ses disciples, il voulut leur donner une dernière et grande leçon d'humilité. Il prit un linge, versa de l'eau dans un bassin et leur lava les pieds. Puis il leur dit : « Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis; faites donc comme j'ai fait. En vérité, je vous le dis, le serviteur ne vaut pas mieux que le maître; le messager n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé. »

La Cène.

S'étant mis ensuite à table pour faire la Pâque avec ses douze apôtres, Jésus leur dit, pendant qu'ils mangeaient : « En vérité, quelqu'un de vous me trahira. — Maître, est-ce moi? lui demanda Judas. — Vous l'avez dit, » répondit le Christ.

Or, pendant qu'ils étaient encore assis, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il prit aussi une coupe, rendit grâces, et la leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémission des péchés. »

Peu après, il se troubla, et dit encore : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » Et les apôtres se regardaient l'un l'autre, mais ils ne savaient de qui il voulait parler. Jean avait à ce moment la tête appuyée sur le sein du Christ. Pierre lui fit signe de demander quel était l'apôtre qui trahirait son maître, et Jésus répondit au disciple bien-aimé : « C'est celui à qui je vais donner un morceau de pain trempé. » Il le donna à Judas Iscariote, et aussitôt celui-ci quitta la table et s'en alla, excité par le mauvais esprit qui était entré dans son cœur. Comme il sortait, Jésus lui dit : « Faites vite ce que vous faites ; » ce qui fut interprété par les autres apôtres comme s'il eût dit d'acheter les choses nécessaires à la solennité, ou de donner quelques aumônes aux pauvres; car il était chargé de la bourse commune.

Prédiction du renoncement de Pierre.

Quand Judas fut sorti, Jésus dit : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. » Et s'adressant à ses disciples : « Enfants, je n'ai plus que peu de temps à rester avec vous. Vous me chercherez ; mais, comme je le disais aux Juifs, vous ne pouvez venir où je vais maintenant. Je vous fais un dernier commandement : Aimez-vous les uns les autres; aimez-vous comme je vous ai aimés. — Seigneur, où donc allez-vous? lui demanda Simon-Pierre : pourquoi

ne puis-je vous suivre maintenant ? je donnerais ma vie pour vous. » Jésus lui répondit « : En vérité, en vérité, je vous le dis, le coq ne chantera point que vous ne m'ayez renoncé trois fois. »

Dernières exhortations de Jésus à ses disciples.

Pendant le reste du repas, Jésus les entretint longuement de la confiance qu'ils devaient avoir dans la Providence et dans sa bonté pour eux. Il promit de leur envoyer un consolateur après son départ, et finit en priant pour sa glorification et pour le salut de ses apôtres et de tous les élus. « Mon Père, dit-il en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin qu'il vous glorifie. Rendez-moi maintenant cette gloire que j'avais en vous avant que le monde existât. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés; c'est pour eux que je prie. Père saint, conservez-les, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal et de les sanctifier dans la vérité. Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi par leur parole. Père saint, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, pour contempler la gloire que vous m'accordez; car je leur ai fait connaître votre nom. Je le leur répéterai sans cesse, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et qu'ils soient un et en nous, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi. »

Jésus au jardin des Oliviers.

Après cette prière, Jésus sortit de la ville, suivi de ses disciples, passa le torrent de Cédron, et se rendit à la montagne des Oliviers, dans un jardin nommé Gethsémani, que Judas Iscariote connaissait, parce que le maître y était venu souvent.

Quand Jésus fut arrivé en cet endroit, il dit aux apôtres de l'attendre jusqu'à ce qu'il eût fait sa prière; et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il marcha quelque

temps et se sentit bientôt pénétré d'une extrême affliction. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, veillez et priez pour ne point tomber en tentation. » Et s'étant éloigné d'eux, environ à la distance d'un jet de pierre, il se mit à genoux et se prosterna le visage contre terre : « Mon Père, s'écria-t-il, toutes choses vous sont possibles; faites, s'il vous plaît, que ce calice passe loin de moi ; toutefois, que votre volonté soit faite et non la mienne. » Alors un ange vint le consoler, mais Jésus, en proie à son agonie, continua longtemps encore sa prière ; et il sortit de son corps une sueur semblable à des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre.

Cependant il vint vers ses disciples, et les voyant endormis, il dit à Pierre : « Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi; veillez et priez pour ne point tomber dans la tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il s'en alla une seconde fois et dit : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » Puis retournant vers ses disciples, il les trouva endormis de nouveau ; il les laissa, et pour la troisième fois il répéta la même prière. Quand il eut fini, il revint auprès des apôtres : « Dormez maintenant et reposez, leur dit-il; voici l'heure qui est proche où le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. » Mais bientôt il ajouta : « Levez-vous, allons, celui qui doit me livrer est ici. »

Baiser de Judas; arrestation de Jésus.

En effet, Judas était entré dans le jardin avec une troupe de soldats auxquels il avait donné ce signal : « Saisissez celui que je baiserai ; c'est lui que vous cherchez. » Il s'approcha donc et dit : « Maître, je vous salue; » en même temps il le baisa. Mais Jésus lui reprocha doucement son crime : « Judas, vous livrez le Fils de l'homme par un baiser ! » En même temps, s'avançant vers les soldats : « Qui cherchez-vous? leur demanda-t-il. — Jésus de Nazareth. — C'est moi! » leur dit Jésus; et à ces mots ils tombèrent tous à la renverse. Il leur fit une seconde fois la même demande, et les soldats répon-

direntencore qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth. « Si c'est moi seul que vous cherchez, leur dit Jésus, laissez aller ceux qui me suivent. » Alors ils se jetèrent sur lui et le lièrent. Pierre, en même temps, tira son épée, et coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand prêtre. Mais Jésus guérit aussitôt le blessé en touchant la plaie, et dit à Pierre : « Remettez votre épée dans le fourreau; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Croyez-vous que si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas plus de douze légions de ses anges? mais comment s'accompliraient les Écritures qui déclarent que cela doit se faire ainsi? » Puis s'adressant aux princes des prêtres, aux capitaines des gardes du temple et aux anciens qui étaient venus pour le prendre, il leur dit : « Vous vous êtes armés d'épées et de bâtons comme pour un voleur; quoique je fusse tous les jours avec vous dans le temple, vous ne m'avez point arrêté, mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres; il faut que les Écritures soient accomplies. » Tous ses disciples l'abandonnèrent alors et s'enfuirent.

Jésus chez Anne.

Les soldats menèrent d'abord Jésus chez Anne, beau-père de Caïphe, alors grand prêtre. Pierre les suivait de loin, avec un autre disciple, qui, connaissant Caïphe, le fit entrer dans la cour de la maison, où ils s'assirent avec les soldats autour d'un grand feu, attendant ce qui allait arriver. Cependant Anne interrogea le Christ sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus lui répondit : « J'ai parlé publiquement à tout le monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent; je n'ai rien dit en secret; pourquoi m'interroger? Demandez ce que j'ai dit à ceux qui m'ont entendu; ceux-là connaissent ma doctrine. » A ces mots un des officiers frappa Jésus au visage, en disant : « Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre? » (car Anne avait été revêtu de cette charge). Jésus lui répondit : « Si j'ai mal parlé, faites-le voir; sinon, pourquoi me frappez-vous? »

Jésus chez Caïphe.

Anne renvoya le Christ à Caïphe ; le prince des prêtres et tout le conseil cherchaient des dépositions contre Jésus pour le faire mourir, mais ils n'en trouvaient point. On rapportait qu'il avait dit : « Je détruirai ce temple élevé par la main des hommes, et en trois jours je le rebâtirai. » Mais ce témoignage ne suffisait pas ; le grand prêtre, se levant alors au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus et lui dit : « Êtes-vous le Christ, le Fils de Dieu ? » Jésus répondit : « Je le suis ; un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Aussitôt le grand prêtre déchira ses vêtements : « Qu'avons-nous besoin de témoins ? s'écria-t-il ; vous venez d'entendre ce blasphème ; que vous en semble ? » Ils répondirent : « Il a mérité la mort. » Alors ils lui crachèrent au visage, ils le frappèrent à coups de poing, ils lui donnèrent des soufflets et ils lui disaient : « Allons, Christ, prophétise et dis-nous qui t'a frappé. »

Pierre renie Jésus.

Cependant une servante s'approcha de Pierre, toujours assis dans la cour, et lui dit : « Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée ? « Pierre répliqua devant tout le monde : « Je ne sais ce que vous dites. » Un moment après, il sortit de la cour pour entrer dans le vestibule ; une autre servante le reconnut et dit à ceux qui se trouvaient là : « En voici un qui était avec Jésus de Nazareth. » Pierre nia une seconde fois et dit avec serment : « Je ne connais point cet homme. » Peu après, quelqu'un de ceux qui étaient là lui dit : « Certainement vous étiez au nombre des disciples de Jésus ; votre langage même montre que vous êtes Galiléen. » Et l'un des parents de Malchus que Pierre avait blessé soutint qu'il l'avait vu dans le jardin de Gethsémani avec le Christ. Mais Pierre le nia avec de grands serments. Aussitôt le coq chanta, et Jésus jeta sur lui un regard qui le remplit de douleur et de confusion. Pierre se ressouvint de la parole que son maître lui avait

dite : « Avant que le coq ait chanté, vous me renoncerez trois fois ; » et sortant de la cour, il pleura amèrement.

Condamnation de Jésus par les anciens et les docteurs.

Aussitôt qu'il fut jour, les prêtres, les anciens et les docteurs s'étant assemblés, firent comparaître Jésus devant eux et lui demandèrent encore : « Êtes-vous le Christ ? » Il leur répondit : « Si je vous l'affirme, vous ne me croirez point; et si je vous interroge, vous ne me répondrez point et ne me laisserez point aller. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. — Vous êtes donc le Fils de Dieu ? — Vous le dites, je le suis. » Alors tout le conseil le déclara digne du dernier supplice. Mais comme les Romains, maîtres du pays, leur avaient ôté le droit de vie et de mort, ils l'amenèrent devant Ponce Pilate, gouverneur de la province, et l'accusèrent de troubler le repos public, d'enseigner qu'il ne fallait pas payer le tribut à César, et de s'annoncer comme le Christ Fils de Dieu.

Mort de Judas.

En voyant que son maître était condamné, Judas se repentit de son crime. Il rapporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens, et leur dit : « J'ai péché en livrant le sang innocent. — Que nous importe ? c'est votre affaire, » lui dirent-ils. Judas jeta l'argent dans le temple, et, s'étant retiré, il alla se pendre. Mais les princes des prêtres ne voulurent pas mettre dans le trésor un argent qui était le prix du sang, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers, et ce terrain fut appelé Haceldama ou le Champ du sang. Ainsi se trouvait accomplie cette parole du prophète Jérémie : « Ils ont reçu les trente pièces d'argent, prix de celui qui a été vendu par les enfants d'Israël; et ils les ont données pour le champ d'un potier. »

Jésus devant Ponce Pilate et Hérode.

Les Juifs accusateurs de Jésus n'étaient point entrés dans

le prétoire du gouverneur romain, pour ne pas être souillés avant la Pâque, qu'ils devaient célébrer le soir du même jour, par le contact d'hommes d'une autre race et d'une autre religion. Aussi Pilate, après une seule question adressée à Jésus, sortit et dit : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. » Mais les prêtres et le peuple insistèrent en ajoutant : « Il soulève le peuple par la doctrine qu'il répand dans toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'à Jérusalem. » Pilate, à ces mots, demanda s'il était Galiléen. Apprenant qu'il était de Nazareth, et par conséquent sous la juridiction d'Hérode Antipas, tétarque de Galilée, il l'envoya devant ce prince, qui, à cette époque, se trouvait aussi à Jérusalem.

Hérode eut une grande joie de voir Jésus : il y avait longtemps qu'il souhaitait de l'entendre, dans l'espérance d'être témoin de quelque miracle. Mais Jésus ne fit et ne répondit rien. Hérode, ainsi que sa cour, irrité de ce silence, le traita avec moquerie; il lui fit revêtir une robe blanche pour insulter à sa royauté et le ramena devant Pilate.

Le gouverneur interrogea de nouveau Jésus : « Ceux de votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains, qu'avez-vous fait? — Mon royaume, répondit Jésus, n'est pas de ce monde; si mon royaume était d'ici, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs. » Pilate lui dit alors : « Vous êtes donc roi? » Jésus lui repartit : « Vous le dites, je ne suis né et ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque aime la vérité écoute ma voix.

— Qu'est-ce que la vérité? » dit Pilate.

Ponce Pilate abandonne Jésus et délivre Barabbas.

Cependant, Pilate sortant de nouveau, dit aux princes des prêtres, aux anciens et à tout le peuple : « Je n'ai pas trouvé cet homme coupable des crimes dont vous l'accusez. » Il eût voulu que Jésus fût mis en liberté, surtout pour dissiper les craintes de sa femme, qui lui avait fait dire, pendant qu'il siégeait sur son tribunal : « Ne vous mêlez point des

affaires de ce juste; car j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. Mais les cris redoublèrent : « Je le ferai châtier, dit alors Pilate, et puis je le renverrai. » Voyant qu'ils insistaient toujours, il ajouta : « Chaque année, à la fête de Pâques, je délivre un criminel. Il y a en ce moment un insigne coupable, à la fois voleur et meurtrier, Barabbas : lequel voulez-vous que je vous délivre, du Christ ou de Barabbas? » Mais ils se mirent à crier tous ensemble : « Faites mourir Jésus, délivrez Barabbas. » Pilate leur dit encore : « Que voulez-vous que je fasse du roi des Juifs? » et ils crièrent de nouveau : « Crucifiez-le. » Pilate reprit : « Mais quel mal a-t-il fait? » et eux criaient encore plus fort : « Crucifiez-le, crucifiez-le. » Pilate prit donc Jésus, et le remit à ses soldats pour qu'il fût battu de verges.

La Flagellation et le Couronnement d'épines.

Les soldats du gouverneur menèrent alors Jésus dans le prétoire, et quand toute la cohorte fut rassemblée autour de lui, on ôta ses habits, on le revêtit d'un manteau d'écarlate, on plaça sur sa tête une couronne d'épines et dans sa main droite un roseau. Puis les soldats se mettaient à genoux devant lui, et le raillaient en disant : « Salut au roi des Juifs. » Et chacun lui crachait au visage, ou lui enfonçait les épines en le frappant sur la tête.

Quand ils l'eurent ainsi accablé de coups et d'outrages, Pilate fit une dernière tentative pour le sauver; il sortit avec eux et dit aux Juifs : « Voici que je vous ramène Jésus, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. » Jésus parut en ce moment devant la foule, portant la couronne d'épines et le manteau d'écarlate, et Pilate leur dit : « Voici l'homme! — Crucifiez-le! crucifiez-le! » criaient les princes des prêtres et le peuple qu'ils excitaient; « nous avons notre loi, et selon cette loi Jésus doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. »

Pilate, entendant ces paroles, craignit encore davantage; il rentra dans le prétoire avec Jésus et lui dit : « D'où êtes-vous? » Jésus ne fit aucune réponse. « Vous ne parlez point?

ne savez-vous pas, reprit Pilate, que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix et que j'ai le pouvoir de vous délivrer? » Jésus répondit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. » Et en même temps les Juifs criaient : « Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César; car quiconque se fait roi se déclare contre César. » Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi! » mais ils se mirent à crier : « Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le! » Pilate reprit : « Crucifierai-je votre roi? — Nous n'avons point d'autre roi que César, » répondirent les princes des prêtres.

Le tumulte croissant de plus en plus, Pilate se fit apporter de l'eau et se lava les mains devant le peuple, en disant: « Je suis innocent du sang de ce juste. Ce sera à vous à en répondre; » et tout le peuple dit : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Alors Pilate leur délivra Barabbas, et ils prirent Jésus et l'emmenèrent.

Jésus sur la Croix.

Comme ils le menaient à la mort, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qui revenait des champs, et le chargèrent de porter la croix du Christ. Une grande multitude de peuple suivait; et les femmes se frappaient la poitrine et versaient des larmes; mais Jésus se retourna et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; il viendra un temps où l'on dira : Heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'ont point nourri. Tous alors diront aux montagnes : tombez sur nous; et aux collines : couvrez-nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? »

On menait aussi avec Jésus deux criminels condamnés au même supplice, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Il a été mis au rang des méchants. »

Quand ils furent arrivés au lieu appelé le Calvaire et qu'on nomme en hébreu le Golgotha, ils s'arrêtèrent et offrirent à Jésus du vin mêlé de fiel; mais l'ayant goûté, il ne

voulut pas en boire. Alors on le cloua sur une croix entre les deux voleurs ; et cependant il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Pilate avait fait mettre au haut de la croix cette inscription en grec, en latin et en hébreu : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Les princes des prêtres dirent à Pilate : N'inscrivez pas *roi des Juifs*, mais mettez qu'il s'est dit roi des Juifs. » Pilate répondit : « Ce qui est écrit est écrit. »

Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et les divisèrent en quatre parts, une pour chacun d'eux ; ils prirent aussi la tunique, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu, ils dirent : « Ne la coupons point, mais que le sort en décide. » Il fallait que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Ils ont partagé mes vêtements et jeté ma robe au sort. »

Ceux qui passaient par là blasphémaient contre lui et disaient en hochant la tête : « Comment, tu détruis le temple et tu le rebâtis en trois jours, et tu ne peux te sauver? Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix. » Les princes des prêtres, les anciens et les scribes, l'insultaient par des railleries : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même: s'il est le roi d'Israël, qu'il descende et nous croirons en lui ; il met sa confiance en Dieu, il appelle Jéhovah son père ; si Dieu l'aime, qu'il le délivre enfin. »

L'un des deux voleurs crucifiés à ses côtés blasphémait aussi, en disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi, et sauve-nous avec toi. » Mais l'autre disait à son compagnon : « Tu ne crains donc pas Dieu ? » Et, s'adressant au Christ : « Seigneur, ajoutait-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Jésus lui répondit : « En vérité, vous serez aujourd'hui dans le paradis avec moi. »

Cependant la mère du Sauveur, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient au pied de la croix. Jésus, voyant sa mère et près d'elle le disciple bien-aimé, dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ! » et au disciple : « Voilà votre mère ! » Et depuis cette heure Jean reçut et garda chez lui la mère du Sauveur.

Déjà depuis la sixième heure toute la terre était couverte

de ténèbres ; à la neuvième, Jésus jeta un grand cri en disant : « Éli ! Éli ! lamma sabacthani ? » c'est-à-dire : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il dit encore : « J'ai soif. » Aussitôt un de ceux qui étaient présents courut emplir une éponge de vinaigre et la lui présenta au bout d'un roseau; mais les autres disaient : « Il appelle Élie ; attendez, voyons si Élie viendra le délivrer. » Jésus but ce vinaigre et dit : « Tout est accompli ; » puis il jeta un grand cri et rendit l'esprit.

Au même instant le voile du temple se déchira, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, et des saints plongés dans le sommeil de la mort ressuscitèrent et parcoururent la ville. Le centenier et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus furent saisis d'une grande crainte et dirent : « C'était vraiment le Fils de Dieu ; certainement cet homme était juste. » Les autres aussi qui voyaient ces prodiges se retiraient en se frappant la poitrine.

Jésus au Tombeau.

Cependant les Juifs, ne voulant pas que les corps demeurassent sur la croix pendant la fête du sabbat qui avait lieu le lendemain, demandèrent à Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les enlevât ; des soldats vinrent donc et brisèrent les jambes des deux voleurs, mais voyant que Jésus était déjà mort, l'un d'eux lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau ; toutes ces choses avaient été faites pour l'accomplissement des paroles de l'Écriture : « Vous ne briserez aucun de ses os ; ils verront celui qu'ils ont percé. »

Sur le soir, un homme d'Arimathie en Judée, nommé Joseph, disciple de Jésus, vint trouver Pilate et lui demanda le corps de son maître. Pilate, s'étonnant qu'il fût mort en si peu de temps, fit venir le centenier pour s'en assurer, et, sur sa réponse, consentit à la demande de Joseph. Nicodème, celui qui était autrefois venu converser avec Jésus pendant la nuit, accompagna Joseph, et tous deux, après avoir fait descendre le corps, l'enveloppèrent d'un linceul

avec des aromates, selon la coutume des Juifs, et l'ensevelirent près de l'endroit où il avait été crucifié, dans un sépulcre neuf creusé sous une grotte, au milieu d'un jardin. Une grande pierre ferma l'entrée du tombeau.

Le lendemain, les princes et les prêtres, s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit : « Je ressusciterai trois jours après ma mort. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour. Nous craignons que ses disciples ne viennent dérober le corps et ne disent qu'il est ressuscité d'entre les morts; car la dernière erreur serait pire que la première. Pilate répondit : « Vous avez des gardes, allez et faites ainsi que vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc, et, pour s'assurer du tombeau, ils en scellèrent la pierre et mirent des gardes alentour.

La Résurrection.

Le lendemain du sabbat, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums et vinrent de grand matin au sépulcre pour embaumer Jésus. Tout à coup il se fit un grand tremblement de terre, un ange du Seigneur descendit du ciel, renversa la pierre qui fermait le tombeau et s'assit dessus. Son visage resplendissait comme l'éclair, et ses vêtements étaient blancs comme la neige.

A sa vue, les gardes, saisis de frayeur, tombèrent à la renverse; mais l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit : « Pour vous, ne craignez point, je sais que vous cherchez Jésus. Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé lorsqu'il était encore en Galilée, et qu'il disait : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Hâtez-vous donc d'annoncer à Pierre et à ses disciples que Jésus s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez. »

Ces femmes sortirent aussitôt du sépulcre et s'enfuirent, car elles étaient pleines de crainte, et elles ne parlaient à

personne, tant leur frayeur était grande; mais voici que Jésus se présenta devant elles et leur dit : « Ne craignez point; allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. »

Pendant qu'elles allaient trouver les disciples, quelques-uns des gardes vinrent à la ville et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Ceux-ci délibérèrent aussitôt avec les anciens, et donnèrent une grande somme d'argent aux soldats en leur disant : « Publiez partout que ses disciples sont venus au milieu de la nuit et l'ont enlevé pendant votre sommeil. Si le gouvernement vient à le savoir, nous l'apaiserons et nous vous mettrons en sûreté. » Les soldats firent ce qui leur avait été ordonné, et ce bruit qu'ils répandirent, dit l'apôtre Matthieu, dure encore parmi les Juifs.

Les apôtres avaient regardé comme un rêve le rapport des trois femmes. Cependant Simon-Pierre et le disciple bien-aimé, plus vivement touchés des paroles de Marie-Madeleine, se rendirent au sépulcre. Ils virent le linceul ; le suaire qu'on avait mis sur la tête du Seigneur était plié à part. Après s'être ainsi assurés par eux-mêmes de la vérité du récit, ils crurent à la résurrection de Jésus, et retournèrent chez eux.

Mais Marie-Madeleine était restée près du sépulcre et versait des larmes. Comme elle se baissait pour regarder par l'étroite entrée du tombeau, elle aperçut deux anges, vêtus de blanc, assis à l'endroit où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? — C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » En disant ces mots, Marie se retourna et vit Jésus debout, mais sans savoir que ce fût lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous? » Marie, le prenant pour celui qui avait soin du jardin, lui répondit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » Jésus l'appela alors par son nom : « Marie, » lui dit-il ; aussitôt elle se retourna et le reconnut. « Maître, » s'écria-t-elle en étendant les mains; mais Jésus l'arrêta :

« Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Allez trouver mes disciples et dites-leur de ma part : Je monte vers mon père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Marie-Madeleine vint donc raconter aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et leur répéta ses paroles.

Ce jour-là même, deux d'entre eux s'en allaient dans un bourg nommé Emmaüs, à soixante stades de Jérusalem, et parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé, quand Jésus vint les joindre et se mit à marcher avec eux; mais ils ne le reconnaissaient pas. « De quoi vous entretenez-vous, leur dit-il, et d'où vient que vous êtes tristes? » L'un d'eux, appelé Cléophas, lui répondit : « Êtes-vous donc si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours derniers? On a crucifié Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple. Nous espérions qu'il rachèterait Israël, et cependant voici le troisième jour qui s'écoule sans nous apporter de nouvelles. Il est vrai que quelques femmes nous ont dit qu'arrivées dès l'aube à son sépulcre, elles n'y avaient point trouvé son corps, mais que des anges leur avaient apparu tout à coup en leur annonçant que Jésus vivait. Quelques-uns des nôtres se sont alors rendus au sépulcre, et ont reconnu la vérité de ces paroles, mais pour notre maître, ils ne l'ont point trouvé. »

Jésus l'interrompit : « O insensés! dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont annoncé! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Puis, commençant par Moïse, il leur montra dans toutes les Écritures ce qui avait été dit de lui.

En approchant du bourg d'Emmaüs, il annonça l'intention d'aller plus loin; mais ils le retinrent en disant : « Le jour est déjà sur son déclin, entrez avec nous. » Jésus-Christ s'assit donc à leur table, prit le pain, le bénit, le rompit et le leur donna. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent; mais il disparut devant eux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était brûlant en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous

expliquait les Écritures ? » Ils se hâtèrent de rentrer à Jérusalem et de raconter ce qui leur était arrivé.

Mais les autres disciples gardaient encore leur incrédulité. Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, le Christ parut au milieu d'eux et dit : « La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez aucune crainte. » Mais dans le trouble et la frayeur dont ils étaient remplis, ils pensaient voir un esprit ; Jésus reprit : « Pourquoi vous troublez-vous ? pourquoi cette pensée ? Regardez mes mains et mes pieds ; c'est moi-même ; touchez, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os. »

Néanmoins ils ne croyaient pas encore. Jésus prit alors un poisson et du miel, mangea devant eux et leur donna les restes, puis il ajouta : « Quand j'étais encore avec vous, je disais qu'il était nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes fût accompli. » Et leur ouvrant l'intelligence afin qu'ils entendissent les Écritures, il reprit : « C'est ainsi qu'il est écrit ; c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Je vais donc vous envoyer le don de mon Père qui vous a été promis ; restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. »

Thomas, surnommé Didyme, l'un des douze apôtres, n'était pas avec eux au moment où Jésus apparut. Aussi, quand les autres disciples lui racontèrent qu'ils avaient vu le Seigneur, il répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets le doigt sur les trous, et ma main dans son côté, je ne le croirai point. »

Huit jours après, les disciples, et Thomas avec eux, se trouvaient au même endroit et les portes étaient fermées ; Jésus apparut tout à coup au milieu de la salle, et leur dit : « La paix soit avec vous ; » puis, s'adressant à Thomas : « Portez ici votre doigt, et considérez mes mains ; approchez aussi votre main, mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Thomas répondit : « Mon Seigneur

et mon Dieu. » Jésus reprit : « Vous avez cru parce que vous m'avez vu ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. »

Quelques jours après, Simon-Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, les fils de Zébédée et deux autres disciples passèrent la nuit à pêcher dans la mer de Tibériade sans prendre un seul poisson. Quand vint le matin, Jésus parut sur le rivage ; mais les disciples ne le reconnaissaient pas ; il leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? — Non, reprirent-ils. — Jetez donc le filet du côté droit de la barque. » Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient plus le retirer tant il était rempli de poissons.

Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » et tous se hâtèrent d'aborder le rivage. « Venez et mangez, » leur dit Jésus, mais nul n'osait lui demander qui êtes-vous ? car ils savaient que c'était le Christ. Après qu'ils eurent fini leur repas, Jésus demanda trois fois à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Trois fois Pierre lui répondit : « Seigneur, vous savez que je vous aime ; » et chaque fois le Christ lui dit : « Paissez mes agneaux ; paissez mes agneaux, paissez mes brebis. »

L'Ascension.

Ainsi, pendant les quarante jours qui suivirent la Passion, le Seigneur visita ses disciples. Il leur parlait du royaume de Dieu, et leur répétait de ne point quitter Jérusalem. « Attendez, disait-il, la promesse du Père que vous avez reçue de ma bouche ; Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, dans peu de jours, vous recevrez le baptême du Saint-Esprit, et sa vertu descendra sur vos têtes ; vous me rendrez alors témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Il les mena ensuite vers Béthanie, au sommet d'une montagne, et les bénit en disant : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc par tout le monde et prêchez l'Évangile ; instruisez les peuples en baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai commandées,

et soyez assurés que je demeurerai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Jésus parlait encore quand ses disciples le virent tout à coup s'élever dans les airs et disparaître à leurs yeux au milieu d'un nuage. Ils cherchaient à l'apercevoir une dernière fois; soudain deux hommes vêtus de blanc leur apparurent et dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi regarder vers le ciel ? Jésus reviendra un jour sur la terre de la même manière qu'il l'a quittée[1]. »

1. Dans l'histoire de la vie et de la mort de Jésus-Christ, nous n'avons rien mis qui ne fût directement tiré du Nouveau Testament. Dans les premiers siècles, il y avait un assez grand nombre d'évangiles; l'Église n'a reconnu comme canoniques que ceux de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Saint Matthieu ou Lévi était publicain quand Jésus le mit au nombre de ses disciples (voyez ci-dessus, p. 312). L'évangile qu'il avait écrit en langue syro-chaldaïque est perdu, il ne nous en reste que la traduction grecque. Ce livre renferme beaucoup de détails historiques, mais l'écrivain sacré paraît avoir moins tenu à suivre l'exactitude chronologique dans le récit des événements qu'à montrer dans son ensemble la doctrine de Jésus-Christ. Saint Marc, le principal disciple de saint Pierre, qu'il suivit partout, n'a fait, au témoignage de saint Augustin, qu'abréger l'évangile de saint Matthieu. Cependant, en quelques endroits, on trouve plus de détails que dans le récit du premier évangéliste. Saint Luc fut pour saint Paul ce que saint Marc avait été pour saint Pierre, le compagnon assidu de tous ses travaux. Dans son évangile, il insiste principalement sur le sacerdoce de Jésus-Christ, tout en rapportant cependant des faits qu'on ne trouve pas dans les autres récits évangéliques. Son évangile est le plus long des quatre. Saint Jean, le disciple bien-aimé, a écrit le quatrième évangile qui est presque aussi court que celui de saint Marc, mais où l'auteur de l'*Apocalypse* se révèle par l'imposante grandeur de la pensée.

CHAPITRE XXVII.

LES APOTRES : LA PRÉDICATION A JÉRUSALEM.

ÉLECTION D'UN DOUZIÈME APOTRE. — DESCENTE DU SAINT-ESPRIT. — PRÉDICATION AUX JUIFS. — PREMIÈRES CONVERSIONS. — LES APÔTRES EMPRISONNÉS. — LE DIACRE ÉTIENNE PREMIER MARTYR.

Élection d'un douzième Apôtre.

Après le livre des Évangiles vient celui des Actes des Apôtres. En voici la substance.

Quand Jésus fut monté au ciel, les apôtres revinrent à Jérusalem. Là, ils choisirent pour remplacer Judas un des disciples qui étaient demeurés avec eux depuis le jour où Jésus avait demandé le baptême à Jean : « Seigneur, dirent-ils en se mettant en prières, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi pour entrer dans ce ministère et dans cet apostolat dont Judas est déchu par son crime. » Puis ils tirèrent au sort, et Mathias fut associé aux onze apôtres.

Descente du Saint-Esprit.

Cependant les jours de la Pentecôte étaient accomplis, et les disciples se trouvaient réunis dans un même lieu. Tout à coup l'on entendit comme le bruit d'un vent impétueux qui remplit la maison, et l'on vit en même temps des langues de feu qui s'arrêtèrent sur chacun des apôtres : aussitôt ils furent tous remplis de l'Esprit saint, et commencèrent à parler diverses langues.

Prédication aux Juifs.

Les Juifs, qui avaient vécu au milieu de toutes les nations qui sont sous le ciel, Parthes, Mèdes, Élamites, hommes de Mésopotamie ou de Cappadoce et du Pont, d'autres venus de

la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la partie de la Libye voisine de Cirène, de Crète, de Rome et de l'Arabie, les entendaient parler chacun en leur langue des merveilles de Dieu. Ils s'étonnaient et se disaient : « Que veut dire ceci ? » D'autres s'en moquaient. Alors Pierre, se présentant avec les onze apôtres, éleva la voix et dit : « Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, écoutez mes paroles :

« Voici que la prédiction du prophète Joël est accomplie. Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair ; en ces jours-là, mes serviteurs et mes servantes prophétiseront : je ferai paraître des signes dans le ciel et des prodiges sur la terre, et quiconque invoquera mon nom sera sauvé.

« Israélites, ajouta-t-il, écoutez encore ces paroles : Vous savez que Jésus de Nazareth était un homme que Dieu a rendu célèbre, au milieu de vous, par les merveilles et les miracles qu'il lui a fait faire sous vos yeux. Vous l'avez crucifié, cependant, et vous l'avez livré aux mains des méchants ; mais Dieu l'a ressuscité et a mis fin pour lui aux douleurs de l'enfer, où il était impossible qu'il fût retenu. Élevé au ciel, il a reçu l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avait faite d'envoyer son esprit sur nous ; vous le voyez maintenant. »

Premières Conversions.

« Frère, s'écria le peuple, que faut-il donc que nous fassions ? — Faites pénitence ; que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Ce jour-là, trois mille hommes se joignirent aux disciples de Jésus ; car tous les esprits étaient frappés de crainte et d'admiration. Un grand nombre vendaient leurs biens et les distribuaient aux pauvres pour vivre eux-mêmes en commun, rompant ensemble le pain et passant le jour dans la prière.

A quelque temps de là, Pierre et Jean se rendaient au temple pour assister à la prière de la neuvième heure. Ils aperçurent à la porte un mendiant boiteux dès sa naissance. Pierre lui dit : « Regarde-nous ; je ne possède ni or ni ar-

gent, mais ce que j'ai, je te le donne. Lève-toi, au nom de Jésus de Nazareth, et marche. » Aussitôt le boiteux se leva, ses pieds s'affermirent, et il entra avec eux dans le temple pour louer le Seigneur. Le peuple s'étonnait ; mais Pierre dit : « Israélites, pourquoi vous étonner et nous regarder comme si notre puissance et notre vertu avaient fait marcher ce boiteux? Vous avez repoussé le saint et le juste; vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ; c'est par lui que ce boiteux a été guéri; c'est à cause de notre foi en son nom que cette puissance nous a été donnée. Faites donc pénitence, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. »

Les paroles de l'apôtre faisaient une vive impression sur la foule. Pour en arrêter l'effet, les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les saducéens, qui ne pouvaient souffrir qu'on enseignât la résurrection, firent saisir Pierre et Jean et les conduisirent en prison. Cependant cinq mille hommes professèrent qu'ils croyaient aux paroles de l'apôtre. Le lendemain, les chefs du peuple, les anciens et les scribes s'assemblèrent dans Jérusalem avec Anne le grand prêtre et tous ceux de la race sacerdotale. On fit venir les apôtres : « Par quelle puissance, leur dirent-ils, ou au nom de qui avez-vous fait cette action? » Pierre répondit : « Princes et anciens du peuple, écoutez : Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme perclus, et de la manière dont il a été guéri, nous vous déclarons, à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, mais que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; il n'y a point de salut avec un autre; nul autre sous le ciel n'a été donné aux hommes pour les sauver. »

Les juges s'étonnèrent de la fermeté de ces hommes, sortis du commun du peuple ; et ne pouvant nier l'évidence du miracle qui venait d'être fait, ils voulurent du moins en étouffer le bruit. On défendit aux deux apôtres de parler en quelque manière que ce fût et d'enseigner au nom de

Jésus, mais ils refusèrent d'obéir à cet ordre, et l'on n'osa les punir, à cause du peuple qui rendait gloire à Dieu et célébrait le prodige.

Pierre et Jean allèrent aussitôt trouver leurs frères, et répétèrent devant eux les paroles des prêtres et des anciens; tous alors voulurent élever leur voix à Dieu dans un même esprit, et dirent : « Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel, la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent; c'est vous qui avez dit, par la bouche de notre frère David, votre serviteur : « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains desseins? Seigneur, les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont unis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Maintenant donc, considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole avec une entière liberté. »

Après cette prière, l'Esprit saint descendit encore en eux et raffermit leur cœur.

Les Apôtres emprisonnés.

Cependant les miracles accomplis par les apôtres se multipliaient, et en même temps s'accroissait le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur. On apportait les malades dans les rues, sur le passage de Pierre, afin que son ombre en couvrît au moins quelques-uns, et les délivrât de leurs douleurs. Un grand nombre d'hommes accouraient aussi des villes voisines à Jérusalem; ils amenaient les malades, les possédés du démon, et tous étaient guéris. Alors le grand prêtre et les saducéens firent arrêter les apôtres et les mirent dans la prison publique, mais, durant la nuit, un ange ouvrit les portes et dit : « Allez dans le temple, et prêchez hardiment au peuple les paroles de vie. » Les apôtres obéirent.

Cependant le conseil s'assemblait à Jérusalem, mais les officiers vinrent annoncer qu'aucun des captifs n'était dans la prison, bien que les portes fussent encore fermées et les gardes placés devant elles. On s'inquiétait déjà, quand quelqu'un dit au prince des prêtres : « Ces hommes que vous

aviez mis en prison enseignent le peuple dans le temple. » Aussitôt le capitaine des gardes les alla chercher, et le grand prêtre leur parla en ces termes : « Nous vous avions expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ; cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme. » Pierre et les apôtres répondirent : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, nous sommes nous-mêmes les témoins de ce que nous disons ; le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous. »

Ces paroles excitèrent la colère du tribunal, il délibéra pour les faire mourir ; mais un pharisien nommé Gamaliel fit éloigner les apôtres, et dit : « Israélites, prenez garde, ne vous mêlez point de ces gens-là, et laissez-les aller. Il y a quelque temps, il s'éleva un certain Théodas qui prétendait être quelque chose de grand. Quatre cents hommes environ s'attachèrent à lui ; mais il fut tué et tous ceux qui avaient cru en lui se dispersèrent et furent réduits à rien. Judas de Galilée s'éleva après lui dans le temps du dénombrement du peuple, et il attira à lui beaucoup de monde ; mais il périt aussi, et tous ceux qui étaient de son parti furent dissipés. Voici donc le conseil que je vous donne : Ne vous mêlez point de ce qui regarde ces gens-là et laissez-les faire. Si leur œuvre vient des hommes elle se détruira, si elle vient de Dieu vous ne pourrez la renverser, et vous serez en danger de combattre le Seigneur lui-même. »

Les membres du conseil se rendirent à son avis, et laissèrent aller les apôtres, en leur renouvelant la défense de parler au nom de Jésus ; mais ceux-ci, tous remplis de joie pour avoir été jugés dignes de souffrir au nom de leur maître, ne cessèrent d'enseigner chaque jour, et d'annoncer le Christ dans le temple et dans les maisons.

Le diacre Étienne premier martyr.

Cependant les douze apôtres ne pouvant suffire aux soins nombreux de leur ministère, engagèrent les disciples à élire

sept diacres pour avoir soin des tables. Étienne se trouva dans le nombre.

C'était un homme plein de force et de grâce, qui faisait de grands miracles parmi le peuple; nul de ceux qui disputaient avec lui ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit dont il était rempli. Mais les pharisiens produisirent contre lui de faux témoins qui disaient : « Cet homme ne cesse de proférer des blasphèmes contre le lieu saint et contre la loi. » Le grand prêtre, devant qui il fut conduit, lui demanda si l'accusation était véritable; Étienne ne répondit que pour énumérer tous les bienfaits dont Dieu avait comblé son peuple, depuis Abraham jusqu'à Salomon, qui lui bâtit un temple. Mais le Très-Saint, ajouta-t-il, n'habite point une demeure élevée pur les hommes. « Le ciel est mon trône et la terre mon marchepied, dit le Seigneur. Quelle maison me bâtiriez-vous? et quel pourrait être le lieu de mon repos? n'est-ce pas ma main qui a fait toutes ces choses? » Têtes dures, incirconcis de cœur et d'oreille, vous résistez toujours comme vos pères au Saint-Esprit. Quel est le prophète qu'ils n'aient point persécuté? Ils ont tué ceux qui prédisaient l'avénement du juste que vous venez de trahir et dont vous avez été les meurtriers; vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges et ne l'avez point gardée. »

A ces paroles, tous ceux du conseil entrèrent dans une grande colère, mais Étienne, les yeux levés vers le ciel, s'écriait, dans un transport de saint enthousiasme : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite du Seigneur. » Tous alors poussèrent de grands cris et l'entraînèrent, hors de la ville, dans un champ où il fut lapidé.

Ils avaient mis leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme, citoyen romain de Tarse, en Cilicie[1], mais né d'un Juif et nommé Saul, qui consentit ainsi à la mort du premier martyr.

1. Les lettres grecques, suivant la remarque de Strabon, étaient très-florissantes en Cilicie. Saint Paul put s'initier, à Tarse, à toute la philosophie grecque. Son père l'envoya aussi à Jérusalem pour y étudier la loi mosaïque; il y devint d'abord zélé pharisien. A l'époque du martyre d'Étienne, saint Paul avait probablement 32 ans.

CHAPITRE XXVIII.

LA PRÉDICATION AUX GENTILS.

PREMIÈRE PERSÉCUTION; SIMON LE MAGICIEN. — CONVERSION DE SAINT PAUL. — CONVERSION DES GENTILS. — SAINT PAUL A ANTIOCHE DE PISIDIE. — PRÉDICATION DE SAINT PAUL DANS L'ASIE MINEURE. — CONCILE DE JÉRUSALEM.

Première persécution : Simon le magicien.

En ce même temps il s'éleva une grande persécution contre l'Église de Jérusalem; Saul entrait de force dans les maisons et faisait emprisonner les hommes et les femmes. Tous les fidèles, excepté les apôtres, furent dispersés en divers endroits de la Judée, mais ils annonçaient la parole de Dieu dans tous les lieux où ils passaient. Philippe étant ainsi venu à Samarie, prêcha le nom de Jésus; tous l'écoutaient avec ardeur en le voyant guérir les boiteux et les paralytiques ou chasser les esprits impurs. Simon lui-même, un magicien qui avait longtemps séduit le peuple de Samarie, crut et demanda le baptême.

A quelque temps de là l'ange du Seigneur apparut à Philippe, un des apôtres, et lui dit : « Lève-toi, et va vers le midi au chemin qui descend de Jérusalem à Gaza. » Philippe obéit. Le surintendant des trésors de Candace, reine d'Éthiopie, sortait alors de Jérusalem, où il était venu pour adorer, et chemin faisant, assis dans son chariot, il lisait Isaïe. Philippe lui dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? — Comment le pourrais-je si quelqu'un ne me l'explique ? » répondit l'eunuque, et il le pria de s'asseoir près de lui. Or, le passage qu'il lisait était celui-ci : « Il a été mené comme une brebis à la boucherie, il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau muet devant celui qui le tond. Dans son abaissement, il a été délivré de la mort à laquelle il avait été condamné. Qui pourra compter sa postérité après que sa vie aura été retranchée de la terre ? » Alors Philippe commença par cet endroit de l'Écriture à lui an-

noncer Jésus, et bientôt l'Éthiopien, à la vue d'un ruisseau qu'ils rencontrèrent, dit à l'apôtre : « Voici de l'eau ; qui empêche que je ne sois baptisé ? — Vous pouvez l'être, répondit Philippe, si vous croyez de tout votre cœur. » Il repartit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Puis, il fit arrêter son chariot et descendit avec Philippe, qui le baptisa dans l'eau du ruisseau. L'Esprit du Seigneur enleva l'apôtre aussitôt après, et l'Éthiopien resté seul continua son chemin avec joie.

Pendant ce temps Pierre et Jean étaient allés remplacer Philippe à Samarie, et Simon le magicien, en leur voyant donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains, leur offrit une somme d'argent pour acheter d'eux ce pouvoir. « Que votre argent périsse avec vous, lui dit Pierre, vous qui avez cru que le don de Dieu peut s'acquérir à prix d'or. »

Conversion de saint Paul.

Cependant le persécution continuait. Saul, respirant toujours la haine et le carnage contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas. Il voulait amener prisonniers à Jérusalem tous les chrétiens qu'il rencontrerait. Mais près des murs de Damas, Saul fut tout d'un coup environné d'une lumière céleste ; il tomba la face contre terre et entendit une voix qui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? — Je suis Jésus que vous persécutez. — Seigneur, que voulez-vous donc que je fasse ? — Levez-vous et entrez dans la ville ; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez. Or, les hommes qui l'accompagnaient demeurèrent tout étonnés d'entendre une voix, et de n'apercevoir aucun homme. Ils prirent Saul par la main, car il ne voyait pas, et le menèrent à Damas, où il fut trois jours sans manger et sans boire.

Il y avait alors dans la ville un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Levez-vous et allez dans la rue qu'on appelle la rue Droite et cherchez dans la maison de Judas un homme de Tarse nommé Saul ; il est

maintenant en prières. (Dans ce même moment Saul voyait en vision Ananie qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.) Allez, parce que c'est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël. » Ananie alla donc dans la maison où était Saul; il lui imposa les mains et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur qui vous est apparu dans votre chemin m'envoie ici pour vous rendre la vue, et vous remplir du Saint-Esprit. » Saul alors recouvra la lumière, et se fit aussitôt baptiser, puis il demeura parmi les disciples de Jésus prêchant dans les synagogues, et remplissant le peuple d'admiration et de colère. Quelques-uns en effet voulurent le faire mourir, et gardèrent les portes de la ville pour empêcher sa fuite. Mais Saul leur échappa en se faisant descendre le long des murailles dans une corbeille, à la faveur de la nuit. A Jérusalem, les disciples hésitèrent d'abord à le compter parmi les leurs; mais quand les apôtres eurent appris de Barnabé la vision de Saul près de Damas et ses prédications courageuses, ils le reçurent au milieu d'eux. Les Juifs cherchèrent encore à le faire mourir. Il partit alors pour Césarée et de là se rendit à Tarse.

Conversion des Gentils.

Cependant l'Église était en paix par toute la Judée, la Galilée et la Samarie, et elle s'affermissait, marchant dans la crainte du Seigneur, et remplie de la consolation du Saint-Esprit.

Or, Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, se rendit un jour à Lydde. Il y trouva un paralytique, nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché dans son lit. « Levez-vous, lui dit-il, le Seigneur Jésus vous guérit; » et il se leva. Tous ceux qui demeuraient à Lydde et à Sarone virent cet homme guéri et se convertirent. Dans le même temps mourut à Joppé une femme nommée Tabithe, qui faisait chaque jour de bonnes œuvres et d'utiles aumônes. Comme Lydde est près de Joppé, les disciples envoyèrent deux hommes pour prier Pierre de venir; lorsqu'il fut arrivé,

ils le menèrent à la chambre haute, où le corps était exposé, et toutes les veuves se présentèrent à lui pleurant et montrant les tuniques et les robes que Tabithe leur faisait. Pierre alors fit sortir tout le monde et se mit à genoux en prières; puis se tournant vers le corps : « Tabithe, dit-il, levez-vous. » A ces paroles la morte se dressa sur son lit, et Pierre, appelant les veuves, la leur rendit vivante. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur.

Il y avait alors à Césarée, dans une cohorte, un centenier nommé Corneille; c'était un homme religieux, ainsi que toute sa maison; il craignait et priait le Seigneur et faisait beaucoup d'aumônes au peuple. Un jour il vit un ange venir à lui et lui dire : « Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu. Envoyez des personnes à Joppé et faites venir Simon, surnommé Pierre ; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. » Le centenier envoya donc deux de ses domestiques avec un soldat fidèle au Seigneur, et le lendemain ils arrivèrent à la porte de la maison où Pierre demeurait. Au même moment l'Esprit disait à l'apôtre : « Voilà trois hommes qui vous demandent; levez-vous donc, descendez et ne faites point difficulté de les suivre, car c'est moi qui les ai envoyés. » Pierre alla aussitôt à leur rencontre, les fit entrer, et dès le lendemain il partit avec eux pour Césarée. A peine fut-il arrivé que Corneille se jeta à ses pieds et l'adora; ayant ensuite rapporté les paroles de l'ange, il ajouta : « Puisque vous m'avez fait la grâce de venir, nous voilà donc maintenant tous assemblés devant vous pour entendre ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire.

— En vérité, dit Pierre, je vois bien que Dieu n'a pas égard à la condition des personnes; mais que dans toute nation celui qui le craint et dont les œuvres sont justes lui est agréable. Vous savez ce qui est arrivé dans la Judée; comment Dieu a rempli de son esprit et de sa force Jésus de Nazareth, qui allait de ville en ville, guérissant les malades et chassant les démons. Cependant il est mort attaché sur une croix, mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour.

Il a voulu qu'il se montrât, non pas à tout le peuple, mais aux témoins qu'il avait choisis avant les temps, à nous qui mangeâmes et bûmes avec lui depuis le jour qu'il est ressuscité d'entre les morts. Jésus nous a commandé de prêcher et d'attester devant le peuple que Dieu l'a fait juge des vivants et des morts ; ceux qui croiront en lui recevront par son nom la rémission de leurs péchés. »

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendant sur tous ceux qui écoutaient ses paroles, ils glorifièrent Dieu en diverses langues. Pierre dit alors : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous? » et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ. Mais les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée, ayant appris que les gentils mêmes avaient reçu la parole de Dieu, dirent à Pierre quand ils revint à Jérusalem : « Pourquoi êtes-vous allé chez des incirconcis et avez-vous mangé avec eux? » Mais il leur raconta que l'Esprit lui avait ordonné d'aller à Césarée dans la maison du centenier, et « comme j'avais commencé, ajoutait-il, à parler aux personnes réunies en ce lieu, le Saint-Esprit est descendu sur elles comme il est autrefois descendu sur nous. Puisque Dieu leur donnait la même grâce qu'à nous, pouvais-je, moi, m'opposer aux desseins de Dieu? » A ces paroles, tous glorifièrent le Seigneur en disant : « Voici que Dieu a fait aussi part aux gentils du don de la pénitence qui mène à la vie. »

Cependant les fidèles dispersés par la persécution, à la mort d'Étienne, étaient allés jusqu'en Phénicie, jusqu'à Cypre, et n'avaient annoncé qu'aux Juifs la parole de Dieu; mais quelques-uns d'entre eux, Cypriotes et Cyrénéens, s'adressèrent aussi aux Grecs d'Antioche et leur annoncèrent le Seigneur Jésus. Un grand nombre se convertirent. La nouvelle en vint à l'Église de Jérusalem, qui envoya Barnabé pour les affermir dans la foi nouvelle. Barnabé partit ensuite pour Tarse et ramena avec lui Saul à Antioche, où ils demeurèrent un an entier, instruisant un grand nombre de personnes. Ce fut là que les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens, et que Saul eut cette vision

sublime où, ravi en esprit jusqu'au troisième ciel, il vit ce qu'il n'est permis à aucun mortel de révéler.

En ce même temps le roi Hérode Agrippa employa sa puissance pour maltraiter quelques-uns des fidèles. Il fit mourir par l'épée Jacques le Majeur, frère de Jean, et donna l'ordre de mettre Pierre en prison. Mais pendant la nuit qui précédait le jour marqué pour son supplice, un ange du Seigneur parut tout à coup et remplit le cachot d'une lumière divine. « Levez-vous promptement, » dit-il à Pierre, et au même moment les chaînes tombèrent de ses mains, « mettez votre ceinture et chaussez vos souliers. » Il le fit. « Prenez maintenant votre vêtement et suivez-moi. » Pierre croyait être le jouet d'un songe, mais quand il vit les portes s'ouvrir devant eux et l'ange le quitter au milieu de la ville, il revint à lui; son premier soin fut d'avertir les apôtres, puis il sortit de la ville afin d'échapper à la vengeance d'Hérode. Le Seigneur ne tarda pas à punir l'impiété de ce prince. Assis sur son trône et revêtu d'une robe royale, il haranguait un jour les députés des Tyriens et des Sidoniens. Le peuple criait : « C'est la voix d'un dieu; » mais au même instant un ange le frappa; il tomba dévoré par les vers et mourut.

Saint Paul à Antioche de Pisidie.

Ces miracles répétés affermissaient la foi nouvelle, et la parole du Seigneur faisait de grands progrès. Entre toutes brillait l'Église d'Antioche avec ses prophètes et ses docteurs : Barnabé, Simon le Noir, Lucius le Cyrénéen, Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Barnabé et Saul, que le Saint-Esprit avait marqués pour prêcher l'Évangile, allèrent à Séleucie et de là s'embarquèrent pour l'île de Cypre. Le proconsul Serge Paul, homme prudent, les appela près de lui, car il désirait entendre la parole de Dieu; mais le Juif Élymas, faux prophète et magicien, faisait tous ses efforts pour qu'il ne se convertît pas. Alors Saul regarda fixement cet homme et lui dit : « Enfant du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies du Seigneur? mais sa main est maintenant appesantie sur toi,

tu vas devenir aveugle. » Aussitôt les ténèbres obscurcirent ses yeux, et il étendait de tous côtés les mains pour assurer sa route. A la vue de ce miracle, le proconsul embrassa la foi, et Saul, en mémoire de cet événement, changea son nom en celui du magistrat romain. Dès lors, il s'appela Paul.

Paul et Barnabé se rendirent ensuite à Antioche de Pisidie, et là s'assirent dans la synagogue, au jour du sabbat. Après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur permirent d'adresser des exhortations au peuple. Paul, ayant pris la parole, rappela les bienfaits de Dieu, la vie de Jésus, sa résurrection glorieuse annoncée par les prophètes, et termina en disant : « Sachez donc, mes frères, que c'est par lui que la rémission des péchés vous est annoncée; quiconque croit en son nom sera justifié de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse. »

Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour entendre la parole de Dieu, car Paul et Barnabé avaient promis de parler encore; mais les Juifs, voyant ce concours de peuple, furent remplis d'envie et de colère, et s'opposèrent avec des blasphèmes à ce que Paul disait. Alors Paul et Barnabé s'écrièrent hardiment : « Vous étiez les premiers auxquels il fallait annoncer la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez, puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous allons vers les gentils; car le Seigneur a dit : « Je vous ai établis comme la lumière des gentils, pour être leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. » En entendant ces promesses, beaucoup se convertirent, et la parole du Seigneur se répandit bientôt dans tout le pays; mais les Juifs excitèrent une persécution contre les deux disciples et les chassèrent. Paul et Barnabé, secouant alors contre eux la poussière de leurs pieds, se rendirent à Iconium.

Prédications de saint Paul dans l'Asie Mineure.

Dans cette ville ils firent un grand nombre de miracles; une multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi, et la cité tout entière se trouva partagée, les uns tenant pour les Juifs,

les autres pour les apôtres. Mais bientôt Paul et Barnabé durent se mettre en sûreté; le peuple, excité par ses chefs, voulait se jeter sur eux et les lapider. Ils se réfugièrent en Lycaonie, où ils prêchèrent l'Évangile et opérèrent de nouveaux miracles.

A Lystre, ville de ce pays, les deux apôtres firent marcher un homme, perclus dès le sein de sa mère, et le peuple, témoin de cette guérison merveilleuse, disait : « Ce sont des dieux sous la forme humaine. » Il appelait Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que celui-ci portait toujours la parole. Le grand prêtre du temple de Jupiter voulut même leur offrir des couronnes et immoler des taureaux devant la porte de leur maison. Mais alors Paul et Barnabé s'avancèrent au milieu de la multitude, et déchirant leurs vêtements, ils s'écrièrent : « Amis, que voulez-vous faire? nous sommes des hommes comme vous, et sujets aux mêmes infirmités; quittez, quittez ces vaines superstitions pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. »

Quoi qu'ils pussent dire cependant, ils eurent bien de la peine à empêcher qu'on ne fît le sacrifice. Dans le même moment survinrent des Juifs d'Antioche et d'Iconium. Irrités contre le prédicateur de la nouvelle loi, ils excitèrent le peuple et accablèrent Paul d'une grêle de pierres. Mais, quoique blessé grièvement, quelques jours après il n'en continua pas moins ses prédications. Il visita encore Derbé, revint à Lystre, à Iconium et à Antioche de Pisidie, ordonnant des prêtres dans chaque église, fortifiant partout le zèle et le courage des disciples.

Après avoir traversé la Pisidie et la Pamphylie, Pergé et Attalie, Paul reprit, avec Barnabé, le chemin d'Antioche de Syrie; et tous deux ayant réuni dans cette ville l'assemblée des fidèles, ils racontèrent combien Dieu avait accompli par eux de grandes choses, et comment il avait ouvert aux gentils les portes de la foi.

Concile de Jérusalem.

Quelques-uns des disciples venus de la Judée enseignaient

alors à Antioche qu'on ne pouvait espérer de salut si l'on n'était circoncis suivant la pratique de Moïse. Paul et Barnabé s'élevèrent fortement contre eux, et il fut convenu qu'ils iraient à Jérusalem avec d'autres disciples pour consulter les apôtres sur cette question. A Jérusalem, on discuta longtemps; quelques pharisiens, qui avaient embrassé la foi, soutenaient qu'il fallait garder le précepte mosaïque, afin de bien montrer l'union de l'ancienne et de la nouvelle loi. « Mais, dit saint Pierre, Dieu qui connaît tous les cœurs a rendu lui-même témoignage en faveur des gentils, en leur donnant le Saint-Esprit, aussi bien qu'à nous, et en purifiant leurs cœurs par la foi. Pourquoi, ajouta-t-il encore en rappelant tant de révoltes contre Dieu dont les Juifs s'étaient rendus coupables, pourquoi imposer aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? » Alors on résolut d'envoyer à Antioche Paul et Barnabé, ainsi que Jude et Silas, avec cette lettre :

« Les apôtres, les prêtres et les frères, à nos frères d'entre les gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut. Apprenant que quelques-uns venus de Judée vous avaient troublés par leurs discours et avaient inquiété vos âmes, nous nous sommes rassemblés dans une même pensée, et il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer que les charges nécessaires. Abstenez-vous donc de ce qui aura été sacrifié aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication, et vous ferez bien. »

La lecture de cette lettre apporta dans Antioche la consolation et la joie, et les discours des disciples répandirent encore la parole du Seigneur. Quelques jours après, Paul dit à Barnabé : « Allons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons prêché, pour voir dans quel état ils sont. » Mais il y eut alors entre les deux disciples une contestation : Barnabé s'embarqua pour Cypre, et Paul partit avec Silas. Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant dans leur foi les Églises et leur ordonnant de garder les règlements des apôtres et des prêtres.

CHAPITRE XXIX.

VOYAGES APOSTOLIQUES DE SAINT PAUL.

SAINT PAUL EN MACÉDOINE. — SAINT PAUL A ATHÈNES. — SAINT PAUL A CORINTHE. — SAINT PAUL A ÉPHÈSE. — NOUVELLE VISITE DE SAINT PAUL AUX ÉGLISES DE GRÈCE ET D'ASIE. — SAINT PAUL A JÉRUSALEM.

Saint Paul en Macédoine.

C'est pendant ce voyage que Paul rencontra à Lystre un disciple nommé Timothée. Comme tous les frères de Lystre et d'Iconium rendaient de lui un témoignage favorable, il résolut de se l'attacher, et lui donna la circoncision, à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là ; car tous savaient que Timothée était fils d'un gentil. Paul traversa ensuite la Phrygie, la Galatie, la Mysie, et se disposait à passer en Bithynie, quand le Saint-Esprit lui défendit d'annoncer la parole de Dieu en Asie. Il alla donc en Troade ; mais une vision qu'il eut pendant la nuit l'avertit de se rendre en Macédoine. Paul partit aussitôt avec tous les disciples qui l'accompagnaient, et, peu de temps après, ils abordaient à Philippes. Au jour du sabbat, ils sortirent de la ville pour gagner, sur les bords du fleuve, le lieu ordinaire de la prière, et là ils s'assirent et entretinrent les femmes assemblées : une d'elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, ouvrit son cœur au Seigneur et demanda le baptême.

Quelque temps après, comme ils se rendaient au même endroit, une servante les suivit en criant : « Voici des serviteurs du Très-Haut qui annoncent la voie du salut. » Cette femme était possédée du malin esprit et rapportait un grand argent à ses maîtres en faisant le métier de devineresse ; Paul la délivra du démon. Mais les maîtres de cette servante, voyant qu'ils avaient perdu tout espoir de gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînèrent devant les magistrats en disant : « Ces hommes troublent notre ville ; ce sont des Juifs qui veulent introduire une manière de vivre que des Romains

ne peuvent ni recevoir ni suivre. » En même temps, le peuple s'ameutait. Pour apaiser ces cris, les magistrats firent battre de verges Paul et Silas et ordonnèrent qu'on les mît en prison sous bonne garde. Sur le minuit, pendant qu'ils priaient et chantaient les louanges de Dieu, il se fit tout à coup un si grand tremblement de terre que les fondements de la prison furent ébranlés et que toutes les chaînes se rompirent. Alors le geôlier tomba plein d'effroi aux pieds de Paul et de Silas : « Seigneurs, s'écria-t-il, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ils répondirent : « Croyez à Jésus, et vous serez sauvé, vous et votre maison. » Puis ils annoncèrent la parole de Dieu au geôlier ainsi qu'à tous les siens, et les baptisèrent aussitôt.

Le lendemain, les magistrats ordonnèrent qu'on les mît en liberté, et le geôlier vint dire à Paul : « On vous permet de sortir. » Mais Paul repartit : « Quoi ! après avoir publiquement battu de verges des citoyens romains, sans connaissance de cause, ils les ont mis en prison, et maintenant ils les feraient sortir en secret ! Il n'en sera pas ainsi : qu'ils nous délivrent eux-mêmes. » Les magistrats, en effet, vinrent en personne, leur firent des excuses et les supplièrent de quitter la ville.

De Philippes, les disciples se rendirent à Thessalonique en passant par Amphipolis et Apollonie. Paul entra dans la synagogue de cette ville, suivant sa coutume, et commenta les Écritures durant trois jours du sabbat. Quelques Juifs crurent, ainsi qu'une multitude de Grecs et plusieurs femmes de qualité ; mais le reste des Juifs ameuta la lie du peuple contre les disciples et voulut les mettre à mort. Paul cependant trouva les moyens de fuir avec Silas et se rendit à Bérée. Les Juifs de cette ville reçurent ses prédications avec beaucoup d'ardeur ; plusieurs d'entre eux, beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes grecques de haute condition se convertirent. Mais quand les Juifs de Thessalonique apprirent que Paul avait porté dans Bérée la parole de Dieu, ils vinrent soulever le peuple. Les frères se hâtèrent d'emmener Paul et le conduisirent à Athènes, laissant en Macédoine Silas et Timothée.

Saint Paul à Athènes.

Au milieu de cette ville pleine d'idolâtrie, saint Paul allait chaque jour commenter les Écritures dans la synagogue et sur les places. Des stoïciens, des épicuriens conférèrent aussi avec lui; et les uns disaient : « Que veut donc ce discoureur? » et d'autres : « Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux. » Enfin ils le prirent et le menèrent à l'aréopage, et là Paul parla de la sorte : « Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux à l'excès, car ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il était écrit : *Au dieu inconnu !* C'est ce Dieu que vous adorez sans le connaître que je vous annonce. Le Dieu qui a créé le monde n'habite point des temples faits par la main des hommes ; lui qui nous donne la vie et le mouvement n'est pas semblable à l'or, à l'argent ou à la pierre dont votre industrie a formé des figures. Il fait annoncer maintenant la pénitence à tous les hommes, parce qu'il a fixé le jour où il jugera le monde, selon la justice; parce qu'il a marqué le juge en le ressuscitant d'entre les morts.... » A ces mots les uns se moquèrent, et les autres lui dirent : « Nous vous entendrons un autre jour. » Plusieurs néanmoins se joignirent à lui et embrassèrent la foi; parmi ceux-ci étaient Denys, sénateur de l'aréopage, et une femme nommée Damaris.

Saint Paul à Corinthe.

D'Athènes, Paul vint à Corinthe ; pour ne pas être à charge aux fidèles de cette ville, il y travailla de ses mains chez Aquilas, nouvellement arrivé d'Italie avec sa femme Priscille. Mais il prêchait dans la synagogue tous les jours du sabbat, et quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, il parla avec plus d'ardeur encore, et montra aux Juifs que Jésus était le Christ. Ceux-ci le contredisant avec des blasphèmes, il secoua ses habits et leur dit : « Que votre sang retombe sur vous, j'en suis innocent,

et je vais désormais chez les gentils. » Une vision qu'il eut quelques jours après l'affermit dans son dessein. Le Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Ne craignez point, mais parlez sans vous taire ; je suis avec vous, et personne ne vous maltraitera, parce que j'ai dans cette ville un grand peuple. » Paul demeura donc un an et demi à Corinthe, prêchant et convertissant sans cesse à Jésus-Christ.

Gallion, frère de Sénèque le philosophe, était alors proconsul d'Achaïe. Les Juifs de Corinthe se saisirent un jour de Paul et le menèrent au tribunal du proconsul. « Cet homme, lui disaient-ils, veut persuader d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi. » Mais le proconsul, très-indifférent, comme tous les magistrats romains, en matière de religion, leur répondit : « S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque mauvaise action, je me croirais obligé de vous entendre patiemment, mais comme il n'y a que des contestations de doctrine et de parole, comme il n'est question que de votre loi, démêlez vos différends ainsi que vous l'entendrez, je ne veux pas m'en rendre juge. » Et il les renvoya.

Ce refus des autorités publiques d'intervenir dans la lutte de l'ancienne et de la nouvelle loi favorisait les progrès de celle qui avait pour elle l'esprit de charité et d'amour, les besoins du monde, le zèle ardent des apôtres et la volonté d'en haut.

Saint Paul à Éphèse.

De Corinthe, où il avait écrit ses premières épîtres aux habitants de Thessalonique, Paul s'embarqua pour Éphèse avec Priscille et Aquilas, qu'il laissa dans cette ville. D'Éphèse, il alla à Césarée, à Jérusalem, à Antioche, traversa la Galatie, la Phrygie ; et partout il fortifia les disciples et fit de nouveaux chrétiens. Pendant ce temps, un Juif d'Alexandrie nommé Apollon vint à Éphèse. C'était un homme fort habile dans les Écritures et déjà instruit dans la vie du Seigneur ; il expliquait et enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, quoiqu'il ne connût que le baptême de Jean. Priscille et Aquilas lui en apprirent davantage. Il voulut alors passer

en Achaïe, et rendit de très-grands services aux fidèles dans ce pays, car il persuadait les Juifs et prouvait par les Écritures que Jésus est le Christ.

Pendant qu'Apollon était à Corinthe, Paul revint à Éphèse, où il fit de nombreux miracles. Il baptisa, au nom de Jésus-Christ, douze disciples environ qui n'avaient reçu que le baptême de Jean, et aussitôt le Saint-Esprit descendant sur eux, ils parlèrent diverses langues et prophétisèrent. Les linges qui avaient touché son corps guérissaient les maladies et chassaient les démons. Des exorcistes juifs ayant voulu se servir de son nom pour délivrer un possédé, le malin esprit leur répondit : « Je sais qui est Paul ; » et l'homme, mis en fureur par ce démon, se jeta sur eux, en prit deux et les maltraita si fort qu'ils furent contraints de s'enfuir tout blessés.

A la vue de ces miracles, des Juifs et des gentils se convertirent, et la plupart de ceux qui se livraient aux arts cabalistiques brûlèrent leurs livres devant tout le monde. Paul eut néanmoins de grands dangers à courir. Un orfèvre nommé Démétrius, qui gagnait beaucoup à fabriquer des idoles et de petits modèles en argent du temple de Diane, ameuta contre le disciple ceux qui travaillaient à ces sortes d'ouvrages. La ville fut remplie de confusion, et l'on entendait de tous côtés ces cris : « Vive la grande Diane des Éphésiens ! » Cependant le greffier de la ville parvint à apaiser la sédition ; il fit craindre aux habitants la colère de Rome : « Nous ne pourrions, dit-il, alléguer aucune raison pour justifier ce concours ; nous sommes en danger d'être accusés de révolte. »

Nouvelle visite de saint Paul aux Églises de Grèce et d'Asie.

Quand le tumulte eut cessé, Paul fit venir les disciples, leur donna ses derniers conseils et partit pour la Macédoine, d'où il écrivit ses *Lettres aux Corinthiens*. Il avait déjà, étant à Éphèse, envoyé une épître aux Galates. Quelque temps après, de retour à Corinthe, il adressa aux Romains

une longue lettre très-importante pour la connaissance de la doctrine chrétienne.

De la Macédoine, en effet, Paul était encore une fois passé en Grèce. Mais il revint peu de temps après dans le même pays, car il devait s'embarquer à Philippes pour Jérusalem, en suivant les côtes de l'Asie. Un nouveau miracle signala ce voyage. Dans la Troade, Paul, qui devait partir le lendemain, fit aux disciples un discours qu'il continua jusqu'à minuit. Pendant ce temps, un jeune homme nommé Eutyche s'endormit au bord de la fenêtre et tomba du troisième étage sur le pavé : on s'empressa autour du malheureux, mais il était mort. Paul cependant s'étendit sur lui : « Ne vous troublez point, dit-il, car il vit. » En effet, le lendemain tous aperçurent le jeune homme vivant et furent extrêmement consolés.

A Milet, Paul fit venir les prêtres de l'Église d'Éphèse, et quand ils furent rassemblés autour de lui, il leur annonça qu'il allait les quitter pour toujours. « Je m'en vais à Jérusalem et je ne sais pas ce qui doit m'y arriver ; mais je ne crains rien, ma vie ne m'est point précieuse, il me suffit que j'achève ma course, et le ministère que j'ai reçu de prêcher l'Évangile de la grâce de Dieu. Je sais seulement que vous ne verrez plus mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu. Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a faits les évêques ; car après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants, il s'élèvera des gens qui publieront des doctrines corrompues pour attirer des disciples, mais je vous recommande à Dieu qui peut achever l'édifice et vous donner part à l'héritage de tous ses saints. » Après ces paroles il se remit à genoux et joignit ses prières aux leurs : tous fondirent en larmes ; et, ne pouvant se résoudre à le quitter, ils voulurent au moins l'accompagner jusqu'à son vaisseau. Paul traversa les villes de Cos, Rhodes, Patare, Tyr, Ptolémaïs et vint loger à Césarée, dans la maison de Philippe l'Évangéliste, un des sept diacres. Il y était depuis quelques jours, quand un prophète nommé Agabus arriva de Judée. Celui-ci se rendit aussitôt

à la demeure de Philippe pour visiter les disciples, et là, prenant la ceinture de Paul et se liant les pieds et les mains, il dit : « Voici ce que le Saint-Esprit annonce : L'homme auquel appartient cette ceinture sera lié de la sorte par les Juifs dans Jérusalem et livré aux gentils. » A ces mots tous se réunirent pour détourner Paul du dessein qu'il avait formé de se rendre dans cette ville, mais il répondit : « Pourquoi pleurer et m'attendrir le cœur ? Je suis prêt à souffrir à Jérusalem la prison et la mort pour le nom du Seigneur Jésus. » Les disciples virent bien qu'il était impossible de le persuader. « Que la volonté de Dieu soit faite, » s'écrièrent-ils; et ils ne le pressèrent pas davantage. Paul alla donc à Jérusalem.

Saint Paul à Jérusalem.

Tous les prêtres de la ville s'étant rassemblés chez Jacques, il leur raconta en détail ce que Dieu avait fait par son ministère au milieu des gentils; mais leur réponse put lui faire pressentir la vérité des menaces d'Agabus. « Mon frère, dirent-ils, vous voyez combien de milliers de Juifs ont cru; cependant ils sont encore tous zélés pour la *loi*. Or, ils ont entendu dire que vous conseillez aux Juifs, parmi les gentils, de renoncer à Moïse; que vous prétendez inutile de circoncire les enfants et de vivre selon les anciennes coutumes. A la nouvelle de votre arrivée, ils vont tous s'assembler..... Suivez ce conseil : nous avons quatre hommes qui ont fait un vœu, purifiez-vous avec eux dans le temple afin que tous sachent que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux, et que vous instruisez à garder la loi. » Paul consentit à faire ce qu'on lui conseillait; mais les Juifs d'Asie l'ayant aperçu dans le temple ameutèrent le peuple et se saisirent de lui en criant : « Au secours! Israélites! voici celui qui dogmatise partout contre ce peuple, contre la loi, contre ce lieu saint! » Les Juifs, excités par ces paroles, l'entraînèrent et se disposèrent à le tuer : heureusement, le tribun de la cohorte du temple voyant Jérusalem pleine de confusion, prit avec lui des soldats et des centeniers, courut aux séditieux et leur arracha Paul des mains. Il lui demanda qui il

était, ce qu'il avait fait; mais les cris tumultueux du peuple empêchant de rien entendre, il commanda de mener le prisonnier à la forteresse.

La population suivait toujours en criant : « Faites-le mourir ! » Paul cependant demanda au tribun la permission de parler, et, s'avançant sur les degrés, il fit signe qu'on l'écoutât : « Mes frères et mes pères, dit-il en langue hébraïque, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma justification. Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie; j'ai été élevé dans cette sainte ville de Jérusalem, aux pieds de Gamaliel, et instruit à observer fidèlement la loi. C'est moi qui ai persécuté les chrétiens jusqu'à la mort, les chargeant de chaînes et les mettant en prison. » Paul raconta ensuite sa vision sur le chemin de Damas, et la venue d'Ananie qui lui donna le baptême; il ajouta : « J'étais en prière dans le temple de Jérusalem, quand le Seigneur m'apparut et me dit : « Hâtez-vous ! sortez promptement de Jérusalem, car je vous enverrai bien loin vers les gentils ! » A ces mots les Juifs s'écrièrent : «Otez-le du monde ! ce serait un crime de le laisser vivre ! » Pour apaiser les clameurs du peuple, le tribun ordonna que le chrétien fût mené dans la forteresse et battu de verges. Mais Paul dit au centenier : « Vous est-il permis de battre ainsi un citoyen romain qui n'a pas été condamné? » Le soldat, à ces mots, courut avertir son chef : « Qu'allez-vous faire? lui dit-il, cet homme est citoyen romain.» Le tribun eut peur à son tour, et fit éloigner les exécuteurs. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi Paul était accusé par les Juifs, il fit ôter ses chaînes et l'amena devant l'assemblée des prêtres et des magistrats.

Paul dit en les regardant fixement : « Frères, jusqu'à cette heure je me suis conduit devant Dieu avec une bonne conscience; » à ces mots le grand prêtre Ananie ordonna de le frapper au visage. Paul reprit : « Dieu vous frappera vous-même, muraille blanchie! Quoi ! vous êtes venu pour me juger selon la loi, et contre la loi vous commandez qu'on me frappe ! » Puis s'apercevant que les uns étaient pharisiens, les autres saducéens, il en profita pour jeter la division dans le conseil. « Parce que je suis pharisien et fils de pharisien,

s'écria-t-il, parce que j'espère une autre vie et la résurrection des morts, on veut me condamner. » A ces mots les saducéens, qui n'admettent ni résurrection, ni ange, ni esprit, se déclarèrent contre Paul, les pharisiens prirent sa défense et l'assemblée se trouva divisée. Le tumulte augmentait; le tribun craignit alors que Paul ne fût mis en pièces, et le ramena dans la forteresse. Le lendemain, le neveu de son prisonnier l'avertit que quarante Juifs avaient fait vœu de ne manger ni boire avant d'avoir tué Paul, et qu'ils se disposaient à l'assassiner quand on le ramènerait au conseil. Le tribun craignit qu'on ne l'accusât plus tard d'avoir reçu de l'argent des Juifs; et pour soustraire l'apôtre au danger il le fit conduire sous nombreuse escorte à Félix, gouverneur romain résidant à Césarée.

Cinq jours après, le grand prêtre Ananie se rendit dans cette ville avec quelques sénateurs et un orateur, nommé Tertulle, pour accuser Paul devant Félix. « Nous avons, dit Tertulle, trouvé cet homme une peste publique qui met dans tout l'univers la division et le trouble parmi les Juifs, et qui se nomme le chef de la secte séditieuse des nazaréens. Il tentait de profaner le temple, nous l'avons saisi pour le juger suivant nos lois; mais le tribun Lysias, nous l'ayant violemment arraché, a ordonné que nous comparaîtrions devant vous. Vous pouvez en interrogeant le prisonnier reconnaître toutes les choses dont nous l'accusons. » Sur l'invitation du gouverneur, Paul répondit alors : « J'étais, après plusieurs années, revenu à Jérusalem pour faire des aumônes à ma nation, pour apporter mes offrandes et mes vœux, je ne disputais avec personne, je n'ameutais pas le peuple, quand certains Juifs d'Asie m'ont vu me purifier dans le temple, sans bruit et presque seul : ce sont eux qui devraient comparaître devant vous et m'accuser s'ils avaient quelque chose contre moi. Mais que ceux-ci même déclarent s'ils m'ont trouvé coupable lorsque j'ai comparu devant leur assemblée, à moins qu'ils ne m'accusent de cette parole que j'ai dite hautement : C'est à cause de la résurrection des morts que vous voulez me condamner aujourd'hui. » Félix, ne sachant quel jugement prononcer, ordonna que pour dé-

cider l'affaire on attendrait l'arrivée du tribun. Cependant il fit retenir Paul en prison : il espérait en recevoir de l'argent, et le faisait venir souvent afin de s'entretenir avec lui. Deux ans se passèrent ainsi. Félix eut alors pour successeur Porcius Festus, et, voulant plaire aux Juifs, il laissa Paul en prison.

CHAPITRE XXX.

SAINT PAUL A ROME.

SAINT PAUL ACCUSÉ DEVANT FESTUS. — NAUFRAGE DE SAINT PAUL. — SAINT PAUL A ROME.

Saint Paul accusé devant Festus.

A Jérusalem, Festus reçut les plaintes des Juifs contre Paul; ceux-ci voulaient qu'on l'amenât au tribunal de la ville, parce qu'ils l'auraient assassiné sur la route; mais Festus n'y consentit pas, et se rendit à Césarée. Paul comparut devant lui. « Voulez-vous, lui dit le gouverneur, venir à Jérusalem pour y être jugé devant moi? » L'apôtre répondit : « Me voici devant le tribunal de César, c'est là qu'il faut que je sois jugé. S'il se trouve que j'aie fait quelque tort aux Juifs ou que j'aie commis un crime digne de mort, je ne refuse pas de mourir; mais s'il n'y a rien de véritable dans les accusations qu'on porte contre moi, personne ne peut me livrer entre les mains des Juifs. J'en appelle à César. » Alors Festus, après en avoir conféré avec son conseil, répondit : « Vous en avez appelé à César, vous irez devant César. »

Quelque temps après, le roi Agrippa et Bérénice vinrent à Césarée pour saluer Festus, et comme ils y demeurèrent plusieurs jours, ils voulurent voir l'apôtre. Le lendemain, en effet, Agrippa et Bérénice se rendirent en grande pompe dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, et Paul, amené devant eux, parla de la sorte :

« Dès mes plus jeunes années, j'ai vécu en pharisien, faisant profession d'appartenir à cette secte, la plus approuvée de notre religion; je croyais d'abord qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre Jésus de Nazareth; j'allais dans les synagogues persécuter les saints, je les forçais aux blasphèmes et les poursuivais jusque dans les villes étrangères; mais Jésus m'apparut sur le chemin de Damas, et je ne résistai pas à la vision céleste. J'ai annoncé à ceux de Damas, à ceux de Jérusalem, dans toute la Judée et aux gentils, qu'il était temps de faire pénitence et de se convertir à Dieu par de bonnes œuvres. Voilà pourquoi les Juifs ont essayé de me mettre à mort; mais par l'assistance que Dieu m'a donnée, j'ai subsisté jusqu'aujourd'hui, rendant témoignage aux grands et aux petits, et répétant ce que Moïse et les prophètes ont prédit, que le Christ souffrirait, que le premier de tous il ressusciterait d'entre les morts, et annoncerait la lumière à la nation et aux gentils. » A ces mots Festus l'interrompit : « Vous êtes insensé, Paul, votre grand savoir vous fait perdre le sens. » Paul répliqua : « Je ne suis pas insensé, les paroles que j'ai prononcées sont des paroles de bon sens et de vérité. — Peu s'en faut, dit Agrippa, que vous ne me persuadiez d'être chrétien. » Le roi, le gouverneur, Bérénice et ceux qui étaient assis avec eux se levèrent alors et, en se retirant, ils disaient : « Cet homme n'a rien fait qui soit digne de mort ou de prison, il aurait pu être absous s'il n'en avait point appelé à César. »

Naufrage de saint Paul.

Paul devait donc aller à Come; on l'embarqua sur un vaisseau d'Adrumète avec d'autres prisonniers, mais à la hauteur de l'île de Crète, un vent impétueux s'éleva et les poussa contre l'île; comme le vaisseau ne gouvernait plus, les matelots l'abandonnèrent au gré du vent; d'abord ils jetèrent les marchandises à la mer, puis les agrès du navire; mais ni le soleil ni les étoiles ne parurent durant plusieurs jours, et la tempête était si violente qu'on perdit toute espérance de se sauver. Paul alors se leva au milieu des matelots

et leur dit : « Ayez bon courage, personne ne périra, le vaisseau seul sera perdu, car cette nuit même un ange du Dieu que je sers m'est apparu et m'a dit : « Paul, ne craignez point, il faut que vous comparaissiez devant César. Ayez donc tous bon courage : ce que Dieu annonce doit arriver. » La quatorzième nuit, les matelots crurent, vers le minuit, approcher de quelque terre ; craignant alors d'être poussés contre un écueil, ils jetèrent les ancres et attendirent le jour avec impatience. Paul les exhorta à prendre de la nourriture, et lui-même ayant rompu du pain, rendit grâces à Dieu et mangea ; quand ils furent rassasiés, on soulagea le vaisseau en jetant encore le blé à la mer. Le jour venu, personne ne reconnut le rivage, mais on aperçut un golfe et l'on y fit échouer le vaisseau. Les soldats étaient d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'entre eux ne s'enfuît à la nage ; le centenier les en empêcha parce qu'il voulait sauver Paul ; tous arrivèrent au rivage.

Ils étaient dans l'île de Malte ; les habitants les traitèrent avec beaucoup de bonté, les reçurent chez eux et firent un grand feu pour les réchauffer. Pendant que Paul y mettait du bois, une vipère, que la chaleur fit sortir du milieu des sarments qu'il tenait, le mordit à la main. Les barbares se dirent alors : « Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après avoir failli périr dans les eaux, il est encore poursuivi par la vengeance divine. » Ils s'attendaient qu'il enflerait et tomberait mort tout d'un coup ; mais quand ils virent qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un dieu. D'autres prodiges, tels que la guérison de tous les malades qu'on lui présenta, augmentèrent l'admiration des insulaires. Aussi fournirent-ils à à tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

Saint Paul à Rome.

Au bout de trois mois, Paul s'embarqua sur un vaisseau qui venait d'Alexandrie, passa par Syracuse, Rhége et Pouzzoles, et atteignit enfin les portes de la ville éternelle, où on lui permit de choisir la demeure qu'il voudrait, sous la

garde d'un soldat. Paul assembla aussitôt les principaux des Juifs, et leur raconta que, persécuté par ceux de Jérusalem et traîné devant le gouverneur, il avait été obligé d'en appeler à César. Ceux-ci lui répondirent : « Nous n'avons reçu aucune lettre, pas un de nos frères n'est venu pour dire du mal de vous ; mais nous voudrions bien connaître vos sentiments, car ce que nous savons de la secte des nazaréens, c'est qu'on la combat partout. » Paul, au jour fixé, leur prêcha donc le royaume de Dieu, et, depuis le soir jusqu'au matin, il tâcha de leur persuader, par la loi de Moïse et par les prophètes, ce qui regarde Jésus, mais sans les convaincre. « C'est avec raison, s'écria Paul, que le Saint-Esprit, parlant à nos pères par la bouche d'Isaïe, a dit : Allez vers ce peuple et lui dites : Vous écouterez et vous n'entendrez point, vous regarderez et vous ne verrez point. Car leur cœur s'est appesanti, leurs oreilles sont devenues sourdes ; ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant convertis, je ne les guérisse. Sachez donc que ce salut de Dieu est envoyé aux gentils et qu'ils le recevront. »

Paul demeura ensuite deux ans entiers dans un logis qu'il avait loué. Il y recevait tous ceux qui venaient le voir, prêchait le royaume de Dieu et enseignait ce qui regarde le Seigneur Jésus avec toute liberté, sans que personne l'en empêchât.

Ici se termine le livre des *Actes des Apôtres*, le dernier ouvrage historique du Nouveau Testament[1]. Ici donc devrait aussi finir notre tâche. En effet, une histoire nouvelle commence, celle des progrès de la religion chrétienne, que les apôtres ont déjà répandue dans tout le monde romain, jus-

1. Les Actes des Apôtres ont été écrits par saint Luc, le fidèle compagnon de tous les travaux de saint Paul. Quant à cet apôtre, on voit par l'épître aux Hébreux qu'il fut absous de l'accusation qui l'avait amené à Rome. Selon Théodoret et saint Chrysostome, il serait alors retourné en Orient ; puis il revint à Rome, où, ayant offensé Néron en gagnant à la foi, et par conséquent à la pureté, une femme de la cour, il fut décapité le 29 juin 65. D'après la tradition de l'Église, saint Pierre fut crucifié le même jour la tête en bas.

qu'au milieu de la cour de Néron, et dont ils ont dans leurs épîtres expliqué et arrêté la doctrine. Maintenant la persécution va venir. La mort de saint Pierre et de saint Paul en donnera le signal, et le sang des martyrs, pour parler avec Tertullien, sera la semence de nouveaux chrétiens. Nous n'avons point à retracer cette glorieuse histoire ; mais comme nous avons montré la ruine de l'ancienne loi, montrons celle de l'ancien temple et de son peuple ; alors tout sera consommé.

CHAPITRE XXXI.

LA DESTRUCTION DU TEMPLE.

RÈGNE D'ARCHÉLAUS (4 AV. J. C., — 6 AP. J. C.). — DÉPOSITION D'ARCHÉLAUS, LES PROCURATEURS (6-37 AP. J. C.). — RÉVOLTE DES ZÉLATEURS ; ANTIPAS. — AGRIPPA ROI DES JUIFS (37-44 AP. J. C.). — FAVEURS DE CLAUDE ENVERS LES JUIFS. — LA JUDÉE DE NOUVEAU RÉDUITE EN PROVINCE (44 AP. J. C.). — EXACTIONS DE FLORUS. — RÉVOLTE DES JUIFS (66-70 AP. J. C.). — SIÉGE DE JÉRUSALEM. — DESTRUCTION DU TEMPLE (70 AP. J. C.).

Règne d'Archélaüs (4 av. J. C., — 6 ap. J. C.).

A la naissance du Messie, Hérode était mourant. Par son testament, il avait partagé ainsi ses États : Archélaüs devait avoir la Judée, l'Idumée et la Samarie avec le titre de roi ; Hérode Antipas, la Galilée et la Pérée ; Philippe, la Traconitide, la Gaulanitide et la Bathanée ; tous deux enfin le titre de tétrarques. Aussitôt après la mort d'Hérode, Salomé, sa sœur, et Alexas, son ministre, firent assembler les soldats dans l'amphithéâtre de Jéricho, afin de leur donner connaissance d'une lettre que ce prince leur avait adressée. Elle portait qu'il les remerciait de leur affection et de leur fidélité, et qu'il les priait d'en donner de nouvelles preuves à son fils Archélaüs, désigné pour lui succéder au trône. On lut aussi son testament. Il y demandait d'une manière expresse que ses dernières volontés fussent confirmées par

Auguste, avant d'être exécutées. Archélaüs parut se soumettre au désir de son père; il refusa la couronne que les soldats lui présentaient, et ne voulut pas encore prendre le titre de roi; mais il en exerça le pouvoir; et des séditieux, ayant voulu le forcer de réformer un jugement prononcé par son père[1], il en fit égorger trois mille dans l'enceinte du temple et dans le sanctuaire.

Cette émeute apaisée, Archélaüs laissa le soin de sa maison et la conduite du royaume à son frère Philippe et partit pour Rome. Hérode Antipas, à qui le premier testament de son père donnait le trône, s'y rendit aussi, poussé par les conseils de Salomé. Tous ses proches se joignirent à lui, moins par affection que par haine pour Archélaüs; car leur désir était d'avoir Auguste même pour maître. Ils espéraient jouir, sous la domination romaine, d'une liberté et surtout d'une sécurité plus grande.

Pendant l'absence d'Archélaüs, de grands troubles éclatèrent. Des brigands désolaient le pays; quelques-uns prenaient même le titre de roi, comme le berger Atronge et l'ancien garde d'Hérode Simon; un officier romain, l'intendant Sabinius, profitait de ces désordres pour assouvir son avidité. De sorte que l'autorité d'Archélaüs, auquel on attribuait tous ces maux, était ébranlée déjà avant d'avoir été établie. D'autres obstacles s'élevèrent encore. Cinquante ambassadeurs des Juifs vinrent du consentement de Varus, gouverneur de Syrie, demander qu'Auguste leur permît de vivre selon leurs lois, et plus de huit mille Juifs, qui demeuraient alors dans la capitale de l'empire, appuyèrent cette demande. Philippe se rendit en même temps à Rome par le conseil de Varus et sous le prétexte d'assister son frère, mais en réalité dans l'espérance d'obtenir quelque chose si les ambassadeurs étaient écoutés, ou si le royaume était divisé entre les enfants d'Hérode.

Auguste déjoua tous ces projets ambitieux. Il remit à Ar-

1. Il s'agissait d'un aigle d'or qu'Hérode avait fait placer sur la porte principale du temple. Sur un faux bruit de la mort du roi, une troupe de jeunes gens avait brisé l'image profane à l'instigation de deux prêtres; Hérode les fit brûler vifs. Jos., *B. J.*, I, 21.

chélaüs la moitié du royaume de son père, sous le titre d'ethnarchie, et lui promit de l'établir roi dès qu'il s'en montrerait digne. Il partagea l'autre moitié entre Philippe et Antipas qui avaient disputé le trône à leur frère. Antipas eut pour sa part la Galilée et le pays situé au delà du fleuve (la Pérée); Philippe reçut la Bathanée, la Traconitide et l'Auranitide; Archélaüs avait donc la Judée, l'Idumée et la Samarie, moins Gaza, Gadara et Joppé, c'est-à-dire la route vers l'Égypte. Auguste réunit ces trois places à la province de Syrie.

Les trois frères de retour dans leurs gouvernements s'occupèrent de constructions utiles; Archélaüs fit bâtir un bourg qu'il appela de son nom Archélaïde; Hérode entoura de murailles et rendit très-importante Sepphoris, qu'il choisit pour capitale. Il fortifia aussi la ville de Beratamphtha, et la nomma Juliade en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. Philippe; de son côté, embellit Panéade, située vers les sources du Jourdain, et l'appela Césarée; il peupla et enrichit le bourg de Bethsaïde qu'il nomma aussi Juliade, aux bords du lac de Génézareth.

Déposition d'Archélaüs, les Procurateurs (6-37 ap. J. C.).

Mais, en la neuvième année du gouvernement d'Archélaüs, les principaux des Juifs et des Samaritains, ne pouvant souffrir plus longtemps sa tyrannique domination, l'accusèrent devant Auguste, qui, sans daigner lui écrire, le fit amener par l'un de ses agents, et l'envoya en exil à Vienne, dans les Gaules, l'an 6 après Jésus-Christ. Les biens d'Archélaüs furent confisqués, ses palais vendus et ses États réunis à la Syrie.

« Après la mort d'Hérode et d'Archélaüs, dit Josèphe, le gouvernement de notre pays redevint aristocratique, et ce furent les grands sacrificateurs qui eurent la principale autorité. » Nous voyons cependant dans le Nouveau Testament qu'ils n'avaient pas le droit, réservé aux procurateurs, de rendre une sentence capitale. A Jérusalem, comme partout, les Romains se contentaient de prendre l'autorité publique

et laissaient aux indigènes leurs lois, leurs coutumes, leur administration nationale[1].

Révolte des Zélateurs; Antipas.

Auguste avait chargé P. Sulpicius Quirinus, sénateur romain et proconsul de Syrie, de faire un recensement en Judée; il devait, en cas de nécessité, demander aide à Coponius, qu'on envoya à la tête d'un corps de cavalerie pour administrer la nouvelle province (an 7 de J. C.). Les Juifs n'opposèrent d'abord aucune résistance, bien qu'un recensement leur parût l'annonce de nouveaux impôts; mais un pharisien nommé Sadoc, et un homme de Gamala, appelé Judas, excitèrent le peuple à la révolte, disant que ce dénombrement était une preuve manifeste qu'on les voulait réduire en servitude. Dès lors, ce ne fut plus que meurtres et que brigandages dans cette malheureuse contrée. On pillait indifféremment amis et ennemis, sous prétexte de défendre la liberté publique, et la fureur des séditieux était telle que la famine ne put mettre un terme à leurs excès; le plus grand mal fut encore que Judas et Sadoc établirent une quatrième secte qui devait un jour causer la ruine de Jérusalem. Nous avons déjà parlé des esséniens, des saducéens et des pharisiens; la nouvelle secte, appelée les zélateurs, partageait toutes les opinions des pharisiens, mais soutenait en outre qu'il n'y a que Dieu seul qu'on doive reconnaître pour seigneur et pour roi. Les sectaires de ce parti professaient un amour si ardent de la liberté qu'ils souffraient tous les tourments plutôt que de donner à quelqu'un le nom de seigneur et de maître.

Quirinus parvint cependant à achever le dénombrement; la paix régna de nouveau, et fut maintenue par les procurateurs dont l'autorité relevait du gouverneur de Syrie; Ponce Pilate fut le sixième de ces magistrats; il entra en charge la onzième année du règne de Tibère.

1. Ponce Pilate consentit même à renvoyer de Jérusalem les enseignes des soldats qui y étaient en garnison, par respect pour les lois juives, qui proscrivaient toute espèce d'images. Jos., *B. J.*, II, 14.

Neuf ans après mourut Philippe, frère d'Antipas et d'Archélaüs, prince doux et ami du repos, qui se fit aimer de ses sujets. Comme il n'avait point d'enfants, Tibère réunit ses États à la Syrie.

Antipas, le seul qui restât des trois successeurs d'Hérode le Grand, avait su se maintenir dans la faveur de Tibère; et en l'honneur de ce prince il fit bâtir une ville importante, qu'il appela Tibériade. Antipas avait choisi pour sa situation le plus fertile terroir de la Galilée, sur les bords du lac de Génézareth et non loin des sources thermales d'Emmaüs; aussi quand ce prince répudia sa première femme pour épouser sa nièce Hérodiade, fille d'Aristobule, il eut recours à la protection de Tibère contre son beau-père Arétas, roi des Arabes, qui déjà l'avait vaincu dans un premier combat. Vitellius, gouverneur de Syrie, reçut l'ordre de marcher contre les Arabes et de lui envoyer leur chef mort ou vif : mais Tibère mourut sur ces entrefaites, et Vitellius, ennemi d'Hérode, négligea d'exécuter les volontés d'un maître qui n'était plus.

Agrippa roi des Juifs (37-44 ap. J. C.).

Depuis longtemps déjà vivait à Rome Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand et fils d'Aristobule. Il avait su s'insinuer dans l'esprit d'Antonia, femme de Drusus et mère de Germanicus et de Claude, qui depuis fut empereur. Aussi, pour reconnaître les faveurs dont il était redevable à cette princesse, il s'attacha à son petit-fils Caïus, surnommé Caligula, que tout le monde aimait et honorait par respect pour la mémoire de Germanicus, son père. Cette affection paraissait véritable, car Agrippa saisissait toutes les occasions de servir les intérêts de Caïus; un jour, il alla jusqu'à lui dire, en parlant de Tibère : « Ne verrai-je jamais venir le moment où ce vieillard s'en ira dans l'autre monde et vous laissera le maître de celui-ci! que toute la terre serait heureuse! que j'aurais de part à ce bonheur! » Ces paroles furent rapportées à l'empereur, et Agrippa, jeté dans les fers, attendit ainsi le jour où ses vœux seraient réalisés. Mais aussitôt que

Tibère fut mort, Caligula, monté sur le trône, n'oublia pas le dévouement de son ami; il le nomma roi de la tétrarchie que Philippe avait possédée, y ajouta celle de Lysanias et lui donna, comme témoignage de son affection, une chaîne d'or aussi pesante que les fers dont on l'avait chargé.

Hérodiade, sœur du nouveau roi Agrippa et femme d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, ne put voir sans envie cette prospérité qui élevait son frère au-dessus de son mari, et celui-ci, cédant à ses instances, se rendit à Rome pour solliciter le même titre. Mais Agrippa avait été informé du motif de son voyage; il fit partir aussitôt un affranchi avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il lui annonçait qu'Hérode était prêt à se révolter contre les Romains. A la lecture de cette dépêche, Caligula demanda à Hérode s'il était vrai qu'il eût dans ses arsenaux des armes pour soixante-dix mille combattants. Sur sa réponse affirmative, il crut la trahison assez vérifiée, et, lui ôtant ses États, qu'il donna à Agrippa, il le condamna à un exil perpétuel dans la ville de Lyon, en Gaule. Il offrait à Hérodiade de lui laisser toutes les richesses de son époux; elle préféra le suivre dans son exil (37 après J. C.). Tous deux obtinrent dans la suite la permission de passer en Espagne, où ils moururent dans l'obscurité. C'est Hérode Antipas qui avait fait mourir saint Jean-Baptiste, le précurseur, à la demande d'Hérodiade; et c'est encore à lui que le procurateur Ponce Pilate avait renvoyé Jésus qui, habitant en Galilée, était son sujet[1].

Faveurs de Claude envers les Juifs.

Claude confirma Agrippa dans la possession de ses États, et lui attribua même de nouvelles provinces, de sorte qu'il réunit tout ce qu'avait possédé Hérode le Grand. En même temps Claude érigeait la Chalcidique en royaume pour Hérode, frère d'Agrippa. Sa faveur s'étendit jusqu'aux Juifs

1. Caligula avait ordonné à Pétronius de placer sa statue dans le temple de Jérusalem; touché des prières et des larmes de tout le peuple, ce gouverneur prit sur lui d'envoyer des remontrances à Caligula, qui lui répondit par l'ordre de se donner la mort. Heureusement le tyran fut lui-même tué avant l'exécution de ses ordres. Jos., *B. J.*, II, 17, et *Ant. Jud.*

d'Alexandrie, opprimés par les Grecs de cette ville. « Il est constant, dit son édit, que les rois d'Égypte ont dès longtemps accordé aux Juifs d'Alexandrie de jouir des mêmes priviléges que les autres habitants. Auguste, après avoir joint cette ville à l'empire, les leur confirma; il leur permit encore d'élire eux-mêmes leurs ethnarques et de vivre selon leurs lois et dans l'exercice de leur religion; mais lorsque Caïus osa entreprendre de se faire adorer comme un dieu, les autres habitants d'Alexandrie animèrent ce prince contre les Juifs, parce qu'ils refusaient d'obéir à un commandement si impie. Or, comme il n'y a rien de si injuste que de les persécuter pour un tel sujet, nous voulons qu'ils soient maintenus dans tous leurs priviléges, et nous ordonnons aux uns et aux autres de vivre en paix à l'avenir, sans exciter aucun trouble. »

Claude envoya bientôt après, dans toutes les provinces de l'empire romain, un nouvel édit plus favorable encore et qui contenait ce qui suit : « Tibère Claude, César Auguste, Germanique, grand prêtre, prince de la république et consul désigné pour la seconde fois : les rois Agrippa et Hérode, qui sont nos amis particuliers, nous ayant prié de permettre aux Juifs répandus dans l'empire de vivre selon leurs lois, ainsi que nous l'avons permis à ceux d'Alexandrie, nous le leur avons très-volontiers accordé, non-seulement en considération de deux si grands intercesseurs, mais aussi parce que nous estimons que l'affection et la fidelité que les Juifs ont toujours témoignées pour le peuple romain les rendent dignes de recevoir cette grâce. Ainsi nous ne voulons pas que, même dans les villes grecques, on les empêche d'en jouir, puisque le divin Auguste les y a maintenus; mais notre volonté est qu'ils en jouissent à l'avenir dans toute l'étendue de l'empire, pour les obliger, par cette preuve de notre bonté, à ne point mépriser la religion des autres peuples, mais à se contenter de vivre en toute liberté dans la leur. Et pour que personne n'en puisse douter, nous ordonnons que le présent édit sera non-seulement publié dans toute l'Italie, mais envoyé par nos officiers aux rois et aux princes, et affiché pendant trente jours. »

La Judée de nouveau réduite en province (44 ap. J. C.).

Quand ces deux édits, qui témoignaient des bontés de l'empereur pour les Juifs, eurent été envoyés à Alexandrie et dans tous les lieux soumis à l'empire romain, Claude permit à Agrippa de retourner en Judée. Ce prince veilla de tout son pouvoir aux intérêts de Jérusalem; il employa les deniers publics à élargir et à rehausser les murs de la nouvelle ville; il l'aurait rendue imprenable, si Claude, averti par le gouverneur de Syrie, ne lui eût ordonné d'interrompre les travaux. Mais Agrippa voulait illustrer son règne; il ordonna d'autres constructions. Entre tant de villes qui ressentirent les effets de sa magnificence, il faut citer Beryte (Beyrouth), ornée par ses soins de bains, de portiques superbes, d'un théâtre et d'un amphithéâtre. Afin de donner au peuple l'image de la guerre au sein ds la paix, Agrippa, suivant le cruel usage des Romains, fit un jour amener dans cet amphithéâtre quatorze cents hommes condamnés à mort. On les sépara en deux troupes, et leur combat fut si opiniâtre et si sanglant que de ce grand nombre il ne resta pas un seul homme vivant.

En la septième année de son règne, Agrippa célébra dans la ville de Césarée, qu'on nommait autrefois la Tour de Straton, des jeux solennels en l'honneur de l'empereur; mais, au milieu de ces fêtes, il fut saisi d'insupportables douleurs, et il mourut au bout de cinq jours. Il laissait un fils âgé de dix-sept ans, nommé Agrippa comme lui, et trois filles, dont l'aînée, appelée Bérénice, princesse remarquable par sa beauté, avait épousé son oncle Hérode, roi de Chalcidique. Celui-ci fut chargé par Claude de veiller au maintien de la tranquillité dans la Judée, avec le droit de conférer la charge de souverain sacrificateur. Il mourut l'an 44 de l'ère chrétienne, laissant trois fils, dont aucun ne lui succéda; car l'empereur donna sa principauté à son neveu Agrippa II, le dernier de la race d'Hérode qui porta le titre de roi.

Ce prince, à la mort de son père, avait été jugé trop jeune pour lui succéder; la Judée avait été alors réduite en pro-

vince romaine pour la seconde fois et soumise à des procurateurs. Le sort d'un d'entre eux fut un grand exemple de justice donné à la Judée et à tout l'empire. Ayant été accusé de négligence et d'injustice, ce procurateur, nommé Cumanus, fut condamné par Claude à l'exil, et un tribun, trouvé plus coupable, fut renvoyé à Jérusalem pour y être traîné sur la claie et décapité. Le successeur de Cumanus fut Claude Félix, frère de Pallas, affranchi et confident de l'impératrice Agrippine ; ce fut devant lui et devant son successeur Félix que saint Paul comparut. La douzième année de son règne, Claude ôta la Chalcidique à Agrippa, qui l'avait administrée durant trois ou quatre ans, et lui donna la tétrarchie de Philippe, fils d'Hérode le Grand, c'est-à-dire la Bathanée, la Trachonitide et l'Auranitide avec quelques autres terres. L'année suivante, Claude mourut, et le procurateur Félix, que ses violences avaient rendu odieux à tous les Juifs, fut rappelé par Néron, qui mit Festus à sa place. Aussitôt les Juifs de Césarée députèrent à Rome pour accuser Félix. Il eût été condamné si Pallas, son frère, alors en crédit auprès de l'empereur, n'eût intercédé pour lui. Cependant, ni Festus, ni Albinus, son successeur, ne surent rendre le calme à la province.

Exactions de Florus.

Gessius Florus, qui vint après eux, abusa si insolemment de son autorité qu'il les fit regretter. Albinus se cachait, du moins, pour faire le mal ; Florus en tirait vanité. Il semblait, dit Fl. Josèphe, qu'il eût été envoyé pour faire triompher l'injustice ; ses rapines et ses cruautés n'avaient point de bornes ; les grands gains ne lui faisaient pas négliger les petits ; il prenait partout, il prenait tout ; il partageait même avec les voleurs, et leur vendait à ce prix l'impunité de leurs crimes. Aussi les Juifs fuyaient-ils en foule chez les nations voisines. D'autres préférèrent à l'exil les chances d'une révolte. Deux ans après l'arrivée de Florus, en la douzième année du règne de Néron (66 ans après J. C.), cette guerre fatale commença.

Révolte des Juifs (66-70 ap. J. C.).

Un premier général, Cestius Gallus, ne fut pas heureux; les mécontents remportèrent quelques avantages sur des détachements de troupes romaines, et enflés de ces succès éphémères, ils se flattaieut déjà de la victoire. Fl. Josèphe, celui qui écrivit plus tard leur histoire et le récit de cette lutte affreuse, essaya vainement de les détourner de leur projet; mais, après avoir tout tenté pour éclairer ses compatriotes, décidé à partager leur sort quel qu'il fût, il accepta le gouvernement de la Galilée. Il fit entourer de murs les villes ouvertes, fortifia les passages par où l'ennemi pouvait pénétrer, arma tous les hommes valides, et les habitua par des exercices fréquents à cette discipline qui avait rendu les Romains invincibles. Mais Néron envoya contre eux Vespasien, qui s'était déjà signalé dans de précédentes expéditions. A la nouvelle de son approche, les Juifs se débandèrent, et Josèphe fut obligé de se retirer dans Jotapat, la ville la mieux fortifiée du pays. Pendant quarante-sept jours que dura le siége de cette place, Josèphe développa toutes les ressources d'un génie actif et tous les talents d'un habile capitaine. Il lui fallut céder cependant : la ville avait été livrée par un transfuge. Le vainqueur reçut son adversaire avec bienveillance, et ne tarda pas, ainsi que Titus, son fils, à lui accorder toute sa faveur. La Galilée soumise, Vespasien allait marcher sur Jérusalem, quand il fut nommé empereur; il partit pour l'Italie, mais la guerre continua sous la direction de Titus. Agrippa II, prévoyant les maux qui allaient fondre sur Jérusalem, essaya de fléchir la résolution désespérée de ses habitants. « Mieux vaut mourir que nous soumettre! » répondirent les zélateurs. Ils chassèrent à coups de pierres le prince de la ville et communiquèrent leur enthousiasme farouche à tout le peuple; quand Titus parut à la tête de ses légions, il trouva partout la révolte et une guerre acharnée.

Cependant de sinistres présages annonçaient l'inutilité de ces efforts. « C'est, dit Bossuet, une tradition constante et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans avant la

ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges ; tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : « O temple! ô temple! qu'est-ce qui t'émeut et pour- « quoi te fais-tu peur à toi-même? »

« Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : « Sortons d'ici, sortons d'ici? » Les saints anges protecteurs du temple déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l'avait réprouvé.

« Josèphe et Tacite même ont raconté ce prodige. Il ne fut aperçu que des prêtres. Mais en voici un autre qui a éclaté aux yeux de tout le peuple, et jamais aucun autre peuple n'avait rien vu de semblable. « Quatre ans devant la guerre « déclarée, un paysan, dit Josèphe, se mit à crier : — Une « voix est sortie du côté de l'orient, une voix est sortie du « côté de l'occident, une voix est sortie du côté des quatre « vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix « contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées, voix « contre tout le peuple! — Depuis ce temps, ni jour, ni nuit, « il ne cessa de crier : — Malheur, malheur à Jérusalem! — « Il redoublait ses cris les jours de fête; aucune autre parole « ne sortit jamais de sa bouche; ceux qui le plaignaient, « ceux qui le maudissaient, ceux qui lui donnaient ses né- « cessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible pa- « role : — Malheur, malheur à Jérusalem! — Il fut pris, « interrogé et condamné au fouet par les magistrats. A cha- « que demande et à chaque coup, il répondait, sans jamais « se plaindre : — Malheur à Jérusalem! — Renvoyé comme « un insensé, il courait tout le pays en répétant sans cesse « sa triste prédiction. Il continua, durant sept ans, à crier « de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affai- « blît. Au temps du dernier siége de Jérusalem, il se ren- « ferma dans la ville, tournant infatigablement autour des « murailles et criant de toute sa force : — Malheur au tem-

« ple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple! — A la « fin, il ajouta : — Malheur à moi-même! — et en même temps « il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine. »

Siége de Jérusalem.

Nous avons dit déjà tout ce que la nature et l'art avaient fait pour rendre Jérusalem inexpugnable; ses hautes murailles enfermaient un peuple immense accouru pour la célébration de la Pâque et qu'animait le fanatisme patriotique et religieux. Malheureusement les divisions intestines affaiblirent la résistance : le commandement avait été partagé entre trois chefs, Jean de Giscale, Éléazar et Simon, fils de Gorias. Chacun d'eux s'était cantonné dans une partie de la ville, et ils se battaient entre eux quand ils ne se battaient plus contre l'ennemi commun. Dès que les Romains arrivèrent en vue de la place, au mois de mars de l'an 70 de notre ère, Titus s'avança avec six cents cavaliers pour reconnaître les approches; mais une sortie dispersa son escorte et lui fit courir à lui-même les plus grands dangers. Le lendemain, la dixième légion travaillait à ses retranchements, quand elle fut si vivement attaquée que le prince dut venir lui-même, à deux reprises, pour la dégager. Mais les combats dans l'intérieur de la place permirent aux Romains d'avancer leurs travaux. Jean de Giscale s'étant emparé du temple qu'occupait Éléazar, tailla en pièces la plus grande partie des soldats de ce dernier, et le réduisit à n'être plus que son lieutenant. Ainsi les trois partis étaient réduits à deux, Jean, qui était maître du temple, et Simon, qui commandait le reste de la ville; mais leur rivalité n'en allait être que plus sanglante.

A la faveur de ces divisions, Titus était parvenu à entourer de ses ouvrages tout le nord de la ville. Les Juifs, un instant réunis, essayèrent de les détruire. Dans une sortie générale, ils pénétrèrent jusqu'aux ouvrages des assiégeants, et déjà ils commençaient à y mettre le feu, lorsque Titus survint avec toute la cavalerie; sa présence ranima le courage des légions. Les Juifs furent repoussés, mais après avoir

longtemps disputé la victoire. S'il faut en croire Suétone, Titus aurait, dans cette affaire, tué douze ennemis de sa main. Enfin, au bout de quinze jours d'efforts, les Romains se rendirent maîtres de la première enceinte. Dès le cinquième jour, ils eurent fait une brèche au second mur; l'assaut était possible et le succès certain, car la foule rassemblée dans la ville était disposée à se rendre; mais Titus ne voulait pas abandonner cette cité fameuse aux horreurs du pillage, et il se contenta de garder la brèche avec mille légionnaires d'élite. Jean et Simon, prenant cette modération pour de la faiblesse, attaquèrent avec toutes leurs forces cette poignée de Romains; Titus lui-même fut enveloppé, et les Juifs restèrent maîtres de la brèche; mais ils n'eurent pas le temps de la réparer, et, après quatre jours de combat, Titus put se loger dans la seconde enceinte.

Le siége durait depuis vingt-quatre jours, Jérusalem était à moitié conquise, mais ni le temple, ni la tour Antonia, ni la citadelle de Sion n'étaient encore au pouvoir des Romains. Pour intimider l'ennemi, Titus fit sous leurs yeux, au milieu de la basse ville, la revue de toute son armée. Quatre jours après, lorsqu'il eut dressé toutes ses machines contre la ville haute et contre la tour Antonia, avant de donner le signal de l'attaque, il chargea l'historien Josèphe d'engager ses compatriotes à céder à la nécessité. Josèphe s'avança sur un lieu élevé d'où on pouvait l'entendre des murailles, encore occupées par les Juifs, et leur adressa un discours qu'il nous a lui-même conservé; mais les assiégés lui répondirent par des outrages, et bientôt les pierres et les traits volèrent sur lui. Il n'en fit pas moins le tour des murs, en continuant ses exhortations et ses prières avec tout aussi peu de succès. Une pierre même l'atteignit et le renversa; il eût été achevé par les Juifs sortis de la ville, si Titus n'eût envoyé des soldats pour l'enlever.

Cependant la famine était dans Jérusalem, d'où chaque nuit un grand nombre d'habitants s'échappaient. D'abord Titus leur permit de traverser les postes; mais ces ménagements n'ayant pas eu le résultat qu'il attendait, il ordonna de mettre en croix tous ceux qu'on saisirait. Il y en eut jus-

qu'à cinq cents qui périrent ainsi ; d'autres furent renvoyés dans la place, avec les mains coupées. Au lieu de se laisser abattre par ce spectacle terrible, les défenseurs de Jérusalem y puisèrent une nouvelle audace. Dans une sortie, ils se firent jour jusqu'aux ouvrages des Romains, et les détruisirent par la sape et la mine. Il fallut que Titus, pour prévenir de semblables tentatives, fît construire une muraille de cinq mille pas de circuit et flanquée de trois forts. Malgré les progrès de la famine, qui atteignait les soldats eux-mêmes, aucun chef ne parlait de se rendre. Cependant on avait vu une femme manger son propre enfant! Titus, attristé de tant de maux, redoubla d'efforts pour presser la fin de ce siége horrible.

Destruction du temple (70 ap. J. C.).

Déjà maître de la partie du temple appelée la Cour des Gentils, il fit agir le bélier et la sape pour forcer les dernières défenses. Mais telle était la solidité de ces constructions qu'elles résistèrent à tous les coups des machines. Alors il fit mettre le feu aux portes, et l'incendie dura pendant un jour et une nuit. Mais Titus lui-même ordonna de l'éteindre, afin d'épargner au moins le Saint des saints, comme un monument de sa victoire. Le lendemain, les Juifs firent une nouvelle sortie, et ne furent repoussés qu'avec peine. On les croyait désespérés et dégoûtés de ces inutiles tentatives, quand on les vit se jeter avec fureur sur les Romains occupés à éteindre le feu des galeries extérieures. Dans le trouble et la confusion produits par cette attaque inopinée, un légionnaire, sans l'ordre d'aucun officier, et poussé, dit Josèphe, comme par une inspiration divine, jeta une pièce de bois enflammée dans une des salles qui entouraient le sanctuaire. Le feu gagna aussitôt de tous côtés, et les Juifs, ne songeant plus qu'à périr, se précipitèrent à travers les flammes et les épées des Romains, qui les repoussaient et attisaient l'incendie.

Ainsi fut brûlé le second temple de Jérusalem, le 10 août de l'an 70 de J. C., anniversaire du jour où le premier temple

avait été brûlé par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor II, l'an 585 avant notre ère. Maîtresse de l'emplacement du temple, l'armée romaine y rassembla ses enseignes et proclama son général *imperator*. Plusieurs des prêtres juifs vinrent alors se rendre à discrétion et implorer la clémence du vainqueur. Titus, qui leur attribuait la résistance obstinée de leurs concitoyens et qui redoutait encore leur fanatisme, répondit que le temps de la clémence était passé, qu'il aurait pu pardonner aux lévites en considération du temple, mais que, cet édifice n'existant plus, ils devaient périr, ce qui fut exécuté.

La conquête de Jérusalem n'était pas encore terminée; une partie des assiégés s'étaient réfugiés dans la ville haute. Titus leur offrit la vie sauve, s'ils voulaient livrer la forteresse et mettre bas les armes. Les Juifs s'y refusèrent sous prétexte qu'ils étaient liés par le serment qu'ils avaient fait de ne jamais se rendre. Ils demandaient la permission de se retirer où ils voudraient avec leurs familles. Titus refusa d'accéder à ces conditions et déclara qu'il n'y aurait plus de grâce pour personne. Aussitôt il fit détruire la partie de la ville qu'il occupait depuis plusieurs mois, et construisit de nouvelles machines pour réduire celle qui tenait encore. Infidèle à ses menaces, il ne cessait de recevoir à merci les malheureux qui parvenaient à échapper à leurs propres soldats. Cependant, dès que les béliers commencèrent à ébranler les murailles, les Juifs, enfin épouvantés, abandonnèrent la défense pour se réfugier dans les souterrains, et les Romains pénétrèrent dans la ville haute sans éprouver de résistance. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se rencontra sur leur passage et mirent le feu aux maisons. Ce dernier incendie, qui eut lieu le 8 septembre, consomma la ruine de Jérusalem.

Dans cette guerre, plus d'un million trois cent mille Juifs, dont six cent mille dans Jérusalem, avaient péri sous le fer de l'ennemi ou dans les horreurs de la famine; quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus. La ville fut renversée de fond en comble, le temple livré aux flammes et le reste des habitants dispersé ou réduit en captivité. Les dépouilles

trouvées dans la ville firent baisser de moitié la valeur de l'or en Syrie.

« A la fête de la naissance de Domitien, à celle de l'anniversaire de l'avénement de Vespasien à l'empire, dit M. de Chateaubriand, plusieurs milliers de Juifs périrent par le feu et les bêtes, ou par la main les uns des autres comme gladiateurs. A Rome, Titus et son père triomphèrent de la Judée. Jean et Simon, chefs des Juifs de Jérusalem, marchaient enchaînés derrière le char. Des médailles, frappées en mémoire de cet événement, représentent une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée captive*.

« Les Juifs furent dispersés. Témoins vivants de la Parole vivante, ils subsistèrent, miracle perpétuel, au milieu des nations. Étrangers partout, esclaves dans leur propre pays, ils virent tomber ce temple dont il ne reste pas pierre sur pierre. Une partie de leur population enchaînée vint élever à Rome cet autre monument où devaient mourir les chrétiens. Le ciseau sculpta sur un arc de triomphe qu'on admire encore les ornements qui brillaient aux pompes de Salomon, et dont, sans ce hasard, nous ignorerions la forme. L'orgueil d'un prince romain et le talent d'un artiste grec ne se doutaient guère qu'ils fournissaient une preuve de plus de la grandeur de la nation vaincue et de ses mystérieuses destinées. Tout devait servir, gloire et ruine, à rendre éternelle la mémoire du peuple que Moïse forma et qui vit naître Jésus-Christ. »

FIN DE L'HISTOIRE SAINTE.

APPENDICE.

Dans l'ouvrage qui précède nous n'avons rien mis, excepté pour la géographie et pour les derniers temps, qui ne fût tiré exclusivement de la Bible. Ce canon des livres sacrés de l'Église catholique se compose d'une série d'ouvrages composés à diverses époques. Il est divisé en deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament.

On appelle Ancien Testament les ouvrages qui ont été écrits avant la naissance de Jésus-Christ, et qui comprennent, outre la loi et l'histoire des Juifs, les livres des prophètes et divers traités de morale. Le Nouveau Testament contient certains livres écrits depuis la mort de Jésus-Christ par ses apôtres et leurs disciples. Tous les livres de l'Ancien Testament ont été composés en langue hébraïque, tous ceux du Nouveau l'ont été en grec, excepté l'Évangile de saint Matthieu et l'épître aux Hébreux qu'on croit avoir été écrits en langue syro-chaldéenne, et peu de temps après traduits en grec.

Les ouvrages de l'Ancien Testament sont au nombre de trente-neuf.

Ouvrages historiques : le *Pentateuque* ou *Thorah*, c'est-à-dire la loi, contenant la *Genèse* ou récit de la création du monde ; l'*Exode*, c'est-à-dire la sortie d'Égypte ; le *Lévitique*, qui renferme les règlements relatifs au culte, dont le soin était confié aux lévites ; les *Nombres*, où se trouve le dénombrement du peuple ; le *Deutéronome*, ou récapitulation de la loi mosaïque. La rédaction du *Pentateuque* est attribuée à Moïse, mais on accorde que ces livres renferment des interpolations d'un âge postérieur, et pour expliquer certaines difficultés du premier livre, on a dû admettre que Moïse avait réuni dans la *Genèse* des traditions antérieures[1],

1. Bossuet lui-même accorde qu'il existait avant Moïse d'anciens cantiques chantés dans les fêtes et transmis de père en fils. Ceux qui voudront aller au fond de ces questions au point de vue philologique pourront consulter Len-

sans chercher toujours à les fondre les unes dans les autres pour en former un seul tout.

Le *Livre de Josué*, ou l'histoire de la conquête de la terre promise, est attribué au successeur de Moïse, mais renferme des documents de diverses époques.

Le *Livre des Juges* est un recueil composé probablement au temps des premiers rois, et dans lequel sont réunies, mais non de manière à former un récit suivi et toujours égal, les traditions relatives aux juges d'Israël.

Les deux *Livres de Samuël*, qui, réunis aux deux *Livres des Rois*, contiennent l'histoire du peuple hébreu depuis la naissance de Samuel jusqu'à l'exil de Babylone, sont un résumé de récits plus complets qui ont péri, comme les annales des rois de Juda et d'Israël, et les histoires particulières de quelques règnes souvent citées dans les *Livres des Rois*. Quelques critiques reculent jusqu'au temps du roi Joachim la rédaction de ce recueil.

Les deux *Livres des Paralipomènes* ou *Chroniques* sont une sorte d'appendice aux *Livres des Rois*. On en attribue communément la rédaction à Esdras.

Le *Livre d'Esdras* raconte l'histoire de la délivrance des Juifs après la captivité de Babylone ; celui de *Néhémie* fait suite au précédent.

Le *Livre de Ruth* est attribué à Samuel, celui de *Tobie*, dont la rédaction ne remonte peut-être pas à plus de deux cents ans avant Jésus-Christ, celui de *Judith*, dont on ignore la date, l'auteur et jusqu'à la langue, le *Livre d'Esther*, dont l'auteur est également inconnu, celui de *Job* et les deux *Livres des Maccabées* portent à dix-sept le nombre des ouvrages de l'Ancien Testament appelés historiques.

Les livres Prophétiques sont au nombre de seize. Ce sont ceux des *quatre grands prophètes* et des *douze petits* que nous avons déjà nommés (p. 117, n. 1). Les critiques n'ont attaqué que le *Livre de Jonas* et les derniers chapitres d'Isaïe (de XL à LXVI).

genke, *Kenaan, pref.*; de Wette, *Einleitung in das Alte Testament*, § 150 et suiv.; Staehelin, *Kristische Untersuchungen über den Pentateuch*, 1843 ; Tuch, *Kommentar über die Genesis*, 1838.

Deux livres sont rangés parmi les ouvrages Lyriques : les *Lamentations de Jérémie* et les *Psaumes*. Ceux-ci n'appartiennent pas tous à David, mais à des auteurs d'époques différentes. Soixante-douze seulement portent son nom. Quelques-uns de ces chants de douleur datent de la captivité même. Celui qui est au numéro xc a pour titre Prière de Moïse. D'autres portent le nom d'Asaph, de Héman, d'Éthan, des fils de Coré.

Les ouvrages Moraux sont les *Proverbes de Salomon* dont une partie (depuis le chapitre xxv) fut recueillie et mise en ordre au temps d'Ézéchias. La tradition attribuait aussi à Salomon l'*Ecclésiaste*, bien que cette sagesse sceptique révèle un écrivain probablement postérieur. Dans le *Cantique des Cantiques*, l'Église a reconnu un sens mystique que les traducteurs grecs de la version des Septante, et avant eux les docteurs de la synagogue, cherchaient déjà à faire prévaloir. Mais les plus sévères interprètes de l'Écriture n'en accordent pas moins que ce livre, pris dans un sens littéral, ne soit aussi un gracieux chant d'hyménée. Du reste, les Juifs, fort approuvés en ceci par Origène et saint Jérôme, n'en permettaient pas la lecture avant l'âge de trente ans. Salomon fut aussi regardé longtemps comme l'auteur du *Livre de la Sagesse ;* mais on ne peut en faire remonter la rédaction à plus d'un siècle avant notre ère. L'*Ecclésiastique* est très-probablement de Jésus, fils de Sirach ; son petits-fils le traduisit en grec la trente-huitième année du règne de Ptolémée Évergète.

Le Nouveau Testament, beaucoup plus court que l'Ancien, comprend cinq Ouvrages historiques : les *quatre Évangiles* de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, avec les *Actes des Apôtres ;* quatorze épîtres de saint Paul, et sept épîtres canoniques de différents disciples ; enfin l'*Apocalypse* de saint Jean.

Il y a de la Bible deux versions canoniques, l'une en grec, celle des Septante, dont nous avons parlé dans la préface, l'autre en latin, celle que fit saint Jérôme à la fin du ive siècle, et dont le concile de Trente a réuni et consacré les diverses parties sous le nom de *Vulgate*. Quant aux traduc-

tions françaises, la plus répandue est celle de Sacy. Sans doute la langue des solitaires de Port-Royal semble se prêter mieux que la nôtre à parler de ces choses des anciens jours. Mais la Bible n'est pas seulement un ouvrage de morale et de piété, c'est aussi un grand livre de poésie, et ses images s'effacent, ses vives couleurs s'éteignent sous la plume du pieux traducteur [1].

Dans le cours de notre ouvrage, nous avons suivi pas à pas les livres historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament; nous avons aussi cité un grand nombre de passages tirés des psaumes et des prophètes. Nous voudrions ici placer encore quelques extraits de ces livres qui n'ont pu trouver place dans l'histoire, et faire pour la poésie gnomique des Hébreux, c'est-à-dire pour leurs livres de morale, ce que nous avons fait pour leur littérature historique et lyrique.

La Création.

« O mon âme, bénis le Seigneur! Jéhovah! mon Dieu, que tu es grand!

« Tu es revêtu de lumière, et tu as étendu les cieux comme ton manteau; tu marches sur les nues; tu voles sur l'aile des vents.

« Tu as affermi la terre sur ses fondements, et elle ne vacillera point jusqu'à la consommation des siècles.

« Comme d'un vêtement tu l'as entourée des eaux. La mer couvrait les collines; à ta voix, au bruit de ton tonnerre, elle s'est enfuie.

« Tu as parlé, et les montagnes se sont élevées, les plaines se sont étendues, les flots ont trouvé une barrière qu'ils ne franchiront plus.

« C'est toi qui fais jaillir les sources des vallées et les eaux qui ruissellent sur les flancs des montagnes, afin que les bêtes des champs boivent et que les chevaux sauvages se désaltèrent.

« Les airs se sont peuplés des oiseaux du ciel, et du haut des rochers descendent leurs chants joyeux.

1. Dans ces dernières années, M. Cahen a entrepris une traduction nouvelle du texte hébreu qu'il a reproduit en regard de la version française.

« Le monde entier se nourrit des œuvres de ta main : les troupeaux, de l'herbe des champs; l'homme, du grain que tu fais germer, du vin dont tu réjouis son cœur.

« Tu nourris les arbres de la forêt et les cèdres du Liban que tu as plantés, et les petits oiseaux viennent nicher dans leurs branches.

« La lune sait quand elle doit paraître, le soleil où il doit se coucher.

« Tu as fait la nuit, pendant laquelle les bêtes fauves se répandent, pendant laquelle les lionceaux rugissent en cherchant la proie que tu leur prépares.

« Mais le soleil se lève et ils rentrent dans leurs tanières; l'homme sort alors et travaille tout le jour.

« Que tes œuvres, ô Seigneur, sont magnifiques, combien tu as tout ordonné avec sagesse! Tu as répandu la vie sur la terre entière[1].

« La mer est immense; cependant les reptiles y fourmillent avec les poissons grands et petits; là les navires passent; et au milieu de ses flots le dragon se joue.

« Toutes les créatures attendent de toi leur nourriture : tu leur donnes, elles ramassent; tu ouvres la main, elles sont rassasiées.

« Que tu détournes ta face, et elles tombent dans la confusion; que tu retires ton souffle, et elles retournent en poussière.

« Mais tu envoies ton Esprit, et la vie renaît, et la face de la terre est renouvelée.

« Les cieux racontent la gloire de Jéhovah et le firmament révèle l'œuvre de ses mains; le jour le dit au jour, la nuit l'annonce à la nuit.

« Les langues diffèrent; mais quel peuple ne comprend pas cette grande voix de la création?

« Sur toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde, ses paroles sont entendues.

« Jéhovah a dressé sa tente dans le soleil; et comme le nouvel époux sort de la chambre nuptiale, l'astre s'avance

1. Psaume CIII, 1-24.

radieux ; comme le héros suit sa route triomphale, il accomplit sa course joyeuse et fière.

« Il part de l'extrémité du ciel et il va jusqu'à l'extrémité opposée. Qui peut échapper à ses rayons brûlants[1] ? »

Puissance et Sagesse de Dieu.

« .... O Seigneur, votre science est merveilleuse, jamais je ne pourrai y atteindre.

« Où irais-je pour me dérober à votre esprit, où irais-je pour fuir loin de votre face ?

« Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, vous y êtes encore.

« Si dès le matin j'ouvre mes ailes et fuis aux extrémités de la mer, c'est votre main qui me conduit, c'est votre droite qui me soutient.

« Je me suis dit : Peut-être les ténèbres me cacheront. Mais la nuit même devient lumineuse, car pour vous les ténèbres n'ont point d'obscurité, pour vous la nuit est aussi claire que le jour[2].

« Dieu est sage, fort et puissant; qui a osé lui résister, même parmi les plus vaillants ?

« Il ébranle les montagnes ; du souffle de sa colère, il les disperse, et elles ne s'en aperçoivent pas.

« Il soulève la terre de ses fondements, et les colonnes du monde sont ébranlées.

« Il parle au soleil, et le soleil ne se lève point, et les étoiles restent comme scellées dans leurs demeures célestes.

« Seul il étend les cieux, seul il marche sur les vagues comme sur un sol affermi.

« Les Pléiades et l'étoile du soir, l'Ourse et les astres qui brillent dans les profondeurs du midi, c'est lui qui les a faits.

« Ses œuvres sont grandes et incommensurables, pleines de gloire et de merveilles; qui pourrait les compter ?

1. Psaume XVIII, 1-7. Sur le même sujet, voyez le récit de la *Genèse*, pages 1 et 2 de ce volume, *Isaïe*, chap. XL, et surtout le magnifique tableau de la création dans le *Livre de Job*, ci-dessus, p. 31.

2. Psaume CXXXVIII, 6-12.

« ..... Les vents sont les messagers du Très-Haut, les éclairs sont ses serviteurs et les nuages forment son char[1].

« Le ciel est le trône de Dieu, la terre est son marchepied[2]. »

« Devant lui tout l'univers n'est pas plus que le grain de sable qui fait pencher la balance, que la goutte de rosée qui tombe au matin sur l'herbe des champs[3]. »

Dieu Juge du Peuple.

« Le Seigneur règne, il est dans Sion; il plane au-dessus de tous les peuples[4]. »

« Jéhovah est dans l'assemblée des dieux[5], il rend au milieu d'eux ses arrêts.

« O juges! jusques à quand vos jugements seront-ils injustes?

« Faites droit au pupille et au pauvre, à l'humble et à l'opprimé.

« Sauvez le faible, délivrez le mendiant de la main du pécheur.

« Mais ils n'entendent ni ne comprennent; ils marchent dans les ténèbres; voilà pourquoi notre terre chancelle sur ses fondements.

« Je vous ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes les fils du Très-Haut.

« Mais comme tous les autres hommes vous mourrez.

« Lève-toi, Seigneur, et juge les nations, car la terre est ton héritage[6].

« Dieu a fait l'oreille qui entend et l'œil qui voit[7].

« Celui qui a formé l'oreille n'entendra-t-il pas? Celui qui a fait l'œil ne verra-t-il pas[8]? »

1. Cf. *Job*, chap. IX, XXV, XXVI, le psaume CXLVII, et ci-dessus, p. 30.
2. *Isaïe*, LXVI.
3. *Sapientia Salomonis*, XI, 23.
4. Psaume XCVIII.
5. Le poëte veut dire les princes du pays, comme la suite du psaume le prouve.
6. Psaume LXXXI.
7. *Proverbes*, XX, 12.
8. *Ecclésiaste*, XII.

L'amour et la crainte de Dieu.

« ..... Souviens-toi de ton Créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que viennent ces temps de tristesse, et ces années dont tu diras : Voici des jours qui ne me plaisent point.

« Avant que le soleil et la lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent; avant que les nuées reviennent dès que la pluie sera passée;

« Quand on se lèvera de terreur au chant de l'oiseau, et que toutes les filles de l'harmonie se tairont humiliées;

« Quand on craindra par les chemins et qu'on regardera en haut avec terreur;

« Quand l'amande desséchée deviendra une fleur brillante, le câprier un arbre au large ombrage, la sauterelle une grasse proie.

« Car alors l'homme marchera vers sa demeure éternelle; alors la poussière rentrera en la terre d'où elle avait été tirée, et l'esprit retournera à Dieu qui l'avait donné[1]. »

« ..... Vous connaître, ô Seigneur, c'est la parfaite justice; comprendre votre puissance, c'est le premier pas vers l'immortalité[2]. »

La Confiance en Dieu.

« Maudit soit celui qui met en l'homme son espérance et qui s'appuie sur un bras de chair, tandis que son cœur s'éloigne de son Dieu.

« Celui-là est semblable à la bruyère des landes sauvages.

« Jamais il ne voit venir sur lui les bénédictions du ciel; et il habite, comme au désert, en une terre aride, où nul ne demeure.

« Mais heureux celui qui se fie au Seigneur, celui dont Jéhovah est l'espérance; ainsi qu'un arbre fécond planté au bord des eaux, ses racines se nourrissent d'une sève généreuse.

1. *Sapientia Salomonis*, XI, 3.
2. *Jérémie*, XVII, 5-8.

« Que viennent les vents brûlants, et il ne craindra point; il étendra au loin ses rameaux; et, aux jours de la sécheresse, il donnera encore une abondante récolte[1]. »

La Sagesse.

« Je suis sortie de la bouche du Très-Haut; comme une nuée immense, j'ai couvert la terre.

« Seule j'ai fait le tour du ciel et j'ai marché dans les profondeurs de l'abîme, sur les flots de la mer et sur la face du monde. J'ai possédé tout peuple et toute nation.

« Avec eux j'ai cherché où me reposer; j'ai cherché sur quel héritage m'asseoir.

« Mais Jéhovah m'a commandé, celui qui m'a créée m'a fait dresser ma tente.

« Ta demeure, m'a-t-il dit, est dans Jacob; ton héritage est dans Israël.

« Il m'a créée avant les siècles et je durerai jusqu'après eux. Dans ma demeure sainte, j'ai accompli sous ses yeux mon ministère.

« Car j'ai été affermie dans Sion. Dans la cité bien-aimée il m'a fait reposer; dans Jérusalem il a établi ma puissance.

« J'ai pris racine dans le peuple élu, dans celui que Dieu a choisi pour son héritage.

« Et là j'ai grandi comme le cèdre du Liban et le cyprès de l'Hermon, comme le palmier du rivage et les rosiers de Jéricho.

« Comme le térébinthe j'ai étendu mes rameaux, rameaux d'honneur et de grâce; comme la vigne j'ai donné des fruits, et mes fleurs sont fruits de gloire et de justice.

« Venez à moi, vous tous qui me désirez, et remplissez-vous des fruits que je porte.

« Car qui m'écoute n'aura point de confusion; qui travaille avec moi ne péchera point[2]. »

Le même sujet avait été traité avec bien plus d'éclat par

1. Psaume XCIV, 9.
2. *Ecclésiastique*, vel *Sapientia Sirach*, XXIV, 2-30.

Job. Nous avons cité déjà en partie les paroles du vieux patriarche[1]. Voici encore deux passages des *Proverbes* de Salomon :

« La sagesse s'est bâti une demeure, elle l'a posée sur sept colonnes.

« Elle a immolé des victimes et servi le vin dans la coupe ; elle a préparé un festin.

« Puis elle a envoyé ses serviteurs pour appeler à grands cris des convives, en disant : Que celui qui est insensé vienne à moi.

« Venez, mangez de mon pain, buvez du vin que je vous ai versé.

« Abandonnez la folie, et vous régnerez dans le siècle ; cherchez la sagesse, et par la science redressez votre intelligence[2]. »

Le chapitre qui précède celui-ci est sur un ton beaucoup plus élevé ; ce n'est plus la sagesse humaine, mais la Providence elle-même :

« Dieu m'a créée, moi la Sagesse, pour être au commencement de ses voies, dans les œuvres qu'il allait faire.

« Il m'a créée avant l'éternité, avant que le monde sortît de ses mains.

« J'étais, et il n'avait pas encore creusé l'abîme, il n'avait pas encore ouvert les sources des eaux.

« Quand il déroula les cieux et qu'il plaça son trône au-dessus des vents, j'étais auprès de lui.

« J'étais à sa droite quand il forma les nuages et qu'il plaça en eux les sources de la terre, quand il jeta les fondements du monde.

« Auprès de lui je disposais toute chose harmonieusement, et chaque jour, au milieu de ses œuvres, je me réjouissais devant sa face.

« Le monde achevé, ce fut dans les fils des hommes que je cherchai mes joies.

« Alors j'habitai dans les conseils ; mais je hais les voies perverses des méchants.

1. Voyez ci-dessus, p. 30.

2. *Proverbes*, IX, 1-6.

« Par moi, les rois règnent et les princes rendent la justice; par moi, les grands sont glorifiés; par moi, les forts possèdent la terre.

« Qui me cherche me trouve. Heureux celui qui m'écoute et qui suit mes voies[1]. »

Le Prophète.

Quelquefois c'est la vue des malheurs du peuple qui force le prophète à parler :

« Quelles douleurs en mes entrailles! oh que je souffre! mon âme est troublée, mon cœur se déchire! Non, je ne puis me taire, car j'ai entendu la voix de la trompette, j'ai entendu les cris de la bataille[2]. »

Ou bien l'inspiration religieuse souffle au poëte inspiré les menaces et les consolations que sa voix répand :

« Jéhovah m'a donné la langue de la science, il m'a appris quand je dois parler.

« Chaque matin il m'éveille et me touche l'oreille pour que j'écoute avec docilité.

« Alors sa science me remplit, et je ne recule point, je ne refuse pas la mission qu'il m'impose.

« J'ai livré mon dos aux coups et mes joues aux soufflets, et quand on m'a craché au visage, je n'ai point détourné ma face.

« Dieu me soutenait, voilà pourquoi je ne tombais pas dans la confusion; pourquoi, sous la honte, mon visage était froid et immobile comme la pierre; pourquoi je ne pouvais être humilié.

« Il est près de moi, celui qui me justifie : qui veut être jugé avec moi? Qui ose comparaître avec moi en sa présence?

« Mais vous n'êtes tous qu'un manteau usé, et, comme lui, les vers vous rongeront.

« S'il en est parmi vous qui craignent le Seigneur, qu'ils écoutent la voix de son serviteur.

1. *Proverbes*, VIII. J'ai interverti l'ordre de quelques versets.
2. *Jérémie*, IV, 15.

« Vous avez allumé des feux, vous excitez la flamme et vous marchez à sa lumière; mais ma main a passé, et vous voilà jetés à terre dans les ténèbres[1]. »

Nous avons cité déjà (page 182) l'admirable vision dans laquelle Isaïe vit les cieux s'ouvrir et un séraphin descendre vers lui pour purifier ses lèvres et lui donner la parole de vie. Le livre des prophéties d'Ézéchiel s'ouvre de la même manière :

« Lorsque j'étais au milieu des captifs, près du fleuve de Chobar, les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines.

« Je regardais quand un tourbillon s'élevant de l'aquilon amena de grosses nuées; tout à coup je vis resplendir un éclat semblable à la flamme; au milieu brillait comme un métal en fusion dans la fournaise.

« Là, au centre, il se trouvait comme quatre animaux qui avaient la ressemblance d'un homme.

« Chacun d'eux avait quatre faces et quatre ailes.

« Leurs jambes étaient droites; leurs pieds étaient ailés, et il en sortait des étincelles, ainsi qu'il en sort de l'airain enflammé.

« Sous leurs ailes il y avait des mains d'homme; et quand ils marchaient, ils ne se retournaient point, mais chacun d'eux allait devant soi.

« A droite, leur face était celle d'un homme et d'un lion; à gauche, celle d'un taureau et d'un aigle.

« Leurs ailes s'élevaient au-dessus de leur tête et deux d'entre elles venaient s'y rejoindre, deux autres couvraient le bas de leur corps.

« Chacun d'eux marchaient devant soi, et ils allaient où les emportait l'esprit, sans revenir en arrière.

« Et au milieu de ces animaux paraissaient comme des charbons de feu et comme des lampes ardentes; au milieu d'eux couraient des flammes, et du feu sortaient des éclairs; les animaux eux-mêmes allaient et venaient, semblables aux sillons lumineux de la foudre.

1. *Isaïe*, L, 4-11.

« Je voyais, mais voilà qu'une roue à quatre faces s'éleva sur la terre auprès des animaux.

« A voir ces roues, elles paraissaient d'argent, toutes quatre se ressemblaient, et elles étaient comme si l'ouvrier eût placé une roue au milieu d'une autre roue.

« Tout le cercle de ces roues était plein d'yeux, et quand les animaux marchaient, elles marchaient auprès d'eux; lorsqu'ils s'élevaient de terre, elles s'élevaient aussi.

« Partout où s'étendait la nue s'agitait le souffle de l'esprit. Avec l'esprit et la nue les roues allaient et s'élevaient, car l'esprit de vie était en elles.

« Au-dessus de la tête des animaux était un firmament étincelant comme le cristal et étendu sur leurs ailes.

« Sous ce firmament, ils tenaient leurs ailes étendues, volant à la rencontre l'un de l'autre, mais deux couvraient toujours le corps.

« Quand ils allaient, j'entendais le bruit de leurs ailes, il était comme la voix des grandes eaux, comme la parole du Tout-Puissant.

« Tout à coup j'entendis retentir la voix du firmament qui était au-dessus de leurs têtes, et je vis comme un trône qui brillait plus que le saphir, et sur ce trône il paraissait comme un homme assis.

« Je vis encore comme un métal très-brillant et semblable au feu tant au dedans qu'au dehors de lui.

« Depuis ses reins jusqu'en haut et depuis ses reins jusqu'en bas je vis comme un feu qui jetait sa lumière tout autour.

« Telle fut l'image de la gloire du Seigneur, et je tombai la face contre terre; mais une voix me dit : Fils de l'homme, lève-toi et reçois mes paroles.

« Alors l'esprit vint sur moi, il me prit, me releva et je l'entendis qui me disait :

« Fils de l'homme, je t'envoie vers la maison d'Israël, tu leur rapporteras mes paroles.

« Et voici qu'une main s'étendit vers moi, et dans cette main était un livre; elle l'ouvrit, et j'y lus les choses passées et les choses à venir : il y avait écrit des plaintes lugubres, des cantiques et des lamentations.

« Alors il me fut dit : Fils de l'homme, prends et mange ce livre, puis retourne et parle aux enfants d'Israël. »

Jérémie, moins fougueux et moins sombre, annonce sa mission de prophète par des figures plus douces et de moins imposants tableaux :

« Le Seigneur me parla et me dit : Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, je te connaissais; avant que tu eusses vu le jour, je t'avais sanctifié. Je t'ai établi prophète parmi les nations.

« Et je répondis : O Seigneur Dieu, je ne sais point parler, car je suis trop jeune encore.

« Mais Jéhovah reprit : Ne dis pas : Je suis trop jeune; tu iras à ceux vers qui je t'enverrai, tu parleras sur toutes les choses que je t'ordonnerai.

« Et Dieu étendit sa main et toucha mes lèvres en disant : Je mets ma parole en ta bouche[1]. »

Le prophète joignait parfois l'action à la parole; un jour Jérémie parcourut Jérusalem en portant un joug sur le cou en signe de la domination que Nabuchodonosor allait faire peser sur Juda. Une autre fois, au milieu des plus grandes afflictions, il acheta un champ, et ordonna à Baruch son disciple d'en conserver soigneusement le contrat d'acquisition dans un vase de terre; car voici, disait-il, ce que Dieu m'a appris : On achètera encore des maisons, des champs et des vignes en cette terre. Dans une autre prophétie il dit :

« Un jour le Seigneur m'appela : lève-toi, et va à la maison du potier. Là tu entendras mes paroles.

« J'allai, et je vis le potier qui tournait le vase.

« Mais le vase tomba de ses mains et se brisa; il en fabriqua aussitôt un autre, auquel il donna la forme qu'il lui plut.

« Alors le Seigneur m'appela.

« Ne pourrai-je faire de vous, ô maison d'Israël, ce que le potier fait de son vase? Car vous êtes dans ma maison ce que l'argile est dans les siennes[2]. »

1. *Jérémie*, XVIII, 1.
2. *Idem*, chap. I.

Les Idoles.

« Le forgeron travaille un morceau de fer, il le polit avec sa lime, il le bat au marteau de toute la force de son bras; il a faim, il a soif, il défaille, mais il a fait un Dieu!

« Le sculpteur choisit un arbre, il le mesure à la règle, il le coupe, il le soude, il le taille à face d'homme, puis il le place dans sa maison : voilà un Dieu!

« Il a coupé un arbre de la forêt, un pin que Dieu a planté et que la pluie du ciel a nourri.

« Il en prend la moitié pour se chauffer et pour faire cuire son pain, sa viande; et après qu'il est réchauffé, après qu'il s'est rassasié, il dit : Bon, j'ai chaud maintenant, ce bois a fait bon feu.

« Alors du reste il sculpte un Dieu, il s'incline, il le prie en s'écriant : Délivre-moi, tu es mon Dieu!

« Ah! leur cœur n'est que cendre et poussière[1]. »

On retrouve la même ironie dans le passage suivant du livre de la Sagesse :

« Un bûcheron coupe un arbre bien droit, il en enlève artistement l'écorce et il en fabrique quelque vase utile pour les besoins de la vie, des débris il fait du feu pour préparer sa nourriture.

« Mais il reste encore un morceau, tout courbé, tout plein de nœuds, bon à rien, il le prend et à ses loisirs il le taille; il en fait une image d'homme ou de bête immonde, il le colore de vermillon, il en efface les taches; puis il lui prépare une belle niche et il le scelle dans le mur, de peur qu'il ne tombe sur celui qui le regarderait.

« Alors il lui adresse ses vœux, il l'interroge sur sa fortune, sur ses noces, sur ses enfants, et il ne rougit pas de parler à ce corps sans âme.

« Il demande la santé au malade, la vie au mort, le secours à l'impuissant[2]. »

Le psaume CXIII dit encore : « Si les peuples te deman-

1. *Isaïe*, XLIV, 12-20.
2. *Sapientia Salomonis*, XIII, 11-18.

dent, ô Israël, où est ton Dieu, tu diras : Notre Dieu est au ciel et sur la terre, tout ce qu'il veut il le fait.

« Mais vos images d'argent et d'or sont l'œuvre de vos mains. Vos dieux ont une bouche et ils ne parlent point, ils ont des yeux et ils ne voient point, ils ont des oreilles et ils n'entendent point; ils ont des pieds et ils ne peuvent marcher, des mains et ils ne peuvent toucher.

« Et ils leur ressemblent ceux qui les ont faits et qui se confient en eux. »

La tempête.

« Les douleurs de l'enfer m'avaient saisi et les torrents de l'iniquité coulaient vers moi, j'étais dans les lacs de la mort.

« Du milieu de mes souffrances j'ai crié au Seigneur, et du haut de son saint temple il a entendu ma voix.

« Tout à coup la terre s'est émue, elle a tremblé, et les montagnes ont chancelé sur leurs bases, car la colère de Jéhovah s'est enflammée.

« De sombres vapeurs s'échappaient de ses narines, sa face lançait des flammes; autour de lui tout s'embrasait.

« Le ciel s'abaissa et il descendit, les ténèbres étaient sous ses pieds.

« Il était assis sur un chérubin; il volait, porté sur l'aile des vents.

« Il s'enveloppa de la nuit, sa tente était l'onde ténébreuse enfermée dans les nuées.

« Devant l'éclat de sa face les nuages s'enfuirent, la grêle tomba, les charbons de feu se précipitèrent.

« Du haut du ciel Jéhovah tonna, la grande voix du Tout-Puissant retentit.

« Il lança ses flèches de feu, il multiplia ses éclairs, et au bruit de sa voix, au souffle de sa colère, les abîmes s'entr'ouvrirent, la terre montra ses fondements.

« Mais de son trône il me tendit la main ; il me saisit et me retira des eaux profondes [1].

1. *Psaume* XVII, 5-17.

« .... La voix de Dieu est sur les grandes eaux dans sa force et sa magnificence, la voix de Dieu qui brise les cèdres du Liban et qui ébranle le désert [1]. »

La femme perverse.

« Mon fils, n'arrête pas tes regards sur la femme trompeuse.

« Le miel coule de ses lèvres, et, pour un temps, elle te paraîtra plus douce que l'huile parfumée.

« Mais bientôt tu la trouveras plus amère que le fiel, plus perçante que l'épée à deux tranchants.

« Car les pieds de l'imprudent qui la suit descendent aux portes de l'empire des ombres [2].

« Cette femme est plus amère que la mort; elle est le filet des chasseurs. Son cœur est un lacs, ses mains sont des chaînes. Celui que Dieu protége lui échappe, mais le pécheur est pris par elle [3]. »

Épithalame.

« L'épouse. — Je suis noire, mais je suis belle; ô filles de Jérusalem, je suis noire comme les tentes de Cédar, mais je suis belle comme les pavillons de Salomon.

« L'époux. — Je suis la fleur des champs, je suis le lis des vallées: tel est le lis au milieu des épines, telle est ma bien-aimée au milieu des filles de Sion....

« Filles de Jérusalem, je vous en conjure par les chevreuils des bois et par les cerfs des champs, n'éveillez pas ma bien-aimée, ne l'éveillez pas tant qu'elle voudra reposer sur sa couche.

« L'épouse. — J'ai entendu la voix de mon fiancé, le voici qui vient franchissant les montagnes et sautant les collines.

« Mon fiancé est semblable au chevreuil, il est comme le faon de la biche sur les monts de Bethel.

« Il parle : Viens, dit-il, ô ma bien-aimée; l'hiver a fui,

1. *Psaume* XXVIII, 5, 6. — 2. *Proverbes*, V. — 3. *Ecclésiaste*, VII, 27.

les orages sont passés, et la terre s'émaille de fleurs ; les moissons jaunissent, la tourterelle soupire, et du figuier verdissant et de la vigne en fleur mille parfums se répandent.

« Lève-toi et viens, ô ma belle fiancée, viens et montre-moi ton visage, fais entendre ta voix ; car ta voix est suave, car ton visage est beau [1]. »

La vie domestique.

« Heureux si tu crains le Seigneur et marches dans ses voies.

« Tu mangeras les fruits que ta main a cultivés. La prospérité et le bonheur seront avec toi.

« Ton épouse sera comme la vigne féconde qui s'enlace à tous les murs de ta maison, tes fils seront autour de ta table comme de jeunes plants d'oliviers, et tu verras les enfants de tes enfants. Paix sur Israël [2].

«.... Qu'elle est difficile à trouver la femme vertueuse et forte ! A côté d'elle la pierre la plus précieuse n'est rien.

« Le cœur de son époux peut avec confiance reposer sur elle, car sa vie entière elle l'emploie à son bonheur.

« De ses mains elle file la laine, elle travaille le lin ; semblable au vaisseau du marchand, elle fait venir de loin les vivres à la maison.

« Diligente, elle se lève qu'il fait nuit encore, elle donne le pain à chacun, elle distribue le travail aux servantes.

« Sa main est ouverte aux pauvres, elle tend ses bras à l'affligé.

« Elle a fait pour son époux deux vêtements, l'un de lin, l'autre de pourpre, aussi est-il considéré quand il siége aux portes de la ville avec les anciens du peuple.

« Elle n'ouvre la bouche que pour de sages discours, elle met elle-même un frein à sa langue.

« La décence et la modération sont sa parure, et elle sourit à chaque jour nouveau.

1. *Cantique des Cantiques*. — 2. *Psaume* CXXVII.

« Aussi son époux la vante tout haut : Beaucoup de filles, dit-il, ont acquis des richesses, beaucoup ont montré leur vertu, mais tu vaux mieux qu'elles, tu les surpasses toutes.

« La grâce est trompeuse et la beauté est passagère, mais la femme de sens sera bénie ; à cause d'elle son époux est loué aux portes de la cité[1].

« Qu'il est doux de voir des frères habiter paisiblement ensemble !

« On dirait l'huile parfumée répandue sur la tête du grand prêtre et qui coule sur sa barbe, qui coule jusqu'au bord de son vêtement.

« On dirait la rosée de l'Hermon qui descend sur la colline sainte, sur Sion, où Dieu a mis l'éternelle félicité[2]. »

Le respect filial.

« Enfant, honore ton père en œuvres et en paroles, afin que sa bénédiction descende sur ta tête et que tu aies de longs jours.

« Honore ta mère, et tu amasseras d'inexprimables trésors.

« Enfant, respecte et soulage la vieillesse de ton père, et ne pense jamais valoir mieux que lui en vertu.

« La charité et l'amour envers ton père ne seront pas oubliés. Au jour de tes tribulations, il t'en sera rendu compte; et tes péchés en seront effacés comme la glace s'efface aux rayons du soleil.

« Infâme est celui qui délaisse son père ! maudit de Dieu est celui qui irrite sa mère[3]. »

Le divorce.

« Dieu a été témoin entre toi et la femme de ta jeunesse ; tu l'as répudiée, et cependant elle était ta compagne, elle était l'épouse qui avait fait avec toi l'alliance.

« Tu as dit : Que demande Dieu, si ce n'est que chaque homme ait une postérité ? Garde ces pensées au fond de ton

1. *Proverbes*, XXXI, 10-31. — 2. *Psaume* CXXXII. — 3. *Ecclésiastique*, III.

cœur, et n'abandonne pas la femme de tes jeunes années[1]. »

La paresse.

« Paresseux, va à la fourmi, et apprends d'elle à être sage; elle n'a ni champ qui la nourrisse, ni maître qui la force à travailler, mais l'été elle fait provision, et durant la moisson elle amasse.

« Ou bien va à l'abeille. Qu'elle est petite et faible! mais elle a la sagesse, et par elle elle est glorifiée.

« Jusques à quand, paresseux, resteras-tu étendu? quand secoueras-tu ton sommeil? Tu as peu dormi, dis-tu; tu viens de t'asseoir et tu veux encore un peu sommeiller, encore un peu croiser tes bras sur ta poitrine.

« Mais voici la pauvreté qui arrive comme un hôte maudit, voilà l'indigence qui accourt plus vite que le meilleur coursier.

« Sois laborieux, au contraire, et comme une source qui se répand ta moisson s'étendra[2].

« L'âme du paresseux le dévore; les désirs le tuent; car ses mains ne veulent rien accomplir[3]. »

L'ivresse.

« Ne donne pas, ô Lémuel, ne donne pas de vin aux rois, car il n'y a pas de secret dans l'ivresse.

« Ne donne pas de vin aux rois, de peur qu'ils n'oublient la justice et la cause du pauvre.

« Mais verse à l'affligé une liqueur qui l'enivre, verse le vin à ceux qui sont dans l'amertume du cœur,

« Pour qu'ils oublient leur pauvreté, pour qu'ils perdent le souvenir de leurs douleurs[4].

« A qui crie-t-on malheur? A qui viennent les querelles et les procès? A qui la tristesse, les regrets et les yeux livides?

1. *Malachie*, II, 14, 15. Le *Deutéronome* permet cependant le divorce (chapitre XXIV, 1), et laisse le mari seul juge de sa nécessité.

2. *Proverbes*, VI, 6-11. — 3. *Ibid.*, XXI, 25. — 4. *Ibid.*, XXXI, 4-7.

« A celui qui passe le temps à boire ; à celui qui s'arrête où le vin coule.

« Si tes yeux sont toujours sur les coupes et les verres, bien vite tu auras tout perdu ; tu seras nu comme le pilon du mortier.

« Le vin est un serpent qui mord, il te jette étendu à terre ; comme le venin de la vipère, il court dans tes veines [1]. »

L'aumône.

« Si tu as dans ta main de quoi soulager le pauvre, ne la ferme point, et ne dis pas : Revenez demain. Sais-tu ce que demain apportera [2] ?

« Celui qui donne au pauvre prête à Dieu, et c'est Dieu qui lui rend [3].

« Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, verse-lui à boire. Dieu te le rendra [4].

« Comme l'eau éteint le feu le plus ardent, ainsi l'aumône efface les péchés [5]. »

L'heureuse médiocrité.

« Seigneur ! je vous ai demandé deux choses, ne me les refusez pas tant que je vivrai.

« Éloignez de moi la vanité et les paroles de mensonge ; ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses, mais seulement le nécessaire.

« Car une fois rassasié et comblé je pourrais dire : Qu'est-ce que Jéhovah ?

« Trop pauvre aussi, peut-être je déroberais et j'emploierais votre nom en de faux serments [6]. »

Tout est vanité.

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité ! Que reste-il à l'homme de tous ses labeurs sous le soleil ?

1. *Proverbes*, XXIII, 29-32. — 2. *Ibid.*, III, 27, 28. — 3. *Ibid.*, XIX, 17. — 4. *Ibid.*, XXV, 21. — 5. *Ecclésiastique*, chap. III, 33. — 6. *Proverbes*, XXX, 7-10.

« Une génération passe, une autre génération arrive, la terre seule demeure éternellement.

« Le soleil se lève, le soleil se couche, mais il revient à sa place première, et il en repart pour le midi, il retourne encore vers l'aquilon.

« Le vent souffle et tournoie, il se précipite, c'est pour revenir par un cercle toujours le même.

« Les fleuves coulent à la mer et la mer n'en déborde point; au lieu d'où ils sont partis ils retournent pour en descendre encore.

« Savez-vous ce qui a été? C'est ce qui doit être; c'est ce qu'on a fait, c'est ce qu'on fera encore.

« Non, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Si quelqu'un dit : Voyez, voilà une chose nouvelle! cette chose était déjà dans les siècles passés.

« Ce qui a été autrefois, on en a perdu la mémoire; ce qui est maintenant, ce qui sera bientôt, sera de même oublié.

« Moi l'Ecclésiaste, j'ai été roi sur Israël et j'ai appliqué mon âme à la recherche et à la contemplation de toutes les choses que le ciel enveloppe; car Dieu a donné au fils de l'homme cette curiosité funeste qui entraîne çà et là son esprit.

« J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé que tout était vanité.... Car qui sait plus souffre davantage[1]. »

Fragilité de la vie.

« Toute chair est comme l'herbe des collines; toute gloire humaine est comme la fleur des champs.

« L'herbe se dessèche, et la fleur tombe.

« Mais la parole de Dieu demeure éternellement[2].

« Mieux vaut aller à une maison de deuil qu'à une maison de festins et de plaisir, car celle-là vous avertit de votre fin[3].

1. *Ecclésiaste*, I, 2-18. Il semble que ce chapitre ait inspiré à Vico sa théorie : « Rien de nouveau sous le soleil; l'histoire du monde est comme le flux et le reflux de la mer. »

2. *Isaïe*, XL, 6-8. — 3. *Ecclésiaste*, VII.

« J'ai vu l'injustice sur la terre. J'ai vu l'innocent gémir dans l'oppression, et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants. Mais j'ai estimé plus heureux que les uns et les autres, ceux qui ne sont pas nés encore[1].

« Pourquoi l'homme se gonfle-t-il d'orgueil? lui qui n'est que vers et poussière; aujourd'hui roi de la terre; demain, cadavre.

« Quand l'homme meurt, qui hérite de lui? les serpents et les vers[2]. »

La mort.

« Il y en a qui se fient en leur force, il y en a qui se glorifient de leurs richesses; mais le frère peut-il racheter son frère? Qui donnera une rançon à l'Éternel pour le rachat de son âme?

« Le sage aussi meurt, comme le fou et l'insensé; ils laissent à d'autres leurs trésors, et pour demeure éternelle ils ont leurs sépulcres, eussent-ils donné leurs noms à des pays entiers.

« Au milieu des honneurs et de la gloire, l'homme ne comprend pas sa fragilité; quand la mort le frappe, il n'est pas plus que la bête, il faut qu'il parte.

« Bien qu'ils s'en indignent, tous passent par cette voie; que reste-t-il d'eux? quelques hymnes chantés en leur honneur.

« Dans l'empire des ombres ils sont comme des brebis, et c'est la mort qui paît l'immense troupeau.

« Ne te décourage donc pas si tu vois un homme devenir riche et la gloire se multiplier sur sa maison; quand il mourra prendra-t-il tout cela avec lui? et cette gloire le suivra-t-elle aux enfers[3]? »

Le juste et l'impie.

« Les voies du juste sont lumineuses; ainsi l'aurore s'avance; elle illumine le ciel : le ciel éclate.

1. *Ecclésiaste*. — 2. *Ecclésiastique*, XI, 9-13. — 3. Cf. *Job*, III, 11; X, 20.

« Mais les voies de l'impie ne sont que ténèbres, et il n'aperçoit pas l'abîme où il va tomber [1].

« Les impies ont dit en eux-mêmes : Que la vie est courte et pleine d'ennuis ! De la mort, rien ne guérit ; du royaume des ombres, personne ne revient.

« Car de rien nous sommes nés ; et après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été.

« Qu'est-ce que la vie ? Un souffle que nos narines ont un instant aspiré. Qu'est-ce que la parole et l'intelligence ? Une étincelle qui a remué et réchauffé notre cœur.

« Elle éteinte, l'esprit s'échappe et se dissipe comme une légère vapeur, et le corps n'est plus que poussière.

« Notre nom se perd, nos œuvres s'oublient. De notre vie il ne reste pas plus de trace, que du nuage qui a traversé les cieux ; comme la nuée qui se dissout et fond sous les rayons du soleil, ainsi elle se dissipe et disparaît.

« Venez donc, et jouissons vite des biens que nous avons ;

« Buvons, parfumons-nous, cueillons la fleur de notre jeunesse, et couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent.

« Voilà ce qu'ils disaient : et ils ne voyaient pas dans leur malice aveugle que Dieu a créé l'homme immortel, qu'il l'a fait à son image.

« Un jour, ils viendront, traînés devant leur juge, par leurs iniquités, ils verront les justes se lever contre eux et les accuser.

« Alors, dans les angoisses d'une indicible terreur, ils diront : Insensés, nous appelions folie leur pieuse vie, et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu, les voilà au rang des saints !

« De quoi nous a servi notre orgueil, que nous est-il revenu de l'ostentation de nos richesses ?

« Tous ces biens ont disparu aussi vite que l'ombre qui fuit, que le messager qui court, que le vaisseau qui vole sur l'onde ; aussi vite que s'efface le sillon creusé par la carène à la surface des flots.

1. *Proverbes.*, IV, 18-9.

« Ils ont disparu comme l'oiseau qui franchit les airs, et dont nul ne retrouve la route. De son passage que reste-t-il? Le vent léger qu'a produit le battement de ses ailes et le sifflement de sa course rapide.

« Ils ont disparu comme la flèche lancée au but. Devant elle, l'air s'est ouvert; derrière elle, il s'est refermé. Où a-t-elle passé?

« Ainsi est-il de nous. A peine étions-nous nés que déjà nous n'étions plus ; et de nos vertus nous ne pouvons montrer une seule trace, un seul signe.

« .... Ah! l'espérance de l'impie est semblable à la poussière que le vent soulève, à la neige dont la tourmente emporte les légers flocons, à la fumée que le vent disperse, au fragile souvenir que laisse un hôte d'un jour.

« Mais le juste vit éternellement; auprès de Dieu est sa récompense. De la main du Tout-Puissant, il reçoit une royauté d'honneur et un diadème de beauté [1].

« .... J'ai vu l'impie; il dépassait les cèdres du Liban; mais j'ai passé, déjà il n'était plus [2]. »

Nemrod ou la descente du roi de Babylone aux enfers.

Le souvenir de Nemrod, le farouche pasteur des peuples, se retrouve dans toutes les traditions orientales; Isaïe, au chapitre VI, rappelle son orgueil et sa chute [3].

« Au jour où le Seigneur te laissera reposer de ta dure servitude tu diras ce chant sur le roi de Babylone :

« Comme il est tranquille maintenant le grand chasseur! Jéhovah a brisé le sceptre des pécheurs, il a brisé la verge des tyans.

« Il a frappé les peuples du fouet de sa colère, inguérissable blessure! il a frappé du fouet de sa fureur, et nul ne lui a échappé.

1. *Sapientia Salomonis*, II et V. — 2. *Psaume* XXXVI, 35, 36.

3. C'est l'opinion de Herder; mais la plupart des interprètes pensent qu'Isaïe voulait désigner le dernier roi de Babylone. Nous avons en plusieurs passages suivi la version du grand écrivain allemand.

« Maintenant le monde est calme, la terre se repose avec confiance, et elle fait monter au ciel ses cris de joie.

« Les grands sapins du Liban se réjouissent et les cèdres chantent : Depuis que tu es endormi nul ne monte plus vers nous pour nous abattre.

« L'enfer s'est ouvert devant toi en tremblant, et les géants qui commandaient à la terre, les rois des nations, se sont levés de leurs trônes, et tous t'ont dit : Toi aussi, te voilà donc prisonnier de la mort, toi aussi tu es devenu pareil à nous !

« Ton bonheur et ta gloire sont passés, la pourriture est ta couche et les vers rongeurs ton vêtement.

« Tu es tombée du haut des cieux, étoile du matin ; te voilà jetée à terre, toi qui commandais à toutes les nations !

« Tu avais dit dans ton cœur : Je monterai jusqu'au ciel, j'établirai mon trône par delà les étoiles, et je siégerai sur la cime des monts.

« Je gravirai jusqu'au delà des nuages ; je serai semblable au Très-Haut, et maintenant tu es tombé au fond des enfers, sous les fondements du monde.

« Ceux qui te voient te regardent avec étonnement et se disent : Est-ce donc là celui qui faisait trembler la terre, celui qui précipitait les rois ?

« Du monde il faisait un désert, il brisait, renversait les cités, et jamais ses cachots ne s'ouvraient.

« Tous les pasteurs des peuples dorment avec honneur dans le tombeau de leurs pères, mais lui seul il a été jeté sur les montagnes comme un cadavre maudit.

« Ta race sera livrée au glaive. Je me lèverai, dit le Seigneur ; j'effacerai leur nom ; de leur pays je ferai un désert, un abîme fangeux ; il deviendra la demeure des hiboux ! »

Promesse de l'avenir.

« Réjouis-toi, désert aride ; sois dans l'allégresse, terre désolée, car tu refleuriras comme les lis des vallées fécondes.

« O rives dévastées du Jourdain, vous serez dans la joie,

vous vous couvrirez d'une éclatante parure; la magnificence du Liban et les charmes du Carmel descendront sur vous, et mon peuple verra le Très-Haut dans sa gloire.

« Relevez-vous, mains abaissées, redressez-vous, genoux tremblants; que la crainte s'éloigne, voici notre Dieu, voici le jour de la justice.

« Alors les aveugles verront et les sourds entendront, alors le boiteux bondira comme un cerf rapide et la langue des muets sera déliée; car des sources abondantes jailliront du milieu des déserts; la terre desséchée deviendra une vallée de fleurs et le sable brûlant sera comme un lac immense.

« Là il y aura une route droite, une voie sainte par laquelle l'impie ne passera pas; ceux qui sont dispersés s'y réuniront sans redouter le lion ou la bête fauve.

« Ils y marcheront, ceux que Jéhovah a rachetés pour retourner à Sion, et la joie sera sur leurs têtes, car pour eux se seront enfuis la douleur, la crainte et les gémissements [1]. »

Proverbes et sentences.

« Une parole dite à propos est une pomme d'or en un vase d'argent [2].

« La parole des sages est un aiguillon; la parole des sages est un clou profondément enfoncé [3].

« Le glorieux qui ne tient pas ses promesses ressemble au vent et à la nue qui ne donnent pas la pluie [4].

« Que le cœur de l'homme est un abîme profond! quelqu'un l'a-t-il jamais sondé [5]?

« Il y a de l'or; il y a des perles en nombre infini; mais quel vase précieux que les lèvres du sage [6]!

« La charité couvre tous les péchés [7].

« Celui qui médit en secret est comme le serpent qui mord sans bruit [8].

« Même au fond de votre conscience ne pensez pas mal du roi, et au lieu le plus secret de votre demeure ne médisez

1. *Isaïe*, IX. — 2. *Prov.*, XXV, 11. — 3. *Ecclésiaste*, XII, 11. — 4. *Proverbes*, XXV, 14. — 5. *Jérémie*, XXVI, 1-9. — 6. *Proverbes*, XX, 15. — 7. *Ibid.*, X, 12. — 8. *Ecclésiaste*, X, 11.

pas du riche ; car l'oiseau du ciel emporte votre parole et la publie au loin[1].

« Un coup de verge fait une meurtrissure, un coup de langue brise les os[2].

« L'homme qui ne sait pas agir avec prudence est comme la ville qui ne relève pas ses murailles[3].

« Ne dispute pas avec un bavard ; c'est jeter du bois sur le feu[4].

« Qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre la prière du faible priera aussi et ne sera point écouté[5].

« Mon fils, ne sème pas dans les sillons de l'injustice, car tu moissonnerais au septuple[6].

« La route des pécheurs est pavée de pierres unies, mais au bout est la grande fosse de l'enfer[7].

« Trois choses plaisent à Dieu et aux hommes : l'union des frères, l'amour des proches, la concorde des époux[8].

« Trois choses sont odieuses : l'orgueil du pauvre, les mensonges du riche, la folie et l'impureté du vieillard[9].

« La couronne des vieillards, c'est l'expérience ; leur gloire, la crainte du Seigneur[10].

« Le bien amassé à la hâte et par l'iniquité diminue tous les jours ; tous les jours s'accroît celui que la piété a réuni[11].

« Toute colère du roi est un message de mort.

« Ne louez pas celui-ci pour sa beauté, ne méprisez pas celui-là pour sa laideur. L'abeille est chétive, mais que son miel est doux[12] !

« S'unir à plus fort ou plus riche que soi, c'est mettre un grand fardeau sur ses épaules[13].

« Comment peuvent aller ensemble le pot de terre et le pot de fer ? l'un heurtera l'autre et le brisera[14].

« Si un grand t'appelle, éloigne-toi d'abord ; il te désirera davantage. Ne t'implante pas chez lui de peur qu'il ne te chasse, ne t'éloigne pas trop de peur qu'il ne t'oublie.

1. *Ecclésiaste*, x, 20. — 2. *Ecclésiastique*, xxviii, 21. — 3. *Proverbes*, xxxv. — 4. *Ecclésiastique*, viii, 4. — 5. *Proverbes*, xxi, 13. — 6. *Ecclésiastique*, vii, 3. — 7. *Ibid.*, xxii, 1. — 8. *Ecclésiastique*, xxv, 3, 4. — 9. *Ibid.*, xxv, 1, 4. — 10. *Ibid.*, xxv, 8. — 11. *Proverbes*, xiii. — 12. *Ecclésiastique*, xi, 2, 3. — 13. *Ibid.*, xiii, 2. — 14. *Ibid.*, xiii, 3.

« Il y a une race mauvaise qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère, une race qui se croit juste et qui ne se lave jamais de ses souillures, une race au regard altier et qui relève orgueilleusement ses paupières, race mauvaise, dont les dents sont des glaives et des poignards, c'est celle qui dévore les humbles et qui déchire les pauvres.

Il y a trois choses que je ne puis retrouver et une quatrième que je ne connais pas, la trace de l'aigle dans les airs, la voie du serpent sur le rocher, le sillage du navire sur les flots, la voie de l'homme dans le sein maternel.

« Trois choses suffisent pour troubler la terre, la quatrième n'est jamais supportable, un esclave devenu roi, un imprudent comblé de biens, une servante qui prend la place de sa maîtresse, une femme mauvaise qu'on épouse.

« Quatre bêtes très-petites sont plus sages que les sages : les fourmis, qui sont sans force et qui amassent l'été pour l'hiver ; les souris, gente faible aussi et qui se creuse dans le roc des demeures ; les sauterelles, qui n'ont pas de roi et qui pourtant marchent en ordre comme sous un général habile ; le lézard, si facile à prendre et qu'on ne peut chasser du palais des rois[1]. »

L'Apocalypse.

Le Nouveau Testament, qui parle surtout à l'homme intérieur, n'a point la magnificence poétique des livres de Moïse et de Job, de David et d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel. Les Évangélistes, hommes simples de parole comme de cœur, n'ont pas cherché l'éclat du style pour rehausser la grandeur des scènes qu'ils racontent, la morale sublime qu'ils exposent, les sentiments de charité et d'amour qui les animent. Cependant l'ancienne tradition se retrouve dans le disciple bien-aimé; l'esprit d'Ézéchiel repose sur lui.

L'Apocalypse de saint Jean est en effet une vision de pro-

1. *Ecclésiastique*, XIII, 2-13.

phète, l'annonce des persécutions que l'Église allait souffrir et du triomphe qui lui était réservé[1].

« Moi, Jean, votre frère, je fus un jour ravi en esprit et j'entendis une grande voix qui me disait : Écris dans un livre ce que tu vois.

« Alors je vis un trône dans le ciel; et sur ce trône quelqu'un était assis.

« Son aspect avait l'éclat du jaspe et de la sardoine; autour de lui un arc-en-ciel était tendu, resplendissant comme une émeraude.

« Autour de ce trône vingt-quatre siéges étaient dressés, et sur eux étaient assis vingt-quatre vieillards, vêtus de robes blanches avec des couronnes d'or sur la tête.

« Du trône sortaient des éclairs, des tonnerres et des voix : et devant lui brillaient sept lampes ardentes qui sont les sept esprits de Dieu.

« En face du trône s'étendait quelque chose, comme une mer transparente et semblable au cristal. Et au milieu et autour du trône étaient quatre animaux, pleins d'yeux devant et derrière, et qui jour et nuit disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur Tout-Puissant; il est, il a été, il sera. »

Les quatre animaux à faces de lion, de bœuf, d'homme et d'aigle, représentaient toute la création animée, qui, par eux, rendait ainsi, sans relâche, gloire au Très-Haut.

« Et lorsque ces animaux rendaient gloire et honneur à celui qui était assis sur le trône, les vingt-quatre vieillards se levaient et adoraient celui qui vit dans les siècles, ils jetaient devant son trône leurs couronnes en disant :

« Seigneur, vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté que toutes choses subsistent.

« Je vis ensuite dans la main droite de celui qui était assis un livre scellé de sept sceaux ; et un ange fort et puissant disait à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux?

« Mais ce livre, personne même ne pouvait le regarder. »

1. L'Apocalypse a une première partie dont je n'ai pas cru devoir parler. Ce sont des conseils adressés à sept églises de l'Asie, Éphèse, Smyrne, Pergame, Sardes, Thyatire, Philadelphie et Laodicée.

A cette figure de l'ancienne loi, de la première et incomplète révélation, succède la vision du révélateur de la loi nouvelle, de celui qui seul peut lire le livre de vie.

« Tout à coup je vis au milieu des vieillards un agneau comme égorgé ; il s'avança et reçut le livre.

« Dès qu'il l'eut ouvert, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant lui. Chacun d'eux tenait une harpe et une coupe d'or pleine de parfums. Ces parfums étaient les prières des saints.

« Et tous chantaient un cantique nouveau : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre et d'en ouvrir les sceaux, car vous avez été mis à mort, et, par votre sang, vous nous avez rachetés pour Dieu, nous qui sommes de toute tribu, de toute langue et de toute nation. »

Aux trois premiers sceaux que le Christ brise, apparaissent trois chevaux : l'un blanc, l'autre roux, le troisième noir, montés chacun par un cavalier qui tient un arc, une épée ou une balance ; au quatrième sceau rompu apparaît un cheval pâle

« Celui qui le montait s'appelait la mort ; tout l'enfer le suivait ; et la puissance lui fut donnée sur les quatre parties de la terre pour y faire mourir les hommes par l'épée, la famine, la peste et les bêtes sauvages.

« Lorsqu'il eut ouvert le cinquième sceau, je vis, sous l'autel, les âmes de ceux qui avaient souffert la mort pour la parole de Dieu. A chacun d'eux une robe blanche fut donnée, et ils se tenaient devant le trône et devant l'agneau, avec des palmes dans leurs mains.

« Au sixième, il se fit un grand tremblement de terre ; le soleil devint noir, la lune sanglante et les étoiles du ciel tombèrent comme les figues vertes tombent d'un figuier battu par un grand vent.

« Le ciel se retira comme un livre que l'on roule, les montagnes et les îles furent ôtées de leur place.

« Et les rois de la terre, les grands du monde, les esclaves et les riches s'enfuirent dans les cavernes et dans le creux des rochers.

« Ils disaient : Montagnes, tombez sur nous et cachez-

nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, cachez-nous à la colère de l'agneau. »

Alors les serviteurs de Dieu furent marqués au front; puis sept anges sonnèrent successivement de la trompette. A chaque son nouveau, une plaie nouvelle frappait la terre et les hommes; et quand la septième trompette retentit,

« On entendit au ciel de grandes voix qui disaient : Le règne du monde a passé; notre Seigneur et son Christ régneront dans les siècles des siècles.

« Alors il parut un grand prodige. C'était une femme qui était revêtue du soleil, avec la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête.

« Devant elle était un grand dragon qui avait sept têtes couronnées chacune d'un diadème; et il attendait que cette femme enfantât pour dévorer son fils.

« Mais l'enfant fut enlevé vers Dieu, et la femme s'enfuit au désert, en un lieu sûr qui lui avait été préparé.

« Alors il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient le dragon, et le dragon fut précipité.

« Deux monstres s'élevèrent encore; l'un de la terre, l'autre de la mer, qui blasphémaient contre Dieu et persécutaient les saints. »

Mais les temps d'épreuve et de persécution allaient enfin passer.

« Je vis ensuite l'agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante mille personnes dont chacune avait son nom et le nom de son père écrits sur le front.

« Et une voix qui ressemblait au bruit des grandes eaux disait : Ce sont là ceux qui ne se sont point souillés, ceux qui sont purs et saints devant le trône de Dieu.

« Cependant un ange volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel pour l'annoncer à toute nation et à toute tribu.

« Et un autre suivait en disant : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone qui versait à tous les peuples la coupe de la prostitution.

« Ensuite je vis une nuée blanche; et sur cette nuée quelqu'un était assis qui ressemblait au Fils de l'homme. Sur la

tête il avait une couronne d'or et à la main une faux tranchante.

« Un autre ange sortit du temple céleste et cria d'une voix forte au Fils de l'homme : Jetez votre faux et moissonnez, car le temps est venu, la moisson est mûre.

« Celui qui était assis sur la nuée jeta en effet sa faux et la terre fut moissonnée. La vigne aussi fut vendangée et les raisins jetés dans la grande cuve de la colère de Dieu.

« Hors de la ville, on foula la cuve, et le sang en sortit avec une telle abondance que les chevaux en avaient jusqu'à leurs mors dans l'étendue de seize cents stades. »

Alors l'apôtre voit la ruine de Rome ou plutôt de l'empire et du paganisme.

« Un des sept anges vint et me dit : Venez et je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, de celle qui a corrompu les rois du monde et enivré du vin de son impureté les peuples de la terre.

« Et je vis une femme assise sur une bête couleur d'écarlate, cette femme qui s'était enivrée du sang des saints, du sang des martyrs.

« Et un ange du ciel s'écria : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, elle est devenue la demeure des démons, la retraite des esprits immondes, le repaire des oiseaux impurs.

« Et une autre voix disait : Sortez, mon peuple, afin de n'avoir point part à ses plaies, car ses péchés sont montés jusqu'au ciel et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités.

« C'est pourquoi le deuil, la famine et la mort vont fondre sur elle : elle périra par le feu ; et les rois pleureront sur elle ; ils se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement.

« Les marchands de la terre qui lui vendaient l'or et l'argent, les perles et les parfums, la soie et la pourpre, l'airain et l'ivoire, les bois de senteur et le marbre, diront : Hélas ! hélas ! qu'est devenue la grande ville qui était vêtue de fin lin et d'écarlate, qui était parée de pierreries et de perles ?

« Alors un ange fort souleva une pierre immense, sem-

blable aux grandes meules qui broient le grain, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, la grande ville, sera précipitée, en sorte qu'on ne la retrouvera plus. »

Le règne de l'erreur est passé, la vérité triomphe et livre son dernier combat.

« Après cela j'entendis comme le bruit d'une grande multitude qui disait : Louez Dieu, car le Seigneur est entré dans son règne.

« Réjouissons-nous, car les noces de l'agneau sont venues, l'épouse est prête, sa robe est un lin d'une éclatante blancheur ; elle est vêtue des œuvres et de la piété des saints.

« Heureux qui sera appelé au souper des noces.

« Je vis ensuite le ciel ouvert et il parut un cheval blanc ; celui qui le montait s'appelait le fidèle et le véritable, celui qui juge et qui combat justement.

« Ses yeux lançaient des flammes ; sa tête portait des diadèmes et un nom que nul autre que lui ne connaît.

« Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelait encore le Verbe de Dieu.

« Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs ; et de sa bouche sortait une épée tranchante.

« Alors un ange du ciel cria à tous les oiseaux des airs : Venez et assemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour manger la chair des rois et des forts, des hommes libres et des esclaves.

« Et je vis la bête et les rois de la terre avec leurs armées réunies pour combattre celui qui était monté sur un cheval blanc.

« Mais la bête fut prise avec son faux prophète, et tous deux jetés vivants dans l'étang de sang et de soufre.

« Le reste fut tué par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui montait le cheval blanc, et tous les oiseaux se rassasièrent de leur chair. »

Le tentateur des hommes, l'adversaire du Christ, Satan, enfin vaincu, est enchaîné dans l'abîme, et Dieu juge chacun selon ses œuvres.

« Je vis encore descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main.

« Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable, et l'enchaîna pour mille ans, et l'ayant jeté dans l'abîme il le ferma sur lui et le scella afin qu'il ne séduisît plus les nations.

« Mais les mille ans accomplis, Satan délié sortit de sa prison et séduisit encore les nations. Dieu fit alors descendre un feu du ciel qui les dévora; puis la terre et la mer rendirent leurs morts et tous, grands et petits, comparurent devant le trône du Tout-Puissant.

« Le livre de vie fut ouvert, et sur ce qui y était écrit les morts furent jugés selon leurs œuvres. Et quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté avec l'enfer et la mort dans l'étang de feu. »

La terre est jugée; les méchants sont punis; les justes sont assis autour du trône éternel, et la Jérusalem céleste retentit du chant des saints.

« Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, et du ciel descendit la nouvelle Jérusalem, parée comme la jeune fiancée se pare pour son époux.

« Et j'entendis une grande voix qui sortait du trône et qui disait : La mort ne sera plus; il n'y aura désormais ni pleurs, ni cris, ni afflictions.

« Puis un des sept anges me transporta sur une haute montagne et me montra la sainte Jérusalem qui descendait des cieux.

« Elle resplendissait de la gloire de Dieu, et un astre brillant comme une pierre précieuse l'éclairait.

« Elle avait une haute muraille et douze portes où étaient écrits les noms des douze tribus d'Israël, et douze fondements où étaient les noms des douze apôtres de l'agneau.

« La muraille était de jaspe, la ville d'or, les fondements de pierres précieuses, et les douze portes étaient douze perles.

« Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu Tout-Puissant et l'agneau en étaient le temple.

« Ce n'est pas le soleil, ce n'est pas la lune qui l'éclairent, mais la gloire de Dieu, et les nations marcheront à l'éclat de sa lumière. »

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
PRÉFACE		I
CHAPITRE Ier.	La Genèse ou la création	1
CHAP. II.	Les patriarches	8
CHAP. III.	L'Exode ou la sortie d'Égypte (1625)	35
CHAP. IV.	La loi	45
CHAP. V.	Le séjour dans le désert	69
CHAP. VI.	Description de la Palestine	79
CHAP. VII.	Josué ou conquête de la Terre promise	91
CHAP. VIII.	Les juges	101
CHAP. IX.	Saül (1096-1056)	117
CHAP. X.	David (1056-1016)	132
CHAP. XI.	Salomon (1016-976)	148
CHAP. XII.	Les royaumes de Juda et d'Israël jusqu'au temps d'Athalie et de Jéhu (976-895)	156
CHAP. XIII.	Les royaumes de Juda et d'Israël depuis le temps d'Athalie et de Jéhu jusqu'à la captivité d'Israël (883-721)	174
CHAP. XIV.	Histoire du royaume de Juda depuis la captivité d'Israël jusqu'à la destruction du temple (721-587)	194
CHAP. XV.	La captivité (587-536)	215
CHAP. XVI.	La domination des Perses et des Grecs (536-168)	229
CHAP. XVII.	Les Maccabées (168-107)	244
CHAP. XVIII.	Le second royaume juif jusqu'à la mort d'Hérode (107-4)	266
CHAP. XIX.	Géographie de la Palestine au temps d'Hérode. Jérusalem et ses environs	272
CHAP. XX.	Prophéties sur le Rédempteur	290
CHAP. XXI.	De la naissance de Jésus à son ministère public	299

		Pages.
CHAP. XXII.	Ministère public de Jésus	306
CHAP. XXIII.	Suite du ministère public de Jésus	318
CHAP. XXIV.	Suite du ministère public de Jésus	333
CHAP. XXV.	Suite du ministère public de Jésus	343
CHAP. XXVI.	La Passion	357
CHAP. XXVII.	Les apôtres : la prédication à Jérusalem	375
CHAP. XXVIII.	La prédication aux Gentils	381
CHAP. XXIX.	Voyages apostoliques de saint Paul	390
CHAP. XXX.	Saint Paul à Rome	399
CHAP. XXXI.	La destruction du Temple	403
APPENDICE		419

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

